





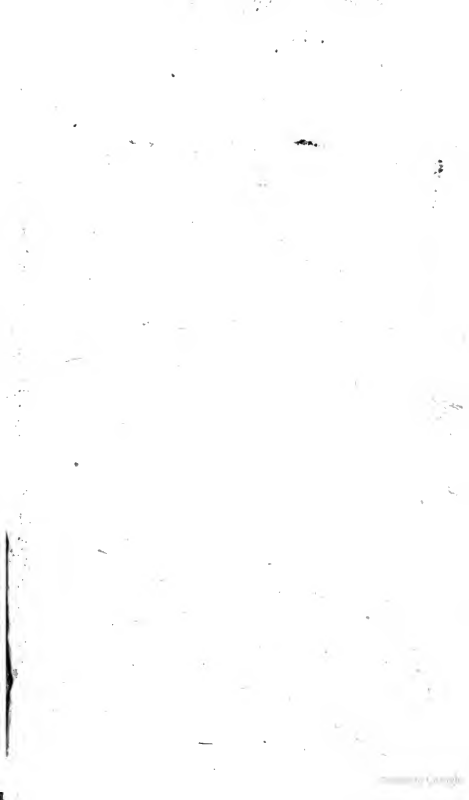
Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu

III. 14. d

III

12

A





LETTRES

D E

M^R. CLAUDE.

GEORGE

EQUATORIAL

LES
OEUVRES
POSTHUMES
DE
M^R. CLAUDE.
TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM,
Chez PIERRE SAVOURET, Marchand
Libraire dans le Kalver-Straat.

M. DC. LXXXIX.

Avec Privilege de Nosseigneurs les Estats.



AVERTISSEMENT

Quelques avis qu'on ait déjà donnez en general sur toutes les Oeuvres Posthumes de Monsieur Claude, il est necessaire neanmoins qu'on en donne encore quelques autres sur ce cinquieme Volume en particulier.

Le premier est qu'il y a des Lettres transposées, & que l'ordre qu'on avoit prescrit n'a pas été exactement observé par tout. C'est ce qu'on pourra remarquer dans les trois qui sont depuis la Page 207. jusqu'à la 216. Car la trentieme qui est de ce nombre, ne devoit avoir été mise qu'après les deux qui la suivent, dont l'une est de l'Evêque de Tournay à Monsieur Claude, & l'autre du Cardinal Bona audit Evêque, puis que celles-cy servent de fondement à celle là, & en ont été même l'occasion. On a crû ne les devoir pas séparer, parce qu'elles se donnent du jour mutuellement. Mais on auroit souhaité que ce dérangement ne s'y trouvât pas. C'est le fruit de la negligence ordinaire des Imprimeurs. Que le Lecteur excuse donc, s'il luy plaît, cette inadvertance.

Le second avis est sur la Lettre vingt & neuvieme. Elle est enigmatique, & figurée jusqu'à la fin. Monsieur Claude étoit en France lors qu'il l'écrivit, & comme le sujet en étoit délicat, & luy pouvoit attirer de facheuses affaires, il fût obligé de recourir à la Metaphore, afin qu'en cas de surprise il fût à couvert de toute insulte de la part de la Cour. Mais comme nous n'avons plus rien à craindre de ce côté là, & que nous sommes à l'abri de ses coups, nous ne ferons pas difficulté d'en donner aujourd'hui la clef. Il y est donc question de la Caroline, ce païs de l'Amerique qui a fait tant de bruit parmi les Protestans dans le tems de leur dispersion, & c'est ce qu'il faut d'abord entendre par la Démoniselle recherchée en mariage, dont il y est parlé. Ce son-

A V E R T I S S E M E N T.

dement posé le reste est facile, & pour peu qu'on veuille suivre la figure, on voit que ses Tuteurs, sont les Propriétaires de ce pais là, son Tuteur honoraire, le Roi d'Angleterre, le Garçon, tous les Protestans François persécutez, & le Père du Garçon, le Roi de France. En voylà l'interprétation, après laquelle on ne pense pas qu'il y ait rien qui ne soit intelligible.

Le troisième avis qu'on a à donner regarde les Lettres Latines qu'on trouverra à la fin de ce Volume, sur les Controverses que nous avons avec l'Eglise Romaine, touchant les matieres de *l'Écriture*. Comme plusieurs personnes se sont plaintes qu'on n'avoit pas mis en François les Traitez Latins qui sont dans le quatrième Tome de ces Oeuvres Posthumes, on a voulu éviter ce reproche à l'égard de ces Lettres cy. On les a donc fait traduire, & quoi qu'on ait lieu d'être satisfait de cette traduction, il est nécessaire cependant qu'on sache qu'elle n'est pas de Monsieur Claude.

Il est à propos qu'on sache aussi que le nombre de toutes ces Lettres seroit beaucoup plus grand qu'il n'est, si ceux à qui Monsieur Claude en a écrit avoient voulu en donner communication. Plusieurs l'auroient pû faire, cependant il n'y en a quetres-peu de qui l'on ait à se louer là dessus. C'est une plainte qu'on fait, & qu'on fait même avec quelque justice, puis que la plupart de ceux qui ont demandé avec le plus d'empressement l'impression de ces Oeuvres de Monsieur Claude, sont ceux qui nous ont le moins aidé pour ce Volume. On a de la peine à en comprendre les raisons, puis qu'il semble qu'on se devroit toujours faire un plaisir de contribuer à enrichir le Public, & de ne pas priver de ces sortes de biens ceux qui en peuvent profiter. Il est encore tems de reparer cette negligence, pourveu qu'on veuille être un peu plus communicatif. Et
en

A V E R T I S S E M E N T.

en ce cas on pourra faire une seconde Edition de ce Volume, plus complete que celle-cy, & c'est à quoi l'on prie, pour la seconde fois, ceux qui ont des Lettres de Monsieur Claude, de vouloir concourir avec nous.

Si l'on a droit de faire cette priere, le Lecteur en jugera. Quoi qu'il en soit, on croit pouvoir dire que ces Lettres seront du goust des honnêtes gens. On y voit regner par tout un bon sens, une justesse, & une élévation, qu'il est assez rare de rencontrer ensemble. Tout y est plein de choses, & si vous en exceptez quelques unes, les autres sont sur des matieres si importantes que par cela seul elles meritent quelque attention. Au moins est il sûr qu'on y découvrira l'amour qu'il avoit pour la pureté de nôtre doctrine, & la persuation où il étoit de la verité de nôtre Religion, par opposition à la Romaine. C'est aussi une chose dont il ne se pouvoit taire, & sur laquelle rouloient presque tous ses entretiens particuliers. Comme il connoissoit le Papisme de prez, & qu'il l'avoit examiné avec soin, il en avoit conçu un si souverain mépris, qu'il n'en parloit jamais que comme d'une Religion indigne, & fausse, & dans ces mouvemens on l'a souvent oui benir Dieu de lui avoir donné la connoissance de celle où il étoit né.

Il a eû ces sentimens jusques à la mort, & peu de personnes l'on vû dans sa dernière maladie, qui n'en aient été les témoins. Cependant un certain Ecrivain de ce siecle, s'est avisé dans son Mercure du mois de Fevrier de cette année 1688. d'insinuer le contraire. Voicy ce qu'il dit, *Puis que nous sommes sur l'article de la Religion, je vous diray, à l'égard de la mort de Monsieur Claude, que si on m'en a fait un rapport véritable, cette mort, loin de fortifier ceux de son parti dans leur creance, a fait plusieurs Catholiques. Comme on le vit, non seulement en état de ne point ré-*

A V E R T I S S E M E N T.

chapper de sa maladie , mais même de mourir dans fort peu de temps , on crût que ces momens étoient favorables pour lui faire dire la verité de ce qu'il croyoit , & on le pressa de s'expliquer ; mais pour toute réponse il tourna le dos à ceux qui lui parlerent , & mourut peu d'heures après , sans qu'on put tirer de lui aucun éclaircissement sur une chose si importante , & qui en l'état où il étoit , pouvoit affermir dans leurs sentimens ceux qui avoient toujours suivy sa doctrine. Ce silence a surpris beaucoup de gens. Il en a embarrassé plusieurs , & fait quelques Catholiques. Je ne vous dis rien qui n'ait été rapporté de la maniere que je vous l'écris par des personnes tres-dignes de foy , qui se trouvoient alors en Hollande.

Quand un Auteur parle ainsi , & que sur un prétendu rapport il avance une chose avec tant d'assevération , & tant de circonstances , ne diroit-on pas qu'il est la verité même , & que ce seroit un crime de douter de la sincerité de ses paroles ? Ce n'en est pourtant pas un , car jamais on n'écrivit rien de plus faux. La fin de Monsieur Claude répondit à ce qu'on en esperoit , & rien n'y démentit les Ouvrages qu'il avoit faits pour soutenir les interêts , & la verité de sa Religion. Cela est si connu , & d'ailleurs si constant , qu'on croiroit faire tort à sa memoire que de travailler à le prouver. Et de plus , si ce que nôtre Journaliste dit avoit le moindre fondement , la chose auroit fait assez d'éclat dans le monde pour n'avoir pû être ni tûe , ni cachée. C'auroit été un changement si peu attendu qu'il auroit étonné toute la terre , & trouvé cent bouches pour le publier dez ce moment là. Cependant rien d'approchant ne fut dit alors. Quelle révélation particuliere a eu donc nôtre Nouveliste , pour nous tirer de l'erreur où nos propres yeux , & nos propres oreilles nous ont mis , & pour nous apprendre , après treize mois de tems , que nous nous sommes trompez , & que celui que nous avons vû mourir si bon Protestant , n'étoit rien moins

AVER TISSEMENT.

moins que cela? Tout de bon, il faut avoüer ou que nous sommes dans un siècle bien malheureux, puis que le raport de nos sens est si decevant, ou qu'il est bien plein de miracles puis qu'il s'y fait des metamorphoses si étranges, & si inouïes, sans que nous nous en appercevions! Mais n'est ce pas un plus grand miracle que la verité de celui-ci ne soit demeurée enveloppée pendant tant de tems, que pour donner la gloire à l'Auteur du *Mercure Galant*, de la tirer du fonds de ses tenebres, & d'avoir l'honneur d'en faire le premier la publication dans le monde Chrétien? Oüi sans doute. Cependant qu'il nous permette de dire qu'on ne se peut imaginer que le Ciel l'ait voulu favoriser de cette rare découverte, & qu'on a bien plus de panchant à se persuader, que la facilité qu'il a à recevoir toutes les impressions qu'on lui donne, est une des causes de tout ce qu'il nous dit sur ce sujet.

L'on n'en doutera plus dez qu'on considerera que son *Mercure* n'est proprement qu'un amas sans discernement du bon & du mauvais, du vray & du faux, & que tout lui est indifferent, pourvû qu'il ait par là occasion de prodiguer son encens à tors & à travers. Aussi n'en fait on plus de cas. Je n'en veus pour témoin que l'Auteur d'un Livre intitulé, *Les caractères des mœurs de ce siècle*. Il en parle en ces termes, *Le Hermes ou Mercure Galant est immédiatement au dessous du rien*, &c. Ce jugement n'est pas assurément à son avantage. Toutetois quelque desavantageux qu'il soit, on peut dire qu'il est celui de tous les bons Connoisseurs. C'est ce qui a fait hesiter long-tems si l'on se donneroit la peine de refuter ce qu'il a osé dire contre Monsieur Claude. On estimoit qu'un Auteur de cette trempe n'avoit pas encore assez de credit dans le monde pour en obtenir l'acquiescement, & qu'en particulier cette calomnie portoit avec elle sa réprobation. Mais on a cédé à une autre considération. On

A V E R T I S S E M E N T.

On n'ignore pas que l'Eglise Romaine tache autant qu'elle peut, de se glorifier de ces sortes d'évenemens. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les fraudes pieuses sont de son usage. *Dolus an virtus quis in hoste requirat.* Quelque basse & honteuse que soit cette voye pour la propagation de la foi, elle ne s'est pourtant jamais fait scrupule de l'employer, quand elle a crû en pouvoir recueillir du fruit. Et dans cette vue combien de fois n'a-t-elle pas publié, & dans Paris, & ailleurs, que Monsieur Claude avoit changé de Religion? Dans ces derniers tems même, Monsieur l'Archevêque de Paris n'a-t'il pas assuré qu'il en avoit reçu une parole positive d'embrasser le Papisme, & qu'en cela il lui avoit été infidèle, quoi que cependant ils ne se soient jamais vus, jamais parlé, jamais écrit, ni directement ni indirectement? Apparemment notre Journaliste s'est senti obligé de suivre en cela l'esprit & le genie de son Eglise, & l'esperance d'en imposer à quelques simples & à quelques foibles lui a fait hazarder ce trait de sa plume. On a donc jugé nécessaire de lui faire connoître sa faute, & de detromper par ce moyen les personnes à qui il auroit pû fasciner les yeux.

Mais Monsieur Claude n'a-t-il pas dit en mourant qu'il avoit travaillé toute sa vie à la recherche de la meilleure Religion. Il n'étoit donc pas assuré de l'avoir, car tant qu'on cherche on bien l'on n'a pas, ou bien l'on ne croit pas avoir ce qu'on cherche, & l'on ne cherche plus dès qu'on a trouvé? C'est encore un raisonnement dont il a plu à notre Auteur de charger son Mercure. Mais cela ne confirme-t-il pas ce que nous lui avons reproché de son peu de discernement? Car ne doit-il pas sçavoir qu'il y a une double recherche, l'une pour l'acquisition de la connoissance, & l'autre pour la confirmation ou la plenitude de cette connoissance, Et que la pre-

mic-

A V E R T I S S E M E N T.

miere suppose, non le doute, mais l'ignorance, au lieu que la seconde n'établit qu'un desir ardent d'ajouter tous les jours quelque nouveau degré de lumiere, à celles que l'on a déjà, & que c'est celle de tous les savans. Si donc Monsieur Claude a dit qu'il avoit travaillé toute sa vie à la recherche de la meilleure Religion, il ne l'a dit que pour marquer l'application continuëlle où il avoit été à se confirmer dans sa Religion, & à demeurer convaincu de sa bonté & de sa verité, pour sa propre consolation, & pour l'affermissement de ceux que Dieu avoit commis à ses soins. Il seroit à desirer pour l'Eglise Romaine qu'il ne se fût pas donné cette application. Il paroît par ses Ecrits qu'il ne doutoit point des erreurs, & des Idolatries qu'elle enseigne & qu'elle pratique. Et par ce qu'il ajouta à ce que nôtre Auteur rapporte de lui, & que par une mauvaise foi assez ordinaire dans sa communion, il a crû devoir supprimer, il paroît aussi qu'il ne doutoit nullement de la solidité de la sienne. Car c'est ainsi qu'il continua son discours, *Entre les divers sentimens qui partagent les Chrétiens sur le sujet de la Religion que j'ai étudiée avec soin, j'ai trouvé que la Religion Réformée étoit la seule bonne Religion qu'il falloit suivre. On la trouve toute entiere dans la Parole de Dieu, la seule source où il la faut puiser, & elle est comme le tronc, & le gros de l'arbre où il faut se tenir ferme, sans l'abandonner jamais. Voilà mon sentiment, pour suivre il, j'ai été bien aise de le déclarer.* Après cela nôtre Auteur peut il pretendre que Monsieur Claude ait eû le moindre doute sur sa Religion?

C'est ce qu'on avoit à dire pour justifier ce Serviteur de Dieu, dans l'esprit des gens qui ne le connoissoient pas particulièrement. Que ceux qui professent les mêmes veritez qu'il professoit, & qui néanmoins les dévient maintenant en injustice, se
fou-

A V E R T I S S E M E N T.

souviennent qu'il les a scéllées à sa mort, d'une déclaration authentique, & que s'ils veulent jouir du bonheur qu'il possède, ils doivent rendre à ces veritez le même honneur & le même hommage qu'il leur a rendu; non en attendant pour cela le dernier moment de la vie, mais en en faisant, dez à présent, une sincère confession de bouche, & en rentrant dans le sein d'une Eglise, dont ils ne sont sortis que parce qu'elle a été opprimée par les Persecuteurs du siecle, & que cette oppression entraînoit après elle la perte des biens temporels. Dieu veuille toucher pour cet effet leurs cœurs, & leur donner assez de courage, de pieté, & de zele pour mettre la main à cette sainte œuvre.

A V I S.

Il s'est glissé beaucoup de fautes grossieres dans l'impression de ces cinq Volumes, l'Absence de celui qui avoit interêt à en rendre l'édition correcte en est en partie cause. On prie le Lecteur d'y suppléer, & de lire cet endroit de la préface du premier Tome; non comme il est ainsi couché, *Mais ce qui a le plus secondé ces considerations, est qu'au fonds on a trouvé dans ces ouvrages de Monsr. Claude, quoi qu'on l'y voye comme dans son naturel, tel qu'il pensoit, tel qu'il parloit ordinairement, cette même solidité, cette même élévation, qui lui étoient si particulieres, & qui éclatent dans tous ceux que nous avons déjà de lui, les matieres y sont pourtant examinées avec ordre, avec justesse, & avec netteté,* mais de cette maniere, *Mais ce qui a le plus secondé ces considerations, est qu'au fonds on a trouvé dans ces ouvrages de Monsieur Claude; cette même solidité, & cette même élévation qui lui étoient si particulieres, & qui éclatent dans tous ceux que nous avons déjà de lui. Quoi qu'on l'y voye comme dans son naturel, tel qu'il pensoit, tel qu'il parloit ordinairement, les matieres y sont pourtant examinées avec ordre, avec justesse, & avec netteté.*

L E T.

L E T T R E S

D E

M^{R.} C L A U D E

Sur plusieurs fujets differents.





L E T T R E I.
 A MADEMOISELLE D. L. S.
 Où est expliqué le Verfet 28. du 15. de la
 P R E M I E R E
 A U X
 C O R I N T H I E N S.

A Montauban ce 2 Juillet, 1664.

M A D E M O I S E L L E.

LE Passage de Saint Paul sur lequel vous me demandez mon sentiment est un des plus difficiles de l'Ecriture. Cependant il me semble que l'embarras des Interprètes vient de ce qu'ils ont entendu une sujettion permanente, & qui doit commencer quand le Regne œconomique prendra fin, pour durer ensuite éternellement. C'est là ce qui les a engagez à rechercher en quel bon sens il se peut dire que le fils de Dieu sera à jamais assujetty à son Pere : Les uns ont dit simplement qu'il le seroit à l'égard de la nature humaine, sans considerer qu'il n'y auroit en cela rien de nouveau, puis que dès maintenant cela est, & qu'il s'agit ici d'une sujettion qui commence quand le Regne œconomique finit. Les autres, comme Monsieur Cameron, ont dit que cette sujet-

tion sera bien à l'égard de la nature humaine, mais par comparaison à l'état extérieur où il semble qu'elle est aujourd'hui à nôtre égard. Cependant que J. Christ regne sur nous nous ne voyons autre chose sinon qu'il est nôtre Souverain. Mais alors il se verra qu'il est sujét au Pere aussi bien que nous, parce qu'étant homme comme nous, quand il ne regnera plus, sa sujettion naturelle, entant que creature, paroîtra. Mais cette exposition n'est pas exemte de difficulté, car il est certain que la nature humaine de Jesus n'a aucune part aux fonctions de son Regne. La gloire de Roi est infinie & divine en tous ses égard. C'est l'exercice de l'Autorité independante de Dieu, l'exercice de la Providence éternelle, de la puissance, de la sagesse, de la misericorde, dont une creature n'est pas capable. Car comme ces Attributs essentiels de la Divinité sont incommunicables à la creature, leur exercice est de même incommunicable. Toute la part que la nature humaine y a, c'est qu'elle est jointe à la personne qui regne par l'union hypostatique, ce qui peut bien operer ce qu'on appelle la communication des Idiomes, mais qui ne scauroit produire une participation réelle. Jesus regne donc entant que Fils de Dieu, sans que l'humanité soit élevée à cette gloire, ni qu'il faille abuser de ce qu'il dit dans l'Evangile, qu'il a l'autorité de pardonner les péchez entant qu'il est Fils de l'homme, car Fils de l'homme, comme vous sçavez, veut dire là Mediateur. Il en est de même de la Charge de Roi à proportion comme de la Charge de Sacrificateur, cette dernière a été exercée par la nature humaine seule, sans que la Divinité y ait eû aucune part que celle que la communication des Idiomes lui peut donner, & l'autre est exercée par la personne divine seulement. Cela posé, je dis que si la sujettion de la nature humaine nous

nous est cachée maintenant, parce qu'elle appartient hypostatiquement à une personne qui regne sur nous en la place du Pere, elle nous sera bien plus cachée après la dernière resurrection dans le siècle à venir; car alors elle appartiendra éternellement à cette même Personne regnante, non plus en la place du Pere, mais conjointement avec le Pere, au siècle des siècles. Comment donc cette sujettion paroitra-t-elle alors davantage, si la gloire œconomique a la puissance de dérober à nos regards cette sujettion? Comment la gloire éternelle que le fils aura commune avec le Pere & le Saint Esprit n'aura-t-elle pas la même vertu? Vous me direz que maintenant nous ne voyons pas le Pere immédiatement; nôtre foy, nôtre charité & nôtre esperance vont à luy par Jesus, mais alors nous le verrons sans Mediateur, & ainsi nous ne pouvons pas maintenant être les témoins de la sujettion du Fils au Pere, à l'égard de la nature qu'il a prise, comme nous le serons alors. Je repons que la Mediation du Fils n'empêche point que nous ne sachions bien que la nature qu'il a prise est une nature créée, & par conséquent qu'à son égard il est sujet au Pere. Elle ne nous cache point que la gloire & la félicité, dont Jesus homme est rempli, vient de la communication du Pere: l'Evangile au contraire nous l'enseigne si clairement que nous n'en scaurions douter. J'avoüe que Jesus entant qu'homme est maintenant, à nôtre égard, une source de grace & un depositaire de gloire, ce qu'il ne sera plus lors que nous jouïrons immédiatement de la presence de Dieu: car alors nous possederons la félicité, de la même manière que la nature humaine la possède aujourd'hui, c'est-à-dire par la communication immediate du Pere. Mais ce changement se fera, non par la sujettion immédia-

te du Fils, mais par nôtre élévation. Et quant à lui il demeurera toujours le même à l'égard du Pere, sans qu'on puisse dire que sa sujettion nous deviendra plus connue; car comme j'ay desjà dit, elle nous est en aucune façon cachée maintenant. J'ajoute à cela qu'il ne semble pas fort avenant au Texte de Saint Paul, d'exposer cette sujettion à l'égard de la nature humaine. Premièrement, parce qu'il dit en propres termes, *le Fils sera assujetti*, or l'Ecriture n'a pas accoustumé d'exprimer Jesus-Christ entant qu'homme précisément & absolument sous le nom de *Fils*. II. Saint Paul oppose cette sujettion du Fils à son Regne, comme il paroît par les versets précédans, ce qui semble insinuer que la sujettion se doit entendre en luy, au même égard que le Regne. Or il est certain qu'il Regne par la Divinité de sa personne & non par l'humanité. Monsieur Deodati dans ses Notes donne une exposition que je trouve assez contrainte. Car il dit que le Fils sera assujetti en son humanité & en son Eglise, qui est son corps: & en la forme de son gouvernement, qui cessera pour faire place à un gouvernement plus noble & plus excellent. Vous voyez bien, Mademoiselle, que tout cela est forcé & propre à faire naître cent difficultez. Mais quelle est donc direz vous cette sujettion? Ce n'est pas une sujettion permanente & qui doit durer à jamais. C'en est une momentanée, le dernier acte du Regne œconomique; sujettion, par consequent, œconomique, qui peut convenir à la personne Divine sans prejudice de l'égalité naturelle. C'est en un mot ce que Saint Paul a dit deux ou trois versets auparavant, *qu'il remettra le Royaume à Dieu son Pere*. C'est le dernier compte qu'il luy rendra de la Toute-puissance qu'il luy a donnée au Ciel & en

& en la Terre, lors qu'en la dernière Journée le Fils de Dieu fera voir à son Pere ses derniers exploits, le Monde jugé, les Demons abymez, les infidèles condamnez, la mort engloutie en victoire, les fidèles refuscitez, l'Eglise delivrée, l'Élection éternelle accomplie, & le Ciel rempli de la multitude de ses Saints. *Me voici*, luy dira-t-il, *ô Pere & les enfans &c.* Tous les autres actes de son Regne ont été des actes de gloire, de puissance & de Majesté, mais ce dernier en est un de sujettion. J'avouë que tout ce Regne économique de Christ est soumis au Pere, en tout ces égards il le tient du Pere, il l'exerce en la place du Pere, & comme en son Sacerdoce, il est Mediateur des hommes envers Dieu, agissant au Nom du Pere envers les hommes. Mais de tous les actes de ce Regne il n'y en a à proprement parler, que ce dernier qui soit formellement un acte de soumission. Car quand il y est entré il est sorti de dessous l'opprobre, d'où vient que ce premier acte est toujours conçu comme une élévation. Il a été obéissant jusqu'à la mort, &c. Pour laquelle comme Dieu la, &c. Phil. 2. *J'ay parachevé l'Oeuvre &c. & maintenant glorifie*, &c. Jean 17. Quand il l'a exercé c'a été sur des ennemis qu'il a vaincus, *Tu froisseras les Nations d'un sceptre de fer & les mettras en*, &c. Psal. 2. Mais ce dernier acte, quand il remet le Royaume à Dieu son Pere & qu'il luy rend compte de sa Charge luy présentant son Eglise rachétée, & luy faisant voir ses ennemis defaits, est purement & simplement un acte de sujettion. C'est donc ainsi que j'entends que le Fils sera assujetti, c'est-à-dire, qu'il fera voir à tout le Monde que ce qu'il a fait il l'a fait par les ordres du Pere, & selon la Charge

qu'il en avoit receuë. Il fera, dit Saint Paul, assujetti ou soumis à celui qui lui a soumis toutes choses; voila les deux termes de son Regne mis en opposition, l'entrée & la sortie, le commencement & la fin. Il tient du Pere la dependance de toutes choses, il rapporte au Pere la victoire qu'il a remportée sur toutes choses; cette exposition est naturelle & déchargée de toute difficulté, & je ne doute pas que ce ne soit le vray sens de l'Apôtre. Il ajoute *afin que Dieu soit tout en tous*, c'est-à-dire, afin que n'y ayant plus d'œconomie ni de subordination des Personnes, toute la Divinité éclaire & possède l'Eglise & la rende éternellement bien-heureuse. Et il faut remarquer le changement des termes, il ne dit pas, afin que le Père soit *tout en tous*, mais *afin que Dieu soit tout &c.* car alors les trois Personnes en commun auront une communion immédiate avec nous, comme elles l'avoient avec le Premier homme avant le péché. Mais ce sera une communion bien plus noble, plus étroite, plus pleine & plus avantageuse mille fois: car jamais l'Ecriture n'a dit que Dieu ait été tout en Adam, ni tout en aucune des creatures, comme il est dit ici qu'il sera *tout en tous* c'est-à-dire, *toutes choses en tous*, car, c'est ainsi qu'il y a dans l'Original. Or cela, ce me semble, emporte trois choses, savoir l'étendue de la communication Divine, le degré de sa perfection, & la plénitude de l'homme. Je dis I. l'étendue de la communication Divine, car il n'y a rien en Dieu qui puisse être communiqué à la creature raisonnable qu'il ne le donne à ses glorifiez. Dans la nature il s'est communiqué par le partage de ses presens, & comme les creatures sont de divers ordres, chacune a reçu sa portion des faveurs divines différente de celle des autres. Il s'est com-

muni-

muniqué autrement aux Cieux qu'à la Terre, autrement à l'Ange qu'à l'homme ; la Terre a un image de sa fermeté, le Soleil une image de sa beauté, le Ciel une ombre de son immensité & ainsi des autres. Mais il n'y a aucune creature qui rassemble en elle seule tous les rayons de la communication de Dieu. Il en sera autrement dans le Paradis, Dieu sera toutes choses en nous, car nous y aurons l'assemblage de toutes les graces divines. Saint Paul a dit dans le Chap. 12. parlant de l'Eglise militante ; *A chacun est donné la manifestation de l'Esprit pour ce qui est expédient, car à l'un est donnée par l'Esprit la parole de sagesse, & à l'autre selon le même Esprit la parole de cognoissance, à l'autre soy en ce même Esprit, à l'autre dons de guérison, voilà la distribution par parties.* Ici il dit *Dieu sera toutes choses en tous* voilà la communication en toute son étendue. II. Je dis que cela marque le degré de la perfection. Il se pourroit peut être faire que Dieu communiquât à une creature l'assemblage de toutes ses graces, & qu'il laisseroit pourtant chacune de ces graces en un degré fort abaissé, à peu près comme nous disons de certaines gens, qu'ils sçavent de tout un peu. Mais il n'en sera pas comme cela dans le Paradis. *Dieu sera toutes choses en tous*, c'est-à-dire, sa communication sera non seulement parfaite à l'égard du nombre ou de l'étendue des choses, mais aussi pleine & entière à l'égard du degré de chaque chose. Car vous sçavez bien que c'est en ce sens que Saint Paul prend tres-souvent le mot de tout en ses Epîtres, pour marquer ce qu'on appelle la perfection des degrez. Enfin je disois que l'expression de l'Apôtre emporte la plénitude de l'homme, *Dieu sera toutes choses en tous*, c'est-à-dire,

dire. Il n'y aura rien du nôtre, tout sera de Dieu, & cela par opposition à la communication de la nature & à celle de l'Eglise militante. Dieu n'étoit pas toutes choses dans les Anges ni dans le Premier homme, il y avoit en eux quelque chose qui n'étoit pas Dieu, la possibilité de pécher & de mourir, la mutabilité, la possibilité d'errer & d'être surpris, cette racine d'où a germé tout nôtre malheur & ce levain de nôtre ruine, cela n'étoit pas Dieu, c'étoit le vuide de l'homme, un reste de son neant. Il en est de même de l'Eglise militante, Dieu n'est pas toutes choses dans ses fidèles, les troubles de nôtre conscience, les foiblesses de nôtre foi, les langueurs de nôtre dévotion, les ombres de nôtre connoissance, nos péchez, nos chagrins, nos miseres, nos maladies, nôtre mort, tout cela n'est pas Dieu, c'est l'homme, ce sont les restes du Demon. Mais en cette félicité que nous attendons il n'y aura rien de nous en nous mêmes, rien de l'impression du Demon, tout sera de Dieu, tout sera Dieu, nos ombres seront toutes englouties par la lumiere, & nos foiblesses par sa puissance comme ceux qui ont à midi le soleil sur leur Zénit sont tous couverts de ses rayons. Ici il en est de nous comme de la Lune qui ne reçoit jamais l'illumination du soleil qu'en la moitié de son globe. Mais alors nous serons comme plongez dans l'éternelle lumiere de nôtre Dieu. D'où vient que ce bien-heureux état, ne s'appellera plus ni nature ni grace, mais gloire, car le gloire est l'assemblage de toutes les benedictions de Dieu dans un degré souverainement parfait, & sans qu'il y ait rien en l'homme qui ne soit rempli. De là vient encore l'éternelle fermeté de nôtre bon-heur; car d'où pourroit venir le changement puisque toutes choses

tes en nous seront Dieu. Je ne doute pas aussi que l'on ne puisse fort bien tirer de ce Passage l'égalité des degrez de gloire dans le Paradis, & j'aurois pû en dire quelque chose si je ne voyois que desja ma lettre est trop longue. Je la finirai en vous disant que je n'ay rien de particulier sur le Passage suivant, touchant *ceux qui sont baptisez pour morts ou sur les morts*. Je suis persuadé que l'éclaircissement en dépend de quelque fait particulier, dont il ne se trouve rien dans l'Histoire ; je croi qu'il est inutile de s'y alambiquer l'esprit. Vous sçavez les diverses expositions dont il n'y a aucune qui me contente. La première, que Monsieur Amirauc rejette, a été embrassée par Monsieur Deodati, la seconde qu'il refuse aussi étoit celle de Monsieur de la Place, la troisième qu'il accepte & qui est celle de Luther a fort peu de vraisemblance. Je vous assure, Mademoiselle, que c'est forcer nature que d'entreprendre de trouver & de donner le vrai sens à ce Passage. Je pense qu'il y en a plus de vingt explications, mais après les avoir toutes examinées, la mienne, que j'estime la meilleure, est de dire, je n'en sçai rien. Nous le sçaurons quand Dieu *se-
ra tout en tous*. Je suis, &c.

LETTRE II.

A Monsieur A. C. D. R.

A Montauban ce 27. Août, 1664.

JE vous suis bien obligé, Monsieur, de la bonté que vous avez eu d'écrire à Monsieur Dailiez,

liez, ce que vous avez appris touchant la réponse qu'on a faite, à un petit Ecrit que je fis lors que j'étois à Paris. Mais je ne sai si je ne vous dois pas gronder de la manière dont il vous plaît de parler de ce petit travail, qui ne vaut pas la centieme partie des loüanges que vous lui donnez. Faites moi la grace de croire que je ne me pre-occupe point pour moi-même, & qu'ayant une plus exacte connoissance de mes foiblesses, que les autres qui ne prennent pas le soin de m'examiner de si près, je me sens fort obligé à l'humilité & au mépris de moi-même. Après cela, Monsieur, j'ai à vous supplier tres-humblement de nous tenir la parole que vous nous donnés, c'est-à-dire, nous envoyer sous l'adresse de Monsieur Daliez le livre de Monsieur Arnaud, dont je n'avois point eu d'autres nouvelles que les vôtres, Mademoiselle de la S. qui eût peu prendre intérêt à m'en faire avertir n'est pas à Paris depuis long-tems. Vous ne devez pas douter que je n'y reponde, & j'espere de la grace de Dieu, que je ne trouverai pas de grandes difficultés à soutenir ce que j'ai mis en avant, parce qu'il n'y a rien que de tres-veritable. C'est un grand avantage à un Advocat de soutenir la bonne cause. Au reste, Monsieur, j'avois toujourns ouï dire que c'étoit Monsieur Pascal qui étoit l'Auteur de l'Ecrit auquel j'ai répondu, & il semble pourtant que vous l'attribuez à Monsieur Arnaud, faites-moi, s'il vous plaît, la grace de vous en informer & de m'en éclaircir. Je suis tout à vous & de tout mon cœur.

L E T T R E I I I .

A U M E M E

A Montauban ce 24. Septembre 1664.

L'absence de Monsieur Daliez, est cause que je n'ay receu vôtre lettre que depuis quatre ou cinq jours, & vous êtes assez raisonnable, Monsieur, pour ne m'imputer pas le retardement de cette réponse, que je vous-fay le plutôt qu'il m'est possible. Je la commence par les remercimens que je vous dois. Pour l'interet que vous prenez en mon Ecrit, quoi que je vous dise encore une fois qu'il ne vaut pas les loüanges que vous prodiguez en sa faveur, & que je lui laisserois de bon cœur, si je savois qu'il eût acquis quelque chose dans le séjour qu'il a fait hors de chez moi : mais c'est une sorte d'enfans qui ne gagnent rien par l'éducation; & après tous leurs voyages, ils reviennent avec les imperfections de leur naissance. Je le recevrai pourtant agreablement, quand il vous plaira de me l'envoyer sous l'habit & en la forme où l'on a trouvé bon de le mettre. Car, Monsieur, j'approuve fort, & j'approuverai toujours tout ce qu'il vous plaira de faire de moy, & de ce qui m'appartient: & quoy que j'aye une fois empêché que Mademoiselle de la S. ne donnât cet Ecrit au Public, par des raisons prises du temps, & de l'état où mes affaires ont été, je voi que les choses

ses ont changé de face, & qu'il-y-auroit du crime maintenant de se retenir par ces principes de prudence. Vous me ferez plaisir d'y faire ajouter cette petite Preface dont vous me parlés, qui face connoître que cela voit le jour après avoir demeuré caché près de trois ans, par la nécessité que la Refutation a imposée, & que c'est sans ma participation, en attendant une Reponse précise qui developpe tout ce que la Refutation a embrouillé: On le peut débiter, ce me semble, là dessus sans grand danger, puisque ce sont ses adversaires même qui forcent sa modestie, & qui l'obligent de se produire. Et si vous pouvez m'en envoyer une douzaine ou une quinzaine d'exemplaires, je vous auray bien de l'obligation. Vous voyez qu'il-y-a beaucoup de personnes amies à qui je ne me saurois deffendre d'en donner. Je suis ravi de savoir que Monsieur Arnaud soit l'Auteur du Traitté & de la Refutation, bien que je ne comprenne pas pourquoi il a pris le nom de Barthelemi, qui se trouve dans la seconde Approbation & dans le Privilége. Quoi qu'il en soit c'est un adversaire de grand Nom, formé aux combats, & expérimenté aux dangers qui accompagnent cette épece de guerre

*Stat magni nominis umbra,
Qualis frugifero quercus sublimis in agro
Exuvias veteres populi, sacrataque gestans.
Dona ducunt.*

La verité seule que j'ay de mon côté me donne du courage, & j'espere que Dieu ne permètra pas qu'elle soit confuse entre mes mains. J'ay déjà mis la main à l'œuvre, sous cette bonne confiance, & vous pouvez asséurer tous ceux qui prennent

nent intérêt en la cause que je soutiens, que j'espère de vous envoyer bien-tôt ma Réplique à la première partie de cette Réfutation, afin que vous la voyez & qu'elle soit examinée & polie; car il ne faut rien négliger contre des gens qui ont infiniment de l'esprit, des graces de stile admirables, & l'art des deguisemens & des illusions dans sa dernière perfection. Je suis fort honoré, Monsieur, que mon Ecrit ait été vû par Monsieur M. je vous assure que quand je le fis je ne songeois pas à faire connoître mon Nom, mais je ne m'en saurois repentir puis-qu'il est tombé entre des mains si illustres que celles de Monsieur M. Peut-être ne desapprouvera-t-il pas que je vous supplie de m'ouvrir commerce avec lui par vôtre canal, de même que j'en ay avec Monsieur C. par M. D. L. S., & sur tout de l'assurer de mes très-humbles respects.

Je ne refuse pas la grace que vous m'offrez de visiter pour moy les Bibliothèques. Et pour m'en servir dès maintenant, je vous supplie de voir, dans la Bibliothèque de Monsieur Gaches, Lantfranc, qui rapporte que Berenger revoqua la confession que Gregoire VII. luy avoit fait faire par force. C'est dans son livre contre Berenger Chap. 2. de l'Edition de Luc Dacheri, & dans sa Lettre 50 à Reginald, selon les citations de Monsieur Aubertin pag. 953. Voyez aussi l'Auteur anonyme donné depuis peu au public par le Père Chifflet, sous le titre de *Berengarii Heresiaracha damnatione multiplici*, allegué par l'office du Saint Sacrement dans la Table Chronologique, sous le titre de Guillaume de Malmesbury sur la fin. Et prenez garde à deux choses, l'une s'il se peut découvrir que cet Auteur Anonyme fût François, & l'autre, s'il dit rien de

cette prétendue conversion de Berenger , ou s'il y a rien qui puisse servir pour faire voir le contraire. Vous m'envoyerez , s'il vous plaît, les passages tant de Lanfranc que de ce dernier , s'il y en a , un peu au long & fidèlement.

Vous me feriez aussi beaucoup de grace de vous informer du prix du livre de Monsieur de Marca de Conciliis, & de prendre la peine de me l'écrire. C'est un livre qui m'est absolument nécessaire pour mon travail , que j'avancerai autant qu'il me sera possible, & que j'espère d'avoir achevé avant que nous soyons au Printemps prochain. Je partirai bien-tôt pour le Synode qui se tient à Mavoisin : ce voyage me dérobera plus de quinze jours, que je regrette, mais *sât citò si sât benè* Adieu Monsieur , je suis tout à vous de tout mon cœur.

Ne laissez pas, s'il vous plaît de m'envoyer un autre exemplaire du Livre de Monsieur Arnaud encore que j'en aye déjà un.

L E T T R E I V.

A U M E M E.

A Montauban ce 7 Janvier, 1665.

J'Espere que vous aurés receu, Monsieur, mon paquet du dernier courrier, où il y-avoit une lettre pour Monsieur M. , de même que j'ai receu le vôtre où étoient les suites des remarques de Monsieur D. que je n'ai pas eu loisir d'achever de lire. Ce que j'en ai vu pourtant m'oblige à vous dire qu'il ne se peut à
mon

mon avis, rien voir de plus solide ni de plus judicieux, & que je voudrois être en état de donner une forme qui répondit au prix & à l'excellence de cette matière, mais il n'y a que la main du Maître qui s'en puisse dignement acquiter. Je suis trop heureux, & trop flatté par l'estime que vous me dites qu'il a, & qu'il m'a témoigné lui-même avoir pour ce que je vous ai déjà envoyé. Cela ne vaut pas le peine d'en parler, & je ne le recois que comme des encouragemens que vous me donnés sous l'habit des louanges. Car au reste, que peut faire un povre Provincial, dénué du fond que la nature peut donner, & des graces que l'art & l'expérience & le commerce du beau Monde peut acquerir. Je n'ai que l'amour de la vérité qui m'anime, & la prière vers Dieu qui me soutient. Je lui demande qu'il ne permette pas que sa cause succombe entre mes mains, mais qu'il accomplisse sa vertu dans ma foiblesse. Je ne sai comment il s'est fait que je me produise, contre l'aversion que j'ai eu toute ma vie pour cela, & contre la résolution constante que j'avois prise de ne m'eriger pas en Auteur. Neantmoins me voilà déjà sur les rangs, je vous assure que c'est par force. Madame de T. & Mademoiselle de la S. en sont la première cause : si je ne m'en acquitte pas bien elles en auront du déplaisir. Vous y avez aussi beaucoup contribué, & aurez vôtre part du repentir. Cependant pour vous faire voir que je fai ce que je puis je vous envoyé un troisième Cayer, qui est la suite des deux autres. J'ai achevé la première Partie, & si j'eusse eu le temps de recopier vous l'auriez eu cette fois toute entière. Vous trouverez au moins que je suis exact, car je ne pense pas qu'il-y-ait rien à quoi je n'aye répliqué, &

comme la verité, que j'ai de mon côté pleine & entière, me donne des avantages infinis, j'espere que vous me trouverez solide.

Je vous supplie de voir Mademoiselle de la S. & lui demander pardon de ma part si je ne lui écris pas. J'avois pourtant à lui mander que ces Messieurs de M. m'ont écrit qu'ils lui écrivoient pour la remercier de ses bons offices, & pour la prier de remettre ce qu'elle a pour eux entre les mains de Monsieur de le B. L. C. pour avoir au plutôt leur abolition. Adieu, Monsieur, je vous demande pardon de la peine que je vous donne. Je vous prie de m'aimer & de me croire tout à vous.

Si vous avés des nouvelles envoyez m'en, & les observations sur la Comete, qui a ici changé de forme & de mouvement.

J'oublois à vous dire que Monsieur l'Evêque de Montauban, que je vis chez Monsieur l'Intendant, m'assura que Monsieur Arnaud étoit mon adversaire, & qu'il lui avoit dit que pour quatre feuilles de papier qui lui viendroient de Montauban il avoit déjà un gros Volume tout prest. Judgez, s'il vous plaît, s'il n'y a pas des Gascons en votre Pais.

L E T T R E V.

A U M E M E

A Montauban ce 4. Fevrier, 1665.

JE vous envoie, Monsieur, le premier Cayer de ma seconde Partie. J'eusse bien attendu encore quelque tems pour vous l'envoyer, accompagné de quelque autre, mais j'ai été bien aise de

de vous faire voir de quelle manière je m'y prens à refuter ces prétendues creances distinctes, ou de la présence ou de l'absence réelle, qui font toute la force de son raisonnement. Vous le verrez surpris en mauvaise foi à ne s'en pouvoir pas bien laver, & dans une mauvaise foi qui tire conséquence à toute la structure de son ouvrage, dans ces trois premiers Chapitres qui sont les plus considérables de sa seconde Partie, puisqu'il a fait fraude dans l'état de la question. Vous ferez, s'il vous plaît, de ce Cayer-ci comme des autres, & m'en direz votre sentiment en bon Logicien que vous êtes; car presque toute cette matière est de Logique plutôt que de Theologie.

Ce qu'on vous a écrit d'ici touchant les voix ouyës en l'air, & le chant des Pseaumes, dans les mesures de nôtre pauvre Temple, est une chimere du peuple. Il est vrai que quelques Païsans ont dit avoir ouï la nuit quelque bruit en l'air comme de Gens armez, & qu'on a dit dans la Ville qu'on avoit ouï la nuit aussi chanter les Pseaumes, dans la place où fût autrefois nôtre Temple: mais quand j'ai voulu m'éclaircir de ce que c'étoit, j'ai trouvé qu'il n'y avoit ni en l'un ni en l'autre aucun fondement solide ni apparent. Pour la Comete la différence qu'on y a remarquée ici est la même qu'on a remarqué par tout, qui est qu'au commencement elle se levoit plus tard, & ensuite à meilleure heure, & qu'elle avoit la queue tournée au commencement vers l'Occident, & après vers l'Orient. Adieu, Monsieur, je suis tout à vous. Nous sommes toujours fort persecutez. Il y a eu Partage sur nôtre Temple vieux entre le Commissaires.

L E T T R E VI.

A U M E M E.

A Montauban ce 6 May, 1665.

J'écris à Messieurs D. & G. tout ce que je desire savoir pour le fond de mon affaire, & ainsi je ne vous en dirai rien à présent. Je vous envoie mon onzième Cayer qui acheve la seconde Partie. J'ay déjà entamé le douzième, & je vous promets d'être aussi assidu qu'il me sera possible. Vous ne devez pas douter qu'il ne me tarde d'avoir dépêché mon homme qui doit être aussi dans l'impatience, puis qu'il s'est déjà empressé pour avoir quelque connoissance de mon travail. Je vous rends graces, Monsieur, du courage que vous me donnez, & de la bonté que vous avez de me plaindre. Il est vrai que nous sommes engloutis par cet épouvantable travail des Sèmaines; Je croi de prêcher avec quelque facilité, mais il est certain que ce grand nombre d'actions épuise les forces du corps & rebute l'esprit, l'empêchant de s'engager à d'autre travail. Je vous avoie que j'avois eu il y a quelques années, l'envie de dresser, non pour le public mais pour l'usage de mon cabinet, une Réponse exacte au Cardinal de Richelieu, & de traiter deux choses à fond qui ne me semblent pas avoir encore été bien éclaircies; l'une est la Justice & la nécessité de nôtre Separation d'avec Rome & toutes ses dependances, & l'autre les Points fondamentaux & non fondamentaux.

Mon-

Monſieur le Cardinal me donnoit lieu à travailler là deſſus. Mais j'ay eu des empêchemens, & pendant ce temps j'ay été prevenu heureuſement par Monſieur de M. & par M. M. J'ay fort conſeillé à ce dernier d'envoyer ſon travail à Paris pour être examiné. J'en ay veu quelque choſe. Il eſt aſſeurément bon & beau, il me ſemble pourtant qu'il ſe tient un peu trop ſur la deſenſive. La moitié du courage eſt mort quand on ne fait que parer, il faut attaquer pour le moins autant que ſe deffendre. Quoi qu'il en ſoit je ne voy pas bien que dans l'état où je ſuis, ayant à ſervir une Eglife nombreuſe, & un peuple qui n'eſt pas naturellement aſſez diſcret pour ſavoir ménager le tems de ſes Miniſtres, je puiſſe bien m'engager à un travail de longue haleine; & à cela je ne ſache point de remede. J'ay de la ſanté, graces à Dieu, j'ay de l'inclination à l'étude, mais en verité il n'eſt pas poſſible de ſe remuer ſous le faix qui nous accable. Adieu Monſieur, aymez moi toujours & me croyez tout à vous & de tout mon cœur.

LETTRE VII.

A U M E M E

IE vous envoie mon douzieme Cayer, par lequel vous verrez que mes affaires s'avancent tort. J'eſpere que le mois prochain m'en tirera abſolument. Ainſi vous n'avez plus de temps à perdre, il faut faire rouler la preſſe. Ayez ſoin, ſ'il vous plait, de vous aſſeurer autant qu'il ſe pourra de la fidélité de l'Imprimeur. Il ne ſera peut être pas trop mal de donner le change à ces Meſſieurs de Port Royal, qui s'empreſſent pour ſavoir des nou-

velles, en les renvoyant à Geneve ou en quelque autre endroit, car il n'est pas juste qu'ils aient plus d'avantage que moy. Je croi qu'ils en auront pour assez long-tems s'ils veulent repliquer exactement. Faites moy, je vous prie, savoir de leurs nouvelles touchant la dernière Bulle & la persecution des Jesuites. Ils sont bien malheureux de s'opiniâtrer à demeurer dans une communion corrompue, & qui avec toute sa corruption ne les peut pas souffrir. Leur politique est assurement fausse, car il n'y a rien à faire ni à esperer avec l'Eglise Romaine. Dieu veut qu'elle soit détruite & non pas guerrie. Adieu, Monsieur. Je suis tout à vous.

L E T T R E VIII.

A U M E M E.

A Montauban ce 16. Septembre 1665.

IL ne s'est pas perdu, Monsieur, aucune de nos Lettres, & vous êtes déjà éclaircy de la raison pour laquelle vous avez veu passer un Courrier, sans en recevoir de moy. Ce fût ma maladie qui en fût la cause, elle a été assez violente durant un mois, pendant lequel j'ay eu un débordement tres-fâcheux de fluxion qui couloit sur la poitrine, pour mettre ma vie en quelque espece de danger. J'en suis maintenant bien dégagé graces à Dieu. Une purgation & les bains, m'ont remis en mon premier état, & j'ay repris mes fonctions comme auparavant.

Mais à mesure que l'indisposition du corps a passé, le chagrin de l'esprit est venu. La saisie que l'on a faite de nos exemplaires ne peut que m'en donner beaucoup, de même qu'à vous. Mais comme nous devons être préparés à toute
forte

forte d'accidens, & que les plaintes & les déplaisirs sont inutiles en ces sortes de choses, j'estime que nous nous en devons consoler. Monsieur Arnaud & ses amis, commencent à apprendre l'art de triompher de leurs adversaires par l'autorité, lors que la Justice & la raison leur manquent. Il faut que je vous avoie que j'eusse eu de la peine à croire que ces Messieurs, qui savent si bien prêcher la vertu & relever les interets de l'honneur, eussent été capables de rechercher des victoires par ces mêmes voyes dont ils se plaignent tous les jours qu'on se sert pour les opprimer. Quoy qu'il en soit, il ne leur est pas fort avantageux que le Monde sache ce qu'ils ont fait.

Je suis bien aisé qu'on ait mis quelque chose à couvert, & mon sentiment seroit de faire au plutôt achever ce qui reste de l'impression, il n'importe que cela soit d'un différent caractère, pourveu qu'il se puisse lire assez commodément. Vous ne devez pas ce me semble vous laisser tromper par de fausses esperances. Assurez-vous que cela a été fait par concert, & qu'on ne songera qu'à vous amuser, pour donner loisir à Monsieur Arnaud de faire une repliche bonne ou mauvaise, & cependant nos exemplaires demeureront prisonniers. Mandez-moy si l'on a pris quelque chose de mon Autographe, parce que je vous en enverray promptement autant, en ayant retenu des copies. Que si même vous ne trouviez pas le moyen de faire achever cette impression, envoyez-moy une copie bien corrigée de ce qui manque, car je pourrois le faire faire icy secrètement. Je ne croi pas même qu'il faille se contenter des exemplaires qui nous restent, il seroit ce me semble bon, pour donner plus d'étendue à l'édification que vous croyez que le Public re-

cevra de cét ouvrage, de songer à une autre Edition, ou à Geneve ou en Hollande. J'attens, s'il vous plait, de vôte zèle que vous ne defaurez pas en cette occasion. Et quant à ce que vous me mandez, qu'on à resolu que l'Auteur du Traitté de la Perpetuité se declarera, laissez le je vous prie declarer. Dieu nous fera la grace de ne nous épouvanter pas trop à l'ouyè de son nom, deût-il prendre autant de titres qu'on en donne ordinairement au grand Seigneur ou au grand Mogol.

Cependant, Monsieur, je croy que vous serez surpris d'apprendre que tout le mal ne tombe pas sur mon Livre, & que la plus grande partie en tombe sur l'Auteur. Je suis averty, par une voye que je crois fort certaine, que Monsieur de S. Luc nôtre Gouverneur a reçu des ordres de la Cour de me tirer de Montauban, & de m'envoyer chercher une Eglise delà la riviere de Loire, & que cet ordre ne paroîtra qu'au Synode qui se tiendra à S. Antonin le 9. d'Octobre prochain. D'ailleurs on nous écrit de Paris qu'il y a un Arrêt qui reduit le nombre des Ministres de Montauban à quatre. Je ne vous diray point de quelle manière j'ay reçu cette nouvelle, parce que je croi que vous me faites cette grace que d'être persuadé que je recoi les coups de cette nature avec quelque espece de constance, & que je suis assez resolu à tout. Mais comme il faut que je songe maintenant à chercher un employ & une retraite hors de ces Provinces, agréez je vous prie, que je vous ouvre mon cœur comme à un ami vertueux, tel que vous êtes. Vous m'avez donné cette flatterie que ma plume & les travaux de mon étude ne seroient pas tout à fait infructueux pour l'Eglise de Dieu ; j'ai bâti
là

là dessus un projet que j'expose à vôtre jugement, & sur lequel je vous supplie de me dire franchement ce qui vous en semble, c'est qu'en attendant qu'il plaise à Dieu de me fournir quelque emploi où je le puisse servir en ma Charge, je pourrois me retirer en quelque lieu, ou dedans ou dehors le Royaume, n'ayant plus d'attachement particulier, si le Roi me délie de celui que j'ay à cette Ville & à cette Province, & employer le petit talent que je puis avoir au soutien de la cause publique.

J'ay écrit à Monsieur de R., & je vous aurai de l'obligation si vous voulez prendre la peine de le voir sur mon sujet, & le solliciter de faire encore un effort pour empêcher que mon innocence ne soit opprimée. Je ne vous dirai pas qu'il n'y a aucun sujet contre moi, ni aucun prétexte, mais je vous dirai qu'il n'y a pas même une ombre de prétexte, & que jamais querelle ne fût plus mal fondée que celle qu'on me cherche. Ma conduite est approuvée & du Gouverneur & de l'Intendant, je me suis ménagé autant qu'il m'a été possible avec Monsieur l'Evêque. Il proteste même qu'il n'a point écrit contre moy, & toute-fois je vois fondre l'orage, sans en pouvoir deviner autre cause que ma dispute avec Monsieur Arnaud. Mais s'il faut que je cherche mon repos à ce prix, j'ayme mieux me retirer dans un desert d'où je defendrai ma Religion, lors que Dieu m'y appellera, comme il a fait en cette dernière occasion, que je n'ay ni recherchée ni embrassée trop le-
gere-

gerement. Adieu, Monsieur, j'attendrai de vos nouvelles & vos sages avis que je suivrai. Je suis tout à vous.

Envoyez moi je vous prie les feüilles qui sont imprimées, outre ce que j'ay reçu qui finit à SS. inclusivement.

L E T T R E , I X.

A MADemoisELLE

D. L. S.

A Montauban ce 9 Septembre, 1665.

VOus m'avez bien consolé, Mademoiselle, par votre Lettre du 24. d'Août, en m'apprenant le retour de la santé de Madame de Turenne, autant que vous m'aviez affligé en m'apprenant son mauvais état. Je continuë à prier Dieu pour elle & pour le rétablissement de ses forces, dont j'attens de plus
en

en plus les bonnes nouvelles.

Ce que vous m'écrivez de Monsieur A.... ne m'a pas surpris. C'est un fort brave jeune homme, qui a & beaucoup d'esprit & beaucoup de bon sens, & qui fait sa Charge d'une maniere irreprochable. Il est fort aimé dans son Eglise, & bien estimé dans sa Province par ceux qui s'entendent à juger des hommes. Je ne doute pas que sa prédication ne vous ait fort pleu, & vous me ferez grace s'il vous plait de m'écrire le sujet qu'il a pris à exposer. Il ne vous a pas aussi trompée quand il vous a parlé avec louange de Monsieur B. Ministre de P. C'est un bon serviteur de Dieu, dont la vie & la conversation est toute pleine de piété. Il a l'ame belle, & la conscience fort tendre, tres-charitable envers les povres, & fort exact dans l'exercice de sa Charge. Pour son favoir il est difficile que j'en juge, parce que je ne l'ay jamais veu dans les occasions où cette qualité se donne à connoître, & j'enclinerois à croire qu'il a mieux aimé enrichir sa conscience que son esprit, comme en effet il y a moins de dommage à donner des bornes à nos lumieres qu'à en donner à nôtre devotion & à nôtre zele. C'est au reste un esprit fort doux, ce qui a fait que quelquefois on l'a accusé de simplicité & de facilité à se laisser surprendre, mais il est bien difficile de garder au juste le temperamment que Jesus - Christ nous ordonne de faire de la simplicité des colombes avec la prudence des serpens, & s'il y a quelque excez à choisir, il faut prendre celui qui

peche

peche en bonté, plutôt que celui qui degenerate en venin, ou en malice.

Voilà, Mademoiselle, ce que je puis vous dire touchant ces deux Messieurs dont vous me demandez mon jugement. Je viens au Passage de Saint Jaques, que je vous avouë avoir trouvé toute ma vie fort difficile, & sur lequel vous eussiez mieux fait de m'envoyer vos lumieres & celles de l'incomparable Monsieur B...., que de me demander les miennes. Je prétens bien encore qu'il vous plaise de me les donner; & sur cette esperance je vous dirai ce qui m'en semble, sans prejudice de quelque chose de meilleur,

Il y a donc deux difficultez dans ce Texte, l'une est sur l'allegation de ces paroles, comme tirées de l'Ecriture, *l'Esprit qui a habité en vous convoite à envie. Mais il donne plus grande grace*: & l'autre sur le sens de ces paroles, & leur liaison dans la suite des pensées de l'Apôtre. Quant à la première, sans m'arrêter au sentiment des Interpretes, je croi que ce n'est point une allegation, mais qu'il faut tourner, *pensez-vous que l'Ecriture parle en vain?* Et attacher ces mots au verset 4. qui finira là. Et ces termes auront du rapport à ce qu'il a dit dès le commencement du Chapitre jusques-là, où il rapporte le sens de beaucoup de choses qui se trouvent dans le Livre de Job & dans les Pseaumes, & si vous voulez même dans l'Evangile; bien que je ne voudrois pas asseurer qu'il eût eu égard à ce qui est dit dans l'Evangile de Saint Jean, Quoi qu'il en soit, c'est assez

assez qu'il ait regardé à Job & aux Pseaumes, comme il vous paroîtra si vous consultez la marge de la Bible de Deodati. Ainsi voilà la Première difficulté vidée sans inconvenient; car pour le mot *λέγει* il se tourne fort bien par *loquitur*, *parle*, absolument, de même que par, *dit*, avec relation à une allegation suivante, & cela ne nous doit pas arrêter, & le sens en est fort juste. Il a dit des choses puisées de l'Ecriture, il en fait une exhortation puissante, il la conclut par ces paroles, *pensez-vous que l'Ecriture parle en vain?*

Pour l'autre difficulté, je la résous en changeant un peu la Version, & voici comme je tourne, *l'Esprit qui habite en nous convoite contre l'envie. Mais il donne une plus grande grace, & pour ce il dit, Dieu résiste aux orgueilleux & fait grace aux humbles.* Le sens est clair. L'Esprit de Dieu qui nous a été donné forme en nous des mouvemens contraires à ceux de l'envie, nous persuade que nous sommes dignes de plus que de ce que nous avons, & que les graces de Dieu sont mal partagées, puisque ceux qui ne valent pas tant que nous en ont de plus grandes, & que nous qui valons plus en avons de plus petites. Mais l'Esprit de Dieu combat cette folle pensée, & nous oblige de nous reconnoître indignes même de ce que nous avons reçu, en nous humiliant devant Dieu, & en nous abaissant devant nos prochains. Or c'est par ce moyen que nous obtenons une plus grande mesure de grace, car Dieu couronne cette humilité par de nouvelles bénédictions. Ainsi l'envie n'obtient pas ce qu'elle desire, les plus grands biens fuyent sa convoitise, parce que Dieu résiste à cet orgueil qui nous fait presumer de nous plus qu'il ne faut. Mais l'humilité, qui est le mouvement qu'inspire le Saint Esprit, obtient ce dont elle

elles s'éloigne. L'envie s'élance vers les plus grandes bénédictions, & ne les sauroit remporter; mais le Saint Esprit qui reprime ces superbes sentimens nous les fait obtenir par une voye contraire, qui est de nous aneantir & de nous reconnoître trop petits pour le moindre bien-fait de Dieu. Au reste le *πρός Φθόνον*, qui est dans le Grec, se tourne, si vous voulez, plus commodément à l'égard de la Grammaire par, *contre l'envie*, que par, *à l'envie*, ou *à envie*, comme les Interpretes l'ont traduit.

Il faut donc selon moi lire ainsi le Texte de Saint Jaques, Chap. 4.

I. D'où viennent les combats & querelles entre vous? N'est-ce point d'ici, savoir de vos voluptez (c'est-à-dire de vos passions) lesquelles guerroyent en vos membres?

II. Vous convoitez & ne l'avez point, vous êtes envieux & jaloux & ne pouvez obtenir; vous querellez & combattez & n'avez point ce que vous desirez, parce que vous ne le demandez point.

III. Vous demandez, & ne recevez point, parce que vous demandez mal, afin que vous le dépendiez en vos voluptez.

IV. Adultères & adultéresses, ne savez vous pas que l'amitié du Monde est inimicé contre Dieu? Qui voudra donc être ami du Monde il se rend ennemi de Dieu. Pensez vous que l'Ecriture parle en vain?

V. L'Esprit qui habite *en nous* (c'est ainsi que porte le Grec, non, *en vous*) convoite contre l'envie.

VI. Mais il donne une plus grande grace (ou la plus grande grace) & pource il dit, Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grace aux humbles.

VII. Af-

VII. Affuettissez vous donc à Dieu, &c.

Je soumets, Mademoiselle, mes pensées à votre jugement & à celui de Monsieur Brevin, de qui je vous supplie de me faire savoir le sentiment là-dessus, & de me communiquer ce qu'il a de particulier.

Je ne sai si vous aurez déjà reçu ma Réplique imprimée, car Monsieur A. m'écrivit par le dernier Courier qu'il étoit arrivé quelque accident à l'Imprimeur. Peut-être aura-t-on voulu faire triompher le livre de Monsieur Arnaud en empêchant que ma Réponse ne paroisse, ce qui est un moyen assez aisé de demeurer toujours victorieux, en fermant par Autorité la bouche à ceux qui peuvent répondre. Et après cela ils nous diront encore, pourquoi ne répondez-vous?

Ma santé commence à revenir par la grace de Dieu, après une longue & violente oppression de poitrine. Je suis Mademoiselle &c.

Après que ma santé sera rétablie, comme j'espère, je m'appliquerai à vous mettre par écrit ce que je vous ai promis touchant l'épreuve de soi-même.

LETTRE X.

A MONSIEUR...

A Paris ce 27 Fevrier 1671.

ON a été ici fort affligé, Monsieur & très honoré frere, d'apprendre ce qui est arrivé depuis peu dans votre Eglise, & il est vrai que dans le tems malheureux où nous sommes, les
moins

moindres desordres qui arrivent entre nous sont extrêmement dangereux. Ils produisent de tres-mauvais effets au dedans, & à l'égard du dehors, ils sont capables de nous attirer de nouvelles marques du mépris & de l'aversion du Monde, & peut être même des ordres tres-préjudiciables à nos Libertés. Il eut été à desirer que vos Magistrats eussent voulu distinguer entre les Assemblées des Chefs de famille comme *peuple*, & des même chefs de famille comme *Eglise*; la nature des affaires dont il s'agit, fait cette difference: car quand il est question d'affaires pecuniaires, ou d'autres qui regardent la vie civile, c'est une Assemblée de peuple, mais quand il est question d'affaires de Religion, & de discipline c'est une Assemblée d'Eglise. Dans les premières il est certain que c'est au Magistrat à les diriger, il en est naturellement le Chef, & le Consistoire, à mon avis, n'a droit ni de les convoquer, ni de les tenir, que par concert avec les Magistrats, & sous leur autorité, pendant que nous aurons encore l'avantage d'en avoir de nôtre Religion. Mais quant aux Assemblées d'Eglise où il s'agit d'affaires de discipline & de Religion, comme sont celles où il s'agit de l'élection des Ministres, ou d'accorder à un Ministre sa liberation, il me semble qu'il y a beaucoup d'inconveniens que Messieurs les Magistrats pretendent les conduire, & y presider, soit en proposant, soit en recueillant les avis. Car outre que c'est nous faire une Eglise, dont le Chef & le Directeur interieurement est le Magistrat, c'est de plus attribuer à une personne Laïque l'exercice de la Discipline, & lui donner droit, par consequent, à faire toutes les fonctions du Ministère qui sont inseparablement attachées les unes aux autres: c'est donner droit au Magistrat de presider dans les

Con-

Consistoires, & dans les Synodes, puisque les Assemblées des chefs de famille en corps d'Eglise, sont dans le même ordre que les Consistoires, les Colloques, & les Synodes, & que ces dernières ne sont pas plus Ecclesiastiques que les autres. D'ailleurs il me semble qu'il est fort important de bien représenter à ces Messieurs qu'une marque évidente que toutes Assemblées de Chefs de famille pour affaire de discipline sont purement Ecclesiastiques, est non seulement qu'elles sont ordonnées par la Discipline, & leur forme réglée par les Synodes Nationaux, mais qu'en cas de dissentiment, d'opposition, d'appel, &c. cela se vuide régulièrement, non par la justice civile, mais par les Colloques, Synodes Provinciaux, & Synodes Nationaux. Et il seroit fort à craindre au contraire que les Juges temporels, soit inférieurs, soit souverains ne prétendissent étendre leur Jurisdiction sur ces sortes de choses, & en connoître au préjudice de nos Colloques & de nos Synodes, sous prétexte que les Magistrats auroient présidé dans les Assemblées où ces sortes d'affaires auroient pris naissance. Je suis persuadé que Messieurs vos Conseillers ont trop de prudence & de piété pour vouloir donner lieu, ni même donner prétexte, particulièrement au tems où nous sommes, à de si fâcheuses suites.

Je ne craindrai pas de vous dire, Monsieur, qu'il eût été à désirer que Messieurs vos Chefs de famille, qui allerent à votre Consistoire pour leur demander le Ministère de Monsieur de la R. eussent pris; & un autre jour & une autre voie pour faire savoir à votre Compagnie leur desir. Ces sortes de choses qui se font ainsi avec éclat, outre qu'elles ne sont pas tout à fait dans les formes, & qu'elles renversent l'ordre de la nature, qui veut

qu'un Consistoire propose les Pasteurs au Peuple, & non que le Peuple les propose au Consistoire, outre cela, dis-je, ces manières d'agir sont sujetes à faire naître des distractions, & des divisions funestes dans les Eglises. Quant une partie du Peuple forme ainsi ses résolutions au préjudice des autres, les autres ne manquent pas d'en former de contraires, & il se fait autel contre autel, ce qui en tout tems, mais particulièrement en celui où nous sommes, ne peut que tendre à la dissipation de tout le Troupeau.

Mais, Monsieur, j'oserai vous dire que ce qu'il y a de plus affligeant dans ce qu'on nous dit quis'est passé parmi vous, est que Messieurs vos Magistrats aient tenu l'Assemblée en effet sans le Consistoire, & sans la plus grande partie de l'Eglise, avec une soixantaine de personnes. Car puisque le Consistoire, qui certainement avoit raison dans sa prétention, avoit pourtant eu cette prudence & cette circonspection de renvoyer l'assemblée à une autre fois pour ne choquer pas Messieurs les Magistrats, il sembloit que Messieurs les Magistrats, de leur côté, pourroient bien la renvoyer aussi jusqu'à ce que les choses étant plus éclaircies, on eût peu trouver un moyen de traiter cette affaire en paix, & d'éviter le bruit, & le fracas.

Cependant, Monsieur, bien qu'à mon sens, sans préjudice de celui d'autrui, & sans même m'exclure de l'instruction que de plus éclairez, & de plus sages que moi me pourroient donner sur ce sujet, votre Consistoire soit loüable de n'avoir pas relâché dans cette occasion, & qu'il eût fait une grande brèche aux intérêts de toutes les Eglises du Royaume s'il eût relâché, j'oserai pourtant m'ingérer à vous dire avec tout le respect que je dois à une Compagnie aussi célèbre que la vôtre, & par
le

le seul motif de la piété, qu'elle ne doit point pousser les choses à l'extrémité, mais au contraire déployer tout ce qu'elle a de lumière, de prudence, & de charité pour les adoucir au lieu de les aigrir. Il me semble qu'il seroit bon de rechercher des conférences amiables & particulières, & de voir les expédiens qu'il y pourroit avoir pour contenter les uns & les autres, sur le sujet de la vocation des Pasteurs qui vous manquent ; empêcher autant qu'il se pourra, d'un & d'autre côté, les discours violents, s'il s'en fait ne les relever point, ne prendre point dans votre Compagnie de résolutions trop fortes, & porter en un mot les choses à un accommodement. Quant à Messieurs vos Magistrats, comme ce sont des personnes d'honneur & de probité, qui non seulement sont dans l'estime publique pour leurs lumières, & les belles qualités qu'ils déploient dans l'exercice de leurs Charges, mais aussi qui sont en très bonne odeur, & en bénédiction dans nos Eglises, & qui d'ailleurs sont intéressés à la conservation de nos droits Ecclesiastiques, je suis persuadé qu'il ne sera pas difficile de convenir avec eux, ni de faire qu'eux mêmes borneront leurs prétentions à ce qui est raisonnable, se conformant à l'exemple de Messieurs les Magistrats de la Religion du Parlement de Paris, qui n'ont jamais présidé dans les Assemblées purement Ecclesiastiques où il ne s'agit que d'affaires de discipline. Je vous demande pardon, Monsieur & très honnore Frère, si j'ai entrepris de vous dire ma petite pensée sur l'état présent de votre Eglise. C'est à vous seul que je prétends parler, c'est-à-dire, à un intime ami, car je n'entens pas m'ingérer à donner des avis à des gens qui sont mille fois plus sages que moi. Au reste nous serions bien marris qu'on nous accusât

cusât d'avoir donné occasion à vos troubles par la vocation de Monsieur de l'A. Ce seroit nous faire injustice que de le croire, car la prétention de Messieurs vos Magistrats eût toujours éclaté, comme elle a fait à la première de vos Assemblées, sur quelque sujet que vous l'eussiez faite; Et quant à ceux qui sont allés au Consistoire, & qui en suite ont résolu la vocation de Monsieur de la R. j'apprens que ce qu'ils en ont fait n'a nulle liaison; ni nul rapport à l'affaire de Monsieur de l'A. Ainsi vous n'avez que faire de nous vouloir mal pour cela. Soyez persuadé que toute nôtre Eglise compatit à l'affliction de la vôtre, & que moi en particulier je prie Dieu de tout mon cœur qu'il lui plaise de dissiper ce nuage, & de vous donner en sa benediction, & avec paix les Pasteurs qui vous sont nécessaires. Je suis infiniment à vous, & vous supplie de m'aimer toujours, & de me croire vôtre tres humble, & tres-obéissant frere, & serviteur.

Je ne doute pas que vous n'ayez remarqué, dans un Arrêté d'un Synode National d'Alençon, que ces Assemblées de Chefs de famille pour la vocation des Pasteurs se doivent faire *sous la direction du Consistoire.*

L E T T R E · X I.

A Paris.

A M O N S I E U R

Monsieur & tres-honore frere.

L'honneur que vous me faites de m'aimer, & l'assurance que j'ai que vous me mettez au nombre de ceux qui ont pour vous toute l'estime & toute la veneration qui est dueë à vôtre merite, me font prendre la liberté de vous écrire, pour vous faire savoir les sentimens où je voi tout ce qu'il y a de personnes considerables dans nôtre Eglise, & plusieurs autres que leurs affaires appellent ici, sur le sujet des divisions qui sont dans vôtre Academie. Il y a déjà long-temps que nous en entendons parler, & que tout le monde a été touché d'une vive douleur, de voir une Ecole & un Troupeau qui tiennent l'un & l'autre un si beau rang dans la Reformation, agitez des mêmes desordres qui ont autrefois agité nos Ecoles & nos Troupes dans ce Royaume, & qui par la grace de Dieu sont tellement apaisez qu'il n'en reste pas la moindre marque parmi nous. Cette tranquillité, Monsieur, dont nous jouissons à présent, fait assez facilement reconnoître que la veritable cause de nos troubles passez étoit plus dans l'antipathie de quelques personnes, d'ailleurs illustres, qui s'étoient aigris les uns contre les autres, que dans les choses mêmes. Car dès qu'il a plu à Dieu de faire cesser cette cause, la paix est revenue d'elle même à nous.

Nous en jouirions avec une parfaite joye, si nous la vöyons aussi au milieu de vous, & si vous n'ëtiez un triste miroir où nôtre condition passée se représente à nos yeux. Pour vous expliquer donc, Monsieur, un peu plus particulièrement les pensées qu'on a sur ce sujet, je prendrai la hardiesse de vous dire, qu'on croit ici qu'il eût été à desirer que vôtre Eglise n'eût point ajouté de nouveaux Articles de foi à ceux de sa Confession, sous laquelle elle avoit vécu depuis longtemps en paix avec les autres Eglises Réformées. Car vous n'ignorez pas combien il est dangereux, en matière de Religion, de remuer les anciennes bornes que nos Peres ont sagement plantées, & combien les consciences se croient blessées, lorsqu'on leur veut imposer un joug qu'elles ne pensent pas que Dieu leur ait imposé. Or, Monsieur, bien que je ne sois peut-être pas de ceux qui se sont le plus négligés sur les questions dont il s'agit, je vous avoue pourtant qu'il ne m'a jamais parû, autant que je l'ay pû comprendre, que ces points soient clairement decidez dans la Parole de Dieu, en faveur du party que vôtre Eglise a pris. On tache d'y accommoder quelques textes de l'Ecriture, sur lesquels on argumente, les autres tachent d'y repondre, & la chaleur de la dispute grossit quelquefois les objets. Mais quand on en juge de sens froid, on voit facilement que vos Articles ne sont point decidez dans l'Ecriture, ce qui fait assez croire que la sagesse Divine n'a point voulu que vous fissiez de ces choses des Points de foi, mais qu'au contraire elle a voulu qu'on se supportât mutuellement, comme on le doit faire sur des questions d'Ecole, sur lesquelles la charité fraternelle demeurant en son entier, chacun prend le party qui lui revient le plus, & qui

qui lui semble le plus raisonnable, en pratiquant au reste cette regle de l'Apôtre, *pourquoi juges-tu ton Frere, ou pourquoi méprises-tu ton Frere, nous comparoîtrons tous devant le siège judiciaire de Christ.* D'ailleurs, Monsieur, quand même l'on seroit persuadé de bonne-foi que le sentiment qu'on tient seroit décidé dans l'Ecriture, si les autres n'en sont pas persuadez de même que nous, il me semble qu'avant que de condamner nos Freres, & de les vouloir obliger de passer dans nôtre sentiment, la Justice & la Charité demandent qu'on examine de quelle nature sont les Points dont il s'agit, & quel rang ils tiennent, ou entre les véritez Chrétiennes, ou entre les erreurs qui sont contraires à ces veritez. Car si d'un côté l'opinion que nous tenons n'est ni nécessaire à salut, ni fort approchante des nécessaires, si ce n'est point une chose dont le Peuple doive nécessairement être instruit, si elle ne contribue que peu à la subsistance & à l'avancement de la vraye piété, & de la vraye sainteté, & si l'autre l'opinion contraire n'est point par elle-même incompatible avec le salut, si elle laisse la vraye piété, & la vraye sainteté en son entier, si elle n'a point de pernicieuses consequences, ou si elle n'en a pas même de dangereuses, l'esprit du Christianisme qui est un esprit de société, lequel assemble & ne disperse pas, nous oblige à supporter nos freres & à ne leur imposer aucune Loi. Chacun peut garder ses sentimens, mais ce doit être sans faire brèche à la paix & à la communion fraternelle. Or pour appliquer cela au sujet dont il s'agit, je vous assure qu'autant que mes petites lumieres se peuvent étendre, je ne vois point qu'il y ayt ni dans l'une ni dans l'autre des deux hypotheses, soit qu'on les considere

comme des veritez, soit qu'on les regarde comme des erreurs, rien qu'il soit necessaire de croire pour être sauvé, rien qu'on ne puisse tenir sans danger de damnation, rien qui nous porte plus à la veritable pieté, & à la veritable sainteté, ni qui nous en éloigne extremement, rien enfin qui ait ni de fort avantageuses ni de fort pernicieuses consequences. Ainsi je suis persuadé qu'on ne doit jamais pousser ces choses ni de part ni d'autre, jusqu'à en faire des Articles de foy, ni jusqu'à obliger des Ministres à les prêcher. Je n'ignore pas, Monsieur, que les heretiques, comme les Sociniens, ont rendu cette maxime de la tolerance mutuelle odieuse parmy le Peuple, parce qu'ils l'ont voulu étendre jusqu'à leurs erreurs, demandant qu'au moins on les supporte, & qu'on ne determine rien au contraire. Mais qui ne voit qu'il y-a une infinie difference entre leurs erreurs & les matieres dont nous parlons, puisque leurs erreurs sont evidemment condamnées par l'Ecriture, directement contraires au salut, à la veritable pieté & à la veritable sainteté, pernicieuses en elles-mêmes, pernicieuses en leurs suites, & en un mot, destructives du Christianisme, au lieu qu'ici l'on n'y trouve rien de semblable. Ce seroit donc à mon sens, la chose du monde la plus deraisonnable que de vouloir tirer consequence de l'un à l'autre; car ce seroit détruire l'usage de la Charité, sous pretexte que des impies en veulent abuser. Il faut être toujours juste autant qu'on peut, & ne pas tomber dans une extremité pour éviter l'autre. J'ay tout le respect & toute la veneration que je dois avoir pour votre Eglise, que je regarde en quelque maniere comme la Mere & la Matrice des nôtres, & Dieu m'est témoin que je fais sans cesse des vœux pour sa conserva-

servation & pour sa prosperité. Mais pardonnez-
 moi si je vous dis que si elle eût bien pesé ces
 raisons & plusieurs autres qu'on y pourroit ajou-
 ter, elle n'eust jamais fait ce qu'elle a fait Car après
 tout nous sommes des hommes, nous ne som-
 mes pas Dieu, pour faire de nous même de nou-
 veaux Articles de foi, & de nouvelles Loix de
 predication. Il ne serviroit de rien de dire que
 vôtre Eglise ne prétend point avoir fait ces Ar-
 ticles pour les autres Eglises, mais seulement
 pour elle même. Car quand elle refuse le Mini-
 stère à ceux qui ne voudront pas souscrire aux
 Points qu'elle a determinez, & enseigner ainsi &
 ainsi, ne semble-t-il pas qu'elle declare par cela
 même, qu'elle tient indignes du Ministère ceux
 qui ne les croient pas de la maniere qu'elle les
 a decidez, & qui n'enseignent pas conformément
 à ses Decisions; & autant qu'elle le peut, elle de-
 grade du Ministère un tres-grand nombre de
 bons Serviteurs de Dieu, aux travaux desquels on
 doit une meilleure recompense. Il seroit encore
 fort inutile de mettre en avant les diversitez de
 Discipline ou de Gouvernement qui se trouvent
 entre les Eglises, & que l'on exige des Mini-
 stres qu'ils se conforment à l'ordre établi dans
 les lieux où ils exercent leur Ministère. Car il
 y-a bien de la difference entre des Points de
 Doctrine, & des Points de Discipline. On peut sur
 ces derniers s'accommoder à l'usage des lieux
 où l'on est, & changer à cet égard sans interessér
 ni sa Religion ni sa conscience. Ce n'est pas mê-
 me à proprement parler un changement, puis-
 qu'on n'y fait que mettre en pratique le sentiment
 général où nous sommes tous, & où nous avons
 toujours été, qui est que sur de Points de Disci-
 pline il faut avoir un esprit de société, & se

ſoumettre à l'ordre des Eglises où l'on ſe trouve, parce que l'ordre n'eſt pas une choſe immuable, ſur laquelle la diverſité induiſe neceſſairement erreur de part ou d'autre, mais qu'il depend des circonſtances des tems & des lieux, ce qui fait que de deux formes contraires, on pourra fort bien dire qu'elles ſeront également bonnes. Il n'en eſt pas de même des points de Doctrine: comme ils ſont immuables de leur nature, & independans des temps & des lieux, on ne peut en bonne conſcience les enſeigner diverſement, ſelon la diverſité des lieux où l'on ſe trouve. Quand donc on a condamné parmi vous le Miniſtere de ceux qui n'enſeigneront pas ſelon vos Deciſions, cette condamnation ne ſe peut reſtreindre pour G. ſeule, elle eſt pour toute ſorte de lieux, & entant qu'en vous eſt, vous raviſſez par tout la Charge à tous ceux qui ſont dans de differens ſentimens. Si vôtre Eglise ſe fût contentée de defendre des expreſſions qui ne ſont point de l'Evangile, comme ont fait quelques uns de nos Synodes Nationaux, ou qu'elle ne fût allée tout au plus qu'à défendre d'enſeigner & de prêcher dans ſes Chaires certains dogmes que l'Ecriture n'enſeigne pas ſi précifement, & qui ne ſont point auſſi dans nôtre commune Confeſſion de foi, on pourroit regarder cela comme un reglement pour elle-même. Elle jouit, diroit-on, de ſa liberté, elle n'aime ni ces expreſſions ni ces dogmes, mais elle demeure pourtant toujours dans le lien de l'unité de la foi avec les autres Eglises, & elle ne fait nul préjudice à leur droit & à leur liberté. Il-n'y-auroit rien à dire à cela, & le même Eſprit d'ordre & de charité fraternelle qui lui feroit ſupporter ceux qui ont des ſentimens contraires, les obligeroit auſſi de leur part à ne

à ne lui donner aucun trouble sur ce sujet. Mais de définir des Articles Positifs, d'exiger qu'on enseigne ainsi & ainsi, & qu'on condamne cela & cela, & de rejeter actuellement le Ministère de ceux qui ne voudront pas se soumettre à ses Décisions & y acquiescer en conscience, pendant que d'ailleurs ils prêcheront fort bien l'Evangile, & les doctrines contenues dans la Confession de foi, & que par le respect de l'ordre & l'amour de la paix, ils garderont le silence sur les Points contestez, qui sont hors de l'enceinte de la Confession de foi, ne dira-t-on pas, Monsieur, que c'est aller au delà des bornes de la puissance humaine, que c'est ravir l'honneur du Ministère à plusieurs gens de bien qui s'en acquittent dignement, que c'est se faire un Ministère particulier, & en un mot, que c'est jeter les semences d'une funeste division dans l'Eglise de Dieu. Pardonnez le moi, je vous en supplie encore une fois, c'est quelque chose de bien rude & de bien affligeant, d'entendre publier dans le Monde qu'on ne veut plus tenir parmi vous pour vrais Ministres de Jesus-Christ, ceux dans la vocation, dans la doctrine & dans la vie desquels vous ne reconnoissez d'autre défaut, si ce n'est qu'ils ne croient pas comme vous, & n'enseignent pas l'imputation du péché d'Adam antérieure à la corruption, ou qui ne mettent pas dans l'ordre des Decrets divins l'Envoi de Jesus Christ après le Decret de l'Élection. Cependant comme l'on n'ignoroit pas de quelle manière les Articles dont il s'agit, furent déterminés au milieu de vous l'an 1649, on avoit toujours espéré que ce torrent où les intérêts personnels, & le foible des grands hommes avoient eû peut être quelque part, suivroit la nature des torrens & ne feroit que passer. On es-
peroit

peroit que l'occasion sur laquelle ces reglemens avoient été faits n'étant plus, cette affaire tomberoit d'elle même, & que n'ayant pas de suite elle ne produiroit aucun mauvais effet, non plus que si elle ne fût jamais arrivée. Mais, Monsieur, que n'apprend on point pour se desabuser de cette pensée? On dit que vous exigez avec une severité inconcevable, de ceux que vous recevez au saint Ministère pour servir au milieu de vous, la signature de vos Articles. Que vous l'exigez même de ceux qui s'adressent à vous pour recevoir la vocation, avec dessein d'aller servir ailleurs, leur imposant la même nécessité qu'aux vôtres, & les renvoyant honteusement s'ils ne s'y soumettent. Que vous l'exigez des Pasteurs déjà reçus, lors que leurs souffrances vous emeuvent à compassion, & que leurs grandes qualitez vous obligeroient à tourner les yeux sur eux pour leur donner de l'employ, que vous l'exigez, dis-je, d'eux avec la même rigueur, bien qu'ils aient déjà vieilli dans les travaux du Ministère, & que leur fidelité soit publiquement reconnuë. Que cela seul sans autre prétexte suffit pour les exclure de vos Chaires. Je laisse à part ce qu'on dit de la chaleur & de la fierté de quelques uns de vos Ecoliers, car ce sont des actions de jeunes gens, qu'il seroit pourtant bien nécessaire de reprimer. On dit que les choses sont allées si avant, que quelques uns ont sollicité & sollicitent tous les jours ardemment Messieurs nos freres des Eglises Protestantes de Suisse, à dresser un Formulaire contenant les mêmes Points que vous avez decidez, & les mêmes Rejections que vous avez faites, pour l'ajouter à leur Confession de foi. On espere que la sagesse de Messieurs nos tres-honorez Freres de Suisse temperera tout cela, & qu'ils

qu'ils n'iront pas viste dans une affaire de cette importance, sur laquelle il faut bien consulter avant que de se determiner. Mais pour ce qui regarde v^{ostre} Eglise & v^{ostre} Academie il n'est pas concév^{able}, Monsieur, que vos Magnifiques & tres-honorez Seigneurs qui en sont les Protecteurs, les Premiers Directeurs & les Peres nourrisriers, vos Pasteurs, vos Professeurs, vos Anciens, vos principaux Chefs de famille, ne se souviennent que G. a été tou^{jours} depuis la grace de la Reformation, un exemple d'union & de concorde aux autres Eglises, & qu'elle s'est même quelquefois entremise heureusement, pour procurer la paix & la rétablir où elle n'estoit pas. Que ce seroit donc aujourd'huy la chose du monde la plus scandaleuse si elle donnoit lieu à la regarder comme voulant opprimer la naturelle & Chrétienne liberté des Eglises, ou rompre le lien de sa Communion avec elles; & cela pour des querelles de Docteurs où la plupart des gens n'entendent rien, & qu'ils ne peuvent par conséquent decider. Il est inconcevable que tant d'illustres & sages-hommes ne voyent les tristes effets que produisent les condamnations formelles & expresse^s du sentiment d'autrui, quand elles sont précipitées, combien elles rendent le Ministère mépris^{able}, combien elles sont préjudicables à la gloire de Dieu, à l'efficace de sa Parole, à l'edification des infirmes, & au salut des ames, & aux interets de la verité. Il se peut faire que la préoccupation cache d'abord ces funestes suites, & tant d'autres que je ne marque pas, aux yeux des préocupe^z. Mais outre qu'ils auront après cela le loisir de les sentir & de s'en plaindre, il ne se peut que des gens consommez dans les affaires humaines & Ecclesiastiques, qui ont un veritable
& so-

& solide zele pour le Regne de Jesus-Christ, & qui aiment la Religion, ne les voyent de loin, ou que les voyant ils les méprisent. Serait ce, Monsieur, une chose fort agreable à votre Eglise, que celles d'Angleterre, de Prusse, de Pologne & plusieurs d'Allemagne fissent une contraire condamnation à celle de vos Articles? C'est pourtant une chose à craindre & qui ne manquera peut être pas d'arriver: car vous savez comme quoi les hommes sont faits, & qu'ils n'ayent pas trop à être condamnés si publiquement, si solennellement & avec tant d'éclat, sans se défendre, & sans encherir même sur les outrages qu'ils ont receus, lors qu'ils croient que la Justice les y oblige. Je ne parle point de nos Eglises de France. Vous n'avez à mon avis rien à apprehender de leur part. Mais je ne puis pourtant m'empêcher de vous remettre devant les yeux que l'Eglise de G. a jusqu'icy toujours fait profession de vouloir être jointe tres-étroitement avec elles, n'ayant qu'une même Confession de foy, une même Liturgie, une même forme de Gouvernement Ecclesiastique, & presque une même Discipline. Elle a même voulu se conformer à nos Eglises dans l'usage du pain levé, & a eû toujours beaucoup de consideration pour les Arretez de nos Synodes Nationaux. Cependant il est certain que le sentiment general de nos Eglises est, que l'on ne doit point se condamner les uns les autres, ni faire des Decisions formelles & expresses, accompagnées de Rejections d'erreurs sur les questions dont il s'agit. Elles n'exigent point de ceux qu'elles appellent au S. Ministere, ni de signatures, ni de declarations sur ces points, ni n'ont dressé de Formulaire pour l'ajouter à la Confession de foy. Les Synodes

Nationaux ont fait des Reglemens par lesquels ils defendent certaines expressions fortes & hardies, qui pouvoient causer du scandale & troubler la paix Ecclesiastique, mais ils n'imposent aucune loy aux consciences sur les points mêmes. C'est sous le benefice de ces Reglemens que nous vivons tous à cet égard dans une tranquillité profonde, & Dieu a tellement béni cette sage & Chrétienne conduite de nos Synodes qu'il n'y a plus ni divisions, ni partis au milieu de nous, & que cependant nous n'avons choqué aucune des Eglises étrangères. Or cela étant ainsi il ne se peut que nous n'ayons tous une extreme douleur de voir que vôtres Eglise va plus loin, & qu'on y pousse les choses, à peu près, jusqu'à une rupture de la communion fraternelle. Car que peut-on faire ni de plus agreable & de plus utile aux ennemis de nôtre profession, ni de plus affligeant pour les bonnes ames qui sont parmy nous? Les uns & les autres disent hautement & publiquement que l'Eglise de G. nous ferme son cœur, qu'elle réjette formellement une partie d'entre nous, & qu'elle ne veut recevoir les autres qu'à condition qu'ils condamnent leurs Freres avec qu'ils vivent en paix, & qu'ils les tiennent indignes & incapables du Ministère, c'est-à-dire en un mot, à condition qu'ils changent de sentiment, & qu'ils se condamnent eux mêmes, comme ayant jusqu'icy entretenu une paix injuste avec des gens à qui il falloit declarer la guerre. On va encore plus loin, car on veut que Messieurs nos très-honorez Freres des Cantons Suisses fassent la même chose que G. Si Dieu a resolu dans le Conseil de sa Providence d'ajouter ce châtiment à tant d'autres dont il nous a visitez, sa volonté soit faite. Nous en avons mérité de plus rudes, & quoi

& quoi que celui-ci soit un des plus sensibles & des moins attendus , j'espere que nous le soutenons constamment. Mais , croyez-moi , ce traitement est un peu dur , & je ne sai si la Posterité l'approuvera , & ce qui est mille fois plus considerable , si Dieu lui même qui s'en sert pour nôtre humiliation n'en fera pas irrité. Au reste nous ne pouvons croire que Messieurs nos Freres de Suisse , quelque chose qu'on dise , veuillent fraper un si terrible coup. Ils ont de la charité , de la moderation , & de la prudence. Ils sont sages & éclairés , & ils n'ignorent pas que s'il falloit que les Pasteurs & les Docteurs n'eussent aucune difference de sentimens sur des questions d'Ecole , il faudroit tous les jours être après à faire de nouveaux Formulaires , & tous les jours changer la forme de la Religion. Ils n'ignorent pas qu'au lieu d'étouffer les divisions par cette voye , on fait au contraire de nouvelles playes à l'Eglise , & l'on rend incurables celles que le tems auroit infailliblement gueries. Ils ont trop de lumière pour ne pas voir que ni eux ni nous ne pouvons exiger raisonnablement de nos Freres , pour entretenir communion avec eux , que trois choses , l'une qu'ils soient conformes à nous en leur Confession de foi qui contient l'essence de la Religion , l'autre qu'ils ne nous condamnent pas sur les autres choses non essentielles , & la troisième , que quand ils occuperont quelque une de nos Chaires ils gardent un religieux silence sur ces Points contestez , pour n'irriter ni ne scandaliser personne. Mais de passer jusqu'à demander d'eux des condamnations expressees , & à faire des Formulaires qui engagent à croire & à enseigner telles & telles choses au delà des Confessions , c'est ce qu'ils ne peuvent ni nous aussi sans renverser l'usage des Confessions. Car l'usage des Confessions est de donner des bornes

bornes à l'unité de la foi, & de déclarer qu'on reconnoit pour Freres tous ceux qui croient & qui enseignent ce que les Confessions contiennent. Messieurs nos tres-honorez Freres des Eglises de Suisse ont été jusqu'ici trop soigneux de garder la communion des autres Eglises, pour donner dans cette conjoncture un si juste sujet de plainte à celles de France, d'Angleterre, de Prusse, de Pologne & autres tres-considerables, & à une infinie d'habiles Pasteurs & Professeurs, qui ne sont pas dans de mêmes sentimens qu'eux sur tous ces Articles, & qui ne laissent pas d'être gens de bien, & de servir les lieux où ils sont, avec une tres-grande edification & un fruit admirable. Pour ce qui me regarde en mon particulier, Monsieur & tres-honoré Frere, je vous supplie tres-humblement de me faire cette justice, de ne pas croire que la liberté que je prens maintenant de vous écrire soit un effet de ma présomption, ni que je m'imagine être quelque chose dans le Sanctuaire, où j'ai l'honneur d'être depuis trente ans. Je reconnois mes foiblesses & suis fort éloigné de m'en vouloir faire accroire. Mais je n'ay pû resister à la priere qu'on m'a faite ici, de vous écrire, & de vous expliquer ce qu'on dit ici publiquement, & ce qu'on apprend aussi qu'on dit ailleurs: & l'on m'a fait cette priere, parce qu'on a scû que vous me faisiez le faveur de m'aimer, & que j'étois rempli d'une grande estime pour votre merite, m'interessant tout à fait en tout ce qui vous regarde. J'ai accepté cette commission d'autant plutôt que le parti que j'ai pris sur les Points dont il s'agit est un parti de paix à l'égard même du fond, étant persuadé qu'il y auroit de quoi accorder les uns & les autres, si les esprits pouvoient se mettre dans cette disposition. Mais comme c'est une

œuvre de Dieu qu'on ne peut attendre que de sa grace, il me semble que le plus expedient, quant à present, est de tacher à couvrir ces facheuses divisions par la moderation & par le silence. Vous, Monsieur, vous avez un si grand Nom dans l'Eglise de Dieu, & vous êtes si generalement écou-té dans le lieu que vous servez, que si vous y voulez mettre la main je m'assure que vous arrêterez le cours de cette affaire; & connoissant comme je fais votre vertu & votre piété, qui est au dessus des foibleffes ordinaires des hommes, je ne puis presque pas douter que vous ne le fassiez. Au Nom de Dieu donnez y tous vos soins, & representez à vos Messieurs les raisons de justice, de charité, & de sagesse qui peuvent & qui doivent les porter à prendre un temperament pour éviter l'éclat & le scandale, & prevenir les mauvaises suites. Vous détromperez par ce moyen bien du monde, vous ferez une chose agreable à Dieu & utile à l'Eglise, & attirerez sur vous les benedictions du Ciel, avec l'amour & la loüange de vos freres. Que votre Eglise n'écoute pas les suggestions des esprits échauffez qui changeant, comme c'est l'ordinaire, l'usage des Noms, appelleront les interêts de leur passion, la gloire de Dieu, & la fierté de leur courage un zèle pour la verité. Saint Paul nous a tous reglez sur ce sujet quand il nous a commandé de suivre verité avec charité. Une charité sans verité est une mollesse injurieuse à la Religion, & une fausse amour qui laisse damner les hommes sous prétexte de les épargner. Une verité sans charité est une rigueur inexorable qui perd tout pour avoir tout, & un chagrin farouche qui renverse au lieu d'edifier. Mais la juste mediocrité Evangelique est celle qui d'un côté conserve la verité, autant qu'il est

est nécessaire pour le salut des hommes & pour le service de Dieu , sans rien relacher de ce qui est essentiel à la Religion , ni rien souffrir qui en empêche l'efficace & le fruit , & qui de l'autre supporte charitablement les infirmités de ses frères , en se souvenant que la Grace n'est pas incompatible avec quelques foiblesses de la nature. Si sous prétexte de vérité nous renonçons à cette charité les uns envers les autres nous avons perdu l'Esprit de Jesus-Christ , & ne sommes , au témoignage de l'Apôtre , *qu'un airain qui résonne & une cymbale qui tinte*. Vous savez tout cela mieux que moi , Monsieur , & vous le mettrez mieux que tout autre devant les yeux de votre Eglise. C'est le plus grand & le plus important service que vous lui puissiez rendre. Cependant comme ils'agit ici d'un intérêt Public , ayant communiqué ma Lettre à plusieurs personnes de qualité & de mérite , on m'a dit de vous prier de la faire voir à ceux à qui il appartient , & qu'il vous plaie de l'appuyer. Je finis , Monsieur , par le vœu de Saint Paul que je vous ai autrefois entendu si bien expliquer dans la Chaire de Notre Eglise , & dont vous me parutes tout pénétré , *le Dieu de paix qui a ramené des morts le grand Pasteur des brebis par le sang de l'alliance éternelle , vous rende accomplis en toute bonne œuvre , pour faire sa volonté , faisant en vous ce qui est agréable devant lui par Jesus-Christ*. Je vous demande la continuation de votre sainte amitié , & part en vos bonnes Prières , & suis avec le respect que je dois à votre mérite.

L E T T R E XII.

A Madame la Marquise D. S. A.

A Paris ce 1 Octobre 1675.

MADAME.

Bien que l'affliction dont il a plû à Dieu de vous visiter soit commune à tout ce qu'il y a de gens de bien au milieu de nous, j'espère pourtant que vous me ferez cette justice que d'être persuadée que j'y ai pris un tout particulier intérêt. L'honneur que feu Mr. le Marquis de St. A. me faisoit de me vouloir du bien, & l'admiration profonde où j'ay toujours été pour une si belle vie que la sienne, m'a fait sans doute recevoir la nouvelle de sa mort avec une extreme douleur. Mais la connoissance parfaite que j'avois de sa piété, de sa vertu, & du genereux attachement qu'il avoit à la vraye Religion, que non seulement il professoit, mais qu'il aimoit & qu'il pratiquoit avec tant de zele & de sincerité, me rendroit inconsolable sur une si grande perte, si cette même connoissance ne m'obligeoit-à le regarder maintenant entre les bras de son Createur & de son Dieu qu'il a servi durant toute sa vie, & dans le sein de qui il jouit d'une parfaite gloire. Comme vous, Madame, avez passé la plus grande partie de vos jours dans sa compagnie, & que vous avez été un plus particulier témoin de ses vertus, il n'est pas possi-

possible que le sentiment que vous avez eu & que vous avez encore de sa mort n'ait ébranlé toute votre force, & en quelque manière accablé votre cœur & votre esprit. Vos larmes en cette occasion sont si justes qu'il n'y a personne qui les puisse condamner, car vous avez perdu un Epoux grand & illustre en toute manière, & qui avoit rempli, non toute l'Europe seulement, mais toute la Terre, de la gloire de ses actions. Ainsi, Madame, il semble qu'il y auroit de l'injustice à vouloir vous empêcher de pleurer dans cette occasion, & tout ce que l'on peut faire est de tâcher d'adoucir l'amertume de vos larmes en pleurant avec vous. Mais, enfin, les tendresses de la nature ont leur mesure & leur bornes que la piété & la crainte de Dieu leur a marquées. Vous devez, Madame, tirer votre consolation des mêmes sources qui vous fournissent le sujet de votre affliction. La verge dont vous avez été frappée est la verge de votre Dieu & de votre Pere à qui vous devez une soumission profonde, & dont la volonté doit servir de regle à la vôtre. Vous avez perdu votre Epoux, mais c'est après qu'il a eu heureusement rempli sa course, & sa mort est plutôt un repos après mille travaux qu'une mort. Vous l'avez perdu, mais ce n'est que pour un peu de tems, & Dieu la gagné, ou pour mieux dire il a gagné Dieu & sa gloire pour toute l'éternité. La manière dont il a plû au Seigneur de le retirer de ce Monde vous est un sujet abondant de joye & de satisfaction Chrétienne. Puis que vous l'avez vu mourir dans une entière resignation aux ordres de la Providence divine, donnant de sa part à Dieu & à ses fideles mille témoignages de sa piété & de son espérance, & recevant de la part de Dieu mille marques de sa protection & de sa be-

nediction, & mille assurances de son élection. C'est ainsi, Madame, que meurent les gens de bien. Ils sont composez de deux principes, ou comme parle l'Ecriture, ils ont en eux, mêmes deux hommes, l'un de la chair & l'autre de l'esprit, l'un de la grace & l'autre de la nature, & à mesure que l'un s'abaisse, l'autre s'élève, à mesure que l'un s'affoiblit, l'autre acquiert de nouvelles forces: & comme l'un est de la Terre & l'autre du Ciel, à mesure que l'un tombe vers la Terre l'autre s'élance vers le Paradis, qui est le lieu de son origine. Vous avez vu cette vérité dans l'exemple de Monsieur votre Mary, & elle vous doit donner une sensible consolation. Mais puisque nous n'en pouvons profiter d'aucune, si la grace de Dieu & sa voix intérieure ne nous la dispense elle-même, je finis, Madame, cette Lettre par des vœux ardens que je presente à Dieu pour vous, afin qu'il lui plaise vous appliquer lui-même tous les adoucissimens qu'il jugera nécessaires à votre douleur, & en vous accordant ses plus tendres benedictions vous confirmer de plus en plus en son amour & en sa crainte. Faites moi, s'il vous plait, la grace, Madame, d'avoir pour moi les mêmes sentimens d'affection qu'avoit fû Mr. votre Mary, & croiez que je suis avec beaucoup de respect.

L E T T R E X I I I .

A M A D A M E . . .

M A D A M E .

IL n'y a que peu de jours que je viens d'apprendre la mort de Monsieur de Saint A., votre cher & glorieux Pere, & la nouvelle que j'en ai receüe m'a donné une aussi grande affliction que j'en aye senti de ma vie. C'est une perte publique & dans laquelle l'Eglise de Dieu se trouve extrêmement interessee, recevant comme elle faisoit, tant d'édification & de fruit de l'exemple de sa pieté & de la fermeté de son ame contre les illusions & les tentations du Siecle, sous lesquelles nous avons veu succomber je ne scai combien de personnes qui tenoient un rang tres-considerable au milieu de nous. Je n'ignore pas avec combien de tendresse vous en étiez aimée, & avec combien d'ardeur & d'attachement vous respondiez de votre part à son affection paternelle, ce qui fait que je ne puis me représenter votre douleur sans me l'imaginer extrême & inconcevable. En effet, Madame, vous avez toutes les raisons du Monde d'être sensiblement affligée, & si je l'ose dire, de vous trouver dans un accablement d'amertume. Vous perdez un Pere dont la vie a été toute couverte de gloire, & qui après avoir fait mille belles actions pour le bien du Royaume où il avoit pris naissance, a voulu enfin cou-

ronner ses autres exploits, par la genereuse & éclatante deffence qu'il a faite des limites de la Chrestienté contre les armes des Infidèles, comme s'il n'eut, sur la fin de sa vie, regardé pour sa Patrie que la Chrestienté. Mais, Madame, vous n'avez pas oublié ce grand Arrêt de Dieu, qui porte *qu'il est ordonné à tous hommes de mourir une fois* ni cette dernière declaration d'un des plus grands hommes du Monde. *Je men vai par le chemin de toute la Terre.* La mort est commune à tous, & Monsieur vôtre Pere n'en devoit pas être moins exempt que les autres. Cependant vous avez cette consolation de l'avoir veu mourir de la mort des justes, dans un liêt de paix que la pieté lui avoit consacré, & qui a été pour lui un liêt de Triomphe, où après avoir combattu le combat de la foi il a trouvé le prix d'un repos éternel. Vous ne devez donc plus Madame, regarder son sepulcre, ni vous souvenir de ce qu'il peut avoir souffert durant sa maladie. Vous devez élever vos yeux jusques au Ciel & y contempler cette Sainte ame environnée d'une autre gloire, bien plus belle, plus solide, & plus grande que celle qu'il avoit acquise sur la Terre. Dieu, en qui il a crû & en qui il a mis pendant sa vie toute sa confiance, ce Dieu qu'il a servi & qu'il a invoqué jusqu'au dernier de ses soupirs, lui a donné une place éternelle dans son Royaume. Tout ce à quoi l'honneur que vous avez d'être sa Fille & sa chere Fille vous engage, c'est de tacher de plus en plus à marcher sur les pas de sa pieté, & à vous former sur un si grand modele, pour aller un jour, quand il plaira à Dieu, jouir avec lui de la gloire dont il jouit. C'est là, Madame, le plus grand honneur que nous puissions rendre à nos morts que de les faire
revi-

revivre dans nos actions, & de leur dresser un monument Spirituel dans la Sainte imitation que nous faisons de leurs vertus. Car par ce moyen nous célébrons leur Nom & leur memoire, & nous le faisons d'une maniere où il n'y a rien de foible, rien de superstitieux, rien qui offense Dieu, mais au contraire tout est grand, tout est bon & tout est loisible. Ceux qui ont l'honneur de vous connoître ne doutent pas que vous ne vous acquitiez heureusement de ces devoirs envers Monsieur votre Pere, & qu'au lieu de vous ensevelir dans un deuil & dans une tristesse inutile vous ne travailliez à lui dresser, & dans votre propre vertu, & dans celle de votre famille, une glorieuse & immortelle image, dans laquelle vous trouverez une veritable consolation. Dieu veuille respendre ses benedictions sur vous, & confirmer son alliancedans votre illustre Maison. C'est Madame ce que je lui demande pour vous de tout mon cœur, & qu'il me fasse la grace de vous témoigner combien je suis. Madame

Votre Sc.

LETTRE XIV.

A MONSIEUR...

A Paris ce 2. Novembre, 1675.

MONSIEUR.

IE ne doute pas que vous ne veniez glorieusement à bout de tout ce que vous entrepren-

D 5

drez

drez contre votre adversaire, & que la confusion
 ne lui en reste, avec le repentir de s'être porté in-
 solemment contre un homme qui a mille fois plus
 de lumière & plus de mérite que lui. C'est ce
 qui me fait être de ce côté-là fort en repos. Ce-
 pendant vous voulez bien que je vous dise mon
 sentiment, touchant les difficultez que vous trou-
 vez dans l'hypothèse qu'a suivi Monsieur J. Il
 me semble donc, Monsieur, que de tous les par-
 tis qu'on peut prendre, pour défendre la perseve-
 rance des Saints, le meilleur & les plus dégagé est
 celui que Monsieur J. a pris. Celui qu'on at-
 tribue aux Lutheriens qui est de dire que les Elus
 perseverent à la vérité *finaliter* c'est-à-dire, qu'ils
 reviennent enfin à la foi devant que de mourir, &
 qu'ils meurent en bon état, mais qu'ils peuvent per-
 dre entierement leur foi & leur sainteté, même plu-
 sieurs fois & la recouvrer plusieurs fois, est insoute-
 nable par la raison de Saint Paul, qu'il est im-
 possible qu'on soit renouvelé à repentance après être
 tombé. Car bien qu'il dise cela de ceux qui pechent
 contre le Saint Esprit, on peut pourtant fort rai-
 sonnablement conclurre *a minori ad majus* la
 même chose d'un vrai fidèle, s'il lui arrivoit de
 perdre *totaliter* sa foi & sa regeneration. Monsieur
 H. s'étoit jetté dans une autre pensée; car dans
 sa Responce à Monsieur Arnaud qu'il m'a com-
 muniquée, il avouë que le fidèle dans ses chûtes
 perd absolument sa justification, & qu'à cet é-
 gard il retombe dans la haine de Dieu ne plus ne
 moins qu'un irrégeneré, bien qu'il conserve en-
 core quelques étincelles de sa première foi qui
 servent comme de principe à sa repentance future,
 & qu'à l'égard de l'Electio de Dieu il demeure
 toujours l'objet de l'amour de Dieu, & que son
 salut est assuré. Mais j'ai taché de le relever sur
 cela

cela, en lui faisant comprendre qu'un homme qui a été une fois regeneré & justifié ne peut pas être entièrement privé de sa justification première, ni être à cet égard, au même état qu'il étoit avant sa conversion. C'est, à mon avis aussi, ainsi que le Synode de Dordrecht la defini, *non extendit à statum justificationis*. Le troisième parti qu'on peut prendre est, de dire que le fidèle dans ses chutes ne perd en nulle manière sa justification, parce que dans le moment que Dieu l'a justifié il lui a pardonné tous ses pechés passez, présens & à venir, & qu'ainsi quelque peché qu'il commette, il ne lui est pas imputé, en ayant déjà obtenu sa remission. Qu'à la verité, pendant qu'il est dans un peché atroce & enorme avant sa repentence il est privé du sentiment de sa justification; mais qu'en effet il en est justifié. C'est précisément contre cette hypothese que Monsieur Arnaud a fait son gros Livre, & il est certain que ce sentiment est sujet à un nombre presque infini d'inconveniens. I. Il suppose que Dieu pardonne des pechez qui ne sont pas encore commis, ce qui semble assez bizarre. II. Il suppose le pardon des pechez énormes pendant que l'homme y demeure engagé, & avant qu'il en ait conçu aucune repentence, ce qui est la difficulté que Monsieur Arnaud exagere si fort, & qui a en effet quelque chose de fort choquant & de fort odieux. III. Elle ne s'ajuste pas avec la forme du droit Evangelique, qui est que Dieu ne pardonne que, *mediente poenitentia*, ce qui est un droit inviolable, & dont Dieu lui même ne scauroit se dispenser. IV. Elle ne s'accorde pas avec la doctrine perpetuelle de l'Ecriture dont je ne mets pas en avant les Passages, parce que vous les scavez mieux que moi. V. Cette hypothese semble se démentir en

en ses parties. Car, d'un côté elle établit que Dieu a pardonné actuellement les pechez, & de l'autre qu'il ne répand pas pourtant dans la conscience du pecheur le sentiment de son pardon, mais au contraire, qu'il y répand le sentiment de sa colère, c'est-à-dire, qu'il ne donne pas le sentiment de ce qui est, mais qu'il donne le sentiment de ce qui n'est pas, ce qui est fort embarrassant. Il n'y a donc point d'hypothese plus saine ni plus juste que celle qui tient un milieu, en posant I. que dans la première justification de l'homme Dieu, trouvant en lui la foi & la repentance actuelle, lui pardonne tous ses pechez passez, que pour l'avenir il lui impose la condition d'une sainteté & d'une obéissance parfaite, que ce n'est pas cependant avec la clause de rigueur qui étoit annexée à la Loi, mais avec deux temperamens l'un qu'il lui pardonnera les defauts & les imperfections legeres qui se trouveront, soit en sa foi & en sa repentance, soit en son obéissance, c'est-à-dire, en ses œuvres, les couvrant par sa misericorde, moyennant que sa foi & sa repentance generale soient sincerés; & l'autre, que quand même il lui arrivera de tomber dans des pechez énormes il les lui pardonnera toutes les fois que l'homme s'en repentira actuellement & amèrement, & qu'il recoura d'une manière particuliere à la satisfaction de Jesus & à sa misericorde.

II. Qu'ensuite le fidèle venant à tomber dans quelqu'une de ces fautes énormes, sa justification première n'est point revoquée. Car les pechez une fois actuellement pardonnez ne se revoquent plus, ils demeurent pardonnez, le droit accordé à la vie éternelle n'est point cassé, Dieu demeure toujours le Pere de ce fidèle pecheur, il n'est pas absolument rejeté de la communion de Jesus, ni ne devient l'ennemi

nemi de Dieu, parce que Dieu selon la parole qu'il lui a donnée, & l'engagement où il est entré avec lui, l'attend à repentance, & c'est ce que le Synode de Dordrecht a voulu dire par ces mots, *non excidit à statu justificationis*. III. Néanmoins pendant le tems de son peché & avant qu'il se réleve par sa repentance, le peché present le met actuellement *in reatu mortis*, car il lui est imputé; le droit à la vie éternelle demeure suspendu, & il ne sauroit obtenir son effet en lui, Dieu devient à son égard un Pere irrité, il n'est pas, à la vérité *sub odio Dei*, mais il est *sub ira paterna*, laquelle produit une veritable condamnation, non toutefois irrévocable, mais suspendue en son exécution par l'attente de la repentance, à cause de la première justification qui n'est pas absolument revoquée, bien qu'elle soit interrompue. IV. Si on demande quel est cet état; Je répons que ce n'est pas un état de grace. Car un état de grace est un état d'approbation & d'acquiescement de Dieu, mais ce n'est pas aussi un état de haine absoluë de la part de Dieu, ni un état d'abandon entier, c'est donc un état de suspension d'amour & un état de colere paternelle. V. Si on demande ce que deviendrait l'homme au cas qu'il mourut en cet état; Je répons que cette supposition est impossible. Car l'Electiō de Dieu, qui ne permet pas qu'un Elu meure avant sa première conversion, ne peut permettre aussi qu'il meure dans son peché avant sa repentance. Mais quand on voudrait admettre la supposition, *per impossibile*, comme on parle, il est certain que cet homme seroit damné, parce que tout ce qui lui reste de sa première justification n'étoit soutenu que par l'attente du repentir, si cette attente est frustrée Dieu revoqueroit ses pechez pardonnez, il casseroit le droit

droit qu'il lui a accordé à la vie éternelle, il cesseroit d'être son Pere, & cela pourtant ne peut jamais arriver, *obstante Electione*. Quand à l'objection que vous faites que le fidèle ne sera jamais assuré qu'il est en état de grace ; parce qu'il ne peut pas savoir si ses imperfections sont des pechez énormes qui le mettent hors d'état de grace, puisque l'Ecriture ne nous a point marqué quels sont ces pechez énormes, vous êtes trop éclairé pour ne pas reconnoître que la nature même des pechez les distingue, que la conscience du fidèle les sent, outre qu'il est certain que l'Ecriture établit en plusieurs lieux cette différence des pechez, bien qu'elle ne spécifie pas précisément les pechez de l'un & de l'autre de ces deux ordres, ce qui en effet n'étoit pas nécessaire. Quant aux bonnes œuvres des fidèles qui sont dans la chute, elles sont agréables à Dieu *in se seorsim sumpta*, mais étant considérées dans l'union qu'elles ont avec les péchés elles ne peuvent pas établir la vraie Justice Evangelique inherente, laquelle doit être une justice universelle & parfaite, si, *non quoad gradus, saltem quoad partes*, ce que celle-cy n'est pas. Ainsi elles ne peuvent pas produire l'approbation & l'acquiescement qu'il faut que Dieu nous donne si nous voulons être sauvés. Au reste quand Mr. J. a dit que la repentance actuelle n'est pas nécessaire pour les péchés légers, il a entendu seulement qu'il suffit d'en avoir une repentance implicite & generale, par laquelle nous reconnoissons en nous plusieurs défauts & en demandions pardon, mais que cela ne suffit pas pour les péchez énormes desquels il faut être particulièrement touché. Ce parti, Monsieur, est aujourd'hui suivi generalement de tous nos Docteurs & il est le plus seur. Je suis &c.

L E T-

L E T T R E X V.

A MONSIEUR...

A Paris ce 28. Janvier 1676.

MONSIEUR.

Aprés vous avoir remercié des nouvelles que vous m'avez écrites, il est juste que je tâche de répondre à la difficulté que vous me proposez sur mon Sermon de la Robe de nôces, où je dis que la première justification des vrais fidèles n'est pas entièrement cassée, ce qui supposé qu'elle l'est en effet. Cependant, dites vous, elle n'est en aucune manière cassée, parce que les péchez passés demeurent toujours pardonnez, encore que depuis il soit tombé dans d'autres péchez qui l'assujettissent à la colére de Dieu & par conséquent à la mort éternelle, jusqu'à ce qu'il s'en soit repenti. Et cela, dites vous encore, est si vray, que quand il se pourroit faire qu'un véritable fidèle mourut dans son péché les premiers péchez qui lui ont été pardonnez par sa première justification ne lui seroient point imputez, & ce ne seroit point à cause de ces premiers péchez là qu'il seroit damné, mais à cause de celui dans lequel il seroit à l'heure de sa mort.

Pour éclaircir cette difficulté il ne faut pas supposer, comme il semble que vous faites, que la première justification consiste toute entière & uni-

uniquement dans l'acte du pardon des péchez passez. Il y faut distinguer plusieurs actes. I. Celuy du pardon des péchez passez. II. Celuy de l'adoption que Dieu fait de nous au nombre de ses enfans. III. Celuy du droit qu'en conséquence de nôtre adoption il nous donne à la vie éternelle. IV. L'obligation qu'il nous imposé pour l'avenir de vivre saintement & de ne commettre aucun péché. V. La promesse qu'il nous fait pourtant de nous pardonner s'il nous arrive de pécher, pourvû que nous nous en repentions. Cette distinction étant ainsi posée, je dis I. que la justification est ferme & irrévocable à l'égard du premier acte qui est le pardon des péchez passez. Dieu ne les rappelle point, encore que le fidèle vienne à tomber dans de nouveaux crimes. Je dis II. qu'elle est aussi irrévocable & ferme à l'égard du quatrième & du cinquième acte. Nôtre obligation à vivre saintement demeure toujours inviolable, comme aussi la promesse qu'il nous a faite de nous pardonner ces nouveaux péchez moyennant nôtre repentance. Il n'y a rien de changé à tous ces égards, & c'est, à mon avis, ce qui ne reçoit pas de difficulté. Tout le changement donc qui arrive à nôtre justification, quand nous tombons dans des crimes, regarde le second & le troisième acte, scavoir l'adoption & le droit à la vie éternelle, & c'est à l'égard de ces actes seulement que j'ay dit que la justification n'étoit pas entièrement cassée. Or il est vray que la conséquence que vous tirez de mon expression est bonne & juste. La justification n'est pas entièrement cassée & revoquée en quelque sorte. C'est ce que j'avoûë. Comment donc direz vous se peut-il que l'adoption & le droit à la vie éternelle qui sont des actes indivis, qui ne re-

çoivent

coivent ni plus ni moins, comme on parle, comment se peut il qu'ils soient casséz en quelque sorte & non entièrement, c'est-à-dire, qu'ils subsistent en partie & qu'ils soient revoquez en partie? Mais il n'y a rien de plus facile à résoudre. Il faut distinguer dans ce deuxieme & dans ce troisieme acte de la premiere justification, la chose & l'état de la chose. Dieu adopte le fidèle pour son enfant, voilà la chose. Dieu adopte le fidèle pour son enfant, auquel il acquiesce & duquel il est content, sans trouver rien à redire en luy, voilà l'état de la chose. Il luy donne le droit à la vie éternelle, voilà la chose. Il luy donne ce droit prochain & immédiat, sans qu'il y ait plus rien à faire s'il meurt, pour entrer en possession de la vie & du salut. Voilà l'état de la chose. Quand donc il arrive en suite que le fidèle tombe dans quelque crime, ces deux actes ne sont ni casséz ni revoquez quant à la chose, mais ils le sont quant à l'état de la chose. Le fidèle dans son péché demeure toujours Enfant, mais ce n'est plus un Enfant auquel Dieu acquiesce, Dieu le regarde comme un enfant rebelle; *habet Deum quidem pro Patre, sed pro Patre irato*; à cause de son péché qui est survenu depuis & qui a renversé l'état de sa premiere justification. Le droit à la vie éternelle luy demeure encore, mais ce n'est plus un droit prochain & immédiat dont il soit en état de jouir, ce n'est qu'un droit éloigné, dont il ne scauroit jouir qu'il n'ôte premierement l'obstacle qu'il y a mis en péchant, & il ne le peut ôter que par un nouveau pardon que Dieu luy accorde par le moyen de sa repentance & de son recours au sang de Jesus, & à la miséricorde du Père. De cette manière, vous voyez la verité & la solidité de ce que j'ay dit, que sa justification n'étoit pas en-

rièrement cassée, ce qui suppose en effet quelle l'est en quelque sorte. Si vous ne prenez ce milieu il faut nécessairement tomber dans l'une de deux extrémités, ou dire que quand le fidèle pèche sa première justification est entièrement cassée & révoquée. C'est le sentiment de Monsieur Arnaud dans son Renversement de la morale, qui est un sentiment contraire à l'Ecriture, contraire à la saine Theologie, & plein d'inconviniens absurdes. Ou il faut dire, que quand le fidèle pèche sa première justification n'est en nulle manière ni cassée ni révoquée. C'est le sentiment que Monsieur Arnaud nous impute faussement & calomnieusement, & duquel en effet il s'en suivroit d'étranges conséquences. Car ils'en suivroit que Dieu n'impute point aux fidèles les péchez qu'ils commettent, qu'ils peuvent impunément pécher sans rien craindre ; que nonobstant les crimes ils ne laissent pas d'être approuvez de Dieu & regardez comme véritablement justes ; en un mot que Dieu ne met aucune différence entre un fidèle qui ne pèche point & un fidèle qui pèche, puis que celui qui pèche conserve sa justification dans son entier, ne plus ne moins que s'il n'avoit point péché. Conséquences qui, comme vous voyez, sont horribles.

Au reste, ce que vous dites que s'il étoit possible, ce qui n'est pas, qu'un fidèle qui est tombé en péché mourût dans son péché, avant que de s'en relever par la repentance, il ne seroit damné que pour ce péché là, & non pour les passés qui luy ont été pardonnez par la première justification, cela, dis-je n'est pas vray. Car il est certain que si le cas que vous mettez en avant arrivoit, ce qui est absolument impossible à cause du Decret de l'Electiion, Dieu revo-

que-

queroit entièrement toute la première justification de ce fidèle. Et la raison en est évidente. Car ce qui fait que Dieu ne la revoque pas entièrement dès le moment que le fidèle a péché, c'est parce qu'il l'attend à repentance, selon la clause de l'Alliance où il est entré avec luy. *Si tu péches & que tu te repentes je te pardonnerai.* Pendant donc que le fidèle vit, Dieu l'attend à repentance, il est encore dans le tems de sa vocation. Mais si ce fidèle pécheur mourait avant que de se repentir, vous voyez bien que l'attente de Dieu seroit frustrée, & que par conséquent Dieu revoqueroit entièrement son premier Arrêt de justification. Cét homme là seroit donc damné, non seulement pour ce dernier péché qu'il auroit commis, mais aussi pour tout les autres. Quand je dis qu'il ne faut pas admettre cette supposition, j'entens qu'il ne la faut pas admettre comme pouvant arriver en effet, car au reste il la faut admettre *per impossibile*. Ezechiel la fait, mais il ne faut jamais admettre cette supposition, car elle est entièrement impossible, parce qu'il n'y a point de fidèle justifié qui ne soit élu, & nul élu ne peut mourir dans l'impénitence. La constance & la fidélité de Dieu ne peut pas souffrir cela. C'est ce que j'avois à vous dire Je suis &c.

L E T T R E X V I.

A M O N S I E U R C.

A Paris ce 18 Juillet 1676.

J'ay receu vôtre dernière lettre du 6 de ce mois. Et pour y répondre article par article, je vous dirai que je n'ay point receu d'autre Relation de vôtre voyage que celles qui se sont trouvées dans les lettres que vous avez écrites de plusieurs endroits, qui sont de pieces détachées. Il se peut faire que vous m'en ayez fait une generale, & qu'elle se soit perduë. Car il s'est passé un ordinaire, depuis-que vous êtes à P. que nous n'avons point receu de vos Lettres, comme je vous l'ay mandé. Quoy qu'il en soit, ne vous en mettez pas en peine. Je ne desire pas que cela vous occupe, ni vous detourne tant soit peu. Pour les sermons que vous m'avez demandé il est difficile de vous en envoyer un grand nombre, à moins que de vous accabler du port qui coûte beaucoup. Car pour de commodité d'ami elles sont rares. Et quand même elles se présentent on n'ose pas abuser d'eux en les chargeant d'un gros paquet. On tâchera pourtant de vous en envoyer deux ou trois exemplaires. Il y en aura un pour vous, que vous pourrez faire voir à tous vos Messieurs, un pour C. un pour M. M. Je vous enverrai ceux de M. A.

Je

Je viens à vos difficultez. Et pour la I. qui consiste à savoir où étoient les ames des ressuscitez pendant le tems qu'ils ont été morts, vous n'ignorez pas que les réponses les plus sages sont toujours les meilleures, & que s'agissant ici d'un fait particulier, qu'on ne peut savoir avec certitude que par la Revelation, la Revelation n'en disant rien, le party le plus sage, & par consequent le plus seur qu'on puisse prendre, est de répondre qu'on n'en fait rien. En effet quand nous aurons bien philosophé sur cette question, quel profit nous en reviendra-t-il? Nôtre foi en sera-t-elle plus affermie, ou nôtre connoissance plus avancée, ou nôtre esperance mieux établie? En serons-nous plus savans, ou plus consolez, ou plus gens de bien? Nullement. Car ce qui est arrivé à ces personnes dont il s'agit, est un cas particulier qui ne tire pas à consequence pour nous, & qui ne fait aucune regle generale; d'où il s'ensuit que nous n'avons nul intérêt à savoir où étoit leur ame dans l'intervalle de leur mort. Il nous suffit de dire qu'elle étoit entre les mains de Dieu, en quelque endroit qu'elle fût: & l'Ecriture ne disant pas précisément où elle étoit, il-y-a de la temerité à vouloir passer les bornes du silence de l'Ecriture. Il falloit s'en tenir là, si l'on eût été sage. Cependant la curiosité humaine, qui ne garde point de mesures dans ces sortes de choses, n'en a point gardé en celle-cy. Les uns ont dit que ces ames étoient dans les Limbes, qui est, à ce qu'ils disent, un certain lieu dans l'Enfer où étoient renfermées toutes les ames des Anciens fidèles avant l'Ascension de Jesus-Christ au Ciel, & d'où elles furent delivrées quand Jesus-Christ y descendit *in triduo mortis*, les ayant en suite emmenées avec lui quand il monta au Ciel. C'est le sentiment

des Papistes. Les autres ont dit qu'elles étoient dans le Paradis terrestre, où, selon eux, toutes les ames des Justes, tant de ceux qui ont vécu avant J. Christ, que de ceux qui vivent après, sont recueillies jusqu'au jour de la Resurrection dernière, c'est-à-dire au jour du Jugement. C'est l'opinion de quelques Grecs, laquelle est encore aujourd'hui tenue de plusieurs dans l'Orient. Les autres, sans spécifier précisément le Paradis terrestre, disent qu'elles étoient dans de certains lieux inconnûs, où sont recueillies toutes les ames des Justes jusqu'au jour du Jugement, où elles sont à la vérité dans la joye & dans la lumière, jouissant de toutes sortes de rafraichissemens & de douceurs, avec les bons Anges, mais pourtant privées de la vision beatifique de Dieu. C'est l'opinion de la plupart des Grecs, des Moscovites & en general presque de tous les Orientaux d'aujourd'hui. Les autres disent qu'elles étoient dans des lieux souterrains, où toutes les ames des morts dorment jusqu'au jour du Jugement, sans aucun sentiment ni de plaisir ou de joye, ni d'affliction ou de douleur, & même sans faire aucune de leurs fonctions. C'est le sentiment de quelques Anabaptistes, & de quelques Sociniens d'aujourd'hui, qu'ils tachent d'appuyer par quelques Passages de Peres & de Liturgies anciennes. On les appelle à cause de cela Psychopannichites, c'est-à-dire Endormeurs d'ames, ou si vous voulez, Gens qui mettent les ames dans une longue nuit. Il n'y a que réverie en tout cela. Pour vous expliquer sur ce sujet la pensée de nos Eglises, je vous mettrai en avant quelques propositions que vous devez observer. La première.

Quelque party qu'on prenne pour decider la question proposée, on n'en peut raisonnablement tirer aucune conse-

consequence pour les autres ames des morts, soit de ceux qui sont morts avant la venue de Jesus-Christ, soit de ceux qui meurent après. La raison en est assez claire, savoir qu'on peut toujours dire que c'est icy un cas extraordinaire & particulier, puisqu'il s'agit des ames de quelques personnes qui ne devoient demeurer dans la mort que peu d'heures ou peu de jours, & qui devoient bien-tôt resusciter. Il-n'y-auroit en effet rien d'étrange quand Dieu auroit usé de quelque dispensation singuliere à l'égard de ces ames, & il ne s'ensuivroit nullement, que ce qu'il auroit fait à leur égard deût être étendu aux ames de ceux qui ne doivent resusciter qu'au dernier Jour. Ce sera donc toujours mal à propos que les Papistes voudront se servir de cét exemple pour autoriser leur imagination du Limbe. Ce sera mal à propos que qui ce soit en voudra conclurre un lieu troisiéme entre le Paradis & l'Enfer. Car quand les ames dont il s'agit n'auroient été ni en Paradis ni en Enfer, le lieu tiers où elles auroient été leur seroit particulier, & ne tireroit à aucune consequence pour les autres. Pourquoi? Parce que Dieu en auroit disposé ainsi à leur égard par dispensation particulière, à cause de la résurrection qu'il devroit faire de ces personnes là, dans peu d'heures ou dans peu de jours après leur mort, au lieu que la resurrección des autres est différée jusqu'à la fin des siècles. II. Proposition. *Quelque parti que l'on prenne il faut bien se donner de garde de rien decider, ni comme un article de foi, ni même comme une chose certaine & veritable, mais il faut se contenter de le proposer comme une conjecture possible & probable.* Le raison est ce que j'ay dit au commencement, qu'il s'agit ici d'un fait particulier que la Revelation n'a point expliqué, & qui,

par conséquent, ne peut pas être de foi. A quoy si on ajoute que ce fait est de telle nature qu'on n'en peut rien savoir d'assuré, par aucune autre voie que par celle de la Revelation, on trouvera qu'il-y-a non seulement de la temerité, mais aussi de la folie à pretendre pouvoir dire sur ce sujet quelque chose de certain. Il faut donc regarder comme ridicules tous ceux qui voudront tirer de ces exemples, le Lymbe des Peres, ou telle autre chose de cette nature, car on ne peut rien établir sur une chose dont on ne peut avoir que des conjectures. III. Proposition. *De tous le divers partis qui se peuvent presenter à l'Esprit sur ce sujet, il faut sans hesiter rejeter ceux qui ne s'accordent pas avec ce que l'Ecriture nous enseigne d'ailleurs, ou qui ne gardent pas l'analogie de la foi, c'est-à-dire, qui ne gardent pas la proportion qui doit être entre toutes les parties de la Theologie, & qui ne suivent pas l'Esprit de la Religion Chrétienne.* Cette maxime est d'elle-même certaine & hors de doute. Et par là l'on doit rejeter les quatre opinions que j'ay rapportées. La I. qui est celle des Lymbes, est contraire à l'Ecriture, laquelle fait dire à Jacob en mourant, *Seigneur j'ay attendu ton salut*, comme s'il disoit, je vai recevoir le salut que tu m'as promis & que j'ay attendu, & à Simcon aussi étant près de sa fin, *Seigneur tu laisses maintenant aller ton Serviteur en paix.* Il-y-a plusieurs autres Passages qu'on allegue sur ce sujet que je ne rapporte pas ici, car vous les trouverez dans les Lieux communs. La II. est une vision ridicule, contraire à l'Ecriture qui enseigne le Deluge, lequel ne peut qu'il n'ait ravagé toutes les premières beautez du Paradis terrestre. Outre que ces beautez étant corporelles, elles ne sauroient avoir de rapport avec l'état des ames
se-

separées de leurs corps. Sans dire ici que de la manière que l'Ecriture décrit le lieu où étoit le Paradis terrestre, il-y-a toutes les apparences du Monde, que c'est un Païs habité, autrefois par les Babiloniens, à présent possédé par les Perses ou par les Turcs, & que c'est une réverie creuse indigne de la Religion, de loger là les âmes des fideles jusqu'au jour de la Resurrection. La III. est contraire à l'Ecriture, qui dit que quand l'homme meurt le corps retourne en la poudre, mais que l'esprit retourne à Dieu qui la donné. A quoi il faut ajouter ce que S. Paul dit, que si notre habitation de cette loge terrestre est détruite nous avons un édifice de par Dieu, au Ciel &c. & là même que quand nous sommes absens de notre Corps, nous sommes presens avec le Seigneur, & ailleurs qu'il desire d'être dissous pour être avec Jesus-Christ. La quatrième enfin est combattue par les mêmes textes, car être dans l'édifice céleste, être present avec le Seigneur, être avec Jesus-Christ, ce n'est pas dormir d'un profond sommeil, sans sentiment de plaisir ou de joye, comme les Psychopannychites se le sont imaginé.

IV. Proposition. De tous les partis qui se présentent à l'esprit il-y-en a trois qui ont de la raison & de la probabilité, autant qu'on en peut demander dans cette matière. L'un est que ces âmes étoient au Ciel, l'autre qu'elles étoient dans quelque lieu de l'air, peu éloignées de leurs corps, & le troisième qu'elles étoient encore dans le corps même, sans l'informer ni le vivifier, ni y faire aucune fonction. Pour le I. on peut dire que Dieu a voulu élever ces âmes dans le Ciel, pour leur donner, par forme de prémices, la jouissance de sa gloire. Mais, dites-vous, Dieu auroit-il tiré ces âmes du Paradis éternel pour les remettre encore dans le corps, & les expo-

fer derechef aux maux de cette vie? *Hoc non de-*
cet neque ejus sapientiam neque ejus bonitatem. Je
 repons que la creature n'est jamais plus glorieu-
 se que quand elle sert à la gloire de son Crea-
 teur, pour laquelle elle est faite & à laquelle elle
 est destinée. Bien loin donc de faire tort à cet-
 te ame, quand il la retirée du Ciel pour la remet-
 tre dans le corps, ce lui a été au contraire un
 honneur singulier, d'être employée pour faire
 éclatter la puissance de Jesus-Christ par un tel
 miracle. Et n'est ce pas une grace extraordina-
 ire que Dieu a faite à cette ame, de n'attendre pas
 jusqu'à la mort dernière pour l'élever dans la
 gloire, mais de lui en donner un premier & par-
 fait sentiment dans ce petit intervalle de sa sepa-
 ration d'avec le corps? Quoi qu'il en soit, il ne
 faut jamais raisonner par les interêts de la Crea-
 ture, quand il s'agit de la gloire de Dieu. Jesus
 Christ, le Fils de Dieu ne s'est-il pas lui-même
 aneanti pour la gloire de son Pere? Direz-
 vous, *hoc non decebat Dei sapientiam neque bo-*
nitatem, de luy faire quitter la gloire éternelle,
 qui étoit deuë même à sa nature humaine,
 pour l'exposer à la mort? Ces sortes de raison-
 nemens ne sont pas solides. Pour le second Parti,
 l'on peut dire que comme la séparation de cette
 ame d'avec son corps n'avoit été faite que pour
 un fort petit espace de temps, il ne semble pas à
 propos de dire que Dieu eût changé entièrement
 son état, & qu'il l'eût élevée dans cet état de
 perfection souveraine où les ames sont dans le
 Ciel, pour l'en faire redescendre tout incont-
 nent; qu'il est donc plus vrai, semblable que pen-
 dant ce petit intervalle il la mise comme en dépôt
 dans quelque lieu que sa sagesse a trouvé bon, &
 c'est ce qu'on appelle *locus dispensationis*, parce
 que

que ce n'a été que par dispensation, pour fort peu de tems & pour cette ame seulement, sans tirer à consequence. En cela il n'y a nul inconvenient. Pour le troisieme, l'on peut alleguer ce que Saint Paul disoit sur le sujet du jeune homme Entyche qu'il resuscita. *Ne vous troublez point car son ame est en lui.* Mais comment, dira-t-on, y pouvoit elle être, puisqu'il étoit mort? Je repons qu'elle y étoit d'une simple presence locale; sans l'informer, sans le vivifier, sans lui servir même de forme assistante, mais simplement y ayant ce qu'on appelle son *ubi*. Tout cela se peut dire. Mais si vous me demandez lequel de ces trois partis je croi le véritable, je vous assure que je n'en fais rien. Si vous me demandez lequel au moins me paroît le plus vraisemblable, je vous dirai que c'est le dernier, à cause des paroles de Saint Paul. Mais c'est assez pour la première Question. Ce que vous ajoutez en suite, qu'il n'y a nulle apparence que ces resuscitez ne soient pas morts une seconde fois est tres-vrai. Lazare remourut sans doute après sa resurrection, & les autres de même. Et il ne serviroit de rien d'alleguer ce que dit Saint Paul, *qu'il est ordonné à tous hommes de mourir une fois*, & qu'il dit *une fois*, & non *deux*. Car Saint Paul propose là la regle generale & commune, qui n'empêche pas les exceptions de ces resuscitez qui sont morts deux fois. Pour ce qui regarde ceux qui resusciterent à la mort de Jesus-Christ, il faut dire que cette resurrection ne fût qu'à tems, pour rendre témoignage à Jesus-Christ, & qu'incontinent après les ames deposerent leurs corps, & s'en retournerent dans la gloire Celeste.

Venons maintenant à la difficulté que vous proposez touchant l'Electiion. Jesus-Christ, dites-vous, appelle ses Apôtres & les fidèles les *donnez de son*

Pere

Pere, c'est-à-dire ceux qui son *Pere* lui a donnez Jean 17. & cependant il assure lui-même Jean 15. que c'est lui qui les a Elûs. Pour bien éclaircir cela, il faut demander aussi s'il est parlé dans ces Passages ou de l'élection *ad munus Apostolicum* simplement, ou de l'élection *ad fidem* simplement, ou de l'élection à l'un & à l'autre. Je répons en un mot qu'il s'agit de l'élection à l'un & à l'autre. Et cela supposé, ou par l'élection vous entendrez le Decret éternel, ou vous entendrez l'exécution de ce Decret, qui s'est faite *in tempore*, lors qu'en effet les Disciples de Jesus-Christ ont été separez du Monde, & actuellement convertis, & actuellement établis dans la Charge d'Apôtres. Si vous l'entendez du Decret éternel, il est vrai que l'Ecriture rapporte les Decrets éternels le plus souvent au *Pere*, mais on peut pourtant les rapporter aussi au *Fils*, entant qu'il est Dieu coessenciel au *Pere*, par ce principe de la Theologie, *Opera ad extra sunt communia toti Trinitati*. Mais il me semble, qu'il est mieux d'entendre, au 15. de Saint Jean, l'Election *in tempore*, savoir l'exécution du Decret éternel, qui s'est faite par l'actuelle conversion des Disciples, & par leur designation ou vocation à l'Apostolat. Il faut donc savoir, comme je vous l'ai quelquefois expliqué, que Jesus-Christ est venu au Monde par deux principes, le premier, par le dessein que le *Pere* a fait d'établir cette nouvelle Loi, que tout croyant sera sauvé. *Dieu a tant aimé le Monde qu'il a donné son Fils &c.* Par ce principe Jesus-Christ est le Pleige, le Répondant, le Mediateur & le Chef de tous les fidèles quels qu'ils soient, sans en designer pourtant aucun en particulier, ni Jacques ni Pierre ni Jean. De là vient que la vocation à la foi en Jesus-Christ, s'adresse indif-

indifferemment à tous, sans distinguer ni Elus ni Reprouvez. Le second principe de l'envoi de Jesus-Christ est l'Electi^on, qui est, comme vous savez, le Decret que le Pere a fait d'appeller efficacement à la foi tels & tels particuliers, & par la foi au salut. Par ce principe Jesus-Christ est le Chef & le Mediateur de tous les Elus, & il est mort *Nominatim* pour eux. *Je mets*, dit-il, *ma vie pour mes brebis*, & *je les connoi* Jean 10. En cette seconde qualité Jesus-Christ est l'Exécuteur de l'Electi^on. C'est lui qui a envoyé du Ciel le Saint Esprit pour la conversion des Peuples. C'est lui qui par sa Grace toute-puissante a converti ses Disciples, & les a ensuite actuellement élevez à la Charge de l'Apostolat. Non qu'on puisse dire que par sa mort il nous ait merité l'Esprit de conversion, mais parce que cet Esprit qui procede du Decret de l'Electi^on, ne tendant qu'à lui faire des Fidèles, ou de Ministres, il en a été fait le dispensateur. Le sens donc de ces Passages de Saint Jean est celui-ci, J'ai manifesté ton Nom aux hommes lesquels tu m'as donnez du Monde. Ils étoient tiens & tu me les as donnez, c'est-à-dire, Ils étoient tiens par le Decret éternel de leur Electi^on, tu me les as donnez, non seulement en les destinant à être mes fidèles & mes Disciples, mais aussi en me commettant l'exécution de ce Decret, & en me faisant le Dispensateur de l'Esprit & de la grace qui devoit operer leur conversion. Ce qui n'empêche pas que la conversion ne soit aussi attribuée au Pere, comme dans ces Passages, *Nul ne vient à moi, si le Pere qui Est. Je te rends graces ô Pere Est. de ce que tu as caché Est. Et les as révélées aux petits. Tu es bien-heureux Simon Fils de Iona, car la Chair Est. Mais mon Pere Est.* En un mot *unum idemque opus conversionis refertur ad patrem & ad filium*

filium diverso respectu, ad patrem tanquam ad summum Rectorem, ad filium tanquam ad Dispensatorem Spiritus convertentis. Par là vous voyez clairement le sens du second Passage, Jean 15. *Ce n'est pas vous qui m'avez élu, mais c'est moi qui vous ai élus, c'est-à-dire, j'ai exécuté le Decret de vôtre Election éternelle en vous convertissant actuellement, & en vous dispensant l'Esprit & les graces nécessaires pour la conversion & pour l'Apostolat. Voyez là qui suffit pour ce Courier. Je suis &c.*

L E T T R E XVII.

A M O N S I E U R ...

A Paris ce Aoust. 1676.

VOUS me faites toujours beaucoup d'honneur, Monsieur & tres-honoré Frere, & me donnés beaucoup de joye, quand il vous plait de m'écrire, n'y ayant point de personne pour qui j'aye une estime & une consideration plus solide que pour vous. Monsieur vôtre Fils sera toujours le bien venu ceans, quand il me fera la grace d'y venir, & je seray ravi de trouver les occasions de lui rendre mes tres-humbles services. Pour ce qui regarde les occupations de mon Cabinet que vous desirez de savoir, je vous assure qu'à peine puis je vous repondre, si je ne me contente de repondre sur mes intentions, qui à la verité me porteroient à entreprendre bien des choses, & particu-

ticulierement l'examen de ce que Messieurs Arnaud & Nicoles ont fait en dernier lieu sur le sujet de l'Eucharistie, mais nous sommes icy dans un tel accablement d'affaires, & le monde est si peu capable d'entendre raison sur cela, ni de me laisser quelque moment de repos, que le plus souvent je perds l'esperance de rien faire.

Vous me demandez mon sentiment sur l'efficace du Baptême, & je vous avoue que j'ai du déplaisir de voir naître dans nos Provinces quelque espece de trouble sur ce sujet. Monsieur B. m'a pressé diverses fois pour la même chose, & j'ai toujours différé pour ne rien faire qui pût choquer personne, & pour ne pas remuer une matière, sur laquelle tout le monde n'a peut-être pas assez bien medité, & sur laquelle on a déjà fait des avances que j'estime un peu trop hardies. Cependant puis que vous voulez absolument que je vous en dise ma pensée, je prendrai la chose d'un peu plus haut, & parlerai de l'efficace des Sacremens *in genere*. Premièrement donc je croi qu'il faut éloigner de sa pensée toute sorte de vertu phisique ou inherente dans les Sacremens, mêmes quelque surnaturelle qu'on la fasse. C'est une erreur grossiere dans laquelle plusieurs des anciens Peres sont tombez, si je ne me trompe, & dans laquelle, il y a peu de lumière & beaucoup de superstition. Il faut en general reconnoître que les Sacremens ne sont que des causes morales, qui agissent *ex pacto, vel per viam propositionis objecti*. En second lieu je croi qu'il faut rejeter le sentiment des Papistes, qui croient que les Sacremens agissent *ex opere operato*, c'est-à-dire, qu'ils agissent per se sur le sujet qui les reçoit, *modo non ponatur obex*, en sorte que leur efficace ne depende point d'une action, ou d'une condition *ex parte sub-*
jecti,

jecti, & à laquelle les effets qu'ils produisent doivent être attribuez. C'est encore à mon avis, une erreur qu'il faut soigneusement éviter. Car les Sacremens n'étans institués que pour les fidèles, il est certain qu'ils n'ont nulle efficacité, que par le moyen des actes mêmes de la foi en ceux qui en sont capables, ou par le moyen de quelque autre chose qui tienne lieu de foi, en ceux qui n'en sont pas capables. Cela supposé, sur quoi il n'est pas nécessaire de s'étendre, je croi qu'il faut reconnoître trois sortes d'efficaces dans les Sacrement. La première immediate entant que ce sont des Sacremens, la deuxième médiante, par les objets dont ils sont Sacremens, & la troisième que j'appellerai accompagnante, *ex pacto & promissione divina*. Pour la première les Sacremens *formaliter & précise* entant que Sacremens, sont des signes, des seaux, des gages, des arres, & des marques, ou des livrées; & dans tous ces divers égards ils agissent tous par voye d'objet, non par voye de cause efficiente, mais par voye de proposition d'objet. Comme Signes ils nous mettent devant les yeux les Mystères de nôtre salut. Comme Seaux, ils nous confirment & rendent authentiques les promesses de Dieu *quoad nos*. Comme Gages il nous assurent la Communion de Dieu avec nous. Comme Arres, ils nous assurent le droit de la vie éternelle. Comme Marques ou Livrées, ils nous distinguent d'avec les Infidèles, & nous font connoître pour Enfans de Dieu. Mais il faut remarquer que quand je dis qu'ils agissent par voye de proposition d'objet, cela se peut entendre en trois sens, ou qu'ils proposent l'objet aux yeux de l'homme même qui reçoit le Sacrement, ou qu'ils le proposent aux yeux des autres hommes, ou en-

fin

fin qu'ils le proposent aux yeux de Dieu; vous verrez dans la suite l'effet de cette remarque. L'efficace donc des Sacremens à cet égard, leur est en quelque manière commune avec la Parole, & avec les signes qu'on appelle arbitraires, elle ne diffère point en espece, mais elle diffère en degré. Car les Sacremens ont ceci de particulier, qu'ils sont *apta nata ad confirmandum objectum*, d'une manière plus vive, & plus forte. I. Parce que la parole & les signes arbitraires proposent les objets dans une plus grande étendue, & plus vaguement, au lieu que les Sacremens s'arrêtent précisément à nous proposer ce qu'il y a de plus essentiel au salut, Jésus-Christ mort & résuscité pour nous. II. Parce que la parole, & les signes arbitraires ne frappent qu'un sens, savoir la parole celui de l'ouïe, & les signes arbitraires les yeux, au lieu que les Sacremens frappent presque tous les sens en même temps, la vue, le goût, le tact. III. La parole & les signes arbitraires ont quelque chose de plus general & de moins appliqué à chaque particulier, au lieu que les Sacremens s'appliquent d'eux-mêmes à chacun, à qui Dieu s'adresse, comme s'il l'appelloit par son Nom, & qu'il entrât en commerce particulier avec lui. IV. La parole a quelque chose de plus spiritualisé, au lieu que dans les Sacremens les objets semblent revêtir un Corps, pour se rendre plus sensibles, & palpables. Et pour les signes arbitraires, ils n'ont pas cette particulière institution de la part de Dieu, comme les Sacremens, qui les rend plus augustes & plus venerables, & qui leur concilie une particulière attention, comme à des ceremonies tout à fait sacrées & religieuses. Voilà en peu de mots ce qui regarde cette première efficace qui appartient aux Sacremens, *ut sunt Sa-*

cramenta. La deuxième est propre aux objets à la vérité, mais comme ce sont les Sacremens qui les proposent, & qui les impriment en nous, on ne fait pas difficulté de l'attribuer aux Sacremens mêmes; & l'Ecriture le fait, tant à l'égard des Sacremens, que de la Parole, comme vous le scavez tres-bien. Cette efficace consiste donc généralement en tout ce que Jesus-Christ recû en nous, par les seconds actes de notre foi, y produit, I. La confirmation de notre foi mêmes, qui se fortifie, comme les autres habitudes, par les actes reiterés. II. Le sentiment de la remission de nos péchés, de la Communion de Dieu avec nous, de notre adoption, & de notre droit à la vie éternelle. III. Une augmentation sensible de consolation & de paix, qui naît du sentiment de notre Communion avec Dieu. IV. Une augmentation d'espérance qui vient aussi de la même source. V. Une vive impression des motifs de Sanctification & de piété qui sont en Jesus-Christ. VI. Et pour tout cela un nouveau degré de l'Esprit qui émane de Jesus-Christ, & qui rend les objets efficaces sur nous; Cette deuxième efficace est aussi commune à la Parole, & aux signes arbitraires, mais elle diffère en degré, car puisque nous avons vu que les Sacremens impriment plus vivement & plus fortement les objets que la Parole & les signes arbitraires, il est d'une conséquence nécessaire de reconnoître en même tems, qu'ils font deployer aux objets une plus grande mesure de leur vertu; car plus les objets divins sont imprimez en nous & plus ils y deployent d'efficace. Cela ne reçoit pas à mon avis de difficulté. Mais outre ces deux efficaces, il en faut ce me semble admettre encore une troisième que j'appelle accompagnante *ex parte* la
 • prati-

pratique ou l'exercice du Sacrement. Elle consiste en ce que quand l'homme fidèle reçoit les Sacremens, avec les dispositions d'une repentance & d'une foi sincere, qu'il y doit & qu'il y peut apporter selon le degré d'Esprit qu'il a déjà reçu, Dieu ne manque pas de lui donner un nouveau degré de ce même Esprit, pour lui faire faire des actes de repentance & de foi plus forts qu'il n'eût été capable de faire, s'il fut demeuré dans le simple degré qu'il étoit auparavant; & en ce sens les Sacremens augmentent & fortifient en nous la grace, & nous font entrer davantage en la Communion de Jésus-Christ. Or cela même rend les deux premières efficaces du Sacrement que j'ai déjà expliquées, plus grandes; car où il y a une plus grande mesure de l'Esprit, dans les actes de nôtre foi, là, sans doute, l'impression de l'objet est actuellement plus grande, là il deploye beaucoup plus son efficace. Si vous me demandés sur quoi je fonde ce pacte ou cet engagement de Dieu à nous donner, *in ipsamet receptione Sacramenti*, ce nouveau degré d'Esprit ou de grace interieure & subjective, Je reponds, que je la fonde sur l'Institution même que Dieu a faite des Sacremens, où il y a quelque chose de beaucoup plus fort que dans la Parole & dans les signes arbitraires: car pour les signes arbitraires, Dieu ne les a point particulièrement instituez, mais il les a laissez à nôtre liberté. Il ne nous a point ordonné que toutes les fois que nous verrions un Vigneron & un Sep nous élevions nôtre esprit au Pere, & à son Fils Jésus-Christ, avec qui ces images matérielles ont quelque rapport. Et pour ce qui regarde la parole, il la instituée, à la vérité, mais c'est en qualité de simple Législateur, tant pour les infidèles, que pour les fidèles, pour

les appeller exterieurement. Et la nature de cette Institution ne l'engage point, comme vous voyez, à accompagner le ministère de cette Parole d'aucune efficace de son Esprit, qu'autant qu'il lui plaira, & envers ceux qu'il lui plaira. Et c'est à quoi, si je ne me trompe, il faut appliquer ces paroles de Saint Jean 3. *Le vent souffle où il veut, & tu ois le son d'icelui, mais tu ne sais d'où il vient, ni où il va, ainsi en prend il de tout homme qui est né de l'Esprit*, mais pour les Sacremens, il en est autrement. Dieu les a institués, & il les a institués, non pour les infidèles & les fidèles promiscués, mais pour les seuls fidèles; il les a institués en qualité de Pere, agissant avec ses enfans: or il est clair que la nature de cette Institution enferme de sa part un engagement à nous donner ce qu'il a accoutumé de nous donner en cette qualité de Pere, savoir un nouveau degré de la Grace, & de son Esprit. II. Je la fonde sur les paroles de Jesus-Christ dans l'institution de l'Eucharistie. *Ceci est la nouvelle alliance en mon sang.* Or qu'est ce que cette nouvelle Alliance? Nous l'apprenons de Jeremie. Chap. 31. *C'est ici l'alliance que je traiterai avec la maison d'Israel après ces jours là, dit le Seigneur, c'est que je mettrai mes loix en leurs cœurs & les graverai dans leurs entendemens, &c.* Il s'ensuit de là, ce me semble, par une consequence assez bonne, que Dieu accompagne ce Sacrement de son Alliance, ce Sacrement où il renouvelle & met en pratique son Alliance avec nous, de la vertu de son Esprit de foi, qui écrit ses loix dans nos cœurs, & les grave dans nôtre entendement. Jusques là vous voyez, Monsieur, ce que je croi de l'efficace des Sacremens en general, & vous reconnoissés bien que jen'admetts en eux nulle efficace actuelle pour les Hypocrites &

au-

autres méchans , qui y participent quelquesfois avec les fidèles , si ce n'est qu'ils ont contre eux une efficace de condamnation , à cause de l'abus qu'ils en font . Vous reconnoissez de plus , que je n'admets en eux nulle efficace salutaire pour les fidèles mêmes , à qui il arrive quelquefois d'y participer sans songer à ce qu'ils font , négligemment & comme par coutume . En un mot , non seulement il faut y apporter une foi habituelle , mais une foi actuelle , lorsqu'on en est capable .

Je viens maintenant à l'efficace du Baptême , qui est plus précisément ce que vous m'avez demandé . Si nous ne Bâtizions que des adultes , comme dans la naissance de l'Eglise , où pour l'ordinaire on ne Baptisoit que les nouveaux convertis , la chose seroit vuidée , par ce que je viens de vous dire . Mais il s'agit du Baptême des petits enfans , en qui nous ne pouvons pas supposer les actes de la foi . Pour vous dire donc ma pensée sur ce sujet , je croi qu'il faut distinguer quatre sortes d'enfans qui recoivent le Bâteme . Les premiers sont ceux qui parviennent en suite à un âge adulte , mais qui ne se convertissent jamais à Dieu , & que Dieu au contraire prévoit devoir mourir en impenitence ; pour ceux là ma pensée est qu'absolument le Baptême n'a nulle efficace actuelle envers eux , si ce n'est , comme j'ai dit , une efficace de condamnation . De dire que Dieu leur pardonne le peché originel , cela est absurde . I. Car ou ce peché leur demeure éternellement pardonné , ou Dieu rappelle & revoque ce pardon , lors qu'ils meurent . Le premier ne se peut dire , sans faire à quelque égard des damnés , objet de la miséricorde paternelle de Dieu . Le deuxième ne se peut dire aussi , car *les dons & la vocation de Dieu sont sans repentance* . II. Ou Dieu a

regardé ses enfans en la Communion de Jesus-Christ ou non , s'il ne les a pas regardez en la Communion de Jesus-Christ, comment leur a-t-il pardonné le peché originel , puis qu'il n'y a point de pardon qu'en Jesus Christ , & par l'imputation de sa fatisfaction ? S'il les a regardez comme étant en la Communion de Jesus-Christ, comment se fait il qu'ils n'y soient pas demeurés, que Jesus-Christ ne les ait pas garde, & que le Pere, ait permis qu'on les lui raviſt , & que deviendra le dogme de la perſeverance ? III Ou le Pere, en leur pardonnant le peché originel, les a receus en ſa Communion , & en ſon Alliance , ou non. Si non, comment leur a-t-il pardonné, car il ne pardonne qu'à ſes enfans ? Quand il pardonne il adopte, il donne le droit à la vie éternelle. S'il les a receus en ſon Alliance, comment n'a-t-il pas executé cette Alliance envers eux, & puis que ſon Alliance conſiſte à graver ſes loix dans nos cœurs, comme nous venons de le voir, pourquoi leur a-t-il refusé ſon Saint Eſprit ? Le deuxième ordre d'enfans Baptiſés, eſt de ceux qui doivent vivre longtemps après leur Baptême, & qui pourtant ne ſe convertiront actuelement qu'à 30. ou 40. ans, ou ſur la fin de la vie, comme il ſ'en voit pluſieurs de cette ſorte. Pour ceux là, je ſuis perſuadé que le Baptême ne deploye en eux ſon efficace ſalutaire que quand ils ſe convertiſſent. Car pendant tout le temps qu'ils demeurent infidèles & impenitens, on ne peut point dire, ni que Dieu les ait juſtifiés ni qu'il les ait adoptés, ni qu'ils ſoient dans ſa Communion, & dans ſon Alliance. Moins ſe peut il dire que dans le moment de leur Baptême, Dieu leur ait accordé quelque meſure de ſon Eſprit de ſanctification. Car que deviendrait cet Eſprit pendant les 20. 30. ou 40. ans de leur im-

impenitence? Sera ce un Saint Esprit caché, sans efficace & sans vertu? Cela, ce me semble, est impertinent. Le troisieme ordre est de ceux qui vivent après le Baptême, & qui à mesure qu'ils deployent les actes de la raison, marquent aussi de la piété & de la foi en Jesus-Christ; répondant bien & heureusement à l'éducation Chrétienne qu'ils recoivent, sans qu'on puisse remarquer en eux un temps où ils aient été dans une impenitence actuelle. Pour ceux là l'on pourroit ce me semble fort bien dire, que Dieu les considerant d'un côté comme nais dans la confédération Chrétienne, & de l'autre voyant leur foi future, qui se doit former & se déployer en eux à mesure que la raison s'y deployera, les regarde déjà comme incorporez en la Communion de son Fils; & qu'en cette qualité il leur pardonne le peché originel, les adopte au nombre de ses enfans, & leur donne même un degré de son Esprit, pour les rendre capables de bien recevoir les objets Evangeliques, quand la raison commencera à faire ses fonctions en eux. On demandera, sans doute, si cela commence précisément à se faire au moment qu'ils recoivent le baptême. A quoi je répons, que puisque cela se fait en vertu de ce que cet enfant vient au Monde dans la confédération de l'Eglise Chrétienne, & en contemplation de sa foi future telle que Dieu la voit, & non précisément en vertu de son baptême, il faut necessairement dire, que Dieu commence à lui accorder ses grâces dès le ventre. Mais cela n'empêchera pas qu'ayant égard à la déclaration publique & à la confirmation qu'il en fait au baptême, on ne puisse dire qu'il les lui accorde au baptême. De cette sorte le baptême est à cet enfant, dès le moment qu'il le reçoit, un signe, un leau, un gage, une arre, & une

marque qui le distingue de la manière que j'ay expliqué au commencement ces qualités du Sacrement. Mais envers qui le baptême est il à l'enfant tout cela? Non sans doute envers luy-même; car il n'est pas capable de considerer son baptême dans aucun de ces égards. C'est donc premierement envers les autres hommes, & principalement envers l'Eglise que son baptême lui est tout cela: car on doit supposer par un jugement de charité, qu'il répondra au Sacrement qu'il reçoit, par une heureuse éducation que l'on promet pour lui quand on le presente. En second lieu, son baptême lui est tout cela, envers Dieu; car quoi que Dieu n'ait pas besoin de la veuë de ce Sacrement pour se souvenir que cet enfant lui appartient, il a pourtant voulu que ce signe fût comme devant ses yeux pour se lui représenter, de la même manière qu'encore qu'il n'eût pas besoin de l'arc en Ciel, pour se souvenir de la promesse qu'il avoit faite de ne plus inonder le Monde, il ne laissa pas de dire à Noë, qu'il le mettoit dans la nuée, *afin qu'en le regardant il se souvint de son alliance*, Dieu donc voit cet enfant baptisé, & dans son Baptême il voit un signe, un sceau, un gage, une arre, une marque qu'il lui a donnée. Mais quand l'enfant vient en âge de connoissance, & que Dieu a formé la foi en lui, alors le Baptême lui est envers lui même tout cela, & il deploye en lui les trois efficaces dont j'ay parlé cy-dessus. Il y aura peut-être de personnes plus rigides qui renvoyeront la justification & l'adoption de cet enfant jusques à cet âge de connoissance, & je ne voudrois pas en faire une dispute, car moi même j'ay été autrefois dans ce sentiment, mais après y avoir un peu plus medité, je me suis rangé à la première opinion,

nion, comme la trouvant plus probable, parce qu'en ces sortes de choses. il faut toujours incliner au parti le plus favorable, selon la maxime des Jurisconsultes, que *beneficia principis latissime extenduntur*. Je n'ignore pas que plusieurs de nos Docteurs ne veulent point reconnoître ce Saint Esprit qu'on attribue à l'enfant avant l'âge de la raison, parce qu'ils ne peuvent pas, disent ils, comprendre, que le Saint Esprit soit donné, qu'à mesure que les objets Evangeliques sont proposez. Mais en laissant à chaque'un la liberté de ses pensées sur ce sujet, je ne voi pas qu'il soit fort difficile à concevoir que le Saint Esprit rétablisse les facultés de l'enfant, & le rende capable de bien recevoir les objets Evangeliques lors qu'il aura atteint l'âge de la raison, puis que nous concevons bien le péché ou la corruption originelle, qui n'est qu'une depravation ou un mauvais état de ces facultez, qui les incline nécessairement à mal juger de ces objets, lors qu'il fera des actes de raison. Si on conçoit un principe de mal avant tout acte, pourquoi ne peut on pas concevoir aussi avant tout acte un principe de bien. Le premier se conçoit par voye de depravation, le second se pourra donc bien concevoir par voye de retablisement des facultés. Si Adam n'eût point péché ses Enfans eussent été en état d'Innocence par nature ; avant même qu'ils eussent été en âge de connoissance. Pourquoi donc ne pourroit on pas comprendre, que le Saint Esprit & des enfans qui naissent pécheurs, dans quelque état de regeneration, avant mêmes qu'ils fassent aucun acte de leur raison. C'est ce que je tiens, pour moi, tres-possible & tres-convenable. Mais je le tiens aussi tres-probable. Car il y a bien plus d'apparence à dire

que Dieu donne à des enfans qu'il justifie & qu'il adopte, un germe de sanctification inherente, qu'à dire qu'il les justifie & les adopte en les laissant pleinement & entièrement dans la corruption originelle. Cependant je ne croi pas, comme j'ay dit, qu'il faille faire de cela une grande dispute; puisque l'Ecriture ne nous a rien dit de clair & de positif sur ce point. Je viens donc au quatrieme ordre d'enfans qui recoivent le baptême. Ce sont ceux qui meurent avant que de parvenir à l'âge de connoissance. Comme il ne faut pas douter que ces enfans ne soient sauvez, il ne faut pas douter aussi que leur baptême ne leur soit une publique & authentique declaration, que Dieu les justifie & les adopte en son Fils, non en contemplation de leur foi future, car ils ne doivent pas vivre, mais ou simplement en vertu de leur naissance dans la confederation de l'Eglise, ou en vertu aussi d'un germe de foi que le Saint-Esprit forme en eux. Si on admet ce germe de foi, la chose paroitra un peu moins difficile, mais comme je voy plusieurs personnes qui ne l'admettent pas, & qu'en effet l'Ecriture ne s'en declare pas nettement, je veux bien m'en tenir aux termes de la simple naissance, I. Donc je dis que puisque l'Ecriture nous enseigne fort clairement ces deux verités, l'une que les enfans qui naissent dans l'Eglise avant l'âge adulte sont sauvez, & l'autre que nul, ni grand ni petit, ne peut être sauvé que par la Justification, & l'Adoption en Jesus-Christ; il faut bien necessairement conclurre que ces enfans sont justifiés, & adoptez en Jesus-Christ, quand même nous ne saurions pas précisément en vertu de quoi ils le sont. Il faut necessairement qu'il y ait en eux un moyen suffisant de Justification & d'Adoption

tion en Jesus-Christ, puis que cét effet est produit: Il consiste de l'effet par l'Ecriture, quand nous ne pourrions pas en bien penetrer la cause, nous n'en serions pas pour cela plus mal. Mais, en second lieu, je dis que cette cause n'est pas si impenetrable qu'on pourroit se l'imaginer. Il s'agit de trouver ici quelque chose qui fût, pour établir une veritable communion avec Jesus-Christ; & si on ne veut pas admétre le germe de la foi, dont je viens de parler, je ne voi que trois choses sur quoy raisonnablement on puisse jeter les yeux. L'élection, le Baptême même, & la naissance dans l'Eglise. Pour l'Election, il est certain que *per se* elle ne met personne dans la Communion de Jesus-Christ. Nous la concevons comme un projet qui de soi-même formellement n'exécute rien. Si l'Election suffisoit pour nous mettre actuellement en la Communion de Jesus-Christ, Saint Paul & le Brigand qui se convertit sur la Croix eussent été actuellement en Jesus-Christ, dans le tems même de leur incredulité, & de leur impenitence, ce qui est absurde. Pour ce qui regarde le Baptême, il n'est pas moins certain, que bien loin que ce soit lui qui nous introduise en la Communion de Jesus-Christ, lors que nous n'y sommes pas encore, qu'il faut au contraire, être en Jesus-Christ, avant que de pouvoir legitiment recevoir le baptême. Les Sacremens sont faits pour les fideles, ou pour ceux au moins en qui il-y-a quelque chose qui tient lieu de la foi. Dire que le Baptême produit l'effet dont il s'agit, c'est établir *Popus operatum* des Scolastiques, & c'est aussi s'engager dans de grands inconveniens, comme de reconnoître qu'on doit baptiser les enfans des Payens & des Infideles, que c'étoit formellement la Cir-
con-

concision qui introduisoit les enfans des Juifs dans l'Alliance divine , que les enfans des Juifs qui mouroient avant que d'être circoncis étoient damnés , & que de même nos enfans le sont s'ils meurent avant le Baptême. Car toutes ces conséquences s'en ensuivent à mon avis nécessairement. Il ne faut point s'éloigner temairement de l'idée que l'Ecriture nous donne des Sacremens, nous les faisant concevoir comme des Signes & des Seaus Declaratifs & Confirmatifs de nôtre Communion avec Jesus-Christ, & par lui de l'Alliance de Dieu avec nous , ce qui suppose que nous sommes déjà dans cette Alliance, & dans cette Communion avant qu'on d'être baptizé ; & par conséquent que ce n'est pas le Baptême qui nous y donne la première entrée. Quelle apparence y-a-t-il que Dieu ait voulu faire dépendre de nôtre part, un si grand effet d'une Ceremonie extérieure & corporelle ? Comment le prouvera-t-on par l'Ecriture ? Et si les enfans n'appartiennent point à Dieu, & à Jesus-Christ avant que de les baptiser, quel droit à-t-on de leur conférer le Baptême ? Il est donc mille fois plus raisonnable, de se tourner du côté de la naissance dans l'Eglise, en faveur de laquelle nous avons évidemment l'Ecriture & la raison. Et pour commencer par l'Ecriture. I. Nous avons l'exemple des enfans des Israélites qui étoient dans l'Alliance de Dieu, ou parce qu'on les circoncisoit, mais qui recevoient au contraire la Circoncision, parce que leur naissance les mettoit dans l'Alliance de Dieu, en vertu de cette clause, *je serai-ton Dieu & le Dieu de ta posterité*, à quoi la Circoncision fut ajoutée, non comme un moyen d'entrer dans l'Alliance, mais comme un signe qu'on y étoit déjà. Il n'est pas mal-aysé de tirer la conséquence

ce des Israélites à nous, car si l'on considère simplement leur Alliance comme Typique & temporelle, on raisonnera à *pari*, en disant que si la naissance étoit un moyen suffisant pour mettre les enfans dans une Alliance qui étoit un pacte volontaire, la naissance de nos enfans suffira de même pour les mettre dans l'Alliance Evangelique, qui n'est pas plus un pacte volontaire que l'autre. Si l'on regarde l'Alliance traitée avec Abraham, comme une Alliance réelle & salutaire, ainsi que St. Paul la considère, on argumentera à *minori ad majus*, en disant qu'il ne faut pas s'imaginer que Jesus-Christ soit venu au Monde pour restreindre les voyes de la Grace, lui qui est au contraire venu pour les amplifier. Ainsi si la naissance suffisoit alors pour le salut & l'adoption des enfans, combien plus aujourd'hui sous le Regne du Messie. II. Nous avons le passage de S. Pierre, Act. 2. *Amandez vous & que chacun de vous soit baptisé au Nom de Jesus Christ en remission des péchés, car à vous & à vos enfans est faite la promesse, & à tous eux qui sont loin, autant que le Seigneur en appellera. Amandez vous, voilà la nécessité de la première conversion des Peres, après cela que chacun de vous soit baptisé au Nom de Jesus-Christ, & en remission des pechez. Voilà le signe de leur communion avec Jesus-Christ & de leur Alliance avec Dieu, qui suit, qui suppose, & qui confirme l'effet de leur conversion. Car il ne faut pas douter que dès le moment de leur conversion ils n'eussent été receus en la Communion du Sauveur & de Dieu son Pere. Mais de quelle étendue est cette Communion ou cette Alliance, écoutons le dans les paroles suivantes, car à vous & à vos enfans est faite la promesse, à vous convertis, à vous si vous vous amandez, si vous embrassez Jesus-Christ, la Promesse,*
son

son Alliance, vous appartient, & à vos enfans; vous traités pour vous & pour eux, quand vous vous convertissez. Et afin qu'on ne dise pas que c'est le privilege particulier de ces Juifs, & non une regle generale pour tous les Chrétiens, il ajoute, *Et à tous ceux qui sont loin, autant que le Seigneur en appellera.* Tous ceux generalement qui se convertiront comme vous, soient ils près soient ils loin, dans quelque degré, dans quelque condition qu'ils soient, pourveu qu'ils se convertissent, ils traiteront aux mêmes termes que vous, savoir pour eux & pour leurs enfans. III. Nous avons le grand passage de Saint Paul, 1. Cor. 7. *Le Mary infidèle est sanctifié en la femme, & la femme est sanctifiée au Mary, autrement vos enfans seroient pollus, or maintenant ils sont Saints.* De quelque manière qu'on entende cette sainteté des enfans, il est evident qu'elle doit suffire pour les mettre dans la communion de Jesus-Christ, puis qu'elle les empêche d'être pollus. Car tout ce qui est hors de la communion de Jesus-Christ est pollué, comme tout ce qui est pollué, ne peut qu'il ne soit hors de cette communion. De plus l'Apôtre veut empêcher la partie fidèle de se separer de l'infidèle avec qui elle est mariée, & il le fait en mettant en avant les enfans qui sont saints, raison qui seroit dans doute foible, vaine, sans force, & mal concluante, si par cette sainteté qu'il leur attribue, il n'entendoit pas qu'ils fussent dans la communion de Jesus-Christ. Car que me sert cette sainteté & de quoi me console-t-elle, si mon enfant ne laisse pas d'être damné, ni plus ni moins que les enfans des Idolâtres? Il est donc à mon avis constant, qu'il s'agit d'une sainteté qui met les enfans en la communion du Sauveur. Voyons maintenant, sur quoi il la fonde.

fonde & d'où il la tire. Est ce du baptême? Non sans doute. Il n'en dit pas un mot, & il eut eu tort de la tirer de là; car la partie fidèle lui eut fort justement répondu, pourquoi voulez vous que mes enfans soient saints par le baptême? ne considérez vous pas que l'Infidèle avec qui je suis marié, ou mariée, empêchera bien que nos enfans ne soient baptisez, & ainsi cette sainteté que vous leur attribuez n'est qu'en Idée. Il la tire donc du mariage qui est sanctifié en la partie fidèle, c'est-à-dire que la partie fidèle ayant traité avec Dieu pour elle & pour ses enfans, l'infidèle, avec qui elle est jointe, ne peut pas casser cette Clause, ni faire un mariage pollué d'où naissent des enfans pollus. La sainteté donc de l'enfant procède formellement & immédiatement de ce qu'il est engendré d'une personne fidèle. Au reste, la raison s'accorde fort bien en ce point avec l'Écriture. Car qui ne sçait qu'Aristote lui même a dit que les enfans étoient comme des appendices des peres, & que par un ordre inviolable de la nature, ils suivent leurs conditions & qu'ils entrent dans leurs droits; d'où il s'ensuit que les peres ont droit de traiter pour leur enfans aussi bien que pour eux-mêmes, & principalement dans les choses favorables, ou l'intention de la nature est remplie. Car la nature faisant des enfans qui ne sont pas en état de se gouverner eux mêmes, ni de disposer de leurs droits, elle les a mis en la puissance des peres; & en cela sa fin & son intention a été, non d'enrichir les peres, mais de soulager la foiblesse des enfans, & de procurer leur avantage. Si donc il arrive qu'un pere abusant de ses droits procure la perte de ses enfans; qu'il les vende par exemple, ou qu'il traite & fasse un pacte, tant pour lui que pour eux, avec

le demon, ces traités sont nuls de droit, non seulement parce que d'eux mêmes ils sont illegitimes & inhumains, mais parce qu'étant au dommage de l'enfant, ils sont directement contraires à l'intention de la nature, & un abus de la puissance paternelle, puis que la nature la donnee, non pour le mal de l'enfant, mais seulement pour son bien. Mais quand le pere suit l'intention de la nature, & qu'il traite avantageusement pour lui & pour son enfant, alors il est certain que le traité est juridique, & par consequent valable & ferme, au moins pour tout le tems auquel l'enfant demeure sous la puissance paternelle. Or de là il s'ensuit, comme vous voyez, que les peres fidèles ont eu droit d'embrasser la Communion de Jesus-Christ & l'Alliance Divine, non seulement pour eux, mais aussi pour leurs enfans, & qu'on ne peut pas revoquer en doute qu'un pacte si juste & si avantageux ne doive avoir son effet.

Cependant on peut faire contre cette doctrine une objection assez considerable; qui est que ce que je viens de dire en dernier lieu, semble ruiner entierement ce que j'ay établi touchant les trois autres ordres d'enfans dont j'ay parlé; car si les enfans sont censés être dans la Communion de Jesus-Christ & dans l'Alliance de Dieu, en vertu de leur naissance, & parce que les peres ont embrassé le Christianisme, & pour eux-mêmes & pour leurs enfans, il ne semble pas qu'il faille distinguer aussi soigneusement que nous avons fait, les differens ordres des enfans. Car où il-y-a une cause égale il faut faire un même jugement touchant l'effet, ainsi soit que les enfans doivent demeurer toute leur vie dans l'impenitence, soit qu'ils ne doivent se convertir que 20. ou 30. années après leur Baptême, soit qu'ils

qu'ils doivent deployer leur foi à mesure que la raison se formera en eux, soit qu'ils doivent mourir avant l'âge de la raison, il semble que le Batême doit produire en tous le même effet, puisqu'ils ont tous cet avantage d'être nés dans la confédération Chrétienne; & par conséquent le Baptême leur doit être à tous un signe & un sceau de leur justification & de leur adoption. Je repons que la distinction que nous avons faite est tres-raisonnable & tres-necessaire: & pour le bien comprendre il faut remarquer I. que l'Alliance avec Dieu est une Alliance absoluë & éternelle, *non ad tempus*, mais pour toujours, non pour nous engager à lui à quelque égard, & pour de certaines choses, mais pour nous donner à lui entièrement & sans reserve. II. Il faut remarquer que la puissance que les Peres ont sur les enfans, ne s'étendant que pour le temps ausquels ils sont incapables de faire par eux-mêmes aucun acte de raison, Lors que le Pere traite pour eux au delà de ce temps-là, quelque avantageux que soit le traité, il faut pourtant que les enfans le ratifient, quand ils seront en état de le faire, & ce n'est jamais que sur l'esperance de cette ratification que le traité se fait. De sorte que dans l'Alliance que Dieu fait avec nous, & où il nous dit, *Je ferai-ton Dieu, & de ta posterité*, on doit toujours sousentendre cette condition qui est naturelle, & necessaire, savoir, pourveu que ta posterité accepte elle-même mon Alliance, & ratifie, quand elle sera en âge de le faire, le pacte que tu fais avec moi. Or de là il s'ensuit clairement les quatre choses que j'ai jusques ici établies; la première, que quand Dieu voit qu'il n'y aura de la part de l'enfant, lorsqu'il sera en âge, aucune ratification, le traité du Pere à cet égard est nul, & le Baptême par conséquent, ni la naissance Chrétienne

n'ont aucun effet de justification ou d'adoption. La deuxième, que quand l'enfant demeure plusieurs années dans l'infidélité & l'impenitence, le traite que le Pere a fait pour lui demeure suspendu pendant tout ce temps-là, & n'a son effet que quand la conversion arrive. La troisième que quand la foi & la piété, se produisent dans l'enfant, à mesure que la raison y deploye ses fonctions, Dieu le justifie & l'adopte dès sa naissance, & lui en donne une déclaration authentique dans son Baptême, non seulement par la considération de ce qu'il est enfant de fidèle, mais aussi par la considération de la ratification qu'il fera du traité de son Pere, au temps précisément qu'il la peut & qu'il la doit faire. La quatrième; que quand l'enfant meurt avant que d'être parvenu à l'âge de connoissance, Dieu le justifie & l'adopte, & lui donne un signe & un sceau véritable de sa justification & de son adoption dans le Baptême, par la seule force du traité que son Pere a fait pour lui. Car en ce cas le Pere a pû traiter absolument pour l'enfant, puisque l'enfant est toute sa vie *in potestate patris*, & qu'il n'en sort que par sa mort. En un mot, lorsque l'Enfant doit vivre, ce que son Pere a fait pour lui n'est pas un moyen seul suffisant pour le mettre actuellement en la Communion de Jesus-Christ, & dans l'Alliance de Dieu, parce qu'il faut attendre la ratification qu'il en fera lui-même, quand il sera dans ses propres droits, & en état de disposer de soi-même: Mais lorsqu'il doit mourir en bas âge, & que l'attente de cette ratification n'a plus de lieu, il est certain que sa naissance d'un Pere fidèle est seule un moyen suffisant de Communion avec Jesus-Christ & avec Dieu, & par conséquent de justification, d'adoption, & de salut.

Par là, Monsieur, vous voyés à mon avis, ce que je croi qu'il faut tenir touchant un cinquième ordre d'enfans de Chrétiens, sçavoir ceux qui meurent avant le Baptême. Ce n'est pas seulement par un jugement de charité que nous les devons croire sauvez, mais par un vrai & juste sentiment de foi divine. Car puisque dans les baptisés qui meurent avant l'âge de connoissance, la raison du salut ne se tire point de leur Baptême, mais de leur naissance, & que le Baptême n'est considéré que comme un Signe, un Sceau & une déclaration publique de leur justification & de leur adoption, il s'ensuit nécessairement que quand ce Signe & ce sceau leur defaudra, leur naissance seule ne laissera pas de produire son effet naturel. Ainsi je ne croi pas qu'il faille opiner sur cela douteusement. On fait pourtant d'ordinaire une difficulté, qui regarde les enfans des Mondains, & des Hypocrites. Car il ne semble pas qu'on puisse bien leur appliquer la doctrine que nous venons d'établir, puis qu'en effet ils ne sont point enfans de fidèles: Mais on peut dire sur ce sujet deux choses fort raisonnables, l'une qu'en cette matière il ne faut pas simplement s'arrêter au Pere immediat, & prochain, mais qu'il faut remonter aux ayeux, aux bisayeux, aux tris ayeux, & même s'il étoit nécessaire, jusqu'à la millième generation, selon la clause du Decalogue, pourveu qu'il n'y ait point eu une renonciation expresse & formelle du Christianisme, ou une renonciation formelle aux points Fondamenteaux du Christianisme, comme dans ceux qui font une profession ouverte du Socinianisme. Hors ces cas, la misericorde divine passe des Peres sur les enfans jusques à mille generations, nonobstant l'Hypocrisie & les vices personnels des

Peres & des ayeux plus prochains. L'autre chose est, que toute l'Eglise doit-être censée la mere adoptive de tous les enfans qui naissent dans son sein : & en effet c'est elle qui les offre à Dieu, & qui les consacre aussi bien que les peres & meres, & c'est elle qui s'engage à les élever en la foi, quand les Peres & Meres manqueront, ou qu'ils ne feront pas leur devoir. Mais avant que de finir cette lettre vous voulés bien sans doute que je vous dise un mot de l'expression de Monsieur..... qui vous a fait quelque peine. On parle quelquefois du Baptême des petits enfans, *bona fide*, d'une manière moins exacte, & sans le mettre en opposition avec les droits de leur naissance ; & alors, parce que le Baptême est une Déclaration publique qu'on fait du Christianisme de l'enfant, on ne fait pas de difficulté d'attribuer au Baptême, tout ce qui, à parler plus exactement, procede de la naissance. On dira que le Baptême nous est une entrée dans l'Eglise, qu'il nous incorpore avec Jesus-Christ, qu'il nous adopte ; non que ces effets appartiennent proprement & en premier lieu au Baptême, mais parce que le Baptême declare publiquement & confirme authentiquement ces Graces, qui *primario*, & *radicaliter* dependent de nôtre naissance, dans la confederation des Chrétiens que l'on confond avec le Baptême. Dans cette veüe je ne ferois point de procès à un homme, qui diroit que par le Baptême nous sommes faits Chrétiens ; Saint Paul a bien dit que *par le Baptême nous sommes ensevelis avec Jesus - Christ & que nous sommes faits une même plante avec lui*, bien qu'à parler exactement, ces deux effets appartiennent à la foi que les adultes ont avant que de recevoir le Baptême, & non formellement au Baptême.

Mais

Mais on parle quelquefois aussi du Baptême en le considérant par opposition à la foi du baptisé, ou aux droits de sa naissance : & alors il en faut parler plus exactement, & ne pas dire que ce soit par le Baptême que nous soyons faits Chrétiens; car dans cette veüe, cela signifieroit que nous ne le sommes pas avant le Baptême, ce qui seroit une grande erreur. Après tout, comme de nôtre part il faut toujours interpreter benignement & charitablement les expressions de nos freres, il faut aussi que nos freres de leur côté, prennent garde de ne rien dire qui soit capable de choquer, ni qui puisse être tourné en un mauvais sens, & sur ce pied là je m'abstiendrois toujours de cette manière de parler, *le Baptême fait un Chrétien*, parce que c'est l'expression ordinaire dont les Papistes se servent pour expliquer leur erreur, qui est, que c'est en effet le Baptême *ex opere operato*, qui est la première source de la regeneration & de l'adoption, & non la naissance des Peres ou des Meres fidèles. Etant mélez comme nous sommes avec eux, il faut éviter de parler leur langage, pour ne donner par lieu de croire que nous suivons leurs sentimens. Ou, si je me servois de leur expression, je l'expliquerois au moins de telle sorte, que ni les adversaires n'en sauroient tirer avantage, ni les fidèles en prendre du scandale, ni les simples en être induits à l'erreur.

Voilà, Monsieur, ma petite pensée sur ce que que vous m'avez demandé; Je n'ai rien dit assurément que vous ne fussiez déjà mieux que moi. Mais j'ai voulu vous obéir, & vous donner par là une marque de l'estime tres-parfaite que je fais de vous, & de la passion avec laquelle je suis.

L E T T R E XVIII.

A MONSIEUR .:.

*A Paris**Monsieur & tres-honoré frere.*

Les remarques que vous avez faites sur la lettre que Monsieur de la M..... le Fils a écrite à Monsieur son Frere sont tres-solides & pleines de bon sens , & elles suffiroient , sans doute, pour faire voir qu'il s'abuse lorsqu'il entreprend de colorer son changement de Religion. Cependant puisque vous voulez que je vous en dise aussi ma pensée, & que vous croyez que cela pourra servir pour la consolation & pour l'affirmissement d'une famille pour laquelle j'ai beaucoup d'estime & de respect, quoi que je n'aye pas l'honneur d'en être connu, je veux bien vous rendre cette obéissance. Mais ce sera, s'il vous plait, après vous avoir prié d'assurer Monsieur & Madame de la M..... & Monsieur de S. P. que je compatis de tout mon cœur à leur affliction, & que je prie Dieu de les conserver & de les fortifier en sa crainte & en son Alliance, afin qu'ils aient toujours sujet de lui dire avec le Prophete *Tues avec moi, ton baston & ta houlette sont ceux qui me consolent.*

Premièrement Monsieur de la M..... se trompe, s'il croit que ce prétendu adoucissement, qu'on lui a permis de mettre dans l'Acte de sa profession touchant la Sacrifice de la Messie, sçavoir que
c'est

c'est le même que celui de la Croix, soit capable de nous imposer. Il y a deux questions sur cette matière, l'une si la Messe est un vrai, propre, & propitiatoire Sacrifice pour les vivans & pour les morts; & l'autre, si, dans l'idée que l'Eglise Romaine s'en fait, on peut dire raisonnement que c'est le même sacrifice que celui de la Croix. Or un homme qui s'est déclaré sur la première question aussi nettement que Monsieur de la M..... a fait, ne peut s'excuser envers nous, quelque tour qu'il puisse prendre sur la seconde. Nous sommes toujours en droit de lui dire, qu'il s'est engagé de croire que la Messe est un vrai, propre, & propitiatoire sacrifice pour les vivans & pour les morts, & que c'est à lui à savoir s'il l'a pû en bonne conscience. Pour nous, sans aller plus avant, la seule pensée nous en effraye. Car que l'Eglise Romaine pretende que le sacrifice de la Messe soit le même que celui de la croix, ou qu'elle ne le pretende pas, qu'elle ait raison dans cette prétention, ou qu'elle ne l'ait pas, nous n'avons que faire de l'examiner. Il nous suffit de savoir ce que Saint Paul nous enseigne que *Notre souverain Sacrificateur n'est point obligé d'offrir tous les jours des Sacrifices* Hebr. 8. 27. *Qu'il ne s'offre point souventes fois soi-même, Qu'autrement il lui eût fallu souventes fois souffrir depuis la fondation du Monde, Qu'il est comparu une fois pour l'abolition du péché par le Sacrifice de soi-même, Que comme il est ordonné aux hommes de mourir une fois, de même Jesus-Christ s'est offert une fois pour ôter les pechez de plusieurs.* Hebr. 9. 25, &c. *Que nous sommes sanctifiés par l'oblation de son corps une seule fois faite,* Hebr. 10. 10. Ainsi quand la Messe seroit le même sacrifice que celui de la croix, au sens de l'Eglise Romaine, nous n'en serions pas moins scan-

dalisez , puisqu'il faudroit supposer, contre l'expresse doctrine de l'Ecriture, que le sacrifice de la croix seroit reïteré, & que l'oblation en seroit faite plusieurs fois.

Mais en second lieu , Monsieur de la M. deguise nôtre doctrine, lorsqu'il nous dit que nous imposons à l'Eglise Romaine, quand nous l'accusons de croire un autre sacrifice que celui de la croix, sous pretexte que cette Eglise, pour se mettre en quelque sorte à couvert des reproches qu'on lui fait, s'est avisée de dire que la Messe est un même sacrifice que celui de la croix, parce que la même victime y est offerte. Car nous ne prétendons pas l'accuser, qu'en propres termes, formellement & expressément elle fasse profession de croire que son sacrifice de la Messe soit un autre sacrifice que celui de la croix, bien qu'en effet les termes du Concile de Trente semblent l'insinuer assez clairement. Mais, quoi qu'il en soit, nous ne voulons pas dire cela. Nous voulons dire seulement qu'elle a beau s'excuser, qu'elle établit en effet un autre sacrifice que celui de la croix, à en juger même selon l'idée qu'elle se forme de la Messe, & que si ce qu'elle croit avoit lieu, la Messe seroit actuellement & réellement un autre sacrifice que celui de la croix. Voilà en quoi consiste le reproche que nous lui faisons, & dont Monsieur de la M. auroit bien de la peine à la justifier. Car, Monsieur, sans vous dire que ce sont deux actions différentes à l'égard du temps & du lieu, & de toutes les autres circonstances, comme chacun voit ; celui de la Messe est essentiellement, selon le Concile de Trente, de l'ordre de Melchisedec, ce qu'on ne sauroit dire, sur leur hypothese, de celui de la croix. Celui de la croix fût essentiellement sanglant, consistant
en

en la mort réelle de Jesus-Christ, celui de la Messe ne l'est pas, la mort n'y est qu'en figure, la victime demeurant selon eux réellement vivante. Les Prestres offrent celui de la Messe, mais ils n'ont point offert celui de la croix. Celui de la croix a été offert pour les pechez de tout le Monde, tant de ceux qui vivent sous la lumière de l'Evangile, que de ceux qui ont vécu sous la Loi avant la naissance du Seigneur, celui de la Messe n'appartient point à ceux qui sont morts avant la venue de Jesus-Christ. Celui de la croix est un sacrifice de Redemption, celui de la Messe en est un, disent-ils, d'Application de la vertu de l'autre. La vertu de celui de la croix ne nous a delivrez que de la peine éternelle, nous laissant encore à souffrir la peine temporelle dans le Purgatoire, si nous les en croyons. Mais celui de la Messe, si nous les en croyons aussi, delivre & soulage les morts de la peine du Purgatoire. Enfin celui de la Messe est une commemoration, dit Monsieur de la M. & une figure de celui de la croix. Or un commemoration, une figure est différente de son original. Tout ce que selon eux on y peut trouver de semblable, c'est la victime, c'est-à-dire, le corps de Jesus-Christ qu'ils prétendent offrir. Mais encore ne seroit-ce la même victime que materiellement, non formellement, car formellement la victime de la croix fut le corps de Jesus-Christ réellement mort, & dans la Messe c'est ce corps vivant sous les apparences de mort, comme ils parlent. Et il est vrai que si cela suffisoit pour faire dire que c'est un même sacrifice, sa naissance, sa mort, sa resurrection, son ascension au Ciel, seroient à ce conte une même chose, parce que par tout vous trouvez une même matière, un même sujet auquel arrivent tous ces

accidens, bien qu'il y soit sous de différentes formalitez. C'est ainsi que pour couvrir une erreur, ces Messieurs s'engagent dans de nouvelles absurditez.

Monsieur de la M..... n'est pas plus heureux quand il veut justifier l'adoration que l'Eglise Romaine rend à l'Eucharistie. Elle adore, dit-il, uniquement Jesus Christ present sous les signes, & Jesus Christ est adorable par tout où l'on le conçoit. Il nous donne le change. La question n'est pas si Jesus Christ est adorable pas tout où l'on le conçoit. Mais la question est, si tout ce qu'on s' imagine être Jesus Christ devient adorable par l'effet de l'imagination, & si votre imagination, supposé même qu'elle soit fausse, vous décharge du crime d'Idolatrie. L'Eglise Romaine conçoit que cette substance qui est envelopée des Accidens, & qui étoit naturellement du pain, est Jesus Christ. C'est l'effet que produit l'opinion de la Transubstantiation. En suite de cette conception elle adore cette substance, dans la pensée qu'elle est Jesus-Christ. Il s'agit de savoir si au cas même qu'elle se trompe dans sa pensée, & qu'en effet cette substance ne soit que du pain, sa conception la met à couvert. Si Monsieur de la M..... eût pris la peine de consulter Mr. Arnaud sur ce point, il eût trouvé la resolution de la question d'une autre maniere, bien differente de ce qu'il nous met en avant. *Si Jesus Christ, est-il dit dans le premier Traité de la perpetuité, tout au commencement, si Jesus Christ n'y étoit pas vraiment present, nous serions de vrais Idolatres, comme les Ministres nous le reprochent si souvent. Ainsi tous les Martyrs n'auroient rendu témoignage qu'à l'Idolatrie, les Peres n'auroient été que des Docteurs d'I-*
dola-

dolatrie, toute l'Eglise n'auroit été qu'une assemblée d'Idolâtres, qui n'auroient ruiné l'Idolâtrie payenne que pour en substituer une autre, l'adoration du pain, au lieu de l'adoration de l'or, de l'argent, du bois, & des pierres. N'admirez-vous pas comment ces Messieurs soufflent le chaud & le froid selon leurs divers interets. Quand ils croient trouver quelque avantage à dire que s'ils se trompoient ils feroient de vrais Idolâtres, ils ne le disent pas simplement, ils l'exagèrent; & pour cet effet ils y font entrer tous les Peres & tous les Martyrs, l'or, l'argent, le bois, & les pierres des Payens, pour nous en faire une plus grande image. Mais quand ils s'imaginent aussi qu'il-y-a de l'avantage à soutenir le contraire, ils l'inspirent à Monsieur de la M., afin qu'il nous le dise, car il ne faut pas croire qu'il ait en cela rien dit qui s'éloigne des instructions qu'on lui a données. Quoi qu'il en soit, s'il a fondé le repos de sa conscience sur cette proposition qu'il met en avant. Que quand il seroit possible que les Catholiques se trompassent en ce qu'ils croient Jesus Christ présent au Sacrement, on pourroit bien en ce cas les accuser d'avoir une erreur dans l'entendement, mais non pas de commettre une Idolâtrie, s'il a, disje, étably sur cela le repos de son cœur, Mr. Arnaud lui declare que c'est un faux repos & une paix trompeuse, sur laquelle il ne doit pas s'assurer. Et si c'étoit par ce principe qu'il fust entré dans la Communion Romaine, Mr. Arnaud lui proteste qu'il n'a qu'à s'en retourner d'où il est venu. En effet, Monsieur, si l'imagination des personnes qui se trompent dans un objet étoit capable d'excuser les actions qu'ils font en suite de leur erreur, il n'y auroit jamais eû d'Idolâtres au Monde; car ceux qui ont adoré le Soleil,

leil, la Lune, les étoiles, les animaux &c. ne l'ont fait que parce qu'ils se sont imaginez que c'étoient de veritables Divinitez : & ce n'a été qu'en suite de cette erreur qu'ils les ont adorez, n'ayant eû au fond d'autre intention que d'adorer des Divinitez. Ainsi vous voyez clairement de quelle nature est cette excuse de Monsieur de la M. Quant à ce qu'il nous dit, que les honnestes gens d'entré les Catholiques qui savent leur Religion ne croient pas que le Pape soit infallible, on ne le trouve pas étrange. Il y a si peu de tems qu'il est dans l'Eglise Romaine qu'il ne la connoit pas encore. Mais on osera bien lui dire, qu'avant que de se-ranger à cette communion il la devoit mieux connoître. Car ceux qu'il traite de mal-honestes gens, ou de gens qui ne savent pas leur Religion sont, premierement le Pape même & toute sa Cour, car personne n'ignore que ce ne soit la prétention du Pape, d'être infallible dans les décisions de Foi. Mais outre le Pape & sa Cour ce sont aussi presque tous les Catholiques Romains. *Quarta opinio est dit Bellarmin, Pontificem sive hæreticus esse possit sive non, non posse ullo modo definire aliquid hæreticum à tota Ecclesia credendum, hæc est Communissima opinio ferè omnium Catholicorum.* En effet quand il plaira à Monsieur de la M. de s'en bien informer, il trouvera que de cent d'entre les Docteurs de l'Eglise Romaine les quatre-vingt-dix pour le moins, tiennent qu'il se peut bien faire que le Pape en son particulier ayt des opinions erronées, mais qu'il ne se peut faire qu'il erre, lors qu'il definit quelque chose comme de foi en qualité de Pape, & qu'il le propose à croire. Il trouvera donc qu'il est entré dans une Communion composée, selon lui, non seulement pour la plus-

plus-part, mais presque toute entiere, ou de mal-honnestes gens, ou de gens qui ne savent pas leur Religion. Cette declaration est un méchant compliment qu'il leur a fait à son entrée.

Ce qu'il ajoute, qu'on n'entend pas que le Pape soit le chef de l'Eglise, autrement que comme Monsieur le Chancelier est le Chef du Conseil, ou Mr. le premier President le Chef du Parlement, est une proposition qu'il ne fera jamais approuver à Rome comme Catholique, ni même declarer tolerable entre les Catholiques, ce qui est bien éloigné de pouvoir dire comme il fait, qu'on ne l'entend pas autrement. *In Ecclesia Catholica semper creditum est*, dit Bellarmin, *Episcopos in suis Diocesibus & Romanum Pontificem in tota Ecclesia esse veros principes Ecclesiasticos qui possint sua autoritate etiam sine plebis consensu, vel Presbyterorum consilio leges ferre, qua in conscientia obligent.* De Rom. Pont. lib. 4. cap. 15. Mr. de Marca Archevesque de Paris, dont le livre de *Concordia* a été soupçonné, & même censuré à Rome, pour n'être pas assez favorable au Pape, ne laisse pas de reconnoître, que le Pape à toujours exercé jusqu'à présent une souveraine autorité en France dans les choses Ecclesiastiques, rendant ses jugemens *ad Relationes & Appellationes*, tant sur les choses qui lui sont rapportées, que sur les Appellations. Que le Pape peut absoudre & dispenser valablement & licitement des Canons des Conseils generaux, même *sine causa, dummodo hac dispensatio non tendat ad labefactandum Ecclesia statum.* Que le Pape a droit de faire des Loix dans les choses Ecclesiastiques, & dans les choses de la foy. Qu'autrefois les Papes usoient de ce droit dans leurs Synodes, qu'en suite ils traitoient les choses par le Conseil des

Car.

Cardinaux, mais qu'aujourd'hui ils demandent, à la verité, l'avis des Cardinaux, mais qu'ils n'ont nullement besoin de leur consentement. Voyez Marca dans ses Prolegon. & lib. 1. usque ad cap. 9. Je pourrois ajouter des determinations de la Sorbonne, rapportées par divers Auteurs, qui portent formellement. *Que le Pape est le Vicaire Souverain & Universel de Jesus-Christ, & la Pasteur de l'Eglise universelle, auquel Jesus Christ a donné une plénitude de puissance, & à qui tous, de l'un & de l'autre sexe, doivent obeir, reverer ses decrets, les garder & les observer.* Cela s'appelle-t-il n'entendre pas autrement que le Pape soit Chef de l'Eglise, que comme Mr. le Chancelier est le Chef du Conseil, ou Mr. le premier Président le Chef du Parlement? Monsieur de la M... ne se mocque-t-il pas de nous avec sa comparaison? Trouveroit-il bon qu'on appellât Mr. le Chancelier ou Mr. le premier Président, le Monarque, le Souverain Monarque, le Soleil, la source de toute l'autorité du Conseil ou du Parlement, qu'on dit d'eux, qu'ils sont dans leurs corps ce qu'est dans le Royaume le Roy, à l'égard de ses Princes & de ses sujéts. Or c'est ce qu'on dit du Pape à l'égard de toute l'Eglise, comme je le pourrois prouver non par des Docteurs Espagnols ou Allemans, ou Italiens, ni par des Jesuites & des Moynes, mais par des Docteurs de Sorbonne & des Evêques de France, & sans aller plus loin, par Mr. Du Val Professeur Roial au College de Sorbonne, par Mr. l'Evêque d'Avranches, & par Mr. l'Evêque de Lavaur. Mais il suffit de vous faire voir comme parle un des plus grands ennemis des Jesuites, & qui n'avoit point d'ailleurs trop de zèle pour le Pape. C'est celui qui s'est rendu célèbre sous le nom de Petrus Aurelius

relius dans sa Réponse à l'Epoug. Son adversaire avoit accusé Gerson, autrefois Chancelier de l'Université de Paris, d'avoir eu dessein de renverser la Monarchie Ecclesiastique. Il dit que c'est une tres-méchante calomnie, une ingratitude & une temerité contre Gerson, ayant sur cela allegué quelque passage de Gerson; *Duo docet, ajoute-t-il, Primo primatum Papæ esse Monarchicum, & supremum quasi Primatum Regalem. Secundo in eo Primatu fundatam esse unitatem Ecclesiæ sub Christo.* Voylà ce que Monsieur de la M... appelle être Mr. le Chancelier, ou Mr. le premier Président, c'est-à-dire, avoir une Primauté Souveraine & Monarchique, & semblable à la Royale. Il en croira ce qu'il voudra, car il est maître de sa foi, mais on n'a jamais veu ce me semble de Président qui se soit donné des titres approchans de ceux qu'on trouve dans des instructions que le Pape Martin V. donna à un Nonce qu'il envoyoit à Emmanuel second, Empereur d'Orient, selon que Raynaldus le rapporte; *Santissimus & beatissimus qui habet cœlestæ arbitrium, qui est Dominus in Terris, successor Petri, Christus Domini, Dominus Universi, Regum Pater, Orbis lumen, summus Pontifex, Papa Martinus.*

Mais, Monsieur, quand il seroit vray que les honnestes gens d'entre les Catholiques Romains, ne crussent pas que le Pape fût infailible, & qu'ils n'en fissent qu'un Chancelier ou un premier Président, comme Monsieur de la M. nous l'assûre, nous n'en serions pas plus disposez à embrasser cette communion. Car il nous dit que c'est à l'Eglise qu'on jure une obeissance absolüe. Je ne veux pas multiplier les questions, ni lui faire un procez sur ce qu'il appelle l'Eglise Romaine, l'Eglise. Nous savons ce que veut dire ce terme,

me , *l'Eglise* quand on parle de cette manière, & nous favons aussi que *l'Eglise Romaine* n'est pas *l'Eglise* en ce sens. Mais laissant cette question à part, je dis qu'il nous est indifférent qu'on jure une obéissance absoluë ou au Pape, ou à *l'Eglise Romaine*. Car si c'est à *l'Eglise Romaine*, sans toucher que ce sera à cette société de mal-honnêtes gens, & qui n'entendent pas leur Religion, dont Monsieur de la M. vient de nous parler, sans dire aussi que pour trouver cette *Eglise* quelques uns nous renvoyent au Pape, comme fait le Cardinal Cajetan, *Verissimum est, dit-il, auctoritatem universalis Ecclesie principaliter & totaliter residere in Papa in determinando ea que sunt de fide*. Sans parler, dis-je, de cela, cette *Eglise* n'est tout au plus composée que d'hommes. Or nous ne pouvons jurer une obéissance absoluë à des hommes quels qu'ils soient. Car l'Apôtre Saint Paul nous ordonnant de dire, *Anatheme à un Ange du Ciel & à lui même s'il nous Evangelisoit outre ce qui nous a été Evangelisé*, nous a ordonné par là d'examiner ce que les hommes nous prêchent, & nous défend par conséquent de leur jurer cette obéissance absoluë. C'est à Mr. de la M. à voir s'il a pû en bonne conscience transgresser cette loy de Saint Paul, mais cependant il ne trouvera pas mauvais que nous nous y tenions inviolablement attachés.

Je viens maintenant à ce qu'il nous dit touchant l'invocation des Saints, que les honnêtes gens, qui sont bien instruits en la Religion Catholique, ne croient point que pour être sauvé il faille nécessairement invoquer les Saints, qu'on croit qu'il est permis de le faire, mais qu'on peut être sauvé sans l'avoir fait. Ce discours aboutit à nous persuader que cette Invocation, qu'on pra-

pratique dans l'Eglise Romaine ne nous doit pas empêcher, d'entrer dans sa Communion, parce qu'on n'en impose la nécessité à Personne, qu'à la vérité on la permet, mais qu'on laisse aussi à cet égard chacun dans sa liberté. Mais tout cela n'est qu'illusion. Car comme vous l'avez fort bien remarqué, l'Eglise Romaine a imposé la nécessité d'invoquer les Saints dans la pratique, l'ayant établie dans le Service public & ordinaire, où il faut que chacun assiste & où nul ne se sauroit dispenser, à moins que d'être un hypocrite, d'adresser ses prières aux Saints. A quoi me sert qu'on me dise, qu'on ne croit pas qu'il faille nécessairement invoquer les Saints, pour être sauvé, si pourtant on me met dans l'obligation absoluë & indispensable de les invoquer. Qu'ay-je à faire de savoir qu'on peut être sauvé sans les invoquer, si en même tems on me lie de telle sorte qu'il ne me soit plus possible de ne les invoquer pas. Qui ne voit que ces sortes de discours, sont comme des appas qu'on ne jette que pour faire approcher les gens, qui ne sont plus d'aucun usage lors qu'une fois on les tient engagez. Cependant dites-moi je vous prie, qui a donné droit à Monsieur de la M..... de reduire la Doctrine de l'Eglise Romaine sur l'invocation des Saints à une simple permission. On croit, dit il, qu'il est permis de le faire. Permis de le faire? Cette expression n'est pas d'un bon Catholique Romain. Car outre ce que vous avez remarqué du Catechisme du Concile de Trente, *Confugimus ad auxilia sanctorum qui in cælo sunt, quibus etiam preces esse faciendas ita certum est in Ecclesia Dei, ut pius nulla dubitatio possit accidere*, le Concile de Trente lui-même dit en propres termes. *Qu'il commande à tous Evêques & autres qui ont charge*

d'enseigner qu'ils instruisent diligemment les fidèles touchant l'invocation des Saints, leur enseignant que les Saints qui regnent avec Jesus Christ offrent à Dieu leurs prieres pour les hommes & qu'il est bon & utile de les invoquer humblement. Appelez-vous cela un simple permission? Si Monsieur de la M..... a crû qu'il pourroit se laisser surprendre sur cette matière, nous sommes un peu plus scrupuleux que lui. Nous avons des yeux, & l'interêt de nôtre salut nous est trop cher pour donner grossièrement dans les pièges que nous voyons.

Pour ce qui regarde l'article des Images, Monsieur de la M..... reconnoit qu'on en fait un mauvais usage dans la Communion Romaine, mais il prétend que ce mauvais usage ne sera pas imputé, parce qu'il n'est garant que de la foi de l'Eglise. Sur quoi, Monsieur, je voudrois bien qu'on lui demandât. I. S'il n'est pas vray que ce mauvais usage que le peuple, & plusieurs personnes qui ne sont pas du peuple, font des Images dans l'Eglise Romaine, ne va pas jusqu'à un excez criminel devant Dieu, & insupportable dans les regles d'une bonne Religion, en un mot si cela n'approche pas bien fort de l'Idolatrie. II. S'il n'est pas vray que c'est la foi de l'Eglise Romaine qui donne lieu, au moins par accident, à ce mauvais usage, entant que cette Eglise a déterminé dans son Concile de Trente. Qu'il faut avoir & retenir principalement dans les Temples les Images de Jesus Christ, de la Sainte Vierge & des autres Saints, & qu'il leur faut rendre l'honneur & la veneration qui leur est due. Car c'est en suite de cette foi qu'on voit les Images établies dans les Eglises, dans les Places publiques, dans les Oratoires, & dans les Cabinets des particuliers, qu'on leur rend un culte religieux,

gieux, d'où naît ce mauvais usage dont parle Monsieur de la M. III. S'il n'est pas vrai que quand une Eglise voit que tout un peuple, abuse jusqu'à l'Idolatrie ou à quelque chose qui s'en approche bien fort, d'une chose qui est d'institution purement humaine, & qui d'ailleurs n'est point d'un usage si nécessaire qu'on ne s'en soit bien passé autrefois, & qu'on ne puisse encore s'en passer à l'avenir, s'il n'est, dis-je, pas vrai qu'en ce cas une Eglise est obligée en bonne conscience d'ôter absolument au peuple cette occasion de péché; à l'exemple d'Ezechias, qui brisa le Serpent d'airain. IV. S'il n'est pas vrai que dans l'Eglise Romaine, bien loin d'oter au peuple l'occasion de pécher, on ne se met presque pas seulement en peine de corriger l'abus. Car quelles censures, quels reglemens voyons nous sur ce sujet? Combien peu d'Evêques, de Curez, de Predicateurs y-à-t-il qui aient la hardiesse de représenter vivement au peuple sa faute, le deshonneur qui en vient à la Religion, & le danger où ils mettent leur salut? S'il n'est pas vrai qu'au contraire, cet abus si intolérable est nourri & fomenté par la plupart des Docteurs de l'Eglise Romaine, qui tranchent net: *Qu'il faut adorer les Images*, plusieurs même allant jusques-là que d'enseigner, *Qu'il les faut adorer de la même adoration qui est due à leurs Originaux*, la Croix & les Images de Jesus Christ. *D'adoration de latrie*, celles de la Saint Vierge, *d'adoration d'hyperdulie*, & celles des Saints *de dulie*. VI. S'il n'est pas vrai d'autre côté, que le même abus est soutenu par l'opinion qu'on répand & qu'on conserve dans l'esprit du peuple, touchant les miracles que la Vierge & les Saints font par leurs Images, non par toutes indifferemment, mais seu-

lement par quelques unes consacrées à de certains Lieux celebres, ce qui induit à croire qu'il y a en celles-là une vertu particuliere. VII. S'il n'est pas vrai que l'abus est entretenu par les solemnitez qui se pratiquent dans l'Eglise Romaine par ordre public, comme de revestir les Images, de les couronner de fleurs, de les encenser, de les porter en Procession, & telles autres choses, qui ont beaucoup de rapport à ce que les Payens faisoient à l'égard des leurs. VIII. S'il n'est pas vrai que par tout ce que je viens de dire, l'Eglise Romaine se rend coupable de l'abus criminel qu'on fait des Images, & qu'elle ne sauroit s'en excuser ni devant Dieu, ni devant les hommes, sous pretexte de deux ou trois petites clauses, qui sont inferées dans l'acte du Concile de Trente, & qui y demeurent ensevelies, pendant que l'abus regne hautement dans la pratique, trop sans doute en France, mais beaucoup plus dans l'Espagne, dans l'Italie, & dans Rome même. IX. Apres cela je voudrois demander à M. de la M. si avant que de quitter une Communion dans laquelle il-y-a à cet égard une pureté sans reproche & sans soupçon, & où l'on peut vivre en plein repos de conscience, avant que d'entrer dans une autre, où selon sa propre confession il-y-a un mauvais usage, si dangereux dans une chose si importante, où ceux qui gouvernent ont visiblement donné lieu à ce mauvais usage, où bien loin de l'ôter ou de le corriger on le foment & on l'entretient, préférant-le respect d'une simple institution humaine non necessaire, & dont il reconnoit-lui même que la Religion s'est bien passée antrefois & qu'elle s'en pourroit bien encore passer, la préférant à la pureté du culte Divin & à la sûreté du

du salut des peuples, si dis-je, avant que de se résoudre, il a bien examiné comment il pouvoit entrer là dedans, sans participer au crime qui s'y commet, quand même personnellement il ne le commettoit pas. Car puis qu'il est, comme il le dit lui-même, Garant de la foi de cette Eglise, si la foi de cette Eglise se trouve coupable du mauvais usage dont il s'agit, il en doit rendre compte à Dieu, & c'est une grande temerité à lui de s'être si évidemment exposé au danger d'être chargé des péchez d'autrui, comme s'il n'en avoit pas assez des siens.

Mais laissant à part le mauvais usage des Images, que M. de la M. attribue, non à l'Eglise Romaine, mais à des particuliers, & par lequel il ne croit pas d'être jugé, ne sera-t-il pas au moins jugé par le culte & la veneration Religieuse que l'Eglise Romaine ordonne positivement qu'on leur rende. Je veux que ce culte soit relatif, qu'il ne se termine pas à l'Image, mais qu'il passe à l'Original, il ne laisse pas d'être condamnable, parce qu'il est contraire à la Loi de Dieu; & si Monsieur de la M. eust été touché de la Sainte frayeur dont les Israélites furent saisis au pied de la Montagne de Sinaï, il se fût souvenu de cette grande voix de Dieu qui jugera un jour tout le Monde, & qui le jugera lui-même, *Tu ne te feras image taillée, &c.*

Au reste, quand Mr. de la M. avoue qu'il a été un tems qu'il n'y avoit point d'Images dans les Eglises, & que ce même tems pourroit revenir sans que la foi fût altérée, il ne prend pas garde qu'il prononce condamnation à divers égards contre les Introduceteurs & les Defenseurs des Images. Car premierement il les condamne comme des Innovateurs, qui ont changé l'état de la

Religion. Secondement, il rend coupable le party du second Concile de Nicée de tous les troubles qui agiterent l'Orient, & de tout le sang qui y fût repandu de part & d'autre, non seulement parce qu'ils étoient ces Innovateurs, mais encore parce que le bruit qu'ils firent, les agitations qu'ils causerent, l'opiniâtreté qu'ils témoignèrent, étoit précisément pour un chose dont l'Eglise s'étoit bien passée tout un tems, & dont elle pouvoit encore se passer sans que la foi fût altérée. En troisiémelièu, il condamne l'Eglise Romaine, au tems de son Concile de Trente, de peu de charité de n'avoir pas consenti pour la paix publique, que les Images fussent ôtées des Eglises, puisque cela se pouvoit faire sans que la foi fust altérée, & que cette charité eust produit alors de fort bons effets. Enfin il condamne encore l'Eglise Romaine d'aujourd'hui d'une étrange entêtement, de ne nous offrir pas le retour de ces tems heureux où l'on ne voioit point d'Images dans les Eglises, pour nous ôter le sujet de scandale que nous en prenons, & pour donner un témoignage à toute la Terre qu'elle desire sincèrement & de bonne foi une réünion. Car il est vrai que si nous voyions en nos jours tomber les Images de l'Eglise Romaine, nous en bénirions Dieu, & ce nous seroit une esperance, qu'après la correction de ce premier abus on pourroit bien venir à un autre, & puis à un autre, jusqu'à ce qu'enfin on fût parvenu à un entier rétablissement de la pureté Chrétienne.

Mais, Monsieur, à vous dire le vrai, je n'espere rien de ce que Mr. de la M. semble nous promettre. On ne voit aujourd'hui que des détours & des circuits, des chicaneries basses, on des artifices & de illusions pour surprendre les gens. Chacun s'en mé-

le,

le, parce que le mestier en est bon. On s'y croit assez fort pour nous faire accroire que nous ne voyons pas ce que nous voyons, & que nos yeux & nos oreilles nous trompent; & l'on en est venu jusques-là, qu'on nous veut persuader que nous pouvons être bons Catholiques Romains, sans changer presque de Religion: nous ne croirons point d'autre sacrifice que celui de la croix, nous n'adorerons que Jesus Christ, nous n'invoquerons point les Saints, nous ne rendrons aucun service aux Images, nous ne reconnoissons le Pape que comme un Chancelier ou un premier Président; en un mot nous n'aurons rien de Catholique Romain que l'habit. C'est ce dont on a instruit Mr. de la M. par la plume duquel on nous declare toutes ces belles choses. Outre ce que nous avons veu jusqu'ici, que dites-vous Monsieur, de cet endroit qui est sur la fin de sa Lettre, où il dit à Monsieur son Frere. Je vous demanderay quelque jour, si Dieu permet que je vous revoye, s'il est bien vrai que vous ayez toujours crû qu'on pouvoit être Catholique, sans faire de prieres aux Saints, & sans être obligé de rendre de culte aux Images. Vous me direz encore si vous avez toujours crû que l'adoration des Catholiques se terminât uniquement à Jesus Christ, & si c'est la Doctrine que les Ministres prechent quand ils parlent de l'opinion des Catholiques. En verité Mr. de la M. a bien attrapé l'Eglise Romaine quand il s'est converti, il a trouvé le secret d'être Catholique sans se charger du mare des Doctrines & des pratiques Romaines. Mais je ne sai si ceux qui pensent être si fins ne sont pas les premieres trompez. Quoi qu'il en soit, nous ne nous mettrons pas dans ce hazard; car pour nous, si nous étions Ca-

tholiques Romains, étans groffiers comme nous sommes, il est certain que nous invoquerions les Saints, que nous rendrions du culte aux Images, que nous adorerions le substance du Sacrement, laquelle n'étant que du pain nôtre adoration se termineroit à du pain. Et parce que nous ne voulons point du tout faire ces choses, nous demeurerons, s'il plaît à Dieu, fermes & inébranlables jusqu'au dernier de nos soupirs, dans la Religion que nous professons.

Voulez-vous que je vous explique en peu de mots tout le mystere de ces honnêtes gens dont parle Monsieur de la M. Il s'est fait dans l'Eglise Romaine un certain parti de gens rafinez, qui voyant d'un côté les erreurs groffières de cette Eglise, & de l'autre l'état pauvre & desolé de ceux de nôtre Communion, parmi lesquels il n'y a rien à faire qu'à pleurer & à gémir, se sont avisés qu'il falloit prendre des deux Religions ce qu'elles ont de bon, & laisser ce qu'elles ont de mauvais. Ils prennent de la Romaine la profession extérieure de Catholiques, avec tous les avantages mondains qui l'accompagnent. C'est-là le bon, c'est ce qui les accommode. Ils en laissent les erreurs & les abus. Cela n'est que pour le Peuple & pour les Moynes, ils n'en ont que faire. Ils prennent de nôtre Religion la pureté de ses sentimens. C'est ce qu'ils y trouvent de bon. Ils rejettent la profession extérieure avec toutes ses afflictions & les croix. C'est-là le mauvais. Ce sont les pourceaux de Calvin, & sur ce point les Huguenots sont des heretiques. Par ce moyen vous voyez bien qu'on peut-être Catholique, sans croire d'autre sacrifice que celui de la croix, sans reconnoître l'autorité souveraine & Monarchique du Pape, sans invoquer les Saints, sans rendre de culte

culte aux Images, sans adorer la substance du Sacrement, supposé qu'elle ne soit que du pain, & sans croire le Purgatoire autrement que par bénéfice d'inventaire. On supporte ces gens-là dans l'Eglise Romaine, parce qu'on s'en sert pour attraper les simples & les intéressés de parmi nous, comme les chasseurs se servent des oyseaux qu'ils tiennent & auxquels ils donnent une fort longue attache, leur laissant la liberté de voler en l'air afin qu'ils en fassent venir d'autres, pour les mettre tous ensemble sous les filez. C'est une chose déplorable que Monsieur de la M. se soit laissé surprendre par ce parti d'honnêtes gens qui sont dans une Communion dont-ils ne croient point les dogmes, ni n'en pratiquent les cultes. Mais c'est encore un chose plus déplorable qu'il veuille aussi surprendre les autres par son exemple. Qu'il nous dise de bonne foi quelles sont les beautés qu'il a trouvées dans la Communion Romaine, qui l'ont obligé de s'y ranger. Ce ne sont pas ses Doctrines, ni les Cultes, ni son Gouvernement. Car puisqu'il se donne tant de peine à chercher sur cela des adoucissements, des excuses, des détours, jusqu'à nous vouloir persuader qu'il n'invoque pas les Saints, qu'il ne rend aucun culte aux images, que son adoration se termine uniquement à Jésus-Christ, & qu'il ne regarde le Pape que comme un Chancelier dans le Conseil, ou un Premier Président dans le Parlement, c'est un signe évident que la Religion Romaine n'est pas précisément ce qui l'a ravi, car si cela étoit il ne prendroit pas tant de soin à se la déguiser & à la déguiser aux autres. On ne cherche des adoucissements & des déguisemens que pour les choses qui d'elles-mêmes & dans leur naturel ne paroissent pas trop aimables. Quelles sont donc ces beautés qui

l'ont ravi ? Ne seroit-ce pas la pompe, la prospérité temporelle, l'éclat, & les richesses Mondaines dont cette Communion abonde, par opposition à nos miseres, & à nos bassesses. C'est à lui à s'examiner sur ce point, mais c'est à nous à éviter les pieges qu'on tend de toutes parts à nôtre simplicité. Dieu soit loué qu'encore dans ce Siecle ceux-là même qui quittent nôtre Religion sont obligez de lui rendre le plus grand témoignage qu'elle puisse recevoir. Car ce qu'ils sont contraints de colorer la Religion Romaine des couleurs & de apparences de la nôtre, c'est un témoignage autentique que la nôtre est bonne. Tenons nous y fermement, Monsieur, & prions Dieu qu'il nous y affermisse de plus en plus, qu'il y affermisse ceux qu'on tache d'éblouir & de surprendre, qu'il y ramene ceux qui l'ont abandonnée, qu'il y appelle ceux qui en sont les plus éloignez, & qu'il nous face à tous la grace de n'avoir devant les yeux que sa gloire & nôtre devoir. Je finis en vous assurant que je suis de tout mon cœur. Vôtre, &c.

L E T T R E X I X.

A Paris ce Fevrier, 1677.

A MONSIEUR D.B.

Monsieur & tres-honoré frere.

QUand vous m'auriez accusé déjà cent fois de paresse & de negligence, de n'avoir pas encore répondu à votre belle & importante Lettre, je ne le trouveroïis pas étrange; puisque moi-même, qui connois mieux que tout autre qu'il ne m'a pas été possible jusqu'ici de m'acquiter de ce devoir, ne laisse pas d'avoir beaucoup de déplaisir de ce retardement. J'espère pourtant que vous pardonneriez à un amy qui confesse sa faute; & qui vous demande grâce, & qu'en core que ma réponse se soit fait trop long-tems attendre, elle n'en sera pas la moins bien venue. Soyez je vous supplie, persuadé qu'elle part d'un cœur qui vous aime tendrement; & qui a pour vous & pour les grandes qualités dont il a plû à Dieu de vous partager, toute la consideration & toute l'estime dont il est capable.

Je ne sçai pourquoi vous avez voulu me consulter sur l'ordre que vous devez tenir dans l'étude de l'Antiquité, où vous avez dessein d'entrer; Monsieur du B..... votre excellent Pere est sans doute mille fois plus propre que moi, pour vous donner sur cela les avis qui vous seront nécessaires. Neantmoins puisque vous voulés avoir
aussi

aussi les miens, quelque peu importants qu'ils puissent être, je ne laisserai pas de vous les donner. Il ne semble donc, Monsieur, que vous devez commencer par la lecture de l'Histoire Ecclesiastique. Mais je vous avouë que je ne trouve gueres d'Historiens assez fidèles ni assez exacts, pour vous conseiller de vous y attacher absolument. Les Centuries de Magdebourg sont pleines de fautes grossieres, & elles sont digerées dans un ordre Alleman, qui accable l'esprit & qui le degoute au lieu de l'attacher. Baronius n'a eû pour but dans ses Annales que d'établir l'autorité & la grandeur du Pape, & il en est de même de ses Abbreviateurs. La lecture d'Eusebe, de Socrate, de Sozomene, de l'Histoire de Theodoret, de celle d'Euagrius, ne donne qu'une idée assez confuse & assés imparfaite de l'Histoire des premiers Siecles. L'Histoire de Godeau est partielle, superficielle & elle ramasse beaucoup de sottises. Celle de Vignier est obscure, mal digerée, sans choix & sans exactitude. Celle de Monsieur le Sueur, qu'il a nouvellement donnée au public imprimée à Geneve, est bonne & fidèle, elle contient de fort excellentes choses, mais elle ne suffit pas pour une étude solide, & elle pêche en une chose, qui est que d'ordinaire elle rapporte ses faits sans citer les auteurs donc elle les tire. Il en est à peu près de même de toutes les autres, elles ont leurs defauts, & l'on peut à mon avis mettre au nombre des choses qui nous manquent dans nôtre Reformation, un exact & fidèle Annaliste, qui fasse pour la verité ce que Baronius a fait pour le mensonge. Quoi qu'il en soit, je ne trouve rien de meilleur à vous dire dans cet embarras, si ce n'est que vous devez avoir ce qu'on appelle les Historiens Ecclesiastiques, c'est-à-dire, Eusebe, Socrate, Sozome-

zomene, Euagrius, & que vous ferez bien d'avoir les trois premiers de l'Edition de Monsieur de Valois, parce que ses notes sont excellentes : Avec cela vous devez avoir Baronius, l'Histoire de Joseph, le petit *Rationarium temporum* de Petau, & l'Histoire de Monsieur le Sueur. Vous devez joindre à cela Blondel de l'Eglise, Montacutius in Baronium, & Casaubon in Baronium. Quand vous aurez ces livres il faut lire le *Rationarium* de Petau, & l'Histoire de Monsieur le Sueur, pour prendre d'eux une idée generale de l'Histoire. Après cela vous ne ferez pas mal d'avoir les Tables de Helvicus, & la Chronologie de Calvisius : ces deux Chronologues ne sont pas mauvais, ils ont suivi presqu'en tout Scaliger. Vous vous mettrez alors dans la lecture de Baronius, en y joignant Helvicus & Calvisius, qui pourront vous servir pour réduire ce que vous lirez dans un ordre facile de Chronologie, en divisant les temps en diverses Perodes ou en Siecles, comme vous le jugerez vous même à propos. Vous y pourrés ajouter la Chronologie de Jaques Capel, qui est bonne & estimée, si vous la pouvés trouver. Au reste vous n'avez que faire de vous embarrasser d'abord ni des questions Chronologiques, ni des minucies de Critique, qui vous rebuteroient assurément. Il faut s'attacher aux faits, & même aux faits principaux. Vous ne devez pas aussi vous épouvanter de la longueur de Baronius, qui semble demander toute une vie pour le lire. Vous y trouverez quantité de menuës choses que vous lirez couramment sans vous y arrester, & quantité d'actes & de pieces, que vous pouvés passer sans aucun préjudice. Voici à mon avis les faits principaux où vous vous devez attacher. Premièrement il faut avoir une idée generale de l'état des Juifs

Juifs depuis leur retour de la captivité de Babylone, & principalement sous les successeurs d'Alexandre, & sous les Romains. C'est ce que la lecture de Joseph, le *Rationarium* de Petau, la petite Histoire Judaïque de Louis Capel, vous peuvent donner, & si vous voulez y ajouter Petrus Cunæus de *Repubblica Judeorum* vous ne ferez pas mal. II. Il faut savoir, au moins en gros, les principales questions qui regardent la naissance & la vie de Jesus-Christ, & c'est à quoi vous serviront Baronius, Casaubon, & les *Dubia Evangelica* de Spanheim, que vous avez sans doute; Calvinus aussi & Jaques Capel vous y aideront, avec plusieurs petits traités que je ne vous marque pas; car il y en a une infinité que vous n'ignorez pas. III. Il faut savoir en général, l'Histoire des Apôtres & de l'Eglise naissante, l'état du Monde dans ce temps-là, la ruine de Jerusalem, &c. Les voyages de Saint Paul; l'ordre & la Chronologie de ses Epîtres. C'est à quoi vous serviront Baronius, le Sueur, *Historia Apostolica Capelli*, &c. IV. Il faut savoir en gros ce qui s'est passé dans les premiers Siècles de l'Eglise jusqu'au Concile de Nicée exclusivement, les persécutions de l'Eglise, ses Martyrs, ses Docteurs, ses Conciles, sa Discipline, la forme de son Gouvernement, les Hérésies, les Hérésiarques, les Schismes, les querelles, les Livres apocryphes ou supposez, la succession des Evêques de Rome, de Carthage, d'Alexandrie, &c. Vous trouverez une partie de tout cela dans le Sueur, dans Baronius, dans Blondel de l'Eglise, dans Petau. Mais il ne faut pas encore vous engager dans le menu, ni dans les questions de critique, il suffit d'en acquérir une idée générale. V. Après cela il faut passer à l'Histoire du Concile de Nicée, qui vous enga-

gera

gera à favoir l'Histoire de Constantin, celle d'Arius, & de ses querelles avec son Evêque, les commencemens de Saint Athanase, les Partisans d'Arius, la décision du Concile sur cette grande question, la décision de la querelle sur le jour de Pasques, &c. VI. Cela fait vous irez aux suites du Concile de Nicée, touchant Arius & les Ariens. Vous distinguerez, dans cette Histoire qui est fort vaste, ce qui regarde le droit & ce qui regarde le fait, c'est-à-dire les personnes. Vous remarquerez les Conciles qui ont été tenus sur ce sujet, les Diverses Confessions de foi des Ariens, leurs chicanes & illusions, la conduite de S. Athanase, ses persecutions, celle de S. Hilaire, celle de Liberius, celle de Felix, les principaux acteurs du côté des Ariens, l'état de Constantin même, & de sa Cour jusqu'à sa mort, l'état de ses Fils après sa mort, la puissance de l'Arianisme, son étendue, la lacheté des Evêques dans l'Orient, dans l'Occident, &c. Vous verrez tout cela assez bien pour le general dans Baronius, dans le Sueur, dans Petau, mais vous le verriez fort agréablement dans la vie de Saint Athanase faite par Herman Chanoine de Reims, qui est une fort belle piece & estimée. Dans cette Epoche ou dans les precedentes vous trouverez l'Histoire des Samosateniens, des Sabelliens, & des Photiniens qu'il ne faut pas negliger. VII. Vous viendrez en suite au retablissement de l'orthodoxie & à la decadence de l'Arianisme, qui arriva vers la fin du quatrieme Siècle, & là vous remarquerez le Schisme des Meletiens, celui des Luciferiens, l'heresie des Macedoniens condamnée par le second Concile general tenu à Constantinople, les broüilleries de l'Orient & de l'Occident sur le terme d'hypostase, & beaucoup d'autres inci-

incidens, Vous y trouverez aussi les impietez des Manichéens, les fureurs des Donatistes, les persecutions de Julien, & quantité d'autres choses donc il faut prendre une idée generale, & y remarquer les grands hommes qui y ont fleury jusques à l'heresie de Nestorius. VIII. L'Histoire de Nestorius doit être vôtre huitieme Periode; vous y remarquerez son dogme, ses disputes contre Cyrille d'Alexandrie, la querelle de Cyrille avec Theodoret, & Jean d'Antioche, la condamnation de Nestorius au Concile d'Ephese, qui fût le troisieme Oecumenique. Dans cette Periode vous devez mettre Pelagius & son heresie, avec les disputes de Saint Augustin contre lui, & les Conciles tenus sur son sujet. Vous y devez mettre aussi les persecutions que les Orthodoxes firent assez cruellement aux Donatistes, & la ruine de ces miserables. Il y faut mettre, aussi celles que souffrirent les Priscillianistes, &c. IX. Vôtre neuvieme Periode embrassera l'Histoire d'Eutyches & de son heresie, qui est pleine de grands & considerables incidents, qu'il n'est pas nécessaire de vous remarquer ici; & elle doit finir au Concile de Chalcedoine inclusivement. Ce fût le quatrieme Oecumenique. X. Le dixieme comprendra l'Histoire des diverses branches de l'Eutichianisme jusqu'au Concile qui condamna les Monothelites, où vous avez le fait d'Honorius Evêque de Rome. XI. L'onzieme peut aller jusqu'au Concile de Constantinople, qui condamna ce qu'on appelloit *tria capitula* où vous avez les inegalitez de Vigilius Pape de Rome, & son Schisme contre Sylvere. Après cela vous pouvez, comme il vous plaira, vous former d'autres Periodes pour la facilité de la memoire, dans les Siecles suivans jusqu'au tems de la Re-
forma-

formation, & vous servir de Reynaldus qui a fait la continuation de Baronius en huit volumes, où vous trouverez beaucoup de choses importantes & considerables. Jusques là je ne voudrois point que vous fissiez de Recueils, car les Recueils consomment trop de tems, mais je voudrois seulement que vous missiez en bon ordre dans votre memoire tous les principaux accidens de chaque Periode, avec le tems où les grands hommes ont fleury, & en general ce qu'ils ont fait, & que vous marquassiez sur le papier toutes les questions sur les faits qui sont en contestation entre ceux de l'Eglise Romaine & nous, selon que vous les remarquerez dans la lecture. Quand vous serez venu à bout de cela, Monsieur, vous pouvez hardiment & avantageusement entrer dans la lecture des Peres, mais non plutôt à mon avis, parce que vous n'y auriez pas tout le plaisir que vous pourriez croire, ni n'en tireriez qu'un fort petit fruit. Vous commencerez par ceux des trois premiers Siècles, & puis en suite aux autres selon l'ordre des temps. Mais à mesure que vous entrerez dans ce travail, je voudrois que vous eussiez devant les yeux votre Belarmin de *Scriptoribus Eccles.* & quelques autres Critiques de ce même genre, comme l'Abbe, Rivet, Coccus, Sixte de Sienne &c. dont la lecture vous seroit entièrement inutile, si vous la faisiez separement, je voudrois, dis-je, que vous les eussiez devant les yeux pour discerner les vrais Ecrits des Peres d'avec ceux qui sont supposés. Outre cela je voudrois que vous eussiez aussi devant les yeux votre Baronius pour le consulter sur les tems auquel les Peres ont écrit chaque Ouvrage, sur les occasions qui les y ont portés, & sur les veuës qu'ils ont eûs en les faisant, ce

que Baronius explique assez exactement, bien que souvent il soit partial, & qu'il donne quelque fois pour argent contant des conjectures de sa façon, qui n'ont ni fondement ni raison. Mais il faut user de discernement, comme vous saurez sans doute bien faire. Par ce moyen vous profiterez extrêmement de la lecture des Peres, & les entendrez beaucoup plus facilement, entrant dans leur esprit, par la representation que vous vous ferez des adversaires qu'ils ont combattus, & des fins qu'ils se sont proposées.

Pour ce qui regarde les Recueils, chacun a sa methode pour en faire, & je ne ferai pas difficulté de vous dire la mienne, bien que peut être elle n'est pas la meilleure. Quoi qu'il en soit, je m'en suis assez bien trouvé, parce qu'elle m'a épargné beaucoup de tems. Je me suis donc contenté de rapporter à de certains titres de matiere la citation de l'Auteur, celle du livre, & celle de la page de mon Edition, lors qu'en lisant j'ai trouvé quelque chose de considerable, sans m'amuser à transcrire les termes, parce que cette maniere de copier les passages tout du long, est trop longue & trop accablante. J'ai seulement marqué, par un petit trait de plume à la marge de mon Edition, le passage dont il s'agissoit, pour le trouver en suite plus facilement lorsque j'en aurois besoin, & je croique cela suffit. Au reste, entre les Peres Grecs, ceux dont la lecture semble la plus agreable & la plus importante, sont Justin Martyr, Origene, Eusebe, Chrysostome, Bazile, Gregoire de Naziance, & Theodoret. Il y a aussi de l'utilité à lire Saint Epiphane *de Hæresib.* Pour Cyrille d'Alexandrie c'est un homme dur, qui fait le grand Theologien, & qui ne dit pourtant que des choses assez mal pen-

pensées, & fort communes. Saint Irenée n'est pas un Auteur extrêmement agreable, à cause de la secheresse de sa matiere, & des extravagances inintelligibles qu'il combat. Gregoire de Nyssé est un esprit bâti à peu près comme celui de Cyrille d'Alexandrie. Saint Athanase a de la force & du bon sens, mais il y a je ne scai quoi de sombre & de fatiguant dans son style. Cyrille de Jerusalem est un Auteur assez aisé & assez naturel, mais il est si superficiel qu'on n'y trouve presque rien. Pour les autres dont j'ai parlé & dont je croi la lecture plus utile & plus agreable, quelques beaux qu'ils soient, ils ne laissent pas d'avoir leurs defauts, & des defauts très considerables. Justin Martyr est un Auteur assez net, & de bon sens, mais à peine peut on s'empêcher de l'accuser d'heresie, lors qu'on lit son Dialogue contre Tryphon avec un peu d'attention. Origene est un bel esprit, une imagination abondante, un agreable parleur, mais comme il abonde en belles choses il abonde aussi en rêveries & en pauvreté, & c'est un fort méchant modele pour bien penser. Eusebe étoit assurément un grand homme, curieux, scavant, de bon sens, & de bon goût. C'est le premier des Historiens Ecclesiastiques, & il nous a appris beaucoup de belles & de bonnes choses. Mais cela n'empêche pas qu'on n'y trouve bien des bagatelles, dont un homme judicieux comme lui ne devoit pas se charger. Il étoit infecté de l'erreur d'Arrius, & d'ailleurs homme qui aimoit à faire sa Cour, & qui a outré les loiianges de Constantin. Saint Chrysostome a été, comme vous savez, le plus excellent de tous les Prédicateurs de son tems. Il a l'esprit beau, le style agreable, naturel, & coulant. Ses Ecrits ne respirent

que la pieté. Il ne s'attache qu'à l'Ecriture, & ne s'amuse point trop à Philosopher sur ce qu'elle dit, mais il en explique simplement le sens literal. Cependant il faut avouer qu'il est fort sec dans ses explications, & qu'il ne va gueres loin dans les mysteres de la Religion. C'est toujours un Theologien fort superficiel, & souvent un Orateur fort outré dans les figures. Au reste, il étoit grand partisan des forces du franc arbitre, & demy-Pelagien pour le moins, S. Basile est un Auteur dont la lecture est agreable, & utile en même tems. Il parle bien, naturellement, & nettement, ses pensées sont de bon sens, sa Theologie solide & claire, & en un mot de tous les Peres Grecs, c'est celui que je croi le plus habile & le plus chatié, & je me souviens d'en avoir ouï faire le même jugement à feu Monsieur Daillé, qui s'y entendoit sans doute autant qu'homme de nôtre Siecle. Gregoire de Nazianze a des beautez & de l'élevation, mais il affecte trop le nombre & la cadence, & il semble qu'il ne parle jamais que ce qu'on appelle le langage de Dieux, ce qui fait le plus méchant effet du monde, car on ne regarde jamais ses Ouvrages comme des fruits de la nature, mais comme des productions de la Rhetorique, où le travail & la composition paroissent excessivement. Il n'en est pas de même de Theodoret, qui est beaucoup plus simple & plus humain. Il raisonne bien, il rapporte bien les choses comme elles sont, & quoi que ses Commentaires sur l'Ecriture soient très peu de chose, & qu'il y ait d'autres foiblesses dans ses Ouvrages qui semblent favoriser l'invocation des Saints, je ne laisse pas de l'estimer, d'autant plus qu'il y a de l'apparence que son *Historia Religiosa* & le Livre de *Curandis Græcorum afflictionibus*,
où

où se trouvent ces passages qui favorisent l'invocation des Saints, ont été alterez dans les derniers Sicles.

Quant aux Peres Latins vous avez premiere-
ment Tertullien, Auteur grand & élevé, ad-
mirable dans le tour de ses pensées & de ses rai-
sonnemens, mais dur dans ses expressions, & af-
fectant une briéveté obscure. C'étoit un esprit
austere, toujours âpre & toujours mordant, fort
coiffé de la discipline de Montanus, comme
vous savez. Sa lecture pourtant ne laisse pard'être
agreable, & il y a beaucoup à apprendre.
Saint Cyprien étoit un esprit doux, d'un style af-
sez naturel, & dans ses Ouvrages il fait par tout
paroître les caracteres d'un homme de bien, qui
aime Dieu & sa Religion. Saint Ambroise a ses
beautez, mais c'est un homme d'un faveur
mediocre, affectant les fausses pointes, & il ya
tres peu à apprendre dans la lecture de ses Ou-
vrages. Saint Hierome étoit assurément un très-
grand homme, habile en Hebreu, qui merite
d'être consulté pour la lettre de l'Ecriture de
l'Ancien Testament; mais peu pour le sens. Ses
Commentaires sont pleins d'allegories froides, &
d'applications tirées par les cheveux. Parmi le reste
de ses ouvrages, vous avez son traité de *Scriptor.*
Eccles. qui est une pièce fort utile. Par tout ail-
leurs on voit que c'étoit un homme fort empor-
té, grand exaggerateur, & outrant toujours les
matieres. Je viens à Saint Augustin, à la lecture
duquel je vous conseille de vous attacher, parce
qu'il y a beaucoup à apprendre, soit pour la
Theologie, soit pour la Morale, soit pour la beau-
té des pensées. Il avoit l'esprit admirablement
beau, l'imagination abondante & heureuse, mar-
quant presque par tout une grande pieté, une

grande justice, & une grande charité. C'est le premier des Peres qui a su ce qu'on appelle Hypothese ou Systeme dans la Theologie. Toutes ses œuvres Polemiques sont fort belles & dignes d'être luës avec application. Sa *Guë de Dieu* est belle, son traité *de vera Religione* est excellent, son *Enchiridion* de même, *De agone Christiano* n'est pas mauvais. Ses Sermons sont fort peu de chose, ses Pseaumes encore moins, ses explications sur Saint Jean, sur l'Épître aux Romains n'ont rien de considerable. Ses questions sur divers Livres du V. Testament sont quelque chose. Il donne un peu trop dans l'allegorie, il repete souvent les mêmes pensées, il affecte les fausses antitheses, mais c'étoit l'esprit de son Siecle. Il y a une chose qui flétrit extremement sa memoire, savoir qu'après avoir été dans des sentimens de douceur & de charité, touchant la conduite qu'on doit tenir envers les heretiques, les contestations qu'il eût avec les Donatistes l'échaufferent tellement qu'il changea du blanc au noir, & soutint hautement qu'il falloit persecuter les heretiques, & les contraindre à la foi Orthodoxe, ou bien les exterminer, qui est un sentiment, comme vous voyez, fort terrible & fort inhumain.

Je n'irai pas plus avant sur cet article, Monsieur, & je m'y suis peut-être plus étendu que vous n'eussiez désiré. Je viens au second point de votre Lettre, qui regarde la matière de la Justification. Il s'agit donc de savoir précisément en quel état est à l'égard de Dieu un fidèle, un homme que Dieu a déjà reçu dans sa Communion & dans la Communion de Jesus-Christ son Fils, & qu'il a par consequent justifié, & adopté au nombre de ses enfans. Il s'agit, dis-je, de savoir en quel état il est, lors qu'il lui est arrivé de tomber dans

des

des péchez énormes, & qu'il ne s'en est pas encore relevé par la repentance. Il s'agit de savoir s'il est en état de salut ou de damnation, si Dieu l'aime de cet amour d'acquiescement qui fait nôtre Justification, ou si au contraire Dieu le regarde comme un criminel, qu'il juge digne des flammes éternelles. La question est d'une tres-grande importance, & vous savez que Monsieur Arnaud en a pris occasion de nous rendre odieux à toute la Terre, & de soulever tout le monde entier contre nous, pour nous exterminer comme des execrables, en nous imputant calomnieusement beaucoup d'impietez, dont par la grace de Dieu nous sommes fort innocens. Il n'est pourtant pas tout à fait aysé de decider la question, parce que peu de nos Docteurs l'ont traitée. Ils n'ont eû en veuë sur la matière de la Justification, que les questions principales, agitées entre nous & l'Ecole Romaine, qui sont, si la Justification se doit prendre dans le sens du Barreau, ou dans une signification morale, si nous sommes justifiez par la foi & par les œuvres tout ensemble, ou par la foi seulement. La chose même dont-il s'agit a ses difficultez & ses embarras, qui font que l'Esprit a de la peine d'abord à se determiner. Car d'un côté, comment se peut il qu'un homme justifié & reçu en grace avec Dieu, dechée de sa Justification, puisque l'Ecriture nous dit, *Que les dons & la vocation de Dieu sont sans repentance?* Cela ne choque t'il point le dogme de la perseverance, qui est si solidement établi dans l'Ecriture? Comment se peut-il concevoir qu'un vrai fidèle qui n'a point perdu l'habitude de la foi, qui a conservé encore l'essence d'une veritable regeneration, ait perdu pour un peché actuel qu'il aura commis, le droit de son adoption, la Com-

munion de Jesus-Christ , le droit à la vie éternelle? Et s'il n'a rien perdu de tout cela, comment se peut-il qu'en même tems il soit dans l'obligation de la mort éternelle & en état de damnation? La difficulté devient encore plus grande par l'idée qu'on se forme quelquefois de la Justification, comme d'un acte que Dieu a fait de toute éternité, & dont il ne fait dans le temps que donner le sentiment à ses fidèles, car si nous sommes justifiés devant Dieu de toute éternité, il n'y a nulle apparence que nous puissions jamais être en état de damnation. D'autre côté comment se peut-il que Dieu reconnoisse pour sien un parjure , un adultere , un meurtrier , & que dans ce même moment qu'un homme commet quelqu'un de ces crimes détestables , Dieu le regarde comme étant actuellement en paix avec lui, & comme un sujet digne du salut & de la vie éternelle? Puisque vous le voulez, Monsieur, je tacherai de vous développer cette matière, & de vous en expliquer nettement mon sentiment, qui est assurément celui de nos Eglises, & c'est ce que je ferai par les Propositions suivantes.

La Première est *Qu'il faut soigneusement distinguer l'Élection d'avec la Justification, & se donner bien de garde d'en confondre les idées.* En effet l'Élection est un acte de Dieu en qualité de Maître souverain des événemens, qui par son bon plaisir résout en soi-même qu'une telle ou une telle chose fera. La Justification est un acte de Dieu Juge, qui prononce un tel ou un tel Arrêt, selon la Loi qu'il a établie & sous laquelle les hommes vivent, & non selon son bon plaisir. L'Élection ne suppose point de bonnes qualitez dans la creature , elle est independante d'aucune condition qui soit en nous. La justification suppose en nous
des

des qualitez, sans lesquelles il ne seroit pas possible que Dieu nous justifiât. L'Élection est un acte de toute éternité, la Justification est un acte qui se fait dans le temps, car il faut que l'homme soit actuellement, & qu'il soit actuellement fidèle pour être actuellement justifié. C'est une erreur grossiere de concevoir nôtre Justification comme faite *ab aeterno*, sous pretexte que Dieu nous a élus *ab aeterno*. Car si cela étoit, il faudroit dire que Saint Paul avant sa conversion, pendant qu'il étoit un Persecuteur enflammé de rage contre l'Eglise, étoit actuellement justifié, actuellement en paix avec Dieu, actuellement dans la Communion de Jesus-Christ, ce qui est absurde. Il en faudroit dire de même du bon Larron, pendant qu'il commettoit ses brigandages. On peut bien dire donc que l'Élection est un projet, & un dessein que Dieu a fait de mettre les hommes en état de Justification, & de les justifier en suite, mais on ne peut pas dire que ce soit précisément une Justification, comme on peut dire que le Decret de créer le Monde, qui est éternel, est un projet ou un dessein de creation, mais non que ce soit une création actuelle, sans tomber dans l'impertinence. La Justification suppose en l'homme des qualitez que la Loi Evangelique demande, & quand ces qualitez n'y sont pas il n'y sauroit avoir de Justification. Il n'est pas nécessaire ce me semble de pousser plus avant l'explication & la preuve de cette Première Proposition, car je croi qu'elle est évidente d'elle-même, & si quelcun vouloit chicaner sur cela, il le faudroit arrêter par l'autorité de Saint Paul, qui non seulement fait de l'Élection & de la Justification deux actes differens, mais qui de plus met la vocation efficace entre deux; *Ceux qu'il a*, dit-il, *prédestinez il les a a-*

peliez & ceux qu'il a appellez, il les a justifiez. Chacun fait que la vocation efficace se fait in tempore, la Justification donc qui la suit se fait aussi in tempore, long-temps après l'Electio qui est éternelle.

II. Proposition. *L'Electio de sa nature est un acte irrevocable, car c'est un acte du bon plaisir de Dieu, independant de toute condition de la part de la Creature; & Dieu est immuable dans ses desseins. Mais la justification de sa nature, & considerée en elle-même, sans aucun rapport à l'Electio, est un acte revocable parce qu'il dépend des qualitez qui sont dans la Creature, laquelle d'elle même est muable.* La première Partie de cette Proposition n'a pas besoin d'être prouvée entre vous & moi. Elle regarde seulement les Arminiens qui font l'Electio muable, parce qu'ils la font un acte de Dieu Juge, dépendant de la condition de la creature, & non un acte de son bon plaisir. La seconde se prouve d'elle-même par la simple difference qui distingue la Justification d'avec l'Electio. Car la Justification n'est point un acte du simple bon plaisir de Dieu, mais un acte judiciaire de sa misericorde, qui depend d'un côté du droit Evangelique que Dieu a établi, & de l'autre, de l'état où se trouve la Creature. Elle n'est donc par irrevocable de sa nature. Au contraire sa nature est de ne durer qu'autant que durera l'état où elle demande que la Creature soit; si cet état est immuable la Justification le sera de même, si l'état change la Justification changera aussi. Et il ne faut pas s'imaginer qu'il y ait pour cela aucune mutabilité en Dieu, car la mutabilité est dans la creature, & c'est l'immutabilité même de Dieu qui fait cet effet. Dieu seroit muable s'il justifieoit également la Creature lorsqu'elle est dans de dif-
ferens

ferens états , car il approuveroit également des choses contraires. Si la bouë se changeoit en cire le soleil la ramolliroit , mais si derechef cette cire se changeoit en bouë , le soleil la durciroit. D'où viendrait cela , si ce n'est de la nature immuable & uniforme des rayons du soleil ! Il en est ici de même , lorsque l'infidèle devient fidèle ; Dieu le justifie , mais si de fidèle il redevenoit infidèle Dieu revoqueroit sa Justification , & cela seroit ainsi par l'uniformité & l'immutabilité des jugemens divins , qui condamnent toujours l'infidèle , & qui absolvent le fidèle. Si Dieu en usoit autrement il y auroit en lui de l'inégalité. L'Écriture établit clairement cette vérité. *Quand le juste , dit Dieu lui même au 15. d'Ezechiel , se détournera de sa justice & fera iniquité il mourra pour ces choses là , il mourra pour son iniquité qu'il aura commise ; Et quand le mechant se détournera de la mechanceté qu'il aura commise , & qu'il fera ce qui est juste & droit il fera revivre son ame.* Puis tout d'une suite , pour montrer que cette difference conduite envers de mêmes personnes vient , non de l'inégalité de Dieu mais de celle de la Creature , & que quant à Dieu il demeure toujours uniforme dans ses actes , il ajoute. *Et la maison d'Israel dira , la voye du Seigneur éternel n'est pas bien réglée. ô Maison d'Israel mes voyes ne sont elles par bien réglées , & ne sont ce pas plutôt vos voyes qui ne sont pas bien réglées ?* C'est ainsi que l'Écriture le decide , Monsieur , & il faut acquiescer à ses Oracles.

III. Proposition. *Ce qu'il y a d'irrevocable & de constant dans la justification d'un fidèle , vient , non de la nature de la justification considéré en elle-même , mais de la nature des principes ou des causes d'où dependent les conditions que Dieu demande dans*
la

la Creature, pour la justifier. Il est certain que la Justification dépend de l'état où se trouve l'homme, & cela ne peut-être autrement, parce que, comme je viens de le dire, c'est un acte de Dieu Juge. Or un juge donne roûjours ses Arrêts selon que la personne dont il s'agit se trouve, ou ne se trouve pas conforme à la Loi qui lui sert de regle, autrement il y auroit en lui acception de personnes, ce qui résiste au caractère d'un bon Juge, & l'Ecriture nie formellement qu'il y en ait en Dieu. Il faut donc nécessairement avouer ce que porte ma Proposition, savoir que s'il y a quelque chose de constant & d'inebranlable dans la Justification d'un fidèle, cela ne vient pas de la Justification même, mais des sources ou des principes d'où dépend nôtre persévérance en la foi & en la piété. Si la foi & la piété sont des choses qui ne souffrent nul changement, la Justification n'en souffrira pas aussi, & par le contraire elle en souffrira si la foi & la piété en souffrent. Jusques-là il me semble qu'il n'y a pas de difficulté. Tout dépend donc de savoir trois choses. La première quelles sont les conditions que Dieu demande dans la Creature pour la justifier, dans quel degré il les demande, afin d'être en paix avec elle, & de quelle manière il les demande. La seconde, de quels changemens ou de quelles prévarications sont actuellement capables les fidèles à l'égard de ces conditions. Et la troisième, quel changement recoit la Justification, lors qu'il arrive que les conditions souffrent en effet les changemens dont elles sont capables. C'est ce qu'il faut désormais éclaircir.

IV. Proposition. *Dans la Justification il faut soigneusement distinguer les conditions supposées, & les conditions imposées. Les conditions supposées sont*
la

la Foi & la Repentance, les conditions imposées sont la Perseverance dans la foi, & dans la Repentance, & une pratique perpetuelle de la Sainteté. Il n'est pas necessaire de parler ici des conditions supposées, ni de faire voir qu'il n'est pas possible que Dieu justifie l'homme, s'il ne trouve en lui une foi veritable & une repentance sincere. Cela ne tombe pas en question. Il est encore moins necessaire de parler ici de la nature de cette foi & de cette repentance, car cela n'est pas de nôtre sujet. Je dirai seulement que par la foi il faut entendre un veritable recours à Jesus Christ, & par le moyen de Jesus Christ à la misericorde de Dieu, que par la repentance il faut entendre une vive & sensible douleur d'avoir offensé Dieu, & une resolution sincere de ne le plus offenser. Pour les conditions imposées, vous voyez bien, Monsieur, qu'il faut nécessairement les admettre, & appliquer à ce sujet ce que Jesus Christ disoit au Paralytique, *Tu as été rendu sain, ne péche plus desormais, que pisne t'avienne.* La Justification n'est pas un acte passager ou momentané en Dieu, comme seroit l'Arrêt que prononceroit un homme, c'est un de ces actes qu'on appelle permanens, qui doivent toujours durer pour déployer leur vertu, c'est un état de paix ou Dieu est avec sa Creature, à qui il pardonne les pechez, une amour d'acquiescement qu'il a pour elle, une adoption & une tendresse paternelle qui n'a plus d'effet dès qu'elle cesse un moment. Il est donc nécessaire pour le faire subsister, que nous perseverions dans la Foi & dans la Repentance qui l'ont fait naître, autrement elle s'évanoüiroit. Dieu nous impose donc cette condition avec beaucoup de justice & de sagesse. Il en est de même de la vie Sainte & Chrétienne qu'il exige de nous pour
l'ave-

l'avenir. Une des plus grandes impietez où l'on pût tomber, seroit de s'imaginer que dans l'acte de nôtre Justification Dieu nous pardonât nos pechez passez, sans se mettre en peine de quelle maniere nous vivrions dans la suite. Celas'appellerait au style de l'Ecriture *changer la grace de Dieu en dissolution, & faire de Jesus Christ un Ministre du peché*, ce qui seroit le plus horrible des blasphemes. Il n'y a que des libertins & des prophanes qui puissent avoir de telles pensées. *La grace salutaire à tous hommes nous est clairement apparüe, & elle nous enseigne qu'en renonçant à toute impieté & aux convoitises mondaines, nous vivions dans ce present Siecle, sobrement, justement & religieusement.*

V. Proposition. *Par cette vie sainte & juste que Dieu exige de nous pour l'avenir, dans l'acte de nôtre premiere Justification il faut entendre une Justice & une Sainteté parfaite & exempte de toute sorte de pechez & de defauts.* Il ne seroit pas nécessaire de prouver cette proposition, car elle est conforme à la nature de Dieu, & à celle de son Evangile. Cependant examinez là, je vous prie, Monsieur, & voyez si l'on peut dire raisonnablement, que Dieu, lorsqu'il nous justifie, exige à la verité de nous que nous vivions saintement, mais qu'il n'entend pas que nôtre sainteté soit si parfaite, qu'il ne nous permette en même tems de commettre beaucoup de péchez. Ne seroit ce pas, au moins à quelque égard, faire de l'Evangile une Loi de licence & de libertinage? Jesus Christ seroit il venu au Monde pour nous acquerir le droit de commettre quelques fautes impunement? Son Sang nous auroit il déchargez d'une partie de l'obligation naturelle où nous sommes d'être saints & justes? La Loi morale n'est elle pas de-

demeurée dans toute sa force & dans toute son étendue, pour être la règle des Chrétiens? Tout ce qui la choque ou la viole, de quelque manière que ce soit, n'est-il pas un péché de sa nature, & se peut il concevoir que Dieu relache tant soit peu de ce droit naturel, qui est fondé sur son essence éternelle & immuable? Si l'on concevoit que Dieu permit à ses justifiez de tomber dans quelques fautes, ces fautes ne seroient plus de pechez, il ne seroit plus nécessaire d'en demander pardon, & l'on les pourroit commettre, non seulement impunément, mais même en bonne conscience, car on seroit fondé sur la permission de Dieu, & sur ce prétendu relachement Evangelique. Vous voyez bien, Monsieur, que cette Theologie seroit la plus méchante du monde, contraire à celle de Jesus-Christ & de ses Apôtres, qui nous exhortent à être parfaits comme nôtre Pere celeste est parfait.

VI. Proposition. *Il ne faut pas s'imaginer que Dieu en nous justifiant nous pardonne nos pechez à venir, de même que les passez, ce n'est ni la Theologie de l'Ecriture ni celle de nos Eglises.* Je suis persuadé, Monsieur, qu'il n'y a jamais eû d'homme sage parmi nous, qui ait pris en effet le parti que cette Proposition condamne. Ce n'est point le sentiment d'Amesius, ni de Macovius, ni de Voëtius, quoi que vous en disiez, & vous vous êtes trompé à leur égard, pour n'avoir pas assez examiné leurs Hypotheses. Monsieur B. m'a fait l'honneur de m'écrire, pour m'assurer en propres termes qu'il n'étoit point dans cette opinion, & qu'il ne connoissoit personne qui y fût, à la reserve d'un certain pauvre esprit, qui servoit de jouët aux autres, & qui étoit chez un Gentilhomme appelé Roquétaillade. Je n'ignore pas
les

les calomnies & les imputations des Arminiens, de Thomson, & nouvellement de Monsieur Arnaud. Mais ce sont des calomnies dont on s'est fort bien justifié. Quelques Hollandois préoccupés, ou de l'Hypothèse des Hyperlapsaires, ou de ce qu'ils appellent la grace particulière, peuvent avoir donné lieu à cette accusation par des expressions imprudentes, que les adversaires ont tournées à un autre sens. Mais au fond ils n'ont point eû la pensée qu'on leur impute. Ils ont regardé la Justification dans le Decret éternel de l'Élection, entant qu'elle est contée parmi les moyens que Dieu a préparez pour le salut de ses Elus, & entant qu'elle a été résolue irrevocablement par ce Decret. Dans cette vue il leur peut-être échappé quelque chose de dur, dont leurs ennemis ont abusé. Mais qu'en considérant la Justification en elle même, entant qu'elle se fait actuellement *in tempore* comme une suite de nôtre Conversion, ils aient soutenu que Dieu, tout d'un coup & dans le premier Acte qui nous recoit en sa Grace, nous ait positivement & libéralement pardonné tous nos pechez passés, présents, & avenir, c'est ce qu'on ne peut pas à mon avis leur imputer sans leur faire injustice. Il y a quelque chose de trop errangé dans ce sentiment, pour l'attribuer à des gens sages.

I. Il est inouï que parmi les hommes mêmes, quelques bizarres & dereglez qu'ils soyent dans les actes de leur gouvernement, un Pere, un Roi, un Magistrat Souverain, un particulier, en faisant Grace pour les offenses passées, soit allé jusques là que de pardonner aussi celles qui seront commises dans la suite. La nature repugne à cela. Car comme la justice ne peut point punir actuellement un homme pour des fautes avenir, qu'il

qu'il n'a pas encore commises, la clemence ou la misericorde ne peut pas aussi remettre des pechez, qui ne sont pas encore commis. La droite raison ne souffre pas ces sortes d'anticipations. Pendant que l'homme est innocent à l'égard de quelque peché, il doit jouir des droits de son innocence & ces droits ne permettent pas qu'on l'en punisse, ni qu'on l'en absolve n'en étant pas encore coupable. Pourquoi voudroit on que Dieu fît ce qu'aucun Tribunal humain, quelque deregé qu'il ait été, n'a jamais fait! Pourroit on concevoir sans quelque espece d'extravagance, que pendant qu'Adam étoit encore dans l'état de sa Justice, Dieu l'ait traité comme s'il eût déjà commis le crime qu'il commis après! L'a-t-il regardé dès lors comme l'objet ou de sa justice ou de sa misericorde, l'a-t-il puni, ou l'a-t-il pardonné! Non sans doute. Il faut laisser chaque chose dans son tems, dans son rang, & dans son ordre, le peché marche le premier, la punition ou le pardon viennent en suite. On peut bien dire que Dieu prevoyant le peché de la Creature, résout de la condamner ou de la justifier, de la punir, ou de la pardonner, quand le peché aura été commis, mais de dire qu'il la condamne ou qu'il la justifie, qu'il la punisse ou qu'il la pardonne actuellement & de fait, avant qu'elle ait commis le crime, c'est ce qui ne se peut dire, sans mettre tout en desordre. II. Dieu ne pardonne jamais des crimes, que la Repentance n'intervienne entre le peché & le crime. Comment donc pourroit on dire qu'au premier moment de nôtre Justification, Dieu n'eût pardonné nos pechez futurs? Est ce que nous nous en sommes déjà repentis? Mais qui a jamais ouï dire qu'on se soit repenti des fautes où l'on n'est

pas encore tombé, où l'ont ne songe pas, & dont on n'a encore nulle idée? J'avouë non seulement que les gens de bien doivent tous avoir, mais qu'ils ont même en effet une vive douleur de leurs infirmités, un déplaisir sensible de se voir exposés aux tentations & sujets aux cheutes, & que cela même est un principe & un germe de Repentance, à l'égard des fautes qu'ils commettront dans la suite du tems. Mais cela ne suffit pas pour dire que Dieu leur pardonne leurs pechez avenir, car quand ils tombent en suite dans ces pechez, cette douleur & ce déplaisir se relachent extrêmement, & demeurent souvent fort longtemps dans ce relachement, sans produire aucun effet à l'égard de ce péché particulier qui vient d'être commis, d'où il s'ensuit que cela ne suffit pas pour le faire pardonner. Car comment voulez vous que Dieu nous pardonne un crime, qui aura desolé notre conscience, qui aura ébranlé la foi, la piété, la charité, qui aura troublé tout l'état de la Regeneration, qu'il le pardonne, dis-je, sans l'intervention d'une Repentance particuliere, & explicite comme on parle, à l'égard de ce péché même, & sans un actuel recours à la Misericorde de Dieu. On pourroit peut être dire que Dieu nous pardonne nos pechez avenir, au moment de notre premiere Justification, non en consideration de cette douleur generale, dont je viens de parler, mais en vue de la Repentance particuliere, qu'il sçait bien que nous en aurons, après les avoir commis. Car il voit cette Repentance dans les Decrets de son Election. Et c'est, dira-t-on, un axiome de l'Ecole que les causes morales, du nombre desquelles est la Repentance, agissent avant même qu'elles soient. Mais cela même ne se peut dire, & l'axio-

l'axiome de l'Ecole n'a point de lieu dans cette occasion. Les voyes que l'Esprit de Dieu suit pour relever les fidèles de leurs tristes cheutes, ne s'accordent pas avec cette pensée. Car quand il n'excite pas en nous la Repentance, il ne le fait pas en nous mettant devant les yeux, que Dieu nous a déjà pardonné ce peché-cy, mais qu'il l'a fait en ayant égard à la Repentance que nous en aurions, & qu'ainsi il ne faut pas frustrer Dieu de son attente. On ne fait jamais de ces sortes de raisonnemens. Les voyes de l'Esprit Divin sont tout autres. Il nous fait sentir d'abord la colere du Dieu que nous avons irrité, il excite en nous la frayeur de ses Jugemens, il nous fait considérer la grandeur & l'énormité de nôtre faute, l'ingratitude que nous avons eüe pour les bontez d'un Pere qui nous aimoit si tendrement, l'état heureux où nous estions auparavant, & dont nous sommes dechûs, le pitoyable état où nous nous sommes mis, ayant perdu cette amour paternelle qui faisoit toute nôtre joye. Il nous relève en suite par l'esperance d'obtenir encore grace & pardon, si nous recourons au Tribunal de la misericorde. Il forme en nous des desirs ardens de retourner en paix avec Dieu, & enfin il nous fait prier ardemment & instamment, afin qu'il plaise à Dieu de nous pardonner; & comme d'un côté il ne se peut dire sans impieté, que les idées de cette Repentance soyent fausses & trompeuses, puisqu'elles viennent de l'Esprit de Dieu, & qu'elles sont toutes conformes à sa parole, & que de l'autre elles ne s'accordent point avec cette Hypothese, que Dieu nous a pardonné tous nos pechez passez, présens, & avenir, en consideration de nôtre Repentance future, mais qu'elles supposent au contraire que Dieu ne nous

pardonne, que quand nous nous repentons actuellement; il faut necessairement conclurre, de là que cette derniere Hypothese est veritable & que l'autre est fausse & illusoire. Vous dites, Monsieur, dans votre Lettre, qu'on distingue l'acte de la foi qui nous justifie d'avec l'acte qui nous console. J'en demeure d'accord. L'acte qui nous justifie, c'est celui par lequel nous avons recours à la misericorde du Pere, par la satisfaction & le merite de son Fils; celui qui nous console est une acte de reflexion, que nous faisons sur ce que nous avons fait, en recourant ainsi à Dieu par Jesus Christ. C'est cette reflexion qui fait naître en nous le doux sentiment de la remission de nos pechez, & de nôtre paix avec Dieu. Tout cela est vrai. Mais de dire, comme vous ajoutez, qu'on dit que le fidèle dans sa chute est privé seulement de cet acte qui le console, & non de celui qui le Justifie, c'est-à-dire en un mot qu'il est en effet justifié, mais qu'il ne le fait pas, qu'il n'en a pas le sentiment, c'est, ce me semble, s'engager dans de grandes absurditez. Car pourquoi ne le sauroit-il pas, puisque avant que de tomber dans son peché, il le savoit ou le devoit savoir, selon cette Hypothese puis qu'il étoit persuadé, ou le devoit être, que Dieu lui avoit pardonné tous ses pechez avenir? Aura-t-il perdu tout d'un coup la memoire d'une chose qu'il savoit deux heures auparavant? Est-ce que dans le plus fort accès du peché, un homme qui sera imbû de cette doctrine, ne pourra pas dire, Dieu en me justifiant m'a pardonné tous mes pechez avenir, celui-ci donc que je commets maintenant est déjà pardonné, & c'est une verité que la passion ne me suggere pas à present, mais que la foi m'a dictée depuis long-tems. Je ne voi donc pas com-
ment

ment un homme dans l'acte même de son peche, ne peut pas jouir de cette douce consolation, qui vient du sentiment de la remission de ses pechez, & de sa paix avec Dieu. D'ailleurs n'est-ce pas attribuer à Dieu des manieres trompeuses & indignes de sa sincerité. Il est en paix avec un homme, & il le prive des sentiments de cette paix, il lui a pardonné ce peché même qu'il commet, & il ne lui donne pas la connoissance de ce pardon, au contraire il le remplit du sentiment de sa colere & de la frayeur de ses jugemens, colere & jugemens qui sont imaginaires, sans verité & sans realité, mais il fait tout cela pour obliger l'homme à lui demander un pardon qu'il lui a déjà accordé depuis long-tems. En verité, Monsieur, il faut que ceux qui forment de telles idées de Dieu n'y songent pas, où qu'ils n'ayent gueres d'envie qu'on les en croye. Ceux qui sauront bien ce que c'est que de Dieu, ne seront pas capables, à mon avis, d'une telle Theologie.

III. Vous n'ignorez pas, sans doute, les declamations qu'à fait contre nous Monsieur Arnaud, qui nous impute d'enseigner qu'en même tems qu'un homme commet des meurtres, & des adulteres, il ne laisse pas d'être l'enfant cheri, & bien aimé du Ciel, que tous ses pechez, & celui là même qu'il commet, avec cent autres qu'il commettra dans la suite lui sont déjà pardonnés, qu'en même tems qu'il succombe sous la tentation du Demon, il est le Temple de la Divinité, & que Jesus Christ, & Belial sont associez dans un même sujet. Ce sont des accusations, comme vous voyez, fort odieuses & fort importunes. Cependant je ne voy pas qu'on y puisse repondre solidement dans l'Hypothese que je combats. On peut chicaner, mais je suis fort trompé si l'on a quel-

quelque chose de bon à dire. Enfin il est certain que de la maniere que les hommes sont faits, c'est une chose fort dangereuse que de leur prêcher que Dieu leur a déjà pardonné tous les pechez, qu'ils pourront commettre, quels qu'ils soient, & que dans le tems même qu'ils les commettront, & dans tout celui où ils demeureront impenitens, ils seront toujours justifiez, & ne perdront nullement le droit qu'ils ont au salut éternel. Donnez à cela le tour qu'il vous plaira, adoucissez le autant que vous voudrez, vous n'empêcherez jamais, qu'on n'en tire des conséquences pernicieuses pour la vertu & pour la sainteté. J'avouë que ces conséquences ne seront pas justes, si elles vous induisent au crime, car il n'y peut jamais avoir de bonnes raisons pour faire le mal, mais il faut reconnoître aussi de bonne foi, que cette doctrine deshonore Dieu, quand elle le fait être en paix avec une creature souillée, que de plus elle diminue extrêmement l'averfion & l'horreur que les hommes doivent avoir pour le peché; & enfin qu'elle fournit à la passion des pretextes fort specieux & fort seduifans pour endormir la conscience.

VII. Proposition. *Dieu en nous imposant la condition de vivre désormais dans une sainteté parfaite, y ajoute ce temperamment, savoir, que si pourtant il nous arrive de tomber dans des pechez d'infirmité, qui n'aillent pas jusqu'à détruire entierement l'ouvrage de nôtre regeneration, il nous les pardonnera, moyennant nôtre repentance, & un recours sincere à sa misericorde, & au sang de Jesus Christ son Fils.* Je ne fai, Monsieur, s'il est necessaire de prouver cette proposition, qui fait toute la consolation & toute l'esperance des fideles. Mais je fai bien qu'elle est toute de l'Ecriture qui exhorte les fideles

les d'aller avec assurance au Trône de la grace, pour y obtenir miséricorde en tems oportun, qui nous assure que si nous avons peché nous avons un Avocat envers le Pere qui est Jesus-Christ le juste, qui nous promet que Dieu nous pardonnera, comme un bon Pere pardonne ses enfans qui le servent, qui nous ordonne quand nous prierons de dire nôtre Pere, pardonne nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offencés. Il y a mille passages semblables. En effet c'est une des principales différences qui distinguent l'Alliance Legale d'avec l'Evangelique. Car la Loi pour conserver à l'homme sa Justification, lui imposoit la condition d'une sainteté parfaite, sans y ajouter aucune promesse de grace lors qu'on auroit peché, & sans admettre la repentance. Mais l'Evangile en nous imposant la même condition que la Loi, admet neantmoins la repentance, & nous ouvre jusqu'à la fin de nôtre vie, le chemin au Trône de la miséricorde, pour nous remettre en paix avec Dieu. Au reste pour expliquer un peu plus nettement le sens de ma Proposition, il faut ici distinguer trois sortes de pechez, qu'on pourroit concevoir qu'un fidèle seroit capable de commettre après sa premiere Justification. Le premier est l'Apostasie du cœur, & par l'Apostasie du cœur, je n'entens pas simplement une haute & formelle, renonciation à la Religion de Jesus Christ, qui aille jusqu'à éteindre les lumieres de la vraye foi, & à précipiter l'homme, ou dans la prophétation, ou dans quelque Religion fausse & mechante, j'entens tout ce qui pourroit aller, jusqu'à détruire l'ouvrage de la Conversion, ou de la Regeneration, c'est-à-dire, jusqu'à ôter entièrement à la Pieté, & à la Sainteté le regne du

Cœur de l'homme, & à y retablir le regne du Monde, celui de Satan, & celui du peché, de quelque maniere que cela se fasse. La seconde sorte de pechez, est de ceux qu'on appelle *quotidiana incurfionis* qui bien qu'ils soient grands & dignes de mort éternelle, si on les considere par égard à la Majesté infinie de Dieu qu'ils offensent, & à sa Loi qu'ils violent, sont pourtant legers & petits, si on les compare avec d'autres, & si on les regarde ou dans leur matière ou dans leurs circonstances, ou par égard à l'effort de la passion qui les a causez, ou par égard à l'impression qu'ils ont faite dans le cœur, ou par égard à cette partie de la pieté & de la vertu qui en souffre de la diminution. Je mets en ce rang par exemple un petit excès de divertissement, le larcin d'une pomme ou d'une autre chose de petite consequence, un mensonge officieux, une raillerie un peu trop vive, & je scai combien d'autres de cette nature, où les plus gens de bien tombent tous les jours. Les troisièmes pechez sont ceux qu'on appelle crians & énormes, qui sont grands & considerables par leur matière, qui sont accompagnés de circonstances qui les aggravent, qui procedent d'un violent effort de la passion, qui font une funeste ravage dans la conscience, & qui en effet choquent la pieté & la sainteté dans une partie très importante & très sensible, & y font une breche considerable. On donne d'ordinaire pour exemple de ces sortes de pechez, l'adultere & le meurtre que David commit, & la chute de Saint Pierre. Je ne pense pas qu'il y ait personne qui ne doive admettre cette distinction ; & je la suppose comme raisonnable & hors de contestation. Pour expliquer donc ma proposition, je dis premierement, que quand
Dieu,

Dieu, dans l'acte de nôtre Justification, nous admet à la repentance pour les pechez que nous commettrons dans la suite, & qu'il nous promet de nous les pardonner, il ne faut nullement étendre cette promesse jusqu'au crime de l'Apostasie du cœur. Je ne touche pas encore la question qui est entre nous & ceux de l'Eglise Romaine, avec les Arminiens & les Sociniens, pour savoir si cette apostasie est possible, & si elle arrive en effet, je la suppose à present possible comme ils le prétendent. Mais je dis que quand elle arriveroit en effet, elle seroit sans retour & sans remission. C'est ce qu'on peut fort bien conclurre à mon avis par un raisonnement du moins au plus, de ce que l'Ecriture enseigne touchant ceux qui péchent du péché contre le Saint Esprit. Saint Paul en dit formellement deux choses, "l'une qu'ils ne peuvent être renouvellez à repentance, & l'autre qu'ils ne reste plus pour eux de sacrifice pour le péché. Si cela est dit de ceux qui n'avoient pas encore reçu la veritable forme de la conversion ou de la regeneration, à combien plus forte raison le devroit on dire des vrais fideles, s'il se pouvoit faire qu'ils tombassent dans cette apostasie dont-il s'agit. Il faut donc exclurre ce crime là de la clause, qui dans la Justification promet le pardon & admet la repentance. En second lieu, je dis qu'en appliquant, cette clause aux pechez du second ordre que j'ai nommez *quotidiana incurfionis*, comme il le faut faire sans doute, on doit être persuadé que Dieu n'exige pas de nous à cet égard une repentance explicite & formelle pour chacun de ses pechez. Ce seroit jeter les consciences dans le desespoir, & rendre la Justification inutile. Car qui peut avoir une connoissance distincte de tous les pechez de cette nature qu'il commet? Il suffit donc de

cette repentance implicite & generale , par laquelle l'homme reconnoît sa foiblesse, la deplore, & prie Dieu de la lui pardonner; Or parce que cette repentance generale accompagne toujours le fidèle, & que les pechez dont nous parlons n'en éteignent point l'habitude, ni n'en empêchent les actes, on peut assûrer que ces péchez ne troublent presque jamais cet état d'amour & de paix où Dieu est envers le fidèle, non que de leur nature ils ne le dûssent faire, mais parce que Dieu les supporte dans ses enfans, & qu'il les couvre & les pardonne continuellement par son indulgence. Il n'en est pas de même des pechez du troisieme ordre, ils violent la Loi de Dieu en des parties beaucoup plus importantes, ils font des brèches beaucoup plus considerables à son Alliance & à sa Communion avec l'homme, ils ébranlent tout l'état de la régénération, ils font de fortes & de terribles impressions dans le cœur & dans l'Esprit pour les gâster, ils font de funestes ravages dans la conscience. Il n'est donc pas possible qu'une simple repentance generale soit habituelle, soit actuelle, les efface. Il faut une repentance formelle, distincte, explicite, & une repentance même très-sincere, très-vive, & très-forte. On en pourroit donner plusieurs raisons, mais comme je fais une Lettre & non une Dissertation de Theologie, je me contenterai de celle-ci qui est essentielle, c'est que pour rétablir l'homme dans la paix de son Dieu, il faut necessairement rétablir son propre cœur dans l'état où il étoit auparavant, & outre cela il faut qu'il se condamne soi-même tout de nouveau, & que par l'experience qu'il vient de faire de sa foiblesse, il prenne une nouvelle resolution de prendre désormais de plus près garde à soi-même, & de ne se plus
negliger

negliger comme il a fait ; en un mot il faut qu'il renouvelle en lui l'amour de la vertu & la haine du vice , il faut qu'ils s'anéantissent de nouveau, non seulement devant la justice , mais aussi devant la miséricorde divine , qu'il a si cruellement outragée. Et c'est ce qui ne se peut faire que par une repentance expresse, distincte, & explicite comme on parle. Mais il faut aller plus avant & voir ce qui arrive en effet au fidèle à l'égard des conditions que Dieu lui a imposées dans l'acte de sa Justification.

VIII. Proposition. *Il n'est pas possible qu'un vrai fidèle justifié tombe dans le crime de l'apostasie du cœur , ou qu'il renverse entièrement en lui le regne de la foi ; & de la Sainteté , parce que les principes d'où sa régénération procède sont tels qu'ils ne le peuvent souffrir en nulle manière.* Les Arminiens, les Sociniens, & ceux de l'Eglise Romaine nient toute cette Proposition, mais elle est si bien établie dans l'Ecriture, qu'il n'y a que leur préoccupation qui les empêche de l'y reconnoître. Ce n'est pas ici le lieu d'en représenter les preuves. Il faut seulement remarquer que la Perseverance des Saints ne vient pas de leur Justification considérée en elle-même ; la Justification n'y contribue qu'en qualité de motif, ou d'objet, & non comme cause efficiente. Elle vient de la fermeté inviolable de l'Electiō, de l'Intercession de Jesus-Christ, du soin que ce glorieux Sauveur a de ses fidèles , & de la nature de l'Esprit qui nous a regenez. Mais comme il n'y a rien en tout celz qui puisse tomber en question entre vous & moi , & que je n'ai mis cette Proposition que pour la suite de la matière , il faut passer à une autre chose.

IX. Proposition. *Les fidèles justifiés tombent non seule-*

seulement dans des pechez legers & moins considerables, mais il leur arrive aussi quelquefois d'en commettre d'énormes, & d'y demeurer engages pendant quelque temps. L'experience ne justifie que trop la verité de cette Proposition. Dieu le permet ainsi pour humilier d'avantage ses enfans, pour leur faire mieux reconnoître la necessité de sa grace, & pour les rendre plus sages & plus circonspectés à l'avenir. Il ne faut pas douter que pendant tout ce temps l'homme ne soit dans un fort mauvais état. Car outre que son esprit demeure comme possédé par la passion qui l'a vaincû, & que les mêmes charmes du plaisir ou de l'interêt qui l'ont porté à commettre le crime l'occupent encore, outre que l'habitude de la vertu contraire en a recû beaucoup d'atteinte, outre cela, dis-je, il est certain que toute sa régénération s'en trouve extrêmement ébranlée. Comme les vertus sont liées ensemble & s'entre-tiennent mutuellement, on n'en sauroit combattre une seule, & la vaincre sans que toutes les autres en souffrent une sensible alteration. Un cœur qui a de la complaisance pour un peché, n'a point dans le degré qu'il faut avoir, ni cette inclination generale pour la sainteté, ni cette aversion generale pour le vice, dans lesquelles consiste une des principales parties de la régénération. Monsieur Arnaud fait sur ce sujet des declamations pueriles. Il dit que nous faisons des adulteres chastes, des ravisseurs équitables, des yvrognes sobres &c. sous prétexte que nous disons qu'un fidèle peut tomber & tombe quelque-fois en effet dans des péchez sales & énormes sans perdre absolument ni l'habitude generale qu'il a pour la sainteté, ni même l'habitude particuliere de la vertu contraire au crime qu'il commet.

Mais

Mais en cela comme en toute autre chose il agit en Sophiste. Il faut distinguer une double signification des termes. Quand on dit qu'un homme est adulateur ou ravisseur, ou yvrogne, on le dit ou par égard à un acte, ou par égard à une habitude, & de même quand on l'appelle chaste, équitable, sobre, c'est ou par rapport à une habitude, ou par rapport à un acte. J'avoué que si nous disions qu'un adulateur est chaste, & qu'un ravisseur est équitable, en prenant ces termes dans un même égard, c'est-à-dire, qu'il a en même temps l'habitude de l'adulateur & celle de la chasteté, ou qu'en un seul & même acte il a été chaste & adulateur, il y auroit de l'extravagance dans ce discours. Mais qu'elle extravagance y a-t-il à dire qu'un homme qui par habitude sera chaste se laisse surprendre par l'effort d'une passion, jusqu'à commettre un adulateur en acte, sans que pourtant l'habitude contraire en soit tout à fait éteinte? L'expérience confirme cela même, car tous les jours nous voyons des personnes dont la vie passée a été sage & réglée, tomber dans de certains pechez de debauché, & ne laisser pourtant pas, non seulement de demeurer fermes dans les autres actions de la justice, mais aussi de refuser d'entrer dans de plus grands engagements, à l'égard de cette debauché particulière qu'ils ont commise. Monsieur Arnaud va lui-même jusqu'à l'extravagance sur ce point, car il veut qu'une seule action criminelle qu'un fidèle commet, éteigne en lui toute l'habitude de la charité ou de l'amour qu'il a pour Dieu, & la fasse entièrement disparaître. Qui ne voit que cela choque le bon sens, de dire qu'il ne se puisse pas faire qu'un homme emporté par un mouvement violent de passion, fasse un outrage à un autre

autre homme , sans qu'en même tems il renonce formellement , & expressement à toute la crainte , & à toute l'amour qu'il a pour Dieu. J'avouë que si un homme agissoit toujours conformément à ses principes , & que pour cet effet avant que de faire une action il pénétrât par une juste consultation toute l'étendue de ses suites , ce que Monsieur Arnaud dit auroit lieu. Car avant que de se porter jusques-là que d'outrager son prochain , le fidèle verroit clairement que cette action résiste à l'amour qu'il a pour Dieu, qui nous oblige à aymer aussi nôtre frere , & à lui pardonner les injures , & alors ou il s'abstiendrait de l'action dont il s'agit , en disant , je prefere l'amour de Dieu à ma propre passion , ou il changeroit de principe , & diroit , je prefere ma propre passion à l'amour de Dieu , ce qui seroit une renonciation expresse à cette amour. Mais qui ne fait que d'ordinaire nous agissons avec précipitation , sans consulter autant qu'il le faudroit nos veritables principes , que les suites d'une action se derobent le plus souvent à nos yeux , & que si elles se font sentir dans le moment qu'on agit , la passion empeche que l'Esprit ne les considere avec l'attention qu'il doit ? De là vient que nous faisons tous les jours tant de choses contre nos veritables interets , & contre nos propres sentimens , & qu'il y a presque perpetuellement une réelle contradiction entre nos actions & nos principes , parce que nous ne la voyons pas , ou que si nous la voyons c'est legerement , & sans attention. Cependant il ne faut pas s'imaginer qu'encore qu'un fidèle ne renonce pas formellement à la pieté & à la sainteté quand il fait une action criminelle par la surprise , ces vertus n'en soient pas extremement endommagées. Il ne se peut
autre-

autrement. L'esprit & le coeur demeurent quelque tems occupez par l'objet vers lequel ils ont courû, & alors quand les idées de la pieté reviennent on les renvoye facilement jusqu'à un autre fois. Et de là vient que Dieu employe souvent ou nos afflictions propres, ou l'exemple de ses jugemens sur autrui, ou quelque extraordinaire application de sa parole, pour reveiller en nous ces idées de la pieté, & pour leur faire faire un plus grand effort sur nous. Jusques-là le fidèle ne se met pas trop en peine de la faute qu'il a commise, sa conscience dort, & sa Religion languit, ce qui est assurément le plus méchant état où il puisse être. Or il n'est pas difficile de juger de là en quel état Dieu est à son égard, pendant tout le tems de cette langueur. C'est ce que je vai éclaircir par les propositions suivantes.

X. Proposition. *Le fidèle pendant le tems de son péché, n'est point en état de justification présente, ou ce qui est la même chose, en état de grace avec Dieu, ni par consequent en état present & prochain de salut. D'où il s'ensuit qu'il est au contraire en état de condamnation, & de damnation.* La verité de cette Proposition paroît d'elle même, & ce n'est qu'une suite nécessaire de ce que j'ai déjà établi. Car s'il est vrai, comme il l'est sans doute, que Dieu, dans le premier acte de nôtre Justification, ne nous pardonne pas nos pechez avenir, s'il est vrai qu'un fidèle justifié en commette actuellement de tels, & de si grands, que Dieu ne les pardonne que par l'intervention d'une repentance expresse & formelle, il s'ensuit de là manifestement que pendant qu'il demeure sans se repentir, & sans recourir à la misericorde Divine, & au sang de Jesus Christ, pour l'expiation

tion de son peché, il n'en est point actuellement justifié. Dieu le regarde donc comme un criminel, envers lequel il n'est point appaisé, & qui n'est nullement dans l'état où il faut que ses enfans soient, pour obtenir de lui un Arrest d'absolution pleine & entiere, sans laquelle il n'est pas possible d'être sauvé. Etre pleinement justifié, & être en paix avec Dieu, c'est une même chose. Or on ne peut pas dire, que le fidèle dans cet état soit en paix avec Dieu, on ne peut donc pas dire, ni qu'il soit en état de grace & de Justification presente, ni que Dieu lui puisse dire, *Vien bon serviteur & fidèle, entre en la joye de ton Seigneur.* De plus s'il est vrai, comme il n'en faut pas douter, que Dieu en nous recevant dans sa Communion, par le premier acte de nôtre Justification, nous impose la condition de vivre désormais saintement & de fuir le peché, il est certain que quand nous contrevenons à cette condition, nous violons non seulement la Loi naturelle, & morale, qui nous deffend le crime, & qui nous commande la vertu, mais la Loi même de nôtre Justification, à laquelle nous nous sommes volontairement soumis; & par consequent, jusqu'à ce que nous y ayons pourvû par le veritable & unique remede de la repentance, non seulement la Loi naturelle & morale, mais aussi l'Evangile, & les propres tables de nôtre Justification nous condamnent. Jugez donc je vous prie, si nous pouvons être sauvez en cet état. Mais si nous ne pouvons pas être sauvez, si nous ne sommes pas en paix avec Dieu, ni en état de Justification presente & de grace, si la Loi & l'Evangile nous condamnent également que faut il dire; si ce n'est que nous sommes en état de damnation? Quel milieu peut on concevoir entre ces deux choses?

Le

Le peché dont il s'agit merite la mort éternelle, Dieu ne l'a pas encore pardonné, sa justice l'impute encore à la personne qui l'a commis, parce-qu'elle n'a pas eû encore recours au remede qui est le sang de Jesus Christ, & la misericorde Divine. Y-a-t-il d'autre partis à prendre que celui de dire qu'en cet état on est soumis à la peine éternelle que merite le crime puisqu'en effet on n'en est pas déchargé? Si cela vous choque, Monsieur, il faut que vous choisissiez l'un de ces trois moyens pour vous en dégager, ou que vous disiez que dans le premier acte de nôtre Justification, Dieu nous pardonne universellement tous nos pechez tant passez qu'avenir, ce que j'ai déjà refusé, & que vous reconnoissiez vous même qui est absurde, ou que vous disiez que Dieu en nous justifiant, ne nous impose pas l'obligation de fuir le peché avec tant de rigueur, qu'il ne nous permette bien quelquefois, d'en commettre d'énormes & d'horribles, tels que furent ceux de David & de Saint Pierre, & en ce cas ces pechez ne seront plus des pechez aux fidèles, puisqu'il seront permis. C'est ce qu'ont dit autrefois les Libertins, & quelques Anabaptistes abusant de ce passage, *omnia Munda Mundis*. Mais vous êtes trop sage, & trop éclairé pour ne pas rejeter ce sentiment avec horreur. Il ne reste donc que ce troisième party, qui est de dire que Dieu, par sa misericorde, pardonne ces pechez à ses enfans, par la seule repentance habituelle & generale qui leur reste encôre, sans en exiger d'eux une actuelle, distincte & particuliere, ce qui est assurément une chose que vous n'approuverez point quand vous y aurez bien pensé, & je l'ai déjà combattuë par des raisons qui me paroissent assez convaincantes. Au reste ce que

vous dites sur la fin de vôtre Lettre, qu'on pourroit trouver un milieu entre l'état de la Justification, & l'état de la condamnation, savoir celui que les Scholastiques expriment par le terme de *condemnabilitas*, ce que vous expliquez de cette maniere, *Que le crime soit accompagné de toutes ses relations à la peine in actu primo, non in actu secundo, de sorte que le reat, soit non actualis mais potentialis*, cela disje, ne se peut dire, à moins que de n'y penser pas. Si nous pouvions concevoir un Dieu distrait ou occupé à d'autres affaires un Dieu, dormant, ou en voyage, comme l'ancien Baal, dont Elie se mocquoit avec tant de justice, on pourroit concevoir aussi cette *condamnabilité*, dans l'homme, séparée de la condamnation actuelle. Mais Dieu est un juge toujours présent, toujours veillant, toujours appliqué. Tous les sujets *condamnables* sont sans cesse devant ses yeux, & il les condamne actuellement, lorsqu'il les trouve dans un état digne de condamnation. Il ne renvoye point ses jugemens à une autrefois comme font les hommes, il faut qu'il approuve, ou qu'il desapprouve, s'il approuve il justifie, s'il desapprouve il condamne. On peut bien dire qu'il differe l'exécution de ses Arrêts, par des raisons de sagesse, mais on ne peut pas dire qu'il differe ses Arrêts, il faut qu'il juge, & des choses, & des personnes, *pro presenti*, selon qu'elles sont, & selon le rapport qu'elles ont ou à sa justice, ou à sa miséricorde. Vous ne pouvez comprendre, dites vous, qu'on dise qu'un Elû qui tombe dans le crime soit soumis aux peines de la justice. Mais ne vous arrêtez pas à une si petite chose. Si l'on disoit que l'Arrêt qui soumet l'Elû aux peines de la justice est actuellement exécuté, ou qu'il le fera, & que Dieu ne le retirera jamais de cet état de condamnation, vous auriez raison

raison de vous alarmer. Ce seroit faire une Election revocable comme font les Arminiens! Mais quel inconvenient y-a-t-il à dire qu'un Elû est sous la condamnation de la Justice Divine, pour un certain tems, pendant lequel Dieu suspend l'exécution des Arrêts de sa justice, parce qu'il a dessein de le retirer de ce malheureux état, de le faire passer dans un état de Justification presente, & enfin de le sauver éternellement. Croyez vous que le Larron qui se convertit sur la croix ne fût pas Elû de toute éternité. Il l'étoit sans doute. Croyez vous pourtant que pendant le tems de ses violences & de ses injustices il ne fût pas soumis aux Arrêts de la Justice Divine? Il ne faut pas douter qu'il ne le fût; le plus méchant usage qu'on puisse faire de l'Election, est de la faire servir d'asyle aux criminels contre les droits de la Justice, & contre les declarations Evangeliques. Il est fort certain qu'un Elû sera sauvé, mais il est fort certain aussi qu'un voleur, un Adultere, un Persecuteur ne le sera point, pendant qu'il sera tel, mais qu'au contraire il est soumis aux peines de la justice, jusqu'à ce qu'il se sera converty, quelque Elû qu'il soit. Car Dieu, quand il agit en Juge, ne donne point ses Arrêts par égard à son Election, il les donne par égard à ses Loix. Pourquoi faisons nous combattre dans nôtre esprit deux choses, qui s'accordent fort bien entre elles? Que ne disons nous ce que la verité nous oblige de dire, qui est que pendant qu'un Elû ne peut être justifié par les clauses du Droit Evangelique, il ne l'est point en effet? Que pendant que selon ce même Droit il doit être condamné il l'est en effet, mais que pourtant par la force de son Election, il n'est pas possible qu'il meure dans cet état, &

que pour donner lieu à l'exécution de cet Election, Dieu arrête & suspend celle de ses Jugemens, jusqu'à ce que par une sincere conversion, & une vive repentance, il ait mis son Elû en état de Justification presente, & par consequent en état de salut ? Mais, dites vous, ou Dieu veut punir les pechez de ses fidèles, ou il ne les veut pas punir, s'il ne les veut pas punir, c'est-à-dire, s'il ne les leur impute pas *ad Panam*, les voilà en quelque maniere justifiez ; & s'il les veut punir, comme Mr. J. . . . ne peut pas concevoir que Dieu pardonne les pechez d'un juste temporel, puis qu'il les doit punir éternellement, n'y-a-t-il pas aussi de la peine à comprendre que Dieu vueille punir des pechez qu'il doit éternellement pardonner. Je repons qu'il faut concevoir en Dieu deux volonteés differentes & distinctes, mais nullement contraires l'une à l'autre, l'une est une volonteé de Juge, l'autre est une volonteé de souverain Oeconome. Par la premiere Dieu veut punir les pechez de ses fidèles & ne les pas punir, les deux branches de vôtre Dilemme sont toutes deux veritables. Pendant que les fidèles sont engagez dans leurs pechez Dieu les veut punir, car il les condamne, mais c'est pourtant en leur donnant du tems pour se repentir, ce qui fait voir aussi qu'il ne les veut pas punir. Il les veut punir, supposez qu'ils ne se repentent pas, il ne les veut pas punir supposez qu'ils se repentent. Il les veut punir, mais d'une volonteé dont l'exécution est suspendue par l'attente de la repentance, ce qui est en quelque maniere ne vouloir pas punir. Il est irrité contre nous, mais il cherche d'être apaisé, prest à punir si la repentance ne vient pas, prest à pardonner si la repentance vient. Pour ce qui regarde la volonteé d'Oeconome il faut dire simplement, qu'il ne les veut pas

pas punir, mais il ne la faut pas dire aussi brusquement & aussi absolument qu'on se le pourroit imaginer. Il ne les veut pas punir parce qu'il a dessein de les justifier, & il a dessein de les justifier parce qu'il a dessein de leur donner la repentance. Cette volonté de Dieu Oeconome s'accorde fort bien avec celle de Juge, elle laisse la justice dans tous ses droits, & ne la contraint jamais de violer l'équité en faveur de l'Élection, mais d'autre part la volonté de Juge s'accorde admirablement bien avec celle d'Oeconome, car elle suspend l'exécution de ses propres Arrêts pour donner lieu à l'Élection de produire la repentance dans le Cœur du fidèle. Quant à ce que vous dites que comme Mr. J..... ne peut pas concevoir que Dieu pardonne les pechez d'un temporel, puisqu'il les doit punir éternellement, vous ne pouvez pas aussi comprendre que Dieu veuille punir des pechez qu'il doit éternellement pardonner, il-y-a bien de la différence de l'un à l'autre. Mr. J..... a eû raison de dire ce qu'il a dit, car la Sagesse, la Bonté, la sincérité de Dieu, ne peuvent pas permettre que son Esprit conduise un homme, jusqu'au point de la Justification & de l'Adoption, pour le laisser en suite perir éternellement, *Les dons & la vocation de Dieu sont sans repentance.* Mais vous voyez bien que ni cette sagesse, ni cette bonté, ni cette sincérité, ni aucune des perfections Divines n'empêchent pas la chute & la condamnation d'un fidèle, pour un peu de tems, afin de l'affermir par cela dans la sanctification & dans la piété, & pour rendre plus illustre la grace qui le sauvera éternellement. Les choses ne sont pas pareilles. Là il s'agit d'un amour à tems, qui est suivie d'une haine éternelle. Ici il s'agit d'une colere à tems, qui est

suivre d'une amour éternelle. Là on commence par l'Esprit, & on finit par la chair, on marche de la lumiere vers les tenebres, ici on va de la chair à l'Esprit & des tenebres à la lumiere. Là la puissance du Demon triompheroit de celle de la grace. Ici au contraire la puissance de la grace triomphe de celle du Demon. Il est digne de Dieu de dire, que *ses dons & sa vocation sont sans repentance* ; mais il ne seroit pas digne de lui de dire, que les Arrêts de sa Justice fussent sans revocation. l'Apôtre Saint Paul qui a dit le premier n'a pas dit le second, & David s'est contenté de nous assurer qu'il-y-a un moment en la colere de Dieu, & puis toute une vie en sa faveur, sans ajoûter qu'il-y-a aussi un moment en sa faveur, & puis toute une vie en sa colere. Pardonnez moi donc, Monsieur, si jé vous dis que vôtre raisonnement n'est pas juste. Après tout, pourquoi trouvez vous étrange qu'on dise que le fidele dans son peché est en état de condamnation & de damnation. Le Synode de Dordrecht ne l'a-t-il pas dit presque en même termes, *Talibus autem*, il parle des vrais fidèles, & Elûs, *enormibus peccatis Deum valdè offendunt, reatum mortis incurrunt, Spiritum Sanctum contristant, fidei exercitium interrumpunt, conscientiam gravissimè vulnerant, sensum gratia nonnunquam ad tempus amittunt, donec per seriam resipiscentiam in viam revertentibus Paternus Dei vultus rursus affulgeat. De Persever. Sanctior. Artic. 5.* Que veut dire, *Deum valdè offendunt, reatum mortis incurrunt*, si ce n'est qu'ils sont dans un état de condamnation & de damnation. Lisez ce qu'en écrivent dans ce même Synode les Theologiens Anglois, *Quinetiam* disent-ils, *reatum damnabilem contrahunt, ita ut dum in eo statu impœnitentes persistunt, nec debeant*
nec

nec possint aliter sibi persuadere, quam se esse morti obnoxios. Si secundum carnem vixeritis moriemini. Rom. 8. 13. Sunt enim capitali crimine constricti, cujus merito secundum divinam ordinationem morti subjacent, quamvis nondum morti traditi sint, neque si paternum Dei amorem spectemus tradendi, sed ab hoc peccato prius eripiendi, ut sic ex mortis reatu eripiantur. Denique pro presenti conditione amittunt aptitudinem ad ingrediendum regnum celorum, quia in illud Regnum non intrabit aliquid coinquinatum, aut abominationem faciens. Cœlestis enim corona non imponitur nisi iis qui bonum certamen certarunt, & cursum suum in fide & sanctitate consummarunt. Ineptus ergo ad hanc coronam adeundam, quisquis impietatis operibus adherescerit. De Persever. quoad ipsos Electos Artic. 3. Ce seroit assez, Monsieur, pour répondre à votre Lettre, & déjà celle-cy est excessivement longue. Mais puisque je suis venu si avant, j'espère que vous trouverez bon que j'acheve cette matiere, qui est à mon avis une des plus belles & des plus nécessaires de la Theologie.

XI. Proposition. *Bien que le fidèle dans son péché ne soit pas en état de grace ou de justification présente, ni par conséquent en état de salut, & qu'au contraire il soit sous la condamnation, sa première justification n'est pourtant pas cassée ou révoquée, de sorte qu'en divers sens & à divers égards on doit dire qu'il est en état de justification, & en état de condamnation. Le même Concile de Dordrecht qui dit dans l'Article 5. ce que je viens de rapporter, Que les fidèles Deum valde offendunt, reatum mortis incurrunt, ajoute dans l'Article suivant une autre clause qui d'abord paroît contraire à celle-là, savoir que Deus finit eos usque prolapsi ut gratia Adoptionis ac justificationis statu excidant. Les voi-*

là donc justifiez & condamnez en même tems. N'y a-t-il pas de la contradiction ? Non , Monsieur, il faut se souvenir qu'il y a dans l'acte de notre premiere Justification, comme je l'ay expliquée, trois parties distinctes. Par la premiere Dieu nous reçoit en sa communion & en sa grace, il nous pardonne nos pechez passiez, & en nous déchargeant des peines que nous avions méritées il nous adopte pour ses enfans, & nous donne un droit à la vie éternelle, tout cela se fait par le moyen de notre foi & de notre repentance. Par la seconde, il nous propose l'unique moyen de nous conserver dans ce bien-heureux état, qui est de perséverer en cette foi & en cette repentance, & de vivre saintement & sans reproche en sa présence. Pour cet effet il nous donne sa Loi Morale pour regle, avec tout ce que l'Evangile y a ajouté de force & de clarté, & il nous impose l'obligation de la suivre sans nous en éloigner ni à droite ni à gauche. Par la troisiéme il adoucit la sévérité que cette obligation auroit si elle n'étoit tempérée, c'est-à-dire, qu'il nous promet que quand il nous arrivera de pecher, pourveu que nous ne tombions pas dans une Apostasie entiere, il nous pardonnera nos pechez, moyennant que nous ayons recours à sa miséricorde par une vive & sincere repentance. Ce sont là les clauses de notre premiere Justification. Quand donc il arrive en effet que le fidéle tombe dans des pechez énormes, semblables à ceux de David & de Saint Pierre, il n'est pas difficile de comprendre ce qui s'en ensuit naturellement. Premièrement, on ne peut pas dire que ces pechez lui ont été déjà pardonnez, ni que Dieu n'en est point offensé de nouveau. C'est ce que j'ay déjà réfuté, & la troisiéme clause qui exige la repentance

tance avant le pardon y est entierement contraire, aussi bien que les termes du Concile de Dordrecht, *Deum gravissime offendunt, reatum mortis incurrunt.* Et ce qui est bien plus considerable, c'est que l'Ecriture y resiste formellement. Voyez le Ps. 51. le Ps. 130. le 32. le 25. Esa. 1. Es. 63. Dan. 9. & un nombre presque infiny d'autres passages qui sont exprés sur cette matiere. En second lieu l'on ne peut pas dire que Dieu renvoye le jugement de ce fidèle pécheur à une autrefois, ni qu'il admette vôtres prétendüe condamnabilité sans condamnation actuelle. C'est un party qui n'est pas soutenable comme je l'ay déjà fait voir, & la nature de Dieu qui est un Juge toujours veillant, toujours agissant, toujours rendant ses Jugemens, ne peut nullement souffrir qu'on dise de lui une pareille chose.

III. De dire aussi que ces actions que les fidèles commettent ne sont pas en eux des pechez, & que Dieu en les justifiant les a déchargez de l'obeissance de ses Loix, ce seroit un blasphème horrible, comme je l'ai déjà montré.

IV. Il faut donc sans hesiter, dire que pendant que les fideles sont dans cet état ils sont sous la condamnation, & soumis à la mort éternelle. Mais d'autre part il est certain qu'on ne peut pas dire que ce soit une condamnation dernière, peremptoire, & irrevocable, ni qui puisse être executée dans le moment que Dieu la prononce. C'est à quoi resiste la troisième clause de la Justification par laquelle Dieu s'est engagé de donner à l'homme du tems pour revenir à son devoir par la repentance. Il y a dans son crime une cause suffisante pour le condamner & le declarer digne de mort, mais selon le droit Evangelique établi par sa première Justification, il n'y a pas encore suffisamment

de quoi executer cette condamnation. l'Arrêt donc, à cet égard, en demeure encore suspendu par l'attente de la repentance. Je dis qu'il y a une cause suffisante pour le condamner, parce qu'il a violé la seconde clause de sa Justification, mais qu'il n'y en a pas assez pour executer la condamnation, parce qu'il est encore sous le benefice de la troisième clause. VI. Pendant qu'il est dans cet état on ne peut pas dire que Dieu ait entierement cassé, révoqué, & annulé l'Arrêt de sa première Justification. L'attente de la repentance ne le permet pas. J'avoué que le crime où le fidèle est tombé le meritoit, car outre que de sa nature il est digne de mort, c'est encore une ingratitude horrible contre Dieu, & un outrage fait à sa miséricorde. Mais Dieu a voulu avoir cette condescendance pour nous que de ne nous pas punir, dans le moment même que nous l'avons mérité, il nous donne du tems pour nous, reconnoître, & cependant il laisse subsister de nôtre première Justification, tout ce qui, dans un tems de suspension & d'attente, en peut raisonnablement subsister. Il ne révoque donc point le pardon de nos pechez passés qu'il nous avoit au commencement accordé. Il ne casse point les Tables de nôtre adoption, & quoi qu'il soit justement irrité contre nous, quoi qu'il nous declare & nous juge dignes de mort, & incapables, dans l'état présent où nous sommes, d'entrer dans son Royaume, il demeure pourtant toujours nôtre Pere, & nous ses enfans, Pere indigné à la verité, parce que nous sommes des enfans desobeissans, mais pourtant Pere, & nous enfans. Il ne nous ôte point absolument le droit qu'il nous avoit donné à son Heritage, ni ne nous rejette entierement de son Alliance & de son commerce, &

c'est

c'est ce que produit l'attente de la repentance. Mais parce que cette repentance n'est pas encore venue, & que l'état présent où est le fidèle est un état de péché, d'ingratitude, & de désobéissance, l'effet salutaire de tous ces avantages demeure suspendu, aussi bien que l'exécution de sa condamnation. Pendant qu'il demeure dans cet état il ne lui sert de rien que ses premiers péchez lui aient été pardonnés, ce dernier dont sa conscience est chargée, suffiroit pour sa damnation; il ne lui sert de rien que Dieu soit son Pere, qui la misericordieusement adopté, la rebellion ou la debauché où il est, est plus que suffisante pour le priver de l'Heritage celeste: il ne lui sert de rien que Dieu ait conservé pour lui quelque reste d'amour, cette amour n'empêche pas qu'il ne le condamne, & ne le declare digne des supplices éternels: il ne lui sert de rien d'être encore dans quelque degré de la Communion de Dieu & de son Fils Jesus Christ, ce degré seul ne suffit pas pour introduire actuellement l'homme dans la beatitude. Au reste, quand je dis que ces avantages ne lui servent de rien, il ne faut pas le prendre dans un sens absolu, comme si en effet l'homme n'en pouvoit tirer aucun fruit. J'entens seulement qu'ils ne lui servent de rien pour lui communiquer immédiatement & par eux-mêmes le salut, parce que le péché qui est intervenu est un obstacle qui arrête & qui empêche cet effet. Mais ils ne laissent pas de lui servir d'ailleurs beaucoup, car outre qu'ils arrêtent, comme je l'ai dit, l'exécution de l'Arrêt de sa condamnation, ils lui servent de germe celeste pour faire naître la repentance, ils lui servent d'aiguillon ou de motif puissant pour ôter de dessus sa conscience ce péché, qui servoit d'obstacle à son salut. C'est par
le

le moyen de ces précieux restes, que le Saint Esprit renouvelle nôtre jeunesse comme celle de l'Aigle, selon les paroles de David au Psau. 103. Ce divin Esprit nous met devant les yeux les idées de nôtre premier bonheur, & celles de nôtre chute, la grandeur des bienfaits de Dieu & celle de nôtre ingratitude, nôtre vocation & nôtre prévarication. Il nous fait sentir les regards de ce Pere que nous avons irrité, des regards mêlez d'amour & de colere, de tendresse & de ressentiment, de reproche & de reconciliation, & c'est à ces regards que le cœur du fidèle se fond en larmes, & que tout tremblant & tout humilié il se rejette dans le sein de la misericorde, dont il s'étoit éloigné. Et par là, Monsieur, vous jugez fort bien de quelle manière & en quel sens il est & en état de condamnation, & en état de Justification, savoir en état de condamnation, dont l'exécution est suspendue, & en état de Justification, à cause de ces avantages qui lui en restent encore, & qui lui servent si heureusement à se relever de sa chute, & à faire revoquer l'Arrêt de sa condamnation. Il ne me reste, pour achever cette matiere, que de résoudre une objection qu'on pourroit faire à peu près en ce sens. Il est fort concevable, dira-t-on, qu'un homme soit en état présent de condamnation & que neantmoins il conserve encore toutes ces importantes restes de sa première Justification, savoir que ses péchez passez lui demeurent pardonnez, que Dieu soit encore son Pere, qu'il soit encore dans quelque degré de l'Alliance & de la Communion de Dieu, cela dira-t-on, est fort concevable pendant que l'Arrêt de la condamnation demeure suspendu & non exécuté. Mais supposons que cet homme meure dans cet état,

état, ne fera-t-il pas actuellement damné? Comment donc se pourra-t-il faire en ce cas qu'un homme soit plongé dans les flammes des Enfers, & qu'en même tems il soit encore en quelque sorte dans la Communion de Dieu & dans celle de Jesus-Christ, qu'il soit l'objet de la Justice éternelle de Dieu, & que cependant Dieu lui ait accordé la remission d'une partie de ses pechez, & qu'il ait encore pour lui la qualité de Pere, qui ne respire qu'amour. Je répons qu'en effet ces deux choses sont absolument incompatibles, car ce qui fait subsister ces restes d'amour & de Justification, c'est l'attente de la repentance, & dans l'Enfer une pareille attente n'est plus, outre qu'il est bien possible que Dieu comme Juge condamne un homme, & que pourtant il demeure encore à quelque égard son Pere, pendant qu'il ne le livrera pas au bras de la justice pour le punir en effet, mais il n'est pas possible que dans la punition actuelle cette qualité de Pere subsiste encore en nulle manière, car la punition actuelle ou la damnation enferme dans son idée une extinction entière de misericorde & d'amour paternelle. Mais premièrement, je dis, qu'il ne faut jamais recevoir cette supposition, qu'un fidèle puisse mourir dans son péché, c'est-à-dire, avant que de s'en relever par la repentance. J'avouë que la Justification d'elle-même n'y repugne pas, & beaucoup moins les forces naturelles de l'homme, mais l'Élection divine y repugne. Car celui qui nous a élus au salut nous a en même tems élus aux voyes nécessaires du salut, entre lesquelles est cette repentance dont il s'agit. Ainsi il ne faut point admettre une supposition impossible & imaginaire, ni se faire des objections sur un cas qui n'arrivera jamais. Cepen-

pendant si j'avois à faire à un chicaneur opiniatre, qui voulut absolument que je lui admisse sa supposition, au-moins par forme d'impossible comme on parle dans l'Ecole, je ne serois pas embarrassé à lui répondre. Car je lui dirois que les restes de la Justification ne subsistent qu'à cause de l'attente de la repentance, si un homme venoit à mourir dans cet état, il n'y auroit plus d'attente de repentance, le tems en seroit fini, & par conséquent Dieu, par un nouveau jugement peremptoire & définitif, cesseroit absolument son adoption, revoqueroit le pardon de ses pechez passés qu'il lui auroit accordé, annulleroit le droit que la premiere Justification lui avoit donné à la vie éternelle, n'auroit plus pour lui aucun mouvement d'amour ou de misericorde. Mais c'est, comme je viens de dire, ce qui ne peut jamais arriver, à cause de l'Election qui est ferme, éternelle, & immuable de sa nature. En voilà assez, Monsieur, sur cette matiere, la lecture d'une si longue Lettre vous aura sans doute ennuyé, & il y a de l'apparence que vous vous repentirez de m'avoir donné lieu à vous accabler de plusieurs choses que vous saviez peut-être mieux que moi. Quoi qu'il en soit, j'ai bien voulu vous donner cette marque de l'estime que je fais de vous, & de la tendre amitié que je vous porte, à quoi je joindrai l'assurance d'être toute ma vie,

LETTRE XX.

A MADAME....

A Paris ce 8. Octobre, 1677.

MADAME.

Vôtre A. E. trouvera peut-être étrange qu'une personne dont le nom même lui est à peine connu, prenne la liberté de lui écrire, & de lui écrire sur une affaire aussi grande, & aussi importante qu'est celle qui me met la plume à la main. Mais, Madame, j'espère que V. A. E. ne désapprouvera pas absolument ce que je fais, quand elle saura que je ne le fais pas entièrement sans vocation, puisque Son A. Mad. la P. de T. votre illustre sœur m'en a donné l'ordre, & qu'elle m'a assuré que vous ne le trouveriez point mauvais. C'est donc dans cette confiance que je vous dirai, Madame, que j'ai lû avec beaucoup de douleur un écrit qu'on vous a envoyé, où l'on se propose de vous persuader que vous devez consentir à un divorce entier, & absolu entre Son A. E., M. l'E. P. votre Epoux & Vous, & lui donner publiquement la liberté de se marier à une autre personne, comme il lui plaira. On devrait ce me semble attendre toute autre chose de ceux qui ont l'honneur d'approcher de plus près. V. A. E., leur engagement à votre ser-

service , & le zele qu'ils doivent avoir pour vos veritables interêts , les obligent à travailler fans cesse à rétablir l'union que Dieu a faite entre Vous , & à ne se lasser jamais dans une si sainte entreprise , & non à travailler au contraire à achever de la rompre & de la dissoudre. C'est un point sur lequel j'insisterois extrêmement si j'avois le bien de leur parler , je leur représenterois que c'est visiblement abuser de leur Ministère , & de la grace que V. A. E. leur font de les écouter , que de s'employer à porter le mal dans les dernieres extremitez , au lieu de l'adoucir & de tenter toutes les voyes imaginables pour le reparer. J'oserois leur dire qu'ils rendront conte , & devant Dieu & devant les hommes d'une conduite si scandaleuse , & si contraire à la pieté , & à la fidélité qu'ils doivent à Monseigneur l'E. , & à Vous. Mais puisque ce n'est pas à eux que je parle maintenant , Madame , mais seulement à V. A. E. il s'agit de vous dire , selon la petite mesure de mes lumières , ce que vous pouvez & devez faire dans cette conjoncture. Je suis donc persuadé , Madame , que vous ne pouvez ni ne devez en bonne conscience consentir au divorce qu'on pretend que S. A. E. Monseigneur l'E. demande. La Loi de Jesus-Christ est expresse , *ce que Dieu a joint , que l'homme ne le separe point* Je n'ignore pas qu'il y a deux cas où Jesus-Christ & son Apôtre Saint Paul permettent une separation , l'un est l'adultere , & l'autre quand un Payen , & un infidèle fait divorce d'avec une partie Chrétienne & fidèle. Mais , Madame , vous n'êtes ni dans l'un ni dans l'autre de ces cas. Pour le second la chose est évidente , elle parle d'elle-même. Vous faites par la grace de Dieu profession
l'un

l'un & l'autre non seulement du Christianisme en général , mais d'un Christianisme pur & réformé. Et pour le premier cas , c'est Monseigneur l'E. qu'on introduit ici demandant le divorce , & cherchant la liberté de se remarier, sans qu'on ose le faire se plaindre en nulle manière de votre infidélité à son égard. En effet la calomnie n'est jamais allée jusques-là contre vous, votre conscience vous met à couvert de ce reproche devant Dieu , & votre sage conduite vous en met aussi à couvert devant les hommes. On n'en a jamais fait d'accusation contre vous, & parmi toutes les épreuves que V. A. E. a soutenues, vous n'avez jamais conté celle-là, parce que votre vertu vous l'a épargnée : & quand vous auriez en le malheur d'avoir à la soutenir, vous vous en fussiez hautement purgée à la face de toute l'Europe. Vous ne pouvez donc, Madame, en nulle manière donner votre consentement à ce qu'on desire, car ou c'est une chose absolument injuste & impossible, qui viole les loix de Dieu, & qui foule aux pieds l'autorité sacrée de Jésus-Christ, ou si vous la voulez revêtir de quelque couleur de justice, il faut que vous trahissiez les intérêts de votre propre honneur, & de votre vertu, en consentant que l'on vous tienne pour une personne infame, qui avez souillé votre Lit conjugal. Or c'est ce que non seulement l'honneur, qui vous doit être plus cher que la vie, vous défend, mais c'est ce que la conscience ne vous peut permettre, car le premier devoir de la justice naturelle & Chrétienne, à laquelle vous êtes obligée, vous regarde vous mêmes. Dieu a mis les intérêts de votre réputation & de votre vertu, sous votre propre protection, vous ne les sauriez abandonner sans crime. J'ajouterai

est manifestement intéressé , vos Illustres Familles, celle dont vous sortez, & celle où vous êtes entrée en ont un déplaisir mortel , S. A., Monseigneur le Prince E. , & S. A. R. Madame ne peuvent qu'en avoir une douleur sensible. Que devez-vous faire, Madame, ou pour mieux dire que ne devez-vous pas faire, pour tâcher de remédier à un si grand mal? Il est sans doute que vôtre conscience vous oblige à vous reconcilier, autant qu'il dépendra de vous, avec Monseigneur l'E. vôtre Epoux , & à retourner avec lui, pour lui rendre tous les devoirs que l'amitié & la société conjugale exigent de vous. Pour cet effet vous devez de bonne foi vous mettre dans cet état, & le lui faire savoir , non par des voyes brusques ou fières, qui marquent une contrainte dans vôtre esprit, car ce seroit ruiner d'une main ce que vous bâtiriez de l'autre, mais par des voyes douces, humbles, insinuanes, qui gardent le caractère d'une Epouse, & qui soient naturellement propres à radoucir & à ramener à vous son cœur, Vous ne devez rien oublier pour cela, ni des moyens directs, ni des moyens indirects, pourveu qu'ils soient honnêtes & légitimes. Si Dieu veut benir vôtre conduite quelle joye ne vous fera ce point , quelle consolation ne donnerez-vous pas à tous ceux qui vous appartiennent, quel repos de cœur n'acquerez-vous pas pour tout le reste de vos jours, quel bien ne ferez-vous pas à l'Eglise de Dieu? Que si Dieu ne veut pas benir vos soins, & qu'il ait résolu de continuer encore ce chatiment dans vôtre Illustre Maison, vous aurez au moins cette consolation d'avoir fait vôtre devoir, & vous en ferez déchargée devant Dieu & devant les hommes. Ne m'accusez pas, je vous supplie, Madame, d'indiscretion, si je prens

la liberté de vous dire que ne faisant pas cela, mais vous tenant au contraire ferme à demeurer éloignée de Monseigneur l'E. votre Mari, vous vous rendez coupable de toutes les fautes qu'il commet contre la sainteté de votre mariage, vous attirez sur V. A. E. la juste colere de Dieu, & ne pouvez être, ni en état de le prier ni en état de rien attendre de sa miséricorde. Ne me dites point que vous avez été trop sensiblement outragée, que vous avez déjà fait souvent tout ce que vous avez pû. Car les outrages que vous pouvez avoir receus, ne vous déchargent point de votre devoir, & les avances que vous avez déjà faites, quelques inutiles qu'elles ayent été, ne vous doivent point rebuter. Si vous voulez vous acquitter des obligations où votre mariage vous met, il faut continuer à rechercher S. A. E. Monseigneur votre Epoux, jusqu'à ce que la mort vous separe. Je vous demande pardon, Madame, si j'ose parler avec tant de hardiesse à V. A. E. mais j'ai espéré qu'elle le trouveroit bon, & si mes vœux étoient accomplis, il n'y auroit plus de parole d'exhortation à vous adresser, il n'y auroit que de la joye à vous témoigner de toutes parts. Faites moi la grace, Madame, de croire que je suis avec le plus profond respect dont je sois capable.

LETTRE XXI.

A MONSEIGNEUR,....

MONSEIGNEUR.

JE prens la liberté d'adresser à V. A. S. ma reponse au livre de Mr. l'Evêque de Meaux, sur le sujet de nôtre conference. Si mon ouvrage étoit digne d'occuper agreablement l'esprit de V. A. S. pendant quelques heures, & qu'il pût meriter quelque part dans son approbation, ce me seroit une joye infinie. Mais comme je n'ai nul droit d'aspirer à un aussi grand avantage je n'ose le regarder, de peur que sa vûe ne me cause de la douleur, & je me contente de desirer que mon Livre trouve grace devant vos yeux, pour me servir d'une expression de nôtre Ecriture. J'ose dire à V. A. S. qu'elle n'y trouvera rien qui s'éloigne de la consideration qu'on doit avoir pour la Personne de Mr. de Meaux, quoi que je n'épargne pas la matiere, dans les termes qui nous sont permis par les Edits. Il seroit à souhaiter, Monseigneur, que la verité de Jesus fût aussi heureuse dans le Monde, que l'est le merite de V. A. S. sur lequel il n'y a point de Controverse: C'est un article de foi humaine qui ne fera jamais de Schisme. Toute la Terre en est d'accord, & l'on trouve bien des Emulateurs, quand il s'agit de le publier, mais on ne trouve point d'Adversaire, pour le contester. Permettez moi de vous le dire, j'en ai quelquefois du chagrin ; Car je me sentirois

bien fort sur cette matiere , & je ne trouve pas assez de douceur pour moi , à ne pouvoir vous dire qu'avec l'approbation de tout le genre humain, ce que je voudrois vous dire avec l'éclat d'une Dispute & d'une victoire, que je suis. &c.

L E T T R E X X I I .

A M A D A M E

A Paris ce 3 Decembre 1670,

M A D A M E ,

IE ne sai par où commencer , pour annoncer à votre Altesse une nouvelle affliction dont il a plu à Dieu de la visiter. Vous venez de perdre, ou pour mieux dire, l'Eglise de Dieu vient de perdre Monseigneur le Prince L votre Illustre Neveu ; que Dieu retira de ce Monde avanthier à neuf heures au soir. Ce coup nous a tous tres-sensiblement touchés, & à mesure que je vous trace ces lignes je ne puis retenir mes larmes. Ce jeune Prince, en qui nous avions vû paroître un fond admirable de sagesse, de bonté, de pieté, & de grandeur d'ame, nous a été enlevé par une fièvre maligne, dans les témoignages qu'il a rendus, jusqu'au dernier de ses soupirs, d'une parfaite resignation à la volonté de son Createur, & d'un entier détachement du Monde. J'ai eu l'avantage de le voir souvent pendant sa maladie, & j'en ay remporté toujours beaucoup de consolation, mêlée avec beaucoup de douleur. Comme je

je n'ignore pas, Madame, la tendresse que V. A. avoit pour un si cher nevû je frémis en pensant au surcroit d'affliction que ce vous fera d'apprendre une perte si considerable. Mais, Madame, j'espere que vôtre constance n'en fera pourtant pas surmontée, quelque grand que soit le sentiment que vous en aurez. Souvenez vous que c'est vôtre Dieu, vôtre Maître & vôtre bon Pere, qui vous visite ainsi si rudement, & qu'il se veut consacrer vôtre vie par les afflictions. Au lieu de résister vainement à sa volonté, par une excessive douleur, répondez au contraire à vôtre vocation, par une entiere resignation aux loix de sa Providence, & par une sainte & ardente application de vôtre ame, à l'exercice des vertus Chrétiennes. Il semble que Dieu, qui vous a mis dans son Eglise en un tres-haut lieu, par vôtre naissance & par vôtre condition, veuille aujourd'hui attirer encore d'avantage les yeux des hommes sur vous, par ce grand nombre de déplaisirs sensibles que les coups de sa verge vous causent, mais il veut aussi que vous soyez un exemple de fermeté, de patience, de perseverance, & de veritable & solide pieté. Il veut que par tant de rudes épreuves, qui se suivent l'une l'autre de si près, sa grace soit connue en vous, que vous la sentiez vous même d'une maniere extraordinaire, & l'efficace de sa presence, car il est près des cœurs desolez. Au lieu de considerer ses chatimens dans les veües de la nature, considerez les, Madame, dans les veües de la pieté, & ils vous feront autant de caracteres de vôtre Election, & autant d'assurances de vôtre Salut. Les Personnes de vôtre qualité, passant comme elles font d'ordinaire, leurs jours dans la prosperité & dans la joye, n'ont presque point d'occasion de se connoître

ni de scavoir jusques où va la force de leur vertu, ou plutôt celle de la grace de Dieu en elles. De maniere, qu'elles sortent le plus souvent du Monde sans avoir reçu ces grandes assurances, qui ne se donnent que dans les grandes afflictions. Quant à vous, Madame, Dieu en a disposé autrement, il remplit votre cœur d'amertume pour lui donner une plus grande mesure des douceurs de son Alliance. Servez vous bien de ce tems, lequel à parler veritablement, est le plus beau, le meilleur & le plus heureux de toute votre vie, bien qu'il semble le plus malheureux. Il seroit sans doute le plus malheureux, si vous n'en faisiez pas un bon usage, mais j'ose vous dire qu'il sera le plus doux & le plus heureux, si vous l'employez, comme Dieu vous y appelle, à vous détacher de plus en plus du monde, à vous sanctifier vous même, à vous mettre au dessus, de toutes les folies du siècle, à remplir votre ame de plus en plus des lumieres de Dieu, à concevoir de plus en plus du mépris pour les vanitez de la Terre, de l'horreur pour les vices que nous voyons commettre aux hommes, aussi paisiblement que s'ils ne faisoient point de mal, & de l'amour pour la vertu & pour la pieté, à invoquer Dieu avec ardeur & avec assiduité, à fortifier & à instruire la seule Personne qui vous reste pour votre consolation, & pour laquelle je fais sans cesse des vœux, enfin à vous rendre approuvée de Dieu. C'est ainsi, Madame, que vous changerez la nature de vos maux, & que vous suivrez la vocation de votre bon Pere, qui vous appelle à le glorifier par les souffrances. Je le prie de tout mon cœur, pour votre Altesse. Le Seigneur la veuille consoler, fortifier, conduire & animer de son bon Esprit, jusqu'au dernier de ses soupirs. Je suis avec un profond respect.

L E T.

LETTRE XXIII.

A MADAME ...

A Paris ce 3 Decembre 1670.

MADAME.

L'Honneur que j'ay eû de departir diverses fois à Monseigneur le Prince, vôtre cher & illustre Fils, mes foibles consolations, dans cette dernière maladie qui l'a enlevé du Monde, me fait prendre la liberté d'écrire à V. A. S. La part que toute l'Eglise de Dieu doit prendre à une si grande perte fait repandre des larmes aux gens de bien, & fait aujourd'hui, de l'affliction de V. A. S. une affliction commune à tout ce qu'il-y-a parmi nous de personnes pieuses & sensibles aux coups de la verge de Dieu. Mais ayant eû, comme j'ay eû, l'avantage d'approcher de plus pres de la personne de S. A. Monseigneur le Prince vôtre Fils, & d'avoir decouvert en lui une pieté, une sagesse, une bonté, & une constance admirable, avec un détachement du Monde & une resignation entiere aux volentez de Dieu, qu'il a toujours invoqué comme son Createur & son Pere, la douleur que j'ai ressentie de sa mort a été sans doute beaucoup plus grande que celle des autres. La vôtre, Madame, ne peut être que tres-profonde & tres-amere : la nature, la raison & la pieté concourant ensemble dans vôtre ame, pour vous faire voir la perte que vous avez

M 5

fai-

faite, danstoute son étenduë, il n'est pas possible que le sentiment que V. A. S. en a, n'aille bien loin au delà des bornes des afflictions ordinaires. Il est certain, Madame, que vos pleurs sont justes dans cette occasion, & que Dieu même les approuvera : car comme il veut que nous soyons sensibles à ses bonitez, il veut aussi que nous le soyons à ses chatimens, afin d'en profiter mieux selon leur destination. Je suis persuadé néanmoins que V. A. S. ne permettra pas à sa douleur d'aller dans des excez qui choquent ce qu'elle doit de soumission & de resignation aux ordres du Ciel, & que s'humiliant sous la Majesté de Dieu, devant qui les Princes ne sont que cendre & que poudre, elle tirera du sein de sa grace les consolations qu'elle ne sauroit trouver ailleurs. Tour-
nant vos yeux de ce côté-là, Madame, vous verrez Monseigneur votre Fils jouissant d'une gloire ineffable, & couronné d'une couronne mille fois plus riche & plus noble, que n'étoit celle que la naissance lui avoit donné ; & comme il étoit une partie de vous mêmes V. A. S. pourra-t-elle le voir dans cet état, qu'elle ne sente une secrète joye qui dissipera toute sa douleur ? Dailleurs, Madame, douterez-vous que ce même Dieu, qui a eû jusqu'à present des soins si particuliers de l'illustre Maison de H. qui s'est si heureusement servi de ses Princes pour l'avancement de sa gloire, qui a jusqu'ici répandu tant de bénédictions sur la Personne de V. A. & qui outre la grandeur terrestre à laquelle il vous a élevée, vous a donné son Alliance & son Adoption, douterez-vous, dis-je, qu'il ne repare cette grande brèche qu'il vient de faire ? Pour obtenir de lui cette faveur, Madame, & les autres que vous desirerez, votre cœur se donnera tout entier à lui,
&

& faisant un bon usage de vos afflictions, vous l'invoquerez avec humilité, vous le servirez avec zèle, vous l'aimerez avec ardeur, vous aurez de l'horreur pour tout ce qui le peut offencer, & vous enrichirez de plus en plus votre ame d'une vertu solide, dont la possession vous consolera de vos autres pertes. C'est sous cette idée, Madame, que n'ayant pas l'honneur d'être connu de V. A. S. ni l'avantage d'approcher d'elle, je me forme son image comme l'image d'une des plus pieuses & des plus parfaites Princesses du Monde. Dieu veuille vous conserver & toute votre Auguste Maison, & en vous consolant vous conduire par ses lumieres, & vous remplir de son Esprit. C'est Madame, le vœu que je fais pour vous, vous demandant pardon de la hardiesse que j'ai prise de vous écrire, & vous assurant que je suis avec un profond respect, Madame de V. A. S. Le tres-humble, &c.

LETTRE XXIV.

A MONSIEUR,.....

A Paris ce 8. Octobre, 1671.

MONSIEUR.

CE m'est un déplaisir tres-sensible d'être obligé de me faire connoître à vous, par une occasion aussi affligeante qu'est celle qui m'engage à vous écrire. Dieu a voulu retirer à soi Madame la Comtesse de L. la tres-excellente Epouse qu'il avoit jointe à vous. Ce fût avant hier Dimanche sixième de ce Mois qu'elle mourût entre mes
mains,

main, à onze heures & demi du matin, après quatre jours d'une maladie fort violente, accompagnée de grandes douleurs. Je ne vous dirai point, Monseigneur, l'édification singulière que tout nôtre Troupeau avoit receüe d'elle pendant le séjour qu'elle avoit fait à Paris. Sa bonté, son humilité, sa sage & judicieuse conduite, son zele pour la Religion, & tant d'autres admirables vertus que ceux qui ont eu l'honneur d'approcher d'elle y voyoient reluire, avoyent rempli nôtre Eglise de veneration pour elle, & y feront subsister à jamais sa memoire en benediction. Comme je suis un de ceux qui ont eu l'avantage d'approcher le plus souvent de sa Personne, & qui l'ai assistée de mes foibles consolations jusqu'au dernier de ses soupirs, elle a eu la bonté de me choisir pour me mettre en dépôt ses dernières pensées à vôtre égard. Elle m'a donc commandé, Monseigneur, de vous dire qu'elle mouroit pleine d'amitié pour vous & fort touchée du souvenir des tendresses que nous aviez autrefois eu pour elle, qu'elle s'étoit creüe, à la verité, fort malheureuse, de ce que vôtre amitié avoit eu de l'interruption, mais qu'elle n'en conservoit aucun ressentiment ni contre vous ni contre la cause de cette froideur, à qui elle pardonnoit de bon cœur, vous suppliant de conserver après sa mort sa memoire chere, & priant Dieu au reste, de vous accompagner de sa benediction. Voilà, Monseigneur, ce qu'elle m'a donné charge de vous écrire. Le reste de ses pensées a été donné à Dieu, & jamais personne n'a témoigné ni plus de detachment du Monde, ni plus de patience dans ses maux, quoi que très sensibles, ni plus de resignation à la volonté de son Createur, ni plus d'humiliation & de repentance, ni plus de foi aux promesses de l'Evangile, ni plus de recours à la

à la miséricorde de Dieu, ni plus d'assurance en sa grace & aux merites de Jesus-Christ son Fils que cette sainte ame en a témoigné. Je ne doute pas que sa mort ne vous soit une très amere affliction, & en effet vous en avez bien du sujet, car Dieu vous separe d'une personne qui avoit infiniment du merite, & qui étoit très-digne de toute vôtre amitié. Mais je ne doute pas aussi qu'à son exemple vous ne vous resigniez à l'ordre de la Providence divine, & que vous ne cherchiez vôtre consolation dans vôtre propre vertu, & dans le sein de Dieu vôtre Pere. Il vous a ôté vôtre Epouse, mais il la placée dans sa gloire, au dessus de toutes les revolutions humaines, & il lui a donné une mort si Chrétienne & si belle, que sa sortie de la Terre a été sans doute une élévation dans le Ciel, & la fin de sa vie le commencement de son immortalité. Au reste, Monseigneur, ses ordres ont été si précis, soit pour la defense qu'on l'embaumât, soit pour son enterrement à Charenton, qu'on n'a pas crû les devoir transgresser. Elle a été donc mise aujourd'hui en terre à Charenton, & la plus considerable partie de nôtre Eglise y a assisté avec beaucoup d'affliction. Mr. de Sch. qui ne l'a point abandonnée dans sa maladie, vous dira qu'on a tâché de rendre à sa condition & à son merite, autant d'honneur qu'on en peut rendre parmi nous aux personnes de sa qualité. Je finis en priant Dieu, qu'il lui plaise de vous conserver & de vous consoler, en vous faisant pourtant reconnoître de plus en plus par cet exemple, la fragilité de nôtre vie, & la necessité de craindre Dieu, & de nous mettre dans un tel état que nous soyons toujours prêts quand il lui plaira de nous appeller. Je suis avec un profond respect.

L E T.

L E T T R E XXV.

A M A D A M E.....

A Paris ce 8. Novembre , 1671.

M A D A M E.

Bien que mon Nom vous soit inconnu , je me sens pourtant obligé de vous écrire pour un sujet qui a été fort triste à tout nôtre Troupeau, mais qui ne peut sans doute qu'il ne vous soit infiniment douloureux. Je sçai bien que vous n'apprendrés que trop d'ailleurs la funeste nouvelle de la mort de Madame la Comtesse de L. votre chere mere, mais comme elle m'avoit fait l'honneur de me témoigner beaucoup de bienveillance pendant le séjour qu'elle a fait à Paris, & que j'ai eu aussi celui de lui rendre les derniers offices d'exhortation & de consolation durant sa maladie, jusqu'à son dernier soupir , j'ay crû, Madame , que vous approuveriez que je vous rendisse conte de ce qui s'est passé dans une si grande perte. Sa maladie n'a été que de quatre jours, ce qui vous doit faire juger qu'elle a été fort violente, mais toute sa violence n'a pas été capable d'ésbranler son courage ni d'interrompre les actes de sa pieté. Dès qu'elle se mit au liêt elle se crût morte, & bientôt après, la nature de son mal s'étant renduë incurable, je me sentis obligé de l'en avertir. Jamais, Madame, je n'ai veu
rece-

recevoir une si surprenante nouvelle avec tant de resignation & tant de fermeté, & elle n'en fit pas moins paroître dans la suite jusques à son dernier soupir. Sa pieté, son humilité, sa devotion, son esperance, l'effort de ses prieres, la fit être l'object de nôtre admiration, pendant qu'elle étoit celui de nos larmes. En un mot, Madame, je n'ai jamais vu une personne mieux mourir ni se detacher plus facilement des choses du Monde & de l'amour de la vie. Cela doit contribuer beaucoup à vôtre consolation, car une si belle mort & qui a été si precieuse devant Dieu, doit bien-être un motif qui vous exile à la crainte de Dieu & à l'étude de la sainteté. Mais elle ne doit pas être la matiere de vôtre dueil. Elle me commanda, Madame, dans ses dernieres heures, de vous écrire & de vous faire scavoir qu'elle vous donnoit sa benediction & à Monseigneur vôtre Mari, & à toute vôtre Famille, & qu'elle prioit Dieu d'accomplir les vœux qu'elle lui presentoit pour vous. Au reste, Madame, toute nôtre Eglise a été dans une generale affliction pour une mort si precipitée. Car comme Madame vôtre Mere avoit infiniment édifié tout le Monde par sa pieté, sa charité, son équité, sa bonté, son zele, & en général par mille vertus qu'elle faisoit paroître, sa perte a été receüe universellement de tous avec des regrets très-sensibles. Je n'ignore pas que les vôtres iront bien au delà, mais, Madame, souvenez vous que si elle étoit vôtre Mere Dieu est vôtre Pere, & que vous devez une entiere soumission aux ordres de sa Providence. Ce que vous devez principalement rendre à la memoire d'une si belle & si bonne ame, c'est non de répandre pour elle des pleurs, mais d'imiter ses saints exemples, de marcher sur les traces de sa pieté, & de devenir

nir héritière de ses excellentes vertus. Que cet héritage est riche , Madame , & qu'il est bien digne de votre acquisition & de votre possession. Mais quoi qu'il soit d'un prix si grand , je suis persuadé pourtant qu'il pourra bien relever un peu l'éclat de votre vertu , mais non changer l'état de votre ame , qui se trouve déjà tout à fait marqué du caractère de la Sanctification. Suivez toujours un si bon chemin , & souvenez vous qu'il n'y a rien de plus infidèle ni de plus vain que le Monde , & rien de plus solide que la piété. Et comme vous l'avez reçue de la main d'une bonne Mere , songez aussi , Madame , à la communiquer à vos enfans , afin que la Communion de Dieu soit perpétuelle à votre Maison. Je vous demande pardon , Madame , si j'entrepens de vous parler de la sorte , mais j'ai cru que vous ne desapprouveriez pas ma liberté , & que vous me feriez la grace de me conter désormais entre les personnes qui font profession de vous honorer , puisque je suis avec un profond respect.

LETTRE XXVI.

A MONSIEUR

JE viens tout présentement Mr. d'achever la lecture du Livre du P. R. & je ne veux pas tarder un moment à vous supplier de le remercier de ma part de ce qu'il s'est souvenu de moi , & qu'il a voulu que j'eusse de sa main une si belle marque de son estime & de son amitié. Je ne
vous

vous en dirai pas d'avantage, parce que je ne pretends vous fournir que la matière de mon compliment, espérant que vous lui donnerez la forme, & que vous lui communiquerez cet air agreable & avantageux que les choses prennent, lors qu'elles partent de vôtre bouche. Je vous prie même d'y vouloir employer un peu de soin, afin que mon remerciement soit bien reçu comme je le desire. Il est certain que cette Lecture m'a fort confirmé dans l'estime que j'avois du merite du P. R. J'y ai trouvé beaucoup d'erudition, un jugement solide, un style poli, une lecture non seulement étendue, mais aussi exacte & profonde, un discernement juste, une grande nétéeté d'esprit, une équité desintéressée, beaucoup d'elevation, & avec tout cela une expression claire, naturelle, engageante. J'ay sur tout admiré cet abrégé qu'il fait de la doctrine d'Aristote dans sa troisième partie, car il est vray qu'il ne se peut rien de mieux, & que cet endroit donne à son lecteur de belles & grandes veües. Peut-être que nos nouveaux Philotophes qui ne veulent rien que des experiences, & qui sont un peu trop occupez des principes de Descartes ne trouveront pas bon qu'il ait parlé d'eux comme il a fait. Et en effét quelque vraisemblance qu'on trouve dans les hypotheses de la physique de Décartes, il ne s'ensuit pas qu'Aristote n'ait été un des plus grands hommes du Monde, & que sa Philosophie ne soit d'un usage fort nécessaire. A la vérité l'Ecole l'a un peu gatée par un tas de vaines distinctions & de questions inutiles. Mais le P. R. à fort bien séparé ce qui est d'Aristote même, d'avec ce que les Commentateurs & les Scolaistiques y ont apporté du leur, & je voudrois qu'il eût fait cette justice à nos Reformateurs de croire qu'ils n'ont

prétendu condamner que l'abus qu'il avoüe lui même qu'on a fait de cette Philosophie, lors qu'on l'a tournée en chicanes & en questions creuses. Agréez, s'il vous plaît, aussi que je vous prie de lui dire une chose qui m'est arrivée en lisant sa quatrième Partie, & qui ne manquera par d'arriver à bien d'autres ; c'est qu'en l'endroit où il parle d'Origene qui défendit la Religion Chrétienne contre Celsus, il m'a semblé d'abord qu'il faisoit Celsus & Origene contemporains, bien qu'il soit vrai que Celsus vivoit plus de cent ans avant Origene. Je suis assuré que ce n'est point une faute que le P. R. ait faite, mais il est vrai que son expression donnera lieu à beaucoup de gens, de penser qu'il l'a faite, de sorte que je croi que dans une seconde Edition il doit éclaircir cet endroit, & ôter cette pierre d'achopement. Je suis.

LETTRE XXVII.

A MONSIEUR B...

MONSIEUR,

Vous avez bien de la bonté de daigner faire réponse à une personne qui fait si peu de bruit dans le Monde. Je vous en remercie pour plus d'une raison. Je vous proteste, Monsieur, que j'ai reçu votre Lettre avec une joye que je ne vous saurois exprimer, tant à cause de cette grande érudition que s'y trouve renfermée en si peu de paroles ; de cette profonde connoissance que vous avez des affaires qui concernent les Eglises

glises d'Orient, & de cet amour sincère que vous avez pour la vérité, qu'à cause d'une infinité de témoignages obligeans de cette amitié tendre & fraternelle dont vous m'avez honoré jusqu'ici, car enfin je les vois répandus par tout. Vous vous êtes aquis de la gloire, & vous vous en allez acquérir encore, sur une matiere qui, à la vérité, n'est pas en soi, d'une fort grande importance, mais qui l'est devenuë enfin par les chicaneries outrées de nos Adversaires. Ils s'imaginent, Monsieur, qu'il n'y a plus de difficultez dans cette affaire; ils s'en glorifient hautement; parce qu'ils prétendent que leur Transubstantiation, & la prétenduë adoration de l'Eucharistie, est un fait sur lequel il ne faut que consulter aujourd'hui les Grecs, & les autres Chrétiens d'Orient, qu'ils appellent Schismatiques. Cependant, quoi que je sois fort éloigné de ce sentiment; quoi que je sois persuadé que depuis plusieurs siècles, toutes les Eglises d'Orient sont tombées dans une crasse ignorance, & dans une infinité de Superstitions; & que d'ailleurs, je n'ignore pas, quels ont été, & quels sont encore aujourd'hui les efforts, les artifices, les supercheries & les violences de l'Eglise Romaine, lors qu'il s'agit de séduire ces pauvres Chrétiens, & les entraîner dans son parti, à quelque prix que ce soit, ce qui nous doit convaincre que leur créance n'est guères propre à établir la nôtre, puisqu'ils ne peuvent agir que de mauvaise foi; cependant, dis-je, je ne voi pas, que ce qu'ils rebattent si souvent soit si assuré qu'ils se l'imaginent, savoir, que toutes les Eglises Schismatiques d'Orient, sans en excepter aucune, soient dans le sentiment de l'Eglise Latine, au sujet de la conversion substantielle du pain, & de l'adoration du Sacrement de

l'Eucharistie; je croi, si je ne me trompe, d'avoir une infinité de raisons, pour appuyer le sentiment contraire. Et certes, je puis dire que vous avez achevé de me confirmer dans cette opinion: Car enfin, comme vous avez parcouru tout l'Orient; comme vous avez eu des entretiens avec les Grecs les plus habiles; & que vous avez été témoin des fraudes dont se servent les Emissaires du Pape, lesquels on envoie exprés dans ce pais-là pour tâcher de surprendre les Grecs; il n'y a point d'homme qui puisse être meilleur juge que vous dans toute cette affaire. Continuez, je vous prie, de m'honorer de vos réponses, & de m'enrichir de vos observations. Ayez la bonté de m'envoyer une copie des Lettres Circulaires dont vous a fait présent Paisius Patriarche de Jerusalem, pour vous donner un gage de l'union qu'il y a entre l'Eglise Anglicane & la sienne; joignez y un exemplaire de la Confession publique des Grecs & de Paisius Ligaridius; le Commentaire qu'a fait Germanus Rasoxestes sur la Première Epître aux Corinthiens, 11. v. 26, 27, 28. & toutes les autres pièces de cette nature que vous avez entre vos mains, afin que je m'en puisse servir en son lieu, pour me défendre contre les attaques de l'homme du Monde le plus hardi & le plus rusé, & que j'oppose à ses traits votre Nom, comme un bouclier impénétrable. Car il a ramassé dans quatre Livres presque tous les témoignages de ces faux Grecs, que vous avez d'eints en si peu de mots, avec de couleurs si vives: & comme si l'affaire étoit entièrement décidée, après ces témoignages, il s'élève déjà jusqu'au Ciel. Daignez, je vous prie, Monsieur, consacrer quelques heures pour cette affaire: & puis que déjà l'Eglise de Dieu vous est si redevable,

ble , ne vous laissez pas de travailler pour elle. Aimez-moi toujours comme je vous aime. Je me recommande à vos prières , & suis.

LETTRE XXVIII.

A MONSIEUR L.D.M.

Sur son *jugulum causa*.

MONSIEUR,

JE ne suis pas assez incivil , pour laisser sans réponse une Lettre aussi obligeante que la vôtre : & je me fais trop d'honneur du présent que vous m'avez fait de votre Livre , pour n'en faire pas le cas que je dois ; car enfin , outre qu'il est tout rempli d'érudition , vous y faites si souvent mention de moi , que je serois le plus ingrat de tous les hommes , si je ne vous en témoignois ma reconnoissance. En vérité , Monsieur , c'est ici la quatrième Lettre que je me suis donné l'honneur de vous écrire pour vous remercier , & je suis assuré qu'elle me justifiera dans vostre esprit , si elle a plus de bonheur que les autres. La première Lettre que je vous ai écrite , a été rendue à Mr. P. du M. votre très-cher & très-digne Frère : & je suis persuadé , que cela est arrivé pour n'avoir pas bien scû faire la différence de vos noms. J'apprends que vous n'avez pas reçu la seconde , que j'avois confiée à un Gentilhomme Anglois. Et pour la troisième , je suis fort surpris qu'elle ne vous ait pas été rendue , après l'avoir recommandée , comme je l'avois fait à Monsieur B.... Ministre de l'Eglise de la Savoye ; je vous dis ce-

ci, Monsieur, pour ne passer pas pour ingrat & pour incivil.

Mais, pour ne parler plus de cela, agréez que je vous die en peu de mots quel est mon sentiment sur votre Ouvrage. Je vous avoüe, d'abord, que je ne puis assez louer ce zélé si pieux & si saint qui paroît avec tant de feu dans tout votre Livre, pour délivrer les Princes & les peuples Chrétiens de la tyrannie du Siège de Rome: & je ne désapprouve pas même que ç'ait été dans cet article, que vous ayez fait consister le nœud de l'affaire. Car enfin, quoi que ceux qui composent l'Eglise Gallicane, si l'on en excepte les Jésuites, ayent sâppé les fondemens de l'Infaillibilité & de la Puissance temporelle du Pape; quoi qu'ils en ayent retranché, pour ainsi dire, les parties les plus nobles; il ne laisse pas néanmoins d'étendre bien avant sa domination sur les consciences & d'y autoriser ses autres erreurs. On peut dire à votre louange, que quoi que vous n'ayez employé dans votre Livre qu'un petit nombre de Chapitres, vous n'avez pas laissé de ruiner, de fonds en comble, ce grand & prodigieux ouvrage que l'Empire Papal avoit mêlé de tant de fraudes, de tant de mensonges, de tant d'impietez & de tant de confusion: si bien qu'il n'est point de Lecteur desintéressé qui ne s'en moque, & qui ne découvre le Mystère d'Iniquité. A quoi j'ajoute, Monsieur, que votre discours étant soutenu par la beauté & la pureté des expressions, & par le poids des choses que vous dites, la lecture n'en peut être que très-agréable.

Cependant, vous me permettrez de vous dire, que je ne saurois approuver, que sous prétexte de détruire la Puissance du Pape, vous vous
empor-

emportiez aussi fort, que vous faites contre-toute sorte de puissance Ecclesiastique, vous efforçant de la resserrer dans les bornes d'une simple persuasion : car, de cette maniere, vous ruinez entierement tout le succez que vous esperez de vôtre travail ; vous excitez de la haine contre la caute des Protestans, & vous établissez enfin l'Empire de Rome que vous avez dessein d'abatre. En effet, si ce haut degré de puissance sur lequel est élevé le Pape ne peut tomber, qu'en même tems, toute l'autorité Ecclesiastique ne tombe, comme vous le prétendez ; je ne doute point que les Docteurs de Rome ne se plaignent hautement, que le dessein de la Reformation ne tend qu'à aneantir toutes les societez Religieuses ; à bannir toute sorte d'ordre ; à ruiner tout le gouvernement Ecclesiastique : & qu'ainsi les choses Divines doivent être laissées à la liberté de chaque particulier, ou que, du moins, elles doivent être conduites selon la volonté du Magistrat, comme si l'Eglise étoit une Société Politique. Certes, Monsieur, avant que le Magistrat fût Chrétien, l'Apôtre Saint Paul avoit ordonné, *que toutes choses se fissent honnêtement & par ordre* : & il eût ordonné cela en vain, si l'Eglise n'avoit quelque puissance pour reprimer ce qui n'est pas honnête, & pour faire valoir l'ordre. Le même Apôtre établit plusieurs choses qui regardent la Discipline, sçavoir, que les femmes gardent le silence dans les Assemblées Ecclesiastiques ; que les prieres & les actions de graces se fassent en une langue entendue, qu'après un examen de la doctrine & des mœurs, on choisisse des Pasteurs propres pour le Ministère ; qu'on n'ait à recevoir des accusations contre les Anciens, qu'il n'y ait deux ou trois témoins ; & plusieurs autres choses sem-

blables qui ne scauroient être executées, si on prive l'Eglise de la vraye & legitime autorité du gouvernement, ou si on la reduit aux termes d'une simple persuasion. Pardonnez moi, Monsieur, si je vous dis un peu librement ma pensée. Je vous écris en ami, & non pas dans le dessein de vous contredire. Cette puissance que vous voudriez faire consister dans la simple persuasion seroit trop relâchée & trop foible, pour pouvoir maintenir sous sa protection toutes les sociétés Religieuses, & faire aller d'un pas assuré la paix mutuelle des Chrétiens & leur édification. En un mot, le Ministère de la Parole, par lequel la foi, la pieté, & la charité sont entretenues, ne scauroit être conservé exempt de tout crime. L'Eglise n'a-t-elle pas le droit de retrancher de son corps & de déposer les Ministres, dont la vie & la doctrine sont scandaleuses & pernicieuses aux fidèles? Quoi, l'Eglise ne peut-elle pas, après une recherche exacte, donner contre de telles personnes un jugement legitime, fondé sur la Parole de Dieu? Enfin, ne peut-elle pas proceder contre les méchans & les pécheurs obstinez, ou en les separant entierement de la Communion de l'Eglise, ou en les privant pour un tems des Sacramens, jusqu'à ce qu'ils soient entrez dans leur devoir? En verité, je ne puis pas bien concevoir, comment ces choses & les autres de la même nature, peuvent être attribuées à une simple persuasion. J'avoue que l'Eglise se peut tromper dans ces occasions, & qu'elle peut proceder injustement dans ses Jugemens. Mais n'est il pas vrai aussi que la même chose arrive au Magistrat, & qu'il donne quelquefois des jugemens injustes? C'est pour cette raison qu'une même affaire est si souvent examinée, & exposée au jugement de diver-

diverses personnes, afin que si dans le premier ou second jugement on s'est trompé, on en revienne; ce qui est assurément la meilleure précaution que les hommes puissent être capables de prendre. Si donc le jugement de l'Eglise est équitable, il sera sans doute approuvé de Dieu, & en même tems, il engagera la conscience à le suivre, non pas par cette raison que l'Eglise y a interposé son autorité, mais parceque la chose est juste en elle même, & que l'Eglise ne fait que le signifier de la part de Dieu, dont elle a reçu son administration. Que si la chose n'est pas ainsi, il faut distinguer les jugemens: car il y en a qui sont contraires à la foi & aux bonnes mœurs; il y en a qui, pour avoir été donnez imprudemment, choquent l'intérêt du public & des particuliers, dans des choses, qui par rapport aux circonstances des personnes, des tems & des lieux sont indifferents, & il y en a enfin, qui chargent injustement les hommes; qui les privent des symboles de la communion Chrétienne, & les dégradent du Ministère. Un homme de bien doit avoir en horreur les premiers jugemens dont je viens de parler, il doit s'y opposer de toutes ses forces, par ses paroles & par ses actions, lors qu'il le peut faire, & se souvenir toujours de cette sentence des Apôtres: *Il vaut mieux obeir à Dieu qu'aux hommes.* Pour ce qui regarde ceux du second genre, le Chrétien qui aime la paix & l'ordre qui est établi dans les Societez y doit déferer, quoi que dans le fond, il ne les approuve pas, & non seulement cela, mais il y doit déferer avec soumission d'esprit, quant à l'homme extérieur, comme on parle, plutôt que d'exciter parmi le peuple de Dieu, des troubles & des contentions. Il en doit user de la même maniere,

à l'égard des Jugemens de la troisième espèce : car si par exemple, je viens à être accusé de quelque crime, & que je sois leür de mon innocence, autant que je le puis être, & que néanmoins je sois condamné & accablé de l'injustice des hommes, que dois-je faire dans cette rencontre ? Dois-je exciter une sedition ? Nullement. Au contraire, appuyé de ma propre vertu, je dois supporter patiemment ces injustices, & chercher en Dieu toute ma consolation. Je confesse que l'Eglise, à la considérer directement & en elle même, n'a aucune puissance *coactive* ; cette autorité reside purement dans le Magistrat : mais il est véritable aussi que dans plusieurs choses elle en a une *executive*, si je puis me servir de ce terme, particulièrement dans celles où il s'agit de l'intérêt des Sociétés Religieuses ; elle peut éloigner de la table Sacrée les personnes qu'elle en juge indignes, en les privant des sacrés Symboles de la Communion. Mais dans les autres choses, comme lors qu'il est question de reprimer les seditieux, il faut avoir recours au Magistrat, qui, soit qu'il fasse profession d'une même Religion que l'Eglise, soit qu'il soit d'une Communion différente, est toujours obligé de faire en sorte qu'il ne se passe rien qui puisse troubler la paix & l'ordre qui est établi pour maintenir un Etat.

Or comme il est arrivé dans l'Eglise Romaine qu'une chose très bonne un soi, est devenue très-mauvaise ; que l'administration de la Discipline, & de l'ordre qui maintient les Sociétés a été changée en un Empire temporel, qui étend son pouvoir & sa tyrannie sur les âmes ; j'eusse bien souhaité, Monsieur, qu'en faisant quelque distinction, vous vous fussiez élevé, en telle sorte, contre cette tyrannie & cette puissance absolue, que

que vous eussiez laissé subsister parmi les Chrétiens le gouvernement Ecclesiastique. Car enfin, si vous l'aneantissiez, vous jettez la confusion dans l'Eglise; vous introduisez l'Anarchie; vous ouvrez un grand champ aux Hérétiques, aux Fanatiques & aux scelerats; vous affoiblissez le Ministère; vous jettez la foi, la piété & la charité dans la langueur, & vous réduisez, enfin la Religion à être méprisée & foulée aux piés.

Je sçai bien ce que vous direz, le gouvernement sera entre les mains du Magistrat, & le Magistrat fera les fonctions d'Evêque. Mais quel gouvernement seroit celui-là? Il faudroit que celui qui n'a nulle connoissance de la Théologie, comme sont la plupart des Magistrats, choisit les Ministres de l'Evangile. Il faudroit qu'un homme du Monde, qui vit dans le luxe & qui se croit obligé de suivre les maximes du Siècle, exerçât la severité de la Discipline. Et ne faudroit-il pas même qu'il montât en Chaire & qu'il administrât les Sacremens? Vous voyez bien, Monsieur, que sur ce pié-là, vous confondez la Société Ecclesiastique avec la Politique. Il est bien vrai que le Magistrat étant le Prince & le Chef de la Société Politique, il doit être le conservateur des droits de la Société Religieuse, & à cet égard il est obligé de prendre garde qu'il n'arrive rien à l'Eglise qui lui puisse être prejudiciable. Mais ce n'est pas à dire qu'il ait le droit d'administrer la Discipline, parce qu'il est le Conservateur de ses droits, à moins que vous ne vouliez poser des fondemens pour élever une nouvelle tyrannie, une tyrannie inouïe, & un autre Mystère d'iniquité.

Voilà, Monsieur, ce que je vous ai écrit à la hâte. Recevez-le en bonne part, & honnorez moi toujours de votre bienveillance & de votre amitié. Je suis.

LET.

LETTRE XXIX.

A MONSIEUR C.

Ce 7. Septembre.

VOtre paquet, Monsieur, n'étoit pas bien loin de moi puisque je l'avois dans ma Cassette, & qu'il s'il a demeuré si long-tems inconnu, ce n'a été que pour avoir été trop religieux observateur de la fidélité qu'on doit aux affaires d'autrui, m'étant figuré que c'étoit un dépôt, & que je ne devois pas m'en informer davantage. Cependant n'en foyez plus en peine, j'en ferai l'usage que la prudence suggere, fiez-vous en à moi, vous n'en entendrez point parler.

Pour la chose en elle-même, je vous en dirai mon sentiment avec une entière liberté, & sans vous en soustraire la moindre partie, puisque vous le voulez bien ainsi. I. Il est d'une dernière importance de s'informer exactement de la vérité, ou fausseté de la nouvelle qu'on a mandée touchant la défense. Car vous voyez bien que si l'on étoit croisé de cette manière, il ne faudroit plus y penser, les voyes ne seroyent plus ouvertes, & quand nonobstant la défense on ne laisseroit pas d'aller son chemin, cela seroit sujet à des suites très-facheuses, & exposeroit au danger de beaucoup d'inconveniens. C'est donc un point qu'il faut

faut nécessairement éclaircir. II. Le supposant favorablement vuide, il ne faut pas penser qu'une telle affaire se puisse faire de concert, au moins de ce coté: les raisons en sont évidentes, car ce seroit s'attirer du mal, & faire naître de nouveaux obstacles, ce qui ne manqueroit pas d'arriver. Elle ne se peut donc faire qu'en en faisant venir la pensée aux particuliers qui se trouveront en état d'opiner sur cette affaire, soit en répandant ce qu'on peut savoir de bien, touchant cette Demoiselle, soit en leur donnant bon exemple. Il faut donc se contenter de faire savoir indirectement que la Demoiselle est belle, agreable, d'une humeur douce, & sociable, &c. Et que ses Tuteurs sont des gens traitables, & avec qui l'on peut facilement s'accommoder, mais de vouloir communiquer la chose à tous les parens, & amis, c'est s'exposer à leur indiscretion, & soulever ceux qui ont intérêt à ne pas vouloir le mariage. III. Je ne doute pourtant pas que le mariage ne réussisse, à moins qu'il n'y ait empêchement du coté du Tuteur honoraire de la fille, ou de ceux qui le gouvernent, car d'un coté, il est certain que la fille est belle & bien faite & qu'elle a dans la vérité toutes les qualitez qu'on lui attribué; & de l'autre il n'est pas moins certain que le Pere du garçon le contraindra par mille mauvais traitemens qu'il lui fait à sortir du logis, & à songer à s'établir, mais il faut pour cela du ménagement, & attendre que le tems, qui ne tardera pas à venir, fasse son effet. Il est constant que le parti, non seulement est preferable à tout autre, mais qu'il sera actuellement preferé, parce que sa reputation excède de bien loin celle de toutes les autres filles. IV. Sur ces deux derniers fondemens, qui sont sûrs, & sur lesquels on peut bâtir, comme sur des

des choses constantes, je ne croi pas qu'il soit absolument necessaire de faire de plus amples informations sur les lieux. On peut avoir ce qu'on desire par des lettres de confiance, sans se mettre en peine d'un retour, qui ne pourroit être qu'incommode, & qui nuiroit peut-être plus qu'il ne profiteroit. Il ne s'agit que d'encourager le garçon par un bon exemple. V. Je ne suis point d'avis du voyage que vous vous proposez vous même de faire pour avoir un pourparler. Cela seroit sujet à bien des inconveniens pour votre personne. Vous trouveriez mille gens à votre rencontre qui vous connoissent, & qui pourroient vous embarrasser, ou par indiscretion, ou de dessein formé. Il faut faire ce que vous desirez par lettres, directement à M. C. dont vous savez l'adresse, & qui pour son interêt & celui de ses confor-
ts, ne manquera pas de vous donner toutes les lumieres que vous pouvez souhaiter, & d'agir même conformément à vos intentions, & aux siennes qui sont les mêmes. Pour le reste il faut laisser agir le tems. VI. Ce qu'on vous a dit du garçon, qu'il a déjà transporté de la maison du Pere dans celle de la fille, plusieurs de ses meubles, au nombre de plus de 60. pieces, va plus loin qu'on ne vous l'a dit, car il y en a à present plus de deux cens, ce qui a déjà, en quelque sorte, alarmé le Pere, & est peut-être cause de la defense qu'on a mandé. Mais, Monsieur, c'est-être bien hardi que d'entreprendre d'ajouter mes petites lumieres aux vôtres. Je vous en demande pardon, & vous supplie de me croire passionnement, votre tres-obeissant serviteur.

LETTRE XXX.

A MONSIEUR.....

MONSIEUR,

Nous avons un sensible déplaisir de n'avoir pû répondre plutôt à la Lettre que nous avons reçû de vous , & nous vous supplions très-humblement de croire que si la chose eût dépendu de nous nous n'eussions pas différé un moment à nous acquiter envers vous de ce devoir. Comme nous avons un sincere & veritable desir de vous honorer , & de vous donner des marques de nôtre respect , nous embrasserons toujours avec ardeur les occasions qui se présenteront pour cela , & nous nous fussions hâtez de profiter de celle-ci si nous en eussions été les Maîtres. Mais outre qu'il a falu du tems pour communiquer votre lettre à Monfr. de la B. , l'Auteur des Responses au Livre de Mr. de Condom , & pour avoir de lui ce que nous vous envoyons , nous avons encore été retardez par quelques incidens impreveus. Vous savez allez vous-même qu'il en arrive souvent dans la vie des hommes , & c'est ce qui nous fait esperer que vous jugerez de nous favorablement dans cette rencontre , selon votre équité ordinaire.

Nous vous envoyons donc, Monsieur, la Lettre que Monsieur de la B nous a écrite, par laquelle vous verrez comment il se justifie sur les plaintes que vous avez fait de lui dans la vôtre.

Bien

Bien qu'en approuvant le Livre qu'il a depuis peu mis au jour, nous n'ayons eû en veuë que la doctrine, & l'interêt de la cause qu'il souûtenoit, & que l'Attestation que nous lui avons accordée ne s'étende pas plus loin. Nous pouvons pourtant vous assurer avec verité, que si nous y eussions remarqué quelque chose qui eût tant soit peu choqué ce qu'on doit au merite de vôtre Personne, nous en eussions averti l'Auteur, & de la maniere que nous le connoissons, nous sommes persuadés que nous lui eussions fait plaisir, parce qu'à votre égard son intention & la nôtre s'accordent parfaitement. C'est le témoignage que nous sommes obligés de lui rendre.

Pour le fond, nous n'avons rien à ajoûter aux éclaircissements qu'il a donnez lui-même, si ce n'est que nous espérons qu'ils vous paroîtront raisonnables, & satisfaisans. Vous êtes trop juste, Monsieur, pour trouver mauvais qu'il se soit servi sans affectation des pieces dont il s'agit, puisqu'elles sont publiques, & exposées aux yeux, & à l'usage de tout le monde; & qu'il en ait tiré les justes avantages qu'il a crû qu'elles lui fournissoient. Permettez-nous, s'il vous plaît, de vous dire que nous ne voyons pas qu'en cela il ait fait injure à votre lettre Pastorale. Il n'en a point changé les termes, il n'a fait aucune violence à vos expressions, pour leur donner un sens détourné, il ne vous a rien attribué que vous ne reconnoissiez vous-même. Il est vrai qu'il en a fait l'application au sujet qu'il traitoit, & nous ne doutons pas que cette application ne soit contre votre pensée. Vous n'avez point prétendu qu'on s'en servît contre Mr. de Condom, c'est ce que ni Mr. de la B. . . . ni nous n'avons pas de peine à croire, & si directement ou indirectement il avoit
sup-

supposé le contraire , il a trop de sincerité pour ne pas reconnoître qu'il auroit tort. Mais c'est ce qu'il n'a point fait ; l'application de vôtre Lettre Pastorale au Bref du Pape à Mr. Condom est de son Chef. Il l'a faite sur un droit commun que chacun a dans la Dispute , sans qu'on le puisse reputer à injure. Vos Controversistes se servent tous les jours contre nous de nos propres Ecrits, nous nous servons de même contre eux des Ecrits de vos Auteurs, cela est de la pratique ordinaire. Mais bien que cela se fasse de part & d'autre , contre l'intention des Auteurs mêmes, qui n'ont pas sans doute prétendu fournir des armes à leurs Adversaires, on ne croit pourtant pas leur faire injure, & si cela étoit, on se priveroit sous ce prétexte d'un des principaux moyens d'éclaircir des veritez contestées, par des veritez avouées. Il ne s'agit, dans ces sortes de choses, que de savoir si l'application qu'on en fait est juste, & dans les termes de la droite raison. Si vous n'approuvez pas entierement celle que Mr. D. L. B. a fait de vôtre Lettre Pastorale au sujet qu'il traitoit, nous sommes assurez que vous avez assez d'équité, pour ne pas vouloir que votre sentiment nous ravissè la liberté du nôtre , ou qu'il nous serve de préjugé: moins voudriez vous que cette difference, & l'usage qu'il a fait de son droit , qui ne viennent que de la difference de nos créances sur les matieres de Religion, & non d'aucun défaut d'estime, ou de respect pour votre personne, passent pour une injure, ou pour une injustice que l'on vous fait.

Quelque diversité qu'il y ait entre vous & nous sur les points de la foi , du culte , & du gouvernement Ecclesiastique , elle n'empêchera pas que nous ne convenions avec tous ceux qui ont

l'avantage de vous connoître, sur ce qu'on doit à la dignité de votre naissance, au rang que votre vertu vous fait tenir dans le Monde, & à celui que vôtre erudition vous donne parmi les savans. Nous irons même plus avant, Monsieur, & nous regarderons ce que vous nous dites, pour nous porter à une réunion avec l'Eglise Romaine, comme venant d'une charité qui bien que trompée, ne laisse pas d'être encore une charité dans son idée générale. Mais comme nous sommes persuadés que la nôtre pour vous & pour tous ceux de vôtre Communion est mieux fondée, nous vous conjurons aussi de recevoir en bonne part les vœux que nous faisons à Dieu pour vous tous. Nous ne lui demandons pas qu'il retire de dessus vous ses bénédictions temporelles, nous le supplions au contraire de vous les augmenter. Mais nous lui demandons de toute notre ame qu'il lui plaise de vous en sanctifier l'usage, & de vous accorder sa grace d'en haut, cette grace qui seule fait tomber les écailles des yeux, cette grace qui dissipe tous les préjugés humains, & qui demeure victorieuse des esprits & des cœurs par l'impression de la vérité.

Si nos vœux étoient exaucés ce feroit avec un né joye extreme que nous nous joindrions à vous, nous aurions une consolation infinie de voir que Dieu auroit rompu la paroy entremoyenne qui nous divise, & qu'il nous auroit ralliez les uns & les autres en un même corps à lui. Nous aurions alors cette satisfaction de voir, que vous ne vous tromperiez plus sur la notion que vous vous formez de la véritable Eglise de Jesus-Christ du tems de nos Peres, la prenant pour tout le corps de ceux qui faisoient profession extérieure du Christianisme parmi les Latins, au lieu que cet-

te veritable Eglise ne peut consister que dans les vrais fideles, c'est-à-dire dans ceux qui à la profession exterieure ajoutent la forme interieure d'une veritable foi, & d'une veritable pieté. C'est ainsi, Monsieur, que l'Ecriture nous enseigne à concevoir ce que c'est que la vraie Eglise; savoir une Maison Spirituelle bâtie de pierres vives, & qui s'élève pour être un Temple saint au Seigneur, une Société de plusieurs personnes réellement unies à Jesus-Christ par le Saint Esprit, & non un corps qui, selon la definition que vos Docteurs en donnent, peut non seulement être composé indifferemment de bons & de méchans, d'amis, & d'ennemis de Dieu, mais qui même pourroit sans rien perdre de son essence, être composé tout entier d'injustes, de prophanes & de mondains.

Dieu nous est témoin que nous avons une douleur tres-amere de nous voir divisez d'avec vous, & qu'un de nos plus ardens souhaits est que Dieu nous réunisse tous dans le sein de sa verité. Mais en attendant le tems de sa providence & de sa misericorde, ce nous est un grand repos d'esprit de savoir que dans ce point de la vraie Eglise, comme dans tous les autres controversez, nous n'avons point d'autres idées, que celles que l'Ecriture sainte nous a données. Nous nous trouvons par ce moyen sous l'ombre des ailes de Dieu, & nous avons une grande marque que nos sentimens nous sont inspirés par sa grace, puisque les inspirations de sa grace ne s'écartent jamais de la revelation de sa Parole. Fondez sur ces salutaires instructions, nous voyons en un instant fuir de devant nos yeux toutes les difficultez que vous avez bien voulu nous faire sur le sujet de l'Eglise, & auxquelles vous ne croyez pas que nous puissions répondre solidement. Nous voyons que la vraie

Eglise, bien qu'elle ne consiste que dans les vrais fidèles, ne laisse pas d'être visible, de la maniere que le bon froment est visible, dans le mélange de l'ivroye que le malin a semée, ou comme les bons poissons sont visibles dans le mélange des mauvais, selon les Paraboles de l'Evangile. Nous voyons que c'est à cette Eglise seule à qui appartiennent les promesses de perpetuité & de perseverance en la foi, qui se trouvent dans l'Ecriture, & non à des hypocrites, & à des mondains, à qui il est certain que les promesses de Jesus-Christ ne peuvent pas appartenir. Nous voyons que c'est à elle seule à qui appartiennent tous les droits Ecclesiastiques, de même que les promesses, & que les méchans n'y-ont aucune part, si ce n'est par accident, entant qu'ils occupent quelquefois un Ministère qu'ils ne devroient pas occuper. Nous voyons que cette idée que l'Ecriture nous donne de la vraye Eglise est d'ailleurs très conforme à la nature de l'Evangile, & aux intentions de Jesus Christ, car Jesus-Christ n'est venu dans le Monde que pour y établir un Royaume spirituel, au lieu que celle que vos Docteurs en donnent, & que vous suivez, fait un Royaume à peu près temporel, & terrestre. Sur ce principe, il est aisé de comprendre en quel sens nous disons que nos Peres sont sortis du milieu des vôtres, c'est-à-dire comme on sort d'une servitude. C'est ainsi que nous l'entendons, c'est ainsi que nos Peres eux-mêmes l'ont entendu. Vous l'entendez autrement, & nous ne devons pas nous prévaloir ni les uns, ni les autres, d'une expression ambiguë. Il s'agit seulement de savoir lequel des deux Partis, lors que nos Peres & les vôtres se sont separés, étoit cette vraye & perpetuelle Eglise de Jesus-Christ, à qui tant les promesses, que les droits

droits Ecclesiastiques appartiennent , & de quel côté elle est demeurée. Nous avons sur cela vous & nous des prétentions opposées. Vous fondez les vôtres sur des apparences & sur des préjugés, sur des avantages extérieurs qui suivent d'ordinaire le Parti le plus fort. Nous fondons les nôtres sur la justice de notre cause, sur la vérité de notre doctrine, sur la pureté de notre culte, & sur la nécessité d'une réformation, c'est-à-dire, sur des choses solides & essentielles, parce que nous avons appris à dire, *Ecclesia ibi est, ubi fides vera est*. En effet une Eglise qui ne se trouve établie que sur ces fondemens sur lesquels vos Docteurs ont accoutumé de l'appuyer, nous paroîtra toujours semblable à la Maison bâtie sur le sable, dont Jésus-Christ a parlé, au lieu que celle qu'on établira sur la vérité & sur la piété, nous paroîtra la Maison bâtie sur le rocher, contre laquelle les vens & les orages ne peuvent rien.

Mais, Monsieur, comme vous ne vous êtes pas proposé d'entrer en dispute avec nous en nous faisant l'honneur de nous écrire, ce que nous vous en disons aussi n'est pas pour vous engager dans la controverse, mais seulement pour vous justifier l'attachement inviolable que nous avons à notre Religion, & pour vous faire voir que s'il est inviolable il l'est par la Loi de conscience, & par la force de la crainte de Dieu. Nous le prions du fond de notre cœur, ce Dieu du Ciel & de la Terre, qu'il veuille vous conserver & vous bénir, & en vous enrichissant de ses dons éternels vous épargner ses afflictions temporelles, nous sommes avec beaucoup de respect.

A M O N S I E U R C.

Comme je vous ai trouvé à la tête des Approbateurs du Livre qui a donné occasion à cette longue Lettre que je vous écris, & à trois autres de vos Collègues, j'ai crû que je devois vous l'adresser. Je vous conjure, Monsieur, de la recevoir avec bonté, & de la communiquer à ces trois autres Messieurs. Je l'ai écrite sans dessein de fâcher ni l'Autheur du Livre, dans lequel je me suis trouvé cité; ni aucun de vous. Je vous honore tous. Et quoi que j'improove votre Créance en ce qu'elle est contraire à la nôtre, & que je ne puisse, sans prévarication, vous dissimuler que je croi votre Religion très-fausse, je ne laisse pas d'estimer vos Personnes, & votre mérite, par les grandes qualitez naturelles qu'il a plu à Dieu de mettre en vous, & par cette grande érudition dont vous les avez rehaussées.

L'Anonime a remarqué, en répondant à Mr. de Condom, qu'il est presque impossible de défendre une cause sans qu'on se serve de certains termes, qui quelquefois ne sont pas agréables à ceux contre qui l'on soutient sa Doctrine. Si, hors ceux qui sont nécessaires pour ma défense & celle de l'Eglise, il m'en est échappé quelques-uns qui vous foyent désagréables, je vous supplie de ne les imputer pas à ma mauvaise volonté, & de croire que je ne m'en suis pas appercû. Je les effacerois si je les connoissois.

Je vous regarde tous comme mes Frères par le
Baptême.

Baptême. Je gemis seulement de votre égarement & de vos erreurs; mais c'est de Dieu seul de qui je dois espérer votre changement. Je vous assure que je le lui demande avec affection. Si vous vouliez bien aussi le prier avec effusion de cœur qu'il vous éclairât, & pour me servir des termes de celui qui s'adressoit au Fils de Dieu avec tant de confiance pour la guérison de son Fils, qu'il *aidât votre incrédulité*, je ne doute pas qu'il ne vous exaucât, & que vous ne vinssiez bientôt à nous.

La nouveauté de votre prétendue Réformation, de votre créance, & de votre séparation, ne doit elle pas à tous vous faire appréhender que vos Auteurs n'ayent eû tort? Y a-t-il rien de pire, en matière de Religion, que la nouveauté? La prescription est assurément plus apparente pour nous, qu'elle n'est pour vous, puisque vous avouiez vous mêmes, que vous êtes *sortis de notre sein*; & il n'y a personne tant soit peu équitable, qui ne juge que votre état vous doit au moins être suspect; c'est assez pour chercher à vous éclaircir par votre propre étude; mais beaucoup plus encore par la prière. Vous me trouverez peut-être un peu trop hardi, Monsieur, de vous parler de la sorte, n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous: c'est mon cœur qui vous parle, & je suis très-sincèrement nonobstant notre division.

J'ai crû, Monsieur, que je ferois bien de joindre à cette Lettre la Copie de la Lettre de M. le C. B. dont je fais mention dans ma grande Lettre. Je vous prie de la faire voir aussi à ces trois Messieurs vos Collegues.

Roma die 1. Septembris 1674.

Illustrissime & Reverendissime

D O M I N E.

Antequam divulgaretur in Urbe parvus Libellus cujus inscriptio est *Monita Salutaria*, jam pervenerat ad manus meas : cumque illum percurrissem, statim prædixi maximas propter illum turbas ubique excitandas. Nec falsus vates fui : nam subito multorum clamor auditus est asserentium in Belgio B. Virginis cultum funditus everti, Hæreticos exultare, & sibi in Conventiculis suis gratulari, quod incipiant Papistæ errores suos agnoscere, actum esse de *Rozario*, de *Litaniis* B. Virginis, aliisque piis exercitationibus quibus solent Fideles ipsam Deiparam venerari; erumpere tandem occultum venenum, & pessumdari Religionem. Hæ querelæ, à Viris alioquin gravibus disseminatæ, omnium ferè animos commoverunt, adeò ut quidam existimarint Libellum proscribendum esse, ad amovendas pusillorum offensiones, tametsi in eo nihil contra Fidem contineatur. Quosdam etiam offendit stilius Authoris concisus, rem, de quâ agitur, non satis explicans; innuens doctis, & non docens imperitos. Doleo ex animo hujusmodi rumoribus & controversiis distrahi Fideles in studia partium. Nihil certè tam Sanctum est in Religione, cui

cui non aliqua superstitio sensim irrepit: sed prudentia necessaria est, atque ità evellenda Zizania, ne simul & Triticum eradicetur. Hoc autem tu egregiè præstitisti in Epistola tua Pastoralis, quam cum maxima animi voluptate perlegi; Tibique uberes ago gratias, quod tale mihi gratissimum munus miseris. Solida est & gravis, atque erudita, ac planè digna Episcopo. Quidquid prefusus vel obscurius ab Authore *Monitorum* scriptum est, tu clarius & fusius explicas, adeò ut hæc Epistola veluti Commentarium sit ejus Libelli. Omnem operam meam tibi ex corde offero, Deumque precor ut te diù servet incolumem; & tibi manus deosculor.

LETTRE XXXI.

A MONSIEUR,....

A Paris ce 21. Fevrier, 1673.

MONSIEUR,

Une petite incommodité que j'ai eüe à un doit, qui m'a empêché durant quelque jours de pouvoir écrire, m'a fait differer de vous remercier très-humblement des douceurs dont vôtre obligeante Lettre est remplie, & du present dont vous l'avez accompagnée. Il faut avoier, que jamais homme ne sceut aussi bien que vous l'art de s'acquiescer les personnes. Vous vous les attachez par des paroles si agreables & si charmantes, qu'il

n'est pas possible de s'en deffendre, & vous ajoutez des effets à vos paroles. Il n'étoit pourtant pas nécessaire que vous fissiez tant d'effort pour me gagner, puisque vous n'ignorez pas que je suis à vous par votre merite, & par votre vertu dont je suis l'admirateur, depuis le jour que j'eus l'honneur de vous connoître. Pour la première fois vous me parûtes avec un esprit si beau, si libre, si degagé, si élevé, & avec une ame si grande & si droite, que vous ravistes dès ce moment toute mon estime, & que je commençai à desirer d'être assez honneste homme, pour meriter votre amitié. Mais, faisant en suite reflexion sur moi même, je ne vis nulle apparence à faire reüssir mon souhait. Cependant ce que je ne pouvois me promettre de mon peu de merite, je l'ai obtenu par mon bonheur & par votre bonté: & par quelque voye que ce bien me soit arrivé je m'en tiens extrêmement glorieux. Au reste, je ne scay si dans cette affaire vous aurez autant gagné que moi. Car pour moi j'ai acquis un ami doux, flatteur, agreable, mais vous avez acquis un ami grondeur & capricieux. Je vous en veus donner une preuve sans aller plus loin, je vous veux gronder & quereller de cette profusion de loüanges, bien écrites, bien pensées, mais mal appliquées que j'ai trouvé dans votre Lettre. Ne m'en écrivez plus, je vous prie, comme cela, c'est trop de bien perdu & j'en dois faire un cas de conscience. Contentez vous de m'écrire de tems en tems quelque petit billet, où vous me disiez seulement petit homme, je vous aime bien. Mais de m'écrire ces grandes Lettres qui ébloüissent par leur beauté, qui donnent de la confusion par le trop d'esprit qu'elles ont, & qui ébranlent la vertu par des douceurs excessives, ce n'est pas agir comme il

il faut, il y a de la supercherie dans ce procédé, pourquoi n'avez vous pas réservé un peu de vôtre complaisance pour ces pauvres Philosophes que vous avez traitez si cruellement dans vôtre Dissertation? Vous direz qu'ils méritent bien d'être traitez de la sorte, avec leurs distinctions creuses, & leur grands mots qui ne signifient rien, si ce n'est leur ignorance, j'en veux demeurer d'accord avec vous. Mais est ce qu'on ne peut être ignorant & mal-habile, sans que vous vous en mettiez en colere? Laissez les vivre ces bonnes gens; ce sont les formes substantielles & les instincts avec toutes ces autres chimeres de l'Ecole qui les font dîner: n'est il pas juste qu'ils dînent aussi bien que vous? Il l'est sans doute, mais il l'est aussi que je vous assure que je suis de tout mon cœur.

LETTRE XXXII.

A MONSIEUR.....

A Paris ce 22. Février, 1673.

Monsieur & tres-honoré Frere. J'ay veu avec beaucoup de joye le marques de vôtre souvenir, dans la Lettre qu'il vous a plu de m'écrire, & j'y eusse plutôt fait réponce, sans que je me suis trouvé en semaine lors qu'elle m'a été renduë. Vous me faites plus d'honneur que je ne merite, lors que vous desiréz avoir mon sentiment sur les difficultés qu'on vous a faites, touchant le Catechisme composé par feu Mr. vôtre Pere.

Pere. Je pourrois avec raison, vous dire que vous seul seriez suffisant pour les vuider, & que quand l'interêt personnel que vous avez dans l'impression de cette pièce vous empêcheroit de le faire, vous avez, dans votre Province, & dans votre propre Eglise, des Freres & des Collegues éclairez infiniment au delà de ce qu'il faut l'être pour regler cette affaire. Néanmoins, puis que vous voulez bien que je vous en dise ma pensée, il me semble, Monsieur, que vous ne devez pas croire, que l'honneur de feu Mr. votre Pere soit en nulle maniere intéressé, quand par une plus grande précaution vous retrencherez quelques endroits de son Ouvrage. Car ces petites corrections ne supposent ni aucun défaut dans la doctrine, ni aucune heterodoxie dans le fond, mais elles se font seulement ou pour un plus grand éclaircissement, ou pour une plus grande justesse, & pour ôter tout pretexte à la calomnie des adversaires, qui sont ravis de prendre les choses de travers, & de faire des vaines sur un rien. Sur ce principe & demeurant d'accord que les expressions de Mr. votre Pere peuvent être entendues dans un très-bon sens, & que le sens qu'il tient en effet est très-orthodoxe, je ne ferois pas difficulté de consentir qu'on changât quelque chose au premier article, des deux que vous m'avez mandez, parce qu'en effet il ne me semble pas assez bien éclairci. *Prier Dieu avec foi* est une expression fort générale, qui peut avoir lieu, pour toutes les choses que les fideles demandent; cependant vous savez qu'à l'égard des choses temporelles, qu'on nous les demandions avec foi, nous ne sommes pas assurés de les obtenir, car la foi ne nous les fait demander que conditionnellement, au cas que Dieu les trouve utiles pour sa gloire, & pour nôtre salut,

ce

ce qui ne produit qu'une confiance générale que Dieu en usura toujours pour nôtre bien, mais non une particuliere, que nous obtiendrons ce que nous demandons. D'ailleurs vous scavez qu'à l'égard même des dons de la grace, & qui regardent le salut, Dieu est le Maître des tems & des dégrez de leur dispensation, & que souvent il laisse tomber les Fidèles, dans des éclipses de l'Esprit de sanctification & de consolation. Ainsi nous n'avons sur cela aucune assurance absolue, de sorte qu'à proprement parler nous n'en avons que pour les choses nécessaires à salut, & pour le salut même, que Dieu a promis à ses Fidèles sans condition. Je voudrois donc, que pour mieux éclaircir l'Article, on mit la Demande en ces termes. *Quand nous prions Dieu avec foi, lui demandant le salut & les choses nécessaires au salut, sommes nous assurés que Dieu nous exaucera.* Et quant à la Réponse, bien que celle de Mr. vôtre Pere soit conforme au passage de S. Jean, & à plusieurs autres de l'Ecriture, néanmoins je ne ferois pas difficulté de l'exprimer ainsi. *Nous en devons être assurés.* En effet le sens des passages de l'Ecriture est plutôt de nous marquer nôtre devoir, que de nous représenter ce que nous faisons actuellement; & dans un Catechisme, qui est une explication familiere des doctrines de l'Ecriture, il n'est pas nécessaire de s'attacher précisément aux termes de l'Ecriture, & il semble qu'il vaut mieux aller au Sens que de s'en tenir rigidement à la Lettre, lors que des adversaires nous peuvent accuser, que sous prétexte de la Lettre nous nous éloignons du Sens. Or il peut-être qu'ils le feroient dans cette occasion, en nous imputant de dire, que chaque Fidèle est tellement assuré d'être sauvé qu'il est exempt de toute crainte, & de tout

tout doute, ce que nous ne disons point comme vous scavez. La foiblesse de nôtre foi, les tentations fortes & terribles dont nous sommes comme obsédez, nos chûtes fréquentes, la considération de nôtre indignité, sont autant de sources d'où naissent les doutes, qui sont comme des vapeurs & des nuées que la grace dissipe, mais qui ne laissent pas de troubler la serenité dont nous devrions jouir si nous avions une foi ferme. Cependant il ne s'ensuit pas qu'encore que vous conceviez nôtre Réponse en ces termes. *Nous en devons être assurés*, nous n'en ayons aucune assurance en effet. Car bien que nous n'ayons pas cette assurance aussi pleine qu'il faudroit qu'elle fût, nous ne laissons pas de l'avoir suffisamment pour nôtre consolation, & quoi qu'il y ait des tems où le fidèle semble n'en avoir presque point, elle n'est pourtant pas absolument éteinte, elle revient, & souvent elle triomphe des doutes & des desiances.

Quant au II. Article, qui regarde la difference du Sacrament & de la Parole, la réponse de Monsieur vôtre Pere me paroît fort orthodoxe, d'autant plus qu'il établit la Parole & le Sacrament comme des *instrumens de la grace*. Au lieu de ces termes *instrumens* j'aimerois mieux mettre *des canaux ou des moyens par lesquels Dieu nous communique la grace*. Cependant, parceque nous devons tâcher de satisfaire tout le monde, autant qu'il est possible, si j'étois en vôtre place, je ne ferois nulle difficulté d'ajouter après ces mots, *que nous voyons & nous touchons*, ceux ci *De sorte que ces objets nous étant ainsi plus sensiblement proposés, ils font une plus vive impression dans nos ames & nous en recevons une plus abondante mesure de grace*. En effet c'est le sens de nôtre grand Catechisme, & c'est

ce que Mr. votre Pere a voulu dire. Je vous demande pardon, Monsieur de la liberté, que j'ai prise, mais vous me l'avez ainsi ordonné, & au reste, quoy que je sois d'avis que vous retouchiez ces endroits, je ne pretends nullement qu'on s' imagine que j'aye trouvé, dans les termes de Monsieur votre Pere, rien qui ne soit d'un sens très-bon & très-Ortodoxe, mais c'est seulement pour un plus grand éclaircissement, & comme on parle, *ad melius esse*. Je suis de tout mon cœur,

LETTRE XXXIII.

A Paris ce 19 Novembre 1683.

Monsieur & tres-honoré Frere,

IL n'y a que peu de jours que votre Traité, touchant la voix des Anciens dans les Synodes, m'a été communiqué par Monsieur H. Je l'ai lû avec beaucoup d'application, & l'ai trouvé rempli de fort belles & curieuses choses, qui marquoient une très-grande erudition, & une élévation fort au delà du commun. Il y a long-tems, Monsieur, que je fai l'étenduë de vos lumieres, & l'attention que vous apportez non seulement, à l'exercice de votre Charge pour l'édification de votre Troupeau, mais aussi à l'étude particulière du Cabinet, qui vous acquiert à juste titre un beau rang entre les Savans. Mais outre ce caractère qui paroît par tout dans votre Ecrit, il y en faut encore reconnoître un autre, que je ne
croi

croi pas moins digne d'estime & de louange. C'est celui d'une grande moderation, car quoi que le sujet que vous traitez, consiste en une chose extrêmement délicate pour les Anciens, j'avoüe que vous donnez à votre sentiment, qui ne leur est pas favorable, un tour & un assaisonnement qui lui ôte une grande partie de ce que de lui même il auroit de choquant, & de rude. Cependant, Monsieur, si vous me permettez de vous dire avec liberté ma pensée, il me semble que quand il s'agit du droit des Assemblées dans les points de doctrine, il faut user de quelques distinctions, & garder bien des mesures pour ne tomber ni dans l'excès, ni dans le défaut. Premièrement, il faut, à mon avis, distinguer les questions de fait d'avec les questions de droit, car quand une doctrine se trouve établie sans contestation dans l'Eglise, & qu'une personne ou plusieurs sont accusées d'avoir prevarié contre cette doctrine, soit en prêchant, soit en en dogmatissant, & qu'il ne s'agit que de savoir si l'accusation est vraie ou fautive, & au cas qu'elle soit vraie, de quelle maniere il y faut pourvoir, tant pour la réparation du passé, que pour la sûreté de l'avenir, alors il est certain que les Anciens ont voix deliberative, & décisive, comme s'agissant de l'exercice de la Discipline, & ce seroit leur faire tort que de leur contester sur cela leur vocation & leur droit. En second lieu, quand il s'agit d'une doctrine sur laquelle il y a de la contestation, soit pour savoir si elle est conforme ou non à la Confession de foi commune, soit pour savoir si elle doit être publiquement receüe, ou tolérée, ou si l'on doit souffrir que ceux qui ont charge d'instruire l'Eglise s'en taisent, & ne l'enseignent pas, en tous ces

cas

cas je croi qu'il faut soigneusement distinguer dans une deliberation d'Assemblée, la partie qui regarde la consultation, & celle qui regarde la decision. Car la consultation étant une chose qui consiste en éclaircissement & en lumiere, c'est la charge des Pasteurs de mettre les matieres dans leur jour, d'indiquer ce que la Parole de Dieu en enseigne, & ce que la droite raison ne peut juger par l'Analogie de la foi, ou autrement, & ce qui en a été crû, & enseigné communement dans l'Eglise, d'examiner les objections au contraire, & en un mot de mettre la question dans un état intelligible par toute l'Assemblée. Mais c'est à toute l'Assemblée à juger ce qu'elle trouvera le plus convenable à l'édification publique, pour être prêché, ou non prêché, toleré ou non toleré dans les enseignemens publics: Car les Anciens ont leur voix en tout ce qui regarde le gouvernement public, & il n'y a rien qui regarde, plus le gouvernement, ni qui interesse plus le corps de l'Eglise, que de régler les sources publiques des enseignemens. J'avoue que quand il ne s'agit que de questions d'Ecole, où le peuple ne prend presque point d'interêt, & qui ne peuvent gueres être de sa connoissance, les Anciens s'en doivent rapporter aux Pasteurs, à cause de leur incapacité, & non par défaut de droit, car s'il s'en trouve quelques uns assez intelligens pour donner leur suffrage sur la matiere dont il s'agit, on doit prendre leur avis, parce que tout le corps de l'Eglise, dont ils ont avec les Pasteurs la representation, a toujours quelque interêt que les Ecoles soient bien réglées. Mais comme cet interêt est beaucoup plus grand & plus sensible, à l'égard des doctrines de la Chaire de Predication, qui sont des doctrines populaires, où chaque parti-

culier fidèle est censé avoir assez de lumière, pour les comprendre, lors qu'elles lui seront proposées de la manière qu'il faut, & pour en faire le discernement, il ne faut pas douter, à mon avis, que les Anciens n'y doivent opiner. On ne fau- roit leur en contester le droit, car puisqu'ils re- présentent le peuple, ils ont droit de suffrage en tout ce qui intéresse le peuple. Il ne faut pas dire aussi que le défaut de lumière les mette hors d'é- tat de pouvoir rediger ce droit en acte, car cela n'a point de lieu dans les doctrines populaires, où l'on suppose chaque fidèle en état d'en juger d'un jugement de discrétion, & les Anciens, par conséquent, beaucoup plus que les autres. En li- fant votre Ecrit principalement sur la fin, il ne m'a pas paru, Monsieur, que vous fussiez fort éloi- gné de ce sentiment, au fond. Mais comme cette question ne peut bien être réglée que dans un Sy- node National, & que nous ne sommes pas en un tems où nous le devons espérer, je croi que le mieux seroit de ne remuer rien sur ce point, & de laisser couler les choses dans l'ordre où el- les se trouvent en chaque Province, ayant, com- me nous avons, des affaires bien plus pressées, & plus importantes. Au reste, Monsieur, je me sens fort obligé de l'honneur que vous m'avez fait de me communiquer votre Traité, & en toutes oc- casions je serai toujours disposé à vous témoigner l'estime que je fais des dons qu'il a plu à Dieu vous départir, & que je reconnois être très- grands. Dieu veuille vous conserver long-tems pour le bien de son Eglise, & en particulier pour l'édification du Troupeau où sa providence vous a mis. Faites-moi la grace de m'aymer & de croire que je suis,

L E T-

LETTRE XXXIV.

A M A D A M E.....

A la Haye ce 10. Juin, 1686.

MADAME,

LA Lettre qu'il vous a plû de m'écrire nous a donné à tous, & à moi particulièrement une très-sensible affliction, en nous confirmant la triste nouvelle qu'on nous avoit appris d'ailleurs, mais dont nous doutions encore, de la cheute de M. L. D. votre Epoux. Mais elle nous a en même tems consolez & remplis de joye, en nous apprennant la douleur qu'il en témoigne lui même, & celle que vous en avés, & qui ma paru si vive & si forte dans vôtre Lettre, que je ne l'ai peu lire sans l'arroser de mes larmes. Il est vrai, Madame, que de tous les exemples que nous avons vûs dans ces dernières occasions de l'infirmité humaine, il n'y en a eu aucun qui m'ait causé ni tant de deplaisir, ni tant de surprise que celui-ci. Le rang glorieux que M. L. D. tenoit par sa naissance dans l'Eglise de Dieu, les lumières dont il a plû à Dieu de l'honorer, le zele & la fermeté qu'il a marqué jusqu'à présent, me faisoient esperer toute autre chose; & l'attachement tendre, sincere, respectueux, & plein d'estime que j'ai toujours eu pour sa personne, éloignoit tellement de moi toutes les pensées contraires à cette esperance, qu'autant que cela se peut faire humainement, mon ame eût répondu pour la sienne. Cepen-

dant, Madame, Dieu lui fait voir, & nous fait voir en lui une triste experience de nôtre foiblesse commune. Il a veillé long tems avec Jesus-Christ, mais enfin le moment fatal est venu, auquel ses yeux appesantis n'ont pû soutenir davantage la veille. Le sommeil l'a saisi, comme il a saisi les autres, & la piété a succombé sous le poids de la nature. Si vous me demandez, Madame, le jugement que je fais de sa faute, vous voulez bien que je la considère à deux égards, ou par comparaison à vous & à nous, & à tous ceux qui ont résisté, ou qui ont échappé à la force de la tentation, ou par rapport à Dieu son Souverain Maître & son Juge. Dans cette première vue, Dieu nous garde de nous glorifier sur lui. Nous ne savons ce que nous eussions été capables de faire, si nous eussions été réduits à ce rude point d'extrémité où il s'est trouvé, ou pour mieux dire, son exemple nous humilie, & nous doit faire conclurre comme une chose certaine, qu' sans un secours singulier & extraordinaire de la grace d'en haut, nous fussions tombez comme lui; & cela même que Dieu nous a épargné les dernières & les plus dures violences de la tentation, est une faveur qui dépose contre nôtre foiblesse, & un ménagement qui loin de nous enorgueillir, nous doit anéantir & confondre. A cet égard donc, Madame, M. L. D. nous doit être un objet d'une ardente charité, & d'un secours plus fort & plus assidu; il nous doit être une matière de prière, & un motif de précaution, & de crainte. Sa cheute n'est pas sans esperance de retour, Dieu nous garde encore d'en faire un si mauvais jugement; s'il a trebuché, c'est à son propre Seigneur, lequel est puissant pour le relever, & pour l'affermir. Entre les caractères

res de nôtre divin Sauveur , celui-ci est particulièrement remarqué , *qu'il n'éteint point le lumignon fumant , ni ne brise le roseau cassé.* Le déplaisir que M. L. D. témoigne, est non seulement une preuve que son lumignon n'est pas éteint, mais c'est encore un effet de l'Intercession de celui qui à dit à S. Pierre, *satan à demandé instamment à vous cribler , mais j'ai prié pour toi que ta foi ne defaille point.* Or Madame , celui qui pria pour la foi de Pierre & qui l'empêcha de périr, sous la grandeur de la tentation, n'alla-t-il pas encore plus avant, & ne fût ce pas lui-même qui le fit revenir de son éblouissement, par un de ces divins & tout-puissans regards, qui lui perça l'ame & qui le fit pleurer amèrement. Je suis persuadé qu'il en usera de même aujourd'hui envers son Serviteur ; le même regard celeste le viendra trouver dans la cour de Caïphe, & l'en faire sortir, pour pleurer en liberté son péché. Tout cela Madame, doit servir à vôtre consolation & à celle M. L. D. Mais ni lui, ni vous n'en devés point abuser, & j'espère aussi que vous ne le ferez point. Le plus triste & le plus malheureux état où Saint Pierre ait jamais été , ce fût celui de sa chute, un état d'abandonnement de Dieu, un état où il se voyoit l'objet de sa justice & de sa colere, un état de crime, de perfidie, d'hypocrisie & de lacheté , un état de combat contre ses lumieres, & les mouvemens de sa propre conscience, un état à la verité bien different de celui d'un Judas, qui avoit trahi de sang froid, & qui avoit trahi du cœur , au lieu que Pierre ne l'avoit fait que par la force de la crainte, & seulement de bouche, mais pourtant un état de grand péché, qui ne recevoit point d'excuse devant Dieu, un état de danger si extrême, qu'il

ne pouvoit aller ni plus loin, ni demeurer long-tems sans perir. Permettez moi de vous dire que c'est la précisément l'état ou se trouve M. L.^eD. C'est un cas de la même espece, l'application en est aisée & je la laisse à faire à vous & à lui, m'assurant qu'il se la fera par son propre sentiment, plus vive & bien plus marquée que je ne la saurois faire. Il ne s'agit donc pas ici de s'endormir par des fausses consolations, moins de chercher des raisons & des couleurs pour demeurer dans un état si pitoyable, & pour s'y affermir, ce seroit prendre un parti de perdition. Si Saint Pierre eût dit pour s'excuser, mon péché n'est pas fort grand, quand je suis venu dans cette Cour, ça été à bonne intention, pour suivre mon Sauveur dans ses souffrances, & pour prendre part à son affliction. Quand j'ai renié ce n'a été que des levres, & mon cœur est demeuré fidèle. Si ma bouche m'a trahi, elle ne l'a fait que par la crainte d'une mort ou d'une prison inévitable, les Juges étoient assemblez, ils étoient dans l'accez de leur fureur, pouvois-je faire autre chose? Si ensuite de ces trompeuses consolations, il eût refusé de sortir, lors qu'il vit la porte ouverte, ou si la porte se trouvant fermée, il n'eût pas tenté de trouver un passage ailleurs, ou si n'en trouvant point il eût persisté dans son abnegation, & que se voyant chaudement à son aise auprès du feu il se fût tenu coi, sans oser revoquer de bouche le mal que sa bouche venoit de faire, il est certain qu'il eût attiré sur lui de plus en plus la colere de Dieu, & que c'eût été un chemin de ruine & de perte totale. Je n'ignore pas, Madame, quelles sont les forces de la tentation, & je ne doute pas qu'elles ne s'augmentent par cette premiere victoire. On mettra devant les yeux
à M.

à M. L. D. sa qualité, les affaires de vôtre Maison, l'exemple de tous les grands du Royaume, des esperances & des promesses fort engageantes. Mais, en un mot, tous ces motifs n'ont de force qu'autant qu'on supposera une indifférence de Religion, & un abandonnement de conscience, car dès qu'on supposera le contraire, un homme comme M. L. D. qui connoit la verité, qui voit, & qui fait le fonds des erreurs & des cultes qui composent la Religion Romaine, qui en sent toute la malignité, & qui aime Dieu & son salut, ne se rendra jamais à de telles raisons, pour s'en laisser persuader, & s'il a succombé par infirmité, il tâchera de s'en relever le plutôt qu'il lui sera possible. C'est, Madame, ce que vous devez demander à Dieu par des prières ardentes & continuelles, & ce que je lui demande aussi de toute mon ame.

Au reste, parce que quelques uns cherchent un pretexte, dans ce que j'ay écrit dans la défense de la Reformation, qu'avant elle on pouvoit encore faire son salut dans la Communion Romaine, d'où ils tirent cette consequence, qu'aujourd'hui ils y peuvent donc demeurer, & s'y sauver, n'ayant plus d'autre Communion en France. S'ils eussent pris le soin de lire ce que j'en ay écrit dans le même Livre Partie 3. Chap. 1. pag. 207. & suivantes, & Chap. 2. pag. 215. & Chap. 5. pag. 292. & suivantes, & Part. 4. Ch. 2. pag. 333. & suivantes, ils eussent trouvé la solution de leur difficulté & la refutation de leur mauvaise consequence. Mais Madame, comme vous n'avez peut-être pas ce Livre, & qu'en l'état que les choses sont en France, il vous seroit bien difficile de le trouver, je ne vous y renvoyerais point. Je dis donc qu'avant la Reformation, au milieu

de l'ordure & de la crasse dont on avoit deshonoré la Religion Chrétienne, il y avoit des gens, qui sans se separer positivement, comme on parle dans la Communion Romaine faisoient une separation negative, c'est-à-dire, que sans faire des Assemblées à part, ils distinguoient le bien d'avec le mal, & retenant le premier, ils rejettoient l'autre, en n'y participant point, & par ce moyen ils pouvoient faire leur salut, de la maniere que le faisoient les gens de bien parmi les plus grandes corruptions des Israélites, ou de la maniere que le faisoient Zacharie, Elisabeth, Anne, Joseph, la Sainte Vierge & plusieurs autres dans la Communion des Juifs, parmi les erreurs pernicieuses des Sacrificateurs, des Scribes, & des Pharisiens, dont Jesus-Christ dit, *qu'après avoir cirqui la Mer & la Terre pour faire un Profelite, ils le faisoient esclave de la géhenne au double.* C'est de cette maniere, Madame, que Dieu a souvent conservé son Eglise, & qu'il lui a donné une suite & une subsistence perpetuelle, dans le cours des générations, selon la fidélité de ses promesses; & c'est de cette maniere que nous croyons en particulier qu'elle s'est conservée dans les corruptions du Papisme, non en participant à ces corruptions, mais au contraire en les rejetant, sans pourtant former des assemblées séparées, comme le froment se conserve parmi l'ivroye, non en devenant ivroye, mais en gardant sa nature, sans pourtant abandonner absolument la Compagnie de l'ivroye dans un même champ ou dans une même aire. Par cette voye, qui est fondée sur l'Ecriture & sur l'experience, nous détruisons cette vaine objection des adversaires, d'avoir fait une Eglise nouvelle, une Eglise qui n'a point de liaison ni de suite perpetuelle avec celle des Siecles precedens, & de supposer,

con.

contre les promesses de Jesus-Christ, que durant plusieurs siècles, il n'y avoit plus d'Eglise sur la Terre, sous pretexte que nous disons que la société Romaine étoit si corrompue qu'une Reformation étoit absolument nécessaire. Mais conclure de là que l'on peut encore aujourd'hui rentrer dans la Communion Romaine & s'y sauver, c'est, Madame, se vouloir tromper un peu trop grossièrement, car les différences y sont si grandes, qu'à moins que de s'aveugler on ne sauroit les méconnoître. Premièrement nous supposons que ceux qui avant la Reformation seroient le pur d'avec l'impur, & le bien du mal, dans une même société extérieure avec les autres, ne participoient au mal en nulle manière, ni de cœur, ni de bouche, ni réellement, ni par faux-semblant, de sorte qu'en nul sens on ne pouvoit les accuser d'être idolâtres : & c'est pour cela que nous les comparons aux sept mille, qui n'avoient point fléchi le genou devant Baal; Mais aujourd'hui si vous rentrez dans la Communion Romaine; il faut nécessairement, ou que vous soyés idolâtre, ou que vous soyez hypocrite, car on ne vous y reçoit que sous la clause de la soumission à cette Eglise, & dans la pensée de vous y faire pratiquer extérieurement, ou de gré, ou de force ce qui s'y pratique. Prenés le parti qu'il vous plaira, vous ne sauriés éviter l'Idolâtrie ou l'hypocrisie, & votre simple signature qui engage votre conscience, & tout les actes de votre Religion à l'Eglise Romaine, jusqu'à ce que vous l'ayez publiquement révoquée, vous jette dans l'un ou dans l'autre de ces pechez. Car avant la Reformation la conscience des particuliers demouroit dans sa naturelle liberté, l'on n'exigeoit point d'eux des signatures, ou des professions for-

nelles & expresse, & chacun pouvoit encore user de son droit, & faire un discernement du bien & du mal selon ses propres lumieres, à quoi contribuoit beaucoup l'ignorance, la negligence & la vie dissoluë des Prelats, & des Ecclesiastiques, qui ne se soucioient de rien moins que de la Religion, laissoient assés le Monde en repos sur ce sujet. Au lieu qu'aujourd'hui on vous fait faire une profession qui vous soumet à croire & à pratiquer tout ce que l'Eglise Romaine croit & pratique; après quoi l'on pousse encore les choses plus loin, & l'on vous contraint à executer ce que vous avez promis, sans pouvoir esperer qu'on vous oublie, ou qu'on vous neglige. Car ce que Saint Paul a dit du peché, qu'il *est devenu par la loi excessivement pechant*, nous le pouvons dire aujourd'hui de la Superstition, & de l'Idolatrie Romaine; elle a pris occasion de la Reformation pour se fortifier & s'augmenter, & pour devenir furieuse sur les conquêtes qu'elle fait. Il est donc certain que vous ne pouvez, ni entrer dans cette Communion ni y demeurer aujourd'hui, sans être ou Idolatre ou Hypocrite ce qui n'étoit pas avant la Reformation. Et vous sçavez, Madame, combien ces crimes sont enormes devant Dieu, & combien ils sont incompatibles avec le salut. Cette premiere difference sera soutenue par une seconde qui est, que comme avant la Reformation on n'exigeoit point des signatures ni d'actes de Profession, on ne faisoit point renoncer à une Communion contraire, ni abjurer de prétendues heresies, & à cet égard la conscience se conservoit encore en sa pleine liberté. Au lieu qu'aujourd'hui l'on vous fait faire une Renonciation expresse à la Communion reformée, & une abjuration de ce qu'ils appellent l'Herésie de Calvin, & il faut entrer par cette

porte

porte dans l'Eglise Romaine, & y demeurer avec ce caractere. Comment peut-on appeller cela, Madame, si ce n'est une Hypocrisie damnable, ou une Idolatrie consommée; une Hypocrisie, si après cet acte on conserve encore dans le cœur l'amour de la Reformation, & de la communion Reformée, & une haine secrète contre les corruptions humaines; une Idolatrie consommée, & pour mieux dire, un peché contre le Saint Esprit, si nonobstant les lumieres qu'on a, on renonce du cœur à la Reformation, & aux Reformez. Ceux qui avant la Reformation demeueroient encore dans l'Eglise Romaine, pouvoient de bonne foi soupîrer & gemir après une Reformation des abus qu'ils y voyoient, la desirer ardemment & la demander à Dieu. Mais comment le peuvent faire ceux d'aujourd'hui? Peuvent ils en bonne conscience soupîrer après une Reformation, que non seulement ils ont lâchement abandonnée, & trahie, mais qu'ils continuent encore de trahir, en ne revoquant pas l'abjuration qu'ils en ont faite? Peuvent ils de bonne foi la demander à Dieu, pendant qu'ils vivront sous l'acte de leur abjuration? Je vous prie, Madame, permettez moi d'aller encore un peu plus loin pour desabuser ceux qui cherchent un azile de conscience, dans cette pretendue conformité où ils sont avec les fidèles avant la Reformation. La matiere le vaut bien, & le mal que cette malheureuse illusion leur fait ne leur sauroit être trop vivement représenté. Ne content ils pour rien de condamner tous leurs freres, tant ceux des Pais étrangers, & ceux de France qui s'y sont refugiez, que ceux qui sont dans les prisons, où dans les galeres, souffrant constamment pour la cause de la verité? Ne content ils, dis-je, pour rien de les con-

condamner contre leurs propres lumieres, & contre les mouvemens de leur conscience? Car c'est précisément ce qu'enferme l'acte de leur abjuration, dans tout le tems qu'ils le laisseront subsister, & c'est ce que les fidèles avant la Reformation ne faisoient pas. Ne content ils pour rien qu'avant la Reformation la plupart des erreurs de l'Eglise Romaine, n'avoient pas été déterminées par des Conciles, qu'il n'étoit point ordonné de les croire ou de les pratiquer sous peine d'Anatheme, & par conséquent elles n'avoient point passé en forme de dogmes, ni ne faisoient une partie de lien de la communion Romaine, elles y étoient seulement ou par l'Ecole, ou par la coutume, ou par la superstition naturelle des peuples, choses qui n'engageoient la conscience de personne. Mais aujourd'hui le Concile de Trente a fait entrer tout cela dans le lien de la communion de ceux son Parti, & il les a déterminées comme des Articles de foi, pour tous ceux qui vivent sous son autorité, & par là il a fait une autre Eglise que celle qui étoit auparavant, une Eglise nouvelle dans le sein de laquelle on ne peut - être sans le culte des images, la transubstanciation, le sacrifice de la messe, l'adoration supreme & absolue de l'Hostie, le mérite des œuvres, les satisfactions humaines, & les autres choses qu'il a décidées sous peine d'Anatheme. Avant donc la Reformation, demeurer en communion avec l'Eglise Romaine, ne signifioit point qu'on s'obligeât à croire & à pratiquer toutes ces choses, elles étoient hors de l'enceinte pour ainsi dire de la communion. Mais aujourd'hui cela le signifie, car on se soumet au Concile de Trente, & on s'expose à ses Anathemes, si on ne croit, & si on ne fait tout ce qu'il a déci-

a décidé, ou pour parler plus juste, on Anathématisé avec lui Jésus-Christ, & la pureté de son Evangile. Ne conte-t-on pas pour quelque chose, l'outrage qu'on a fait à Dieu, de lui ravir l'empire de la conscience qui lui appartient uniquement & incommunicablement, en soumettant la leur à une autorité humaine? Car c'est ce qu'on fait en entrant & en demeurant dans la Communion Romaine, puisque cette Eglise ne prétend pas moins aujourd'hui qu'une obéissance aveugle, à tout ce qu'elle dit & à tout ce qu'elle ordonne, ce qui n'étoit point avant la Réformation. Ne contera-t-on pas pour quelque chose de se livrer à cette Eglise dans un tems où elle se déclare elle même plus que jamais une Eglise fausse, & l'Anti-Chrétienne, par ses horribles persécutions, dans un tems où elle est devenue plus que jamais odieuse à toute bonne ame, par les fourberies qu'elle employe & par les cruautés qu'elle exerce, par l'infidélité qu'elle commet & qu'elle fait commettre en violant un Edit promis & juré si solennement? N'est ce rien que d'autoriser tout cela, par la communion qu'on a avec elle. Mais n'est ce rien que de confirmer par son exemple cet épouvantable principe sur lequel aujourd'hui roulent toutes les prétendues conversions de France, que la Religion, la foi, le culte doivent dépendre du caprice d'un homme mortel, & qu'il faut changer parce que le Roi le veut, & qu'il le commande avec une Armée de Dragons, & avec des Prisons & des Galeres. C'est pourtant ce qu'on fait, si on s'imagine qu'on peut se sauver dans une Communion, où l'on n'entre que par ces voyes qui sont l'horreur de toute la Terre, & qui ne peuvent être enfin que l'objet de la malediction du Ciel. Les fidèles,

que

qui le malheur est arrivé de tomber par foiblesse, ne sauroient se laisser abuser d'une plus fausse esperance, ni d'une consolation plus illusoire, que le seroit celle de s'imaginer qu'ils pourront faire leur salut dans cette Communion. Il est de tout leur interêt de les détromper de cette pernicieuse pensée. Mais il est aussi de toute nôtre charité de mêler nos larmes avec les leurs, de prier Dieu pour eux, de les regarder encore comme nos freres, de les encourager, de consoler leurs cœurs abatus, & de faire tous nos efforts pour mettre leur ame au dessus de toutes les considerations mondaines, & pour leur faire prendre de saintes & de serieuses resolutions, de se tirer le plus promptement que leur sera possible de la servitude où ils sont, dans l'esperance que Dieu les secourra par sa sage Providence, & qu'il leur ouvrira des voyes & des moyens inconnus pour le glorifier, pourveu qu'ils ne se rendent pas entiere-ment indignes de sa miséricorde. Je finis cette Lettre, Madame, en priant Dieu qu'il vous affermissé vous même de plus en plus, avec toute la Famille qui vous a donné la naissance, qu'il accomplissé son œuvre en vous, & vous fassé à tous bien comprendre qu'elle joye c'est d'avoir été trouvez dignes de souffrir pour le nom de Jesus. Dieu veuille vous prendre en sa protection & tous vos chers enfans, & M. vôtre Epoux avec tout ce qui lui appartient. Je suis &c.

LETTRE XXXV.

A MONSIEUR.....

Ce 21. Novembre, 1686.

Vous ne devez pas douter, Monsieur, qu'on ne sente toujours une grande joye lors qu'on reçoit de vos nouvelles, & qu'on apprend avec quelle fermeté d'ame vous soutenez vos souffrances pour la cause de l'Evangile. Comme l'on prie sans cesse Dieu pour vous, on lui rend aussi des actions de graces, de ce qu'il exauce vos prières, & qu'il fait son œuvre en vous d'une maniere si admirable, qu'elle vous rend un spectacle digne des Anges, & combien plus de tous les gens de bien, au milieu de tant de fales, & de lâches exemples dont vous êtes environné, *il vous a été donné pour Christ non seulement de croire en lui, mais encore de souffrir pour lui.* Ne vous en glorifiez point en vous même, comme si votre patience, & votre courage étoit un effet de vos propres forces, ou comme si votre propre merite vous avoit distingué devant les yeux de Dieu, & vous avoit accordé son secours qu'il n'accorde pas aux autres, cela vous a été donné, c'est un mouvement de la faveur divine envers vous, & d'une faveur gratuite, que vous n'aviez point meritée, mais qui s'est tournée d'elle-même de votre côté, & qui ne tire sa source que du bonplaisir de Dieu. Cependant glorifiez vous en en Dieu, car il vous l'a donné. Si vous vous en glorifiez en vous même

me ce seroit une vanité, qui en corromproit tout le prix, mais si vous ne vous en glorifiez pas en Dieu, ce seroit une bassesse de jugement qui vous empêcheroit d'en reconnoître la dignité. Je sai qu'on n'a pas accoutume dans le Monde de mettre les souffrances entre les benedictions de Dieu, & que dans le stile ordinaire, Dieu m'a benì, ne signifie pas, Dieu m'a appelée à souffrir la persecution; je sai aussi que c'est une chose que la nature ne souhaite pas, & que la pieté même la craint, à cause de nôtre infirmité que nous ne devons jamais de nous mêmes mettre à l'épreuve. Mais quand Dieu nous y appelle, & qu'il nous fournit des forces nécessaires pour la soutenir, il est certain que c'est une double grace qu'il nous fait, grace, par égard aux forces surnaturelles qu'il nous donne, mais grace encore, par égard à la persecution même qu'il nous fait endurer. Car n'est ce pas une particuliere faveur que de nous choisir pour ses témoins, & pour les défenseurs de la verité, de nous choisir pour couvrir de honte & d'opprobre le mensonge, & l'erreur, au milieu même de ses triomphes, de nous choisir pour se consacrer nos larmes, & nos douleurs, & pour glorifier son Nom, en lui faisant un Sacrifice de nôtre repos temporel. C'est dans cette veüe, Madama que je desire que vous regardiez vos maux, afin qu'ils vous servent non seulement de consolation, contre ce qu'ils ont d'amer, mais encore de matiere de joye, contre leur propre & naturelle destination. Je vous supplie de bien considerer vôtre état present; voudriez-vous l'avoir changé avec l'état de ceux qui pour se racheter des souffrances, ont renié Dieu de bouche, & que Dieu à abandonnez je ne dis pas à la damnation, car j'espere qu'ils

qu'ils se releveront par la repentance , & qu'ils seront encore receus en grace , mais qu'il a abandonné à leur propre foiblesse , à laquelle il a permis de les couvrir de cette honte éternelle , de n'avoir pû souffrir pour Jésus-Christ ? Je vais plus avant , voudriez-vous l'avoir changé avec votre propre état, lors que vous jouissiez chez vous de paix & d'abondance , faisant les actes de la piété , selon le cours ordinaire , & ne vous étant point encor veüe dans l'épreuve ? Alors vous n'aviez par encor reçu ces grandes & rejoüissantes marques de la sincérité de votre cœur envers Dieu , que vous recevez à présent , ni par conséquent ces deux , & sensibles témoignages de votre véritable Communion avec Jésus-Christ , que votre épreuve vous donne ; je dirai quelque chose de plus , qui est que votre condition me paroît bien plus avantageuse que celle où nous autres Réfugiez sommes ici. Nous avons fait nôtre devoir en fuyant la persécution , car il ne s'y faut jamais exposer , tant qu'on peut l'éviter par la fuite , & je voudrois qu'en ce point-là , vous nous eussiez imitez. Mais Dieu en a disposé autrement , & la disposition de sa providence , vous a été plus favorable qu'à nous , car enfin nous n'avons pas passé par le feu , & nous ne savons pas si nôtre foi y eût résisté , au lieu que vous le savez , & que vous pouvez dire que le Seigneur vous a donné une foi beaucoup plus précieuse que l'or. Je ne dis pas cela pour vous flatter , donnez-vous bien de garde de le prendre ainsi , mais je le dis pour vous consoler , pour vous rejoüir , & pour vous fortifier , je le dis pour vous munir contre tant de mauvais momens , que la nature , le train du Monde , la fierté de vos persécuteurs , & les foiblesses de votre propre raisonnement , vous

peu-

peuvent donner, & que je ne doute pas que vous n'ayez de tems en tems. Relevez-vous, Madame, je vous prie par ces considerations qui sont solides, sîcères, & bien differentes de celles que l'infirmité vous peut faire passer dans l'Esprit. Quand vous vous serez affermie contre vôtre propre cœur, je veux dire contre les défaillances, & les syncopes qu'il n'est pas possible qu'il ne souffre quelquefois, il ne vous sera pas difficile de vous affermir contre les sophismes, & les illusions des prétendus docteurs dont vous êtes obsédée. Je n'ai pas été surpris de la description que vous faites de leurs manieres, disant tantôt blanc, & tantôt noir, selon qu'ils se le croient utile dans l'occasion. Il y a long-temps que j'ai remarqué en eux ce caractère de seducteurs, & qu'on le leur a reproché. Je vous en marquerai ici un exemple que peut-être ne savez vous point ; l'Auteur de la Perpetuité de la foi, dans son premier Livre tout à l'entrée, exaggere la grandeur de l'Idolatrie Romaine, en adorant l'Eucharistie, s'il étoit vrai que l'Eucharistie ne fût qu'une substance de pain, & il dit que cette Idolatrie seroit pire que celles des Payens qui adoroient le Soleil & la Lune, de l'or, & de l'argent, qui sont des substances plus excellentes que celle du pain. Cela lui étoit nécessaire alors, parce qu'il vouloit conclurre qu'il n'étoit donc pas possible que Dieu eût tellement abandonné son Eglise, qu'elle fût tombée dans cette Idolatrie excessive. Quelque tems après la M. Gentil-homme de Poitou ayant changé de Religion, & voulant diminuer l'horreur que nous avons pour l'adoration de l'Eucharistie, & soutenir la Theze des Missionnaires, qui porte que quand même il ne seroit pas vrai que la substance du pain se convertit en la substance du corps de Jesus-Christ

cette adoration ne seroit pourtant pas une Idolatrie, à cause de l'intention qu'on a d'adorer Jesus Christ, recourut à ce même Auteur de la perpetuité, qui ne manqua pas de lui écrire incontinent une Lettre, contenant tout le contraire de ce qu'il avoit mis dans sa Perpetuité, & soutenant qu'en ce cas mêmes que je viens de dire, l'adoration ne seroit pas une Idolatrie. On vit cette Lettre, & on lui reprocha sa contradiction, mais il ne s'en emut pas davantage. Je vous en remarquerai, Madama, un autre exemple, quand ces gens nous demandent où étoit vôtre Eglise avant Luther & Calvin, & que nous leur disons qu'elle étoit alors captive en Babylone, consistant dans un nombre de fidèles qui soupiroient après la Reformation, & qui ne prénoient point de part aux abus ; ils nous disent que cela ne se peut, parce que ces gens-la eussent dû se separer, & faire un corps à part, car on ne doit pas demeurer dans une Communion qu'on croit Idolatre. Mais quand ces mêmes gens entreprennent de nous pervertir, & de nous faire rentrer parmi eux, alors vous les voyez tenir un autre langage. Ils vous disent hautement qu'il ne faut jamais, pour quelque raison que ce soit, se separer de l'Eglise, que nos Peres devoient crier contre les abus, mais non se separer, & que nôtre Communion ne peut pas se laver du crime de Schisme. D'où ils concluent que sans entrer plus avant dans la discussion des dogmes, & des pratiques de l'Eglise Romaine, il y faut rentrer. Puisque je suis tombé Madama, sur cette matière de l'Eglise, il me semble que je ne ferai rien qui vous puisse déplaire dans l'état où vous êtes, de vous faire quelques observations, que vous savez sans doute déjà, mais que je rappellerai, pour les mettre en
abre-

abregé devant vos yeux, afin que vous les ayez plus en main, lors qu'on vous parlera, comme on fait d'ordinaire, sur ce sujet. Je n'entens pas que vous vous en serviez pour disputer, car ce n'en est pas le tems, mais que vous vous en serviez pour decouvrir en vous même plus facilement leurs fraudes. I. Prenez garde qu'ils commencent toujours par se mettre en possession de l'Eglise, supposant d'abord, & sans aucune formalité, qu'ils sont l'Eglise. Mais c'est supposer ce qui fait le principal sujet de la question, & qu'il faudroit qu'ils prouvassent avant que d'aller plus loin. Car ils ne sont qu'une fausse Eglise, une Synagoge de l'Antechrist & non le corps, & l'Epouse de Jesus-Christ: & la question ne se peut vuider entre eux & nous, pour savoir laquelle des deux Communions est l'Eglise que par la discussion des dogmes, & du culte. II. Vous les voyez qu'ils supposent toujours qu'une Succession visible, exterieure, & non interrompue, non en la foi, ou en la doctrine, ou au culte, mais dans la jouissance des Chaires, des Temples ou Eglises, & des revenus, soit de l'essence de l'Eglise, de telle sorte que lors qu'ils trouveront cette Succession, ce sera là l'Eglise; & que quand ils ne la trouveront pas, l'Eglise ne sera pas, ce qui est une insigne illusion; car c'est la Succession de foi, & de culte, qui fait la vraie unité de l'Eglise, & non celle des Chaires, ou des Eglises, qui demeurent au plus fort. Et si leur supposition étoit admise, il y a long-temps qu'il ni auroit plus d'Eglise sur la Terre, car cette Succession éclatante, & exterieure à manqué dans l'Eglise de Juda, & dans la Chrétienne, au tems des Arriens. III. Quant il s'agit de parler de la veritable, &

certaine notion que nous devons avoir de l'Eglise en général, ils supposent toujours, contre la bonne foi, & contre le sens commun, que l'Eglise consiste dans cet assemblage de bons & de méchans qui font profession de la Religion, au lieu qu'elle ne consiste que dans les seuls vrais-fidèles, & gens de bien, qui peuvent être souvent engloutis par le grand nombre des autres.

IV. En suivant cette dernière supposition ils en font une autre, qui est qu'ils prennent pour des Decisions de la vraie Eglise, tout ce qui aura été déterminé dans un Concile ou Assemblée, par la pluralité des voix, au lieu qu'il arrivé souvent que dans les assemblées la pluralité des voix se forme par des intrigues, & par des intérêts mondains, & par conséquent que ce sont des Decisions de la fausse Eglise, & non de la véritable, ce qui fait qu'il les faut examiner par la Parole de Dieu pour en bien juger.

V. Ils se servent ordinairement d'une objection tirée de l'incapacité du peuple, qui n'est point en état, disent ils, de juger des points de controverse, & qu'il s'en doit rapporter à l'autorité de ceux qui le conduisent. Sur quoi ils font des exclamations, que c'est un grand orgueil à un particulier de croire mieux entendre le sens de l'Ecriture que toute l'Eglise assemblée en Concile. Mais cette objection est absurde, car ce dont nous voulons que le Peuple juge, ne sont que des points populaires, qui sont de la capacité, & du sentiment de la conscience de chaque fidèle, en le considérant même dans le plus bas degré des lumières qu'il a reçues du Ciel, & non des questions d'Ecole, qui ne sont que pour les Savans. D'ailleurs ils ne veulent pas comprendre, qu'à l'égard de ces points populaires l'Ecriture sainte est claire, ou par ce qu'elle

qu'elle en dit ou par son silence, & qu'ainsi il ne faut pas une grande capacité pour l'entendre. De plus on ne veut point que les plus simples puissent mieux entendre le sens de l'Ecriture que toute la vraye Eglise, mais on veut qu'ils la puissent prendre plus droitement, & de meilleure foi, que ne feront un tas de fripons, de mendains, & d'interessiez assemblez en Concile qui se diront la vraye Eglise, & qui ne le seront point. Enfin ils ne veulent par comprendre que cet Examen des points de la foi par la Parole de Dieu, est si essentiel à la foi que si elle ne vient de là elle n'est plus foi divine. D'où il s'ensuit que quand elle n'a de fondement que celui de l'autorité des hommes, ce n'est qu'une foi humaine. Et à cause de cela l'examen n'est pas seulement un droit naturel que chacun a, mais une obligation, & une nécessité de conscience, chacun devant repondre à Dieu de sa propre foi. Quand nous comparoîtrons devant le Trône redoutable de Jésus-Christ, croyez vous que nous soyons jugez simplement sur la question, si nous avons obéi aveuglement à ceux qui se trouvoient élevez sur nous dans les Charges Ecclesiastiques ? Si cela étoit, les Juifs qui rejetterent si fierement Jésus-Christ lui-même & ses Apôtres seroient absous, & ceux qui les reçurent seroient condamnés. Enfin, Madama, les principes sur lesquels ces gens agissent sont de toutes parts odieux, ils renversent l'essence de la foi, ils corrompent la notion de la vraye Eglise, ils condamnent Jésus-Christ même, ils justifient les Juifs incredules, & ils détruisent la Religion Chrétienne. Cependant parce qu'ils ont la force en main, ils violentent les consciences, ils persecutent, ils pillent, ils tuent & font des choses dont, je ne dis pas la grace, mais la nature, & la nature même la plus brute & la

plus inhumaine'auroit horreur. Que vôtre ame Madama , n'ait point de part dans leurs Conseils. Dieu fait la mesure de vos maux , continuez à les souffrir en patience. Ayez sans cesse devant les yeux ces Paroles , *bien heureux sont ceux qui souffrent persecution pour justice , & celles-ci , sois fidèle jusqu'à la mort , & je te donnerai la couronne de vie , & encore celles-ci , les souffrances du tems present ne sont en rien à contrepe-ses à gloire qui est à venir , & qui sera revelée en nous.* Dieu veille vous remplis de force & de courage. Assurez vous que tous tant que nous sommes nous le prions sans cesse pour vous , & pour toutes les personnes qui vous touchent de près. Je vous prie , si vous le pouvez , communiquez leur cette Lettre , mais sur tout soyez persuadée que je suis entierement à vous , &c.

L E T T R E X X X V I .

A M A D A M E

Le 19. Septembre , 1686.

JE prens encore, Madame, cette occasion de vous écrire , esperant que comme ma Lettre precedente vous à éré sûrement renduë , il en sera de même de celle-ci , par laquelle je ne puis que vous rendre compte des vœux que je fais sans cesse à Dieu pour vous , & pour vôtre Illustre , & cher Epoux , & toute vôtre Famille , & des actions de grace que je lui presente , de ce qu'il lui
plaît

plaît d'accomplir sa force en vous tous. Je ne vous parlerai point de l'affliction qui accompagne mes prières, & mes actions de grace, puis que je suis persuadé que vous ne doutés pas de la part que je prends dans vos souffrances, & que d'ailleurs il me semble que Dieu compense si avantageusement vos maux par le secours de sa grace, que l'idée du mal est engloûtée par celle du bien, & qu'il y a plus de lieu de se reioüir, que de pleurer avec vous. En effêt, Madame, ne vous est-ce pas une grande joye, devoir que Dieu vous a donné jusqu'ici tant de marques de son amour, & que par cela même vous puissiez justement espérer, que si selon les apparences humaines vos souffrances n'ont point de fin, vôtre constance, & vôtre patience Chrétienne n'en aura point aussi. Mais afin que cette esperance ne soit jamais ni ébranlée, ni confuse, permettez moi de vous dire, que vous devés avoir continuellement devant les yeux les grands motifs qui peuvent vous porter à une sainte persévérance. Premièrement que vous souffrés pour une cause, de la bonté & de la dignité de laquelle vous ne pouvés jamais douter. Non de sa bonté, car quelque agitation qu'on se donne, pour se rendre nôtre Religion odieuse, ou suspecte, il faut toujours convenir dans le bon sens, & dans la bonne foi, qu'elle n'est autre chose que la vraie Religion Chrétienne, telle que Jesus Christ & les Apôtres nous l'ont laissée dans l'Écriture; on chicanera, on disputera tant qu'on voudra, mais si l'on veut dire ce qu'on en sent en bonne conscience, on ne sauroit nier cette verité. Ainsi, Madame, vous souffrés pour une bonne cause, & vôtre fermeté ne peut-être soupçonnée, ni de prévarication, ni d'opiniâtreté, elle est dans les termes de la droi-

te raison & de la véritable piété. Vous ne pouvez aussi douter que la cause que vous défendez ne soit digne de votre défense, & qu'elle ne mérite bien & au delà, que vous lui sacrifiiez votre repos temporel, les douceurs de votre vie passée, & votre vie même, si Dieu vous y appelloit. Vous souffrés pour le Fils de Dieu, pour votre Redempteur, & pour son Evangile, la plus grande & la plus précieuse de toutes les choses, je ne dis pas humaines, mais divines & célestes. Après cela, Madame, mettez vous devant les yeux que vous combattés contre une Religion qui a tous les caractères de fausseté, soit que vous la considériez en elle-même, soit que vous la regardiez dans les moyens qu'elle emploie pour se soutenir, & pour se provigner. En elle-même c'est un composé de Doctrines humaines, qui n'ont nul fondement dans la Parole de Dieu, qui même lui sont contraires, & entièrement opposées à l'esprit de la vraie Religion, un composé de cultes ou bas, & superstitieux, qui deshonnorent le Christianisme, ou Idolâtres & odieux à Dieu, & à une bonne conscience, un composé de maximes tyranniques, qui vont à ravir à Dieu l'empire des âmes, pour le donner à des hommes trompeurs & mensongers, ce qui est bien pis que ce que Saint Paul défend de le donner à des Anges & à des Apôtres. Un composé de principes de morale corrompue & terrestre, qui trouvent toujours des expédients de s'accommoder avec l'injustice, l'avarice, la vangeance, & toutes les autres passions humaines. Pour les moyens qu'elle emploie à se soutenir, & à avancer ses conquêtes. C'est peu de dire que ce sont des moyens de Politique temporelle, car ils sont en effet diaboliques, & tels même que le démon n'en

n'en avoit jamais inventé de semblables, des cruautés qui passent l'imagination, des cruautés publiques, approuvées, louées & soutenues pour bonnes & legitimes dans l'esprit de leur Eglise; des perfidies, & des violations de la foi autentiquement donnée, des fourberies perpetuelles, des sophismes pour surprendre l'esprit des simples, & en un mot des machines qui vont toutes aux foiblesses de la nature pour faire succomber sous elle la droite raison, la conscience & la pieté. Tout cela vous est connu, Madame, mais dans la conjoncture où vous êtes, il est necessaire que vous y fassiez souvent reflexion, pour vous affermir l'esprit & le cœur contre les mauvais moments auxquels nous sommes tous sujets : à quoi vous pouvés ajouter les considerations de votre salut, & celles du repos de votre conscience; celles de la necessité d'aller rendre conte à Dieu de vos actions, & celles de l'édification de l'Eglise, à quoi votre vocation vous engage. Je ne doute pas que tout ce que vous avés autour de vous, ne vous fournisse chacun à l'envi des motifs de tentation, les uns par la longueur de votre detention qui n'aura point de fin, les autres par des promesses & des tendresses, les autres par les couleurs & par les pretextes specieux dont ils fardent leur Religion, & par les calomnies, dont ils ont accoutumé de noircir la vôtre. Mais, Madame, permettez moi de répondre à tout cela en deux mots. Dieu tient en ses mains les mesures de vos maux & des nôtres, il en est le Maître, il les prolongera & il les abregera comme sa Sagesse le trouvera bon pour sa gloire, & nous n'avons sur cela que la resignation, la prière & la confiance en ses promesses. Les promesses du Monde, ses menaces, ses fiertés, & ses douceurs

ne

ne font que blanchir sur un cœur qui aime Dieu comme il doit, & qui préfère son salut à toutes choses. Les couleurs & les pretextes qu'on employe pour rendre la Religion Romaine supportable, ne sont pas d'une autre qualité que ce qu'on employoit autrefois en faveur du Paganisme, & n'empêchent pas que cette Religion ne fasse horreur à quiconque la connoit comme vous faites ; Et pour les sophismes qu'on fait contre nôtre Religion, ils n'empêcheront pas aussi qu'elle ne soit la vraie Religion Chrétienne conforme à l'Ecriture. Et qu'y-a-t-il de si saint & de si inviolable contre quoi l'on ne fasse des sophismes. Les Athées en font contre l'Existence d'un Dieu, contre sa Providence, contre sa Création, & les infidèles Turcs & Juifs contre l'Incarnation du Fils de Dieu. Les Philosophes mêmes en font contre ce que nos yeux voyent & que nos mains touchent. Une Religion qui a des fondements inébranlables, tels que les a la nôtre, appuyée sur la Parole de Dieu, ne regarde ces sophismes & ces illusions qu'avec mépris & indignation ; sans dire que vous avez assez de lumière pour dissiper en vous même toutes ces fausses lueurs. Mais, Madame, je ne prens pas garde que je vous fais une trop longue Lettre, quoi que j'espère qu'elle ne vous fatiguera point. Je la finis en priant Dieu qu'il lui plaise de vous affermir de plus en plus en sa crainte & en son amour, d'accorder la même grace à votre cher Epoux, & à toute votre Famille, & de vous sanctifier l'affliction dont il vous visite. Je suis vôtre très-humble & très-obeissant serviteur.

LETTRE XXXVII.

A MONSIEUR.....

A Paris 29, Novembre.

MONSIEUR.

Monsieur de l'Angle m'ayant rendu la Lettre qu'il vous a plu m'écrire, j'ay été surpris d'y voir que vous m'aviez fait l'honneur de m'en écrire une autre, que je n'ai point receüe, & à laquelle je n'eusse pas manqué de faire réponse. Vous me faites beaucoup d'honneur, de vouloir bien que je vous dise ma pensée sur le différent qui vous trouble depuis long-tems, entre ceux qu'on appellé Episcopaux, & ceux qu'on nomme Presbyteriens. Quoi que je m'en sois déjà diverses fois expliqué & par des Lettres que j'ai faites sur ce sujet à plusieurs personnes, & dans mon Livre même de la Defense de la Reformation, où parlant de distinction de l'Evêque & du Prestre, j'ai dit formellement *que je ne blâme pas ceux qui l'observent comme une chose fort ancienne, & que je ne voudrois pas qu'on s'en fist un sujet de querelle, dans les lieux où elle se trouve établie*, pag. 366. & quoi que d'ailleurs je me connoisse assez pour ne pas croire que mon sentiment doive être fort considéré, je ne laisserai pas de vous témoigner dans cette occasion, comme je ferai toujours en toute autre, mon estime Chrétienne, mon respect, & mon obeissance. C'est
ce

ce que je ferai d'autant plus que je ne vous dirai pas simplement ma pensée particuliere, mais le sentiment du général de nos Eglises.

Premierement donc, Monseigneur, nous sommes si fort éloignez de croire qu'on ne puisse en bonne conscience vivre sous vôtre discipline, & sous vôtre Gouvernement Episcopal, que dans nôtre pratique ordinaire nous ne faisons nulle difficulté, ni de donner nos Chaires, ni de commettre le soin de nos troupeaux à des Ministres receus & ordinez par Messieurs vos Evêques, comme il se pourroit justifier par un assez grand nombre d'exemples, & anciens, & recens, & depuis peu Mr. *Dupleffs* ordiné par Monsieur l'Evêque de *Lincoln* à été établi, & appelé dans une Eglise de cette Province, & Monsieur *Wiskart*, que vous, Monseigneur, avez reçu au Saint Ministère, nous fit l'honneur il n'y a que quelques mois de prêcher à *Charenton* à l'édification universelle de tout nôtre Troupeau. Ainsi ceux qui nous imputent à cet égard des sentimens éloignez de la paix & de la concorde Chrétienne, nous font assurément injustice.

Je dis la paix & la concorde Chrétienne, car, Monseigneur, nous croyons que l'obligation à conserver cette paix & cette concorde fraternelle, qui fait l'unité extérieure de l'Eglise, est d'une nécessité si indispensable, que *Saint Paul* n'a pas fait difficulté de la joindre avec l'unité intérieure d'une même foi, & d'une même regeneration, non seulement comme deux choses qui ne doivent jamais être séparées, mais aussi comme deux choses dependantes l'une de l'autre, parce que si l'unité extérieure est comme la fille de l'intérieure, elle en est aussi la conservatrice. *Cheminez*, dit-il, *Ephes. 4. Comme il est convenable*

à la

à la vocation dont vous êtes appelez, avec toute humilité, & douceur, avec un esprit patients, supportant l'un l'autre en charité. Etant soigneux de garder l'unité de l'esprit par le lien de la paix. D'un côté il fait déprendre cette charité fraternelle, qui nous joint les uns avec les autres, de nôtre commune vocation, & de l'autre, il nous enseigne qu'un des principaux moyens de conserver en son entier cette commune vocation qu'il appelle l'unité de l'esprit, est de garder entre nous la paix. Selon la première de ces maximes nous ne pouvons avoir de paix, ni de Communion Ecclesiastique, avec ceux qui ont tellement degeneré de la vocation Chrétienne qu'on ne peut plus reconnoître en eux une véritable & salutaire foi, principalement lors qu'à des erreurs mortelles ils ajoutent la tyrannie de l'ame, & qu'ils veulent contraindre la conscience, en imposant la nécessité de croire ce qu'ils croient & de pratiquer ce qu'ils pratiquent. Car en ce cas le fondement & la véritable cause de la Communion extérieure n'étant plus, la Communion extérieure cesse aussi de droit, & il n'y en peut plus avoir de légitime. Selon la seconde maxime, nous ne croyons pas qu'une simple différence de gouvernement, ou de discipline, ni même une différence de ceremonies innocentes de leur nature, soient un sujet suffisant pour rompre le sacré lien de la Communion. C'est pourquoi nos Eglises ont toujours regardé & considéré la vôtre, non seulement comme une sœur, mais comme une sœur aînée, pour qui nous devons avoir des tendresses accompagnées de respect & de vénération, & pour qui nous présentons sans cesse à Dieu des vœux très-ardens. Nous n'entrons point dans la comparaison de votre ordre, avec celui sous lequel nous vivons.

vons Nous savons qu'il n'y en a, ni n'y en peut avoir aucun entre les hommes, qui par nôtre corruption naturelle, ne soit sujet à des inconveniens, le nôtre à les siens comme le vôtre, & l'un & l'autre sans doute ayant leurs avantages & leur des avantages à divers égards, *alternis vincunt & vincuntur*. Il nous suffit de savoir que la même Providence Divine, qui par une nécessité indispensable, & par la conjoncture des choses, mit au commencement de la Reformation nos Eglises sous celui du Presbyterat, a mis la vôtre sous celui de l'Episcopat, & que comme nous sommes assurés que vous ne meprisez point nôtre Simplicité, nous ne devons pas aussi nous élever contre vôtre Dignité. Ainsi, Monseigneur, nous désapprouvons entierement, & voyons avec douleur, de certaines extremités où se jettent quelques uns de part & d'autre, les uns regardant l'Episcopat comme un ordre si absolument nécessaire, que sans lui il n'y peut avoir ni de société Ecclesiastique, ni de legitime vocation, ni d'esperance de salut, & les autres le regardant avec indignation, comme un reste d'Antichristianisme. Ce sont également des chaleurs & des excès qui ne viennent point de celui qui nous appelle, & qui péchent contre les loix de la sagesse & de la charité.

Voilà, Monseigneur, nos veritables & sinceres sentimens, pour ce qui vous regarde, & puisque vous désirez que je descende un peu plus particulièrement à l'état où se trouve vôtre propre Eglise; par les divisions intestines qui la travaillent, permettez moi que je ne vous dise mes pensées qu'en vous expliquant mes souhaits, & les desirs de mon cœur, sur une chose aussi importante que l'est celle là. Je souhaitteroïs donc de toute mon ame que ceux qui sont allez jusqu'à

ce point que de songer à rompre les liens extérieurs, & la dependance mutuelle de vos Troupeaux, pour donner à chaque Eglise particuliere une espece de souveraineté de gouvernement, considéraient bien si ce qu'ils prétendent faire n'est pas directement contraire à l'esprit du Christianisme, qui est un esprit d'union & de société, & non de division. Qu'ils considéraient que sous prétexte que le principe des Reformez est d'avoir en horreur la domination humaine sur la foi & sur la conscience, comme une chose destructive de la Religion, il ne faut pourtant pas ni rejeter tout frein de discipline, ni secouer tout joug de gouvernement, ni se priver des secours que nous pouvons tirer de l'union generale, pour nous affermir dans la vraie foi & dans la vraie piété. Qu'ils considéraient enfin que la même raison qui leur fait desirer l'Independence des Troupeaux, peut-être aussi employée pour établir l'Independance des personnes dans chaque Troupeau. Car un Troupeau n'a pas plus de droit de vouloir être Independant des autres Troupeaux, qu'une personne en auroit de vouloir être Independante des autres personnes. Or ce feroit aneantir toute discipline, jeter l'Eglise, en tant qu'en nous seroit, dans une horrible confusion; & exposer l'heritage du Seigneur à l'opprobre de ses adversaires.

Pour ce qui regarde ceux qu'on appelle parmi vous Presbyteriens, comme je suis persuadé qu'ils ont de la lumière, de la sagesse, & du zele, je souhaiterois aussi de tout mon cœur qu'ils gardassent plus de mesure, dans le scandale qu'ils croient avoir autrefois reçu de l'ordre Episcopal, & qu'ils distinguassent les personnes d'avec le Ministère. Les personnes qui occupent les

Charges non seulement ont leurs défauts , mais il peut-même quelquefois arriver , que les plus saintes & les plus éminentes Charges soient possédées par des méchans , & en ce cas la raison & la piété veulent également qu'on ne confonde pas le Ministère avec le Ministre. A présent que Dieu par sa grace a ôté ce scandale de devant leurs yeux , & qu'il leur a fait voir dans les personnes de Messieurs les Evêques , de la piété , du zèle , & de la fermeté , pour la conservation , de la Religion , j'espère que cela même ne contribuera pas peu à l'adoucissement des esprits. D'ailleurs , je souhaiterois qu'il leur plût de considérer que si dans le gouvernement Episcopal il y a des inconveniens facheux , comme je ne doute pas qu'il n'y en ait , il y en a aussi & de tres-facheux dans le Presbyterien , comme je l'ai déjà dit. Nul ordre , dont l'exercice est entre les mains des hommes , n'en est exempt , l'égalité a ses vices & ses excès à craindre , de même que la supériorité. Le plus sûr & le plus sage n'est donc pas de voltiger de l'une à l'autre , ni de risquer de faire un ébranlement général , sur l'espérance d'être mieux , quand même on seroit en autorité & en pouvoir de le faire. La prudence , la justice , & la charité Chrétienne ne permettent pas d'en venir à ces éclatantes & dangereuses extremitez , pour une simple différence de Gouvernement. Le plus sûr , & le plus sage est de se détacher d'apporter quelque temperament , pour éviter , ou pour diminuer autant qu'il se peut , les inconveniens qu'on appréhende , & non de recourir à des remèdes violens.

Je ne craindrai pas d'appeler de ce nom celui de faire des assemblées à part , de se separer des assemblées communes , & de se soustraire de
vôtre

vôtre gouvernement. Il n'y a personne qui ne voye que ce seroit un veritable Schisme, qui en lui-même & de sa nature ne peut jamais être qu'odieux à Dieu, & aux hommes, & dont les auteurs & les protecteurs ne fauroient éviter qu'ils ne rendent conte devant le Tribunal de nôtre commun Maître. Quand Saint Paul nous a défendu *de delaisser nôtre commune assemblée*, il a non seulement condamné ceux qui ne s'y trouvent point en demeurant dans leur particulier, mais ceux aussi sans doute qui en font d'autres opposées aux communes, car c'est rompre le lien de la charité Chrétienne, qui ne nous joint pas seulement avec quelques uns de nos freres, mais avec tous nos freres, pour recevoir d'eux de l'édification, & pour leur en donner de nôtre part, en vivant ensemble dans une même société. Et il ne serviroit de rien de pretexter, que la conscience resiste à se trouver dans des assemblées qui se font sous un Gouvernement qu'on n'approuve pas, & que ce seroit approuver exterieurement, ce que l'on condamne interieurement. Car outre qu'il faudroit bien examiner la question, si ces resistances ne viennent pas d'une conscience trompée par un jugement precipité, puisque les plus gens de bien sont souvent sujets à se former de tels scrupules, qui au fond ne sont pas tout à fait legitimes. Outre cela, il faut distinguer trois sortes de choses, les unes que la conscience approuve & reçoit, & auxquelles elle acquiesce pleinement, les autres qu'elle regarde comme insupportables, & comme destructives de la gloire de Dieu, de la vraie foi, ou de la vraie pieté, & de l'esperance du salut, & les autres enfin qui tiennent le milieu, c'est-à-dire qu'on n'approuve pas, à la verité, pleinement, mais qu'on

ne croit pourtant pas mortelles à la vraie piété & au salut, en un mot qu'on regarde comme des taches & des infirmités supportables. J'avoue que quand on trouve dans des assemblées des choses de ce second ordre, ou que la conscience les juge telles, on ne peut y assister, & toute la question se réduit à savoir si l'on ne se trompe pas, sur quoi il faut bien prendre garde de ne pas faire de jugemens teméraires. Mais de s'imaginer qu'on ne puisse en bonne conscience assister à des assemblées, que lors qu'on y approuve pleinement & généralement toutes choses, c'est assurément ne pas connoître ni l'usage de la charité, ni les loix de la société Chrétienne. Ce principe renverseroit toutes les Eglises, car je ne sai s'il y en a aucune dont le Gouvernement, la Discipline, la forme extérieure, les usages, & les pratiques soient dans une telle perfection, qu'il n'y ait absolument rien à redire, & quoi qu'il en soit, comme les jugemens des hommes sont fort différens, ce seroit ouvrir la porte à des séparations continuelles, & abolir les assemblées. Il est donc constant que la conscience n'oblige point à se soustraire des assemblées, mais qu'au contraire elle nous oblige de nous y tenir attachés, lors que les choses qui nous y choquent sont supportables, & qu'elles n'empêchent pas l'efficace salutaire de la Parole, du culte Divin, & des Sacremens. Et c'est à la faveur de ce support de la charité, qu'est couverte l'assistance que nous donnons à des choses que nous n'approuvons pas entièrement. Voyez ce que Saint Paul dit à ses Philippiens, Chap. 3. *Si vous sentez quelque chose autrement, Dieu vous le revelera aussi. Toutefois cheminons en ce à quoi nous sommes parvenus d'une même règle, & sentons une même chose.*

Cela

Cela est bien éloigné de dire , dès que vous aurez le moindre sentiment contraire separez vous , la conscience ne vous permet pas de demeurer ensemble. *Consilia separationis*, dit Saint Augustin contre Parmenian , *inania sunt & pernicioſa , & plus perturbant infirmos bonos , quam corrigant animos malos*. Quels funestes effets ne produiroit pas une telle séparation , si elles s'établissoit au milieu de vous ? De la manière que les esprits des hommes sont faits , on verroit bientôt naître de là la difference des interêts , celle des partis , celle des sentimens à l'égard même de la société civile , la haine mutuelle , & toutes les autres tristes suites que la division , qui n'est plus temperée par la charité , produit naturellement. Je laisse à part le scandale qu'en recevroient toutes les Eglises Reformées de l'Europe , la joye qu'en auroient leurs adversaires , & les avantages qu'ils en retireroient , qui selon toutes les apparences ne seroient pas petits. J'ai trop bonne opinion de ces Messieurs qui croient que le Gouvernement Presbyterien est preferable à l'Episcopal , pour n'être pas persuadé qu'ils font de sages & de serieuses reflexions sur toutes ces choses , & sur tant d'autres que leurs lumieres leur fournissent , & que la conscience & l'amour de la Religion Protestante les empêchera toujours de rien faire , qui puisse être blâmé devant Dieu & devant les hommes. Car enfin je ne saurois croire qu'il y en ait aucun parmi eux , qui regarde ni vôtre Episcopat , ni vôtre Discipline , ni quelques Ceremonies que vous observez , comme des taches & des erreurs capitales , qui empêchent qu'on ne puisse faire son salut , & même avec facilité , dans vos Assemblées & sous vôtre Gouvernement. Il ne s'agit ici ni de l'esse , ni du benè esse , mais seu-

lement du *melius esse*, qu'ils disputent avec vous, & cela étant ainsi, la justice, la charité, l'amour de la paix, la prudence, & le zele pour le général de la Religion, ne consentiront jamais qu'ils se détachent de vous.

Mais, Monseigneur, puisque vous m'avez mis la plume à la main sur ce sujet, pardonnez je vous supplie à ma liberté, si elle va jusqu'à vous dire ce que je croi que vous aussi devez faire de votre part. J'espere donc que dans ces occasions que Dieu vous presente vous ferez voir à toute la terre, & en convaincrez les plus incredules, que vous avez de la pieté, du zele, & de la crainte de Dieu, & que vous êtes de dignes Ouvriers, & de dignes Serviteurs de Jesus-Christ. C'est déjà le témoignage que vous rendent les gens de bien, & que nul, quelque mal intentionné qu'il soit, n'ose contredire, & je ne doute pas que vous ne poussiez votre vocation jusqu'au bout. Mais outre cela, Monseigneur, j'espere que vous ne défaudrez point aux devoirs de la charité, & de l'esprit de paix, & que quand il ne s'agira que de quelques temperamens, ou de quelques Ceremonies qui servent d'achoppement, & qui en elles mêmes ne sont rien en comparaison d'une entiere réunion de votre Eglise sous votre saint Ministère, vous ferez voir que vous aimez l'Epouse de votre Maître plus que vous mêmes, & que ce n'est pas tant de votre grandeur, & de votre dignité Ecclesiastique que vous desirez tirer votre gloire & votre joye, que de vos vertus Pastorales, & des soins ardens que vous avez de vos Troupeaux. J'espere aussi que ceux que vous avez choisis, & appelez au saint Ministère, & ceux que desormais vous y appellerez avec un prudent discernement, reglez non seulement
par

par la douceur , mais aussi par la severité de la Discipline , quand la severité sera nécessaire , marcheront sur vos traces , & suivront heureusement l'exemple que vous leur donnerez , pour être eux-mêmes en exemple , & en édification aux Eglises qui leur sont commises. Je finis , Monseigneur , par des prières très-ardentes que je présente à Dieu de tout mon cœur , afin qu'il lui plaise de vous conserver à jamais le flambeau de son Evangile , de répandre sur tout le corps de votre Ministère , une abondante mesure de son Onction & de sa benediction celeste , dont celle de l'ancien *Aaron* n'étoit que l'ombre , afin qu'elle soit , non l'emblemme & l'image de la concorde fraternelle , comme cette ancienne , mais qu'elle en soit la cause & le lien. Je le prie qu'il veuille de plus en plus ramener le cœur des enfans aux peres , & des peres aux enfans , afin que votre Eglise soit heureuse , & agreable comme un Eden de Dieu. Je le prie enfin qu'il vous conserve , vous , Monseigneur , en parfaite & longue santé , pour sa gloire , & pour le bien & l'avantage de cette grande & considerable partie de son champ qu'il vous a donné à cultiver , & que vous cultivez si heureusement. Je vous demande aussi le secours de vos saintes prières , & la continuation de l'honneur de votre affection , en vous protestant que je serai toute ma vie , avec tout le respect que je vous dois.

LETTRE XXXVIII.

A M A D A M E.....

A Paris ce 16. Avril, 1681.

MADAME,

J'ay reçu la Lettre qu'il vous a plu m'envoyer de la part de Monsieur l'Evêque de Londres, avec le Livre qui l'accompagnoit. J'auray l'honneur de faire reponse à Monsieur l'Evêque, & de le remercier de ce present qu'il m'a fait. Cependant, Madame, comme j'apprens de divers endroits que plusieurs personnes n'ont pas tout à fait bien pris mes sentimens & mes expressions, touchant l'état present de l'Eglise Anglicane, j'ay crû que je ne ferois pas mal de m'expliquer plus particulièrement à vous, pour vous faire connoître l'innocence de mes pensées & de mes intentions. Premièrement, je puis vous protester en bonne conscience, que quand j'ay écrit sur ce sujet à Monsieur l'Evêque de Londres, ce n'a point été dans la veüe que ma Lettre fût imprimée, ni renduë publique, & que même j'ay été surpris & étonné de la voir tant en Anglois qu'en François, sur la fin du Livre que vous m'avez envoyé, avec deux autres, l'une de Monsieur le M. & l'autre de Monsieur de l'A. Mais outre cela soyez s'il vous plaît persuadée, Madame, qu'en ce que j'ay écrit, je n'ay eû pour but que deux choses, de nous justifier d'une calomnie que quelques uns nous imputoient, de croire qu'on ne peut faire son salut

salut sous le Gouvernement Episcopal, & d'aider, autant que ma foiblesse en seroit capable, à une bonne & sainte reünion des deux Partis. Pour la premiere, je croi d'avoir assez justement expliqué les sentimens où sont tous les Protestans de ce Royaume, & en particulier tous ceux qui sont honorez de nôtre caractere, & je suis même assuré que Messieurs les Presbyteriens Anglois ne voudroient point aller jusques-là, que de contester la possibilité du salut sous le Ministère des Evêques, ils ont pour cela trop de lumiere, de sagesse, & de charité Chrétienne. Pour la seconde, j'ay taché de garder toutes les mesures qu'on doit garder dans une aussi grande & aussi importante affaire que celle-là. Je ne me suis expliqué que par forme de souhait; & en marquant ce que je desirerois que Messieurs les Presbyteriens considéraient attentivement, je ne me suis point tû à l'égard de Messieurs les Episcopaux. J'ay condamné les excès où se portent quelques uns de part & d'autre, & j'ai fait voir, autant que mes petites lumières me l'ont dicté, les raisons qui doivent obliger les uns & les autres à un juste & raisonnable accommodement. En effet, Madame, qui est-ce qui ne voit, qu'une séparation formelle & éclatante arrivant dans l'Eglise Anglicane, il ne se pourroit qu'elle n'eût des suites tristes & funestes? Saint Paul crût qu'il devoit arrester dès sa naissance celle qui se formoit parmi les Corinthiens, & qui ne regardoit que le Ministère. Il leur dit fortement que cette partialité par laquelle l'un disoit, *je suis de Cephas*, & l'autre, *je suis de Paul*, divisoit Jesus-Christ, pour nous apprendre que la difference des Ministres ne doit jamais nous porter jusqu'à violer l'unité, de la Société Chrétienne & Ecclesiastique

que nous devons tous garder en Jesus-Christ. J'ay fait souvent reflexion sur ce qui est remarqué dans le 21. Chap. du Livre des Juges , que les Israélites ayant eu une juste guerre contre les Benjamites leurs Frères , & les ayant defaits , dés que la chaleur du combat fût un peu ralentie , ils pleurerent en la presence de Dieu , fort amèrement , & dirent , *Eternel, pourquoi ceci est-il arrivé qu'une Tribu d'Israel soit defaillie aujourd'hui ?* Leur guerre avoit été la plus juste du monde , leur victoire avoit été complete , la paix étoit faite par la victoire , & cependant ils pleurent. C'est que nos victoires contre nos freres sont toujours malheureuses & toujours un sujet de grande affliction. Il y a donc ce me semble cette difference entre des ennemis & des freres, c'est que contre des ennemis il faut toujours chercher une paix de victoire , & ne chercher jamais avec eux de paix d'accommodement , mais à l'égard des freres , il ne faut au contraire jamais avoir de paix de victoire , mais en rechercher toujours une d'accommodement. C'est ce qui fait , Madame , que comme je n'ai jamais approuvé de certaines gens , qui semblent dans leur conduite incliner vers un ajustement avec Rome , c'est-à-dire pancher à se remettre sous son joug , & à rentrer en grace avec elle , je n'en ai jamais aussi approuvé d'autres , qui semblent ne songer qu'à aigrir les dissensions des freres , & à porter les choses aux dernieres extremitez. Ne vaudroit-il pas mieux penser de part & d'autre à établir une bonne paix , & une bonne concorde , en relâchant de chaque côté ce qu'on peut raisonnablement relâcher ? Car je suis assuré que Messieurs les Presbyteriens ne sont point si ennemis du gouvernement Episcopal , qu'ils ne s'en accommodassent s'il étoit temperé,

ré, & si l'on avoit ôté du Service & de la Discipline ce qui les choque le plus, & je suis aussi persuadé que Messieurs les Evêques ne sont point si ennemis de leur propre intérêt, qu'ils ne donnent beaucoup au desir d'un grand Peuple, pour le réunir tout entier sous leur houlette. Mais je ne doute pas aussi que la crainte de Dieu, le desir de sa gloire, l'amour de l'Eglise de Jesus-Christ, ne soient assez forts dans les uns & dans les autres, pour les obliger à rechercher une paix si utile & si desirable à tous les gens de bien. Ce sont là, Madame, mes véritables & sincères pensées, & c'est par ces seuls principes que j'ai écrit à Monsieur l'Evêque de Londres, & non pour irriter personne, & je vous suis obligé de m'avoir donné lieu à vous faire connoître mes sentimens. Dieu veuille presider tellement par sa providence & par sa grace sur les confusions du Monde, qu'il en tire le bien de son Eglise, & la gloire de son Nom. Je vous recommande à sa protection & à sa bonté, en vous assurant que je suis de tout mon cœur.

LETTRE XXXIX.

A MONSIEUR.....

A Paris ce 16. Avril 1681.

MONSIEUR,

JE vous rends tres-humbles graces du Livre que vous m'avez envoyé, dont je n'ai peu encore pro-

profiter, n'entendant pas assez vôtre Langue pour cela. Comme je ne croi pas que mes sentimens doivent être d'aucune considération pour le public, si Monsieur Stillingflit m'eût fait consulter sur l'impression de ma Lettre, je l'eussé supplié de ne la point faire imprimer. Et par là peut-être j'eussé evité diverses plaintes, qui me sont revenues de la part de plusieurs personnes qui prennent intérêt dans cette affaire. Quoi qu'il en soit, Monseigneur, je puis vous protester en bonne conscience la même chose que je viens d'écrire à Madame de R., que mon intention n'a été ni de complaire à personne, ni de nuire à personne, ni de m'ingérer sans vocation à dire mon avis sur une chose que je reconnois au dessus de moi. Mais en répondant à la Lettre qu'il vous avoit plû m'écrire, j'ai crû que je pouvois vous témoigner le desir ardent que j'aurois de voir heureusement cesser les divisions de vôtre Eglise, par un bon & Chrétien accommodement; & comme dans cette veuë j'ai dit ce que je souhaiterois de la part de Messieurs les Non-Conformistes, j'ai dit aussi ce que je desirerois de la part des autres. Ce mauvais succez que j'ai eû, Monseigneur, ne m'empêchera pas de demander sans cesse à Dieu, qu'il lui plaise de mettre lui-même la main à une œuvre aussi grande & aussi nécessaire que celle-là; & de la maniere que j'ai l'honneur de vous connoître, je suis persuadé non seulement que mes vœux ne vous déplaisent pas, mais que vous en faites vous mêmes de semblables, & qu'une de vos plus grandes joyes seroit de voir les brèches de vôtre pauvre Sion rétablies, & Dieu bien servi, & bien glorifié au milieu de vous. Je suis persuadé que vous ne trouverez nullement mauvais que je vous dise, que de vôtre côté vous y de-

y devez tous contribuer, sans aucun esprit de parti, tout ce que la douceur, la charité, la condescendance & la prudence demandent de vous, pour n'avoir rien à vous reprocher devant Dieu, & pour attirer sur vous sa benediction. On se plaint que Messieurs les Episcopaux sont ardens à poursuivre par les peines des loix les autres, comme s'ils étoient des adversaires, & des ennemis. On se plaint que vôtre gouvernement est arbitraire & despotique à l'égard des Ministres, ne plus ne moins que celui des Evêques de la Communion Romaine. On se plaint que vous ne voulez recevoir personne au Ministère, qu'il ne reconnoisse par serment que l'Episcopat est de droit Divin, ce qui est une gehenne à la conscience. On se plaint que pendant que vous ne reordinez point les Prestres Romains qui passent vers vous, vous reordinez les Ministres receus deçà la Mer dans les Eglises de France, d'Hollande, &c. On se plaint d'un attachement rigide que Messieurs les Evêques ont pour plusieurs Ceremonies qui choquent, & pour lesquelles pourtant on combat *tanquam pro aris & focis*. Au Nom de Dieu, Monseigneur, travaillez tous à ôter ces sujets de plainte, s'il y a quelque chose de vrai, ou à les éclaircir, s'ils sont supposez, & que toute l'Europe Chrétienne sache, qu'il n'y a rien que la gloire de Dieu & l'amour de l'Eglise de son Fils puisse exiger de vous que vous ne soyiez prêts à le donner. Car permettez-moi de vous le dire, ce n'est point assez pour vôtre justification, de montrer que vôtre Ministère est legitime, & que ce seroit faire Schisme que de se separer de vous, il faut encore faire voir, que vous ne donnez ni de lieu, ni de pretexte à une separation, que vous faites au contraire tout ce qui se peut faire pour l'éviter,

l'éviter, & que bien loin d'aigrir & d'irriter les esprits, vous tâchiez de les adoucir par toute sorte de voyes. C'est ainsi que vous attirerez à vous l'approbation de Dieu & des hommes, & que vous ferez mille fois plus grand dans l'Eglise par votre charité, que vous ne l'êtes par votre dignité. Je vous demande pardon, Monseigneur, si je me suis un peu laissé emporter à mon zele. Je l'ai fait d'autant plus facilement que je sai que j'ai l'honneur de parler à un homme de bien, qui aime Jesus-Christ & son Eglise. Dieu veuille vous conserver long-temps pour sa gloire, & vous revêtir de plus en plus de son bon & Saint Esprit, pour continuer à vous acquitter dignement de l'importante & difficile Charge à laquelle vous êtes appelé. Je suis avec tout le respect que je vous dois.

LETTRE XL.

Parisis 27. Junii, 1679.

A M O N S I E U R C.

COntroversiarum, quæ inter nos & Pontificios maxima animorum contentione agitantur, omnium numerum & confusam aliquam notionem seu ideam, animo concipias, quò facilius te accingas ad unamquamque in particulari & distinctè pensitandam. Qui eas universaliter omnes pertractandas susceperunt tum è nostris, tum è Pontificiis, ad summa quædam capita revocare tentarunt, variè pro uniuscujusque genio. Chamerius ad tria capita summa reduxit, primum de Canone

Canone seu regula fidei, secundum de Deo, tertium de homine quâ corrupto, & quâ restaurato. Ad primum retulit controversias omnes de Scriptura, de Traditionibus, de Autoritate Ecclesiæ, de Autoritate Papæ. Ad secundum retulit controversias de providentia, de autore peccati, de descensu Christi ad inferos, de intercessione Sanctorum, de œcumenico Pontifice seu de Papa, de cultu creaturarum. Ad tertium retulit controversias de peccato originali, de libero arbitrio, de prædestinatione, de justificatione, de sanctificatione, de fide, de operibus, de cœlibatu Sacerdotum, de jejuniis, de votis. Quibus tribus capitibus summis addidit quartum de Sacramentis ac primum de Sacramentis in genere, deinde de Sacramentis, in specie. Alii alio ordine dividunt controversias in eas primò quæ pertinent ad fidem, secundò quæ pertinent ad cultum, tertio quæ pertinent ad regimen Ecclesiasticum: nimirum quia de his tribus litem intenderunt Ecclesiæ Romanæ, primi Reformatores, de erroribus in dogmatis, de idololatria & superstitionibus variis in cultu, de Tyrannide in regimine. Ego quidem, mi fili, salvo aliorum judicio, in hac sum sententia ut in discutiendis controversiis eundem sequaris ordinem quem hætenus secutus es in addiscenda Theologia, nempe primum egisti de principiis fidei, hoc est de Scriptura seu de Verbo Dei, deinde de Deo ipso, hoc est de ejus existentia, unitate, natura, attributis, de personarum Trinitate, de actionibus ejus immanentibus scilicet Decretis. III. De operibus Dei ad extra in ordine naturæ, hoc est de creatione in genere, tum de Angelis, & de homine in statu innocentiae, deinde de conservatione, & de providentia, de lapsu Angelorum, de primi hominis

nis peccato , de consequentiis peccati. IV. De operibus Dei ad extra in ordine Gratiae , ac primum de principiis Incarnationis Christi , dein de dispositionibus præviis ad Christum , ubi de Lege Mosàica , tum de Christi ipsius adventu in mundum , scilicet de duabus naturis , & unitate personæ , de Christi officio Mediatorio , de duplici ejus statu, exinanitionis & exaltationis, & de Antichristo. V. De mediis internis ex parte nostri quibus nobis applicatur Christus , ubi de hominis conversione , de Libero Arbitrio , de Gratia , de Fide , de Justificatione , de spe resurrectionis futuræ , de vita æterna , de statu animarum post mortem, &c. VI. De mediis externis ad salutem , ubi de Ecclesia , de Ministerio verbi , de Sacramentis , de regimine Ecclesiastico , hoc est de usu Disciplinae. Percurrenda sunt sex ista summa Theologici studii capita , quos Locos communes vocant , & in unoquoque videndum quid inter nos & Pontificios in controversiam cadat. Interim pensandæ sunt controversiæ cum aliqua discretionem , non enim sunt omnes ejusdem ponderis & momenti. Pleræque sunt meræ adversariorum calumniæ & imposturæ , verbi gratia , quod Deum faciamus Authorem peccati , quod de Trinitate malè sentiamus , quod negemus Christum esse *αὐτὸν θεόν* , quod virginitatem Beatæ Mariæ in partu & post partum destruamus , quod Christo Domino nostro tribuamus tum desperationem , tum damnationem , quod omnipotentiam Divinam revocemus in dubium , & alia id genus , quæ non tam sunt controversiæ quam adversariorum convitia , & ut mollius dicam , lites motæ sine ratione & causa. In his itaque sufficit ut animo semel concepta accusatione , videamus quid respondendum , & quâ demum viâ retundendum sit malè

male-sanorum inimicorum telum. Quædam controversiæ sunt exigui & ferè nullius in Theologia momenti, exempli gratia. De limbo patrum, de descensu Christi ad Inferos, de ciborum delectu in jejuniis, de cognationibus spiritualibus in re matrimoniali, & si quæ sunt alia ejusdem commatris, quæ nec ad salutem æternam, nec ad Christianam Sanctificationem ullam ferè habent relationem. Quædam aliæ sunt quæ propriè non intercedunt inter nos & Ecclesiam Romanam, sed inter nos & Scholam Pontificiam aut saltem Scholæ Pontificiæ partem præcipuam, exempli gratia de infallibilitate, & summa Pontificis autoritate, de libero hominis arbitrio, de gratia Christi, &c. Quamvis enim potissima pars Ecclesiæ Romanæ errores in hisce tueatur, multi tamen in ipso Ecclesiæ Romanæ sinu meliora nacti sunt auspicia. Quædam controversiæ magis vigent apud populum, quædam ad scholam potius attinent, quàm ad plebem; in quibusdam erratur tolerabiliter, in quibusdam non, in aliis magis, in aliis minus receditur à fundamento. Itaque tractandæ sunt controversiæ cum judicio & delectu.

Sed ut propius accedamus ad rem ipsam. Controversiarum quæ habentur inter nos & Pontificios aliæ sunt primariæ; aliæ secundariæ. Primariæ sunt illæ quæ justam Reformatoribus præbuerunt contendendi causam statim ab initio, & quæ per se & propter se controversiæ dici possunt. Hujus generis sunt, de justificatione, de transubstantiatione, de præsentia reali corporis Christi in Eucharistia, de sacrificio Missæ, de purgatorio, de invocatione Sanctorum, &c. Id enim sibi primò proposuerunt Reformatores, ut errores ejusmodi lapsu temporis in Religionem Christianam invecos detegerent & exploderent.

Secundariæ sunt illæ quæ ex primariis & propter illas natæ sunt, ita cogente Adversariorum vilitatione, cujus generis sunt ferè omnes, quæ circa principia fidei versantur, de Scriptura, de traditionibus, de autoritate Patrum, de Ecclesia, de Pontifice Romano. Cum enim probè scirent Adversarii errores tam crassos, nequaquam ex Scriptura deiendi posse, quos tamen tuendos susceperant, autoritatem Scripturæ declinare conati sunt, & Reformatores etiam invitos ad alia tribu-
 nalia deducere. Hinc disputari coeptum est primò de norma fidei, hoc est de regula ad quam exigenda sunt omnia quæ ad Religionem pertinent, & quæ inter Christianos controversantur. Pontificiorum plerique ausi sunt negare Scripturam esse regulam huiusmodi, alii verò concesserunt quidem Scripturam esse regulam, sed non solam, neque perfectam aut absolutam; quamvis enim hæc regula quærenda sit in verbo Dei, verbum Dei tamen duplex est, scriptum & non scriptum, quæ duo simul juncta faciunt regulam fidei perfectam. Quærentibus autem nostris quid sit illud verbum Dei non scriptum, responderunt in duobus consistere, nimirum in Traditionibus, & in Ecclesiæ Definitionibus. Quærentibus iterum nostris quid intelligerent per Traditiones, & per Definitiones Ecclesiæ, responderunt pleraque esse quæ in Scriptura non reperiuntur, quæ à Christo & Apostolis ejus manarunt, nempe quia ore tenus ea docuerunt Discipulos suos, & hi alios, atque ita via Traditionis ad nos usque pervenerunt. De definitionibus autem Ecclesiæ ita philosophati sunt. Ecclesiam regi infallibiliter à Spiritu Sancto, ac proinde quodcunque determinaverit quovis tempore id demum habendum esse pro oraculo cœlesti, & verbo Dei. Si verò quæras quænam

nam sit infallibilitatis illius propria sedes, & subiectum inhæſionis primum, alii voluerunt eſſe Pontificem Romanum, alii Concilium legitime congregatum. Inde natæ ſunt octo quæſtiones. I. An Scriptura ſit norma ad quam exigenda ſint omnia quæ ad Religionem Chriſtianam pertinent. II. An Scriptura prout eam habemus hodiè ſit perfectæ perfectione ſuarum partium, hoc eſt in ſe. III. An Scriptura ſola ſit norma, ſeu, an ſit norma perfectæ. IV. An Scriptura habeat per ſe authoritatem quoad nos; an verò per Eccleſiam, ſive, unde nobis innotescat Scripturam eſſe divinam. V. An Traditiones poſſint eſſe norma. VI. An Eccleſia ſit infallibilis. VII. An Pontifex Romanus ſit infallibilis. VIII. An Concilia ſint infallibilia.

Secundò, diſputatum eſt de interpretatione Scripturæ, hoc eſt de legitimo & genuino ejus ſenſu quærendo. Cum enim Pontificiorum plenique durum, & Chriſtianis hætenus inauditum videretur, inſiciari ſimpliciter Scripturam eſſe regulam, aliò ſe converterunt & ad Scripturæ interpretationem tanquam ad ſacram anchoram recurrerunt. Itaque dixerunt non tam agi de authoritate Scripturæ quàm de ejus ſenſu, & ad Eccleſiam ſolam, non verò ad privatas perſonas pertinere, de vero Scripturæ ſenſu deſinire. Hinc igitur natæ ſunt quatuor quæſtiones. I. An Scriptura ſit perſpicua, aut obſcura. II. An unicuique fidelium liceat legere Scripturam. III. An unusquisque fidelis jus habeat interpretari Scripturam, ejusque verum & genuinum ſenſum inquire. IV. An interpretationibus Eccleſiæ ſimpliciter acquieſcendum.

Tertiò, diſputatum eſt de Judice Controverſiarum. Nam in litibus deſiniendis non ſufficit ut

fit norma quædam juris & æqui, quæ pro lege habeatur à partibus contendentibus, quomodo censentur esse Edicta Regum, verùm Judice etiam opus est qui partes contendentes audiat, & sententiam de quæstione controversa ferat, ut tandem sopiatur lis, & jurgium terminetur. Hoc à Pontificiis maxima animorum contentione inculcatum est, & talem Judicem voluerunt esse vel Romanum Pontificem, vel Concilium cui præsit Romanus Pontifex. Atque hinc natæ sunt quatuor quæstiones, I. An Pontifex Romanus solus, jus habeat definiendi controversias. II. An Concilium sine Pontifice possit controversias definire. III. An Iudex controversiarum teneatur judicare ex Scriptura. IV. An acquiescendum simpliciter, & sine ulla disquisitione, sententiæ Judicis.

Quartò disputatum est de partibus integrantibus Scripturæ, hoc est de numero librorum divinatorum. Atque hinc ortæ duæ quæstiones, I. An ex sola Ecclesiæ autoritate pendeat quod liber aliquis habeatur pro Canonico, vel Apochrypho. II. An Libri qui à nobis habentur Apochryphi revera sint Apochryphi.

Quintò disputatum est de Bibliorum editionibus Hebræis Veteris Testamenti, & Græcis Novi, necnon de Versionibus. Et hinc ortæ quatuor quæstiones I. An fontibus Hebræis & Græcis acquiescendum tanquam autenticis. II. An editio 70. sit autentica, & per illam Hebræa corrigenda. III. An Vulgata editio sit autentica. IV. An Scriptura vertenda sit in linguam vernaculam.

Habes ni fallor, in hoc schemate omnia quæ inter nos & Pontificios circa principia fidei, vel circa rationem & modum componendi controversias, vocantur in disputationem. Quæstiones sunt viginti duæ, omnes momentosæ & vindice dignæ,

dignæ, quas, si Deus annuerit, deinceps breviter & accuratè tractabo, modò adsit ex parte tui sacra sublimium rerum cognoscendi cupido, & sedula in hisce apprehendendis animi applicatio. Aggrediamur quæstionem primam.

Quæritur an Scriptura sit norma & regula fidei? Hoc ut facilius intelligatur explicandi sunt ante omnia termini propositionis. Observandum igitur I. Normam fidei, nihil aliud nobis esse quàm illud cui primò & per se fidei assensum præbemus, & propter quod alia credimus. Vulgò in Scholis dicitur, principium primùm à quo procedit fides, & in quod fides ultimò resolvitur. Tale principium quæritur an sit Scriptura, hoc est, an Scriptura sit primum quod credimus, cui primò & per se fidei præbemus assensum, & propter quod alia credamus, principium ubi fides incipit, & in quod resolvitur. Vocatur norma quia ad eam debet exigi id est, mensurari, comparari, referri quicquid credendum proponitur, ut si cum ea concordet credatur, si verò ab ea discordet rejiciatur. Vocatur norma seu regula controversiarum, quia cum omnes controversiæ versentur circa aliquid quod credendum proponitur, recurrendum est ad hanc normam, ut inde iudicium fiat an illud sit credendum nec ne. Talem normam nos dicimus Christianis esse Scripturam Veteris Novique Testamenti, quemadmodum Judæis Scripturam Veteris, & Turcis Alcoranum.

Observandum II. quod Scriptura Sacra considerari potest sub duplici ratione, vel sub ratione verbi Dei id est, revelationis supernaturalis, vel sub ratione verbi Dei scripti. Quæ duo sunt apprime distinguenda. Nam cum dicimus Scripturam esse fidei normam, non intelligimus

Scripturam reduplicativè quatenus Scripturam, sed simpliciter quatenus est verbum Dei. Enimverò quando Moïſes & Prophetæ, quando Chriſtus & Apoſtoli concionabantur, Oracula quæ ex ore eorum emanabant erant fidei norma, etiamſi adhuc Scripta non eſſent. Uno verbo, habet hoc verbum Dei ut ſit fidei norma, non ex eo quòd ſcripto mandatum ſit, ſed ex eo quod ſit verbum Dei. At, inquires, ſi res ita eſt, cur non dicimus verbum Dei eſſe fidei normam potius quam Scripturam? Reſpondeo hoc ſit ex accidenti, nempe quia verbo Dei contigit ſcripto mandari, necnon quia nullum aliud verbum agnoſcimus præter Scripturam. Interim agnoſcendum eſt quod etiamſi Scriptura hoc habeat quod ſit norma, non ex eo quod ſit ſcripta, ſed ex eo quod ſit verbum Dei, hoc tamen habere ex ſcriptione quod melius & facilius ſit norma quoad uſum, hoc eſt quod melius & facilius eâ utamur tanquam norma. Ratio in promptu eſt; quia per ſcriptionem verbum Dei facilius conſervatur in memoria hominum, facilius communicatur ad plurimos, facilius propagatur ad poſteros, facilius defenditur à corruptelis ingenii humani.

Obſervandum III. Doctores Pontificios non eò uſque audaciæ prorupiſſe ut palam & expreſſè negarent Scripturam eſſe fidei normam, & controverſiarum regulam, hoc enim fuiſſet formaliter negare Scripturam eſſe verbum Dei. Sed varia ſibi quæſiverunt effugia, negarunt. I. Scripturam ſolam eſſe normam. II. Negarunt Scripturam authoritatem habere quoad nos niſi dependenter ab Eccleſia & à Traditione. III. Negarunt alium eſſe legitimum Scripturæ interpretem præter Eccleſiam. IV. Præter Scripturam quæ fidèi quidem norma eſt, dixerunt opus eſſe

ad

ad definiendas controversias Judice summo & infallibili qui non alius esse potest quàm Ecclesia. Ac de hisce effugiis agemus suo loco Deo dante. Verum quod non ausi sunt negare totidem verbis id factis, & ut loquuntur interpretativè negarunt, adeo ut facilè cuivis appareat ipsos non sincerè aut bona fide concedere quod concedunt ore tenus Scripturam esse fidei normam. Audio quidem Bellarminum dicentem Libro 1. de Verbo Dei Cap. 1. Propheticos & Apostolicos libros juxta mentem Ecclesiæ Catholicæ, & olim in Concilio tertio Cartaginensi, & nuper in Concilio Tridentino, Sessione 4. explicatam, verum esse verbum Dei & certam ac stabilem regulam fidei. Si ita est, Bellarmine, cur auctoritatem non nisi tantum præariam & ab Ecclesiæ nutu dependentem Scripturæ conceditis? Cur plebem & vulgus fidelium arcetis à lectione Scripturæ in lingua vernacula? Cur è vestris Pighius Hierarchiæ Ecclesiasticæ Lib. 1. Cap. 2. dixit, Scripturam, nisi ab Ecclesia accepto veritatis testimonio, nullam ex seipsa aut suis autoribus, auctoritatem habere? Cur Cardinalis Surdisius in suo Catechismo scripsit, quod abique auctoritate Ecclesiæ non majorem fidem adhibuerit Divo Matthæo quam Tito Livio? Cur Carranza vester Scripsit in prima Controvers. Quod primùm principium certum, infallibile ex quo potest demonstrari aliquid esse verum & indubitatè tenendum in fide & Religione Christiana, est sine aliquo Scripto Ecclesiastica traditio, & universalis Ecclesiæ communis definitio? Cur nuperus Præjudiciorum adversus Calvinistas Scriptor ex Jansenistarum grege scripsit, viam quam proponunt Calvinistæ ad instituendos homines de veritate, nimirum examen articulorum fidei per Scripturam, ridiculam

lam esse & impossibilem. Si enim bona fide agnoscitis Scripturam pro norma & regula credendorum, consequens est ut agnoscatis ipsam esse principium primum cui creditur per se & propter se, & non propter aliud, ac proinde, non mutuari auctoritatem suam etiam quoad nos ab Ecclesia. Consequens est ut ipsi credatur etiam absque auctoritate Ecclesiæ. Consequens est ut articuli fidei Christianæ ad eam revocentur: Consequens est ut ad ejus Lectionem sedulò vocentur fideles omnes, quandoquidem ab hoc principio pendeat fides eorum.

His prænotatis deveniendum est ad argumenta quibus probatur Scripturam esse normam ac regulam fidei. I. Adducuntur loca ubi si non totidem verbis saltem æquivalentibus Scriptura dicitur regula. Hujusmodi sunt, Deuteron. 4. 6. *ubi Lex Divina dicitur sapientia & prudentia; si-
ve intelligentia Ecclesiæ. Docui vos statuta & ju-
dicia quemadmodum præcepit mihi Jehova Deus
meus.... Observabitis ergo atque facietis, nam hæc
est sapientia vestra, & intelligentia vestra ante ocu-
los populorum. Psal. 19. Præceptum Domini lucidum
illuminans oculos. Psal. 119. Lucerna pedibus meis
verbum tuum, & lumen semitis meis. 2 Pet. 1. 19.
Habemus firmiorem Propheticum sermonem cui bene
facitis attendentes quasi lucerna lucenti in caliginoso
loco &c. Ubi Scriptura comparatur lucernæ illu-
minanti oculos. Rom. 2. 17. &c. Ecce tu cognomi-
naris Judeus, & acquiescis in lege, & gloriaris in
Deo. Et nosti voluntatem ejus & exploras quæ dis-
crepant institutus ex lege, Confidisque te via ducem
esse cecis, lucem eorum qui sunt in tenebris, Erudi-
torem desipientium; Magistrum infantium, quod
habeas informationem cognitionis ac veritatis in lege.
Ubi tria sunt apprimè notanda, I. Quod
Apo-*

Apostolus dicit Judæum nosse voluntatem Dei, & explorare quæ discrepant per legem, hoc est, per legem habere quæ credenda & facienda sunt, & per legem rejicere quæ nec credenda nec facienda, quæ duo essentialiter constituunt normam. II. Quod propter legem Judæus sit dux cæcorum, lux eorum qui sunt in tenebris, cruditor desipientium, magister infantium, quæ si vera sunt oportet legem ipsam esse veram & sinceram Religionis normam; quid enim aliud requiras in norma quam ut tenebras ignorantie & erroris dispergat, & veritatem doceat? III. est, quod lex ipsa vocetur forma seu informatio cognitionis & veritatis. I. Ut rectè annotavit Beza; Ratio instituendi & formandi homines in cognitione veritatis. His adde 2. Tim. 3. *Tota Scriptura divinitus est inspirata & utilis ad doctrinam, ad redargutionem, ad correctionem, ad disciplinam in justitia &c.* Ubi solerter hæc quatuor distincta sunt, *ad doctrinam*, hoc pertinet ad veritatem docendam, *ad redargutionem*, hoc respicit errores confutandos, *ad correctionem*, hoc pertinet ad pravos mores condemnandos, *ad disciplinam in justitia*, hoc respicit informationem sanctitatis & pietatis. Ex his locis in promptu est colligere Scripturam esse veram rerum ad Religionem pertinentium ac proinde controversiarum regulam. Quomodo enim est *sapientia & intelligentia Ecclesia*, nisi quia mysteriorum Divinorum cognitionem plenam suppetat, & aptos nos reddit ad discretionem veri à falso? Quomodo *lucerna pedibus nostris*, nisi quia tum quæ sequenda sunt, tum quæ vitanda demonstrat? Quomodo per eam assequi possumus voluntatem Dei & *explorare quæ discrepant*, nisi quia indicat quid credendum, quid respuendum?

Quomodo per eam homo possit esse *dux cecorum*, *eruditor desipientium*, &c. nisi propter eandem rationem? Quomodo *forma est cognitionis & veritatis*, nisi quia regula? Quomodo *utilis ad doctrinam*, *ad redargutionem*, *ad correctionem*, *ad disciplinam in justitia*, nisi quia vera fidei & morum norma?

II. Adducimus ea loca quibus ad Scripturas amandamur ut dirigant nos in rebus quæ ad Religionem pertinent. Ita Deuteron. 5. 32. *Statuta & judicia Domini observabitis, ut faciatis quemadmodum præcepit Jehova Deus vester, vobis. Ne recedatis dextrorsum aut sinistrorsum. Totâ illâ viâ quam præcepit Jehova Deus vester vobis, itote, ut vivatis & benè sit vobis.* Paria loca habes Deut. 28; & Josua 23. Ubi notanda phrasis Hebraica, *ne recedatis dextrorsum*, qua significatur Scripturam esse exactissimè sequendam ut nunquam ab ea vel tantillum recedatur. Ita Esa. 8. *Ad legem & testimonium &c.* Ita Joan. 5. *Scrutamini Scripturas &c.* Ubi tria notanda, præceptum scrutandi Scripturas, ratio præcepti, quia per eas Judæi credebant se habituros vitam æternam, quam fidem Christus laudat & probat, tandem provocatio ad Scripturas in quæstione de Christo ipso; Ita Psal. 1. *Beatus vir cujus oblectatio est in lege Jehovæ, & qui de lege illius meditatur diu ac noctu.* In hoc ferè totus est Psal. 119. Atqui frustra ablegarentur fideles ad Scripturas, frustra prohibitum foret ab eis vel minimum recedere, frustra ad earum testimonium provocaret Christus ut vocationem suam probaret, nisi norma & regula foret tum fidei tum pietatis.

III. Proferimus loca ex Novo Testamento ubi Joannes Baptista, Christus, Apostoli probationes suas desumunt à Scriptura. Quæ loca
cum

cum penè infinita sint ab his adducendis superfluo. Dicam tantum inde peti validissimum argumentum ad sententiam nostram stabiliendam. Nam aliunde quidem quàm ex fidei norma possumus argumentari ubi agitur de rebus quæ ad fidem non pertinent, verbi gratia, quando agitur de rebus Philosophicis, argumentamur ex principiis rectæ rationis. Imò in rebus fidei possumus ex principiis rectæ rationis argumenta ducere negativa, ad explodendos errores qui sub prætextu fidei in Ecclesiam invehuntur, nil enim potest esse de fide, quod cum recta ratione pugnat. Possumus etiam aliunde quam ex fidei norma petere vel explicationes vel confirmationes articulorum fidei, verbi gratia, illustratur mysterium Trinitatis variis similitudinibus ex creaturis desumptis, & rationibus quibusdam non spernendis confirmatur doctrina de reparatione salutis nostræ per Christum. Verùm quæcunque propriè sunt de fide, positivè & certò persuaderi non possunt nisi argumentis ex fidei norma desumptis. Atqui quod Joannes Baptista, fuerit Messiae præcursor, quod Jesus filius Mariæ fuerit verus Messias, & Filius Dei, hæc talia quæ in Novo Testamento ex Scripturis Veteris Testamenti probantur propriè sunt de fide, unde sequitur Scripturas V. T. esse veram fidei normam, quandoquidem hæc ex Scripturis demonstrantur.

IV. Id ipsum ratione confirmari potest eâque peremptoria, nempe Scriptura fatentibus omnibus Christianis est Verbum Dei, Revelatio, inquam, supernaturalis. *Omnis Scriptura*, inquit Paulus 2 Tim. 3. 16. *est divinitus inspirata*. Cui consentit Petrus, 2 Petr. 1. 20. 21. *Nulla Prophetia Scriptura est propria explanationis*, id est, (Prophetæ non pro-

proprio motu explicuerunt Oracula Veteris Testamenti) *Non enim libitu hominis allata est olim Prophetia, sed acti à Spiritu Sancto loquuti sunt Sancti Dei homines.* Scriptura igitur est norma & regula credendorum. Fides enim & Verbum Dei, sunt ex genere τῶν πρὸς τὸ, hoc est ex genere relatorum. Objectum formale & proprium fidei est Verbum Dei, Verbum supernaturaliter revelatum. *Fides*, ait Paulus Rom. 10. *est ex auditu Verbi Dei.*

V. Habet Scriptura quicquid necessariò requiritur ad regulam fidei constituendam, Ergo est regula. Porro tria sunt quæ necessariò requiruntur ad regulam, I. ut per se habeat authoritatem, II. ut sit certa & minimè, fallax III. ut sit omnibus fidelibus nota. Quæ tria habes in Scriptura. Per se habet autoritatem, est enim ut jam vidimus, Verbum Dei, ex ore Supremi omnium Domini profectum. Est certa & minimè fallax, utpote à prima veritate orta. Omnibus fidelibus nota est, ad omnes enim fideles proprio jure pertinent, nec aliquis est in orbe Christiano qui modò velit, & media ad id quæ in promptu sunt adhibeat, cui ad Scripturam non pateat aditus. Rectè in hanc rem, & utinam semper sibi conformis, Bellarminus, de Verbo Dei, lib. 1. cap. 2. *Sacris Scripturis, inquit, qua Prophetis & Apostolicis litteris continentur, nihil est notius, nihil certius, & stultissimum esse necesse sit qui illis fidem esse habendam neget.* Notissimas enim esse testis est Orbis Christianus & consensio omnium gentium, apud quas multis jam sæculis summam semper authoritatem obtinuerunt. Certissimas autem atque verissimas esse, nec humana inventa, sed Oracula Divina continere multa testantur,

Adver.

Adversus hanc nostram de Scriptura sententiam quædam afferri solent, primùm ex parte quorundam Pontificiorum, qui dicunt plerosque Scripturæ sacræ Libros ex occasione tantum & pro consilio, ut ajunt, è re nata, scriptos esse, unde sequitur non eo animo scriptos ut forent perpetua in rebus Religionis & fidei Ecclesiæ norma. Respondeo, etiamsi Divinorum librorum aliqui ex occasione videantur scripti, ut Evangelium Lucæ, Epistola ad Hebræos & si qui sunt alii, certum est tamen providentiam Divinam hæc occasiones sapienter suppeditasse, iisque admirabiliter præfuisse, eo animo & consilio ut inde compleretur Scripturarum Canon. Non igitur in consideratione talium occasionum hærendum est, sed altius assurgendum, ad Divinam scilicet providentiam, quæ occasionibus humanis uti solet ut finem suum assequatur.

Dicunt etiam plerosque Novi Testamenti libros non ad omnes in universum Ecclesias, sed vel ad certas quasdam personas, vel ad particulares quasdam Ecclesias directos esse atque dicatos. Non igitur scripti sunt ut forent totius Ecclesiæ norma. Antecedens per se patet, nam Evangelium Lucæ scriptum est ad Theophilum, & Epistolæ Pauli omnes vel ad Ecclesias particulares ad Romanos, Corinthios &c. vel ad quasdam personas in particulari, ad Timotheum &c. Respondeo ut supra, assurgendum esse usque ad providentiam Divinam, cujus mens & consilium fuit destinare hæc Scripturæ Sacræ partes ad omnes Ecclesias, etiamsi ad particulares vel personas vel Ecclesias viderentur pertinere. Interim dico quæ ad certas quasdam personas vel ad certas quasdam Ecclesias de fide, cultu, & moribus scripta sunt, ad omnes omninò Christianos

stianos cujuscunque temporis & loci debere extendi, fides enim & cultus & mores, uniformiter respiciunt omnes Christianos, una debet esse apud omnes fides, unus summi Numinis cultus, una regula morum. Ac proinde quod uni dictum est, omnibus dictum putandum est.

Ex parte quorundam Anabaptistarum qui Scripturam pro norma agnoscere recusant, ut Fanaticis suis revelationibus obsequantur, objici solet quod Paulus dicit 2 Cor. 3. *Deus nos fecit Ministros Novi Testamenti, non littera sed Spiritus. Littera enim occidit, Spiritus autem vivificat.* Scripturarum igitur, inquiunt, norma relinquenda est Judæis litteræ addictis, fideles sub Novo Testamento habent pro norma internas Spiritus alloquutiones. Verum infœliciter aberrant Fanatici à mente & genuino sensu Apostoli. Comparat siquidem Apostolus Fœdus Evangelicum, cum Fœdere legali, non in hoc quod Fœdus legale scriptum fuerit, Evangelicum non fuerit, hoc enim manifestè falsum est, sunt enim Scripturæ Novi Testamenti quemadmodum Veteris, sed in hoc quod Fœdus vetus tantum scriptum fuerit vel in tabulis lapideis, vel in membranis, non autem in cordibus, fœdus vero novum non tantum scriptum est extus in membranis, sed etiam in cordibus fidelium vi Spiritus Sancti. Quare ita accipienda sunt Apostoli verba, *Deus nos fecit Ministros Novi Testamenti, non litteræ tantum, sed etiam Spiritus, littera enim quando est sola occidit*, id est, quando destituta est vi Spiritus Sancti nihil operatur præter mortem & condemnationem hominis, quod patet in Veteri Testamento, fuit enim Ministerium mortis & condemnationis. At quando eam comitatur Spiritus Sanctus, ut fit in Evangelio, Spiri-

Spiritus ille vivificat hoc est justificat, & regenerat, ideoque Evangelium est Ministerium Justitiæ.

Fons erroris Anabaptistarum est, quod non rectè perceperint modum & viam operandi Spiritus Sancti in fidelibus. Non enim operatur in fidelibus Spiritus, per modum propositionis objectorum, sed per modum impressionis objectorum in mentibus nostris. In Prophetis quidem, Apostolis aliisque viris θεοπνεύστοις operabatur utroque modo. Intus proponebat objecta, quia mysteria Dei antea ignota revelabat. At in fidelibus operatur, non per novas revelationes, sed tantum per impressionem objectorum, quæ in revelatione jam facta per Prophetas & Apostolos continentur. Quare operatio interna Spiritus in fidelibus supponit necessariò Verbum vel scriptum vel prædicatum. Si quæras qua ratione fiat talis objectorum impressio in mentibus nostris, dico exurgere ex triplici Spiritus Sancti operatione, primum enim Spiritus sistit intellectum hominis, cumque reddit attentum ad ea, quæ vel à concionatore dicuntur, vel in Scriptura leguntur. II. Objecta illa sæpius in memoriam revocat, facitque ut identidem sese coram animo ingerant & repræsentent. III. Mentem ipsam suapte naturam pravam & nullomodo aptam ad benè judicandum de objectis refingit & reformat & ad benè judicandum idoneam reddit, unde nascitur actus fidei, & conversionis. Non igitur per se & immediatè Spiritus suppeditat objecta, sed aliunde suppeditata, nimirum à Scriptura Sacra, imprimit in fidelium mentibus. *Atque inde est quod Deus dicitur aperuisse cor Lidia, ut apprehenderet ea quæ dicebantur à Paulo.* Objecta suppeditantur à Paulo prædicante, Deus aperit cor Lidia, id est, im-

imprimit objecta in corde ejus. Inde est etiam quod dicitur, *Paulus plantasse, Apollo rigasse, Deus dedisse incrementum.*

Dices, quædam esse in Scriptura ipsa quæ Anabaptistarum sententiæ videantur favere, verbis gratia, id quod dicitur Joël. 2. *Prophetabunt Filii vestri & filia vestra, seniores somnia somniabunt, & juvenes visiones videbunt.* Et quod dicitur i Joan. cap. 2. *Unctio quam vos accepistis ab eo manet in vobis nec neceffe habetis ut quisquam doceat vos, verum eadem unctio docet vos de omnibus.* Respondet, hæc & similia loca intelligenda esse ex analogia fidei, non ut committantur inter se verbum externum & Spiritus internus, sed ita ut amicè concilientur. Itaque locus Joëlis indicat tantum abundantiam donorum Spiritus sub Novo Testamento, & lucis Divinæ copiam in intelligendis Dei mysteriis, comparatè ad Vetus Testamentum ubi Spiritus Dei ferè, Prophetis tantum communicabatur, saltem copiosè. Locus Joannis Anabaptistis non favet, agitur enim de erroribus Pseudo-Doctorum dignoscendis, & ait Joannes fideles per Spiritum Sanctum ita illuminatos esse, ut valeant per se-ipsos etiam sine Doctoris ope, errores illos respuere, & sibi à falsis doctrinis cavere, quod ita verum est ut interim verbo Dei exterius propositò non officiat, imò potius illud supponat, non enim aliunde dijudicant fideles à Spiritu Sancto illuminatì, errores & pravas Doctrines quàm ex Verbo Dei.

Esto igitur firmum & stabile, Scripturam Sacram esse veram rerum credendarum & faciendarum in Religionis negotio normam, ac pròinde controversiarum quæ inter Christianos oriuntur regulam. Atque ita definitur prima quæstio. Cæteras examinabimus deinceps Deo dante. Vale dilectissime fili, & me redama.

L E T-

L E T T R E X L.

A M O N S I E U R C.

De Paris, le 27. de Juin, 1679.

Pour bien répondre au dessein que vous me proposez, & vous en dire mon sentiment; je croi qu'il est nécessaire qu'avant toutes choses, vous fassiez une liste de toutes les controverses qui sont agitées, avec tant de chaleur, entre nous & ceux de la Communion Romaine, & que vous en ayez une idée confuse, afin qu'après cela, vous puissiez venir plus aisément à l'examen de chacune en particulier. Ceux d'entre nous, ou de nos Adversaires, qui ont voulu les traiter toutes sans exception, ont tâché de les reduire à certaines Chefs principaux; & ils s'y sont pris diversement, selon la différence de leur genie. Chamier en a fait trois. Le premier est du Canon, ou de la règle de la foi, le second, de Dieu, & le troisième de l'homme considéré ou dans sa chute, ou dans son rétablissement. Il a rapporté au premier Chef, toutes les controverses de l'Ecriture, de la Tradition, de l'Autorité de l'Eglise & de celle du Pape. Il a renfermé dans le second, toutes celles de la Providence, de l'Auteur du péché, de la Descente de Jesus-Christ aux enfers, de l'Intercession des Saints, du Chef Universel ou du Pape, & du culte des créatures. Il a rapporté au troisième, les disputes du péché

Tome V, T Orig.

Originel, du libre arbitre, de la Prédestination, de la Justification, de la Sanctification, de la foi, des œuvres, du Celibat des prêtres, des jeunes & des vœux. Et à ces trois Chefs généraux il en a ajouté un quatrième touchant les Sacremens, où il traite premierement des Sacremens en général, & ensuite, des Sacremens en particulier.

Quelques autres divisent nos controverses, I. En celles qui regardent la foi, II En celles qui regardent le culte, III. En celles qui regardent les gouvernement de l'Eglise: & cela, parce que nos premiers Reformateurs ont attaqué l'Eglise Romaine sur ces trois choses, scavoir, sur les erreurs dans les dogmes, sur l'Idolatrie & les superstitions dans le culte, & sur la tyrannie dans la gouvernement Ecclesiastique.

Pour moi, mon Fils, sans vouloir blâmer ici la methode de qui que ce soit, je croi que vous devez suivre le même ordre que vous avez suivi jusques à present, dans l'étude de la Théologie. Il faut donc que vous commenciez, comme vous avez fait, par examiner les principes de la foi, c'est-à-dire, l'Ecriture sainte, qui est la Parole de Dieu, 2. que vous entriez dans les questions de Dieu en lui-même, scavoir, celles qui regardent son existence, son unité, sa nature, ses attributs, ses décrets & la Trinité des personnes. 3. Il faut que vous examiniez les œuvres qu'il produit hors de soi, dans l'ordre de la nature, qui sont celles de la création, en général, celles de la création des Anges & de l'homme dans l'état d'innocence; celles de la conservation & de la Providence, où l'on traite, comme vous savez, de la chute des Anges; du péché du premier homme & des suites du péché.

4. Il faut que vous examiniez les œuvres qu'il produit hors de soi, dans l'ordre de la grace, premièrement les principes de l'Incarnation de Jesus-Christ, & ensuite les dispositions qui l'ont précédée; sur quoi l'on parle de la Loi Mosaique, de la venue de Jesus-Christ lui-même dans le Monde; de ses deux natures; de l'unité de sa personne; de son office de Mediateur; de son état d'abaissement & d'exaltation; & enfin de l'Antechrist. 5. Il faut que vous veniez à l'examen des moyens internes, à notre égard, par lesquels Jesus-Christ nous est appliqué, où l'on traite de la conversion de l'homme, du libre arbitre, de la grace, de la foi, de la Justification, de la Sanctification, de l'esperance de la resurrection à venir, de la vie éternelle; de l'état des ames après la mort & ainsi du reste. 6. Enfin, il faut que vous examiniez les moyens exterieures qu'il employe pour notre salut, au sujet de quoi on parle de l'Eglise; du Ministère de la Parole; des Sacremens, du gouvernement Ecclesiastique, c'est-à-dire, de l'usage de la Discipline. Vous devez parcourir ces six Chefs généraux, ou ces six lieux communs, & voir dans chacun ce qu'il y a de controversé entre nous & ceux de la Communion de Rome. Il faut cependant examiner ces controverses avec quelque discernement, car enfin, elles ne sont pas toutes de même poids & de même importance. Il y en a plusieurs qui ne sont que de pures calomnies de nos adversaires, comme, par exemple, lors qu'ils, nous reprochent que nous faisons Dieu Auteur du péché; que nous n'avons pas de bons sentimens sur la Trinité; que nous nions que Jesus-Christ soit Dieu essentiellement; que nous détruisons la virginité de la bien heureuse Marie & dans l'enfantement

& après l'enfantement , que nous attribuons à Jesus-Christ le defespoir & la damnation , que nous doutons de la toute-puissance de Dieu & quelques autres choses de cette nature , qui ne sont pas tant des disputes , que des injures que nos adversaires nous font , ou pour m'exprimer moins fortement , que des procès qu'on nous a intentez mal à propos & sans aucun fondement. Dans ces fortes de Controverses , il suffit , après avoir une fois compris l'accusation , de voir ce qu'on y peut répondre , & quel est le moyen le plus propre pour repoussier tous ces traits de la malignité de nos ennemis. Il y a d'autres controverses qui ne sont presque de nulle importance dans la Théologie , comme celles du Limbe des Pères ; de la Descente de Jesus-Christ aux enfers ; du choix des viandes dans le jeune , des parentez spirituelles en fait de mariages ; & quelques autres de même espece , qui n'ont presque point de rélation au salut , ni à la Sanctification. Il y en a d'autres que nous n'avons pas proprement avec l'Eglise Romaine , mais que nous avons avec son Escole , ou du moins avec la plus grande partie de son Escole , comme celles de l'infailibilité & de la suprême autorité du Pape , celles du libre arbitre , celles de la grace de Jesus-Christ : car quoi que la plus grande partie de l'Eglise Romaine soit dans l'erreur dans ces matieres-là , elle en nourrit pourtant dans son sein qui suivent de meilleurs principes. De plus , il y a certaines controverses qui regardent plutôt le Peuple que l'Escole , & d'autres qui regardent plutôt l'Escole que le Peuple. Dans quelques unes les erreurs sont tolerables , & elles ne le sont pas dans quelques autres. Dans quelques unes enfin , on s'éloigne plus du fondement , & dans quel-

quelques autres moins ; il faut traiter ces contro-
verses avec jugement & avec choix.

Mais pour considérer la chose de plus près ; toutes nos disputes avec ceux de Rome doivent être distinguées en deux , en celles du premier ordre ; & en celles du second ; je m'explique. J'appelle les controverses du premier ordre , celles qui , dès le commencement , ont donné à nos Réformateurs un juste sujet de disputer contre l'Eglise Romaine , & qui méritent , par elles-mêmes , d'être appellées controverses. Telles sont les disputes sur la Justification , la Transsubstantiation , la présence corporelle , de Jesus-Christ dans l'Eucharistie , le Sacrifice de la Messe , le Purgatoire , l'Invocation des saints. Car le premier dessein de nos Réformateurs fût de découvrir & de dissiper les erreurs qui , par succession de tems , s'étoient glissées dans la Religion Chrétienne. J'appelle disputes du second ordre , celles qui sont nées de ces premières & à leur occasion , par les chicaneries de nos adversaires , comme sont presque toutes celles qui regardent les principes de la foi , c'est-à-dire , celles de l'Ecriture , des Traditions , de l'autorité des Peres , de l'Eglise ; du Pontife Romain : car voyant bien qu'il leur étoit absolument impossible de soutenir par l'Ecriture sainte , des erreurs aussi grossières que celles-là , lesquelles ils s'étoient pourtant engagez à soutenir ; ils tâcherent d'éluder l'autorité de l'Ecriture , & de tirer nos Réformateurs , malgré eux , devant d'autres Juges que celui-là. On commença donc alors à disputer , I. De la reigle de la foi , c'est-à-dire , de la reigle à laquelle on devoit rapporter tout ce qui regardoit la Religion , & qui pouvoit faire un sujet de dispute entre les Chrétiens. Quelques uns de

ceux de Rome & même la plupart osèrent nier que l'Ecriture fût cette reigle-là. Quelques autres avoüerent, à la verité, qu'elle étoit une reigle, mais ils soutinrent qu'elle n'étoit pas la seule reigle, ni une reigle parfaite & absoluë : car encore qu'ils convinssent qu'il falloit chercher cette reigle dans la Parole de Dieu, ils diviserent la Parole de Dieu, en Parole écrite & Parole non écrite, & prétendirent qu'ils les falloit joindre ensemble, pour avoir une reigle parfaite. Or quand on leur demanda ce que c'étoit que cette Parole de Dieu non écrite, ils répondirent que c'étoit les Traditions & les définitions de l'Eglise, que les Traditions étoient plusieurs choses que l'on ne trouvoit pas dans l'Ecriture sainte, mais qu'ils tenoient pourtant de Jesus-Christ, & de ses Apôtres ; que Jesus-Christ & ses Apôtres les ayant enseignées à leurs Disciples, & ceux-ci à d'autres, elles étoient parvenues jusqu'à eux, par voye de tradition. Et pour ce qui regarde les définitions de l'Eglise, voici de qu'elle maniere ils en raisonnerent. Ils dirent que l'Eglise étoit conduite, d'une maniere infaillible, par le Saint Esprit ; & que, par consequent, tout ce qu'elle avoit déterminé, en quelque tems que ce fût, devoit être reçu comme des oracles du Ciel & comme la Parole de Dieu. Et quand enfin, il a falu scavoir, quel étoit proprement le siège de cette infaillibilité ou le premier sujet dans lequel elle résidoit ; les uns ont voulu que ce fût le Pape de Rome, & les autres un Concile legitimelement assemblé. C'est de là que sont nées ces huit questions. I. Si l'Ecriture est la reigle par laquelle on doit examiner toutes les choses qui appartiennent à la Religion Chrétienne. II. Si l'Ecriture, telle que nous l'avons aujourd'hui est parfaite

faite d'une perfection de parties, c'est-à-dire, si elle est parfaite en soi. III. Si elle est la seule règle, ou autrement, si c'est une règle parfaite. IV. Si l'Ecriture, à nôtre égard, a son autorité par elle même, ou par le moyen de l'Eglise; ou bien, par quelle voye nous connoissons, que l'Ecriture sainte est divine. V. Si les Traditions peuvent être une règle. VI. Si l'Eglise est infaillible. VII. Si le Pape de Rome l'est. VIII. Enfin, si les Conciles le sont.

En second lieu, on disputa de l'Interpretation de l'Ecriture, c'est-à-dire, des voyes qu'il falloit prendre, pour avoir le sens véritable & naturel des choses qu'elle contient; car enfin, plusieurs d'entre ceux de la Communion de Rome, trouvant, que c'étoit quelque chose de trop dur, & quelque chose même de si inouï dans le Christianisme qu'on niât absolument que l'Ecriture sainte fût la règle de nôtre foi, ils se tournerent d'un autre côté, & pour une dernière ressource, ils se retrancherent à l'Interpretation de l'Ecriture. Ils dirent donc, qu'il ne s'agissoit pas tant de l'autorité de cette Ecriture, que d'en scavoir le sens; & que ce n'étoit pas à des particuliers d'en juger, que cela n'appartenoit qu'à l'Eglise. Cela donna lieu à ces quatre questions. I. Si l'Ecriture est claire ou obscure. II. Si chaque fidèle a droit de lire cette Ecriture. III. Si chaque fidèle a droit de l'expliquer & d'en chercher le véritable sens. IV. Enfin, si l'on doit s'en tenir simplement à l'Interpretation de l'Eglise.

En troisième lieu, on disputa du Juge des controverses. Car pour décider d'un différent, il ne suffit pas qu'il y ait une certaine règle de droit & d'équité qui soit reconnue pour Loi par ceux qui disputent, comme sont les Edits des Rois: il

faut outre cela, un Juge qui écoute les deux parties, & qui donne son jugement sur le sujet qui est en question, afin que le procez se termine & qu'on assoupisse le différent. C'est sur quoi ceux de la Communion de Rome insisterent avec beaucoup de chaleur, prétendant que ce Juge-là devoit être le Pontife Romain, ou un Concile où il présidât. Cela fit naître encore ces quatre questions. I. Si le Pape seul a droit de decider des controverses. II. Si un Concile assemblé sans le Pape pût avoir cette Autorité. III. Si le Juge des Controverses, est obligé de juger par l'Ecriture sainte. IV. Enfin, si l'on doit aquiescer simplement, & sans examiner la sentence du Juge.

En quatrième lieu, ou disputa des parties integrantes de l'Ecriture, c'est-à-dire, du nombre des Livres Sacrez. Ce qui produisit deux questions, l'une, s'il dépendoit uniquement de l'autorité de l'Eglise de faire qu'un livre fût tenu pour Canonique ou pour Apocryphe, & l'autre, si les livres que nous tenons pour Apocryphes, sont veritablement tels.

En cinquième lieu, ou disputa des Editions de la Bible, scavoir, des Editions Hébraïques pour le vieux Testament, & des Greques pour le nouveau, & outre cela, des versions; ce qui donna lieu à quatre questions encore. I. Si nous devons nous réposer entierement sur les Originaux Hébreux & Grecs, comme étant parfaitement authentiques. II. Si la version des LXX. est authentique, & si c'est sur cette version qu'on doit corriger le texte Hébreu. III. Si la version vulgate est authentique. IV. Si l'on doit tourner la Bible en langue vulgaire.

Voilà, si je ne me trompe, en abrégé, toutes les disputes que nous avons avec ceux de Rome,

me, sur le sujet des principes de la foi, ou des moyens de décider les controverses. Il y en a vingt-deux, toutes importantes & qui méritent d'être bien défendues. J'ai dessein de les traiter succinctement & exactement, si Dieu les permet. Apportez de vôtre côté un saint desir pour la connoissance de ces choses sublimes, & ayez toute l'application que demande un sujet de cette conséquence. Commençons, par la premiere de ces questions.

Premiere question. On demande si l'Ecriture est la règle de nôtre foi. Pour mieux entendre ce que signifie ceci, il faut expliquer auparavant les termes de la proposition. Pour cet effet, il faut remarquer premierement, que ce que nous appellons règle de nôtre foi, n'est autre chose, selon nous, que ce qui d'abord & par soi-même, merite l'acquiescement de nôtre foi, & à cause de quoi nous croyons tout le reste. C'est ce qu'on appelle dans l'Ecole le premier principe par où nôtre foi commence, & auquel elle se termine; or on demande si l'Ecriture est ce principe-là, c'est-à-dire, si l'Ecriture est ce qui d'abord & par soi-même, merite l'acquiescement de nôtre foi; & à cause de quoi nous croyons tout le reste; le principe par où nôtre foi commence & où elle se termine. On l'appelle une règle, parce que c'est sur elle qu'il faut régler, c'est-à-dire, mesurer, comparer, & rapporter tout ce qui nous est proposé à croire, afin qu'il s'accorde, avec elle on le croie, & qu'on le rejette, s'il en est éloigné. On l'appelle règle des controverses, parce que toutes les controverses roulant sur des choses qui sont proposées à croire, on doit avoir recours à cette règle, pour juger si on les doit croire, ou ne les croire pas. Nous disons

en ce sens , que l'Ecriture du vieux & du nouveau Testament est la règle des Chrétiens ; de même que celle du vieux est la règle des Juifs, & l'Alcoran celle des Mahometans.

Il faut observer en second lieu , que l'Ecriture sainte peut-être considérée sous deux differens égards, ou entant qu'elle est simplement la Parole de Dieu, c'est-à-dire, entant que c'est une revelation particuliere, ou entant que c'est la Parole de Dieu écrite ; ce sont deux choses qui doivent être bien distinguées. Car quand nous disons que l'Ecriture est la règle de la foi , nous n'entendons pas parler de l'Ecriture entant qu'elle est écrite, mais simplement entant qu'elle est la Parole de Dieu. En effet , lors que Moïse & les Prophètes, lors que Jesus-Christ & ses Apôtres prêchoient au Peuple, les Oracles qu'ils prononcoient étoient des règles de la foi, quoi qu'ils ne fussent pas écrits encore. En un mot, la Parole de Dieu est la règle de nôtre foi non pas parce qu'elle est écrite, mais parce qu'elle est la Parole de Dieu. Mais direz-vous, si cela est ainsi, pourquoi ne disons-nous pas que la Parole de Dieu est la règle de nôtre foi , au lieu que nous disons que c'est l'Ecriture ? Je répons que cela se fait par accident, parce qu'il est arrivé que la Parole de Dieu a été mise par écrit, & que depuis ce tems-là nous ne reconnoissons d'autre Parole de Dieu que l'Ecriture. Cependant , quoi que l'Ecriture , soit la règle de nôtre foi , non par cette raison qu'elle est écrite, mais seulement parce qu'elle est la Parole de Dieu, il faut avouer néanmoins que pour l'usage , elle est beaucoup mieux nôtre règle, par cela même qu'elle est écrite, c'est-à-dire, que dans cet état, elle nous sert plus commodément de règle ; la raison en est

est évidente. C'est que la Parole de Dieu, étant écrite, se conserve mieux & plus facilement dans le souvenir des hommes; se communique plus commodément à un plus grand nombre de personnes, passe plus facilement à la postérité; & est enfin plus en sûreté contre les corruptions de l'esprit de l'homme.

Il faut observer en troisième lieu, que les Docteurs de la Communion de Rome n'ont pas eu l'audace de nier ouvertement, que l'Ecriture fût la règle de la foi & des Controverses, car c'eût été nier formellement, qu'elle fût la Parole de Dieu: mais ils ont eu recours à plusieurs défaits. I. Ils ont nié que l'Ecriture seule fût la règle de notre foi. II. Ils ont nié qu'elle eût aucune autorité à notre égard, si ce n'est dépendamment de l'Eglise & de la Tradition. III. Ils ont dit, qu'il n'y avoit que la seule Eglise qui pût être le légitime Interprète de l'Ecriture. IV. Qu'enfin, outre l'Ecriture, qui est à la vérité en quelque manière la règle de la foi, il falloit encore, pour terminer les controverses, un Juge souverain & infaillible, & que ce Juge ne pouvoit être que l'Eglise. Nous parlerons de toutes ces vaines défaits, s'il plaît à Dieu, lors qu'il en sera tems. Je dirai seulement, que ce qu'ils n'ont pas osé nier en termes formels, ils l'ont nié par les effets, & par consequence, comme on parle; de sorte qu'il est visible, qu'ils n'accordent pas sincèrement & de bonne foi, que l'Ecriture soit la règle de notre foi; qu'ils ne font que l'accorder de bouche. J'avoüe que Bellarmin dit, *Liv. 1. de la Parole de Dieu, Chap. 1.* que dans le sens de l'Eglise Catholique, tel qu'il est expliqué dans le 3. Concile de Carthage, & depuis, dans le Concile de Trente, *Seff. 4.* les Ecrits des Prophètes

phètes & des Apôtres font la véritable Parole de Dieu & la règle certaine & immuable de nôtre foi. Mais on pourroit dire à Bellarmin & à son parti; pourquoi donc, si cela est ainsi, ne laissez-vous à l'Ecriture qu'une autorité empruntée, & dépendante de celle de l'Eglise? Pourquoi en défendez-vous la lecture en langue vulgaire, & au Peuple & au commun de fidèles? Pourquoi y a-t-il eu, parmi vous un Pighius, qui a dit dans sa Hiérarchie Ecclesiastique, Livre 1. Chap. 2. que sans le témoignage de l'Eglise, l'Ecriture n'a aucune autorité; ni par elle même, ni par ses auteurs? Pourquoi le Cardinal de Sourdis a-t-il écrit dans son Catéchisme, que sans l'autorité de l'Eglise, il n'ajouteroit pas plus de foi à Saint Matthieu qu'à Tite-Live? Pourquoi vôtre Caranza dit-il dans sa première Controverse; que le premier principe certain & infaillible, par lequel on peut démontrer qu'une chose est véritable, & qu'elle doit être infailliblement reçue en matière de foi dans la Religion Chrétienne, est la Tradition Ecclesiastique, & la décision commune de l'Eglise universelle, sans avoir recours à nul autre Écrit? Pourquoi enfin, l'Auteur des Prejuges contre les Calvinistes, qui est du corps de ceux qui suivent les sentimens de Jansenius a-t-il écrit, depuis peu, que la voye que les Calvinistes proposent pour conduire les hommes à la vérité, scavoir l'examen des Articles de la foi par l'Ecriture, est une voye ridicule & impossible? Car enfin, si on reconnoit, de bonne foi, que l'Ecriture est la règle de ce qu'il faut croire, on doit reconnoître, par conséquent, qu'elle est le premier principe qui doit être crû par foi-même, & à cause de foi même, & non à cause de quelque autre, & avouer aussi, que
même,

même, à nôtre égard, elle n'emprunte point son autorité, de l'Eglise. Il s'ensuit donc par une conséquence légitime, que sans l'autorité de l'Eglise, on doit ajoûter foi à l'Ecriture. Il s'ensuit, que c'est sur cette règle qu'on doit examiner les Articles de nôtre foi: & que par conséquent, il faut exhorter les fidèles à la lire ordinairement, puis que c'est de ce principe que dépend leur foi.

Après ces observations, il faut venir aux Argumens qui prouvent que l'Ecriture est la règle de nôtre foi. I. Les premiers Argumens qu'on employe, sont des passages de l'Ecriture, où l'Ecriture est appelée la règle de la foi, si non en termes formels, du moins en termes équivalens. La Loi de Dieu est appelée dans le Deuteron. 4. vers. 6. la sagesse, la prudence & l'intelligence de l'Eglise. *Je vous ai enseigné les Statuts & les droits, comme l'Eternel mon Dieu me la commandé..... Vous les garderez donc & les ferez, car c'est votre sagesse & votre intelligence devant tous les peuples.* Dans le Pseaume 19. il est dit, que le commandement de l'Eternel est pur, faisant que les yeux voyent. Dans le 119. le Prophète David dit à Dieu; que sa Parole est une lampe à ses piés, & une lumière à ses sentiers. Nous avons aussi la Parole des Prophètes plus ferme, 2 Pierre, Chap. 1. vers. 19. à laquelle vous faites bien d'entendre, comme à une chandele, qui éclaire en un lieu obscur, où vous voyez que l'Ecriture est comparée à un flambeau qui illumine les yeux. *Voici, tu es surnommé Juif,* dit Saint Paul Rom. 2. vers. 17. *& tu te reposes, du tout, en la Loi, & te glorifies en Dieu. Et tu connois sa volonté, & sçais discerner ce qui est contraire, étant instruit par la Loi. Et tu penses être le conducteur des aveugles, la lumière de ceux qui sont*

en ténèbres ; l'instructeur des ignorans ; l'enseigneur des idots , ayant le patron de la connoissance , & de la verité en la Loi. Dans lesquelles Paroles nous avons à considerer trois choses , principalement. La premiere , que l'Apôtre dit , que le Juif connoit la volonté de Dieu , & qu'il éprouve , par la loi , les choses qui sont contraires , c'est-à-dire , que , par le moyen de la Loi , il connoit ce qu'il faut croire , & ce qu'il faut faire ; que , par le moyen de la Loi , il rejette ce qu'il ne faut point croire , & qu'il ne faut point faire : or ces deux choses sont nécessairement requises pour faire qu'une règle merite legitimement de porter ce Nom. La seconde chose qu'il faut considerer , est que par le moyen de la Loi , le Juif est le conducteur des aveugles , la lumiere de ceux qui sont dans les ténèbres , l'instructeur des ignorans , l'enseigneur des idiots. Or si ces choses sont ainsi , il faut nécessairement , que la Loi soit la veritable & pure règle de la Religion : car que peut on desirer dans une règle , si ce n'est qu'elle dissipe les ténèbres de l'ignorance , & de l'erreur , & qu'elle apprenne à connoître la verité. Enfin , la troisième chose qu'il faut considerer , est que cette même Loi est appelée la forme ou le patron de la connoissance & de la verité , c'est-à-dire , comme la très-bien remarqué Beze , la maniere d'instruire & de former les hommes dans la connoissance de la verité. Ajoutez à cela ce que Saint Paul dit 2^e Timoth. 3. vers. 16. *Que toute l'Ecriture est divinement inspirée , & profitable à enseigner , à convaincre , à corriger , & à instruire , selon justice :* car ici il y a quatre choses distinguées avec beaucoup d'adresse ! *A enseigner , c'est-à-dire à faire connoître la verité , & à l'enseigner ; à convaincre , c'est-à-dire à refuter les*

les erreurs; à *corriger*, c'est-à-dire, à condamner le déréglément des mœurs; enfin, à *instruire selon justice*, c'est-à-dire, à former dans le cœur la Sanctification & la piété. De tous ces passages on peut inferer, comme l'on voit, que l'Ecriture est la véritable règle des choses qui concernent la Religion & le juge des controverses. Car comment peut-elle être la sagesse & l'intelligence de l'Eglise, qu'entant qu'elle donne une pleine intelligence des Mystères divins, & qu'elle nous rend propres à discerner le vrai d'avec le faux? Comment peut-elle être une lampe à nos piés, si non entant qu'elle nous enseigne ce qu'il faut suivre & ce qu'il faut fuir? Comment est-il possible que, par son moyen, nous puissions parvenir à faire la volonté de Dieu, & discerner ce qui est contraire, si ce n'est en ce qu'elle nous montre ce qu'il faut faire, & ce qu'il faut rejeter. Comment se peut-il faire que par elle l'homme puisse devenir le conducteur des aveugles & l'instructeur des ignorans, si ce n'est point par la même raison? Comment est-elle la forme, & le patron de la connoissance de la vérité, si elle n'en est elle-même la règle? Enfin, comment est-elle profitable à endoctriner, à convaincre, à corriger & à instruire en justice, si ce n'est entant qu'elle est la véritable règle & de nôtre foi & de nos mœurs.

Les seconds Argumens qu'on doit employer doivent être tirez des passages de l'Ecriture par lesquels nous sommes renvoyez à elle, pour nous conduire dans les choses qui regardent la Religion. Voici de quelle maniere parle Moÿse, Deuter. 5. vers. 32. *Vous prendrez donc garde à faire les commandemens de Dieu, comme l'Eternel vôtre Dieu vous a commandé; vous ne vous détourne-*
rez

rez ni à droite ni à gauche. Vous cheminerez par toute la voye que l'Eternel v^{otre} Dieu vous a commandée, afin que vous viviez & qu'il vous soit bien. On trouve de semblables passages dans le Chapitre 25. du Deuteronomie & dans le 23. de Josué, dans lesquels il faut prendre garde à cette façon de parler Hébraïque; *ne vous détournes ni à droite ni à gauche*, car elle exprime d'une manière forte, que l'Ecriture doit être suivie avec tant d'exactitude, qu'il n'est jamais permis de s'en détourner le moins du monde. Esaie 8. vers. 2. veut qu'on ait recours à la Loi & au témoignage. Jesus-Christ dans l'Evangile selon Saint Jean 5. vers. 39. exhorte les Juifs *a s'enquerir diligemment des Ecritures*, parce, dit-il, *que c'est par elles que vous estimés avoir la vie éternelle, & ce sont elles qui portent témoignage de moi*, & il y a ici trois choses à remarquer, I. Le commandement de s'enquerir des Ecritures. II. La raison du commandement, parce que c'étoit par elles que les Juifs croyoient qu'ils pouvoient obtenir la vie éternelle, laquelle foi Jesus-Christ louë & approuve, III. Enfin le renvoi aux Ecritures dans la question qui regarde son envoi & sa personne. Le Prophète David dans le Psaume premier déclare bienheureux, *celui dont le plaisir est en la Loi de l'Eternel, & qui la medite nuit & jour*: c'est le langage qu'il tient presque toujours dans le 119. En vain donc les fidèles seroient ils renvoyez aux Ecritures; en vain leur seroit-il défendu de s'en détourner, tant soit peu; en vain Jesus-Christ renvoyeroit-il à leur témoignage, pour prouver sa vocation; si elles n'étoient la règle de la foi & de la piété.

En troisième lieu, il faut aléguer les passages du Nouveau Testament, où Jean Baptiste, Jesus-Christ

Christ lui-même ; & les Apôtres tirent leurs preuves de l'Ecriture. Comme il y a une infinité de ces sortes de passages, je me dispenserai de les rapporter. Je dirai seulement icy, qu'on en peut tirer un très puissant argument, pour appuyer & établir ce que nous croyons. J'avoüe que l'on peut tirer des preuves d'ailleurs que de ce qui est la règle de la foi, lors qu'il s'agit des choses qui n'appartiennent pas à la foi : lors qu'il s'agit, par exemple de choses Philosophiques, nous fondons nos raisonnemens, sur les principes de la droite raison. Dans les choses même qui regardent la foi, nous pouvons tirer des argumens négatifs des principes de la droite raison, pour rejeter les erreurs qui se glissent dans l'Eglise sous le prétexte de la foi, car ce qui repugne à la droite raison ne peut jamais être une matiere de foi. Nous pouvons encore tirer d'ailleurs que de la règle de la foi, des explications ou des confirmations des articles de nôtre foi. Nous pouvons, par exemple, éclaircir le Mystère de la Trinité par diverses comparaisons tirées des créatures : & la doctrine de la reparation de nôtre salut par Jesus-Christ se confirme par des raisons qui ne sont pas à rejeter. Mais pour les choses qui sont purement de foi, elles ne peuvent être persuadées & démontrées que par des preuves tirées de ce qui est la règle de la foi. Or que Jean Baptiste ait été le précurseur du Messie ; que Jesus-Christ le Fils de Marie ait été le véritable Messie & le Fils de Dieu ; ces choses & quelques autres qui sont prouvées dans le Nouveau Testament, par les témoignages de l'Ancien, sont proprement de foi. D'où il s'ensuit que l'Ecriture du Vieux Testament est la véritable règle de la foi, puis que c'est par elle que ces choses sont prouvées.

En quatrième lieu, la même chose peut-être confirmée par une raison peremptoire, car enfin, de l'aveu de tous les Chrétiens, l'Ecriture est la Parole de Dieu, une révélation surnaturelle. *Toute l'Ecriture*, dit Saint Paul, 2 Timoth. 3. vers. 16. *est divinement inspirée*. A quoi se rapporte ce que dit Saint Pierre, 2 Chap. 1. vers. 20, 21. *Que nulle Prophétie de l'Ecriture n'est de particulière déclaration*, c'est-à-dire, que les Prophètes n'ont pas expliqué les Oracles de l'ancien Testament, de leur propre mouvement, car la Prophétie n'a pas été autrefois apportée par la volonté de l'homme, mais les saints hommes de Dieu ont parlé, poussez par le Saint Esprit. L'Ecriture est donc la règle des choses que nous devons croire, car la foi & la Parole de Dieu sont de ces sortes de choses qui ont du rapport ensemble. L'objet propre & formel de la foi est la Parole de Dieu, la Parole qui nous a été révélée d'une manière surnaturelle; la foi, dit Saint Paul, Rom. 10. *est de l'ouïe, & l'ouïe de la Parole de Dieu*.

En cinquième lieu, l'Ecriture contient tout ce qui est nécessairement requis, pour établir une règle de la foi, elle en est donc la règle. Au reste, il y a trois choses qui sont nécessairement requises pour établir l'essence d'une règle. I. Il faut qu'elle ait son autorité par soi même. II. Il faut qu'elle soit certaine & nullement trompeuse. III. Il faut qu'elle soit généralement connue de tous les fidèles. Toutes ces trois choses se rencontrent dans l'Ecriture. Elle a par soi-même son autorité, car elle est la Parole de Dieu, comme nous l'avons fait voir; elle est sortie de la bouche du Souverain Maître du Monde. Elle est certaine & nullement trompeuse, car elle procède de celui, qui est la première vérité. Enfin elle est

est généralement connuë de tous les fidèles, car elle leur appartient, de droit, à tous n'y ayant point de Chrétien dans tout le Monde qui ne trouve quelque entrée à l'intelligence de l'Ecriture, pourvû qu'il le veuille, & qu'il employe les moyens qu'il a en main. En verité, le Cardinal Bellarmin a fort bien parlé sur ce sujet, † & plût à Dieu qu'il eût été toujourns semblable à soi-même, lors qu'il a dit, *qu'il n'y a rien de plus connu, rien de plus certain que l'Ecriture sainte contenuë dans les Ecrits des Prophètes & de Apôtres, & qu'il faut être le plus insensé de tous les hommes, pour nier qu'il y faille ajouter foi.* Tous les Chrétiens en sont témoins, & il y a outre cela, le consentement de toutes les nations qui luy ont accordé, depuis plusieurs Siècles une très-grande autorité. D'ailleurs, il y a une infinité de choses qui témoignent qu'elle est très-certaine & très-veritable, & qu'elle ne contient pas des inventions humaines, mais des oracles divins.

On aléque diverses choses contre nôtre sentiment touchant l'Ecriture. Il y a des Docteurs dans l'Eglise Romaine, qui disent, qu'il y a plusieurs livres qui ont été écrits par occasion, par de certaines vûes, que certaines circonstances ont fait naître. D'où, ajoutent-ils, ils s'ensuit, qu'ils n'ont pas été écrits dans le dessein qu'ils deussent être la règle perpetuelle de l'Eglise dans les affaires de la Religion & de la foy. Je répons à cela, qu'encore que quelques uns de ces livres ayent été écrits pour quelque occasion particuliere, comme l'Evangile selon Saint Luc, l'Epître aux Hébreux, & quelques autres, s'il y en a il est pourtant certain que la providence a fait naître, par sa sagesse, ces occasions, & qu'elle

V 2

y a

† De verbo Dei Lib. 1. Cap. 2.

y a présidé , d'une maniere admirable , dans la vuë de rendre parfait le Canon des saintes Ecritures. Ainsi il ne faut pas s'attacher à considerer ces occasions , mais plutôt s'élever jusqu'à la providence divine , qui se sert quelquefois des occasions humaines , pour parvenir à la fin qu'elle s'est proposée.

Ils disent encore , qu'il y a plusieurs livres dans le Nouveau Testament , qui n'ont point été adressiez à toutes les Eglises généralement , mais seulement à quelques Eglises , ou à quelques personnes particulieres. Donc ils n'ont pas été écrits pour être la règle de toute l'Eglise. La premiere Proposition est évidente , car il est vrai , que l'Evangile de Saint Luc a été écrit pour Théophile , & que toutes les Epîtres de Saint Paul l'ont été pour des Eglises particulieres , comme celles qui sont écrites aux Romains , aux Corinthiens , ou à quelques particuliers , comme celles qui sont écrites à Timothée , à Tite , à Philemon. Mais je répons , comme auparavant , qu'il faut s'élever jusqu'à la providence divine , dont la vuë & le dessein a été de destiner ces parties de la Sainte Ecriture à toutes les Eglises , quoy qu'il semblât qu'elles ne regardassent que des Eglises ou des personnes particulieres. Cependant je dis , que les choses qui ont été écrites à des personnes ou à des Eglises particulieres , dans le dessein d'affermir leur foy , & de régler leur culte & leurs mœurs , ont été écrites , en même tems , à tous les Chrétiens , de quelque siècle & de quelque pais qu'ils fussent. En effet , la foy , le culte & les mœurs regardent généralement tous les Chrétiens. Il n'y doit avoir parmi eux qu'une même foy , qu'un même culte pour le vray Dieu , & qu'une même règle pour
la

la conduite de leurs mœurs: car enfin, ce qui a été dit à un seul, à cet égard-là, est censé avoir été dit à toute l'Eglise.

Il y a des Anabaptistes, qui pour suivre leurs révélations fanatiques, refusent de recevoir l'Ecriture sainte pour la regle de leur conduite, & ils ont acoutumé de nous objecter ce que dit Saint Paul, 2 Corinth. 3. 6. *Dieu nous a rendus suffisans pour être Ministres du Nouveau Testament, non pas de lettre, mais d'esprit, car la lettre tue, mais l'esprit vivifie.* l'Ecriture Sainte, disent-ils, doit être laissée pour regle aux Juifs, qui sont attachez à la lettre; mais à l'égard des fidèles du Nouveau Testament, leur regle doit être les entretiens intérieurs du Saint Esprit. Mais il est très certain que ces fanatiques s'éloignent, malheureusement de l'esprit & du sens naturel de l'Apôtre: car l'Apôtre compare l'alliance de l'Evangile avec l'alliance de la Loi, non en ce que l'alliance de la Loi a été écrite, & que celle de l'Evangile ne l'a pas été, ce qui est évidemment faux: car enfin l'Ecriture du Nouveau Testament a été redigée en écrit, de même que celle de vieux: elles diffèrent seulement en ceci, que le Vieux Testament a été écrit sur des tables de Pierre, ou sur du parchemin, mais non pas dans les cœurs; au lieu que le nouveau n'a pas été seulement écrit extérieurement sur du parchemin, mais qu'il l'a été, outre cela dans les cœurs des fidèles, par la vertu du Saint Esprit. C'est pourquoi les paroles du Saint Apôtre doivent être ainsi expliquées: Dieu nous a faits Ministres du Nouveau Testament, non de la lettre seulement, mais de l'esprit, car la lettre seule tue, sçavoir, lorsqu'elle est déstituée de la vertu du Saint Esprit; elle n'opere alors que la mort & que la condamnation

tion de l'homme, ce qui se voit dans le Vieux Testament, qui a été le Ministère de la mort & de la condamnation. Mais lors que le St. Esprit l'accompagne, comme cela arrive dans l'Evangile, cet Esprit vivifie, c'est à dire, cet Esprit justifie & régénere. Ainsi l'Evangile est le Ministère de la Justice.

L'Erreur des Anabaptistes tire son origine de ce qu'ils n'ont pas bien conçu de qu'elle maniere le Saint Esprit opere dans les fidèles. Car le Saint Esprit n'opere pas dans les fidèles en leur proposant les objets, mais en les imprimant dans leurs cœurs. Il operoit, à la verité, de l'une & de l'autre maniere, dans les Prophètes, dans les Apôtres, & dans les autres personnes divinément inspirées; il leur proposoit interieurement les objets, car il leur reveloit des mystères celestes qui étoient auparavant inconnus. Mais dans les fidèles il opere, non par des révélations nouvelles, mais par l'impression des objets qui sont renfermez dans la révélation qui en a été déjà faite par les Prophètes & par les Apôtres: Si bien que l'operation interieure dans les fidèles suppose nécessairement la parole ou écrite ou prêchée. Si on demande maintenant comment se fait dans nos esprits cette impression des objets, je dirai qu'elle se fait par une triple operation du Saint Esprit. Car I. le Saint Esprit arrête l'entendement de l'homme, & le rend attentif aux choses qui sont dites par un Prédicateur, ou qui sont lûes dans l'Ecriture. II. Il rappelle de tems en tems dans sa memoire ces objets, il fait qu'il se les représente souvent. III. Enfin il reforme l'esprit de l'homme, qui de sa nature est mauvais; qui de sa nature, n'est nullement propre à bien juger des objets qui lui sont présentez, & de cette maniere, il le despo-

se à en bien juger; c'est de là que procede l'acte de la foi & de la conversion. Le St. Esprit donc ne fournit pas de foi-même & immédiatement les objets, il les imprime seulement dans les cœurs des fidèles, après qu'il les a tirez d'ailleurs, c'est à dire de l'Ecriture Sainte. C'est en ce sens qu'il est dit que *Dieu ouvrit le cœur de Lidie, pour entendre les choses que Saint Paul disoit.* Les objets furent fournis par Saint Paul, lors qu'il prêchoit, Dieu ouvrit le cœur de Lidie, c'est à dire qu'il imprima les objets dans son cœur. C'est encore en ce même sens qu'il est dit, *que Paul plante; qu'A-pollos arrose, mais que Dieu donne l'accroissement.*

Vous direz, peut-être, qu'il y a des choses dans l'Ecriture, qui semblent favoriser le sentiment des Anabaptistes, comme, par exemple ce qui est dit en Joel. 2. 28, *Vos Fils & vos filles Prophetiseront, vos anciens songeront des songes, & vos jeunes gens verront des visions:* & ce qui est dit dans la premiere Epitre de Saint Jean chap. 2. vers. 27. *L'onction que vous avez reçue demeure en vous, & n'avez pas besoin qu'on vous enseigne; la même onction vous apprend toutes choses.* Je réponds à cela, que ces passages & les autres, qui leur sont semblables doivent être expliquez, selon l'analogie de la foi, car enfin, la parole extérieure & le Saint Esprit ne sont pas si opposez ensemble, qu'ils ne puissent bien être unis. Ainsi le passage de Joël marque seulement que sous le Nouveant Testament, il y devoit avoir une si grande abondance de dons du Saint Esprit & une mesure si extraordinaire de lumieres Divines pour entendre les mystères de Dieu, que le Vieux Testament n'étoit rien en comparaison de cela, puis qu'à peine l'Esprit de Dieu étoit communiqué aux Prophètes, si

l'on a égard *au peu de lumieres qui leur étoient communiquées*. Le passage de Saint Jeanne favorise pas non plus les Anabaptistes ; il ne s'agit là que de discerner les erreurs des faux Docteurs. Saint Jean veut donc dire , que les fidèles sont illuminez d'une telle maniere par le Saint Esprit , que d'eux-mêmes & sans l'aide d'aucun Docteur, ils peuvent rejéttér les erreurs & se donner garde des fausses Doctrines : & il est si vrai que cela n'est point opposé à la parole de Dieu proposée exterieurement , qu'aucontraire, cela la suppose. Car enfin, les fidèles illuminez par le Saint Esprit ne discernent les erreurs & les mauvaises doctrines que par le moyen de la parole de Dieu.

C'est donc une verité ferme & constante, que l'Ecriture sainte est la veritable règle des choses que nous devons croire & que nous devons faire, en matière de Religion, & qu'ainsi, nous la devons regarder, comme le Juge des controverses qui s'élevent, parmi les Chrétiens. Voilà la fin de cette premiere question. Nous examinerons les autres dans la suite, avec l'aide de Dieu, Adieu, mon très-cher Fils, aimez-moi, comme je vous aime.

LETTRE XLI.

A MONSIEUR C.

Parisis.

SECUNDA quæstio, dilectissime fili, quam examinandam suscepimus respicit perfectionem Scripturæ ratione suarum partium. Scriptura siquidem potest spectari dupliciter, vel ut est corpus quoddam constans suis partibus integrantibus, vel ut est norma seu regula credendorum. Atque ex duplici illo respectu duplex oritur quæstio, prior *An sit imperfecta ratione suarum partium*, hoc est, *An sit multis suis partibus detruncata, & in aliis corrupta & adulterata*, quod affirmant adversariorum plerique. Posterior, *An sit norma imperfecta & insufficiens qua non contineat ea omnia quæ essentialiter ad Religionem pertinent*, quod iterum affirmant adversarii. Posteriorem quæstionem alias tractabimus si Deus annuerit. Prior duo complectitur quæ in præsentiarum nobis sunt discutienda, unum, *An libri quidam sacri & Canonici jam pridem perierint*. Quod asserit Belarminus, alterum, *An sacer textus, Hebraicus Veteris Testamenti, & Græcus Novi corruptus sit & adulteratus*, ut asserunt multi ex Pontificiis.

Quod ad primùm, antequam ulterius progrediar, observo quam inutiliter sibi nobisque negotium faceffant adversarii, ut decet vitiligatores. Fateamur enim quandoquidem ita volunt quosdam

dam libros canonicos injuria temporum periisse. Quid inde? Minus ne erit Scriptura norma, & norma sufficiens? Num hinc orietur major Traditionum necessitas, aut cogemur ad summum & infallibile Ecclesiæ Romanæ tribunal recurrere? Nequaquam. Dico siquidem libros illos neque fuisse necessarios ad Religionis constitutionem, neque ad ejus conservationem aut propagationem, quandoquidem providentia divina quæ non deficit in necessariis sivit eos interire. Quis nescit res ad salutem necessarias tam abundanter hic & illic esse disseminatas in libris sacris, ut etiam nunc nullus sit, quo, si fortè unum aut alterum excipias, Ecclesia non possit carere, absque summo salutis periculo? Quâ enim bonitate & largitione Deus usus est erga genus humanum in natura, quando abundanter hinc inde alimenta necessaria ad vitam suppeditavit, eâdem usus est erga fideles in Scriptura, ubi adeo copiosè inveniuntur ea quæ sunt ad salutem necessaria ut ex unius libri jacturâ nullomodo peritura sit Religio. Siqui igitur jam olim libri Canonici perierunt, id contigisse dicendum est absque uno sufficientiæ Scripturæ præjudicio. Quare imprimis neganda est consequentia quam inde adversarii elicere contendunt, quia vel illi libri nihil continebant ad salutem necessarium, vel si continebant quædam scitu necessaria, ea in aliis libris qui remanserunt abunde reperiuntur.

Verum post negatam consequentiam, negari etiam potest antecedens, nimirum, quosdam Sacros & Canonicos libros periisse, nec habent adversarii unde hoc facile evincant. Ajunt 1. Numeror. 21. citari *Librum Bellerum Domini*, atqui periit hic liber. Respondeo citari quidem hunc librum, & jamdudum periisse certum est. At quis
adver-

adversarios docuit Canonicum fuisse, & Prophetico spiritu scriptum? An quia citatur, à Mose? Sed citantur ab Apostolo Paulo Ethnici Poëtæ, Aratus, Actor. 17. 28. τὸ γὰρ ἃ γένεσθαι εἰσμέν, Menander, 1 Cor. 15. 33. Φθείρασιν ἡμῶν χρησάμενοι ὁμιλίαι κακαί, Epimenides, Tit. 1. 12. Κρητὲς αἰεὶ ψεύσαι, κακὰ θηρία, κατέρες ἀργαί. Quis inde dixerit libros Arati, Menandri, & Epimenidis fuisse Canonicos? Ita respondet Augustinus, Quæstion. ad Numer. Ajunt 2. Jos. 10. vers. 13. citari *librum Recti*, qui liber jamdudum nusquam apparet. Verum eadem responsione utimur ad hoc argumentum diluendum qua usi sumus ad primum. Liber, *Recti* perit quidem sed fuisse Canonicum nulla ratio suadet. Quis & qualis fuerit illé liber quarunt interpretes, & in varias eunt sententias. Sunt quidam ex Rabbinis qui existimant esse Librum Geneseos, alii Librum Exodi, alii quinque Libros Mosis. Masius, Annales rerum ab Israëlitis gestarum intelligit, cui assentiuntur Junius & Tremellius. Grotius conjicit Carmen fuisse ἐπινίκιον statim post reportatam de Gabaonitis victoriam compositum. Clarissimus Huetus autor Demonstrationis Evangelicæ fuisse Librum τὸ εὐαγγέλιον ad piè sancteque vivendum homines informantem, autumet. Ego verò Masii cum Junio & Tremellio opinionem sequor, hac ratione motus, quia nempe citatur hic *Liber Recti* seu ut vulgata habet *Liber Justorum* 2 Samuel. 1. tanquam habens mortem Saülis, & lamentationem Davidis super eo. Atqui non potuit citari à Josue hic liber & tamen continere mortem Saülis quæ multo tempore post obitum Josue contigit, nisi dicas fuisse Annalium Librum temporibus Josue vel antea inchoatum, & continuatum usque ad tempora Davidis, à variis au-

toribus

toribus per varias generationes & secula. Ut ut sit nego hunc Librum unquam fuisse relatum in Canonem Scripturæ. Dicunt 3. periisse Librum Nathanis Prophetæ, & Librum Gadis videntis quorum fit mentio i Chron. Cap. ultimo, *Res Davidis priores & posteriores ecce sunt scriptæ in verbis, Samuelis videntis, & in verbis, Nathanis Prophetæ, & in verbis Gadis videntis.* Respondeo verba Samuelis, & Nathanis, & Gadis fateor esse Canonica sed periisse nego, hæc enim verba nihil aliud sunt præter duos Libros qui Samuelis titulo insigniuntur. Priora capita, forsan usque ad 21. vel ut volunt Thalmudistæ usque ad 24. prioris Libri, scripsit ipse Samuel, reliqua à 25. Capite, ubi narratur mors Samuelis, scripserunt Nathan & Gad, quæ Judæorum est sententia. Dicunt 4. secundo Chronicorum Libro Capite 9. Mentionem fieri *Libri Achijæ Silonitis, & Libri Addonis videntis*, qui etiam perierunt. Respondeo ex Libris Achijæ, Addonis, & aliorum quorundam Prophetarum qui in Libris Chronicorum memorantur conflatos esse Libros Regum, ut fert communis Doctorum etiam Pontificiorum opinio, ac proinde falsum est dicere hos Libros periisse. Is autem qui sparsas Regum historias in Libris Nathanis, Achijæ, Addonis, & aliorum, in unum corpus colligit, fuit Esdras qui omnes Canonis Hebraici partes seu Libros in ordinem digessit, post reditum à captivitate Babilonica. Porro consentiunt omnes cum Judæi tum Christiani Canonem ita digestum, & adornatum ab Esdra viro *ἱεροπαιδῆς* integrum ad nos pervenisse. Dicunt 5. Salomonem scripsisse ut habetur i Reg. 4. *Tria millia parabolarum & Cantica mille & quinque*, quæ maxima ex parte interciderunt. Imo intercidiit *liber verum Salomonis* de quo mentio est
i Reg.

1 Reg. 11. Respondeo ex illis mille parabolis, quas eloquutus est Salomon, (nam eas scripsisse non dicit Textus sed tantum protulisse) collectæ sunt selectiores, & quæ magis ad Religionem pertinebant, & ex iis conflatus est Proverbiorum Liber, & Liber Ecclesiastis, idque diversis temporibus & à variis autoribus ut videtur. Reliquæ perierunt quia ad edificationem Ecclesiæ nihil faciebant, & ex eo ipso quod perierint colligendum est ad Canonem non pertinuisse. Ex mille autem & quinque Canticis superest tantum unum quod Canticum Canticorum dicitur, & in Canonem relatum est non sine peculiari Dei providentia, quandoquidem in eo mystice celebratur amor mutuus Christi & Ecclesiæ. Cætera non fuisse scripta spiritu Prophetico inde patet quod interciderint. Quod attinet ad Librum illum *Rerum Salomonis* de quo 1 Reg. 11. 41. Canonicum fuisse unde probatur? Historicum fuisse liquet, at omnes Judæorum Historici Libri non fuerunt Canonici.

6. Ex Novo Testamento asserunt intercidisse duas Epistolas Pauli, ad Corinthios unam, alteram ad Laodicenses. Ad illam ad Laodicenses quod attinet proferunt quod habetur Colossi. 4. 15. Secundum Vulgatam versionem, *Et cum lecta fuerit apud vos Epistola hac, facite ut & in Laodicensium Ecclesia legatur, & eam quæ Laodicensium est vos legatis.* Ex his verbis quidam sibi in animum induxerunt scriptam fuisse quandam à Paulo ad Laodicenses Epistolam, cujus opinionis, quæ jam olim apud aliquos Christianos invaluerat, prætextu, impostor quispiam talem concinnavit, quæ iudubiè supposititia est, & à more scribendi Pauli aliena. Verum quamvis sequamur versionem Latinam non inde tamen facient ut aliqua sit Epistola

pistola Pauli ad Laodicenses, quis enim unquam ita locutus est *Epistola Joannis*, pro *Epistola ad Joannem*, *Epistola Parisiensium*, pro *Epistola ad Parisienses Missa*. Gallico Idiomate quidem hoc ita efferri posse fateor, *la Lettre d'un tel*, pro, *la Lettre qu'un tel à recevoir*, Latino autem minime, nec exemplum ullum, ni fallor proferri potest ex aliquo probato Autore. Ut ut sit Græca aliter habent $\tau \epsilon \nu \lambda \alpha \omicron \delta \iota \kappa \epsilon \acute{\iota} \alpha \varsigma$ dixit Apostolus, *Eam qua est ex Laodicea*, quod nullomodo significare potest Epistolam ad Laodicenses scriptam vel Laodiceam Missam. At, inquires, quænam est igitur hæc Epistola ex Laodicea? Respondent quidam esse priorem Pauli ad Timotheum quæ ex Laodicea scripta est ut fert ejus subscriptio. Ita Theophylactus & alii. Sed quod pace omnium dixerim, responsionem hanc probare non possum tum quia suscriptiones Epistolarum Pauli non ab ipsomet appositas, sed ab aliis adjunctas esse constat inter doctos, tum etiam quia Paulus cum Epistolam ad Colossenses scriberet nunquam fuerat Laodiceæ, ut patet ex Colos. 2. 1. *Velim enim vos scire*, inquit, *quantum certamen sustineam pro vobis, & iis qui sunt Laodicea, & quotquot non viderunt faciem meam in carne*. Ubi manifestum est Apostolum nec Colossenses nec Laodicenses unquam vidisse, quæ ratio mihi videtur efficacissima, qui enim potuit ex Laodicea aliquam scripsisse Epistolam, qui Laodiceæ nunquam fuerat. Respondent alii Paulum hic intelligere Epistolam ad Ephesios, cujus exemplar (ita nimirum monente Paulo,) Ephesii transmissuri erant ad Laodicenses, & Laodicenses ad Colossenses. Ita illud $\tau \eta \nu \epsilon \kappa \lambda \alpha \omicron \delta \iota \kappa \epsilon \acute{\iota} \alpha \varsigma$ interpretantur, *Epistolam qua ex Laodicea ad vos transmittetur*. Hanc responsionem non improbo, sed mihi admodum placet conjectura

ctura Theodoreti, Chrysostomi, Gagnæi Sorbonici, Justiniani, Baronii, & aliorum qui Epistolam intelligunt quam Laodicenses ad Paulum scripserant, quamque utpote ad consolationem & edificationem Colossensium perutilem, Paulus ad Colossenses transmissit, & publicè voluit legi. De Epistola illa ad Corinthios quam periisse volunt adversarii pauca habemus dicenda. Proferunt pro sententia sua locum ex 1 Cor. 5. 9. *ἔγραψα ὑμῖν ἐν τῇ ἐπιστολῇ*, &c. *Scripti vobis in Epistola*, &c. Ergo jam antea scripserat ad Corinthios, quæ Epistola nusquam apparet. Fateor hunc locum plerosque torfisse Interpretes, & in varias traxisse sententias. Autor Commentariorum qui Ambrosio adscribuntur, Anselmus, Thomas Aquinas, Cajetanus, Beza, Deodatus, aliique utriusque communionis Doctores censuerunt Epistolam illam, de qua hic Paulus, aliam fuisse ab his duabus ad Corinthios quæ hodiè supersunt, & intercidisse. Quam opinionem qui è nostris sequuntur, negant tamen inde perfectioni & sufficientiæ Scripturæ detrimenti quidpiam advenisse. Ista enim quæ habemus doctrinæ & institutioni nostræ plus satis sufficiunt. Alii in quibus sunt Theodoretus, Chrysostomus, Theophylactus, Oecumenius, Autor Commentariorum qui Hieronimo adscribuntur, & plerique alii recentiores, Epistolam de qua Paulus loquitur intelligunt eam ipsam priorem ad Corinthios quam tunc scribebat. Quam sententiam ego lubenter amplector, quamvis difficultatibus non careat. Nam primò quomodo, hæc verba, *in Epistola*, possunt denotare hanc ipsam Epistolam quam scribebat. Respondent *ἐν τῇ ἐπιστολῇ*, poni pro *παιτῇ ἐπιστολῇ*, *in hac Epistola* quod exemplis non caret, sæpius enim *ὁ, ἡ, τὸ* demonstrativum est. Rectè, at ubinam in hac
Epi-

Epistola scripserat Apostolus mandatum de fugiendis scortatoribus? Respondent versu secundo hujuscemet capitis, & deinde versu. 5. Ait enim versu secundo *Tollatur è medio vestri qui facinus hoc patravit*, nempe incestuosum de quo agebatur & versu 5. *Ejusmodi homo tradatur Satanae ad exitium carnis*, &c. At inquam parum verisimile fit ut in tam parvo temporis interstitio quod intercesserat inter versum secundum vel quintum, & versum nonum, Paulus dixerit, *Scripti vobis in hac Epistola*, quod videtur judicare spatium aliquod notabile. Multò minus verisimile est, ut hæc duo tempora quæ ferè unum idemque momentum sunt, scilicet tempus quo scripsit versum 2. & versum 5. & tempus quo scripsit versum 9, 10, & 11. tam insigniter distinguantur, in uno eodemque discursu, ubi tractatur eadem materia, ut illud notetur tanquam tempus præteritum, hoc verò tanquam tempus præsens, *Scripti*, inquit, *in hac Epistola, nunc autem scribo*. Sanè hæc duo, *scripsi* & *nunc vero scribo* significant duo tempora spatio quodam notabili distincta. Et hoc est ni fallor, quod concoquere non potuerunt Interpretes illi qui censuerunt agi de alia Epistola. Verum ut etiam ego judicium meum hic interponam, facili negotio solvitur hæc difficultas. Nempe illud *ἔγραψα* quod est versu 9. vertendum est in tempore præsentis, *Scribo*, non *scripsi*, *scribo vobis per hanc Epistolam, ne commisceamini cum scortatoribus*. Dices, repugnat Grammatica, *ἔγραψα* enim est Aoristus qui vim habet præteriti. At, inquam, illud idem *ἔγραψα* versu 11. vertendum est per tempus præsens, *Novi de ἔγραψα ὑμῖν, Nunc vero scribo vobis*. Absurdè enim diceretur, *nunc vero scripsi vobis*, Quidni ergo *ἔγραψα* versus noni vertam, *Scribo?*

Scribo? Dices iterum, non tollitur distinctio temporum, quæ remanet in dictione *vivè, nunc*. Respondéo illud, *nunc*, non esse hic positum ad temporis discriminationem quasi nunc aliud scriberet Paulus quam scripserat antea, sed esse tantum explicativum sensus Apostolici, ut sæpius in Scriptura sumitur. Ita igitur vertendi sunt Gallicè hi tres vers. 9. *Je vous écris par cette Lettre que vous ne vous mêliez point avec les fornicateurs.* 10. *Non que j'entende absolument avec les fornicateurs de ce monde, ou ravisseurs ou idolâtres, autrement donc il vous faudroit sortir du monde* 11. *Or maintenant je vous écris de ne vous y mêler point, savoir que si quelqu'un qui se nomme frere est fornicateur, ou idolâtre, ou médisant, ou yvrogne ou ravisseur, vous ne mangiez pas avec un tel homme.* Hæc versio apprimè convenit Græco Textui, & nullam habet difficultatem. Malè ergo ex hoc loco conjiciunt Epistolam unam ad Corinthios perussè.

Alterum quod discutiendum venit est, *An sacer Textus, Hebraicus scilicet Veteris Testamenti, & Græcus Novi corruptus sit & adulteratus* ut plerique ex adversariis volunt. Bellarminus antequam quæstionem hanc expediat aliam præmittit, nempe, *An Scriptura illa ipsa quæ à Mose & Prophetis condita est ad nos usque pervenerit.* Quidam enim freti autoritate Libri quarti Esdræ Cap. 14. in hac fuerunt opinione ut dicerent Scripturam Sacram universam periissè quando Jerusalem everfa est, ab Assyriis, & Templum incensum, & ab Esdra restitutam Spiritu Sancto dictante. Capite 14. Libri quarti Esdræ dicitur Esdras spiritu divino afflatus per quadraginta integros dies dictassè quinque viris, summa celeritate excipientibus & scribentibus quod ab eo viva voce dicebatur, atque ita universam Scripturam quæ penitus perierat,

reparatam fuisse. Sed benè est quod ipsemet Bellarminus hanc fabulam rejicit. Et revera Liber ille quartus Esdræ semper in Ecclesia habitus est pro Apocrypho, utpote qui multis Judaïcis deliriis refertus sit, aliaque contineat quæ fraudem & imposturam nimis redolent. Nec verissimile est Prophetas Ezechielem, Jeremiam, Danielém & alios Sanctos viros, in ipsa captivitate Babilonica nulla Scripturæ Sacræ exemplaria habuisse. Imo de Daniele expressè dicitur, eum intellexisse ex Libris numerum annorum captivitatis, anno primo Darii, Dan. 9. Interim, cum nulla sit fabula quæ non aliquatenus in rei veritate fundetur, verum est Esdram in colligendis variis Scripturarum exemplaribus, iisque emendandis, si quæ depravata erant Scribarum negligentia, & in Scripturis in unum corpus ordinandis diligenter versatum fuisse, una cum viris magnæ Synagogæ. I. Synedrii Magni, in quibus erant viri *ἱεροπνεύστοι*, Aggæus, Zacharias, Malachias, & Daniel ipse ut quibusdam videtur. Imo Libros Regum, Librosque Paralipomenōν, hoc est Chronicorum, ex variis Prophetarum scriptis compilasse Esdram, communis est opinio, ut de Libris Regum diximus supra. Valeant ergo nugæ Autoris Apocryphi. Accedamus ad quæstionem de corruptione Textus Biblici.

Ex Pontificiis plerique contendunt Judæos malitiosè Scripturam Hebraïcam depravasse, in quibus sunt Nicolaüs de Lyra, Paulus Burgensis, Porchetas, Galatinus, Melchior Canus, Lindanus, Augustinus Steuchus, Gregorius de Valentia, alique, adversus quos non malè decernat Bellarminus. Nos hac in parte Judæos à calumnia vindicamus, his rationibus freti. Si Judæi malitiosè Scripturam depravarunt vel id contigit
ante

ante Christum natum vel post Christum. At non ante Christum natum, nunquam enim neque Dominus neque Apostoli, qui cætera Judæorum crimina satis arguunt, hoc ipsis exprobrarunt, nec verissimile est Christum & Apostolos tacuisse, si tantum commississent scelus Judæi. Imo Christus auditores suos ad Scripturas amandat Joan. 5. 39. *Scrutamini Scripturas, &c.* Et Matth. 23. *Scriba, inquit, & Pharisei sedent in cathedra Moïsis, quæcunque dixerint vobis servate*, quibus dictis & Scripturas ipsas à corruptione, & Judæos à suspicione depravationis satis vindicat.

Neque etiam dici potest post Christum natum Judæos malitiosè Scripturas depravasse. Nam I. ea omnia quæ suis temporibus Christus & Apostoli ex Scriptura citarunt, reperiuntur etiam hodiè in codicibus nostris, quod Judæorum sinceritatem & fidelitatem hac in parte evidenter arguit, si enim quædam, dato consilio, sibi depravanda duxissent, maximè id perpetrassent in iis locis quibus jam tum Christus & Apostoli adversus eorum incredulitatem usi fuerant. II. Neque alia de Messia Oracula, vel de cæteris Religionis Christianæ capitibus, corruerunt. Ea enim si aliter paulo se habent in Hebræis codicibus, ac in Græca vel Latina versione, differentia est parvi momenti, imo Hebræa sæpius Christianis magis favent quam Latina aut Græca, quod iterum Judæorum fidelitatem arguit. Nam si ex malitia & in odium Christianorum Scripturam depravandam suscepissent, maximè id fecissent in illustribus illis vaticiniis quibus Christiana Religio innitur. Exemplum adducit Bellarminus duo, alterum Psalmi secundi, ubi Græca & Latina habent *apprehendite disciplinam*; Hebræa verò, *Osculamini filium*, quod postremum statuit adver-

ius Judæos, Messiam fore Filium Dei. Alterum ex Es. 53. ubi Latina habent, *Et nos putavimus eum quasi leprosum & percussum à Deo*, Hebraicè, inquit Bellarminus, potest legi, *percussum Deum*, quod negotium faceffit Judæis qui Messiam futurum esse Deum non credunt. Verùm postremum istud exemplum absurdè adducitur à Bellarmino, sensus enim hujus loci, ut cuivis facilè patet, non patitur ut interpreteris *percussum Deum*, sed tantum *percussum à Deo*. Hoc unum in Latina versione reprehendas quod habeat, *quasi leprosum*, cum Hebræa ferant *plaga affectum*.

III. Repugnat huic de Judæis suspitioni, incredibilis ipsorum zelus erga Libros Sacros, testantur enim Josephus Lib. 1. contra Appion. & Philo apud Euseb. Lib. 8. Cap. 6. & Cap. 8. eos. mortem potius & omnia tormenta subituros, quàm vel unum Legis apicem mutare, aut adulterare vellent. Hinc est quod si aliquod Legis exemplar unicum habeat erratum, tanquam illegitimum abjiciunt, si verò ultra quatuor errores in eo deprehendant, exemplar sepeliunt, ut ab hominum usu semoveatur, aliquo cum honore. Quis igitur credat eos, codicibus suis sacris, quos cum tanta Religione servant, voluisse eripere veritatem & sinceritatem.

IV. Nec etiamsi voluissent credibile est potuisse, tum quia ferè à primordiis Religionis Christianæ, Judæi dissipati & per omnes Mundi plagas dispersi, nequiverunt in hoc omnes conspirasse, nullo contradicente, ut codices suos mutarent, tum quia statim ab initio Christiani Scripturam Veteris Testamenti habuerunt præ manibus, nec passi essent cam adulterari. Nunquam enim defuerunt in Ecclesia Hebraica Bibliorum exemplaria, in quæ nihil juris habuerunt Judæi, nec unquam defuerunt inter Chri-

Christianos viri Hebraicè docti, quorum studio & opera conservata est sacri Textus integritas. V. Repugnat etiam divina providentia, quæ haud dubiè non sivisset Libros quos ad salutem generis humani exarari voluit, ab hominibus *ἑσπεύουσιν*, ita falsari & corrumpi, ut ad finem in quem destinati fuerint inepti prorsus redderentur.

Unicus est in toto Veteri Canone locus, ubi Judæorum Posteriorum fides requiritur. Is est Psal. 22. 17. Nam cum olim duplex foret lectio in variis exemplaribus, una *כָּאֲרִי* *foderunt manus meas & pedes meos*, altera *כְּאֲרִי* *sicut leo manus meas & pedes meos*, prisci Judæi posuerunt in Textu *כָּאֲרִי* & in margine *כְּאֲרִי* (hoc est quod vocant Keri, & Ketif, nam Keri est quod legendum censent, & Ketif quod scribitur) at posteriores posuerunt in Textu *כְּאֲרִי* in margine vero nihil. Quod videtur factum ex odio adversus Religionem Christianam, maluerunt enim Textum exhibere sine ullo sensu, Textum inquam ridiculum, nam quid sibi vult, *sicut leo manus meas & pedes meos*, quam sustinere imaginem Messiae crucifixi, quia hæc verba, *foderunt manus meas & pedes meos*, aperte referuntur ad crucem Christi. Hoc loco excepto, ubi varia lectio occasionem dedit Judæis adulterandi Textum, fidelitas ipsorum summa fuit, quicquid in contrarium afferant qui aliter sentiunt. Afferunt siquidem varia loca in quibus contendunt Judæos contextum sacrum depravasse, sed frustra, his enim omnibus abundè satisfactum est à nostris. Videatur Chamierus de Canone Lib. 12. Cap. 12. & Prolegom. in Bibl. Polyglott. Proleg. 7.

At inquires, Judæi ipsi fatentur olim loca quædam aliter lecta fuisse, quam leguntur hodiè, & dicunt hæc loca à sapientibus ipsorum mutata esse,

numero sexdecim, mutationes autem communiter vocant *Tikkoun Sopherim*, *Corrèctiones Scribarum* & de his frequens mentio in Libris Talmudicis. Respondeo Corrèctiones seu mutationes illas factas fuisse per Esdram & Synedrium Magnum, cum post reditum è Babilone, volumina Sacra recenserent, & quædam *σφάλματα* quæ ex incuria & negligentia eorum qui Libros Sacros descripserant, in Textum incurrerant, restituerunt, vel ex variis lectionibus lectionem veram & sinceram selegerunt. Quod probatur primò, quia omnia exemplaria Hebraica jam à temporibus Esdræ legunt secundum corrèctionesistas, II. Quia versiones omnes antiquæ etiam quæ factæ sunt ante Christum ita legunt, & in his cum codicibus Hebræis consentiunt, ut Septuaginta, Chaldaica, Syriaca, & post Christum Vulgata Latina, atque hinc patet antiquos codices Hebræos ita legisse. III. Ipsa Masora expressè has mutationes ad Esdram refert, unde planum est hæc loca à posterioribus Judæis non esse corrupta in odium Christianorum. Adde quod in his locis non agitur de ullo Christianæ Religionis Mysterio, nec una Lectio Christianis magis favet quam altera.

Verùm præter hujusmodi corrèctiones quæ factæ sunt ab Esdra aliisque viris *θεοπνεύστοις* quæque dicuntur *Tikkoun Sopherim* fatendum est etiam post Esdram, vel Scribarum incuria, vel temporum injuria, non solum irrepere potuisse in Textum sacrum errata quædam leviora, sed & revera irrepsisse, in rebus scilicet vel nullius vel minimi momenti. Non enim fuerunt Judæorum Scribæ *ἀναμαρτήτοι*, quod ipsa experientia testatur, nec fieri potuit in toto seculorum decursu, ut correctores tanta usi sint diligentia ut in quibusdam non dormitaverint. Hoc à nemine docto negatur,

gatur, & si quis negaret facile exemplis revinceretur. Hoc testantur multæ varietates in codicibus manuscriptis, & impressis à viris doctis annotatæ. Hoc testantur discrepantes lectiones Orientalium Judæorum, & Occidentalium, & eæ quæ observantur inter codices Ben Ascher, & codices Ben Nephtali, quæque in Bibliis Venetis, Basilienfibus & in Polyglottis notantur. Hoc testantur varietates quæ reperiuntur inter codices Manuscriptos Hierosolimitanos, Babilonicos, & Hispanienses. Hoc tandem testatur Keri & Ketif Massoretarum. Massoretæ fuerunt Doctores Judaici, ita dicti à מִסְרֵי tradidit quasi Traditionarii, qui post tempora Hieronimi, hoc est, post quartum seculum puncta vocalia invenerunt, & Scripturam sacram recensuerunt, annotationibusque variis illustrarunt. Hi collectis undequaque exemplaribus Manuscriptis (impressio tum non erat inventa nec multis postea seculis) quanto potuerunt numero, varias lectiones notaverunt, & ex duabus lectionibus unam posuerunt in textu alteram in margine, & quod in textu positum est vocarunt *Ketif*, id est, scriptum à כֹּתֵב *scripsit*, quod verò in margine, posuerunt vocarunt *Keri*, id est, lectum à קִרָא quod inter alia significat *legere*.

At inquires, si ita est, si menda & errata irrepserunt in textum sacrum, nihil habemus certi, & vicerint Pontificii alique qui Bibliorum textum corruptum & adulteratum contendunt, & inde eliciunt Scripturam aut non posse esse Religionis & fidei normam, aut saltem non esse normam sufficientem sine traditionis, & Ecclesiæ auctoritatis auxilio. Sed negatur hæc consequentia, & ut res clarior fiat, observandum primò quod viri doctissimi jam pridem observarunt, in rebus

quæ ad Religionis substantiam attinent, ad fidem sci-
 licet & mores, nullam esse inter codices seu impres-
 sos seu manuscriptos discrepantiam ne minimam
 quidem, quod veritatem Divinam multum con-
 firmat, Deique specialem curam eamque sum-
 mam circa hos libros manifestè demonstrat. II. Imò
 in rebus quæ inter Judæos & Christianos contro-
 vertuntur nulla discrepantia, si locum supra nota-
 tum ex Psalmo 22. excipias, quo facilè carere
 possent Christiani, extantibus tot aliis de Messia
 Oraculis itque manifestissimis, quibus plus satis
 revinci potest & domari Judæorum pervicacia.
 III. Nec etiam in rebus quæ pertinent ad Histo-
 riam quantum satis cognoscendam, aut quæ sunt
 alicujus momenti, est inter codices discrepantia.
 IV. Sed ea demum est in rebus levissimis, in qui-
 bus error aut ignorantia esse possit non tantum si-
 ne salutis periculò, sed sine ulla Religionis vel
 minima læsione, ut in rebus Chronologicis; in
 nominibus propriis hominum, urbium, regionum,
 & in aliis in quibus veritas Divina nullum pati-
 tur detrimentum. V. Nec desunt certa media
 quibus vera lectio cum codices discrepant stabi-
 liri potest tutissimè, nempe collatio unius loci
 cum aliis ubi res eadem tractatur, quæ nititur
 analogia partium Scripturæ, Antiquorum scripta
 & commentaria, antiquæ versiones, antec-
 dentium & consequentium exacta consideratio,
 antiquorum codicum collatio. Detur ergo varia
 lectio in quibusdam codicibus, haud dubiè ea quæ
 antiquioribus codicibus consonat, quæ cum aliis
 Scripture locis, ubi de re eadem agitur congruit,
 quæ antiquorum scriptis & commentariis confor-
 mis est, quæ ex antiquis versionibus probatur,
 & potissimum quæ convenit maximè sensui ipsius
 loci id est quæ facit sensum commodum anteceden-

den-

dentibus & consequentibus congruentiorem, ea inquam haud dubiè vera est & genuina. Si his omnibus adhibitis lectio adhuc dubia manet, tunc liberum esto cuique judicium, aut locus inter *amex* Scripturæ remittatur.

Quod diximus de Veteri Testamento idem dicendum de Novo. Essè quidem varias lectiones fateor, imò forsan & menda quædam quæ in omnibus exemplaribus obtinuerunt. Verùm dico essè in rebus nullius momenti, ut exempli gratia quæ videntur essè in Cap. 7. Act. Aut si sint rebus aliqujus momenti, id tamen est sine ullo rerum essentialium, & ad fidem moresque pertinentium, detrimento.

Audio aliquem dicentem, at cur non ita invigilavit Libris Sacris divina Providentia ut nulla obreperent menda? Nonne & hoc edificationi & consolationi nostræ multùm interviret? Respondeo id quidem potuisset Deus si voluisset, noluisse tamen primò, quia reddere omnes Sacrorum Librorum Scriptores & Typographos *ἀναμαρτήτες*, infallibiles, perpetuum foret in Ecclesia miraculum, quod cum rationibus divinæ Providentiæ non congruit. II. Satis est quod curam habuerit Librorum Sacrorum in rebus fidei, & morum, imò curam tantam, ut ipsis semper ratio normæ constiterit, & immotum maneret fidei & Religionis, ac proinde salutis nostræ fundamentum. III Per hujusmodi errata variasque lectiones quæ in Sacrum Textum irrepsērunt, manente tamen salutis fundamento facto tectoque, voluit Deus diligentiam nostram excitare. Uno verbo voluit Scripturam ipsam suam lapsibus hominum aliquomodo subjicere, ut de infirmitate humana moniti, invigilaremus custodiæ & conservationi tanti thesauri, tantique depositi. Noluit interim lapsus

humanos ita prævalere, ut vel tantillum Scripturæ præjudicaretur in ratione normæ, quæ fuit ejus vera destinatio, & genuinus finis aut usus, ne fides Ecclesiæ labefactaretur, aut vacillaret, quod sapientiæ & bonitatis erga suos maximum est argumentum. Atque ita definitur secunda quaestio quam examinandam susceperam. Si in his quæ hucusque dicta sunt aliquid reperias, charissime fili, in quo majorem explicationem requiras, ne pigeat, quæso, dubia tua proponere. Impugna quæ tibi non videbuntur satis recta. Pete lucem, in iis quæ non satis intelliges, omnia benevolo animo accipiam, & tibi quantum potero morem geram. Vale, & sanitatem tuam cura. Tuus ex affe, &c.

L E T T R E X L I.

A U M E M E.

A Paris.

LA seconde Question que nous avons entreprise d'examiner regarde la perfection de l'Ecriture, par rapport à ses parties : car on peut considerer l'Ecriture, sous deux égards, ou entant qu'elle est un certain corps composé de ses parties integrantes, ou entant qu'elle est la règle des choses que nous devons croire ; cela fait naître deux Questions. La première, *Si l'Ecriture est imparfaite, à l'égard de ses parties, c'est-à-dire ; s'il est véritable, que quelques unes de ses*
par-

parties ayant été retranchées, & quelques autres altérées & falsifiées, comme plusieurs de nos adversaires l'assurent. Et la seconde, Si c'est une règle imparfaite & insuffisante, qui ne contienne pas toutes les choses qui appartiennent essentiellement à la Religion, ce que les adversaires assurent encore; nous traiterons la dernière de ces questions, une autre fois, si Dieu le permet. La première comprend deux choses qu'il faut examiner maintenant. Dans l'une nous examinerons, *si il est véritable, que quelques uns des Livres Sacrez & Canoniques se soient perdus*, ce que Bellarmin soutient. Et dans l'autre, *si le Texte Sacré, c'est-à-dire, si le Texte Hébreu du Vieux Testament, & le Texte Grec du Nouveau ont été falsifiez & alterez*, ce qui est le sentiment de plusieurs Docteurs de la Communion de Rome.

Quant à la première de ces choses, je remarque, avant que de passer plus outre, combien inutilement nos adversaires se font de la peine à eux-mêmes & nous en font à nous, par leurs chicaneries: car enfin, accordons leur, puisqu'ils le demandent, qu'il y a des Livres Canoniques qui se sont perdus, par les malheurs du tems; que prétendent-ils conclure, de cela? L'Ecriture en sera-t-elle moins une règle, & une règle suffisante? Y aura-t-il, pour cela une plus grande nécessité de recourir à la Tradition? Et seront nous plus obligez de nous adresser au souverain & infaillible Tribunal de l'Eglise Romaine? Non, sans doute. Car je dis que ces Livres n'ont été nécessaires, ni pour l'établissement de la Religion, ni pour sa conservation, ni pour son accroissement, s'il est vrai, que la Providence divine qui pourvoit toujours aux choses nécessaires a permis qu'ils se soient perdus. En effet, qui peut

peut ignorer , que les choses nécessaires à salut ne soient répandues , de tous côtez , dans les Sacrez Livres , avec tant d'abondance , qu'il n'y en a point aujourd'huy , si vous en exceptez un ou deux , dont l'Eglise ne se puisse passer , sans aucun risque du salut. Dieu a fait éclater dans l'Ecriture , à l'égard des fidèles , la même bonté & la même libéralité qu'il a fait éclater dans la nature à l'égard des hommes : car comme il a fourni abondamment dans tous les endroits de la Terre les alimens qui leur sont nécessaires pour la conservation de leur vie ; de même a-t-il répandu dans tous les endroits de l'Ecriture , toutes les choses qui sont nécessaires pour le salut des fidèles , & il les a répandues même avec tant d'abondance ; que quand un de ses Livres periroit , la Religion ne periroit pas. Si bien donc que quand il seroit arrivé que quelques uns des Livres Canoniques se seroient perdus , il faut dire , que cela seroit arrivé , sans que l'Ecriture , à l'égard de sa suffisance , en eût reçu la moindre atteinte : & ainsi nier la conséquence que nos Adversaires rachent d'en tirer , parce qu'enfin , ou ces Livres ne contenoient rien qui fût nécessaire à salut , ou s'ils contenoient des choses qu'il fût nécessaire de savoir , elles se trouvent abondamment dans les autres Livres qui ont resté.

Cependant , cela n'empêche pas , qu'après avoir nié la conséquence , on ne puisse nier l'antécédent , c'est-à-dire , qu'il y ait des Livres Sacrez & Canoniques qui se soient perdus ; & les Adversaires ne le sauroient prouver. Ils disent , I. Que dans le Livre des Nombres , 21. 14. Moïse cite le *Livre des Batailles de l'Eternel* , & que ce Livre ne se trouve plus. Je réponds qu'il est vray que ce Livre est cité par Moïse , & qu'il

y a

y a long-tems qu'il s'est perdu. Mais qui peut avoir appris à nos Adversaires que ce Livre fût Canonique , & qu'il ait été écrit par un esprit Prophétique ? Est-ce parce qu'il a été cité par Moÿse ? Et Saint Paul ne cite-t-il pas des Poëtes Payens ? Aratus ; Act. 17. 28. *Car aussi nous sommes son lignage* , Menandre dans l'Epistre aux Corinthiens 15. 33. *Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs*. Et Epimenide Tite 1. vers. 12. *Les Creteins sont toujours menteurs, mauvaises bêtes, ventres paresseux*. Or qui s'est jamais avisé de dire, que les Livres d'Aratus, de Menandre & d'Epimenide soient Canoniques, de ce que Saint Paul les a citez ? C'est ainsi que répond Saint Augustin dans ses questions sur le Livre des Nombres. Ils disent, II. Que Josué 10. 13. cite le Livre du *Droiturier* qui ne paroît plus, il y a longtems, en aucun endroit. Mais pour réfuter cet Argument , il ne faut que se servir de la même réponse dont nous venons de nous servir. Le Livre du *Droiturier* s'est perdu, je l'avoue, mais on n'a aucune raison pour démontrer qu'il fût Canonique. Les Interprètes se mettent fort en peine de sçavoir quel Livre c'étoit, & quelles sont les choses qui y étoient contenues, & leurs sentimens sont fort differents. Il y a des Rabins qui croient que c'est le Livre de la Genèse, quelques uns celui de l'Exode, & d'autres les cinq Livres de Moÿse. Masius croit que c'est les Annales de ce qu'ont fait les Israélites : & Junius & Tremellius ont donné dans ce sentiment. Grotius conjecture que c'étoit un Chant de Triomphe composé immédiatement après la victoire remportée sur les Gabaonites. L'excellent Monsieur Huet qui est l'Auteur de la *Démonstration Evangelique* pense que c'a été un Livre composé

posé dans la vuë, d'exhorter les hommes à la pieté & à la sainteté. Pour moy, j'embrasse le sentiment de Mafius, de Junius & de Tremellius, par cette raison, que ce Livre du *Droituier*, ou comme l'explique la version Vulgate, ce Livre des *Justes*, se trouve cité dans le 2. Livre de Samuel 1. 18. comme contenant la mort de Saul, & les lamentations de David à cause de la mort de ce Roy. Or ce Livre n'a pû être cité par Josué, & contenir, en même tems, la mort de Saul, qui mourut longtems après luy, à moins que l'on ne veuille dire, que ce Livre avoit été commencé, du tems de Josué, & continué, jusqu'au tems de David, par plusieurs Auteurs, durant plusieurs générations, & pendant plusieurs siècles. Mais quoy qu'il en soit, je nie que ce Livre ait jamais été mis dans le Canon des Ecritures. Ils disent, III. Que nous n'avons plus le Livre de Nathan le Prophète, ni celui de Gad le Voyant, dont il est fait mention, en ces termes 1 Chron. Chapitre dernier : *Or les actions du Roy David, tant les premières que les dernières, voilà, elles sont écrites au Livre de Samuel le Voyant, & aux Livres de Nathan le Prophète, & aux Livres de Gad le Voyant.* Pour répondre à cela, j'avoüe que les livres de Samuel, de Nathan & de Gad sont des livres Canoniques, mais je nie qu'ils se soient perdus; ce sont les deux Livres qui sont attribuez à Samuel, mais dont Samuel, n'est pas pourtant le seul Auteur: car Samuel n'a écrit que les premiers Chapitres du premier Livre, peut-être, jusqu'au vingt-unième, ou comme veulent les Thalmudistes jusqu'au vingt-quatrième: & le reste, depuis le Chapitre vingt-cinquième, où il est fait mention de la mort de Samuel, a été écrit par Nathan & Gad; c'est même le senti-

ment

ment des Juifs. Ils disent IV. que, 2. Chroni. 9. il est fait mention du livre d'Ahias Silonite & du livre d'Addo le Voyant, & que ces livres se sont perdus: mais je réponds que les livres des Rois ont été tirés de ceux d'Ahias, d'Addo, & des autres Prophètes dont il est parlé dans les Chroniques; c'est le sentiment de la plupart des Docteurs, & même de ceux de la Communion Romaine: ainsi il est faux de dire que ces Livres se soient perdus. Or celui qui a recueilli en un corps les histoires des Rois qui étoient contenues, par ci, par là, dans les livres de Nathan, d'Ahias & d'Addo fut Esdras, qui après le retour de la captivité de Babilone, mit par ordre toutes les parties, où tous les livres du Canon des Hébreux, & les Juifs & les Chrétiens conviennent, que ce Canon ainsi disposé & mis en ordre par Esdras personnage Inspiré de Dieu, est parvenu tout entier jusqu'à nous. Ils disent, V. que Salomon 1 Rois Chap. 4. 32. avoit composé trois mille Paraboles, & cinq mille Cantiques, & que la plus grande partie de ces choses se sont perduës, que le Livre même où il est parlé *des Faits de Salomon*, 1 Rois 11. 41. a eu la même destinée. Je réponds, que de ces trois mille Paraboles que Salomon a prononcées, car on ne lit pas dans le Texte Sacré qu'il les ait écrites, les principales, & celles qui regardoient plus particulièrement la Religion ont été recueillies, & que c'est de ces sentences que le Livre des Proverbes & celui de l'Ecclesiaste ont été composez, & cela en divers tems, & par divers Auteurs, comme la chose est fort probable. Les autres se sont perduës, parce qu'elles ne pouvoient contribuer en rien à l'éducation de l'Eglise; & de cela même qu'elles se sont perduës, il faut nécessairement conclurre qu'el-

qu'elles n'appartenoient pas au canon. Des cinq mille Cantiques il n'en reste qu'un seul, sçavoir *le Cantique des Cantiques* qui a été mis dans le Canon par un effet particulier de la Providence divine, parce que l'amour mutuel de Jesus-Christ & de son Eglise y est célébré d'une maniere Mystérieuse. Pour les autres, il paroît qu'ils n'ont pas été écrits par un esprit Prophétique, par cette raison qu'ils se sont perdus. Et pour ce qui regarde le *Livre des faits de Salomon*, 1 Reg. 11. vers. 41. Je ne sçai comment on pourroit prouver, que ce fût un Livre Canonique: car enfin, il est constant que ce ne pouvoit être qu'une Histoire; & tout le Monde fait que les Livres Historiques des Juifs n'ont pas été tous Canoniques.

Ils assùrent, VI. que dans le Nouveau Testament il s'est perdu deux Epîtres de Saint Paul, l'une aux Corinthiens & l'autre à ceux de Laodicée. Pour ce qui regarde l'Epître à ceux de Laodicée, ils alleguent ce qui est contenu, Coloss. 4. 15. conformément à la Version Vulgate; *Et lors que cette Epître aura été lue parmi vous, faites qu'on la lise dans l'Eglise des Laodicéens, & qu'on lise aussi celle des Laodicéens.* Quelques uns ont inferé de ces paroles, que S. Paul avoit écrit une Lettre à ceux de Laodicée: & sous ombre que cette opinion avoit autrefois prévalu dans l'esprit de quelques Chrétiens, il y eut un imposteur qui en fit une: car elle est indubitablement supposée & contraire à la maniere d'écrire de Saint Paul. Mais suivons la Version Latine, on ne peut pas inferer de là que Saint Paul ait écrit une Lettre à ceux de Laodicée: car enfin, qui a jamais parlé ainsi, *l'Epître de Saint Jean*, pour dire *l'Epître écrite à Saint Jean*, *l'Epître de ceux de Paris*, pour dire *l'Epître*

pitre qui a été envoyée à ceux de Paris. J'avoüe que dans nôtre langue, cette façon de parler peut avoir lieu; on peut fort bien dire, la lettre d'un tel, pour la lettre qu'un tel a reçûe: mais il n'en est pas de même dans la langue Latine, & je doute qu'aucun bon Auteur ait jamais parlé de cette manière, & qu'on en puisse alleguer quelque exemple. Quoiqu'il en soit, on lit autrement dans le Grec: car l'Apôtre a dit *τὴ ἐκ λαοδικείας celle qui est de Laodicée*, ce qui ne peut jamais signifier, celle qui a été écrite aux Laodicéens, ou qui a été envoyée à Laodicée. Mais, me direz-vous, quelle est donc cette lettre écrite de Laodicée? Quelques-uns répondent, que c'est la première Epître à Timothée, parce qu'elle a été écrite de Laodicée, comme le porte la soubscription; c'est le sentiment de Théophylacte & de quelques autres, dans lequel je ne sçaurois pourtant donner, tant parce que les Soubscriptions des Epîtres de Saint Paul n'y ont pas été mises par Saint Paul, & qu'elles y ont été ajoutées par d'autres, comme les sçavans en conviennent, que parce que Saint Paul n'avoit jamais été à Laodicée, lors qu'il écrivit son Epître aux Colossiens, comme cela paroît par ces paroles: Coloss. 2. 1. *Car je veux que vous sachiez combien est grand le combat que j'ai pour vous, & pour ceux qui sont à Laodicée, & pour tous ceux qui n'ont point vû ma présence en la chair.* D'où il paroît manifestement, que l'Apôtre n'avoit jamais vû ni les Colossiens ni ceux de Laodicée, & cette raison me paroît tres-forte; car enfin, comment eut-il pû écrire une lettre, de Laodicée, n'ayant jamais été dans cette ville. D'autres répondent, que Saint Paul veut parler de l'Epître aux Ephésiens, laquelle les Ephésiens, sans doute, à la recommandation de Saint Paul, de-

voient envoyer une copie à ceux de Laodicée, & ceux de Laodicée aux Colossiens. De sorte qu'ils expliquent ces paroles, *τὴν ἐκ Λαοδικείας* l'*Épître qui vous sera envoyée de Laodicée*. Je ne desapprouve pas cette réponse, mais j'entrerois volontiers dans la pensée de Théodoret, de Saint Chrysostome, de Gagneus Docteur de Sorbonne, de Justinien, de Baronius & de quelques autres, qui veulent que ce fût une lettre que les Colossiens avoient écrite à Saint Paul, & que Saint Paul envoya aux Colossiens, leur recommandant de la faire lire en public, comme très-utile pour la consolation & l'édification de leur Eglise. Je n'ai pas beaucoup de choses à dire touchant cette Épître aux Corinthiens, que les Adversaires disent qui s'est perdue. Ils alleguent, pour appuyer leur sentiment, ce passage de Saint Paul 1 Corinth. 5.9 *Je vous ai écrit dans une lettre, que vous ne vous mêlez point avec les Fornicateurs*. D'où ils concluent, qu'il avoit écrit avant cela une lettre au Corinthiens qui ne se trouve nulle part. J'avoie que ce passage a fait de la peine aux Interprètes, & qu'il les a partagés en divers sentimens. L'Auteur des Commentaires qu'on attribue à Saint Ambroise, Anselme, Thomas d'Aquin, Cajetan, Beze, Diodati, & divers autres Docteurs de l'une & de l'autre communion, ont crû que cette Épître, dont Saint Paul parle dans cet endroit, est une Épître différente les deux aux Corinthiens que nous avons, & qu'elle s'est enfin perdue. Cependant, ceux d'entre nos Théologiens qui sont dans cette opinion, ne laissent pas de dire, que cela ne fait rien contre la perfection & la suffisance de l'Écriture. En effet, les preuves que nous avons pour appuyer nôtre sentiment sont plus que suffisantes, D'autres, comme Théodoret,

doret, Saint Chrysostome, Théopilaëte, Occumenius, l'Auteur des Commentaires qu'on attribue à Saint Jérôme, & plusieurs autres d'entre les modernes, croient que cette Epître dont parle Saint Paul est la même que la première Epître aux Corinthiens qu'il écrivoit pour lors, & j'embrasse ce sentiment, quoi qu'il ne soit pas sans difficulté. Car comment ces paroles, *je vous ai écrit dans une lettre*, peuvent-elles désigner cette même lettre qu'il écrivoit dans ce moment-là? On répond, que ces paroles ἐν τῇ ἐπιστολῇ, sont mises pour ἐν ταυτῇ ἐπιστολῇ, c'est-à-dire, *en cette lettre*, & que cela n'est pas sans exemple que cet article ὁ, ἡ, τὸ, soit un pronom démonstratif. Je le veux. Mais en quel endroit de cette lettre, Saint Paul avoit-il écrit le commandement de ne se mêler point avec les Fornicateurs? On répond, que c'est dans le second verset de ce même chapitre, & ensuite, dans le cinquième. En effet, il est dit dans le verset second, que les Corinthiens devoient ôter du milieu d'eux l'incestueux dont il leur parloit: & dans le cinquième il ajoute, qu'un tel homme devoit être livré à Satan, à la destruction de la chair, afin que l'esprit fût sauvé, au jour du Seigneur Jesus-Christ. Mais quelle apparence y a-t-il que dans un si petit espace de tems qu'étoit celui qui s'étoit passé depuis le second verset ou le cinquième, jusques au neuvième, Saint Paul eût dit, *je vous ai écrit dans cette lettre*, car enfin cette façon de parler semble désigner un espace fort considérable. Mais ce qui paroît moins vraisemblable encore, est que ces deux tems, qui sont presque un seul & même moment, sçavoir, le tems auquel il écrivit le verset second & le cinquième, & le tems auquel il écrivit le 9. & le 10. le onzième, soient distinguez de telle manière dans

un seul & même discours, où la même matiere est traitée, que l'un soit marqué comme un tems passé, & l'autre comme un tems présent: *J'ai écrit*, dit Saint Paul, *dans cette lettre*, & *maintenant j'écris*. Certainement, ces deux termes, *J'ai écrit*, & *maintenant j'écris*, marquent deux tems qui doivent être distinguez par un espace fort considérable. Et c'est, si je ne me trompe, ce que n'ont pas pû digérer ces Interprètes qui ont été dans le sentiment que c'étoit une autre Epître. Mais pour faire intervenir ici mon jugement, je dirai que cette difficulté n'est pas fort difficile à foudre: car enfin, ce mot, *ἔγραψα*, qui est dans la verset neufvième, peut fort bien être tourné par le tems présent, *j'écris*, & non pas *j'ai écrit*. *Je vous écris dans cette lettre*, que vous ne vous mêliez point avec les fornicateurs. Vous direz, sans doute, que la Grammaire répugne à cela, car *ἔγραψα* est un Aoriste qui a la force du Prétérit. Mais, n'est-il pas vrai, que le même mot *ἔγραψα* du Verset onzième doit être tourné par le tems présent *Nun de ἔγραψα ὑμῖν*, maintenant je vous écris: car il seroit ridicule de dire; *maintenant je vous ai écrit*. Pourquoi donc ne traduirai-je pas l'*ἔγραψα* du Verset neufvième par le présent, *Je vous écris*? Vous direz encore que la différence des tems qui est exprimée par le mot *maintenant* demeure toujours. Je réponds que ce mot *maintenant*, n'est pas employé, dans cet endroit, pour marquer la différence du tems, comme si S Paul écrivoit une autre chose que celle qu'il avoit écrite auparavant, mais pour expliquer ce qu'il vouloit dire, comme cela arrive fort souvent dans l'Ecriture Sainte. Il faut donc tourner ces trois Versets de cette maniere: 9. *Je vous écris par cette lettre*, que vous ne vous mêliez point avec les fornicateurs

teurs, 10. *Non que j'entende absolument avec les fornicateurs de ce monde, ou avarés, ou ravisseurs, ou Idolâtres, autrement donc il vous faudroit sortir du monde.* 11. *Or maintenant je vous écris de ne vous y mêler point, sçavoir, que si quelcun qui se nomme frère est fornicateur, ou avare, ou idolâtre, ou médiant, ou yvrogne, ou ravisseur, vous ne mangiez pas avec un tel homme.* Cette version convient, sur tout au texte Grec, & n'a aucune difficulté. C'est donc mal à propos qu'on veut conjecturer de ce passage, qu'une Epître de S. Paul aux Corinthiens s'est perdue.

L'autre chose que nous avons à examiner, est, *Si le texte Hébreu du Vieux Testament, & le Grec du Nouveau ont été corrompus & falsifiés, comme plusieurs de nos Adversaires le veulent.* Bellarmin a traité cette question, mais avant que de la débrouïller, il en traite une autre, sçavoir, *Si cette Ecriture qui a été composée par Moïse & par les Prophètes, est parvenue jusqu'à nous.* Car quelques uns se fondant sur l'autorité du 4. livre d'Esdras vers. 14. ont crû que toute l'Ecriture s'étoit perdue, lors que Jérusalem fut ruinée par les Assyriens, & que le Temple fut consumé par le feu, mais qu'elle avoit été remise en son entier par Esdras, que le Saint Esprit avoit adressé pour la conduite de cet Ouvrage. En effet, on lit dans le Chap. 14. de ce 4. livre, qu'Esdras inspiré par l'Esprit de Dieu, avoit dicté durant quarante jours à cinq hommes qui avoient reçu & écrit, avec beaucoup de vitesse, ce qui leur avoit été dicté de vive voix, & qu'ainsi l'Ecriture Sainte, qui avoit été entièrement consumée par le feu avoit été remise en son premier état. Mais ce n'est pas peu de chose que Bellarmin lui-même rejette cette fable. Et certes aussi, ce quatrième livre d'Es-

dras a toujours passé dans l'Eglise pour Apocryphe; pour un livre rempli des reveries des Juifs, & qui d'ailleurs contient des choses qui sentent la fraude & l'imposture. De plus, il est vraisemblable, que les Prophètes Ezechiel, Jérémie, Daniel, & les autres saints hommes avoient quelque Exemplaire de l'Ecriture Sainte dans la captivité de Babilone: en-effet, il est dit expressément de Daniel qu'il avoit appris *des livres*, le nombre des années de la captivité, la premiere année de Darius. *Daniel* 9. Cependant, comme il n'y a point de fable qui ne soit fondée, en quelque maniere, sur la verité de la chose; il est vrai qu'Esdras ayant ramassé divers Exemplaires de l'Ecriture, corrigea quelques petites fautes qui s'y étoient glissées par la négligence des Copistes, & mit en un Corps les livres sacrez, assisté des Juifs qui composoient la grande Synagogue, c'est à dire, le grand Sanhedrin, entre lesquels étoient des personnages inspirez de Dieu, sçavoir Aggée, Zacharie, Malachie, & Daniel même selon quelques uns. Et c'est encore une opinion commune, que le même Esdras recueillit les livres des Rois, les Paralipomenes ou les Chroniques, des Ecrits de divers Prophètes, comme nous l'avons déjà remarqué, en parlant des livres des Rois. Mais laissons là les reveries de l'Auteur Apocryphe, & passons à la question de la corruption du texte sacré de la Bible.

Plusieurs Docteurs de la Communion de Rome, comme Nicolas de Lyra, Paul de Burgos, Porchet, Galatin, Melchior Canus, Lindanus, Augustin Steuchus, Gregoire de Valence, & quelques autres contre lesquels Bellarmin ne dispute pas mal, soutiennent que les Juifs ont malicieusement corrompu l'Ecriture sainte. Pour
nous,

nous, nous justifions les Juifs contre cette calomnie, & voici les raisons sur lesquelles nous sommes fondez. Si les Juifs ont malicieusement altéré l'Ecriture, il faut que cela soit arrivé, ou avant la venue de Jesus-Christ, ou que cela soit arrivé après. Je dis, que cela n'est point arrivé avant la venue de Jesus-Christ, car il est constant que ni le Seigneur, ni les Apôtres qui reprenoient fort severement les Juifs des autres crimes qu'ils commettoient, ne leur ont jamais reproché celui-là: & il n'y a pas apparence, que Jesus-Christ & ses Apôtres se fussent teus, s'ils eussent commis une méchanceté de cette nature. Au contraire, Jesus-Christ renvoye ses Auditeurs aux Ecritures. Jean 5 39. *Enquerez-vous des Ecritures.* Et voici comme il parle encore dans le Chap. 23. de Saint Math. *Les Scribes & les Pharisiens sont assis dans la chaire de Moysé; toutes les choses donc qu'ils vous diront que vous gardiez, gardez-les, & les faites.* Par lesquelles paroles il fait assez voir, que l'Ecriture n'est pas corrompue, & qu'on soupçonne les Juifs à tort.

On ne peut pas dire, non plus, que les Juifs aient malicieusement corrompu l'Ecriture Sainte, après la venue de Jesus-Christ. Car, I. On trouve aujourd'hui dans les Livres que nous avons, tout ce que Jesus-Christ & les Apôtres ont cité, lors qu'ils étoient sur la Terre, ce qui fait voir leur sincérité & leur bonne foy, sur ce sujet. Car après tout, de si propos délibéré, ils eussent entrepris de corrompre quelques endroits de l'Ecriture Sainte, ils se fussent attachez sans doute aux passages dont Jesus-Christ & les Apôtres se servoient, pour les convaincre d'incrédulité. II. Ils n'ont pas même altéré le moins du monde les passages qui contiennent les Oracles qui parlent du

Messie , & les autres Chefs qui concernent la Religion Chrétienne. Car si ces choses se trouvent couchées , un peu autrement dans les Exemplaires Hébreux , que dans la Version Greque & Latine , la différence n'est pas considérable : & même l'Edition Hébraïque favorise plus les Chrétiens que la Version Latine & que la Grecque ; ce qui fait voir encore la bonne foy des Juifs , là dessus. Car enfin , si malicieusement & en haine des Chrétiens , ils eussent entrepris de corrompre l'Ecriture Sainte ils l'eussent fait principalement dans ces Propheties Illustres qui sont l'appui de la Religion Chrétienne. Bellarmin apporte deux exemples , l'un tiré du Pseaume 2. où la Version Greque & la Latine ont traduit ; *Recevez la Discipline* , au lieu qu'il y a dans l'Hébreu ; *Baisez le Fils* : & cette dernière expression , comme l'on voit , établit cette vérité que les Juifs nous contestent , sçavoir , que le Messie est le Fils de Dieu. Le second exemple est tiré du 53. d'Esaië , qui se trouve ainsi couché dans la Version Latine : *Et nous avons cru qu'il étoit comme un lepreux , & comme un homme frappé de Dieu*. Mais dans l'Hébreu , dit Bellarmin , on peut lire , *un Dieu frappé* , ce qui fait beaucoup de peine aux Juifs , qui ne croient pas que le Messie à venir soit Dieu. Mais dans le fond , c'est mal à propos que Bellarmin met en avant ce dernier exemple , car le sens de ce passage , comme il est facile de le voir , ne souffre pas cette interprétation , *un Dieu frappé* , mais seulement , *un homme frappé de Dieu* , Ce qu'il y a à redire dans la Version Latine , c'est qu'elle a tourné , *comme un lepreux* , au lieu que l'Hebreu porte , *battu* , ou *frappé*. En troisième lieu , le zèle extraordinaire que les Juifs ont pour les Livres Sacrez est fort con-

contraire au soupçon qu'on pourroit avoir contre eux. Joseph Lib. 1. contre Appion, & Philon dans Eusebe, Livre 8. Chap. 6. & 8. leur rendent ce témoignage, qu'ils aimeroient plutôt mourir, & souffrir toutes sortes de tourmens que de changer un seul point de la Loi, ou de l'alterer, le moins du monde. De là vient qu'ils rejettent un Exemplaire, dès qu'il s'y trouve une seule faute, & qu'ils enterrent avec quelque espece de pompe, ceux où il s'en trouve plus de quatre, de peur que personne ne s'en serve. Qui est-ce donc qui pourroit croire, que des gens qui conservent les cahiers Sacrez avec tant de scrupule, eussent voulu les corrompre eux mêmes. Je dis en quatrième lieu, que quand même, ils l'eussent voulu faire, il n'est pas croyable que la chose eut été possible; car enfin, les Juifs ayant été dispersez par toute la Terre, dès les premiers commencemens de la Religion Chrétienne, ils n'eussent pû convenir de ces changemens, sans que quelcun ne s'y fût opposé: & d'ailleurs, comme tous les Chrétiens dès le commencement du Christianisme, eurent entre leurs mains, l'Ecriture du Vieux Testament, ils n'eussent pas permis qu'elle eût été falsifiée: or jamais l'Eglise n'a manqué d'Exemplaires Hébreux de la Bible sur lesquels les Juifs n'avoient aucun droit; & il y a eu toujours, parmi les Chrétiens, des personnes versées dans la langue Hébraïque, par le soin & le travail desquels le Texte Sacré a été conservé en son entier. Enfin, en cinquième lieu, ce seroit choquer la Providence divine, car elle n'eût jamais, sans doute, permis, que des Livres écrits par des hommes divinement inspirez, & pour le salut du genre humain eussent été falsifiez & corrompus, & rendus

ous par là inutiles pour la fin à laquelle ils avoient été destinez.

Il n'y a qu'un seul passage dans tout l'Ancien Canon, sur lequel on doit souhaiter la bonne foy des Juifs des derniers siècles ; c'est celui du Pseaume 22. 17. Car comme il y avoit autrefois une double leçon, en divers Exemplaires, l'une כָּרַי, *Ils ont percé mes piés & mes mains*, & l'autre כָּרַי, *Comme un lion, mes piés & mes mains* ; les Anciens Juifs mirent dans le Texte la premiere leçon, & à la marge, la seconde ; (ce qu'ils appellent, *Keri & Ketif*, car *Keri* est ce qu'ils estiment qui doit être lû, & *Ketif*, ce qui doit être écrit) Mais ceux qui sont venus après, ont mis dans le Texte la seconde leçon, & ils n'ont rien mis à la marge : ce qui semble n'avoir été fait qu'en haine de la Religion Chrétienne ; ayant mieux aimé mettre un Texte qui n'a point de sens ; un Texte ridicule, (car que peuvent signifier ces Paroles : *Comme un Lion, mes mains & mes piés*,) que d'y laisser une image du Messie crucifié : car enfin, ces Paroles : *Ils ont percé mes mains & mes piés*, se rapportent manifestement à la croix de Jesus-Christ. Excepté dans ce passage-là, dont les deux différentes leçons ont donné occasion aux Juifs de falsifier le Texte de l'Ecriture, leur bonne foy a été assurément extraordinaire, quoi que puissent dire ceux qui ne sont pas de ce sentiment. Ils mettent bien en avant, à la verité, divers passages, par lesquels ils soutiennent que les Juifs ont corrompu le Texte Sacré, mais ils les mettent en avant, en vain : car nos Docteurs ont répondu amplement à tous ceux qu'ils ont objectez, on n'a qu'à voir Chamier, de Canone, Livre 12. Chap. 12. & les Prolegomenes de la Bible Polyglotte, Prolegom. 7.

Vous

Vous direz, peut-être, que les Juifs avoient eux-mêmes, qu'il y a des passages qu'on a lûs autrefois tout autrement qu'on ne les lit aujourd'hui, que ces passages ont été changez par les Sages de leur nation, & qu'il y en a jusqu'à seize qui ont souffert ces changemens. En effet, c'est ce qu'ils appellent *Tikkoun Sopherim*, c'est-à-dire, *les corrections des Scribes*, comme, on le peut lire en divers endroits du Talmud. Je réponds que ces corrections ou ces changemens ont été faits par Esdras & le grand Sanhedrin, après le retour de Babilone : car ayant revû les Livres Sacrez, ils remplirent quelques endroits qui y avoient été oubliez, par le peu de soin & la negligence des Copistes ; ou des diverses leçons qu'ils trouverent, ils retinrent la véritable, & celle qui étoit la plus naturelle. Ce qui se ptouve, I. Parce que tous les Exemplaires Hébreux qui ont paru, depuis le tems d'Esdras lisent selon ces corrections. II. Parce que toutes les Anciennes versions, celles-là même qui ont été faites avant Jesus-Christ, sont conformes en cela aux Anciens Codes Hébreux, comme celles des LXX. la Chaldaïque, la Syriaque, & après Jesus-Christ, la Vulgate Latine : d'où il paroît que les Anciens Codes Hébreux ont retenu ces corrections. III. La Massore même attribüe ces changemens à Esdras, ce qui fait voir que ces passages n'ont pas été corrompus par les Juifs modernes en haine du Christianisme. Outre que dans ces passages-là il ne s'agit d'aucun des Mystères de la Religion Chrétienne, & que l'une de ces leçons n'est pas plus favorable que l'autre à la cause des Chrétiens. J'avoüe qu'outre ces corrections appellées *Tikkoun Sopherim* qui furent faites par Esdras & les autres personnes divinement

inspirées, il se pût glifler les fautes legeres dans le Texte Sacré après Esdras, par la faute des Copistes & l'injure du tems, & qu'ils'y en glifsa même: mais ce fût en des choses de nulle importance, ou qui n'étoient pas fort considerables. Car enfin, les Copistes des Juifs n'étoient pas des personnes infaillibles, comme l'experience le fait voir; & on doit regarder comme une chose impossible, que dans la suite de tant de siècles, ceux qui avoient le soin de travailler à ces corrections, l'ayent fait avec tant d'exactitude, qu'ils ne se soient pas oubliez quelquefois. Il n'y a point d'homme sçavant qui puisse nier cela, & s'ils'en trouvoit quelcun, il ne seroit pas difficile de le convaincre par des exemples. Cela paroît par les diversitez en assez grand nombre qui se trouvent dans les cahiers manuscrits & imprimez, comme l'ont remarqué les Scavans. Cela paroît par les leçons différentes des Juifs d'Orient & de ceux d'Occident & celles de Ben-Acher & de Ben-Nephtali, qui sont marquées dans la Bible de Venise, dans celle de Basle, & dans la Polyglotte. Cela paroît par les diversitez qui se rencontrent entre les cahiers manuscrits de Jérusalem, & ceux de Babilone & d'Espagne. Enfin, cela paroît, par les Keri, & Ketif des Massorettes, qui massortes ont été des Docteurs Juifs, ainsi appelez d'un mot Hébreu qui signifie *donner*, comme qui diroit *Traditionnaires*, lesquels après le tems de Saint Jérôme, c'est-à-dire, après le quatrième siècle, inventerent les points, c'est-à-dire, les voyelles; revirent l'Ecriture Sainte, & l'illustrerent de diverses Annotations. Car ayant ramassé, de toutes parts, tout autant d'Exemplaires manuscrits, qu'ils pûrent trouver, l'Imprimerie n'ayant pas été encore inventée, & ne l'ayant été que plusieurs

siècles après, ils examinerent les diverses leçons, & en mirent une dans le Texte & l'autre à la marge, comme nous l'avons déjà remarqué.

Mais vous direz, s'il est vrai qu'il se soit glissé dans le Texte Sacré des fautes & des erreurs, nous n'avons rien de certain, & ceux de Rome, & les autres qui soutiennent, que le Texte de la Bible a été gâté & falsifié, auront gain de cause, pouvant inferer de là, que l'Ecriture ne sauroit être la règle de la Religion & de la foi, ou du moins, qu'elle n'en sauroit être la règle suffisante, sans le secours de la Tradition & l'autorité de l'Eglise. Mais on nie cette conséquence, & afin que la chose paroisse plus clairement, il faut remarquer, en premier lieu, ce que des personnes très-sçavantes ont déjà observé, sçavoir, que dans les choses qui regardent l'essence de la Religion, dans les choses qui regardent la foi & les mœurs, tous les Exemplaires, tant imprimez que manuscrits, se trouvent si conformes les uns aux autres, qu'on n'y remarque pas la moindre différence, du monde : ce qui confirme extrêmement la vérité divine, & démontre manifestement le soin merveilleux que Dieu a eu pour la conservation de ces Livres.

II. Dans les choses même, sur lesquelles les Juifs & les Chrétiens sont en différent, on ne voit aucune diversité, si on en excepte le passage du Pseaume 22. dont on a déjà parlé, & dont les Chrétiens se pourroient passer, dans le fond, car ils ont tant d'autres Oracles qui regardent le Messie, & ces Oracles sont accompagnez de tant de clarté, qu'ils sont plus que suffisans pour convaincre les Juifs & confondre leur obstination.

III. Il n'y a aucune différence dans ces Exemplaires, à l'égard des choses qui regardent la con-

noissance

noissance de l'Histoire, au moins qui soient d'une fort grande importance. IV. Ces differences ne regardent que des choses de peu de consequence; des choses, où l'erreur & l'ignorance, bien loin d'être des obstacles au salut, ne blessent pas même la Religion, comme sont les differences sur les points de Chronologie, sur les noms propres, sur les noms des hommes, des Villes, des Païs, & les autres où la verité divine ne souffre aucun préjudice. V. Il ne manque pas de moyens assurés, par lesquels la veritable leçon peut-être fort bien rétablie, lors que les Exemplaires sont differens, sçavoir, la comparaison d'un passage avec les autres où il est parlé d'une même chose, fondée sur l'Analogie que les parties de l'Ecriture ont entre elles; les Ecrits & les Commentaires des Anciens; les vieilles Versions; la consideration exacte des antecedens & des conséquens; & la comparaison des Anciens Livres les uns avec les autres. Supposé donc qu'il se trouve de différentes leçons en certains Exemplaires, il est hors de doute, que la veritable & la naturelle, est celle qui s'accorde avec les Anciens Exemplaires, & les autres passages de l'Ecriture où il est parlé de la même chose, qui est conforme aux Ecrits & aux Commentaires des Anciens; qui est prouvée par les vieilles Versions; & principalement, qui s'accorde le mieux à l'explication du passage qui donne le sens le plus commode & se plus conforme à ce qui est dit dans les antecedens & dans les conséquens. Que si après avoir employé tous ces moyens, la leçon est encore douteuse, il fera alors en la liberté de chacun d'en juger, comme il lui plaira, ou de le mettre dans le nombre des passages difficiles de l'Ecriture.

Ce que nous avons dit de l'Ancien Testament, nous le pouvons dire du Nouveau. J'avoue qu'il y a diverses leçons, & peut-être, même des fautes qui ont été dans tous les Exemplaires. Mais je dis que ces fautes ne se rencontrent que sur des sujets qui ne sont de nulle importance, comme, par exemple, celles qui semblent être dans le Chap. 7. des Actes. Ou que si elles se rencontrent sur des sujets qui soient de quelque conséquence, cela ne fait aucun prejudice aux choses essentielles, c'est-à-dire aux choses qui regardent la foi & les mœurs.

Mais j'entens quelqu'un qui me dit, d'où vient que la providence divine n'a pas fait en sorte qu'il ne se soit glissé aucune faute dans les Livres Sacrez? Cela n'eût-il pas servi de beaucoup à notre édification, & à notre consolation? Je réponds que Dieu l'eût pû faire, s'il l'eût voulu, mais qu'il ne l'a pas voulu, I. Parce que de rendre infallibles, tous les Copistes & tous ceux qui impriment les Livres Sacrez, seroit un Miracle perpetuel dans l'Eglise, qui ne s'accorde pas avec les raisons de la Providence divine. II. C'est assez qu'elle ait eu soin des Livres Sacrez, dans les choses qui regardent la foi & les mœurs, & qu'elle en ait eu même un si grand soin qu'ils aient été toujours une règle, & le fondement inébranlable de la foi & de la Religion, & par conséquent de notre salut. III. Dieu a voulu exciter notre diligence, par le moyen de ces erreurs & de ces diverses leçons qui se sont glissées dans l'Ecriture, le fondement du salut demeurant pourtant toujours ferme. En un mot, il a voulu assujettir sa
pro-

propre Ecriture aux erreurs des hommes ; afin qu'étant convaincus par là de l'infirmité humaine , nous veillions incessamment à la garde & à la conservation d'un si grand trésor & d'un dépôt si considérable. Il n'a pas voulu , cependant , que les erreurs humaines prevaussent si fort, qu'elles pussent faire le moindre préjudice à l'Ecriture , entant qu'elle a été destinée à être nôtre règle , de peur que la foi de l'Eglise ne fût ébranlée & ne chancellât , en quelque façon. Voilà la fin de la seconde Question que j'avois fait dessein d'examiner. Si dans les choses que je vous ai dites jusques ici , vous trouvez , mon très-cher Fils , quelque chose qui demande une plus grande application , ne craignez pas de me proposer vos doutes. Attaquez les choses qui ne vous paroîtront pas assez fortes , & demandez à vous éclaircir dans celles que vous n'entendrez pas assez bien. Je recevrai tout en bonne part , & tacherai de vous satisfaire autant qu'il me sera possible. Adieu , ayez soin de vôtre santé. Je suis tout à vous.

LETTRE XLII.

A MONSIEUR C.

Parisis 17. Julii, 1679.

Qui non ausi sunt negare, dilectissime fili, Scripturam esse rerum credendarum normam, ac proinde primum principium in quod resolvitur fides, quod primum creditur, & propter quod creduntur cætera, iidem nullum non movent lapidem, ut si non omnino, saltem ex parte Scripturam inutilem reddant, ejusque minuant auctoritatem apud homines. Hinc est quod, ut jam vidimus, plerique Pontificiorum, & imprimis Bellarminus, contendunt Canonem Scripturæ, prout nunc à nobis habetur, mutilum esse, & multis suis partibus integrantibus detruncatum, quandoquidem, ut ipsi volunt, multi Libri Sacri perierunt. Hinc est, ut etiam jam vidimus, quod plerique alii dicunt Sacrum Textum corruptum & adulteratum esse in fontibus, scilicet in Hebræis Græcisque codicibus, adeo ut in Scriptura nihil habeamus certi, nisi accedat Ecclesiæ judicium & auctoritas. Hinc est etiam, quod, non jam dico plerique, sed omnes uno ore, negant Scripturam solam esse fidei, rerumque quæ ad Religionem pertinent, normam, vel quod idem est, Scripturam esse normam sufficientem. Nempe, ut in prima mea Epistola monui, duplex volunt esse verbum Dei

Tome V.

Z

super-

supernaturaliter revelatum , scriptum , & non scriptum , quorum alterutrum si seorsim spectetur , est norma , seu regula partialis , utrumque verò simul , facit normam seu regulam totalem , sufficientem , & perfectam. Sit igitur tertia nostra quæstio. An Scriptura sit norma sufficiens & unica ad controversias de fide & moribus immediatè & per se definiendas. Nos affirmativam partem tuemur : adversarii negativam.

Circa statum ipsum quæstionis , observa primò , hæc duo vocabula (*sufficiens & unica* ,) aliquid enim potest esse medium sufficiens , quod tamen non erit unicum , verbi gratia *currus* vectorius est medium sufficiens ad iter faciendum , non tamen est unicum. At nos intelligimus Scripturam ita esse normam sufficientem , ut nulla sit alia norma præter eam , hoc est ut nefas sit Christianis aliam inducere.

Observe II. vocem (*sufficiens*) hîc adhiberi ad majorem cautelam. Cum enim plerique è nostris aliquando dixerint hic agi de perfectione aut imperfectione Scripturæ , statim Pontificii questi sunt injuriam sibi factam , quasi imperfectionis notam Sacræ Scripturæ ipsi inurerent , quod falsissimum esse clamitarunt. Nam , inquiunt , etiamsi Scriptura non sit norma totalis , & unica , non tamen inde sequitur esse imperfectam , siquidem est perfecta in ratione normæ partialis , quemadmodum etiamsi caput non sit totum corpus , non definit tamen esse perfectum , non quidem in ratione corporis totalis , sed in ratione capitis , id est , unius corporis membri. Hanc querelam nulla ratione niti satis video. Qui enim asserunt audacter Scripturam non continere omnia quæ ad fidem pertinent , nec esse sufficientem regulam fidei , ut totidem verbis asseruit Gregorius de

de Valentia Jesuita, an non eo ipso negant Scripturam esse normam perfectam, an non eo ipso asserunt esse normam imperfectam? Imperfectionem igitur tribuunt Scripturæ, saltem in ratione normæ. Verùm, ne tempus teratur in λογισμῶν *λογισμῶν* satiùs esse duco quæstionem ita proponere ut ego proposui, an scilicet, Scriptura sit norma sufficiens & unica.

Observe III. Hic agi, de statu ordinario Ecclesiæ in quo nunc est. Nam alioquin non negamus Deum posse si velit etiam nunc fidem conservare puram & ab hæresibus immunem per alia media quàm per Scripturam. Imò non negamus olim ante legem datam à Mose, temporibus scilicet Patriarcharum, Deum conservasse fidem & Religionem absque ope Scripturæ, & tunc temporis facilè poterat Ecclesia carere Libris sive ullo Religionis dispendio, tum quia fides ad paucos contrahebatur articulos, tum quia Ecclesia ipsa ad paucas contrahebatur personas, tum quia Deus Ecclesiæ suæ sese patefaciebat modis quibusdam extraordinariis, visionibus, somniis, aliisque revelationibus immediatis, missione etiam frequenti Angelorum, tum quia viri γεροντες *γεροντες* longævi erant, & ad multos annos ætatem suam provehebant. Verùm res aliter nunc se habent, Religio ad multa capita dilatata est, Ecclesia innumeram ferè personarum multitudinem complectitur, nec novas habet revelationes, nec somnia, nec visiones, nec alia cum Deo immediata commercia; nec viros σοφονες *σοφονες*, una Scriptura horum omnium tenet locum. Quare hanc unam, in eo statu in quo jam sumus, dicimus esse fidei normam, eamque ad conservationem Religionis sufficientem.

Observe IV. Plerosque Pontificiorum non ne-

gare Scripturam esse sufficientem normam fidei, & si propositionem his terminis concipias, facile concessuros rem ita se habere. Sed ludunt in verbis, intelligunt enim Scripturam sufficientem esse normam, non quod per se & immediatè nos doceat res omnes quæ ad fidem pertinent, sed quia nos remittit, tum ad Ecclesiam, tum ad traditionem, quemadmodum litteræ credentiæ, ut vocant (*des Lettres de creance*) quas scribimus ad aliquem per nuntium, docent hominem quicquid volumus cum scire, non quod contineant res ipsas, sed quia remittunt hominem ad nuntium qui docebit eum: Scripturæ igitur, inquiunt, sunt quasi litteræ credentiæ, quibus Deus nos remittit ad Traditionem & ad Ecclesiam. Itaque, ut æquivocatio tollatur, addidimus in statu quæstionis hæc verba, *immediatè & per se.*

His igitur prænotatis, tale esto nostrum primum Argumentum, Si in meditatione & observatione Scripturæ sita est vera hominis felicità, veraque prosperitas, si per Scripturam habemus fidem in Christum, sufficientem ad salutem, si per eam habemus sapientiam quæ ad vitam æternam nos ducat, consequens est ut Scriptura contineat omnia ad salutem necessaria, ac proinde ut sit norma sufficiens tum fidei tum morum. Si enim non contineret omnia ad salutem necessaria, essetque norma partialis tantum & insufficiens, tunc falsum foret per eam nos habere vitam & felicitàtem. Concurret quidem ea ad salutem tanquam causa partialis, una cum Traditione, & Ecclesiæ decisionibus, at non simpliciter per eam habebimus vitam æternam. Antecedens probatur ex Psalmo 1. *Beatus vir cujus oblectatio est in lege Jehova, & qui de lege ejus meditatur diu & nocturn.* *Est enim sicut arbor plantata ad rivum aquarum, quæ fructum*

fructum suum edit in tempore suo, & cujus folium non decidit, ideo quicquid faciet prosperabitur. Et Psalmo 119. vers. 1, 2. Beati integri via qui ambulant in lege Jehova. Beati custodientes Testimonia ejus. iterum probatur ex eo quod Paulus dicit ad Timotheum, Sacras litteras nosti, à pueritia, qua possunt te sapientem reddere ad salutem per fidem que est in Jesu Christo, 2 Tim. 3. Et ex eo quod dicitur Joan. 20. Hæc Scripta sunt ut credatis Jesum Christum esse Filium Dei, & ut credentes vitam habeatis per nomen ejus.

Ad hæc loca Psal. 1. Psal. 119. & 2 Tim. 3. Respondent Adversarii agi tantum de Veteri Testamento, itaque nihil inde concludi posse, alioquin sequeretur Vetus Testamentum esse sufficientem normam, & Novum esse inutile. Verùm hæc responsio mera cavillatio est. Fateor enim hic agi tantum de Veteri Testamento, quod de locis Psalmorum per se patet, de loco autem 2 Tim. 3. patet etiam, quia hæc Sacræ litteræ quas à pueritia noverat Timotheus, Vetus erant haud dubiè Testamentum. At si hæc dicta sunt de Veteri Testamento solo, quantò magis de Veteri Novoque simul. Ergo, inquiunt, Vetus Testamentum est sufficiens norma. Distinguo, fuit sufficiens norma toto illo tempore quo Ecclesia nullam aliam Scripturam habuit, hoc verissimum est. Ac proinde erat sufficiens norma temporibus Davidis, imò & tempore de quo Paulus scribebat ad Timotheum. Nunc autem ubi accessit nova Scriptura, Vetus Testamentum esse sufficientem normam non satis rectè diceretur, nec ex locis de quibus agitur ritè potest concludi. At, inquires, tempore de quo Paulus ad Timotheum scribebat jam accesserat nova revelatio, nempe Evangelica, ergo tunc temporis non

erat norma sufficiens Vetus Testamentum. Respondedo, tempore pueritiæ Timothei, de quo agitur in loco Pauli, accesserat quidem nova revelatio, quam Christus & Apostoli annuntiaverant, at nondum erat plenè recepta in Ecclesia, sed recipienda. Controvertebatur enim, & id agebant Christus & Apostoli ut Ecclesiam inducerent ad eam recipiendam. Distingue igitur tria tempora, unum quo nulla alia erat in Ecclesia revelatio præter Vetus Testamentum. Secundum, quo accesserat quidem nova revelatio, sed quæ nondum recepta erat in Ecclesia, in id tantum incumbabant Apostoli ut reciperetur. Tertium, quo post constitutam Ecclesiam in statu ut ita dicam Christiano, hæc nova revelatio scriptis mandata est, & Veteri Testamento addita. Primo tempore, certum est Scripturam Veterem fuisse normam sufficientem, tum quia omnia tum creditu necessaria continebat, tum quia quæ tunc erant ad salutem necessaria, nonnisi eo lucis fidei gradu erant necessaria, quo continebantur in Scriptura Veteri. Dico *lucis fidei gradu*, alia enim est lux fidei, alia persuasio fidei. Lux fidei pertinet ad claritatem, aut obscuritatem cognitionis, persuasio pertinet ad firmitatem aut infirmitatem assensus. Ratione persuasionis eadem fuit sub Veteri Testamento fidei conditio quæ sub Novo, non item ratione lucis. Non tenebantur enim fideles sub veteri lege cognoscere objecta fidei, nisi eo lucis gradu quo revelata erant in veteri Scriptura. Sub nova autem tenemur ea cognoscere clarius, quia clarius in nova Scriptura revelantur. Secundo tempore, quo scilicet nova revelatio introducenda erat in Ecclesiam, certum est etiam Scripturam veterem fuisse sufficientem normam, imò ut sufficiens nor-

ma ad id inferviebat, ut revelatio nova introduceretur. Ex Veteri enim Testamento desumebantur argumenta ad probandam Evangelii veritatem & divinitatem: & hinc est quod Paulus Actor. 26. asserit *se nihil dixisse prater ea quæ Propheta ac Moses futura prædixerant.* Atque in hoc usu considerantur Scripturæ veteres in loco Pauli ad Timotheum. Tertio vero tempore, quo scilicet nova revelatio jam introducta est in Ecclesiam & scriptis mandata, tunc ex utroque Testamento factus est unus Scripturæ Canon; una sufficiens norma.

Ad locum ex Joan. 20. respondent Adversarii, primò agi tantum de miraculis, quæ fecit Christus, ex quibus quædam selecta esse dicit Joannes, quæ sufficiunt ad persuadendum Jesum fuisse Filium Dei, malè igitur trahi hunc locum ad res quæ creditu sunt necessariae, quasi Scriptura eas omnes contineat. II. Joannem loqui non de tota Scriptura, sed tantum de iis quæ ab ipso scriptæ sunt, malè igitur ad totam Scripturam trahi. III. Quando Joannes dicit, hæc scripta esse ut credamus; & per fidem habeamus vitam æternam, significare tantum, res à se scriptas referri & ordinari ad salutem, & esse unum ex mediis requisitis ad salutem, non autem sufficere. Sed hæc responsiones non satisfaciunt. Nam ad I. Dico Joannem loqui quidem de miraculis quæ Christus fecit, ut patet ex versu præcedenti, interim tamen hæc verba, *hæc autem scripta sunt &c.* extendi debere ad res alias scriptas, & revera ita extendit Cyrillus Alexandrinus cap. ultimo lib. 12. in Joannem, *Non igitur, inquit, omnia quæ Dominus fecit conscripta sunt, sed quæ scribentes, tam ad mores quam ad dogmata putarunt sufficere, ut recta fide, & operibus ac virtute ruti-*

*lantes ad regnum calorum perveniamus. Ita extendit Augustinus Tractatu 49. in Joannem, Sanctus, inquit, Evangelista testatur multa Dominum Christum & dixisse & fecisse quæ scripta non sunt. Electa sunt autem quæ scriberentur quæ salutem credentium sufficere videbantur. Suffragatur ratio, nam si hæc scripta sunt ut credamus Jesum esse Filium Dei, & ut per fidem habeamus vitam æternam per nomen ejus, hæc procul dubio latius extendi debent quàm ad miracula. Miracula enim sola non sufficiunt ad fidem salutarem in Christum ingenerandam, miracula multa fecit Moses, nec tamen credimus Mosem fuisse Filium Dei, aut per Mosem habemus vitam æternam. Ad II. dico, quod etiam si daremus Joannem de iis tantum quæ à seipso scripta sunt in Evangelio, loqui, verum esset dicere hæc ad salutem sufficere, una cum Veteri Testamento. Evangelium enim Joannis compendium est totius Religionis Christianæ absolutissimum. Attamen quis nescit Joannem ad scribendum se accinxisse ultimum omnium Evangelistarum & Apostolorum. Itaque cum dicit, *hæc scripta sunt* supponit non tantum Evangelium suum, sed & alios Novi Testamenti libros qui jam extabant in Ecclesia, ac proinde rectè ad totam Scripturam trahuntur hæc verba. Ad III. Dico merum esse effugium, meramque cavillationem, nam, ut diximus supra, si Scriptura non esset medium ad salutem sufficiens, falsum esset dicere simpliciter & absolute per eam nos habere vitam æternam.*

Multi è nostris, in quibus est Chamierus ipse, præter ea loca quæ in argumento citavimus, utuntur etiam loco ex Joan. 5. ubi Christus Judæos ita alloquitur, *Scrutamini Scripturas, per eas enim vos putatis vitam æternam habere &c.* Unde
con-

concludunt, ex sententia Judæorum quam Christus approbat, Scripturam esse sufficientem normam, quandoquidem per eam habemus vitam æternam. Verùm in hoc loco, ut patet, Christus loquitur ex Judæorum sententia, *vos putatis*, inquit, Judæi autem præter Scripturam admittebant etiam traditiones, quas verbum non scriptum nuncupabant. Ergo ex hoc loco, ubi agitur de eorum sententia, non potest rectè concludi, Scripturam esse sufficientem, Quare ab hujusmodi citatione in hac causa abstinendum esse censeo, quod te obiter monitum volui.

II. Argumentum ducitur ex locis ubi perfectio & sufficientia Scripturæ declaratur, ut Psalmo 19. *Lex Domini perfecta est, restituens animam.* Psal. 119. v. 9. *Quomodo purificabit puer semitam suam? Observando eam secundum verbum tuum.* Deut. 4. *Non addetis ad verbum quod precipio vobis, neque auferetis ex eo, ad custodiendum mandata Jehovæ Dei vestri quæ ego precipio vobis.* Et cap. 12. *Omne verbum quod ego precipio vobis, id custodietis, ne addas ad illud neque detrahas ab eo.* Item Deut. 5. *Custodite & facite quæ precepit Dominus vobis, non declinabitis neque ad dextram neque ad sinistram.* Illud idem repetitur Deut. 17. & 28. & Josuè 1. & 23. Item 2 Tim. 3. *Omnia Scriptura divinè est inspirata & utilis &c. ut perfectus sit homo Dei ad omne opus bonum perfecte instructus.* Ex his locis sufficientia Scripturæ invictè demonstratur. Quomodo enim non esset sufficiens ad salutem quæ perfecta est ad restitutionem animæ, quæ purificat semitas nostras, cui nihil addendum, à qua nihil detrahendum, à qua ne vel tantillum quidem recedendum, cujus usus extenduntur ad fidem formandam, ad errores refellendos, ad pravos mores corrigendos, & ad

veram sanctitatem ingenerandam, uno verbo, quæ non tantum valet ad perficiendum fidelem, sed ad perficiendum Ministrum & Pastorem Ecclesiæ? Atqui hæc omnia habentur in locis citatis. Videamus tamen quid respondeant adversarii.

Ad locum ex Psal. 19. dicunt legem Dei esse perfectam, id est, immaculatam in se, sine defectu ullo, quod verum est de unaquaque Scripturæ particula, de unoquoque præcepto, nec tamen indè concludas unamquamque Scripturæ particulam, unumquodque præceptum sufficientem esse Religionis normam. Sed hæc responsio frivola est, quis enim non videt hæc verba, *Lex Domini perfecta est, restituens animam*, significare, legem Dei perfectam esse ad restitutionem animæ, quod est ipsamet sufficientia quam quærimus. Unaquæque particula Scripturæ, unumquodque præceptum perfectum est in se quidem, at nemo dicet perfectum esse ad animæ restitutionem. Aliud enim est habere perfectionem in ratione rei, aliud habere perfectionem in ratione mediæ ad aliquid. Aqua limpida perfecta quidem est in ratione aquæ, at non in ratione mediæ ad vitam hominis fovendam, quia alia sunt necessaria. Sic quæcunque particula Scripturæ perfecta est in ratione verbi, at non in ratione mediæ ad salutem, quia alia sunt necessaria. At tota Scriptura non tantum perfecta est in ratione verbi, sed & in ratione mediæ ad salutem, ac proinde sufficiens.

Ad loca Deuteronomii, ubi prohibetur aliquid addere Verbo Dei, vel ab eo aliquid detrahare, respondent sensum esse, non quod nefas sit alia mandata habere, præter ea quæ in Scriptura continentur, aut multa alia credenda sibi proponere, quam

quàm quæ in Scriptura habentur, alioquin nec Prophetæ, nec Apostoli potuissent alios libros addere Scripturæ, præter Pentateuchum Moſis, quod eſt abſurdum, nec potuiſſent Doctores interpretationes ſuas adjicere Scripturæ textui, quod iterum abſurdum eſt, ſed ſenſum eſſe, mandata Dei per Moſem non debere corrumpi, ſed unumquodque eorum obſervandum eſſe, prout à Deo datum eſt, nihil mutando. Scripturam igitur diſtingunt, vel prout conſideratur ſecundum totalitatem ſuam, vel prout conſideratur ratione rerum particularium quæ docet aut præcipit. Et ratione rerum particularium nihil addendum aut detrahendum, ſingula credenda vel facienda ſunt, prout in Scriptura jacent. Si verò conſideretur ratione totalitatis ſuæ nihil impedit quominus multa ei addantur. Imò revera multa addita ſunt ei Scripturæ, quæ tunc erat quando Moſes Deuteronomium ſcribebat, nempe libri Prophetarum, & libri Apoſtolorum. Sed hoc eſt eludere argumentum, non ſolvere. Nam I. illud quidem verum eſt Scripturæ nihil addendum aut detrahendum, ratione rerum particularium quæ in ea continentur, at non minus verum eſt in locis Deuteronomii prohiberi aliquid addere Scripturæ, aut aliquid ab ea detrahere, prout ea conſideratur ſecundum totalitatem ſuam, quod patet ex eo quod verbum, *detrabere*, non tantum refertur ad mandata particularia, in quorum obſervatione nulla circumſtantia detrahi debet, aut amitti, ſed & ad totalitem Scripturæ, ex qua Deus vetat aliquid auferri. At ſi ad id refertur verbum *detrabere*, ergo verbum *addere*, par enim eſt ratio. II. Quid audio, non vult Deus, inquiunt, aliquid addere mandatis particularibus, ne quidem circumſtantiam unam, ſed vult ea credi & obſer-

servari prout in Scriptura jacent, interim tamen vult multa adjici toti Scripturæ per traditionem. At si licitum est multos fidei articulos, multaque mandata adjicere Scripturæ, ex traditione, sanè multo magis licebit ex eadem traditione aliquid addere mandatis particularibus. Imò revera multa mandatis particularibus ex traditione addunt Pontificii. Mandatum particulare est in Scriptura contentum, baptizare in nomine Patris, Filii, & Spiritus Sancti. At quàm multa adjiciunt ex traditione Pontificii huic mandato? Mandatum particulare est in Scriptura contentum, celebrare Sacram Cœnam à Christo ipsomet institutam. At quàm multa addunt ex traditione in sua Missa? III. Ad id quod dicunt, si talis foret locorum Deuteronomii sensus, qualem nos volumus, non potuissè Prophetas & Apostolos alios Scripturæ addere libros præter Pentateuchum, neque possè Doctores interpretationes suas adjicere. Respondeo, id absurdè dici: nam quod ad libros Prophetarum & Apostolorum, ii adjecti sunt ex mandato Dei ipsius, imò Deus ipse eos adjecit, Prophetæ enim & Apostoli quid aliud fuerunt quàm Spiritus Sancti amanuenses. Non dicit autem Deus se nihil additurum libris Moïsi, sed vetuit homines aliquid iis addere, unde rectè colligitur ipsorum sufficientia pro statu in quo tunc temporis erat Ecclesia. Porro ad id quod dicunt, ne quidem interpretationes Doctorum posse adjici, dico interpretationes Scripturæ non esse additiones, sed tantum explicationes, nisi si quis sub interpretationis prætextu, sua somnia & commenta propria venditet, quod id ipsum non minus vetitum est, quàm expressæ additiones ex traditione.

Locus ex 2 Tim. 3. eos maximè urget, ideò
adver-

adversus eum strenuè decertant. Dicunt I. hæc verba, *Omnis Scriptura* non significare totum Scripturæ corpus, quod Gallicè dicimus, *Toute l'Ecriture*, sed quamvis Scripturæ partem, quod Gallicè dicitur, *Toute Ecriture*. Atqui absurdum foret dicere, quamvis Scripturæ particulam esse sufficientem fidei & Religionis normam, quod tamen nos ex hoc loco volumus concludere. II. Dicunt Paulum non dicere Scripturam esse sufficientem, sed tantum utilem, quod ipsi non negant, nec officit Traditionum necessitati. III. Dicunt in eodem Pauli discursu commendari Traditiones, *Supermane*, inquit vers. 14. *in iis quæ didicisti, & quæ tibi concredita sunt, sciens à quo didiceris*, quibus verbis innuit traditiones quasdam concreditas fuisse Timotheo. IV. Dicunt Scripturam sufficienter instruere vel expressè, immediatè, & per se, vel implicitè, mediatè, & per alium, quia ad Traditiones, & ad Ecclesiam nos remittit.

Verùm hæc omnia effugia sunt hominum veritatis impatientium. Nam ad I. fateor vocabulum, *Omnis*, in Scriptura tripliciter accipi, vel collectivè, vel distributivè, vel intensivè. Collectivè, ut Rom. 3. 19. *Obnoxius est totus mundus condemnationi Dei*, ita dicitur, *Omnis Judæa, omnis terra, omne corpus, omnis vita*, quod Latini potius efferunt per *Totus*, tota Judæa, tota terra, totum corpus, tota vita, Hebræi autem per כָּל, Græci per πᾶς, Distributivè ut quando dicitur *omnis homo, omnis caro, omnis credens*, quod Latinè efferre solet per *quivis*, quivis homo, quævis caro, quivis credens. Intensivè, quando significantur alicujus rei gradus, ut *Deum amabis toto corde*, id est, omnibus cordis viribus, & 1 Cor. 13. 2. *Si habeam totam fidem*, id est, fidem

dem scilicet miraculorum in intensissimo gradu, & Coloss. 1. 9. *impleamini omni sapientia & intelligentia*, id est, sapientia & intelligentia gradibus suis perfecta. Porro ex materia subjecta discernendum est in unoquoque Scripturæ loco quo sensu istud vocabulum sumatur, nec difficile est agnoscere in loco de quo agitur debere summi, non distributivè nec intensivè, sed collectivè, adeo ut sit sensus, *Omnis Scriptura*, id est, tota Scriptura, totum Scripturæ corpus. Non intensivè sumi res ipsa clamat. Non distributivè clamat etiam manifesta ratio, nam quod hîc de Scriptura dicit Paulus, nempe quod sit *utilis ad doctrinam, ad redargutionem &c. ut perfectus sit homo Dei &c.* cuivis Scripturæ particulæ non convenit. Superest ergo ut collectivè sumamus. Ad secundum, Dico nos probè scire vocabulum utile per se solum non significare sufficiens. Nec etiam argumentamur ex hoc vocabulo solo, sed ex toto Pauli contextu, unde evidenter arguitur sufficientia. Nam I. Paulus extendit usum Scripturæ ad ea omnia quæ sunt Pastori & vero Theologo necessaria, ad doctrinam, ad redargutionem, ad correctionem, ad institutionem in Justitia. Quid amplius potest requiri quàm ut fidelis Minister doceat homines sibi commissos veritatem salutarem, errores veritati contrarios refellat, pravitatem vitiorum corrigat, in justitia, id est, vera sanctitate instituat gregem. At hi sunt Scripturæ usus. II. Ne autem aliquis dicat Scripturam ad id quidem inservire, sed non in omnibus, hoc est ex ea nos non posse omnem veritatem salutarem haurire, neque omnes errores refellere, nec omnia vitia corrigere, nec omnes virtutes inspirare, Apostolus addit eam hisce rebus taliter inservire, *ut homo Dei*, id est, Minister, *sit perfectus*,

fectus, & perfectè instructus ad omne bonum opus. Quis non inde colligat sufficientiam? Fac enim Scripturam in quibusdam articulis inservire ad doctrinam, redargutionem, correctionem, & institutionem in Justitia, non tamen in omnibus Religionis Articulis, sed in aliquibus deficere, falsum erit haud dubiè quod Paulus dicit, *hominem Dei per eam perfectum reddi ad omne bonum opus.* Ad tertium, Dico Paulum innuere quidem vers. 14. Timotheum didicisse Doctrinam Evangelicam quam ei concreditam fuisse testatur, scilicet quando ad munus Pastorale vocatus est, sed Doctrinam aliam illam fuisse quam quæ in Scripturis continebatur, hoc est quod nego, nec unquam probabunt Adversarii. Ad quartum, Dico ridiculam esse adversariorum glossam. Quis enim ita unquam locutus est, tu me sufficienter docuisti omnia, non quod omnia me docueris per te ipsum, sed quia ad alium qui me doceret me misisti. Imò ad alium remittere indicium est insufficientiæ, si enim per teipsum me docere posses omnia, non alium indicares. Hoc genus igitur sufficientiæ quam adversarii Scripturæ tribuunt, mera est insufficientia. Ideò Paulus Heb. 7. dicit *Legem irritam factam fuisse propter ipsius infirmitatem & inutilitatem, & nihil consummasse,* & tamen quis nescit Legem nos amandas ad Christum, quia *Padagogus erat ad eum nos ducens* ut dicitur Galat. 3. Ergo amandare ad alium nota est insufficientiæ.

Sunt & alia quædam Scripturæ loca, quæ vulgò proferuntur ad Thesim nostram stabiliendam, ut quod dicitur 1 Cor. 4. *Ut discatis in nobis supra id quod scriptum est non sapere.* Et quod dicitur Galat. 1. *Etiam si nos aut Angelus de cælo Evangelizet præter id &c.* Et quod habetur Esa. 8. *Ad Legem*

Legem & ad Testimonium, quod si non dixerint juxta verbum hoc, non erit eis matutina lux. Et quod habetur Actor. 17. *Beroenses quotidie scrutabantur Scripturas, an hac ita se haberent.* Verum ab his & similibus in hac quaestione abstinendum duco, quoniam facile ab adversariis eludi possunt. Ad I. enim dicent, sensum esse nos non debere de nobis sapere nisi juxta id, quod Deus praecipit in Scriptura, id est, juxta regulas humilitatis quae sunt in Scriptura, & revera is est loci sensus. Hoc autem ad sufficientiam Scripturae non pertinet. Ad II. dicent Evangelisatum nobis esse dupliciter, vel verbo scripto vel non scripto, id est, traditione. Atqui ex hoc loco impossibile est hanc solutionem impugnare. Ad III. dicent per Testimonium debere intelligi Oracula illa quae viva voce proferebantur in Templo, per Urim & Tummim, aut alia quapiam ratione. Ergo hic locus non remittit ad solam Legem scriptam? Ad IV. dicent Beroenses scrutari Scripturas, non quod nihil credendum foret praeter id quod in Scripturis continebatur, sed quia Paulus disputando citabat Scripturas, quapropter ipsi scrutabantur an citationes Pauli forent legitimae.

His igitur omissis duo tantum nobis supersunt argumenta. Unum ductum est ab exemplo Christi & Apostolorum, quotiescunque enim voluerunt probare aliquid, semper adhibuerunt Scripturarum testimonia, nunquam ad traditionem, aut Ecclesiae auctoritatem confugerunt, uni Scripturae addicti. Atque ita exemplo suo nos docuerunt à Scriptura nunquam recedere, sed ex ea dogmata omnia, regulas morum, cultus, aliaque quae ad Religionem pertinent haurire, ac proinde habere Scripturam pro unica & sufficiente norma. Antecedens probatur variis inductionibus, quando

do Christus probare voluit dignitatem suam adversus Phariseos id fecit ex Psal. 110. *Dixit Dominus Domino meo*, &c. Quando voluit probare resurrectionem mortuorum adversus Saducæos id fecit ex verbis Exodi, *Ego sum Dei Abraham*, &c. Quando voluit Discipulis suis probare passionem, & resurrectionem suam, id fecit ex Mose & Prophetis. Idem sæpiùs præstitit, ut videre est in Evangeliiis. Idem præstitit Paulus in materia justificationis, in materia prædestinationis, in materia vocationis Gentilium, &c. Imò ipse Paulus idipsum testatur Actor. 26. *Perstiti in hunc usque diem testificans tum parvis tum magnis, nec quicquam dicens extra ea quæ Propheta ac Moses futura prædixerant.* En Apostolum in Scripturæ terminis se continentem.

Alterum argumentum validissimum ducitur ex eo quod Apostolus Paulus argumentatur à Scriptura negativè, ut videre est Hebr. 1. 5. *Cui dixit unquam Angelorum, filius meus es tu*, unde concludit Christum excellentius nomen sortitum esse, nomine Angelorum. Et vers. 13. *Ad quem autem Angelorum dixit unquam, sede ad dexteram meam*, &c. Hinc concludo Scripturam esse regulam unicam, eamque sufficientem. Si enim id quod non est in Scriptura, non debet haberi pro vero in negotio Religionis, si ex Scriptura possumus argumentari tum positivè tum negativè, consequens est ut ipsa sit regula, & nulla alia sit præter ipsam.

Sed audiamus adversarios pro Thesi sua de insufficientia Scripturæ dimicantes. I. Itaque ita argumentantur apud Bellarminum de verbo Dei non Scripto Lib. 4. Cap. 4. Vel totus Canon Scripturarum simul sumptus est sufficiens, vel singuli Libri per se sunt sufficientes. Posterius

dici non posse variis rationibus probant. Nec prius verum est, alioquin totus Canon esset necessarius ad hoc ut sufficiens doctrina habeatur. Jam autem multi Libri verè Sacri & Canonici perierunt, ac proinde non habuimus hucusque sufficientem doctrinam, si tota sita est in Scripturis. Respondeo an Libri quidam Canonici perierint discussum est in Epistola præcedenti. Ad argumentum dico, singulos Libros per se esse sufficientes nemo nostrum asseruit, totum Canonem simul sumptum esse sufficientem dupliciter intelligi potest, vel ita ut omnes omnino partes Scripturæ sint ad hoc necessariae ut sufficiens habeatur doctrina, vel ita ut quibusdam partibus carere possit illæsa sufficientia. Nos secundum sensum amplectimur, res enim ad salutem necessariae non tantum sufficienter in Scriptura continentur, sed etiam abundanter. Quare multæ sunt Canonis partes quæ, cæteris remanentibus, pertinent ad abundantiam, nec sunt ad sufficientiam necessariae, ut Epistola ad Philemonem, secunda & tertia Joannis: nihil enim est in his Epistolis ad salutem spectans quod non aliunde habeamus. Quamvis ergo concederemus quosdam Libros Sacros periisse, nihil tamen inde de sufficientia Scripturæ detraheretur.

II. Si Christo & Apostolis fuisset propositum, inquit Bellarminus, Verbum Dei coarctandi & restringendi ad Scripturam, rem tanti momenti Christus aperte præcepisset, & Apostoli testarentur se ex Domini mandato scribere, quemadmodum ex Christi mandato in toto orbe prædicarunt. At id nusquam legimus. Deinde, ad prædicandum quidem viva voce, non expectarunt Apostoli occasiones sed potiùs quæsiverunt. At ad scribendum non nisi necessitate quadam coacti sese

sefe applicuerunt. Ergo non de scribendo, sed de prædicando Evangelio primaria intentione cogitarunt: unde sequitur Scripturam non esse sufficientem normam. Præterea, si doctrinam suam scribere ex professo voluissent, Catechismum aut similem Librum confecissent, singuli scripsissent cum singuli haberent curam alicujus Provinciæ, vel certè omnes congregati, communem aliquem Librum edidissent. Respondeo miram esse hac in parte Pontificiorum *Φλυαρίαν*. Fatentur Apostolos nihil scripsisse nisi ex instinctu & inspiratione Spiritus Sancti, quodnam apertius scribendi mandatum desiderant? Sed quoniam apertius desiderant, habeant. Dixit Christus Apostolis, *Docete omnes gentes, Docete eos servare omnia que mandavi vobis. Ecce vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem seculi.* I. *Docete*, tam refertur ad Scripturam quàm ad prædicationem viva voce. II. *Docete omnes gentes*, potius respicit Scripturam quàm prædicationem viva voce, nam Apostoli ad omnes gentes non pertransierunt personaliter, ut viva voce docerent, sed ad omnes pervenerunt scriptorum suorum publicatione. III. *Docete omnes gentes, ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem seculi*, hæc verba important præceptum docendi usque ad finem mundi. At quomodo, quæso, potuerunt Apostoli docere omnes gentes usque ad finem mundi, & in hoc gaudere auxiliatrici præsentia Christi, nisi per scripta sua? Habes ergo scribendi apertissimum mandatum. Ad id quod dicunt ad prædicandum viva voce non expectasse occasiones sed quæsisse. At ad scribendum non quæsisse sed expectasse, & non nisi necessitate coactos scripsisse. Respondeo etiam aliquoties ex occasione, imò ex speciali Providentiæ instinctu necessitate

coactos Apostolos prædicasse, ut patet ex historia prædicationis Petri ad Cornelium, Actor. 10. & ex prædicatione Pauli ad Gentes in Antiochia Pisidiæ, Actor. 13. vers. 46. Contra apparet sæpiùs scripsisse non ex occasione, sed proprio motu, ita Matthæus Evangelium suum, ita Paulus Epistolas ad Romanos, ad Ephesios, ad Philippeneses, ad Hebræos &c. Ita Petrus Epistolas suas. Futile igitur est quod notavit Bellarminus. Interim fateor aliquo sensu posse dici intentionem prædicationis in Christo & Apostolis fuisse primam, scriptionis secundam, nimirum ordine temporis, non ordine dignitatis. Apostolis enim tanquam viris θεοπνεύστis primum usus est Christus ad prædicandum Evangelium viva voce, ut formaretur Ecclesia. Deinde, cum nulli futuri essent usque ad finem mundi viri alii θεοπνεύσται, iisdem Apostolis usus est ad scribendum, ut veritas Evangelica pura, & integra servaretur in scriptis eorum, & extaret perpetua rerum credendarum norma. Si ergo ordinem temporis spectes prædicatio viva voce prior est. At si ordinem dignitatis, prædicatione dignior certè & præstantior est Scriptura. Quod tandem dicunt Apostolos si ex professo doctrinam suam scribere voluissent, scripsisse Catéchismum &c. Absurditatis & audaciæ plenum est, nimirum melius novit Bellarminus, melius norunt Pontificii omnes; qua ratione & forma conscribendum erat Novum Testamentum, jam non dico quàm Evangelistæ ipsimet & Apostoli, sed quàm ipsamet Providentia divina, sub cujus ductu & auspiciis Libros suos composuerunt Discipuli Christi.

III. Ita argumentantur, ad Scripturam solam provocant omnes ferè hæretici. Imo hæreses omnes ex Scripturis malè intellectis ortum habent,
& se

& se tuentur Scripturarum autoritate, & qui volunt solis Scripturis niti facile in varios errores prolabuntur. Ergo non sunt solæ sufficiens norma. Quî enim fieri posset, ut quæ in patrocinium omnium errorum advocantur, eadem sint accommodatissima & aptissima ad omnes errores cavendos. Ita Gregorius de Valentia & alii, sed imprimis Pamelius qui Annotatione 237. in Tertull. præscriptiones ita loquitur ex Quintino, *posteri grata sanè, & pereleganti metaphora Scripturam vocarunt ceream, ejusque cereum nasum dixerè, quia possit ad libitum quocunque flecti. Tamen faciè est enim, imò facilius est ad res Ærophanas & impias probandas detorquere sanctam Scripturam, quàm facile est ex pedibus, ac semipedibus aut Penthemimeribus Virgilianis, Epithalamia, seu quidvis aliud in unum congerere.* Hæc ille. Respondeo I. falsum est omnes ferè hæreticos ad Scripturam solam provocare, eaque sola niti. Ita enim de hæreticis. Irenæus Lib. 3. Cap. 2. *Cum ex Scripturis arguuntur, in accusationem convertuntur ipsarum Scripturarum, quasi non rectè habeant neque sint ex autoritate.* Et Theodoretus in opusculis contra varias hæreses quæ sunt Tomo 2. operum Athanasii, *si videant petitis è Scriptura demonstrationibus stultitiam suam constringi, tum Scripturæ recusant & scopum & usum.* II. At quamvis hæretici provocarent ad Scripturas, ideone Scripturæ essent traducendæ, prout eas traducunt adversarii, quasi faventes erroribus? Abutuntur Scripturis hæretici quemadmodum optimis omnibus rebus abutuntur improbi. In patrocinium errorum suorum eas advocant. Quid tum? Ergone non debent advocari adversus eos, ergo non sunt aptissimæ ad eos confutandos? Hoc est quod pernego. At, inquit, qui solis Scripturis nititur facile in va-

rios errores incidit. Nego, vel si mavis distinguo, qui solis Scripturis nititur, si eas in alienum sensum detorqueat, si iis abutatur in propriam perniciem, is facile in errores incidit. Concedo. Si in vero earum sensu maneat. Nego. Imò si quis bona fide, & adhibita ut par est diligentia, eo tantum animo ut veritatem inveniat, ad Scripturas sese applicuerit, facile cavebit omnes errores. *Erratis*, inquitabat Christus Saducæis, *nescientes Scripturas. Omnis Scriptura*, inquit Paulus, *2 Tim. 3. utilis est ad doctrinam, &c.* Mitto verba Pamelii quæ sine horrore legi non possunt, quæque detegunt internum adversus Scripturam vel odium vel contemptum, & meram impietatem redolent.

IV. Christus, inquiunt, dixit Discipulis suis Joan. 16. *Adhuc multa habeo quæ vobis dicam, sed nunc non potestis portare.* Et Joannes, Joan. 20, & 21. dicit, *multa quidem & alia signa fecit Iesus quæ non sunt scripta in Libro hoc.* Ergo Scriptura non est sufficiens, multa enim traditioni concredita sunt. Respondeo nego consequentiam. Quamvis enim Christus in oratione illa quam habuit ad Discipulos, ante obitum suum, non omnia dixerit, quæ reticuit tunc vel dixit post resurrectionem, vel antea dixerat, quæ postea spiritus in memoriam Discipulorum revocavit, vel spiritus ipse ea docuit juxta illud Joan. 14. *Spiritus Sanctus quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia, & in memoriam revocabit (ὁπμνήσσει) quæcunque dixi vobis.* Ubi hæc duo notanda, *docebit omnia, & in memoriam revocabit.* In memoriam revocabit quæ dixi vobis, & si quæ sunt quæ non dixi, ea ipse vos docebit. Ad locum Joan. 20. & 21. Respondeo illa signa quæ non scripta sunt non esse ad salutem necessaria, ut

ut patet versu sequenti, ubi dicitur, *Hæc autem scripta sunt ut credatis & per fidem habeatis vitam.* Imò neque ex traditione ad nos usque pervenerunt.

V. Argumentantur ex enumeratione multarum rerum quæ in veteri Scriptura non continebantur, quæ tamen ad Religionem pertinebant. Item ex enumeratione aliarum quæ non habentur in Novo Testamento. Item ex enumeratione quorundam quæ utramque Scripturam spectant, quæque ex Scriptura ipsa disci non possunt. In primo ordine sunt I. Remedium pro sceminis ad purgandum originale peccatum, nam Circumcisio erat tantum pro masculis. II. Remedium pro masculis morientibus ante diem Circumcisionis qui erat octavus. III. Modus quo justificabantur à peccato originali aliisque peccatis Gentiles plerique qui Deum verum colebant, nec tamen ad societatem Israelis adjungebantur. IV. Immortalitas animæ. V. Resurrectio corporum. VI. Judicium extremum. VII. Paradisus & Inferi. VIII. Creatio Angelorum, eorumque ordines, IX. Diabolus ejusque creatio. X. Ordo Exorcistarum. XI. Miraculum Piscinæ. XII. Unius hominis rei liberatio tempore Paschatis. XIII. Mixtio aquæ cum sanguine Fœderis. XIV. Asperio sanguinis super Librum Fœderis. XV. Existencia urnæ Mannæ, & Virgæ Aronis in Arca. XVI. Angeli cum Diabolo contentio pro corpore Moïsis. XVII. Enochii Prophetia de ultimo Judicio. In secundo ordine, hoc est eorum quæ non habentur in Novo Testamento ponuntur I. Perpetua Beatæ Mariæ Virginitas. II. Descensus Christi ad Inferos. III. Baptismus parvulorum. IV. Transsubstantiatio. V. Processio Spiritus Sancti ex Filio. VI. Æqualitas trium Personarum in divinis, ca-

rumque per proprietates relativas distinctio. VII. Paschatis celebratio die Dominica. VIII. Purgatorium. IX. τὸ ὁμολογεῖν. X. Chrisma. XI. Mixtio aquæ in Calice Eucharistiæ. XII. Sabbathi in Dominicam diem mutatio. XIII. Adventus Enoch & Eliæ ante Judicium extremum. XIV. Doctrina Sacramentorum. XV. Peccatum originale. XVI. Quod Pater sit ingenitus. XVII. Divinitas Spiritus Sancti, ejusque adoratio. XVIII. Non iterandum esse Baptisma. XIX. Symbolum fidei esse factum ab Apostolis. XX. Antichristum venisse. XXI. Multorum Sacramentorum formæ. In tertio ordine collocantur I. hoc dogma, quod sit aliqua Scriptura divina, quod ex Scriptura ipsa stabiliri nequit. II. Quales sint Libri hujus Scripturæ divinæ, an hi vel illi. III. Quod hi Libri non sint supposititii, sed veri, hoc est, verbi gratia, quod Evangelium Marci, sit Marci, & non alius.

Respondeo, adversariorum ingenia nugarum esse feracissima, nihil enim est solidi in tam ampla verbositate, nihil fani. Recolamus paucis hæc omnia, ac primùm quæ in primo ordine collocantur. I. Remedium pro sceminis externum nulum erat, nisi quod censebantur circumcisæ in Circumcisione masculorum. Remedium internum quo salvabantur Fides erat & vera Sanctitas, ut fiebat in masculis. Itaque si remedium externum quærent, quærent Idæam Platoniam. II. Remedium pro masculis morientibus ante Circumcisionem erat ipsamet clausula Fœderis pacti cum Abrahamo, *Ero Deus tuus & seminis tui*. Ac proinde continebatur in Scriptura. III. Modus justificationis Gentilium qui verum Deum colebant, erat ipsemet quo Abrahamus justificatus, est etiam tunc cum erat in præputio, nimirum vera fides
in

in Deum, quod in Scriptura continebatur, *Abraham credidit Deo, & ei imputatum est ad iustitiam.* IV. Immortalitas animæ erat fundamentum necessarium Religionis, ac proinde ex ipsamet Religione necessario concludebatur. Interim continebatur in his verbis, *Ero Deus tuus*, non enim Deus est Deus mortuorum, inquit Christus, sed viventium. V. Idem dicendum de resurrectione mortuorum, quam Christus ex hoc loco concludit adversus Saducæos. VI. Judicium extremum facile concluditur ex Genes. 18. ubi Abrahamus dicit Deo, *an Judex totius Terræ non exerceret jus,* VII. Paradisus & Inferi ex eodem loco concluduntur, si enim Deus est Judex totius Terræ, ergo post mortem debet esse justorum præmium, injustorum pœna. VIII. Creatio Angelorum concluditur tum ex eo quod Deus in Libris Mosis fixè dicitur Creator totius Universi, tum ex eo quod Angeli dicuntur Angeli Dei id est, Ministri ejus, quod nullo jure diceretur si Angeli essent æterni. IX. Diabolus multoties in Libris Mosis innitur, ac præsertim in Historia tentationis Adæ sub nomine Serpentis, ejusque creatio à Deo sufficienter concluditur, ex eo ipso quod Deus eum judicavit & condemnavit, in Historia Lapsus Adæ. X. Ordo Exorcistarum est articulus fidei ridiculus. Itane Pontificii ludunt in re seria? Nimirum actum est de fide Veterum nisi constet eos scivisse & credidisse ordinem Exorcistarum. Valeant nugæ. XI. Idem dico de miraculo Piscinæ, egregiis, si Deo placet, fidei articulus. XII. Idem de homine liberando festo Paschatis. XIII. Idem de mixtione aquæ cum sanguine fœderis. XIV. Idem de aspersione Libri Fœderis. XV. Idem de Urna Mannæ & Virgæ Aronis in Arca. XVI. Idem de Angeli cum Diabolo contentione pro corpore

Mosis. XVII. Idem de Prophetia Enochi. Hæc-
cine ad fidem pertinent, adeo ut si in Scripturis
Veteris Testamenti non reperiantur, periclitetur
Scripturarum earum sufficientia? Veniamus ad ea
quæ in secundo ordine ponuntur, quæ in Novo
Testamento non extant. I. Est perpetua Virgi-
nitas Beatæ Mariæ. Respondeo Christum esse na-
tum de Virgine, ac proinde Beatam Mariam fuisse
Virginem ante partum & in partu, hoc est, viro in-
tactam, articulus est fidei qui in sacris litteris aper-
tè continetur. Virginem fuisse post partum, id est, per
totam vitam perseverasse à viro intactam, articulus
est non fidei, ideoque in Scriptura non exprimi-
tur, sed est Historiæ Ecclesiasticæ articulus, quem
à traditione habemus, quemque fide humana cre-
dimus, utpote qui valdè consentaneus sit piete-
ti Christianæ, & ratione maximè probabili nita-
tur. Disertè Basilius hoc ipsum posuit extra fidei
articulos, Homilia de Nativitate Domini. II. Est
Descensus Christi ad Inferos. Respondeo si de
descensu Christi locali ad Inferos, id est, ad Lim-
bos Patrum intelligant, ut revera intelligunt,
nil mirum si in Scriptura non habeatur, cum is
descensus fabula sit & humanum commentum.
III. Baptismus parvulorum. Resp. Is ex Scriptu-
ra probatur, ut videbis in Catechismo sectione 50.
IV. Transsubstantiatio. Resp. Benè est quod
Melchior Canus qui hanc ponit inter articulos
qui in Scriptura non habentur, agnoscat Trans-
substantiationem ex Scriptura non posse proba-
ri. Imò nunquam ex Scriptura probabitur, quia
error est mentis humanæ malè sanæ. V. Procef-
sus Spiritus Sancti ex Patre & Filio. Respondeo
Quæstio est Theologica inter Græcos & Latinos
agitata, in qua Latini ex Scriptura argumen-
tantur valdè probabiliter, non tamen necessariè.

Ideo

Ideo ad fidem non pertinet, sed reponi debet inter appendices fidei probabiles. Apprimè enim distinguenda sunt ea quæ de fide sunt, & ea quæ ad fidem probabiliter referuntur. Quæ in verbo Dei habentur expressè, aut ex eo deducuntur necessaria consequentia, de fide sunt; quæ autem ex eo deducuntur probabili tantum consequentia, non propriè de fide sunt, sed sunt appendices quædam fidei probabiles, quæ à nobis probabiliter tenentur. Et in his est processio Spiritus à Filio. IV. *Æqualitas personarum Trinitatis*, earumque per proprietates relativas distinctio. Resp. De fide est unicam esse Dei essentiam, tres personas esse in hac una essentia, Personas Divinas esse inter se distinctas, æquales esse & coæternas, quæ omnia ex Scripturis demonstrantur. Demonstratur iterum Patrem generare Filium, Filium à Patre generari, Spiritum à Patre procedere. Patrem esse primam personam ordine, Filium secundam, Spiritum Sanctum tertiam; at hæc, ni fallor, sufficiant ut habeamus personarum æqualitatem, & distinctionem relativam. VII. *Paschatis celebratio die Dominica*, non 14. Lunæ. Resp. Hoc ad disciplinam Ecclesiasticam pertinere, non ad fidem, ac proinde vana est instantia. VIII. *Purgatorium*. Lutherus enim, inquit Bellarminus asserit se credere Purgatorium, interim alibi dicit Purgatorium ex Scriptura probari non posse. Resp. revera Purgatorium non est in Scriptura, quia merum est figmentum. IX. τὸ ὁμοῦσιν. Resp. *Consubstantialitas Personarum* in divinis faciliè probatur ex Scripturis, etiamsi vocabulum ὁμοῦσιν non reperiatur totidem litteris expressum. At quid inde, modo res ipsa in Scriptura habeatur? haberi autem certum est. X. *Chrisma*. Resp. valeat vestrum Chrisma,

ma, superstitiosus ritus. Quamquam ex eo ipso quod sit ritus, ad Ecclesiasticam disciplinam non ad fidem deberet referri, nec in exemplum adferri. XI. Mixtio aquæ in calice Eucharistiæ. Resp. Ritus iste est fateor perantiquus, sed ritus tamen, in quo adhibendo, vel à quo abstinendo potest Ecclesia uti libertate & autoritate sua, interim ad fidem non pertinet. XII. Sabbathi mutatio in Dominicam diem. Resp. Etiam si hic articulus ad Ecclesiasticam disciplinam pertineat, ac proinde malè ab adversariis adducatur in testimonium insufficientiæ Scripturæ quia res disciplinæ non sunt de fide, & relictæ sunt libertati & prudentiæ Ecclesiæ, sub hac generali cautione, quod omnia debeant fieri ordine, & superstitiones fugiendæ, habetur tamen in Scriptura, etiam demonstrativè. Nam ex una parte habes Sabbathi abolitionem Coloss. 2. totidem verbis, ex altera habes, Congregationes Ecclesiasticas factas die Dominica Actor. 20. 7. Et 1 Cor. 16 2. Collige hæc duo: celebratio Sabbathi Judaici abolita est, primus hebdomadis dies Ecclesiæ congregationibus dicatus est, ergo mutatum est Sabbathum in Diem Dominicam. XIII. Adventus Eliæ & Enoch ante Judicium extremum. Resp. Bellus sanè hic articulus fidei, & acumine Stapletoni, qui ipsum protulit, dignus. Commentum ridiculum. XIV. Doctrina Sacramentorum. Resp. At Doctrina Sacramentorum in Scriptura est, si de genuinis agatur Sacramentis. Pseudo-Sacramenta quidem Ecclesiæ Romanæ nusquam in ea reperiuntur, sed quid ad nos. XV. Peccatum originale. Resp. Miror Stapletonum Jesuitam peccatum originale non invenisse in Scriptura. Nos tamen invenimus, Augustinus etiam invenit adversus Pelagianos. XVI. Quod Pater

Pater sit ingenuus. Resp. Et hic articulus in Scriptura est, prima enim Divinitatis persona à nemine generatur, alioquin non esset prima, at Pater in Scriptura ponitur ut prima. XVII. Divinitas Spiritus Sancti, ejusque adoratio. Resp. Cæcutiunt, qui in Scriptura Divinitatem Spiritus Sancti non vident, nec ejus adorationem quæ ex Divinitate necessario sequitur. XVIII. Non iterandum Baptisma. Resp. Non iterandum baptisma ex Scriptura facile probatur, I. ex Analogia Circumcisionis, II. Ex regenerationis nomine quo insignitur in Scriptura, una enim est regeneratio, sicut una generatio. III. Ex natura ipsius baptismatis, quod est signum primæ inscriptionis nostræ in Christo, signum receptionis nostræ in Fœdere Dei. At non inserimur in Christo pluries, neque pluries recipimur in Fœdere Dei. XIX. Symbolum fidei esse factum ab Apostolis. Resp. Nego id esse de fide. Res quæ symbolo continentur sunt de fide, & abundè ex Scripturis probantur. At symbolum ipsum factum esse ab Apostolis non tantum non est de fide, sed forsan ne verum quidem veritate historica. XX. Antichristum venisse: Resp. Ex Scriptura constat Antichristum venturum, qui caracteribus suis ita designatur ut non sit difficilis agnitu. Itaque si quis novissimis hisce temporibus reperitur in quem characteres Antichristi prout in Scriptura depingitur conveniant, idem est ac si Scriptura clamaret, is est, quemadmodum Vetus Testamentum clamabat de Jesu, is est Messias, non quod totidem verbis id diceret Vetus Scriptura, sed quia Jesu conveniebant perfectissime characteres Messie in Veteri Testamento depicti. XXI. Multorum Sacramentorum formæ. Resp. Duo ex Scriptura sunt Sacramenta, Baptismus & Eucharistia, quorum formas

mas in eadem Scriptura habemus sufficienter. Si adversarii in eorum celebratione multa de suo addiderunt, si alia etiam, Sacramenta his duobus adiecerunt, præter Scripturæ autoritatem, ipsi viderint, nihil ad nos, neque ad Scripturæ sufficientiam.

Superiunt articuli tertii ordinis, qui utramque communiter Scripturam tam Veterem quàm Novam respiciunt, & hi ex Bellarmino tres sunt. Primus est, Quod sit aliqua Scriptura Divina, nam hoc ex Scriptura ipsa sufficienter probari non potest. In Alcorano enim Mahometi, (ipsissima sunt Bellarmini verba) passim legimus ipsum Alcoranum de cœlo à Deo missum, & tamen ei non credimus. Respondeo absurdissimè à Bellarmino hunc articulum positum esse. Nam in hac quæstione, an Scriptura sit norma sufficiens credendorum, supponimus utrinque Scripturam esse normam, nam frustra de sufficientia quæreretur, si de norma non constaret, ac proinde supponimus Scripturam esse Divinam, non enim esset norma, si non esset Divina. Supponimus nos utrinque esse Christianos & fidem habere Divinitati Scripturæ. Hoc igitur, nempe Scripturam esse Divinam extra controversiam est inter nos in hac disputatione, alioquin non foret disputatio cum Christianis, sed cum Atheis, aut cum merè infidelibus. Atqui supposito inter nos quod Scriptura sit Divina, malè inter articulos insufficientiæ Scripturæ ponitur ipsamet Scripturæ Divinitas, nam quæstio versatur circa alios articulos, excepto hoc uno qui supponitur, quemadmodum si quæratur an prædium aliquod sufficiat ad nutriendam familiam, supponitur prædium esse, & aliquos reddere proventus, quæritur tantum an sufficiat necessitati familiæ. Verùm & de hoc etiam, unde

unde nobis constat Scripturam esse Divinam, agemus in sequentibus. II. Articulus est, Qualis sint libri hujus Scripturæ, an hi vel illi. Respondeo de hoc etiam agemus in sequentibus, ubi de Apocryphis, & de libris verè Canonicis. III. Quod libri Scripturæ non sint supposititii, sed reverà sint eorum Authorum quorum nomina præferunt. Respondeo hic articulus non pertinet propriè ad fidem, sed ad Historiam Ecclesiasticam. Nam quamvis non sciam Divinitus Evangelium Marci esse Marci, aut Epistolam ad Hebræos esse Pauli, manet tamen fides mea integra, tam circa hos libros, quos credo verè Divinos, & à viro θεοπνευστω compositos, ut ut nomen autoris ignorem, quàm circa res ipsas in his libris contentas, quas Divinas credo. Interim tam certis argumentis probatur libros Scripturæ esse eorum quorum præferunt nomina, ut à nemine sano dubitari non possit, quod de libris Vetus Testamenti novissimè demonstravit Huetus. Atque ita terminatur quæstio de sufficientia Scripturæ, cui multum affinis est ea quæ est de Traditionibus, ad quam immediatè si Deus annuerit transitum faciemus. Valetudinem tuam cura. Totus tuus

L E T T R E XLII.

A U M E M E.

De Paris le 17 de Juillet 1679.

Ceux qui n'ont pas osé nier , M. T. C. F. que l'Ecriture soit la règle des choses que nous devons croire, & par conséquent, le premier principe où la foi se termine; ce que l'on doit croire d'abord, & à cause de quoi l'on doit croire; ceux-là même mettent tout en œuvre, pour en diminuer l'autorité dans l'esprit des hommes, ne pouvant pas l'en dépouiller entièrement. De là vient, comme nous l'avons déjà vû, que plusieurs des Docteurs de la Communion de Rome, & particulièrement Bellarmin, soutiennent, que le Canon des Ecritures, tel que nous l'avons aujourd'hui, n'est pas entier, plusieurs de ses parties intégrantes en ayant été rétranchées: car ils prétendent que plusieurs des livres sacrez se sont perdus. De là vient encore, que plusieurs autres Docteurs soutiennent, comme nous l'avons fait voir aussi, que le Texte Sacré a été corrompu & falsifié dans les sources mêmes, c'est-à-dire, dans les livres Hébreux & Grecs, en sorte qu'il n'y a rien de certain dans l'Ecriture; à moins que le jugement & l'autorité de l'Eglise n'interviennent. De là vient enfin, que la plupart des Adversaires, pour ne pas dire tous, nient, d'un même consentement, que l'Ecri-

l'Ecriture seule soit la règle de la foi, & des choses qui regardent la Religion, ou pour mieux dire, que ce soit une règle suffisante. Car, comme je l'ai remarqué dans ma première Lettre, ils veulent qu'il y ait une double parole de Dieu, révélée d'une manière surnaturelle, l'une écrite & l'autre non écrite, chacune desquelles étant prise à part, ne peut être qu'une règle en partie, au lieu qu'étant jointes ensemble, elles font une règle totale, une règle suffisante & parfaite. Voici donc ce que nous avons à traiter dans notre troisième Question; C'est de sçavoir, *Si l'Ecriture est la règle suffisante & unique dont nous nous devons servir, pour décider immédiatement, & par elle même, les controverses qui regardent la foi & les mœurs.* C'est ce que nous affirmons, & que nos Adversaires nient.

Pour ce qui regarde l'état de la Question, il faut, I. prendre garde à ces deux termes, *suffisant & unique*; car une chose peut bien être un moyen suffisant, & n'être pas, cependant, un moyen unique. Par exemple, un chariot de voiture est un moyen suffisant pour faire un voyage, mais ce n'est pas l'unique moyen, il y en a d'autres. Or quand nous disons, que l'Ecriture Sainte est une règle suffisante, nous entendons que c'est la seule à laquelle on se doit tenir, & qu'il n'est pas permis à des Chrétiens, sans commettre un crime, d'avoir recours à aucune autre.

Il faut remarquer, II. que ce terme de *Suffisant* est employé ici pour une plus grande précaution: car comme plusieurs de nos Docteurs ont dit quelquefois, qu'il s'agissoit, dans cette dispute, de la perfection, ou de l'imperfection de l'Ecriture, ceux de la Communion de Rome se sont

plaints, en même tems, qu'on leur faisoit injure, qu'on les acusoit injustement de dire que l'Ecriture fût imparfaite; & ils ont déclaré hautement que c'étoit une fausseté. Car enfin, ont-ils dit, quoi que l'Ecriture ne soit pas une règle totale; quoi qu'elle ne soit pas nôtre unique règle, il ne s'ensuit pas toutefois que ce soit une règle imparfaite, puis qu'elle est autant parfaite que le peut être une règle qui n'est parfaite qu'en partie. Ainsi, quoi que la tête ne soit pas tout le corps, elle ne laisse pas d'être parfaite, non, à la vérité, par rapport au corps entier, mais par rapport à elle même, c'est-à-dire, entant qu'elle est le membre d'un seul corps. Cependant, je ne voi pas bien quel est le sujet de cette plainte. Car ceux qui assûrent si hardiment, que l'Ecriture ne contient pas tout ce qui regarde la foi; ceux qui assûrent qu'elle n'est pas la règle suffisante des choses que nous devons croire, comme le fait, en autant de termes, le Jésuite Gregoire de Valence; ceux-là, dis-je, ne nient ils pas, en cela, que l'Ecriture soit une règle parfaite; & en même tems, n'assûrent-ils pas, que c'est une règle imparfaite? Ainsi je conclus, qu'ils attribuent de l'imperfection à l'Ecriture, au moins, par rapport à ce qu'elle est une règle. Mais afin de ne consumer pas nôtre tems en des disputes, qui ne sont que des disputes de mots, je croi qu'il vaut mieux proposer la question comme je l'ai déjà proposée, qui est, de sçavoir, *Si l'Ecriture est une règle suffisante, & si ce doit être nôtre seule règle.*

Il faut observer III. qu'il s'agit ici de l'état ordinaire où l'Eglise se trouve aujourd'hui. Car nous ne nions pas, que si Dieu vouloit, il ne pût conserver la foi pure & exempte d'hérésies,
par

par d'autres moyens que par celui de l'Ecriture. Nous ne nions pas même que du tems des Patriarches, avant que la Loi eût été donnée par Moïse, Dieu n'ait conservé la foi & la Religion, sans le secours de l'Ecriture. Dans ce tems-là, l'Eglise se pouvoit passer de ces livres, sans que cela fit aucun préjudice à la Religion : car enfin, les matieres de foi étoient alors réduites à un petit nombre d'articles ; l'Eglise n'étoit composée que d'un très-petit nombre de personnes ; Dieu se révéloit à son Eglise par des moyens extraordinaires, par des visions, par des songes, par des révélations immédiates ; il envoyoit fréquemment des Anges, & les personnes divinement inspirées étoient des personnes qui vivoient long-tems. Mais aujourd'hui les choses vont d'une autre maniere ; les matieres de Religion se sont extrêmement multipliées ; l'Eglise contient dans son sein un nombre infini de personnes ; elle n'a ni nouvelles révélations, ni songes, ni visions, ni commerces immédiats avec Dieu, ni hommes divinement inspirez ; une seule Ecriture lui tient lieu de toutes ces choses. C'est pourquoi nous disons, que dans l'état où nous nous trouvons aujourd'hui, l'Ecriture est la règle de nôtre foi, & qu'elle est seule suffisante pour conserver la Religion.

Il faut remarquer IV. qu'il y a plusieurs Docteurs de la Communion de Rome qui ne nient pas que l'Ecriture soit la règle suffisante de nôtre foi : Si l'on s'exprime de cette maniere, ils ne font pas difficulté d'accorder la chose. Mais ce n'est qu'un jeu de paroles, car lors qu'ils nous accordent cela, voici de quelle maniere ils l'entendent. Ils disent que l'Ecriture est une règle suffisante, non que, par elle-même, & im-

diatement, elle nous enseigne tout ce qui appartient à la foi, mais parce qu'elle nous envoie ou à l'Eglise ou à la Tradition. Ils prétendent qu'il en soit de l'Ecriture, comme des Lettres de créance que nous adressons à quelcun, par un Envoyé, car comme ces Lettres lui apprennent ce que nous voulons qu'il sçache, non qu'elles contiennent les choses mêmes, mais seulement, par cette raison, qu'elles renvoyent celuy à qui nous les adressons, à l'Envoyé, qui l'informe de ce dont ils s'agit, de même, disent-ils, Dieu nous renvoie, par l'Ecriture, à la Tradition & à l'Eglise. Pour ôter donc toute sorte d'équivoque, nous avons ajouté dans l'état de la question, ces paroles; *Immédiatement & par elle-même.*

Ces choses étant ainsi remarquées, voicy quel est nôtre premier argument. Si la véritable félicité de l'homme, si la véritable prospérité dépend de la méditation & de l'observation de l'Ecriture; si par l'Ecriture nous avons la foy en Jesus-Christ, la foy qui nous suffit pour être sauvés; si par elle nous avons la sagesse qui nous conduit à la vie éternelle; il s'ensuit que l'Ecriture contient toutes les choses qui sont nécessaires au salut, & que, par conséquent, elle est la règle suffisante & de nôtre foy & de nos mœurs. Car enfin, si elle ne contenoit pas toutes les choses qui sont nécessaires au salut, elle ne seroit qu'une règle en partie, elle ne seroit qu'une règle insuffisante, & il seroit faux de dire que ce fût par elle que nous eussions la vie & la félicité. A la vérité, elle concourroit en partie à nôtre salut, puis qu'elle y concourroit avec les Traditions & les décisions de l'Eglise: mais ce ne seroit pas simplement par elle que nous obtiendrions la vie éter-

éternelle. Je prouve l'antécédent par les paroles de Pſeume premier : *O que bienheureux est le personnage dont le plaisir est en la Loi de l'Eternel , & qui médite nuit & jour en sa Loi. Car il sera comme un arbre planté près des ruisseaux d'eaux courantes , qui rend son fruit en sa saison , & dont le feuillage ne se flétrit point ; tout ce que fera un tel personnage prosperera.* Je le prouve par les paroles du Pſeume 119. vers. 1, 2. *O que bienheureux sont ceux-là qui sont entiers en leur voye , qui cheminent en la Loi de l'Eternel ! O que bienheureux sont ceux qui gardent ses témoignages !* Je le prouve encore par ce que dit Saint Paul à Timothée. 2 Timoth. 3. vers. 15. *Dés ton enfance , tu as connoissance des saintes Lettres , lesquelles te peuvent rendre sage à salut , par la foi qui est en Jesus-Christ.* Enfin, je le prouve par ce qui est dit dans le Chap. 20. de l'Evangile selon Saint Jean, vers. 31. *Mais ces choses sont écrites , afin que vous croyiez que Jesus est le Christ , le Fils de Dieu , & qu'en croyant , vous ayez vie par son Nom.*

Les Adversaires répondent qu'il ne s'agit dans ces passages , des Pſeaumes & de Timothée , que de l'Ancien Testament , & qu'ainsi on ne peut rien conclure de là , puis qu'il s'ensuivroit , que l'Ancien Testament seroit une règle suffisante , & que le Nouveau seroit inutile : mais cette réponse n'est qu'une pure chicanerie. J'avouë qu'il s'agit là de l'Ancien Testament , comme cela paroît par les passages des Pſeaumes : & pour ce qui regarde le passage de la seconde Epître à Timothée , il est évident , que ces saintes Lettres , dont Timothée avoit eu connoissance , dès son enfance , étoient sans difficulté , celles de l'Ancien Testament. Or si ces choses sont dites de

l'Ancien Testament, à combien plus forte raison, doivent-elles être dites de l'Ancien & du Nouveau Testament ensemble. Il s'ensuit donc, disent-ils, que le Vieux Testament est une règle suffisante. Je distingue. Le Vieux Testament a été une règle suffisante, pendant tout le tems que l'Eglise n'a point eu d'autre Ecriture; cela est très-veritable. Ainsi, il étoit une règle suffisante, du tems de David, & même du tems que Saint Paul écrivoit à Timothée. Mais aujourd'hui qu'une nouvelle Ecriture est survenue, on ne pourroit pas bien dire que le Vieux Testament soit une règle suffisante, & on ne le sçauroit conclurre des passages dont on vient de parler. Mais, dira-t-on, du tems même dont Saint Paul parloit, lors qu'il écrivoit à Timothée, il avoit paru une nouvelle Révélation, sçavoir, l'Evangile. Donc l'Ancien Testament n'étoit pas dans ce tems-là une règle suffisante. Je réponds, que du tems de l'enfance de Timothée, dont il est parlé dans ce passage de Saint Paul, il avoit paru une nouvelle Révélation, que Jesus-Christ & ses Apôtres avoient annoncée, mais elle n'étoit pas encore pleinement reçue dans l'Eglise; elle devoit seulement y être reçue: c'étoit encore une dispute que Jesus-Christ & ses Apôtres avoient agitée, pour obliger l'Eglise à la recevoir. Il faut donc distinguer trois tems, le premier, celui auquel il n'y avoit dans l'Eglise aucune Révélation, que celle de l'Ancien Testament; le second, celui auquel il avoit paru, à la vérité, une nouvelle Révélation, mais une Révélation qui n'étoit pas encore reçue dans l'Eglise, & que les Apôtres travailloyent à faire recevoir; & le troisième, celui auquel cette Révélation a été mise par écrit, & ajoutée à l'An-

L'Ancien Testament, après l'établissement du Christianisme. Pour ce qui regarde le premier tems, il est très-certain que l'Ecriture du Vieux Testament étoit une règle suffisante, tant parce qu'elle contenoit toutes les choses qu'il étoit nécessaire de croire alors, que parce que les choses qui étoient alors nécessaires à salut n'avoient besoin que de ce degré de lumière de foy, qui étoit contenu dans le Vieux Testament. Je parle de degrez de lumière de foy, parce qu'autre chose est la lumière de la foy, & autre chose la persuasion de la foy. La lumière de la foy regarde la clarté, ou l'obscurité de la connoissance; & la persuasion, la fermeté, ou la foiblesse du consentement. A l'égard de la persuasion, la condition de la foy, sous l'Ancien Testament, a été la même que sous le Nouveau, mais ce n'a pas été à l'égard de la lumière. Car, sous l'Ancienne Loy, les fidèles n'étoient obligés de connoître les objets de la foy, que dans ce degré de lumière qui étoit révélé dans l'Ancienne Ecriture: au lieu que sous la Nouvelle, nous sommes obligés de les connoître plus clairement, parce qu'ils nous sont revelez plus clairement dans la nouvelle Ecriture. Pour ce qui regarde le second tems, sçavoir, celui auquel une nouvelle Révélation devoit être introduite dans l'Eglise, il est très-certain aussi que l'Ancienne Ecriture étoit alors une règle suffisante, & qu'elle servoit, comme telle, pour introduire cette nouvelle Révélation: car on tiroit du Vieux Testament, des argumens, pour prouver la vérité & la divinité de l'Evangile. De là vient que Saint Paul assure, Actes 26. *Qu'il n'a rien dit, que ce que les Prophètes & Moïse avoient prédit devoir arriver.* Et c'est aussi par rapport à cet usage, que

les Anciennes Ecritures sont considérées dans le passage de Saint Paul à Timothée. Enfin, pour ce qui regarde le troisième tems, sçavoir, celui auquel une nouvelle révélation a été introduite dans l'Eglise, & rédigée par écrit, on a fait alors, de l'un & de l'autre Testament, un seul Canon de l'Ecriture; une seule règle suffisante

Quant au passage de S. Jean 20. les Adversaires répondent 1. qu'il s'agit seulement, dans cet endroit-là, des Miracles que Jesus-Christ avoit faits, entre lesquels Saint Jean en avoit choisi quelques uns qui pouvoient suffire, pour persuader que Jesus-Christ a été le Fils de Dieu: & qu'ainsi, on étend mal à propos ce passage jusques aux choses qu'il est nécessaire de croire, comme si l'Ecriture sainte les contenoit toutes généralement. Ils répondent, 2. que Saint Jean ne parle pas de toute l'Ecriture, mais seulement des choses qu'il avoit écrites lui-même, & qu'ainsi, par cette raison, on a tort de les étendre à toute l'Ecriture. Enfin, ils répondent, 3. que lors que Saint Jean dit, que ces choses ont été écrites afin que nous croyions, & qu'en croyant nous ayons la vie éternelle, il a voulu marquer seulement que les choses qu'il avoit écrites se devoient rapporter à nôtre salut; qu'elles étoient un des moyens qui étoient réquis pour aider les hommes à se sauver, mais que ce moyen seul ne suffisoit pas. Certainement, ces réponses là ne sont pas capables de satisfaire: car pour la première, je dis, qu'à la vérité, S. Jean parle bien des Miracles que Jesus-Christ a faits, comme cela paroît par le verset précédent, mais que cependant ces paroles; *ces choses sont écrites &c.* Doivent être étendues aux autres choses qui ont été
écri-

écrites : & en effet Cyrille d'Alexandrie les étend
 jusques là dans le dernier Chapitre du 12. Livre
 sur S. Jean. *Toutes les choses*, dit-il, *que le Sei-*
gneur a faites n'ont pas été écrites, mais seulement
celles que ceux qui les ont écrites ont jugé être suffi-
santes pour les mœurs & pour les dogmes, afin qu'é-
tant rendus éclatans par une véritable foi, par les
œuvres & par la vertu, nous parvenions au Royau-
me des cieux. C'est ainsi que l'étend encore Saint
 Augustin dans le Traité 49. sur Saint Jean. *Le*
Saint Evangeliste témoigne, dit il, *que le Seigneur*
Jesus-Christ a dit & fait plusieurs choses qui n'ont
pas été écrites. Or on a choisi, pour être écrites,
 celles qui sembloient être suffisantes pour le salut de
 ceux qui croyoient. Et cela se trouve conforme à
 la raison : car si ces choses sont écrites afin que nous
 croyons que Jesus-Christ est le fils de Dieu, &
 que par la foy en son Nom, nous ayons la vie é-
 ternelle, elles se doivent étendre, sans doute,
 plus loin qu'aux Miracles, car les seuls Miracles
 ne suffisoient pas pour engendrer la foy salutaire en
 Jesus-Christ. Moïse a fait beaucoup de Miracles,
 mais nous ne croyons pas pourtant que Moïse ait
 été le Fils de Dieu, ou que nous ayons par Moy-
 se la vie éternelle. Quant à la seconde réponse,
 je dis, que quand même nous accorderions que
 Saint Jean ne parle que des choses qu'il a écrites
 dans son Evangile, il seroit pourtant vray de di-
 re, que ces choses jointes à l'Ancien Testament,
 étoient suffisantes pour le salut : car l'Evangile
 de Saint Jean est un abrégé très-parfait de toute
 la Religion Chrétienne. Tout le monde sait que
 Saint Jean fût le dernier, de tous les Evangelistes
 & de tous les Apôtres, qui se disposa à écrire.
 Ainsi, lors qu'il dit, *ces choses sont écrites*, il ne
 veut pas parler simplement de son Evangile, mais

de tous les autres Livres du Nouveau Testament qui paroïssøient déjà dans l'Eglise. D'où il faut nécessairement conclurre ; que ces paroles se doivent étendre à toute l'Ecriture. Enfin, pour ce qui regarde la troisième Réponse, je dis que c'est un pur subterfuge, & une vraie chicanerie ; si l'Ecriture n'étoit pas un moyen suffisant pour le salut, il seroit faux de dire simplement & absolument, que *c'est par elle que nous avons la vie éternelle*.

Il y a plusieurs de nos Théologiens, du nombre desquels est Chamier, qui outre les passages que nous avons citez, employent aussi celui du 5. de Jean, dans lequel Jesus-Christ parle ainsi aux Juifs : *Enquerez-vous des Ecritures, car c'est par elles que vous estimez avoir la vie éternelle*. D'où ils concluent, que du sentiment des Juifs, lequel Jesus Christ approuve, l'Ecriture est une règle suffisante, puis que c'est par elle que nous avons la vie éternelle. Mais dans ce passage, comme il est évident, Jesus-Christ parle du sentiment des Juifs ; *Vous estimez*, leur dit-il, or les Juifs, outre l'Ecriture, admettoient aussi les Traditions qu'ils appelloient la Parole non écrite. Il est donc constant, que de ce passage, où il s'agit du sentiment des Juifs, on ne peut pas bien conclurre que l'Ecriture soit suffisante. Je croi donc qu'on ne doit point se servir de ce passage dans cette dispute ; j'ai voulu vous avertir de cela, en passant.

• Notre second Argument est tiré des passages où la perfection & la suffisance de l'Ecriture sont démontrées. Le Prophète David dit dans le Pseaume 19. 8. *Que la Loi de l'Eternel est entiere, & qu'elle restaure l'ame. Par quel moyen*, s'écrie le même Prophète, Pseaume 119. 9. *le jeune hom-*

me rendra-t-il pur son chemin, ce sera, en y prenant garde, selon ta Parole. Vous n'ajouterez rien à la Parole que je vous commande, est il dit dans le Chap. 4. du Deuteronomie, vers. 2. & vous n'en diminuerez rien, afin de garder les commandemens de vôtre Dieu, lesquels je vous commande. Et dans le Chap. 12. du même Livre vers. 32. Vous prendrez garde à faire tout ce que je vous commande. Tu n'y ajouteras rien par dessus, & n'en diminueras rien. Vous prendrez garde à faire comme l'Eternel vôtre Dieu vous a commandé; vous ne vous en détournerez ni à droite ni à gauche. Deuter. 5 32. La même chose se trouve répétée, Deuter. 17. & 28. Josué 1. & 23. Et on lit dans la 2. Epître à Timothée 3. 16. Que toute l'Ecriture est divinement inspirée, & profitable à endoctriner; à convaincre, à corriger, & à instruire selon justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli, & parfaitement instruit à toute bonne œuvre. La suffisance de l'Ecriture est, comme l'on voit, invinciblement démontrée par ces passages. En effet, comment ne seroit-elle pas suffisante pour le salut, puis qu'elle est parfaite & qu'elle restaure l'ame; puis qu'elle purifie nos sentiers; puis qu'il n'y faut rien ajouter, ni en retrancher la moindre chose; puis qu'il n'est pas permis de s'en détourner tant-soit-peu; puis qu'elle sert à former la foi, & à refuter les erreurs; à corriger les mauvaises mœurs, & à produire la véritable sainteté; puis qu'en un mot, elle peut, non seulement, rendre le fidèle accompli, mais rendre parfaits les Ministres, & ceux qui conduisent l'Eglise? Or toutes ces choses se trouvent dans les passages que nous venons de citer. Voyons toutefois, ce que répondent nos Adversaires.

Ils

Ils répondent au passage du Pseaume 19. où il est dit, que la Loi de l'Eternel est entiere, que cela veut dire, qu'elle est sans tache; qu'elle est sans aucun défaut, à la considérer en elle même: & que l'on ne peut rien conclure de là, puis que l'on peut dire la même chose, de la moindre petite partie de l'Ecriture, & de chaque commandement, sans pourtant qu'on puisse inferer, que chaque petite partie de l'Ecriture, & que chaque commandement soit la règle suffisante de la Religion: mais cette réponse est frivole. Car où est l'homme qui ne voye que ces paroles: *La Loi de l'Eternel est entiere & restaurant l'ame*, signifient, que la Loi de Dieu est parfaite pour la restauration de l'ame: & c'est la perfection que nous cherchons. Nous ne nions pas que chaque petite partie de l'Ecriture ne soit parfaite en soi, & qu'il n'en soit de même de chaque commandement, mais il n'y a personne qui die, que cette perfection regarde la restauration de l'ame: Car enfin, il y a une très-grande différence entre la perfection, par rapport à la chose. & la perfection, par rapport aux moyens. Une eau qui est claire, est, à la verité parfaite, par rapport à l'eau, mais elle n'est pas parfaite, par rapport aux moyens qui sont nécessaires pour la conservation de la vie de l'homme, parce qu'il y a d'autres moyens qui sont absolument nécessaires. Ainsi chaque petite partie de l'Ecriture est parfaite, par rapport à la parole, mais elle ne l'est pas, par rapport aux moyens qui sont nécessaires pour obtenir le salut, parce qu'il y a d'autres choses qui sont, outre cela, nécessaires. Mais il n'en est pas de même de toute l'Ecriture, toute l'Ecriture est non seulement parfaite, par rapport à la parole, mais elle l'est aussi

aussi par rapport aux moyens qui sont nécessaires pour le salut ; ainsi l'Ecriture est suffisante.

Quant aux passages du Deuteronome, où il est défendu d'ajouter quelque chose à la parole de Dieu, ou d'en rien retrancher, ils répondent, que cela ne veut pas dire qu'il ne soit point permis d'avoir d'autres commandemens que ceux qui se trouvent dans l'Ecriture, ou de ne croire d'autres choses que les choses qu'elle contient, parce qu'autrement les Prophètes ni les Apôtres n'y eussent pû joindre aucun autre livre, après le Pantateuque de Moïse, ni les Docteurs y ajouter leurs interpretations ; ce qui seroit une chose absurde : mais que le sens est, que les commandemens que Dieu a donnez par le ministère de Moïse, ne doivent pas être corrompus, & qu'on les doit observer, de la maniere que Dieu les a donnez, sans y changer la moindre chose. Ils considerent donc l'Ecriture sous deux différentes idées, ou entant qu'elle doit être regardée, comme un corps entier, ou entant qu'elle le doit être, par rapport aux choses particulieres qu'elle enseigne, ou qu'elle commande. Ils disent, que pour ce qui concerne les choses particulieres, il n'y faut rien ajouter, ni en rien retrancher, & qu'il faut faire, ou croire les choses qu'elle veut que nous fassions ou que nous croyions, de la maniere qu'elles se trouvent couchées dans l'Ecriture : au lieu que pour ce qui regarde le corps entier, rien n'empêche qu'on n'y puisse ajouter plusieurs choses. En-effet, plusieurs choses ont été ajoutées à ce corps, lequel étoit toute l'Ecriture, lors que Moïse écrivoit le Deuteronome, sçavoir les livres des Prophètes & des Apôtres : mais c'est éluder l'objection & non pas la foudre. Car I. quoi que cela soit veritable, qu'il
ne

ne faut rien ajoûter à l'Ecriture, & qu'il n'en faut rien rétrancher, à l'égard des choses particulieres qu'elle contient; cela n'empêche pas néanmoins, qu'il ne soit veritable aussi, que dans ces passages du Deuteronomie, il est défendu de rien ajoûter à l'Ecriture & d'en rétrancher quelque chose, à la considerer comme un corps entier: & cela paroît de ce que le verbe *rétrancher* ne se rapporte pas seulement aux commandemens particuliers, dans l'observation desquels il n'est pas permis d'omettre la moindre circonstance, mais encore au corps entier de l'Ecriture, de laquelle Dieu défend de rien rétrancher. Je dis la même chose du verbe *ajoûter*, car il y a la même raison. En second lieu, que signifie ce langage? Dieu ne veut point, disent-ils, qu'on ajoûte quelque chose aux commandemens particuliers, non pas même la moindre circonstance; mais il veut qu'on les croye & qu'on les observe, de la maniere qu'ils se trouvent couchez dans l'Ecriture, & cependant il veut qu'on ajoûte plusieurs choses à toute l'Ecriture, par le moyen de la Tradition. Mais s'il est permis d'ajoûter à l'Ecriture plusieurs articles de foi & plusieurs commandemens, tirez de la Tradition, pourquoi ne sera-t-il pas permis d'ajouter quelque chose aux commandemens particuliers? Il le sera, à plus forte raison. Et certes c'est aussi ce que pratiquent les Docteurs de la Communion de Rome. Le commandement de baptiser au Nom du Père, du Fils, & du S. Esprit est un commandement particulier de l'Ecriture; & combien n'y ajoûtent-ils pas des choses tirées de leur Tradition? Le commandement de célébrer la Sainte Cene que Jesus Christ a instituée luy-même, est encore un commandement particulier de

de l'Ecriture ; & combien de choses n'ont-ils pas ajouté dans leur Messe, tirées de la même Tradition ? III. Quant à ce qu'ils disent, que si le sens des passages du Deuteronomie étoit tel que nous le voulons, les Prophètes & les Apôtres n'auroient pû ajouter aucun autre Livre au Pentateuque, & que même, il ne seroit pas permis aux Docteurs d'y ajouter leurs interprétations ; je dis que cette réponse est absurde : car pour ce qui regarde les Livres des Prophètes & des Apôtres, il est constant, qu'ils ont été ajoutés par le commandement de Dieu, ou plutôt que Dieu les a ajoutés luy même, les Prophètes & les Apôtres n'ayant été que les Ecrivains dont le S. Esprit s'est servi. En effet, Dieu ne dit pas, qu'il n'ajoutera rien aux Livres de Moïse, mais il a défendu aux hommes d'y rien ajouter ; ce qui prouve manifestement leur suffisance, par rapport à l'état où étoit l'Eglise pour lors. Et pour ce qu'ils alléguent encore, qu'on ne pourroit pas même y ajouter les interprétations des Docteurs ; je dis que ces interprétations ne sont pas des additions, que ce ne sont que des explications, à moins que quelcun, sous prétexte de donner des interprétations, ne voulut débiter ses songes & ses rêveries ; ce qui n'est pas moins défendu que les additions que l'on tire de la Tradition.

Le passage de la II. Epître à Timothée, chap. 3. est celui qui leur fait le plus de peine : aussi le combattent-ils de toutes leurs forces. Ils disent, I. que ces paroles, *omnis Scriptura*, ne désignent pas tout le corps de l'Ecriture ; ce que nous appelons dans notre langue, *toute l'Ecriture* : mais seulement quelque partie de cette Ecriture, dans le sens que nous disons encore dans notre langue,

toute Ecriture. Or, ajoutent-ils, il seroit absurde de dire, que chaque petite partie de l'Ecriture fût la règle suffisante de la foi & de la Religion, ce qui est toutefois ce qu'on veut conclure de ce passage. Ils disent, II. que Saint Paul ne dit pas que l'Ecriture soit suffisante, mais seulement, qu'elle est *profitable*, ce qu'ils ne nient pas, mais que cela ne combat point la nécessité de la Tradition. Ils disent, III. que Saint Paul recommande les Traditions dans le même discours, v. 14. *Pour-toi, dit-il, demeure dans les choses que tu as apprises, & qui t'ont été laissées: sçachant de qui tu les as apprises:* dans lesquelles paroles il donne à connoître, qu'il y avoit des Traditions qui avoient été confiées à Timothée. Enfin, ils disent, IV. que l'Ecriture instruit suffisamment, en deux manieres, ou expressément, immédiatement, & par elle-même, ou implicitement, médiatement & par autrui, comme lors qu'elle nous renvoie aux Traditions & à l'Eglise.

Mais il est certain que toutes ces explications ne sont que des suites au quelles on ne peut avoir recours, que lors qu'on ne peut supporter la vérité. Car pour réfuter la première, j'avoue que le terme, *omnis*, se prend en trois manieres dans l'Ecriture, ou *collectivement*, ou *distributivement*, ou *intensivement*, comme on parle dans les Ecoles. Je dis, en premier lieu, *collectivement*, comme lors qu'il est dit dans le chapitre 8. de l'Epi-tre aux Rom. *Que tout le monde est assujetti à la condamnation de Dieu.* On dit dans le même sens; Toute la Judée, toute la terre, tout le corps, toute la vie; ce que les Latins expriment encore mieux par le terme *Totus, tota Judæa, tota terra, totum corpus, tota vita;* les Hébreux par le terme כָּל, & les Grecs par celui de *πᾶς*. Je dis

II. di-

II. *distributivement*, comme lors qu'il est dit, *tout homme, toute chair, tout croyant*, ce que les Latins expriment par le terme *quivis* qui signifie *chaque*, comme qui diroit; chaque homme, chaque chair, chaque croyant. Enfin, je dis, *intensivement*, lors qu'on veut marquer les degrés de quelque chose, comme quand il est dit; Tu aimeras Dieu, *de tout ton cœur*, c'est-à-dire, de toutes les forces de ton cœur. Comme quand il est dit, 1 Corinth. 13. 2. Quand j'aurois *toute la foi*, c'est-à-dire, la foi des miracles, dans son plus éminent degré. Enfin, comme quand il est dit, Coloss. 1. 9. Soyez remplis *de toute Sagesse & Intelligence*, c'est-à-dire, d'une sagesse, & d'une intelligence parfaites dans tous leurs degrés. D'ailleurs, il faut prendre garde en quel sens ce terme peut être pris dans l'Ecriture, par rapport à la matière sujete: & il ne sera pas difficile de reconnoître, que dans le passage dont il est question, il ne se doit prendre, ni *distributivement*, ni *intensivement*; qu'il ne se doit prendre que *collectivement*. De manière que ce sera ici le véritable sens: *Toute l'Ecriture*, c'est-à-dire, tout le corps de l'Ecriture. Or que ce terme ne se puisse pas prendre ici *intensivement*, la chose parle d'elle même: & il ne faut que consulter la raison, pour voir qu'il ne se peut pas prendre *distributivement*: car ce que Saint Paul dit dans cet endroit de l'Ecriture, *sçavoir qu'elle est profitable à endoctriner, afin que l'homme de Dieu soit rendu accompli, & parfaitement instruit à toute bonne œuvre*; cela, dis-je ne sçauroit convenir à chaque petite partie de l'Ecriture. Il faut donc nécessairement conclure, que ce terme ne peut être pris que *collectivement*. Pour ce qui regarde la seconde explication, je dis que nous sçavons fort bien,

que *profitable*, par soi même, & étant pris seul, ne signifie pas suffisant; aussi ne tirons nous pas, de ce terme seul, la force de nôtre argument; nous la tirons de tout le texte de Saint Paul, par lequel on prouve évidemment cette suffisance, Car, I. Saint Paul étend l'usage de l'Ecriture à toutes les choses qui sont nécessaires à un Pasteur, & à un véritable Théologien. *Elle est*, dit-il, *profitable à endoctriner, à convaincre, à corriger, & à instruire selon justice.* Or que peut-on demander d'avantage, sinon qu'un fidèle Ministre enseigne la vérité salutaire, aux hommes qui lui sont commis; qu'il réfute les erreurs contraires à la vérité, qu'il corrige les vices, & qu'il instruisse son Troupeau en justice, c'est-à-dire, qu'il le forme à la véritable sainteté, ce sont là tous les usages de l'Ecriture. II. Mais afin que quelcun ne die, qu'à la vérité, l'Ecriture sert bien à cela, mais qu'elle n'y peut pas servir en tout, c'est à dire, que nous ne pouvons pas nous en servir, pour établir toutes les veritez salutaires, pour refuter toutes les erreurs, pour corriger tous les vices, & pour inspirer toutes les vertus, l'Apôtre ajoute, qu'elle sert de telle maniere pour toutes ces choses, que l'homme de Dieu, c'est-à-dire, le Ministre de l'Evangile *est accompli & parfaitement instruit à toute bonne œuvre.* Est-il possible que de toutes ces choses on ne veuille pas inférer que l'Ecriture est suffisante. Car supposons, si on veut, que l'Ecriture puisse servir, à l'égard de quelques articles, à enseigner, à reprendre, à corriger, & à instruire selon justice, & qu'elle soit insuffisante à l'égard de quelques uns, si elle ne l'est pas à l'égard de tous, qui ne voit, qu'il seroit faux de dire ce que dit Saint Paul, que l'homme de Dieu est rendu par elle

acom-

acompli & parfait à toute bonne œuvre; la conséquence est sans doute évidente. Quant à la III. explication, je-dis, que véritablement Saint Paul, dans le verset 14. a voulu donner à connoître, que Timothée avoit appris la doctrine de l'Evangile, laquelle il témoigne luy avoir été confiée lors qu'il fut appelé à la charge de Pasteur: mais je nie que cette doctrine fût une autre doctrine que celle qui étoit contenuë dans les Ecritures, & c'est ce que les Adversaires ne prouveront jamais. Enfin, quant à la IV., je dis que la glose des Adversaires est quelque chose de tout à fait ridicule. Car qui s'est jamais avisé de parler, de cette maniere. Vous m'avez enseigné suffisamment toutes choses, non que vous me les ayez enseignées, par vous-même, mais parce que vous m'avez renvoyé à un autre pour me les enseigner: car enfin, renvoyer à un autre, est une marque d'insuffisance; étant très certain, que si vous pouviez m'enseigner toutes choses par vous même, vous ne m'indiqueriez pas un autre, pour le faire. Il est donc constant que cette sorte de suffisance que les Adversaires attribuent à l'Ecriture n'est qu'une pure insuffisance. C'est dans cette vûe, que Saint Paul, Hebreux 7. 18. dit, *Que la Loi ne pouvoit point profiter à cause de sa foiblesse & de son inutilité, & qu'elle n'a rien amené à perfection.* Cependant, il n'y a personne qui ne sçache que la Loi nous a conduits à Jesus-Christ, puis *qu'elle est un Pédagogue qui nous amene à lui*, Galat. 3. Il faut donc avouer, que conduire quelcun à un autre est une marque d'insuffisance.

Il y a quelques autres passages de l'Ecriture dont on se sert ordinairement, pour établir nôtre Thèse; celui de la 1 Epitr. aux Corinth. 4. 6.

*Afin que vous apreniez en nous à ne présumer pas, outre ce qui est écrit. Celuy du 1 Chap. de l'Ep. aux Galates, vers. 8. Quand nous mêmes, ou un Ange du Ciel, vous évangéliseroit quelque chose au delà de ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit Anathème. Celuy du Chap. 8. d'Esaïe vers. 20. A la Loi & au témoignage. Que s'ils ne parlent selon cette parole-ci, pour vrai, il n'y aura point de matin pour lui. Et celui des Act. 17. 11. où il est dit, que ceux de Bérée conféroient tous les jours les Ecritures, pour sçavoir si on leur disoit la vérité. Mais je pense que dans cette question nous n'avons besoin ni de ces passages, ni de semblables, parce que les Adversaires les peuvent éluder aisément. Car pour le premier, ils diront, que le sens est, que nous ne devons être sages en nous mêmes, que conformément à ce que Dieu a ordonné dans l'Ecriture, c'est-à-dire conformément aux règles de l'humilité qu'elle prescrit: en effet, c'est le véritable sens de ce passage. Or cela ne regarde pas la suffisance de l'Ecriture. Pour le second, ils diront, qu'il nous a été évangélisé en deux manières, ou par la parole écrite, ou par la parole non écrite, c'est-à-dire la Tradition: & il est impossible de combattre cette solution, par ce passage. Quant au troisième, ils diront, que par ce *Témoignage*, il faut entendre ces Oracles qui étoient proférez, de vive voix, dans le Temple, par les Urim & par les Tummin, ou de quelque autre manière: ainsi ce passage ne nous renvoye pas à la seule Loi écrite. Enfin, pour ce qui regarde le quatrième, ils diront, que ceux de Bérée conféroient les Ecritures, non qu'ils ne deussent bien croire d'autres choses que celles qui étoient contenues dans les Ecritures, mais parce que Saint Paul citoit les Ecritures, lesquelles*

les il étoit nécessaire qu'ils consultaient, pour voir si ses citations étoient conformes à la vérité.

Laissant donc à part ces passages, il nous reste seulement deux argumens. Le premier est pris de l'exemple de Jesus-Christ & de ses Apôtres : car toutes les fois que Jesus-Christ & ses Apôtres ont voulu prouver quelque chose, ils ont toujours allégué les témoignages des Ecritures, & n'ont jamais eu recours, ni à la Tradition, ni à l'autorité de l'Eglise; ils ont été toujours attachés à l'Ecriture seule: nous ayant voulu apprendre, par leur exemple, que nous ne devons jamais nous en écarter; que nous devons puiser dans cette source tous nos dogmes; les règles qui sont nécessaires pour la conduite de nos mœurs; nôtre culte, & les autres choses qui regardent la Religion, & ainsi tenir l'Ecriture pour nôtre seule règle, & pour règle suffisante. Ce que nous venons de dire ne manque pas de preuves. Lors que Jesus-Christ voulut prouver sa dignité contre les Pharisiens, il la prouve par le Pseaume 110. *Le Seigneur a dit à mon Seigneur, assieds-toi à ma dextre, jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour les marchepieds de tes pieds.* Lors qu'il voulut prouver la résurrection des morts contre les Saducéens, il la prouva par les paroles du Chap. 3. de l'Exode: *Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, & le Dieu de Jacob.* Lors qu'il voulut prouver à ses Disciples ses souffrances & sa Résurrection, il les prouva par le témoignage de Moysé & des Prophètes, on peut voir une infinité d'autres exemples de cette nature dans les Evangiles. Saint Paul en use de la même manière, dans la matière de la Justification, de la Prédestination & de la Vocation des Gentils. Et le même Apô-

tre, Act. 26. 22. proteste , que jusques au jour qu'il parloit, *il a rendu témoignage aux petits & aux grands ; ne disant rien que les choses que les Prophètes & Moïse avoient prédit, qui devoient arriver.* Il ne sort jamais, comme l'on voit, des bornes de l'Ecriture Sainte.

Le second argument , qui est un argument très-fort, est tiré de ce que Saint Paul argumente par l'Ecriture Sainte, d'une maniere négative. *Auquel des Anges s'écrit-il, Hebr. 1. 5. a-t-il jamais dit, c'est toi qui es mon Fils :* lors qu'il veut prouver que Jesus-Christ a hérité un nom plus excellent que le leur : & dans le 13. Verset ; *A quel Ange aussi a-t-il jamais dit, Assieds toi à ma dextre, jusqu'à ce que j'aye mis tes ennemis, pour le marche-pié de tes pieds.* D'où je conclus que l'Ecriture doit être nôtre unique règle, & une règle suffisante ; car si ce qui ne se trouve point dans l'Ecriture ne doit pas être tenu pour véritable, en matiere de Religion, & si l'on peut argumenter par l'Ecriture ; & d'une maniere positive & d'une maniere négative, il s'ensuit nécessairement, qu'elle est nôtre règle, & qu'il n'y en peut avoir d'autre.

Mais écoutons les Adversaires , & voyons de quelle maniere ils disputent , pour soutenir leur Thèse de l'insuffisance de l'Ecriture. Leur premier Argument se trouve dans les œuvres de Belarmin Livre 4. de la Parole de Dieu non écrite Chap. 4. & il est conçu en ces termes. Ou il faut que tout le Canon des Ecritures pris en corps soit suffisant , ou il faut que chaque Livre en particulier le soit. On peut prouver , ajoutent-ils, par plusieurs raisons, que la dernière de ces choses ne peut pas être : & pour la première, elle est fautive : car il faudroit dire autrement

ment que tout le Canon seroit nécessaire, pour faire qu'une doctrine fût suffisante : & comme plusieurs Livres véritablement Sacrez & Canoniques se sont perdus, il s'ensuivroit que jusques icy, nous n'aurions par eu une doctrine suffisante, puis qu'il faudroit qu'elle fût contenuë toute entiere dans les Ecritures. Je répons, que pour ce qui regarde cette question, s'il y a quelques Livres Canoniques qui se soyent perdus, elle a été traitée dans nôtre précédente Lettre. Ainsi, pour venir à l'argument; je dis qu'aucun de nos Docteurs n'a jamais soutenu, que chaque Livre en particulier fût suffisant; & pour ce qui regarde le Canon entier & pris en corps, nous dilons qu'il peut-être suffisant en deux manieres, ou entant qu'il est considéré, comme contenant généralement toutes les parties de l'Ecriture qui sont nécessaires pour faire qu'une doctrine soit suffisante, ou entant qu'on le considère comme privé de quelques unes de ses parties, sans toutefois que la suffisance en reçoive la moindre atteinte. Nous disons que ce second sens est véritable, parce qu'enfin les choses nécessaires au salut ne sont pas seulement contenües *suffisamment* dans l'Ecriture, elles y sont même contenües *abondamment*. Il est certain que plusieurs parties du Canon, supposé que les autres restent, ne regardent que l'abondance, & ne sont point nécessaires pour établir la suffisance de l'Ecriture, comme l'Epitre à Philemon, & la seconde & la troisième de S. Jean: car il n'y a rien dans ces Epitres qui regarde le salut, qu'on ne trouve dans les autres Livres. Si bien que quand nous accorderons que quelques uns des Livres Sacrez se sont perdus, cela ne donneroit aucune atteinte à la suffisance de l'Ecriture.

En second lieu, dit Bellarmin, si Jesus-Christ & les Apôtres eussent eu dessein de resserer & de retraindre la Parole de Dieu à l'Ecriture; Jesus-Christ eût ordonné précisément une chose de cette importance, & les Apôtres eussent donné à connoître qu'ils écrivoient par le commandement du Seigneur, de même que par son commandement ils ont prêché par toute la Terre: mais on ne lit cela en aucun endroit. De plus, quand il a été question de prêcher de vive voix, les Apôtres n'ont pas attendu que les occasions se soyent présentées, ils les ont recherchées eux-mêmes. Mais lors qu'il a falu écrire, ils ne l'ont fait qu'après y avoir été contraints par quelque nécessité particulière. Ainsi, à considérer leur première intention, ils n'ont pas eu la pensée d'écrire, mais seulement de prêcher l'Evangile: d'où il sensuit que l'Ecriture n'est pas une règle suffisante. D'ailleurs, s'ils eussent eu un dessein formé de mettre par écrit leur doctrine, ils eussent dressé un Catéchisme, ou fait quelque autre livre de cette nature; chacun d'eux eût sans doute écrit, puis que chacun avoit le soin de quelque Province, ou du moins s'étant assemblez, ils eussent donné quelque Livre commun. Mais c'est un admirable jargon, que celui des Docteurs de Rome dans cette rencontre. Ils confessent que les Apôtres n'ont rien écrit que par l'instinct & l'inspiration du Saint Esprit. Et quel commandement d'écrire demandent-ils qui soit plus formel? Mais puis qu'ils en demandent un plus formel, il n'est pas difficile de les satisfaire. Jesus-Christ dit à ses Apôtres: *Enseignez toutes les nations, & leur apprenez à garder toutes les choses que je vous ai commandées. Voici, je suis avec vous, tous les jours, jusques à la consommation des Siècles.*

I. En

I. *Enseignez*, à quoy se rapporte ce commandement? Il se rapporte autant à la nécessité que les Apôtres avoient d'écrire, qu'au devoir qui les obligeoit d'aller prêcher, de vive voix. II. Il en est de même de ce qui suit. *Enseignez toutes les nations*. Car les Apôtres n'allèrent pas, en personne, enseigner, de vive voix, toutes les Nations: mais par la publication de leurs Ecrits ils parcoururent toute la Terre. III. *Enseignez toutes les nations, voici, je suis avec vous jusqu'à la consommation des Siècles*. Ces Paroles, comme l'on voit, renferment un commandement d'enseigner jusques à la fin du monde. Or comment, je vous prie, les Apôtres peurent-ils enseigner toutes les Nations, jusques à la fin du monde, & se rejoür, si non par leurs Ecrits, de la présence favorable de Jésus-Christ? Voilà donc un commandement d'écrire bien exprés. Pour ce qu'ils ajoutent, que lors qu'il a été question de prêcher de vive voix, les Apôtres n'ont pas attendu les occasions, mais qu'ils les ont recherchées; qu'au contraire, lors qu'il leur a falu écrire, ils ne les ont pas recherchées, mais qu'ils les ont attendues, & qu'en un mot, ils n'ont écrit, que lors qu'ils y ont été contraints par la nécessité. Je réponds, qu'il est aussi arrivé quelquefois, que les Apôtres ont prêché par occasion, & quelquefois même y ayant été contraints & nécessitez par un instinct particulier de la Providence, comme il paroît, par l'histoire de la prédication de Saint Pierre à Corneille, Act. 10. & par celle de Saint Paul aux Gentils d'Antioche de Pisidie. Act. 13. vers. 46. Il y a bien plus, il paroît, au contraire, qu'ils ont souvent écrit, non par occasion, mais par un mouvement particulier. C'est ainsi que Saint Mathieu a écrit son Evangile, Saint Paul ses

Epîtres aux Romains, aux Ephésiens, aux Philippiens, aux Hébreux, & Saint Pierre celles qu'il nous a laissées. Ainsi la remarque de Bellarmin est entièrement vaine. Je confesse néanmoins, que l'on peut dire, en quelque sens, que la première intention de Jesus-Christ & des Apôtres a été la prédication, & que l'Ecriture n'a été que la seconde, c'est-à-dire, à l'égard du tems, car cela n'est pas véritable à l'égard de la dignité. Jesus-Christ se servit d'abord des Apôtres, qui étoient des hommes divinement inspirez, pour prêcher l'Evangile de vive voix, afin de former par ce moyen l'Eglise. Mais après, comme il ne devoit point y avoir, jusques à la fin du monde, de ces personnes divinement inspirées, il se servit des même Apôtres pour écrire, afin que la vérité de l'Evangile fût conservée pure & entière dans leurs Ecrits, & qu'elle fût la règle perpétuelle des choses que nous devons croire, & de celles que nous devons faire. Ainsi, si l'on a égard à l'ordre du tems, la prédication de vive voix a été la première: mais si l'on a égard à la dignité, l'Ecriture est certainement plus excellente que la prédication. Enfin, pour répondre à ce qu'ils allèguent, que si les Apôtres eussent eu un dessein formé de mettre par écrit leur doctrine, ils eussent dressé un Catéchisme, je dis qu'il n'y a rien de plus absurde, ni de plus téméraire que cela: car enfin, Bellarmin & tous les Docteurs de Rome ont-ils pu mieux sçavoir, de quelle manière, & en quelle forme le Nouveau Testament a dû être écrit, je ne diray pas que les Evangelistes & que les Apôtres, mais que la Providence divine elle-même, sous la conduite & les auspices de laquelle les Disciples de Jesus-Christ ont écrit leurs Livres.

En

En troisiéme lieu, continuent les Adversaires, & c'est icy leur troisiéme Argument. Il n'y a presque point d'Hérétiques qui n'appellent, en dernier ressort, à l'Ecriture seule. Toutes les Hérésies même tirent leur origine de l'Ecriture mal entendue; elles se soutiennent par son autorité: & il est certain, que ceux qui ne veulent s'appuyer que sur l'Ecriture seule, tombent facilement en diverses erreurs; elle ne peut pas donc toute seule être une règle. Car comment se pourroit-il faire que cette Ecriture, à laquelle seule on a recours pour appuyer toutes sortes d'erreurs, fût propre elle même pour les éviter? C'est ainsi que parle Grégoire de Valence & les autres, & principalement Pamélius, qui dans l'Annotation 237. sur les Prescriptions de Tertullien, s'exprime en ces termes, après Quintin. *Les Modernes, par une agréable & élégante Métaphore, disent que l'Ecriture est de cire, & qu'elle est même un nés de cire, parce qu'on la peut tourner de tous les côtez que l'on veut. En effet, il est aussi facile, & je dis même plus facile de détourner l'Ecriture pour la faire servir à prouver des choses prophanes & impies, qu'il le seroit de composer des Epithalames ou quelques autres pieces de cette nature, des piés, ou des demipiés ou des Sesterces de Virgile.* Voilà de quelle maniere parle cet Auteur. Mais je réponds, 1. qu'il est faux que presque tous les Hérétiques en appellent à la seule Ecriture, & qu'ils s'appuyent sur son autorité: car voici de quelle maniere Irenée parle des Hérétiques, Lib. 3. Chap. 2. *Lorsqu'ils sont convaincus par les Ecritures, ils les accusent, comme si elles n'étoient pas droites, & qu'elles n'eussent aucune autorité.* Et Théodoret dans les Opuscules contre diverses Hérésies, contenus dans le 2. Tome des Oeuvres de Saint Athanase, dit, que
 si les

si les Hérétiques s'apperçoivent que leur folie soit arrêtée par des démonstrations tirées de l'Ecriture, ils la reçoivent dans son but & dans son usage. II. Encore que les Hérétiques en appellassent à l'Ecriture, faudroit-il pourtant la diffamer, comme font les adverfaires, en disant qu'elle favorise les erreurs? Les Hérétiques font un mauvais usage des Ecritures, de même que les méchans font un mauvais usage des meilleures choses. Ils les emploient pour la défense de leurs erreurs : mais que fait cela? Donc, on ne les doit point employer contre eux. Donc, elles ne sont pas propres pour les refuter; c'est ce que je nie. Mais, disent-ils, celui qui s'appuye sur les seules Ecritures, se laisse entraîner facilement en diverses erreurs; c'est ce que je nie encore, ou si l'on aime mieux, je distingue. Si quelqu'un s'appuye sur les seules Ecritures, & qu'il les détourne en un autre sens; s'il en abuse; s'il s'en sert à son préjudice; celui-là tombe facilement dans l'erreur. Je l'accorde. S'il les prend dans leur véritable sens. Je le nie. Et certes celui qui s'applique de bonne foi à l'Ecriture; celui qui y emploie toute sa diligence; & qui ne s'y attache que dans l'esprit de rechercher la vérité, peut éviter facilement toutes sortes d'erreurs. Vous sçavez, disoit Jesus-Christ aux Saducéens, *ne sçachant pas les Ecritures. Et toute l'Ecriture*, dit Saint Paul 2 Timoth. 3. *est profitable à enseigner, à corriger, & à instruire, selon Justice.* Je passe sous silence les paroles de Pamelius, qu'on ne peut lire sans horreur; car enfin, outre qu'elles découvrent la haine cachée qu'il a pour l'Ecriture, on peut dire qu'elles sont impies, en quelque maniere.

En quatrième lieu, disent les Adverfaires, Jesus-Christ dit à ses Disciples, Jean 16. vers. 12.

Pai

J'ai à vous dire encore plusieurs choses , mais vous ne les pouvez porter maintenant. Et dans les Chapitres 20, 21. du même Evangile, Saint Jean dit, que Jesus-Christ a fait plusieurs signes qui ne sont pas écrits dans son Livre. D'où ils concluent, que l'Ecriture n'est pas suffisante, & qu'il y a une infinité de choses qu'on a laissées à la Tradition. Mais je nie la conséquence. Car bien que Jesus-Christ ne dit pas toutes choses à ses Disciples, dans le discours qu'il leur tint, avant sa mort; je dis qu'il le leur dit, après sa résurrection; ou que le Saint Esprit leur remit dans la memoire les choses qu'il leur avoit auparavant dites, ou qu'il les leur enseigna lui même, selon ce qu'il avoit promis, Jean 14. Le Saint Esprit, que le Père vous enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, & vous remettra en memoire toutes celles que je vous ai dites. Dans lesquelles paroles il faut remarquer ces deux choses. Il vous enseignera toutes choses. Il vous les remettra en memoire. Il vous remettra en memoire les choses que je vous ai dites; & s'il y en a que je ne vous aye point dites, il vous les enseignera. Pour les passages du Chap. 20, & 21. de Saint Jean, je réponds que ces signes qui n'ont pas été laissez par écrit, n'étoient pas des choses nécessaires à salut; ce qui paroît par le verset qui suit, où il est dit formellement. Mais ces choses sont écrites afin que vous croyiez, & qu'en croyant vous ayez la vie. Et de plus, ce n'est pas par la moyen de la Tradition, que ces choses sont parvenues jusqu'à nous.

Ils tirent un 5. Argument, du dénombrement de plusieurs choses qui n'étoient point contenues dans le Vieux Testament, & qui toutefois regardoient la Religion; du dénombrement de quelques autres qui ne se trouvent pas dans le Nouveau.

veau. Et enfin, du dénombrement de quelques unes qui regardent l'un & l'autre Testament, & que l'on ne sçauroit pourtant apprendre par l'Ecriture. On met dans le premier rang, I. le remède qu'il falloit employer, pour purifier les femmes, du péché Originel, parce que la Circconcision n'étoit administrée qu'aux hommes. II. Le remède qu'il falloit employer pour les enfans mâles qui mouroient, avant le jour de la Circconcision, qui étoit le huitième. III. Le moyen par lequel étoient justifiez du péché originel & des autres péchez, ceux d'entre les Gentils qui seruoient le veritable Dieu, mais qui cependant étoient separez de la société d'Israel. IV. L'immortalité de l'ame. V. La résurrection des corps. VI. Le dernier Jugement. VII. Le Paradis & l'Enfer. VIII. La Création des Anges & leur Hierarchie. IX. Les Démons & leur Création. X. L'ordre des Exorcistes. XII. Le Miracle de la Piscine. XII. La délivrance d'un coupable, à la fête de Pague. XIII. La Cérémonie de mêler de l'eau avec le sang de l'Alliance. XIV. L'aspersion de sang qu'on faisoit sur le Livre de la même Alliance. XV. L'existence de la cruche de la Manne & de la Verge d'Aaron dans l'Arche. XVI. La dispute de l'Ange avec le Diable pour le corps de Moÿse. XVII. La Prophétie d'Henoc, touchant le dernier Jugement. On met dans le second rang, c'est-à-dire, dans le rang des choses qui ne sont pas contenues dans le Nouveau Testament. I. La perpétuelle Virginité de la bienheureuse Vierge Marie. II. La descente de Jesus-Christ aux Enfers. III. Le Baptême des petits enfans. IV. La Transubstantiation. V. La Procession du Saint Esprit, de la personne du Fils. VI. L'égalité des trois personnes dans la Divinité,

vinité , & leur distinction par leurs proprietéz relatives. VII. La célébration de la Pâque , le jour du Dimanche. VIII. Le Purgatoire. IX. Le terme de Consubstantiel. X. Le crème. XI. La Cérémonie de mêler de l'eau dans le vin de l'Eucharistie. XII. Le changement du jour du Sabbat au jour du Dimanche. XIII. L'avenement d'Henoc & d'Elie, avant le dernier Jugement. XIV. La doctrine des Sacremens. XV. Le péché originel. XVI. Ce que nous disons du Père, qu'il n'a point été engendré. XVII. La Divinité du Saint Esprit, & son Adoration. XVIII. La coutume de ne réitérer pas le Baptême. XIX. La connoissance de cette verité, que le Symbole de nôtre foy a été composé par les Apôtres. XX. La Question, si l'Antechrist est déjà venu. XXI. La forme de plusieurs Sacremens. Ils mettent dans le troisième rang , I. Ce Dogme que nous enseignons tous, qu'il y a une Ecriture divine , car ils disent qu'on ne sçauroit établir cette verité par l'Ecriture même. II. Cette Question, quels sont les Livres de cette Ecriture divine. III. Cette verité, que ces Livres ne sont pas supposez, mais veritables, c'est-à-dire, que l'Evangile de Saint Marc est de Saint Marc, & non pas de quelque autre.

Je réponds à cela, que l'esprit des Adversaires est terriblement fertile en petites choses : car enfin, on ne voit rien de solide dans tout ce grand amas de paroles ; on n'y voit pas la moindre ombre de bon sens. Repassons, en peu de mots, sur toutes ces choses, & premièrement, sur celles qu'ils mettent dans le premier rang. I. Il n'y avoit aucun remède externe pour le péché originel des femmes ; elles étoient censées avoir reçu la Circoncision, lors qu'elles hommes l'avoient

ent reçue: mais il y avoit un remède interne par lequel les femmes étoient sauvées aussi bien que les hommes, c'étoit la foi & la véritable sainteté. Ainsi, s'ils cherchent un remède externe, ils cherchent les Idées de Platon. II. Le remède pour les enfans mâles qui mouroient avant qu'ils eussent reçu la Circoncision, étoit la même clause de l'alliance qui avoit été traité avec Abraham: *Je serai ton Dieu, & de ta semence.* Or ce remède étoit contenu dans l'Ecriture. III. La manière de la Justification des Gentils qui servoient le véritable Dieu, étoit la même que celle par laquelle Abraham fut justifié, lors même qu'il étoit encore dans le prépuce, sçavoir la véritable foi en Dieu, laquelle étoit contenue dans l'Ecriture: *Abraham a cru, & cela lui a été imputé à justice.* IV. L'Immortalité de l'ame étoit le fondement nécessaire de la Religion: Si bien que la Religion même l'établisoit nécessairement. Cependant elle étoit contenue en ces paroles: *Je serai ton Dieu:* car, comme dit Jesus-Christ, *Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivans.* V. Il faut dire la même chose de la Résurrection des morts, laquelle Jesus-Christ conclut de ce même passage, contre les Saducéens. VI. On prouve le dernier Jugement par ces paroles de la Genèse, 18. 25. où Abraham dit à Dieu: *Celui qui juge toute la terre ne fera-t-il point justice?* VII. On conclut du même passage, qu'il y a un Paradis & un Enfer, car si Dieu est le Juge de toute la terre, il doit être, après la mort la recompense des justes, & infliger des peines aux méchans. VIII. On infère la création des Anges, tant de ce que Dieu est appelé, très-souvent dans les Livres de Moïse, le Créateur de tout l'Univers, que de ce que les Anges eux-mêmes sont appelez les Anges de Dieu

Dieu c'est-à-dire, ses Ministres, ce qu'on ne pourroit pas dire avec justice, si les Anges étoient éternels. IX. Le Diable est designé fort souvent dans les Livres de Moïse, & principalement dans l'histoire de la tentation du premier homme, où il est appelé un serpent : & on ne peut qu'inférer nécessairement qu'il a été créé de Dieu, de ce que Dieu le jugea & le condamna, comme on le peut lire dans l'histoire de la chute d'Adam. X. L'Ordre des Exorcistes est un article de foi ridicule. Est-ce ainsi que les Docteurs de Rome se jouient dans les choses les plus sérieuses ? Sans doute, c'en est fait de la foi des Anciens, s'il ne paroît pas qu'ils ayent sçû, & qu'ils ayent crû l'ordre des Exorcistes, mais je laisse ces bagatelles. XI. Je dis la même chose du miracle du Lavoir, car ce seroit un excellent article de foi, si Dieu eût voulu que c'en eût été un. XII. Il en est de même du criminel qu'on délivroit à la fête de Pâque. XIII. De la mixtion de l'eau avec le sang de l'alliance. XIV. De l'aspersion qu'on faisoit sur le livre de la même alliance. XV. De l'urne de la Manne, & de la Verge d'Aaron dans l'Arche. XVI. De la dispute de l'Ange avec le Diable pour le corps de Moïse. XVII. De la Prophétie d'Henoc : car enfin, ces choses regardent-elles la foi d'une telle manière, que si elles ne se trouvoient point dans les Ecritures du Vieux Testament, la suffisance de ces Ecritures fut dans le moindre risque ? Venons maintenant aux choses qui sont mises dans le second rang, c'est-à-dire à celles qui ne se trouvent point dans le Nouveau Testament. La première est la perpétuelle Virginité de la bienheureuse Vierge Marie. A quoi je réponds, que Jésus-Christ est né d'une Vierge, & qu'ainsi la bienheureuse Marie a été Vierge & avant l'en-

fantement, & dans l'enfantement, c'est-à-dire, qu'elle n'a eu la connoissance d'aucun homme, c'est un article de foi qui est contenu fort clairement dans l'Ecriture Sainte. Il est vrai qu'on n'y trouve pas qu'elle soit Vierge après l'enfantement, c'est-à-dire qu'elle n'ait jamais été connue par aucun homme : aussi n'est ce pas un article de foi, & c'est la raison pour laquelle il n'est pas contenu dans l'Ecriture. C'est un article de l'Histoire Ecclesiastique que nous avons eu par Tradition, & que nous croyons d'une foi humaine, comme étant fort conforme à la piété Chrétienne, & appuyé sur une raison très-probable. Saint Basile fait voir d'une manière fort éloquente, que ce n'est pas un article de foi, dans son Homélie de la nativité du Seigneur. La seconde chose est la descente de Jesus-Christ aux Enfers. Je réponds, que si par cette descente on entend, comme on fait, une descente locale aux Enfers, c'est-à-dire aux Limbes des Pères, il ne se faut pas étonner si elle n'est pas contenue dans l'Ecriture Sainte, puis que cette descente n'est qu'une fable, & une invention de l'esprit humain. La troisième est le Baptême des petits enfans ; mais le Baptême des petits enfans se prouve par l'Ecriture ; on n'a qu'à lire la Section 50. de notre Catéchisme. La quatrième est la Transsubstantiation. Et je réponds à cela que ce que dit Melchior Canus est fort bien : Il la met du nombre des articles qui ne sont pas dans l'Ecriture, & qu'on ne sçauroit prouver par l'Ecriture, il le reconnoit hautement. Et certes il a raison en cela, puis que c'est un égarement de l'esprit humain, qui n'a jamais eu de semblable. La cinquième est la procession du Saint Esprit, du Père & du Fils. Je dis que c'est une Question de Théologie,

logie, agitée entre les Grecs & les Latins, dans laquelle les Latins tirent de l'Ecriture, des argumens qui sont fort probables, mais qui toutefois ne sont pas nécessaires. C'est pourquoi ils n'appartiennent pas à la foi, mais ils doivent être mis seulement au nombre des appendices probables de la foi. Car il faut distinguer d'abord entre les choses qui sont de foi, & celles qui se rapportent probablement à la foi. Celles qui sont contenues expressément dans la parole de Dieu, ou qui s'en peuvent tirer par conséquence nécessaire, sont de foi: mais celles qui ne s'en peuvent tirer que par une conséquence seulement probable, ne sont pas proprement de foi, elles ne sont que certains appendices de la foi, que nous ne croyons que probablement. Telle est la procession du Saint Esprit, de la personne du Fils. La sixième est l'égalité des personnes de la Trinité, & leur distinction, par leur propriété relatives. Je réponds que ceci est de foi, qu'il y ait une unique Essence divine; qu'il y ait trois Personnes en cette unique Essence; que ces trois Personnes divines soient distinctes, entre elles, qu'elles soient égales & coéternelles: or toutes ces choses se demontrent par les Ecritures. On peut démontrer encore par les mêmes Ecritures, que le Père engendre le Fils; que le Fils est engendré par le Père; que le Saint Esprit procède du Père; que le Père est la première personne en ordre, le Fils la seconde, & le Saint Esprit la troisième. Et ces choses-là, si je ne me trompe, suffisent pour faire voir l'égalité des personnes, & leur distinction relative. La septième est la célébration de la Pâque, le jour du Dimanche, & non le quatorzième de la Lune. Mais comme cela appartient à la Discipline Ecclesiastique, &

que ce n'est pas un Article de foi, l'instance qu'ils font sur cela est vaine. La huitième est le Purgatoire: car Luther assure, dit Bellarmin, qu'il croit un Purgatoire, & cependant, il dit dans quelque endroit, qu'on ne sçauroit prouver le Purgatoire par l'Ecriture. Je réponds qu'il ne se trompe point, car le Purgatoire n'est qu'une pure chimere, comment seroit-il dans l'Ecriture? La neuvième est le terme de Consubstantiel. Je dis que la consubstantialité des personnes dans la Divinité se prouve facilement par l'Ecriture, encore que le terme *ὁμοῦσιον*, *Consubstantiel*, ne s'y trouve pas exprimé en tout, autant de Lettres. Et que fait cela, pourvû que la chose même se trouve dans l'Ecriture? Or il est constant qu'elles s'y trouve. La dixième est le Crème. Mais ce Crème n'est qu'une cérémonie superstitieuse: & parce que c'est une cérémonie, elle regarde la Discipline Ecclésiastique & non la foi, & par conséquent elle ne doit pas être rapportée ici pour un exemple. La onzième est la coutume de mêler de l'eau dans le vin de l'Eucharistie. Je réponds que j'avouë que cette coutume est fort ancienne, mais que c'est une coutume, à l'égard de laquelle l'Eglise peut se servir de son autorité & de sa liberté, c'est-à-dire, qu'elle peut la pratiquer ou ne la pratiquer pas. Et d'ailleurs, j'ajoute que cette coutume n'appartient nullement à la foi. La douzième est le changement du Sabat au jour de Dimanche. Je réponds, qu'encore que cet Article regarde la Discipline Ecclésiastique, & qu'ainsi il soit allegué mal à propos contre la suffisance de l'Ecriture, parce que les affaires de discipline ne sont pas de foi, & qu'elles sont laissées à la liberté & à la prudence de l'Eglise, sous cette précaution générale, que toutes

tes choses se doivent faire par ordre, & qu'on doit fuir les superstitions, je répons, dis je, que néanmoins, cét Article est contenu démonstrativement dans l'Ecriture: car d'un côté, vous y voyez l'abolition du jour du Sabat en autant de termes, Coloss. 2. & d'un autre, les assemblées Ecclesiastiques faites un jour de Dimanche. Act. 20. 7. & 1 Corinth. 16. 2. Rassemblez donc ces deux choses. La célébration du Sabat Judaïque a été abolie. Le premier jour de la Semaine a été consacré pour les assemblées Ecclesiastiques. Donc le jour du Sabat a été changé au jour du Dimanche. La troisième est l'avenement d'Elie & d'Henoc avant le dernier Jugement. Mais n'est-ce pas là un plaisant Article de foi? Certainement il est digne de la subtilité de Stapleton qui en est l'inventeur; a-t-on jamais ouï, parler d'une imagination plus ridicule. La quatorzième est la doctrine des Sacremens. Je répons, que la doctrine des Sacremens est dans l'Ecriture, si on parle des deux Sacremens: car pour les faux Sacremens de l'Eglise Romaine, ils n'y sont en aucun endroit: mais ce n'est pas une chose qui nous regarde. La quinzième est le péché originel. Je répons que je ne sçai point pourquoi le Jesuite Stapleton, ne l'a pas trouvé dans l'Ecriture: mais pour nous, nous l'y trouvons fort bien. Et Saint Augustin l'y a même trouvé, en disputant contre les Pelagiens. La seizième est ce que nous disons touchant le Père, qu'il n'a point été engendré. Mais je soutiens que cét Article est dans l'Ecriture: car enfin, la première Personne de la Divinité n'est engendrée de personne, si cela étoit, elle ne seroit pas la première. Or le Père est mis dans l'Ecriture, comme la première Personne. La dix-septième est la Di-

vinité du Saint Esprit & son adoration. Je répons qu'il faut être entièrement aveugle pour n'appercevoir pas dans l'Ecriture la Divinité du Saint Esprit, ni son adoration, qui est une suite nécessaire de sa Divinité. La dix-huitième est la coutume de ne réitérer pas le Baptême. A quoi je dis, qu'il n'est pas difficile de prouver par l'Ecriture qu'il n'est pas nécessaire que ce Sacrement soit réitéré : on le peut faire I. par les rapports qu'il y doit avoir entre le Baptême & la Circoncision. II. Par le nom de régénération que l'Ecriture donne au Baptême ; car comme on ne naît qu'une fois, on ne doit renaître aussi qu'une fois. III. Par la nature même du Baptême, qui est la marque que nous sommes entez sur Jésus-Christ, & le signe de nôtre réception dans l'Alliance de Dieu. Or nous ne sommes pas entez plusieurs fois sur Jésus-Christ, ni receus plusieurs fois dans la même Alliance. La dix-neuvième est le Symbole de nôtre foi dressé par les Apôtres. Mais je nie que ce soit un Article de foi. Les choses qui sont contenuës dans le Symbole sont des Articles de foi, aussi les peut-on prouver abondamment par les Ecritures. Mais que le Symbole ait été fait par les Apôtres, bien loin qu'on puisse dire que c'est un Article de foi, on peut dire que peut-être même cela n'est pas véritable, d'une vérité Historique. La vingtième est cette question, sçavoir si l'Antechrist est venu. La réponse n'est pas difficile. Il paroît par l'Ecriture sainte qu'il doit venir, & il y est si bien désigné par ses caractères qu'il n'est pas mal aisé de le reconnoître. Si bien que s'il se trouve un homme, en ces derniers tems, auquel ces caractères de l'Antechrist, tel qu'il est désigné dans l'Ecriture, puissent convenir ; c'est la même chose

chose que si l'Ecriture disoit en termes formels : un tel homme est l'Antechrist* de la même manière que le Vieux Testament publioit hautement que Jesus-Christ étoit le Messie ; non qu'il le dit en termes formels , mais parce que les caractères du Messie , qui se trouvoient tracez dans l'Ancien Testament , convenoient parfaitement à Jesus-Christ. La vingt-unième est la forme du plusieurs Sacremens. Je répons qu'il y a deux Sacremens dans l'Ecriture , le Baptême & l'Eucharistie , & que la forme de ces deux Sacremens y est amplement conténuë. Si les adversaires y ont ajouté quelque chose du leur dans leur administration ; s'ils y ont même ajouté d'autres Sacremens , contre l'autorité de l'Ecriture , c'est une chose qui les regarde , & cela ne fait rien contre nous ni contre la suffisance de l'Ecriture.

Il reste maintenant , que nous examinions les Articles qu'on met dans le troisième rang ; ce sont ceux qui regardent en commun , tant le Vieux que le Nouveau Testament , & il y en a trois , selon Bellarmin. Le premier est , qu'il y ait une Ecriture divine , parce que c'est une chose qu'on ne peut pas prouver suffisamment par l'Ecriture même. On lit presque par tout dans l'Alcoran de Mahomet , *ce sont les paroles de Bellarmin* , que Dieu a envoyé du Ciel , l'Alcoran , & cependant nous ne le croyons point. Je dis à cela , que c'est la dernière des absurditez , que Bellarmin mette ici cet Article : car dans cette question : si l'Ecriture est la règle suffisante des choses que nous devons croire , nous supposons , de part & d'autre , que l'Ecriture est une règle , autrement nous chercherions en vain sa suffisance , s'il ne paroïssoit pas qu'elle fût une règle. Aussi supposons-nous qu'elle est divine , car en-

fin, si cela n'étoit, elle ne pourroit pas être une règle ; il n'y a point de Chrétien qui n'en convienne. Ce n'est pas une controverse agitée parmi les Chrétiens ; on ne dispute de la divinité de l'Ecriture qu'avec les Athées & les Infidèles. Puis donc que cela est supposé entre nous, que l'Ecriture sainte est divine, c'est mal à propos que la divinité de cette Ecriture est mise dans le nombre des Articles de son insuffisance, la question roule sur les autres Articles & nullement sur celui-ci, parce qu'il doit être supposé. Car tout de même que si l'on demande, si un héritage peut suffire pour entretenir une famille ; on suppose qu'il y a un héritage, qui porte quelques revenus, & on se contente de sçavoir si ces revenus peuvent suffire pour l'entretien de cette famille, on doit supposer aussi la Divinité de l'Ecriture. Je ferai voir dans la suite, d'où il nous paroît que l'Ecriture soit divine. Je viens au second article qui est, quels sont les livres de cette Ecriture, sçavoir, si ce sont tels ou tels : quoi que je n'aye pas dessein d'en parler, parce que je le ferai dans la suite, en parlant des Livres Apocryphes, & de ceux qui sont véritablement Canoniques. Quant au troisiéme qui est, que les Livres de l'Ecriture ne sont pas supposés, & qu'ils sont véritablement des Auteurs dont ils portent le nom, je répons que c'est un Article qui n'appartient pas proprement à la foi, mais à l'histoire Ecclesiastique. Car quoi que je ne sçache pas par une inspiration divine, que l'Evangile de S. Marc est de S. Marc, ou l'Epître aux Hébreux, de Saint Paul ; ma foi demeure pourtant entière, tant à l'égard des Livres que je croi divins, & composez par un homme divinement inspiré, quoi que j'ignore le nom de l'Auteur, qu'à l'égard

gard des choses qui sont contenues dans ces Livres, lesquelles je croi véritablement divines. Cependant on prouve par des argumens si démonstratifs que les Livres de l'Ecriture sainte sont des Auteurs dont ils portent le nom, qu'aucun homme de bon sens n'en peut douter: & c'est ce que Monsieur Huet a démontré, il n'y a pas long tems, à l'égard des Livres du Vieux Testament. Je finis ici la question de la suffisance de l'Ecriture; & comme elle a beaucoup de rapport avec celle des Traditions, ce sera des Traditions dont nous traiterons, si Dieu le permet. Conservez votre sainté. Je suis tout à vous.

LETTRE XLIII.

A MONSIEUR C,

Parisiis 26. Julii, 1679.

ANtequam, dilectissime fili, ad Controversiam ipsam de Traditionibus, inter nos & Pontificios agitatam; accedamus, quædam necessario præmittenda sunt, ut status quæstionis facilius percipiatur. Observandum igitur I. Vocabulum *Traditionis*, tum apud Judæos tum apud Christianos, aliquando generaliter sumi pro doctrina quæ communicatur, sive pro communicatione doctrinæ cujusdam, sive id fiat viva voce sive per scriptum, sive utroque modo, quod & observatum à Bellarmino, & hoc sensu Thessalonicensibus dixit Apostolus, 2 Thess. 2. vers. 15, *Tenete itaque*

D d 5

di sic-

ditiones & dōctores quas edōcti estis, sive per sermonem, sive per Epistolam nostram. Ubi vides vocem *traditionis* ad Scripturam accommodari. Idem reperias Actor. 6. vers. 14. *Audivimus eum dicentem, Jesum destructurum hunc locum, & mutaturum ritus quos tradidit nobis Moses.* Ubi vides etiam vocem *traditionis* accommodari ad legem Scriptam. Quemadmodum docere & discere, loqui & audire sunt vocabula relativa, ita tradere & accipere. Accipimus autem tum viva voce tum per scripta, ergo & tradimus, atque hinc est quod vocabulum *traditionis* ad utrumque pertinet, & hoc apprimè notandum est.

Observandum II. Quod aliquando *Traditionis* vocabulum usurpatur oppositè ad Scripturam, & hæc oppositio dupliciter fit. Vel enim fit tantum ratione modi communicationis, vel etiam ratione rerum communicatarum. Fit tantum ratione modi communicationis quando hic sensus est, quod una eademque res quæ scriptis communicatur, traditur etiam viva voce, atque ita hi duo modi communicandi rem eandem, inter se opponuntur, & prior dicitur *Scriptura*, posterior vero *Traditio*: Fit etiam ratione rerum communicatarum quando hic sensus est, quod res quæ non communicatur scriptis communicatur viva voce, atque ita *Traditio* opponitur *Scriptura*, non tantum in ratione modi, sed & in ratione rei ipsius, & quò hæc oppositio faciliùs percipiatur, dicitur non simpliciter *Traditio*, sed *Traditio non scripta*. Priori ratione usurpatur vox *Traditionis*, 1 Cor. 11. *Accepi à Domino quod & tradidi vobis, tradidi id est communicavi vobis viva voce quod interim scriptum est; agitur enim de Cœna Dominica.* Posteriori ratione usurpatur Matth. 15. 3. *Quare vos transgredimini mandatum Dei per Traditionem vestram,*
ubi

ubi manifestè Traditionem intelligit non scriptam, non scriptam inquam in Libris Sacris, alioquin nihil impedit quominus alibi scribatur. Atque hoc sensu usurpatur hæc vox in præsentī Controversia.

Observandum III. Ex Bellarmino Pontificios dupliciter distinguere Traditiones suas non scriptas, vel ab Authore, vel à materia, id est, à re ipsa. Ratione Authoris dividunt in Divinas, Apostolicas. & Ecclesiasticas. Divinæ iis sunt, quæ ab ipso Christo, dum degebat in terris, originem ducunt, quasque Apostolos suos docuit: Apostolicæ, quæ Apostolos habent authores: Ecclesiasticæ, quæ, vel à Prælatīs vel à populis inchoatæ, paulatim consensu tacito populorum vim legis obtinuerunt. Exemplis distinctionem suam illustrant, Divinæ Traditiones sunt, verbi gratia, eæ quæ ad materiam & formam Sacramentorum pertinent, Sacramentorum enim essentia non potuit institui nisi à Christo ipso. Apostolicæ sunt, verbi gratia, Jejunium quadragesimæ, Jejunium quatuor temporum, & alia multa. Ecclesiasticæ sunt, verbi gratia, communio Laicorum sub una specie, aliæque consuetudines hujus generis. Ratione materiæ dividunt quadrupliciter, I. In eas quæ sunt de fide, ut perpetua Virginitas Mariæ, & eas quæ sunt de moribus, ut signum crucis, festa & alia. II. In perpetuas & temporales. Perpetua Traditio est, quæ servari debet usque ad consummationem mundi, ut Jejunia certis diebus. Temporalis, quæ instituta est tantum ad tempus, ut legales quædam ceremoniæ, quæ observabantur ab Ecclesia prima Christiana, donec fieret plena Evangelii promulgatio. III. In universales & particulares, universales quæ toti Ecclesiæ servandæ traduntur, ut festum Paschatis, festum Pentecostes &c. Particulares quæ uni tan-

tantum aut pluribus traditæ sunt Ecclesiis , sed non omnibus , ut tempore Augustini Jejunium Sabbathi , quod Romæ tantum observabatur. IV. In necessarias & liberas. Necessarias , quæ traduntur in forma præcepti , ut celebratio Paschæ die Dominica , Liberas quæ traduntur tantum in forma consilii , ut aspersio aquæ lustralis.

Observandum IV. Nos missis illis tam curiosis tamque laboriosis Traditionum divisionibus , res quæ ad Religionem quocunque modo pertinent , ad quatuor referre capita. Aliæ enim sunt quæ pertinent ad fidem , aliæ quæ ad mores , aliæ quæ ad statum generalem Ecclesiæ continendum , aliæ quæ ad politiam Ecclesiam exercendam in particulari. Ad fidem referuntur tum dogmata , tum alia omnia quibus assensum præbere debemus , tanquam rebus divinitus revelatis , hîc enim consideratur fides in quantum est assensus veritati divinæ , ut divinæ exhibitus. Ad mores referuntur virtutes omnes , tum eæ quæ Deum , tum eæ quæ nosmetipsos , tum eæ quæ proximum respiciunt , uno verbo quicquid sub nomine Justitiæ & Sanctitatis comprehenditur. Ad statum generalem Ecclesiæ refertur illud omne sine quo Ecclesia visibilis non potest , aut esse simpliciter , aut saltem benè esse , ut sunt cœtus seu congregationes Religionis ergo , cultus externus , *εὐταξία* , Pastores , Disciplina , seu regimen Ecclesiasticum. Ad Politiam in particulari , referuntur quæcunque regulas generales determinant ad certum aliquem modum particularem , ut sunt cœtum habendorum peculiaris quædam ratio , hic aut ille cultus externi modus , hæc aut illæ cæremoniæ , hic aut ille ordo , hæc aut illa ministerii forma , hæc aut illa Disciplina. Quæres forsitan obiter ad quodnam rerum genus referantur Sacramenta. Cui quæstioni

ni ita satisfacio. Sacramenta ad hæc quatuor rerum genera simul referuntur, sed variè, secundum varios respectus sub quibus considerari possunt. Nam ut sunt doctrinæ Evangelicæ appendices, & fidei Christianæ signa confirmativa, reducuntur ad primum genus, ut sunt signa practica, in quorum celebratione virtutes Christianæ sese explicare debent, non tantum per actus externos sed per internos, reducuntur ad secundum; in quantum sunt tesserae Christianitatis nostræ, & vincula societatis Ecclesiasticæ, reducuntur ad tertium, tandem ut sunt ceremoniæ quædam tali aut tali modo celebratæ referuntur ad quartum. Sed ad rem redeamus. Nostra sententia est primum illud rerum genus quæ ad fidem divinam pertinent, ita terminis Scripturæ concludi, ut nullus detur Traditioni non scriptæ locus, ne minimus quidem. De secundo idem dicimus. Complectitur Scriptura tam perfectè omnia quæ ad veram justitiam veramque sanctitatem spectant, ut non opus sit ad Traditiones recurrere. Imò extra Scripturam nulla vera justitia, nulla sanctitas. De tertio similiter asserimus ea omnia quæ ad statum generalem Ecclesiæ continendum pertinent ex Scripturis haberi, & non aliunde. De quarto res aliter se habet, in hoc enim genere ubi agitur de quibusdam Ecclesiasticæ politiæ modis, nihil, aut ferè nihil, in Scriptura definitum. Res eas Deus prudentiæ & libertati Ecclesiæ reliquit, ac proinde in iis multum valere possunt tum Traditiones antiquæ, tum Ecclesiæ definitiones, dummodo nihil fiat adversus regulas quæ generaliter respiciunt statum Ecclesiæ. Uno verbo quicquid in Religione est essentiale, necessarium, immobile, illud divinum est, id est, habet Deum ipsum autorem,

at quicquid est accidentarium, & mutabile, illud humano arbitrio creditum est, ita tamen ut certis terminis coercitum sit humanum arbitrium, ne divagaretur latius quàm par est. Quod autem divinum, nullibi est quàm in Scriptura, quia præter Scripturam nulla alia supernaturalis revelatio.

Itaque non quæritur I. An generaliter quodcunque sub Traditiones nomine comprehenditur, rejiciendum sit, alioquin rejiciendæ etiam forent Scripturæ ipsæ, quæ Traditiones aliquando nuncupantur. Nec quæritur II. An quodcunque viva voce traditur damnandum sit, nam & ea ipsa quæ in Scriptura continentur viva voce prædicantur. Nec quæritur III. An omnes Traditiones non scriptæ exterminandæ sint, in iis enim quæ prudentiæ Ecclesiæ commissa sunt, quæque politiam externam in particulari respiciunt, ut sunt, verbi gratia, Liturgiæ forma & modus, ceremoniæ quædam, gradus inter Ecclesiæ Ministros, & alia id genus, in quibus non sita est Religionis substantia, modo absit Tyrannis & superstitio, & ratio habeatur ædificationi populi, multum Traditioni Ecclesiasticæ concedendum ultrò fatemur. Imò nec quæritur IV. An nullius sint usus Traditiones etiam in rebus quæ ad fidem, ad mores, & ad statum generalem Ecclesiæ pertinent; probè enim novimus nos inde multum lucis posse haurire ad intelligentiam Scripturæ, & multa inde deduci posse argumenta ad veritatis defensionem, & errorum refutationem, modò semper autoritati Scripturæ subjiçantur, & in ordine rerum humanarum habeantur. Quæritur ergo tantum, an Traditiones non scriptæ, id est, in Scriptura Sacra non contentæ, sint altera pars normæ seu regulæ controversiarum, in rebus quæ, vel ad mores, vel ad statum gene-

generalem Ecclesiæ pertinent, uno verbo, an sint altera pars verbi Dei; Nos negamus. Adversarii affirmant. Quandoquidem autem affirmantium in hac causa partes sibi sumpsere, æquum est ut eos placidè audiamus. Affirmantium enim est suam Thesim probare.

I. Argumentantur ex locis Scripturæ in quibus, ut ipsis videtur, commendantur Traditiones non scriptæ, ut Rom. 16, 17. *Precor autem vos, fratres, ut observetis disfidiorum & offendiculorum autores, præter Doctrinam quam vos didicistis, & declinetis ab iis.* II. 1 Cor. 11. 2. *Laudo vos quod in omni re memores estis mei, & sicut tradidi vobis traditiones; & quod docetis retinetis.* III. 1 Cor. 15. *Notum facio vobis, fratres, Evangelium quod evangelizavi vobis, quod & accepistis, in quo etiam statis, per quod etiam si retinetis quo sermone vobis evangelizaverim, servamini, nisi si frustra credidistis. Tradidi enim vobis quod & accepi.* IV. 2 Thess. 2. 15. *Perstate & retinete traditiones & quod docetis, quas edocti estis, si-ve per sermonem si-ve per Epistolam nostram.* V. 1 Tim. 6. 20. *O Timothée, depositum custodi.* & 2 Tim. 1. 14. *Bonum depositum custodi per Spiritum Sanctum qui habitat in nobis.* Ex his locis Traditiones non scriptas colligunt in Scriptura ipsa commendari: Respondeo ad I., Doctrina, quam didicerant Romani, est Evangelium, primò ipsis prædicatum viva voce, & deinde scriptum, non autem Traditio quædam de fide, quæ non extet in Scripturis. Ad II. Traditiones Apostoli sunt itidem Doctrina Evangelica, quæ eadem est quæ in Scripturis continetur. Tradere enim, ex Hebræorum stilo, nihil aliud est quam docere. Eam Corinthiis tradiderat Paulus, id est, prædicaverat viva voce, sed quid impedit quominus eadem habeatur in Scripturis? Ad III. idem respondeo. Tradidi, id est, viva voce docui.

At

At illud idem Scriptum est. Ad IV. sensus hujus loci non est quod sint duo Traditionum genera, unum per sermonem, alterum per Epistolam, sed quod easdem Traditiones Corinthii edocti erant duplici viâ, seu modo, nempe vel per sermonem, id est, viva voce, vel per Epistolam, id est, scripto, perpende verba Pauli, & videbis aliud nihil significare. Ad V. absurdum est per depositum Timotheo commissum intelligere Traditiones non scriptas. Depositum illud, tota est Evangelica Doctrina, quæ ipsi per impositionem manuum commissa fuerat. Atqui hæc eadem Evangelica Doctrina scriptis mandata est. His quinque locis addunt duo alia, prior ex secunda Joan. vers. 12. *Quum multa haberem vobis scribenda nolui per chartam & atramentum, sed spero me venturum ad vos, & præsentem præsentibus loquuturum ut gaudium nostrum sit completum.* Hinc concludunt Traditionem non scriptam, nescio qua ratione, nec divinare possum, nisi quod dicat se multa alia habuisse scribenda quæ reservavit ad vivam vocem. At futilis est conclusio, nam quis tibi dixit hæc quæ dicenda, quæve sibi reservavit, non esse in aliis Scripturæ libris? Posterior locus est ex 1 Cor. 11. vers. ultimo, *Reliqua cum venero ordinabo;* Verùm ex consensu ferè omnium Interpretum hîc agitur de rebus quibusdam ad Disciplinam pertinentibus, quæ levioris erant momenti. Et suffragatur ratio. Nam ea quæ ad mores pertinebant, & ad εὐταξίαν, tractavit in hac ipsamet Epistola, non igitur verissimile est ea quæ ad vivam vocem remittit fuisse magni momenti, si enim alicujus fuissent momenti ea tractasset similiter. Quis credat verò ergo Paulum tractasse in Epistola quæstionem de velamento mulierum in oratione, & interim ad vivam vocem remisisse articulum fidei aut cultus, puta

Transf-

Transubstantiationem, Sacrificium Missæ, Aco-
rationem Hostiæ, aut Invocationem Sancto-
rum?

II. Argumentum ducitur ex variis temporibus quibus Ecclesia caruit Scriptura, & viâ traditionis conservata est salutaris Religio inter homines. Ab Adam enim usque ad Moysen nulla Scriptura, unica traditio fuit per bis mille annos & amplius post Moysen, in Gentibus multæ familiæ ad Ecclesiam pertinuerunt, ut familia Jobi, & amicorum ejus, quæ tamen Scripturam non habuerunt. Imò Judæi, quibus erat Scriptura, minus eâ utebantur quàm Traditione, ut patet ex variis Scripturæ locis Exod. 13. 8. Deut. 32. 7. Job. 8. 8. Psal. 44. 2. in quibus locis Deus hortatur Patres ut doceant Filios suos, & filios ut à patribus discant. Deinde post adventum Christi per multos annos Ecclesia Christiana fuit sine Scriptura, sola Traditione contenta. Tandem observat Bellarminus adhuc Irenæi tempore fuisse gentes aliquas Christianas quæ solis Traditio-
bus utebantur, ut est apud Irenæum lib. 3. cap. 4. Resp. hoc argumento nihil esse vanius. Nam I. fa-
teor quidem ante Moysen nullam fuisse Scripturam, at Religionem conservatam fuisse per solam Traditionem falsum est, quandoquidem Patriarchis, ut notum est, Deus sese patefaciebat per somnia, per visiones, per immediatas colloquutiones, ut à me jam est observatum Epistola 3. Taceo quod ibi-
dem dixi aliam esse conditionem Ecclesiæ tunc temporis quàm nunc est; Religio ad paucos articulos contrahebatur, ad paucas personas pertinebat, & personæ erant longævæ. Nunc vero res aliter est. II. Idem dicendum de iis familiis quæ ad Ecclesiam pertinebant in Gentibus. Carebant quidem Scriptura, ut videtur, sed Deus succurrebat eis via extraordinaria, ut patet exemplo Jobi &
Tom. V.

amicorum ejus. III. Ad Judæos quod attinet, falsum est primis illis temporibus usos fuisse Traditionibus non scriptis, nec id probatur ex locis allatis, ex quibus nihil aliud concluditur nisi quod filii docebantur à Patribus, nimirum res easdem quæ in Scriptura continebantur, de quo Traditionis genere nulla quæstio est, nam & hodie apud nos eadem Traditio est in usu, Patres docent Filios, Pastores docent viva voce populum, sed quid docent? quod in Scriptura habetur. IV. Falsum est etiam Ecclesiam Christianam in prima sua ætate Scriptura caruisse per multos annos, habuit enim Vetus Testamentum. Non habuit quidem statim ab initio Canonem Novi Testamenti, sed habuit viros θεοπνευμάτους Apostolos scilicet, nec verum est nullos habuisse libros per multos annos, nam si credimus Eusebio, Theophylacto, & Baronio, Apostolus Matthæus scripsit Evangelium suum post octo à Christi assumptione annos. V. Verùm ex tali argumento operæ pretium est videre quid consequatur. Consequitur Scripturam non esse absolutè necessariam, ubi Deus voluerit aliter providere Ecclesiæ suæ, vel se se immediatè hominibus manifestando, vel per viros θεοπνευμάτους, & ἀναμαρτυρούμενους. Quis unquam id negavit? Consequitur Traditionem, id est, instructionem vivæ vocis maximè viguisse in Ecclesia etiam tunc cum Scriptura extitit. Quis hoc inficiatur? Consequitur multa fuisse dogmata, multa de fide & moribus quæ etiam nunc in Scriptura non continentur. Hoc est quod nego, & quod ex prædictis nullo modo consequitur. VI. Ad illud quod ait Bellarminus ex Irenæo, Gentes aliquas Christianam Religionem coluisse sine Scriptura, vis solius Traditionis, Respondéo, I. hoc nihil facit ad rem, quaeritur enim, an præter ea quæ in Scriptura continen-

tinentur, multa alia sint de fide & moribus in Traditione non scripta. At Exemplum allatum probat tantum eadem dogmata quæ in Scriptura sunt viguisse per aliquod tempus in quibusdam Gentibus per viam Traditionis, sine Scriptura. Nam Irenæus narrans fidem harum gentium barbararum eadem dogmata profert quæ nos ex Scriptura habemus. Quare ad Traditiones non scriptas Pontificiorum hoc non pertinet. II. Nec Irenæus dicit has gentes intemeratam & puram conservasse ex omni parte Religionem, nec supposito quod per aliquod tempus inviolatam & integram conservaverint, sequitur eam in eodem statu permanсурam per multa sæcula, nec à quibusdam Ecclesiis particularibus valet consequentia ad totum Ecclesiæ Christianæ corpus. Itaque ex eo nil potest concludi quod Thesi adversariorum vel minimum fa-
veat.

III. Ita ratiocinantur. Multa semper fuere in Religione mysteria seu arcana quæ Ministris Ecclesiæ concredita sunt, & ad vulgus non communicata. Ergo non omnia scripta sunt, sed Traditioni multa reservata. Ratio consequentiæ est, quia si hæc scriptis mandata fuissent, omnibus divulgata essent, quod contra mentem & Consilium Dei fuisset. Antecedens probant, quoad Vetus Testamentum, ex testimonio Origenis Homil. 5. in Numeros, & ex testimonio Hilarii in Psalmum secundum. Quoad Novum Testamentum probant ex Paulo, 1 Cor. 2. 6. *Sapientiam loquimur inter perfectos.* Item ex Dionysio Areopagita Ecclesiasticæ Hierarchiæ c. 1. Clemente Alexandrino apud Eusebium Histor. lib. 2. cap. 1. ipso denique Eusebio de Demonstratione Evangelica lib. 1. cap. 8. Item probant ex eo quod Christus seorsim Discipulis suis interpretabatur parabolas, quas populo loquutus

tus erat Luc. 8. 6, 10. Hinc est quod legitur passim apud veteres ubi agitur de Eucharistia, *Norunt fideles, Norunt qui mysteriis sunt initiati.* Atque inde colligunt multa esse in Religione silentio tegenda, nec ad populum divulganda. Respondeo, I. falsissimum est Mosem multa quæ à Deo audiverat populo reticuisse, & Ministris tantum Ecclesiæ communicasse. Dicitur enim Exod. 24. 3, 4. *Mosem enarravisse populo omnia verba jehovæ, & omnia illa jura, & deinde omnia verba jehovæ scripsisse.* II. Falsum etiam est in Novo Testamento arcana quædam esse populo non divulganda, habemus enim expressum Christi mandatum Matt. 10. 27. *Quod dico vobis in tenebris dicite in luce, & quod in aurem auditis predicate in tectis.* Itaque Irenæus contra testatur lib. 3. cap. 15. *Doctrina Apostolorum, inquit, manifesta & firma, & nihil subtrahens, neque alia quidem in abscondito, alia verò in manifesto docentium. Hoc enim fidorum, & pravè seducentium, & hypocritarum est molimen.* III. Vel illa arcana à vulgi cognitione remota, quæ volunt adversarii, pertinuerunt ad fidem, aut ad mores, aut ad statum generalem Ecclesiæ, vel non. Si non, argumentum nihil concludit, agitur enim in hac quæstione de rebus quæ ad fidem, ad mores, & ad statum generalem Ecclesiæ spectant, in quibus nos asserimus nullum locum esse Traditionibus non scriptis. Si pertinuerunt ad fidem aut ad mores, aut ad statum generalem Ecclesiæ, argumentum seipsum destruit, nam omnia quæ ad hæc tria capita referuntur pertinent ad populum, nec ipsi debent subtrahi. IV. Ad probationes adversariorum, dico Origenem nusquam dixisse Mosem pleraque arcana Ministris concedidisse populo non communicanda, sed tantum dicit simplicioribus non debere communicari sensus al-

lego-

legoricos, sed perfectioribus solis qui eorum sunt capaces, & myſteria quidem populo debere proponi, myſteriorum autem rationes, id eſt, ſignificationes myſticas, perfectioribus tantum. Quod quidem ſi ita intelligatur, nempe in docendo populo habendam eſſe rationem ad capacitatem ejus, nec ſublimiora myſteria quæ intelligere non poſſunt rudiores proponenda eſſe, cruda verum eſt, ſed ad rem de qua agitur nihil facit. Hilarium quidem fateor dixiſſe, Moſem quædam ex occultis legis ſecretiora myſteria, Septuaginta ſenioribus intimaviſſe ſeparatim. Quorum verborum ſenſus non eſt, alia quædam myſteria legis ſcripta fuiſſe ad populum; alia verò non ſcripta ad Seniores, id enim ex Hilarii verbis colliginequit, & ſi colligeretur non tanti eſſet Hilarii autoritas ut pro vero haberetur, ſed unus foret ex erroribus Hilarii. Sed ſenſus eſt Moſem, quàmvis Vetus Teſtamentum promiſcuè pro omnibus ſcripſiſſet, tamen ſelectos quosdam viros ſeparatim familiaritè inſtituiſſe in legis intelligentia, quemadmodum & apud nos etiam ſi Scriptura & Theologia pateat ad omnes, peculiari tamen cura, in ejus intelligentia inſtituuntur Theologiæ candidati, futuri aliquando Paſtores, & ipſi ad populum docendum. Quid autem hoc commune habet cum Traditione non ſcriptæ? Ad illud Pauli 1 Cor. 2. 6. dico, *Inter perfectos*, ſignificare, inter Chriſtianos, qui comparatè ad Judæos perfecti dicuntur, ſive conſummati; Eccleſia enim, ante Chriſtum revelatum, fuit in ſtatu Pædogiæ, qui imperfectus eſt, at poſt Chriſtum revelatum fuit in ſtatu veræ filiationis, qui perfectus jure dicitur: & hoc eſt quod Paulus docet Galat. 4. ab initio capitis. & Hebr. 11. 39. 40. Vide ſuper hac re Cameionem. Ergo *Sapientia*, Paulo eſt tota Evangelii Doctrina, non

quædam pars *μουσικώερα* quæ in Traditione non scripta, sita sit *Perfekte*, non sunt Episcopi, aut Evangelistæ seorsim à fidelibus, sed fideles omnes, oppositè ad Ecclesiam sub Veteri Testamento, quod ex toro Pauli discursu satis patet. Ad Dionysium Areopagitam, dico supposititium hunc librum esse, & Authorem habere mendacem, & impostorem, qui haberi voluit pro Dionysio Areopagita, qui tamen alius est, & longè recentior, & fabulis scatet. Itaque larvati hominis auctoritatem nihil moror. Ad Clementem Alexandrinum, is revera dixit, Dominum, Jacobo, Joanni, & Petro post resurrectionem cognitionem impertivisse, hanc illi reliquis Apostolis, reliqui Apostoli Septuaginta. Hæc sunt Clementis verba apud Eusebium. An id sit verum necne, non est hic disquirendi locus. Interim dico nihil indè præsidii pro Traditionibus non scriptis; quid enim, Christus docuit immediatè & per se tres ex suis Discipulis, & per hos, alios, Ergo sunt quædam Traditiones non scriptæ? Apage nugas. Quod ad Eusebium ipsum, fateor voluisse Apostolos pleraque reliquisse Discipulis suis non scripta, sed Eusebii viri Ariani autoritas non tanti facienda est, ut propter eam, Scripturæ causam deserramus. Adde quod Eusebius non dicit Traditiones illas non scriptas, esse vel de fide, vel de moribus, vel de statu generali Ecclesiæ, ac proinde quod dixit, non tangit quæstionem nostram. In hisce enim tribus tantum Traditiones non admittimus. Ad id autem quod dicunt multa in Religione silentio tegenda, nec ad*populum divulganda, Respondeo, indignam esse Religionem Christianam hanc cautionem, quæ ad falsas & adulterinas Religiones remittenda. Nihil enim habet Religio vera quod ipsam pudeat omnibus patefacere,

re, ideò Paulus, *Non me pudet*, inquit, *Evangelii Christi*, & Christus, *Quod dico vobis in tenebris, dicite in luce, predicate de testis*. Nec id probant quæ ab Adversariis afferuntur. Nam Christus quidem, pro tempore suæ conversationis in terra, Discipulis seorsim interpretabatur parabolas, sed hæc cautio pertinebat tantum ad tempus illud, nec erat perpetuæ observationis, & respectum peculiarem habebat ad populum Judaicum, qui ex Decreto divino mansurus erat in incredulitate, non autem ad populum Christianum. Et veteres agnosco quarto & quinto sæculo Mysterium Eucharistiæ sicut & Baptismi Sacramentum tacuisse Ethnicis, & Catechumenis, ne simplicitatem Mysteriorum nostrorum irriderent. Sed hoc primis Ecclesiæ sæculis non fuisse in usu, fatentur ipsi met adversarii, & hanc fuisse pravam Mysteriorum Ethnicorum imitationem certum est, ex qua interim nihil pro Traditionibus non scriptis colligere est. Nam quod tacebant de Mysteriis, materia erat potissimum, aqua Baptismi, panis & vinum Eucharistiæ, at hæc in Scripturis continentur.

IV. Argumentum tale est. Ipsi Calvinistæ qui tam acriter pro sufficientia Scripturæ, adversus Traditiones non scriptas decertant, Traditiones tamen admittere coguntur. Nam unde est nisi ex Traditione quod Psalmos cantent in suis Coetibus, quod formulas precum habeant, & publicam Liturgiam, quod manè non vespere Eucharistiam celebrent, quod diem Dominicam observent. Imò & in Controversiis, quas vel inter se vel cum aliis Protestantibus, vel cum Catholicis habent, Testimonia patrum citant, & in suorum dogmatum confirmationem trahunt. Respondeo hæc omnia esse ἀπὸ τοῦ διόγου ut ex observationibus præmis-

sis colligere facile est. Cantare enim Psalmos, Formulas habere precum, uti publica Liturgia, manè non vespere Eucharistiam celebrare, diem Dominicam observare, & si quæ alia, ad politiam Ecclesiæ in particulari pertinent, ac proinde extra sphaeram disputationis nostræ posita sunt. Quamvis etiam & in his quædam sunt quæ in Scriptura ipsa fundantur, ut Psalmorum cantus, qui probatur, tum ex praxi veteris Ecclesiæ ante Christum natum, ut ex pluribus Scripturæ locis patet, tum ex 1 Cor. 14. 15. & Ephes. 5. 19. & Coloss. 3. 16. Formulæ precum probantur ex ipso Christo, qui Orationem Dominicam tanquam formulam Discipulis dedit. De die Dominica egimus in præcedenti Epistola. Quod autem ajunt nos in disputationibus nostris adducere patrum Testimonia, id tam absurdum est ut nihil absurdius. Non enim Testimoniis Patrum utimur ad probanda dogmata non scripta, absit, neque ad fidem divinam ingenerandam quasi Patrum autoritas divinum quid haberet, sed vel, ut inde aliquid lucis hauriatur, ad dilucidationem locorum Scripturæ, vel ut consolationem inde capiamus ex collatione fidei nostræ, cum fide Veterum, vel ut novitatem errorum detegamus, vel ut adversarios, qui nihil aliud clamant quam Patres, propriis eorum præjudiciis confodiamus, Davidem imitanti, qui Goliathum Philistæum proprio ejus gladio peremit. Interim unica nobis manet fidei norma, nempe Scriptura.

V. Argumentum ita se habet, semper hoc in usu fuit in Ecclesia ut hæreticorum errores ex Traditione refellerentur, & veritas tutaretur. Patet hoc primò ex praxi ipsius Apostoli Pauli, qui *Epimædem* Tit. 1. *Aratum* Actor. 17. *Menandrum* 1 Cor. 15. citavit, & p̄særaque alia ex Traditione

Ju

Judæorum hausit, ut *Mixtionem sanguinis & aquæ* in asperione populi à Mose facta, Heb. 9. 19. & *asperionem libri fæderis*, ibidem. Item exilentiam *Manna*, & *Virgæ Aaronis in Arca*, Heb. 9. 4. II. Ex praxi Apostoli Judæ, qui ex Traditione habuit *altercationem Michaelis Archangeli cum Diabolo pro corpore Mosi*, vers. 9. & *Prophetiam Enoch* vers. 14. III. Ex praxi perpetua Ecclesiæ Christianæ. Nam ita Irenæus refutavit Valentinianos, ita Tertullianus Marcionistas, ita Gregorius Nazianzenus Macedonianos, ita Basilius Eunomianos, Sabellianos, Arianos, ita Epiphanius Melchisedecianos, Apostolicos, Aërianos, ita Hieronimus Vigilantium, Jovinianum, Helvidium, ita Augustinus Donatistas, ita Stephanus & Cornelius Episcopi Romani, Cyprianum, ita tandem Concilia Gangrense, Nicenum, hæreticos quos damnarunt, Respondeo frustra se fatigant adversarii. Quæstio enim non est, an Traditionis usus in Ecclesia fuerit perpetuus, hoc enim ultro concedimus, non tantum in rebus quæ ad substantiam Religionis non pertinent, sed etiam in iis quæ ad substantiam pertinent, in iis enim est & Traditioni locus, ut jam sæpius dixi, sed quæstio est, an in rebus quæ ad substantiam Religionis pertinent detur *traditionibus non Scriptis* locus, hoc est, an quædam de fide, de moribus, de statu generali Ecclesiæ quæ in Scriptura non extant, extent in Traditione *non scripta*, *hic Rodus*, *hic saltus*. Alioqui nihil impedit quominus & pro iis quæ in Scriptura continentur traditione pugnemus. Videamus interim quid ad probationem antecedentis sui adversarii proferunt, Paulus citavit Epimenidem, Aratum & Menandrum. Quidni? Ergo Traditiones non scriptas admisit, tanquam alteram Verbi divini, & Religionis normæ, partem,

Speſtatum admiſſi riſum teneatis amici.

Certè Apoſtolus nihil minus in mentem habuit quàm ut Poëtarum Ethnicorum dicta Canonizaret, detur venia verbo. Aratum citavit, Act. 17. verſ. 28. tum quia Sermonem habebat cum Ethnicis apud quos nulla fuiſſet Prophetarum autoritas, tum quia vel hinc voluit oſtendere hominem naturali quodam lumine agnoſcere ſe factum ad imaginem Dei, ut inde concluderet divinitatem nullam ineſſe ſimulacris aureis vel argenteis, Deumque eſſe pura mente colendum Menandrum citavit 1 Cor. 15. 33. ut ſupinitatem Corinthiorum excitaret qui ex conſortio pravè ſentientium de Religione, fidem ſuam incauti ſinebant adulterari. Si me, inquit, non auditis, audite Ethnicum Poëtam dicentem, *Mores bonos corrumpunt commercia mala.* Epimenidem citavit Tit. 1. 12. non in re aliqua de fide, ſed ut Cretenſium notaret ingenium, ignavum, ſubdolum, prævum, & de hoc moneret Diſcipulum ſuum, quid hoc autem ad Traditiones non ſcriptas? At Paulus quædam habuit ex Judæorum Traditione, *mixionem aquæ & ſanguinis*, &c. Fateor, ſed hæc ſunt Hiſtorica quæ ex Traditione ſciri poſſe nihil vetat, nec ad ſubſtantiam Religionis aliquid faciunt. At, inquires, quantumvis hiſtorica, attamen vera: fidelis, igitur, veritatis cuſtos eſt Traditio, etiam Apoſtolo teſte. Si igitur in rebus Hiſtoricis fidelis & vera eſt Traditio, quidni & in fidei dogmatibus, quidni & in cultibus? Reſpondeo de Traditione in genere, & in ſpecie de Traditione Judaica dicendum quod de fama dixit Poëta,

Tam ſiſti pravique tenax quàm nuntia veri.

At ſi Paulus aliquis hodiè reperiatur, qui Spiritu Dei ἀναμαρτυρῶ ducatur, non imus inficias ipſum in Traditionibus poſſe verum à falſo diſcernere.

Sed

Sed quis mihi dabit virum illum? Potuit ergo Paulus, ex suo peculiari privilegio, ex Traditione Judaica veritatem historicam colligere, adeo ut ea jam sit de fide, non vi Traditionis Judaicæ, sed vi Paulinæ autoritatis. Trahere illud in exemplum hoc est quod fieri non potest, quia nemo jam Spiritu infallibili, quo Paulus ducebatur, ducitur. Idem dico de Apostolo Juda, Historica hæc sunt quæ narrat de Michaële Archangelo decertante cum Diabolo pro corpore Moſis, & de Enochi Prophetia, quæ scivit ex Traditione Judæorum, & quæ ex Spiritu Apostolico approbavit ut vera, nobisque jam credenda proposuit. At illud nequit trahi in exemplum, quia nullus jam nobis adest Apostolus, ex cujus autoritate veræ Traditiones dignoscantur, & ex humanis in divinas tranſeant. Quod ad praxim illam perpetuam Ecclesiæ quâ volunt Orthodoxos ex Traditione adversus hæreticos processisse. Respondeo ut supra, non egisse ex Traditione sola, sed primò ex Scriptura, & deinde ex Traditione. In disputationibus enim probationes & argumenta desumuntur undecunque. Valentinianos refutavit Irenæus ex Scriptura, ut ipſemet profitetur præfatione in Lib. 3. *In hoc inquit, tertio Libro ex Scripturis inferimus ostensiones, ut nihil tibi ex his quæ perceperas deſit à nobis.* Marcionitas refutavit Tertullianus ex Scripturis, ut patet ex quatuor Libris ejus, ubi nihil ferè præter Scripturam. Gregorium Nazianzenum pugnaſſe adversus Macedonianos Traditione sola falſum est. Imò Oratione IV. Theologica aſſerit Macedonianos, qui divinitatem Spiritus Sancti negabant, refelli ex Scriptura. Iterum falſum est Baſilium egisse ex sola Traditione adversus Eunomianos, Sabellianos, Arianos. Imò Lib. 2. contra Eunomium profitetur
ſe

se ex Scripturis velle agere. Et Epist. 80. adversus Arianos, *Judicet* ; inquit, *nos Scriptura*. Epiphanium fateor adhibuisse traditionem adversus Melchisedecianos, sed non in re dogmatica, verum in re historica ; nimirum in designandis nominibus Patris & Matris Melchisedeci. Contra Apostolicos utitur etiam Traditione, sed in re levioris momenti, & quæ ad Disciplinam potius pertinet quàm ad fidem. Agebatur enim de voto virginitatis servando. Imò Traditionem advocat tantum ut quosdam de Virginitate Scripturæ locis in specie contrarios, conciliet, & idipsum quod Traditione confirmat, confirmat etiam autoritate Scripturæ, adeo ut inde nullum adsit pro Traditionariis præsidium. Adversus Aërianos etiam Traditione disputavit, sed in rebus quæ ad Disciplinam non ad fidem pertinent, agebatur enim de distinctione Episcopi & Presbyteri, de Paschate celebrando, de recitandis in Ecclesia defunctorum nominibus, de statis Jejuniorum diebus. Hieronimus disputavit adversus Vigilantium ex Traditione, sed in rebus quæ ad Disciplinam, non ad fidem pertinebant. Negabat siquidem Vigilantius, honorandas esse reliquias Sanctorum, ne civiliter quidem damnabat Vigiliis, & Alleluja cantatum extra tempus Paschatis, quæ ad Disciplinam spectant, & ideo ex Traditione possunt disputari. Adversus Jovinianum, ubi agebatur de fide, & moribus, nunquam Traditionem usurpavit pro argumento. Adversus Helvidium agebatur de re historica, nempe de perpetua Virginitate Mariæ quam negabat Helvidius, & quæ revera non est articulus fidei, & Traditione probari potest, absque ullo sufficientiæ Scripturæ detrimento. Augustinum Donatistas ex sola Traditione confutasse tam falsum est ut nihil falsius. Imò passim

sim argumenta sua ex Scriptura depromit. Stephanus & Cornelius adversus Cyprianum male hic adducuntur, nihil enim nobis superest de scriptis suis adversus Cyprianum, nihil unde adversarii possint concludere ipsos ex Traditione sola disputasse. De Conciliis, Niceno, Ephesino, Gangrensi, falsum est ea ex Traditione sola hæreticos damnasse, falsum, Nicenum non adhibuisse Scripturam in damnatione Arii, falsum, Ephesinum non adhibuisse Scripturam in damnatione Nestorii, falsum, Gangrense usum tantum fuisse Traditionibus adversus Eustatianos, nisi forsan in rebus ad disciplinam pertinentibus, quod extra quæestionem nostram est.

Hæc sunt præcipua adversariorum argumenta. Videamus jam quid nos etiam in eorum errore profligando possimus adferre, quamvis enim ex justæ disputationis legibus non teneamur pro sententia nostra, quæ negans est, argumentis pugnare, quia negativæ propositiones non probantur, tamen ex juris superabundantia, quædam adversus Traditiones proferre non pigebit. Primum igitur locum obtinebunt ea omnia quæ in superiori Epistola disputavimus pro sufficientia Scripturæ, posita enim Scripturæ sufficientia, quæstio de Traditionum necessitate per se definita est. Si Scriptura sufficit in rebus fidei, & morum, & in iis quæ ad statum Ecclesiæ generalem spectant, nullæ sunt in hisce rebus Traditiones non scriptæ. Verum & alia habemus argumenta quæ Traditiones directè petant I. Maximi momenti est in hac causa, quod cum Judæi Traditionum non scriptarum usum invexissent in Ecclesiam sub titulo & nomine Verbi non scripti, à Mose & Prophetis viva voce traditi, præter ea quæ in Scriptura continebantur, quæ ipsissima est adver-

fario-

fariorum sententia , Deus Esa. 29. vers. 13. & deinde Christus Matth. 15. has Traditiones damnarunt. Vide loca. Et quamvis glorioso nomine Verbi divini superbirent, eas tamen, in opprobrium, *Mandata hominum* nuncuparunt. Imò apparet Christum, tum in specie, tum in genere, observationem hujusmodi Traditionum Discipulis suis prohibuisse. Nam in specie, Matth. 15. & Marc. 7. Pharisei queruntur quod Discipuli Jesu *non laverint manus ante cibum*, quæ erat ex Judæorum Traditionibus una, & Matt. 5. varias Traditiones Veterum redarguit. In genere autem damnat eas sub nomine *fermenti Phariseorum*, Matth. 16. quod ibidem explicatur *de Phariseorum doctrina*. Quis autem credat Deum & Christum, tam acriter in odium Traditionum non scriptarum, loquutos fuisse, nulla adhibita cautione, nulla distinctione facta, si statuisent Ecclesiam suam Christianam regere & moderari etiam per Traditiones non scriptas? Quis credat Christum postquam viderit usum Traditionum non scriptarum tam malè cessisse Judæis, voluisse iterum eas in Ecclesiam suam inducere? Quis credat Apostolos tam pravo, tamque recenti Judæorum exemplo monitos, nullo habito respectu ad dicta Christi, voluisse revelationis sibi creditæ partem, etiamnum Traditioni non scriptæ committere? Respondent Bellarminus & Baronius I. Christum damnare tantum Traditiones quæ Scripturæ Sacræ contrariantur, quod probatur ex verbis Christi, *quare vos transgredimini mandatum Dei per Traditionem vestram?* II. Christum damnaſſe, non Traditiones quæ à Mose & Prophetis descendebant, sed quasdam alias quæ erant à recentioribus. Sed contra primam responsionem, Christus, non tantum damnavit Traditiones quæ adversus Scripturam pugna-

pugnabant, sed & eas quæ præter Scripturam erant, ut *lotionem manuum ante cibum*, Religionis ergo de hujus enim Traditionis transgressione Pharisei accusabant Discipulos. Christus autem factum eorum tuetur. Contra II. falsum est Judæos temporibus Christi distinxisse suas Traditiones, in eas quæ à Mose & Prophetis erant, & alias quæ à recentioribus. Falsum est Christum eas ita distinxisse. Distinctio hæc nupera est & novitia, cujus in toto Evangelio neque vola neque vestigium. At quamvis Judæi omnes suas Traditiones ad Mosem referebant, nihilominus Christus eas, *mandata hominum*, vocat, exemplo suo docens, nos nullis quantumvis speciosis prætextibus moveri debere, quin quasunque Traditiones non scriptas pro humanis habeamus.

Sed ut melius percipiatur nostri argumenti pondus & robur, instituamus, si lubet, comparationem Pontificios inter & Judæos in ratione Traditionum. Traditiones suas dicunt Pontificii à Christo & Apostolis viva voce primis Ministris Ecclesiæ concreditas fuisse. Judæi pariter à Mose & Prophetis suas primis Ecclesiæ senioribus commissas viva voce, jactabant. Ecclesiam fideliter custodivisse Traditiones sibi creditas, ad hæc usque tempora volunt Pontificii. Idem de suis volebant Judæi. De perpetua sua, minimèque interrupta successione gloriantur Pontificii, ut ferè nihil audias apud ipsos quàm, Sedem Apostolicam, atque inde volunt Traditionibus suis tantam autoritatem conciliari, ut nefas sit de earum divinitate dubitare. De sua etiam potiori jure gaudebant Judæi, nec repugnabat Christus, *Scribæ, inquit, & Pharisei sedent in Cathedra Mo-
sis*. Patres clamitant Pontificii, *Patres* clamabant etiam Judæi, & Paulus ipse fatetur se ante con-
ver-

versionem suam *strenuum fuisse amulatorem Traditionum patrum suorum*, Gal. 1. An, inquiunt Pontificii patres vestri damnati sunt, qui Traditiones observarunt? An Ecclesia Christi in toto orbe periiit, per tot sæcula? An credibile est mutationes factas in rebus ad fidem & Religionem pertinentibus, sensim sine sensu, omnibus in id consentientibus, & nemine reclamante? Si Ecclesia quasdam passa est mutationes in Religione, notate tempora, ostendite autores, docete quibus modis quibusve machinis factæ sunt mutationes hujusmodi. Si hæc non potestis demonstrare nonne consequens est imaginarias esse has quas prætextitis mutationes, & revera fidem eandem ab incunabilis Ecclesiæ fuisse, quæ est hodiè. His & similibus Traditiones suas tuentur Pontificii. Atqui his omnibus & aliis, siquæ sunt Judæi Traditiones suas poterant defendere, ut cuivis patet poterant de salute patrum suorum, de Ecclesiæ suæ perennitate, de mutationibus, & mutationum autoribus, temporibus &c. movere quæstiones. Uno verbo nihil est quod in suam causam proferant adversarii, quod non æquali, imo potiori jure, Judæi pro suis Traditionibus adducere quiverint, ut ovum ovo non sit similis. Nihilo tamen minus Christus & Apostoli Judæorum Traditiones damnarunt. Paulus ad Coloss. 2. vers. 8. *Videte, inquit, ne quis sit qui vos depradetur per Philosophiam & inanem seductionem, secundum Traditionem hominum*. Et Petrus, 1 Petr. 1. vers. 18. *Redempti estis ex vana illa vestra conversatione à patribus tradita*. Sunt igitur hæc omnia quæ à Pontificiis adferuntur inanes cavillationes, quas Christus, Christique Apostoli pro nihilo habere, exemplo suo nos docuerunt.

Secundum Argumentum. Fides Christianorum

rum debet esse divina, hoc est niti debet divina autoritate & supernaturali revelatione, alioqui non erit fides Christiana. Atque hinc est quod sæpius in Novo Testamento fides dicitur πληρο-
φωσία Coloss. 2. vers. 2. 1 Thess. 1. vers. 5. Hebr. 6. vers. 11. & 16. vers. 22. hinc quod Paulus, Rom. 10. vers. 17. *fidem*, dicit esse, *ex auditu verbi Dei*. Atqui nulla certitudo potest esse in Traditionibus non scriptis, quod divinæ sint & à Spiritu Sancto profectæ. Ergo de iis non possumus habere fidem divinam. Ratio in promptu est, nempe non possumus fide divina credere Traditiones; nisi fide divina persuasi simus eas à Christo vel Apostolis ejus descendisse. At quis mihi fidem divinam faciet Christum vel Apostolos talem aut talem Traditionem viva voce commisisse primis Ecclesiæ Ministris? Vide in eam rem Defensionem Reformationis, ubi habes hoc Argumentum fusè tractatum, parte tertia ni fallor.

Tertium Argumentum. Imò neque aliquam possumus habere certitudinem humanam, de Traditionibus, quod à Christo sint aut ab Apostolis. Ergo ne fide quidem humana credi possunt, saltem quoad majorem earum partem. Probatur antecedens, duplici argumento. Nam I. Multæ sunt Traditiones, aut saltem quæ Traditionum nomine commendantur, quæ inter se pugnant & contrariantur, adeo ut necesse sit aut has, aut illas ab Apostolis non esse. Exempli gratia, Traditionem suam jactant Latini de usu Azymorum in Eucharistia celebranda. Traditionem suam jactant Græci de usu panis fermentati. Traditionem suam jactabant Ecclesiæ Asiaticæ de celebrando Paschate die decima quarta Lunæ, ob id dicti Quartodecumani. Cæteræ verò Ecclesiæ Tra-

ditionem suam jactabant de Paschate celebrando die Dominica prima post decimum quartum Lunæ. Traditionem suam jactant Armeni, quod vino mero in celebranda Eucharistia utantur, Græci & Latini contra pro Traditione certa & perpetua habent aquam vino miscere in calice. Pro Traditione Apostolica habent Græci aquam vino miscere calidam in calice, at Latini frigidam miscent, & hoc secundum Traditionem. Sexcenta alia possent proferri exempla, in quibus videas,

*In festis obvia signis
Signa, pares aquilas, & pila minantia pilis. Lucan.*

Quis, quæso, in tanta Traditionum pugna, & contrarietate mihi dabit aliquid certi? Hæccine via est veritatem inveniendi tuta, quæ tot contrarietatibus, & ἀντιλογίαις obnoxia est? Alterum argumentum est, quod Traditionarios ipsos necesse sit fateri sub Traditionis nomine multas venditari falsas, multas erroneas, & Religioni Christianæ perniciosas. Notatu dignum est quod de Papia refert Eusebius Histor. Lib. 3. Cap. ultimo, *Alia præterea idem autor quasi Traditione non scripta ad se pervenisse commonstrat, quæ peregrinas quasdam Servatoris parabolas, & novas ejus doctrinas, aliaque nonnulla commentitiis fabulis resecta, continent.* Deinde Traditiones plerasque non scriptas habent Latini quæ à Græcis aliisque Christianis Orientalibus rejiciuntur, plerasque habent Græci, aliique Christiani Orientales, quas Latini non admittunt; verbi gratia, Latini habent Purgatorium ex Traditione, habent ex Traditione consecrationem Eucharistiæ fieri per hæc verba, *hoc est corpus meum*, habent ex Traditione veram Baptismi formam esse in his ver-

bis

bis. Ego te Baptizo, in nomine Patris, &c. Habent ex Traditione Jejunandum esse die Sabbathi, habent ex Traditione Sacerdotum cœlibatum, & alia multa, quæ à Græcis tanquam falsæ & commentitiæ Traditiones respuuntur. Contra Græci multas Traditiones habent quas Latini rejiciunt, verbi gratia, quod precibus fidelium viventium sublevantur damnatorum apud Inferos pœnæ, quod animæ ante judicium extremum sint in quibusdam receptaculis, ubi beata Dei visione privantur, quod Christus descendens ad Inferos plerosque damnatorum à pœnis æternis liberaverit, & alias id genus quas Latini refellunt. Idem dicendum de Traditionibus Armenorum, Jacobitarum, Æthiopum, Moscovitarum. Armeni enim Traditione Pascha celebrant immolatione agni: Jacobitæ, & Æthiopes ex Traditione circumciduntur, Moscovitæ quotannis se rebaptisant, quas Traditiones Latini execrantur. Ergo in tanta tamque manifesta Traditionum confusione claudicat tota Traditionis autoritas. Quis enim dabit regulas certas discernendi veras à falsis? Adde quod Traditiones multæ, eæque perantiquæ jam desierunt & exoluerunt, apud Latinos, ut communio Eucharistica infantium, delibatio lactis & mellis in Baptismo, & aliæ pleræque.

Respondent adversarii, certissimas dari regulas quibus veræ Traditiones à falsis discernuntur, & Divinæ ab humanis. Audiamus igitur has regulas, I. est *Quando universa Ecclesia aliquid tanquam fidei dogma amplectitur quod non invenitur in Divinis litteris, necesse est dicere ex Apostolorum Traditione id haberi.* Resp. Si hæc regula intelligatur hoc sensu, quod quicquid ab *universa Ecclesia immediate post Apostolos*, creditum est tanquam de

fide, illud etiam si non sit scriptum, ex Apostolorum tamen Traditione venisse censendum est, dico regulam esse I. Sophisticam, II. inutilem & otiosam. Sophisticam, quia supponit pro concessio quod maximè controvertitur, nempe aliquid esse quod in Scripturis non contineatur, & tamen quod ab *universa Ecclesia, immediate post Apostolos* creditum sit tanquam de fide. Hoc enim est quod negamus, quia directè contrariatur Thesi nostræ de perfectione & sufficientia Scripturæ. Quemadmodum igitur in disputatione de creatione Mundi non admitteretur hæc propositio, *Si Deus non esset Mundus foret ab eterno*, tum quia Deum non esse non est suppositio admittenda, repugnat enim Deum non esse, tum quia mundum esse sine Deo autore, est quod maximè negatur, ita etiam in re de qua agitur non admitto hanc propositionem, *Si Ecclesia universa immediate post Apostolos, amplexa est fidei dogma, quod non inveniatur in Divinis litteris, id habuit ex Apostolorum Traditione.* Nam Ecclesiam universam, immediate post Apostolos, aliquod habuisse dogma de fide quod non ab Apostolis acceperit, moraliter loquendo repugnat rectæ rationi: ab Apostolis autem habuisse aliquod dogma quod non sit scriptum, illud ipsum est quod maximè negatur in præsentī disputatione. Sophistica igitur hæc est regula. Sed & inutilis seu otiosa est, nam ex toto Traditionum grege cedo mihi si placet unicam de fide, vel de moribus, vel de generali Ecclesia universa *immediate post Apostolos*, tenuerit, & eris mihi magnus Apollo. Sin autem regula intelligatur alio sensu, nempe, quod quicquid universa Ecclesia longè post Apostolos, in sequentibus sæculis, habuerit pro dogmate fidei, quod non reperiatur in Divinis litteris, id ex Apostolorum Traditione habuit, falsa est

est regula. Aliunde enim potuit habere, vel ex innata populis superstitione, vel ex pravis Doctorum opinionibus quæ paulatim totum Ecclesiæ corpus invaserint, vel ex ipsa sede Romana quæ multorum errorum uberrima semper fuit scaturigo. II. Regula est, *Quando universalis Ecclesia aliquid observat quod ab hominibus institui non potuit, id etiamsi in Scriptura non habeatur, ab Apostolis aut à Christo ipso profectum est.* Verùm hæc secunda regula à prima ferè nihil differt, ideoque eadem responsione refellitur; intelligitur enim vel de universali Ecclesia immediatè post Apostolos, vel de universali Ecclesia in sequentibus sæculis. Si de universali Ecclesia immediatè post Apostolos, sophistica est & inutilis, propter rationes allatas. Si de Ecclesia in sequentibus sæculis, falsa est. Nam etiamsi agatur de re quapiam quæ à solo Deo institui debuit de jure, tamen de facto multa talia invec̃ta sunt in Ecclesiam ab hominibus, ut patet ex cultu Imaginum, & Sanctorum, aliisque rebus quæ si in Ecclesia observandæ, nonnisi à solo Deo de jure possent esse, quas tamen ab hominibus esse certo certius est. III. Regula, *Quod in Ecclesia universa, & omnibus retrò temporibus servatum est, id ab Apostolis institutum est, etiamsi tale sit ut ab Ecclesia potuerit institui.* Resp. Hæc regula fallax & valdè incerta est, nam ubi agitur de re ad Disciplinam Ecclesiasticam spectante, malè concludetur aliquid habere Apostolos autores, ex eo quod omnibus retrò temporibus servatum sit, ab Ecclesia enim immediatè post Apostolos potuerit institui, quamvis id non appareat, quia multa primis sæculis facta sunt, quorum origines nos latent, & omnia quorum origines nescias ad Apostolos referre non videtur rationi consentaneum. IV. Regula est. *Cum omnes Ecclesia docto-*

res communi consensu docent aliquid ex Traditione Apostolica descendere, sive in Concilio generali congregati, sive scribentes seorsim in libris, illud credendum est Apostolicam esse Traditionem. Respondeo, illud credendum est esse Apostolicam Traditionem distingo, fide humana, Concedo, fide Divina, Nego. Ratio est quia id Apostolicum esse, non nisi ex testimonio hominum habebis, non autem ex testimonio Divino, quod solum Divinam fidem facere potest. Interim, dico inutilem prorsus esse hanc regulam, tum quia Doctores omnes Ecclesiæ non scripserunt, tum quia non omnia supersunt Doctorum Ecclesiæ scripta, tum quia qui scripserunt, non scripserunt de omnibus, tunc quia nunquam omnes Doctores Ecclesiæ in Concilio generali congregati sunt, nec Concilia generalia fuerunt ante Concilium Nicenum, quod quarto demum seculo habitum est. Itaque hæc regula chimærica est, & ad veras Traditiones investigandas ineptissima, quia nullius est usus.

V. Regula ita se habet. *Id sine dubio credendum est ex Apostolica Traditione descendere, quod pro tali habetur in illis Ecclesiis ubi est integra, & continuata successio ab Apostolis.* Sed hæc regula splendide falsa est, & late erroribus aperiens januam. Nam Ecclesia Græca continuatam habet successionem ab Apostolis, item Armenorum, & Judæorum Ecclesiæ, in quibus tamen multæ sunt, tanquam ab Apostolis, Traditiones falsæ, vanæ, superstitiosæ, erroneæ, quas etiam Latini pro spuris & adulterinis habent. Habes, dilectissime fili, cautiones omnes quibus se satis tutos & munitos sperant Traditionarii nostri. At quamvis nulla sit earum quæ rationabiliter admitti queat, tamen hujusmodi sunt omnes, ut iis facile jugulemus ipsorum Traditiones, & tanquam non Apostolicas rejiciamus.

Quod

Quod ad primam enim, audacter assero nullum fidei Pontificiæ dogma non scriptum, ab universa Ecclesia immediatè post Apostolos, creditum fuisse, nullum, inquam, sine exceptione. Imò non jam dico ab universa Ecclesia immediatè post Apostolos, sed ne quidem primis tribus sæculis post Christum natum. Ad II. Certum est nullam observantiam, nullum cultum, rem nullam, ex earum genere rerum quæ à Deo immediatè proficisci debent, quamque ex Traditione Pontificii habent, ab universa Ecclesia immediatè post Apostolos observatam fuisse. Si vel unam proferant adversarii me iudice vicerint. Ad tertiam, idem dico, si ad hanc regulam examinentur quæcunque ad Disciplinam Ecclesiasticam pertinent, quæque inter nos & Pontificios controvertuntur, nihil reperias quod ab universa Ecclesia omnibus retrò temporibus observatum sit, prout jam illud Ecclesia Romana observat. Ad quartam, proferant adversarii Traditionem aliquam non scriptam ex iis quæ veniunt in controversiam, de qua Patres uno consensu dicant eam ab Apostolis descendere, proferant Concilium aliquod verè Oecumenicum ubi hoc definitum sit, & operæprezium se facturos spondeo Concilium inquam, verè, Oecumenicum, qualia certè non fuere, nec Concilium secundum Nicenum, nec Lateranense, nec Constantiense, nec Florentinum, nec Tridentinum. Ad quintam. Æquum est ut regula hoc sensu intelligatur, quod id de quo agitur semper & ab initio in Ecclesia illa, ubi integra est & continuata successio, habitum sit pro Traditione Apostolica, alioqui regula absurdissima erit. Hac autem adhibita cautione nulla sanè erit Pontificia Traditio, quæ ad tale examen revocata non succumbat.

IV. Argumentum ducitur ab experientia. Constat enim nullius rei non scriptæ memoriæ posse per solam vivæ vocis Traditionem fideliter & inviolatè conservari. Cum igitur ea omnia quæ ad fidem, ad mores & ad statum generalem Ecclesiæ pertinent hominibus communicata sint, ut per omnia secula fideliter conserventur, expedit ut alio modo communicentur quàm per Traditionem vivæ vocis, tam labilem, tam mutationibus obnoxiam. Confirmatur argumentum, I. ex eo quod cum Deus statuisset apud se per bis mille annos, ab Adamo scilicet usque ad Mosem, Religionem in Ecclesia conservare, nulla ad id adhibita Scriptura, eam noluit soli Traditioni vivæ vocis committere, sed addidit visiones, & revelationes extraordinarias, quibus seipsum hominibus immediatè patefaciebat, aliquando etiam adhibuit ministerium Angelorum. Ubi autem non adfuerunt hæc remedia, ut apud Ethnicos, statim Religio corrupta est. Unde patet Traditionem solam vivæ vocis infidelem esse veritatis custodem. Confirmatur II. ex eo quod ipsimet adversarii fateri coguntur Traditiones suas, quas vocant Apostolicas, servatas fuisse ad hoc usque tempus, beneficio Scripturæ, nempe scriptis Patrum. Et revera dicant quæso, qualem possent Traditionum suarum habere notitiam, si minimum quidem appareret earum vestigium in libris. Sunt quidem hæc vestigia nimium confusa, aliorum detorta, insufficientia, recentiora quàm par esset, attamen qualiacunque sint, satis ostendunt Scripturæ necessitatem, ut memoria rerum conservetur. Confirmatur III. ex eo quod si Traditio vivæ vocis medium foret sufficiens ad veritatem Religionis intemeratam servandam, nulla ratio fuisset cur Deus providisset ut **Bibliorum**
Canon

Canon scriberetur. Certè æquè potest tota Religio inviolata servari per vivæ vocis Traditionem, ac pars ejus. Noli igitur dividere sine ratione, imò contra rationem, quæ natura sua conjuncta sunt, & à se invicem nequeunt divelli. Aut totam Religionem reponere in Traditione non scripta, aut totam in Scriptura. Totam in Scriptura reponere consentaneum est menti & consilio Dei qui scripsit. Totam in Traditione non scripta, consentaneum est menti & sententiæ Pontificiorum. At partim in Scriptura reponere, partim in Traditione neutri consentaneum est. Non Dei consilio, ad quid enim Traditio si Scriptura adhibetur? Aut Deus voluit omnia scribere sed non potuit, aut potuit sed noluit, primum nequit dici nisi absurdè & cum blasphemia, secundum dici etiam non potest, cur enim Deus nolisset, cur potius hæc scribi voluit quàm illa? Non consentaneum est etiam Traditionariorum sententiæ, nam si Traditio tuta via est ad Religionis partem conservandam, quidni & ad totam?

Respondent Adversarii, Traditionem vivæ vocis tutum esse & certissimum medium ad conservandam Religionem, non quidem per se solam, sed quatuor adjuvantibus causis. I. Est scripta Patrum. II. Usus continuus, III. Monumenta quædam externa, ut sunt Tempia antiquissima, altaria, imagines Sanctorum, cruces, & alia similia. IV. Hæreses, nam quia singulis ætatibus oriuntur hæretici, qui dogmata & Traditiones Ecclesiæ oppugnant, extant etiam homines docti, qui ut hæreticis resistent, diligenter investigant Traditiones antiquas, & magna diligentia eas posteris commendant. Sed hæc omnia sunt σοφὰ Παίγνια. Nam I. si scripta Patrum

necessaria sunt ad conservandam Traditionem,
 multò magis scripta Prophetarum & Apostolo-
 rum, qui viri fuerunt θεόπνεύστοι, cum Patres
 fuerint fallibiles. Quis credat Deum voluisse uti
 calamo Prophetarum suorum & Apostolorum
 Christi, ut calamo tandem uteretur Damasceni,
 aut Theophylacti, aut Thomæ Aquinatis, aut
 si mavis, Irenæi & Tertulliani? Certè si interfuit
 Ecclesiæ dogmata sua scribi, ne memoriam eo-
 rum intercideret, aut corrumpereetur, interfuit
 ut id fieret maxime per viros θεόπνεύστους, quibus
 primitus Revelatio Divina credita est, non autem so-
 lam per viros errori & deceptioni obnoxios, ex qui-
 bus nulla nascitur fidei πληροφορία, id est, certa
 persuasio. II. Nec usus continuus impedit quo-
 minus corrumpantur Traditiones non scriptæ.
 Nam quæcunque in usu communi sunt, eoque
 continuo, mutationes patiuntur insensibiles, adeo
 ut post longum temporis tractum, vix initia si-
 mile quid habeant cum progressibus. Exempla
 sunt vestes, linguæ, populorum consuetudines,
 leges ipsæ, ipsæque Medicorum methodi. Quid
 verbis opus est? Experientia constat cultus Reli-
 giosos, ritus, totamque adeo faciem Ecclesiæ Pon-
 tificiæ, nullam ferè conformitatem habere cum
 cultibus, & ritibus Ecclesiæ veteris, nudaque re-
 mansisse vocabula, res penitus immutatas esse.
 III. Quod ad monumenta externa, ea ne, quæso,
 testantur antiquitatem ab ineunte Christianismo?
 Altaria, imagines, cruces, aliaque similia, rectè
 comparantur cum calceamentis, & vestibus tri-
 tis Gabaonitarum, quibus se è longinquo venisse
 simulabant, cum tamen de vicinia venissent. Ad-
 de quod ejusmodi monumenta possunt variis con-
 suetudinibus aut ritibus applicari, & in alios usus
 detorqueri. IV. Ad hæreses quod attinet, fa-
 teor

teor eas medium esse non inutile, quamvis per accidens, ad diligentiam fidelium excitandam, & veritatem Religionis conservandam. Non tamen ita semper accidit, nam aliquoties contingit ut ex hæreticorum commercio puritas Religionis violetur. Patet hoc in ipsamet Pontificiorum Ecclesia, nam ex Pelagianorum Reliquiis infecta est tota Jesuitarum, seu Molinistarum Schola, ex Angelicis hæreticis fluxit, Angelorum cultus, ex Collyridianis, Beatæ Mariæ adoratio, ex Encratitis, & Montanistis, ciborum distinctio. Quid quod ferè omnes Pontificiæ Ceremoniæ, & observantiæ ab Ethnicis originem ducunt. Hæreses ergo, & falsæ Religiones excitant aliquoties fidelium diligentiam, sed aliquoties etiam contrarium producunt effectum, natura enim proniores sunt homines ad malum quàm ad bonum, & hoc patet exemplo Israelitarum, qui centies ex pravo Genium exemplo, sinceritatem Religionis suæ temerarunt.

Hæc sunt, dilectissime fili, quæ de Traditionibus non scriptis dicenda habui. Insequentibus, si Deus dederit, alia Pontificiorum effugia revocabimus ad examen. Deus Optimus Maximus te magis ac magis in agnitione & amore veritatis suæ confirmet, teque incolumem servet, ad gloriam nominis sui, & Ecclesiæ tibi commissæ ædificationem, Vale.

L E T T R E X L I I I .

A U M E M E .

De Paris le 26 de Juillet 1679.

A Vant que de venir à la matiere des Traditions, sur laquelle nous sommes en dispute avec les Docteurs de la Communion Romaine, & afin que nous comprenions mieux quel est l'état de la question ; il faut que nous fassions quelques remarques. La premiere remarque que nous devons faire , est que tant chez les Juifs, que chez les Chrétiens , le terme Tradition se prend quelquefois en général pour une doctrine que l'on communique, ou pour la communication d'une doctrine, soit que cela se fasse de vive voix, ou par écrit , ou de l'une & de l'autre manière ; ce que Bellarmin même a remarqué. C'est en ce sens que S. Paul disoit aux Thessaloniens , 2 Thess. 2. 15. *Retenez les traditions, & doctrines que vous avez apprises, soit par notre Parole, ou par notre Epitre.* Où vous voyez, que le mot de *Tradition* se peut prendre pour l'Ecriture. On trouve la même chose dans le Livre des Actes 6. vers. 14. *Car nous lui avons oï dire, disoient les faux-témoins contre Saint Etienne, que ce Jesus le Nazarien détruira ce lieu-ci, & changera les ordonnances que Moïse nous a données; quos tradidit nobis Moyses:* où vous voyez encore, que le terme de *Tradition* se peut entendre de la Loi écrite.

écrite. Comme les termes, *enseigner & apprendre, parler & ouïr*, sont des termes relatifs ; on doit dire la même choses des termes *donner & recevoir*. Or comme nous recevons les enseignemens, & de vive voix & par écrit, nous les donnons aussi, de la même maniere. D'où vient, que le terme de Tradition peut être pris, pour l'une & l'autre de ces deux choses, ce qu'il étoit nécessaire de remarquer d'abord.

Il faut observer II. que quelquefois le terme de *Tradition* se prend pour représenter une chose opposée à l'Ecriture : & cette opposition se fait en deux façons différentes. Car elle se fait, ou par rapport seulement à la maniere de la communication, ou bien, par rapport aux choses qui sont communiquées. Elle se fait, par rapport seulement à la maniere de la communication, lors qu'on veut dire, qu'une même chose qui est communiquée par écrit, est aussi enseignée de vive voix : ainsi ces deux manieres de communiquer une même chose, sont opposées entre elles, & la premiere s'appelle *Ecriture* & la seconde *Tradition*. Elle se fait encore par rapport aux choses communiquées, lors qu'on veut dire, que les choses qui ne sont pas communiquées par écrit, sont communiquées, de vive voix : ainsi la *Tradition* est opposée à l'*Ecriture*, non seulement, par rapport à la maniere, mais aussi, par rapport à la chose même. Tellement qu'afin que cette opposition soit plus aisément apperçue, la Tradition n'est pas appelée simplement, *Tradition*, mais *Tradition non écrite*. Le terme de *Tradition* est employé dans le premier égard, 1 Corinth. 11. 13. *J'ai reçu, du Seigneur*, dit Saint Paul, *ce qu'aussi je vous ai enseigné, quod & tradidi vobis*. Ce que je vous ai enseigné, c'est-à-dire,

dire, ce que je vous ai communiqué de vive voix, & qui cependant est écrit, car il s'agit là de la Cene du Seigneur. Le même terme est employé dans le second égard, Matth. 15. 3. *Pourquoi outre-passez vous le commandement de Dieu, par votre Tradition ?* Où il est parlé manifestement d'une Tradition non écrite, c'est-à-dire, d'une Tradition qui n'est point écrite dans les Livres Sacrez, car cela n'empêche pas qu'elle ne soit écrite. C'est en ce sens que ce terme se prend dans cette dispute.

Il faut observer III. que selon Bellarmin, les Docteurs de Rome distinguent en deux manieres, leurs Traditions non écrites, ou par rapport à celui qui en est l'Auteur, ou par rapport à la matiere, c'est-à-dire, par rapport à la chose même. Par rapport à celui qui en est l'Auteur, ils les divisent en Divines, Apostoliques & Ecclesiastiques. Les Divines sont, dans leurs sens, celles qui tirent leur origine de Jesus-Christ lui-même, lors qu'il étoit sur la terre; & qu'il enseigna à ses Apôtres. Les Apostoliques sont celles qui ont les Apôtres pour Auteurs. Et les Ecclesiastiques, celles qui ayant commencé par les Prélats & par les Peuples, ont passé peu-à-peu, pour des loix, par le consentement tacite que les peuples leur ont donné. Ils éclaircissent leur distinction par des exemples. Les Traditions divines sont celles qui regardent, par exemple, la matiere & la forme des Sacremens, car les Sacremens, en ce qui concerne leur essence, n'ont pû être instituez que par Jesus-Christ lui-même. Les Apostoliques sont, par exemple, le Jeune du Carême, celui des Quatre-tems, & plusieurs autres choses de cette nature. Et les Ecclesiastiques, la Communion des Laïques sous une seule espe-

espece ; & quelques autres semblables coutumes. A l'égard de la matiere , ils les divisent en quatre. I. En celles qui sont de foi , comme la perpetuelle Virginité de la Vierge Marie , & celles qui regardent les mœurs , comme la Signe de la croix , les Fêtes , & quelques autres choses. II. En perpetuelles & temporelles. Les Traditions perpetuelles sont celles qui doivent être observées jusques à la fin du monde , comme les Jeunes , en certains jours. Et les temporelles , celles qui n'ont été instituées que pour un certain tems , comme certaines Cérémonies Legales , qui furent observées au commencement de l'Eglise Chrétienne , jusqu'à la pleine & entiere publication de l'Evangile. III. En universelles & particulieres. Les universelles sont celles qui sont communiquées à toute l'Eglise , pour les observer , comme la fête de Pâque , de Pentecôte , &c. Et les particulieres sont celles qui sont communiquées à une seule Eglise , ou même à plusieurs , mais qui ne le sont pas généralement , à toutes , comme le Jeune du Samedi , qui étoit observé seulement à Rome , du tems de Saint Augustin. IV. Enfin , en nécessaires & libres. Les nécessaires sont celles qui sont données en forme de commandement , comme la célébration de la Pâque , le jour du Dimanche. Et les libres , celles qui ne sont données que par maniere de conseil , comme l'aspersion de l'eau bénite.

Il faut observer IV. sans nous mettre en peine de ces distinctions si recherchées & si penibles , qu'on doit réduire à quatre Chefs , les choses qui appartiennent à la Religion , en toute maniere. Il y en a qui regardent la foi. Il y en a qui regardent les mœurs. Il y en a qui ne sont établies que pour maintenir l'état général de l'Eglise. Enfin ,

Enfin, il y en a qui ne le font, que pour exercer en particulier la police Ecclesiastique. On doit rapporter aux choses qui regardent la foi, non seulement les Dogmes, mais toutes les autres choses auxquelles nous devons donner un consentement, comme à des choses que Dieu a révélées : car il faut considérer ici la foi, comme un consentement donné à la vérité Divine, entant que Divine. On doit rapporter aux mœurs toutes les vertus, tant celles qui regardent Dieu, que celles qui nous regardent & qui regardent nôtre prochain : en un mot, tout ce qui est compris sous le nom de Sainteté & de Justice. On doit rapporter à l'état général de l'Eglise, toutes les choses sans lesquelles l'Eglise visible ne sçauroit nullement subsister, ou du moins être dans un bon état, comme sont les assemblées religieuses, le culte externe, le bon ordre, les Pasteurs, la Discipline ou le Gouvernement Ecclesiastique. Enfin, on doit rapporter à la Police en particulier, tout ce qui détermine les règles générales à quelque manière particulière, comme la raison particulière qu'on peut avoir de faire des assemblées ; telle ou telle manière de culte externe ; telles ou telles cérémonies ; tel ou tel ordre ; telle ou telle forme de Ministère ; telle ou telle Discipline. Vous demanderez, peut-être, en passant, à quel genre de choses, il faudra rapporter les Sacremens ? A quoi je répondrai, pour satisfaire à vôtre demande, que les Sacremens se rapportent à ces quatre sortes de choses, en même tems, mais toutefois diversement, selon les differens égards dans lesquels on les peut considérer. Car entant que ce sont des appendices de la Doctrine Evangelique, & des Signes confirmatifs de la foi Chrétienne, ils se rapportent au premier genre ; entant que ce sont des
signes

signes pratiques, dans la célébration desquels les vertus Chrétiennes se doivent déployer, non seulement par des actes extérieurs, mais intérieurs; ils se rapportent au second, entant que ce sont les marques de nôtre Christianisme, & les liens de la société Ecclesiastique, ils se rapportent au troisième; enfin, entant que ce sont des Cérémonies célébrées de telle, ou de telle manière, ils se rapportent au quatrième: mais revenons à nôtre sujet. Nous soutenons que ce premier genre des choses qui appartiennent à la foi Divine, est tellement renfermé dans les bornes de l'Ecriture, que la Tradition non écrite n'y scauroit trouver la moindre place, non pas même la plus petite. Nous disons la même chose du second. En effet, l'Ecriture embrasse, d'une manière si parfaite, toutes les choses qui regardent la véritable justice & la véritable sainteté, qu'il n'est nullement nécessaire d'avoir recours aux Traditions. Et certes, hors de l'Ecriture, il n'y a ni véritable justice, ni véritable sainteté. Nous disons encore la même chose du troisième, sçavoir, que toutes les choses qui servent à maintenir l'état général de l'Eglise tirent leur origine de l'Ecriture, & qu'elles ne peuvent venir d'ailleurs. Pour ce qui regarde le quatrième, la chose est entièrement différente: car en ce genre de choses, où il s'agit de certaines formes de Police Ecclesiastique, l'Ecriture ne définit presque rien. Dieu a laissé ces choses à sa prudence & à la liberté de l'Eglise: si bien que dans les affaires de cette nature, les Traditions anciennes & les définitions de l'Eglise peuvent avoir une grande autorité, pourvu qu'elles ne soient en rien contraires aux règles qui regardent en général, l'état de l'Eglise. En un mot, tout ce qu'il y a d'es-

sentiel dans la Religion; tout ce qu'il y a de nécessaire, & d'immuable, est divin, c'est à dire, que Dieu lui-même en est l'Auteur: mais pour ce qu'il y a d'accidentel & de muable, cela est laissé à la liberté des hommes, en telle sorte cependant, que cette liberté est resserrée dans de certaines bornes qu'ils ne doivent pas outrepasser, de peur qu'ils n'allaient plus loin qu'il ne faut. Or pour ce qu'il y a de divin, on ne le trouve que dans l'Ecriture, parce qu'il n'y a que l'Ecriture qui soit une Révélation surnaturelle.

Ainsi, on ne demande pas, I. Si généralement on doit rejeter tout ce qui est compris sous le nom de Tradition; si cela étoit il faudroit rejeter les Ecritures, car elles sont appelées quelquefois des Traditions. On ne demande pas, II. Si tout ce qui est enseigné, de vive voix, doit être condamné: car enfin les choses même qui sont contenues dans l'Ecriture sont prêchées, de vive voix. On ne demande point, III. S'il faut supprimer toutes les Traditions non écrites: car nous confessons franchement qu'il faut déférer beaucoup à la Tradition Ecclesiastique, dans les choses qui ont été laissées à la prudence de l'Eglise, & qui regardent en particulier la Police extérieure, comme sont, par exemple, la forme & la manière de la Liturgie; certaines Cérémonies, les degrez entre les Ministres de l'Eglise, & quelques autres choses de cette nature, qui ne sont pas l'essence de la Religion, pourvu que la tyrannie & la superstition n'y aient point de part, & qu'en ait égard à l'édification du peuple. IV. On ne demande pas même, si les Traditions ne sont de nul usage, dans les choses même qui regardent la foi, les mœurs, & l'état général:

général de l'Eglise: car nous sçavons très-bien, que nous en pouvons rétirer beaucoup de lumières pour l'intelligence de l'Ecriture, & qu'on y peut trouver plusieurs argumens, pour la déffence de la vérité, & la réfutation des erreurs, pourvû qu'elles soient toujours soumises à l'autorité de l'Ecriture, & qu'on les regarde comme des choses humaines. On demande donc seulement; Si les Traditions non écrites, c'est à dire, si les Traditions qui ne sont pas contenuës dans l'Ecriture Sainte, sont une partie de la règle des Controverses, dans les choses qui regardent la foi, les mœurs, & l'état général de l'Eglise: en un mot, si elles sont une partie de la parole de Dieu. C'est ce que nous nions, & que les Adversaires affirment. Puis donc qu'ils prennent l'affirmative dans cette dispute, il est juste que nous les écoutions paisiblement: car c'est à ceux qui affirment de prouver leur Thèse.

I. Ils tirent un argument des passages de l'Ecriture, où il semble que les Traditions non écrites sont recommandées, comme I. celui des Rom. 16, 17. *Or je vous prie, mes frères, de prendre garde à ceux qui sont des partialitez & des scandales, contre la Doctrine que vous avez apprise, & de vous détourner d'eux.* II. Celui de la 1. Epit. aux Corinth. 11. 2. *Je vous louë, de ce que vous vous souvenez de moi, en toutes choses, & que vous gardez les Traditions, & les dogmes, & les règles que je vous ai données.* III. Celui de la même Epitre aux Corinth. 15. 1. *Or je vous déclare mes frères, touchant l'Evangile que je vous ai annoncé, que vous avez reçu, & auquel vous êtes affermis. Et par lequel aussi vous êtes sauvés, si vous retenez en quelle maniere je vous l'ai annoncé, si ce n'est que vous ayez crié en vain: car avant toutes choses, je vous ai enseigné, tradidi,*

ce que j'avois aussi reçu. IV. Celui de la 2 Epit. aux Theff. 2. vers. 15. *Demeurez fermes & retenez les Traditions, & Doctrines, que vous avez apprises, soit par nôtre parole, ou par nôtre Epître.* V. Celui de la 1 Timoth. 6. vers. 20. *O Timothée, garde le dépôt.* VI. Enfin, celui de la 2. Epit. au même Timothée, 1. 14. *Garde le bon dépôt par le Saint Esprit qui habite en nous.* C'est de ces passages qu'ils infèrent que les Traditions sont recommandées dans l'Ecriture. Je répons au I. passage, que la Doctrine que les Romains avoient apprise étoit l'Evangile, lequel leur avoit été prêché premierement, de vive voix, & qui ensuite leur avoit été donné par écrit; & non une Tradition de foi, qui ne soit pas dans les Ecritures. Je répons au II. que les Traditions de Saint Paul sont aussi la Doctrine de l'Evangile, laquelle est la même que celle qui est contenue dans les Ecritures: car *donner* dans le stile des Hebreux, n'est autre chose qu'enseigner. Saint Paul avoit *donné* cette Doctrine aux Corinthiens, c'est à dire, qu'il l'avoit prêchée de vive voix; mais cela n'empêche pas qu'elle ne soit contenue dans les Ecritures. Je-dis la même chose pour répondre au III. passage. *Je vous ai donné.* c'est à dire, je vous ai enseigné, de vive voix: mais ce qu'il leur a enseigné a été laissé aussi par écrit. Le sens du IV. passage n'est pas qu'il y ait de deux sortes de Traditions, les unes communiquées par la parole, & les autres par des Epîtres; Saint Paul veut marquer par ces deux expressions, que les Corinthiens avoient appris les mêmes Traditions, de deux manieres différentes, *par sa parole*, c'est à dire, de vive voix, *par son Epître*, c'est à dire, par écrit. Examinez les paroles de Saint Paul, & vous verrez qu'elles ne peuvent pas

pas être expliquées d'autre manière. Enfin, pour répondre au V. passage, je dis qu'il est absurde de mettre en avant que par ce dépôt confié à Timothée, il faille entendre les Traditions non écrites. Ce dépôt est généralement toute la Doctrine de l'Evangile, qui lui avoit été commise dans l'imposition des mains. Or toute cette Doctrine de l'Evangile a été redigée par écrit. A ces V. passages que nous venons d'examiner, on en ajoute encore deux autres. Le I. est tiré de la 2. Epit. de S. Jean vers. 12. *Bien que j'eusse plusieurs choses à vous écrire, je n'ai point voulu me servir de papier & d'encre; mais j'espère d'aller vers vous, & de vous parler, bouche à bouche, afin que notre joye soit accomplie.* Ils concluent de ces paroles qu'il y a une Tradition non écrite, & je ne sçauois deviner par quelle raison, à moins qu'on ne prétende que Saint Jean veuille dire, qu'il avoit beaucoup d'autres choses à écrire, qu'il se reservoit à leur dire, de vive voix. Mais cette conclusion est vaine; car qui vous a dit que, ces choses qu'il s'étoit réservé de dire de bouche, n'étoient pas écrites dans les autres Livres de l'Écriture? Le II. passage est tiré de la 1. Epit. aux Corinth. 11. vers. dernier: *Touchant les autres points, j'en ordonnerai, quand je serai arrivé.* Mais il est certain que du consentement de presque tous les Interprètes, il s'agit ici de quelques points de Discipline, qui n'étoient pas de fort grande importance. Et la raison est manifeste: car Saint Paul avoit parlé dans cette même Epître, des choses qui regardoient les mœurs, & le bon ordre. Il n'y a pas donc grande apparence que les choses qu'il remettoit à dire de vive voix aux Corinthiens fussent des choses d'une conséquence considérable, car si cela eut été ainsi, il en eut

ſans doſſe parlé. Qui croira, je vous prie, par exemple, que Saint Paul ait traité dans cette Epître, la queſtion, ſi les femmes doivent avoir la tête couverte lors qu'elles font leurs prières, & que cependant, il ait remis à apprendre de vive voix aux Corinthiens, un article de foi, ou un article concernant le culte, comme la Tranſubſtantiation, le Sacrifice de la Meſſe, l'adoration de l'Hoſtie, ou l'Invocation des Saints.

Le II. Argument eſt tiré des divers tems dans leſquels l'Egliſe n'ayant point d'Ecriture, la véritable Religion a été conſervée par le moyen de la Tradition. Car, depuis Adam juſques à Moïſe, il n'y a point eu d'Ecriture; il n'y a eu que la ſeule Tradition pendant l'eſpace de plus de deux mille ans. Après Moïſe, il y avoit pluſieurs familles parmi les Gentils qui appartenoient à l'Egliſe, comme la famille de Job & celle de ſes amis, & il eſt conſtant que ces familles n'avoient point d'Ecriture. Les Juifs eux-mêmes, à qui l'Ecriture appartenoit, s'en ſervoient beaucoup moins que de la Tradition, comme il paroît par divers paſſages de l'Ecriture, Exod. 13. 8. Deut. 32. 7. Job. 8. 8. Pſalm. 44. 2. dans leſquels Dieu exhorte les pères à enſeigner leurs enfans, & les enfans à apprendre de leurs pères. De plus, après la venue de Jeſus-Chriſt, l'Egliſe Chrétienne a été pendant pluſieurs années ſans Ecriture, ſe contentant de la ſeule Tradition. Enfin, Bellarmin remarque, que du tems même d'Irenée, il y avoit des nations Chrétiennes qui ne ſe ſervoient que des ſeules Traditions, *Irenée Lib. 3 c. 4.* Je répons qu'il n'y a rien de plus frivole que cet argument: car, I. j'avoüe bien qu'avant Moïſe, il n'y avoit point d'Ecriture: mais je diſ en même tems, qu'il eſt faux, que ce ſoit, par

par la seule Tradition que la Religion ait été conservée, car il est constant que Dieu se manifestoit aux Patriarches, par des songes, par des visions, par des entretiens immediats, comme je l'ai déjà remarqué dans ma 3. Lettre. Je passe sous silence ce que j'ai dit dans la même Lettre, que la condition de l'Eglise de ce tems-là, étoit fort différente de la condition de l'Eglise d'aujourd'hui: car la Religion n'étoit contenue pour lors que dans un fort petit nombre d'articles; elle n'appartenoit qu'à très peu de personnes; & ces personnes même vivoient fort longtems, la chose est bien différente aujourd'hui. II. Il faut dire la même chose de ces familles d'entre les Gentils qui appartenoient à l'Eglise. A la verité elles n'avoient point d'Ecriture, comme cela paroît, mais Dieu les secouroit par des voyes extraordinaires, comme cela se voit par l'exemple de Job & de ses amis. III. Pour ce qui regarde les Juifs, il est faux que dans ces premiers tems, ils se soient servis des Traditions non écrites; & les passages que l'on a citez ne le prouvent en aucune maniere: car on n'en peut conclure autre chose, sinon que les Pères enseignoient à leurs enfans les choses qui étoient contenues dans l'Ecriture. Or il ne s'agit pas de cette sorte de Tradition; c'est une Tradition, qui iest encore en usage aujourd'hui parmi nous: les pères enseignent leurs enfans, les Pasteurs enseignent, de vive voix, les peuples. Mais que leur enseignent-ils les uns & les autres? Ils ne leur enseignent que ce qui est contenu dans l'Ecriture. IV. Il est faux encore que l'Eglise Chrétienne, dans son premier âge, ait été sans Ecriture pendant plusieurs années; elle avoit le Vieux Testament. Il est bien vrai qu'elle n'eut pas d'abord & imme-

diatement après sa naissance, le Canon du Nouveau : mais elle eut des hommes divinement inspirez, sçavoir les Apôtres. Il n'est pas même véritable, qu'elle ait été sans Ecriture pendant plusieurs années : car si nous ajoutons foi à Eusebe, à Théophilacte & à Baronius, Saint Matthieu écrivit son Evangile huit ans après l'ascension de Jesus-Christ. V. Mais il est nécessaire de voir ce qu'on peut conclure de cet argument. On en peut conclure que l'Ecriture n'a pas été absolument nécessaire, lors que Dieu a voulu pourvoir autrement son Eglise, soit en se manifestant lui même immédiatement aux hommes, soit en leur envoyant des hommes divinement inspirez & infallibles. Or qui a jamais nié cela ? On en peut conclure que la Tradition, c'est à dire, que la coutume d'enseigner de vive voix a été fort en usage dans l'Eglise, dans le tems même qu'elle avoit l'Ecriture. Et qui nie cela encore ? On en peut conclure, qu'il y a eu plusieurs dogmes ; plusieurs choses qui regardoient la foi & les mœurs, qui ne sont pas même aujourd'hui dans l'Ecriture. C'est ce que je nie, & qu'on ne sçauroit inferer en aucune maniere, des choses que l'on vient de dire. VI. Pour répondre à ce que Bellarmin rapporte d'Irenée, que quelques Nations Chrétiennes ont conservé la Religion sans Ecriture, par la seule aide la Tradition ; Je dis, I. que cela ne fait rien à la question : car on demande, si outre les choses qui sont contenues dans l'Ecriture, il s'en trouve plusieurs autres dans la Tradition non écrite qui regardent la foi & les mœurs. Mais l'exemple que l'on allégué prouve seulement que les dogmes qui sont contenus dans l'Ecriture, ont été enseignez, pendant quelque tems, parmi quelques Na-

Nations, par la voye de la Tradition & sans Ecriture. En-effet, Irenée parlant de la créance de ces nations barbares, ne fait mention que des mêmes dogmes que nous tirons de l'Ecriture. Ainsi cela ne regarde pas les Traditions non écrites de l'Eglise Romaine. II. Irenée ne dit pas que ces nations eussent conservé la Religion pure & entière en toutes choses, & quand même on supposeroit cela, il nes'ensuit pas qu'elle eût demeuré dans cet état-là, pendant plusieurs siècles. Enfin on ne peut pas tirer une conséquence de quelques Eglises particulieres, à tout le corps de l'Eglise Chrétienne. On ne peut rien donc inférer de ceci qui puisse favoriser, tant soit peu, la thèse des Adversaires.

III. Voici leur III. Argument. Il y a eu toujours des Mystères dans la Religion; des choses secretes qui ont été confiées aux Ministres de l'Eglise, & qui n'ont pas été communiquées au peuple. Ainsi il s'ensuit que toutes choses n'ont pas été écrites, & qu'il y en a plusieurs qui ont été réservées pour la Tradition. Car en effet, si ces choses eussent été écrites, elles eussent été connues généralement de tout le monde, ce qui eût été contre le dessein & l'intention de Dieu. Ils prouvent l'antécédent, pour ce qui regarde l'Ancien Testament, par le témoignage d'Origene, *Homel. 5. sur les Nombres*, & par celui de Saint Hilaire *sur le Pseaume second*. Et quant au Nouveau Testament, ils le prouvent, par ce passage de Saint Paul, *1 Corinth. 2. 6. Nous proposons une sagesse entre les parfaits*. Par le témoignage de Denis l'Aréopagite, *Hierarch. Ecclesiast. chap. 1.* de Clement d'Alexandrie dans Eusebe, *Hist. Liv. 2. chap. 1.* & par le témoignage d'Eusebe lui-même, *Demonst. Evang. Lib. 1. chap. 8.*

Ils tirent une troisième preuve, de ce que Jesus-Christ expliquoit en particulier à ses Disciples, les Paraboles qu'il avoit proposées au peuple, Luc. 8. vers. 9, 10. De là vient qu'on lit très-souvent dans les Anciens, aux endroits où il est parlé de l'Eucharistie. *Les fidèles le savent. C'est ce que connoissent ceux qui sont initiés dans les Mystères.* De toutes ces choses ils concluent, qu'il y a beaucoup de choses dans la Religion dont il ne faut pas parler, & qui doivent être cachées au peuple. Je répons à cela I. qu'il est faux que Moyse ait caché au peuple plusieurs des choses qu'il avoit apprises de Dieu, & qu'il les ait communiquées seulement aux Ministres de l'Eglise: car il est dit, Exod. 24. vers. 3, 4. *Que Moyse avoit recité au peuple toutes les paroles de l'Eternel, & toutes ses loix.* Et peu après qu'il avoit écrit toutes ces choses. II. Il est faux aussi qu'il y ait dans le Nouveau Testament des choses qui ne doivent pas être révélées au peuple, car nous avons là-dessus, le commandement exprès de Jesus-Christ, Matt. 10. vers. 27. *Ce que je vous dis en ténèbres, dites le en lumière; & ce que vous oyez à l'oreille préchez le sur les maisons.* Irenée est bien opposé à ce sentiment, Liv. 3. cap. 15. Il dit que la doctrine des Apôtres est claire & toujours la même, qu'elle ne soustrait rien; & que ces saints hommes n'ont pas enseigné certaines choses en cachette, tandis qu'ils en ont enseigné d'autres publiquement, parce que c'est la conduite de Hypocrites, & de ceux qui veulent séduire les autres. *Doctrina Apostolorum manifesta & firma, & nihil subrahens, nec alia quidem in abscondito, alia verò in manifesto docentium. Hoc enim fictorum, & pravè seducentium & Hypocritarum est molimen.* III. Ou ces choses cachées; ces Mystères qui ne doi-

doivent point être découverts au peuple, sont des choses qui regardent la foi & les mœurs, ou l'état général de l'Eglise, ou elles ne le sont pas. Si c'est la dernière de ces choses, l'argument ne conclut nullement, car il s'agit dans cette question des choses qui regardent la foi & les mœurs, ou l'état général de l'Eglise, dans lesquelles nous soutenons que les Traditions non écrites n'ont aucune part. Que si elles regardent la foi & les mœurs, ou l'état général de l'Eglise, l'argument se détruit, de soi-même: car toutes les choses qui se rapportent à ces trois chefs regardent le peuple, & elles ne lui doivent point être ravies. IV. Pour répondre aux passages d'Origene & de S. Hilaire, que les Adversaires mettent en avant, je dis, qu'Origene n'a dit en aucun endroit que Moysè ait confié aux Ministres, plusieurs Mystères qui ne devoient pas être communiqués au peuple, mais seulement qu'on ne devoit pas communiquer le sens allégorique aux simples; qu'il ne le falloit communiquer qu'aux seuls parfaits, comme à ceux qui étoient capables de les comprendre; qu'à la vérité on devoit proposer les Mystères au peuple, mais que pour les raisons des Mystères, c'est-à-dire, les significations Mystiques, il ne les falloit communiquer qu'aux plus parfaits. Cependant, si par ces paroles, on veut entendre, que lors qu'on enseigne le peuple, on doit avoir égard à sa capacité, & qu'il ne faut point proposer, d'une manière crüe, les Mystères les plus sublimes, à des personnes grossières qui sont dans l'impuissance de les entendre, je dis que cela est véritable, mais cela ne fait rien à notre question. J'avoue que S. Hilaire a dit, que Moysè déclara séparément aux LXX. Anciens quelques Mystères des

des plus secrets des choses cachées de la Loi. On ne sçauroit pourtant conclure, de ces paroles, qu'il y eût quelques Myſtères de la Loi écrits, pour le peuple, & quelques autres non écrits, destinez pour les Anciens; & quand on pourroit conclure cela, l'autorité de S. Hilaire n'est pas d'un poids si considérable qu'on dût s'y arrêter nécessairement, & regarder ce qu'il auroit dit comme une vérité; ce seroit, en tout cas, une de ses erreurs. Mais le sens de ces paroles est, que quoi que Moyse eût écrit le Vieux Testament indifferemment pour tous, il ne laissa pas néanmoins de prendre des personnes choisies, de les instruire en particulier dans l'intelligence de la Loi, & de les instruire d'une maniere plus familiere, qu'il n'avoit accoustumé d'instruire les autres, agissant dans cette occasion, à peu près, comme nous agissons parmi nous: car encore que parmi nous, l'Ecriture & la Théologie soient expliquées à tout le monde, cependant l'Ecriture & la Théologie sont expliquées d'une maniere plus particuliere à ceux qui se destinent pour le Ministère, & qui doivent enseigner le peuple. Or qu'a cela de commun, je vous prie, avec la Tradition non écrite? Pour le passage de S. Paul, 1 Corinth. 2. vers. 6. je dis que ces paroles; *entre les parfaits*, signifient, entre les Chrétiens, qui par rapport aux Juifs, sont appelez parfaits, ou consommez. Car avant que Jesus-Christ fût révélé, l'Eglise étoit dans un état de Pédagogie, qui est un état imparfait: mais après que Jesus-Christ eût été révélé, elle fut dans un état de veritable filiation, qui est un état qui peut être appellé parfait, à juste titre: & c'est ce que S. Paul nous apprend, Galat. 4. au commencement du Chapitre, & Heb, 11. vers. 39, 40. Voyez

yez là-dessus Cameron. Ainsi cette *Sagesse* dont parle S. Paul ; *nous proposons une Sagesse entre les parfaits* , est toute la doctrine de l'Evangile , & non quelque partie, toute , de Mystères qui se trouve dans la Tradition non écrite. Et les *parfaits* ne sont pas les Evêques , ou les Evangelistes , par opposition aux fidèles , mais ce sont tous les fidèles , par opposition à l'Eglise du Vieux Testament , comme cela paroît assez par tout le discours de S. Paul. Quant à Denis l'Aréopagite , je dis que c'est un livre supposé , & que celui qui l'a composé est un menteur & un imposteur , qui a voulu passer pour Denis l'Aréopagite , quoi qu'il ne le soit pas en effet ; qu'il soit venu longtemps après lui ; & qu'il soit tout rempli de fables. Ainsi je ne m'arrête pas à l'autorité d'un tel Auteur. Clement d'Alexandrie a dit , à la vérité , que le Seigneur , après sa résurrection , donna la connoissance de ses Mystères à Jaques , à Jean & à Pierre ; que ceux-ci communiquèrent leurs lumieres aux autres Apôtres ; & les autres Apôtres aux LXX. Disciples. Ces paroles de Clement se trouvent dans Eusebe. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si cela est vrai , ou s'il ne l'est point. Cependant , je dis que cela ne pourroit servir en aucune maniere à établir les Traditions non écrites : car que peut-on inférer de ces paroles ; Jesus-Christ a enseigné immédiatement & par soi-même trois de ses Disciples , & les autres par le Ministère de ceux-ci. Donc il y a des Traditions non écrites ; ce seroit une plaisante conséquence. Pour ce qui regarde Eusebe lui-même , je confesse qu'il a cru que les Apôtres ont laissé à leurs Disciples beaucoup de choses qui n'étoient pas écrites , mais l'on ne doit pas déférer si fort à l'autorité d'Eusebe , qui étoit Arien , qu'on doive ,
à sa

à sa considération, abandonner la cause de l'Ecriture. Outre qu'Eusebe ne dit pas que ces Traditions non écrites soient sur des matieres qui regardent la foi & les mœurs, ou l'état général de l'Eglise: ainsi ce qu'il a dit ne touche point notre question, car à l'égard de ces trois chefs, nous rejettons les Traditions. Quant à ce qu'ils ajoutent qu'il y a beaucoup de choses dans la Religion dont il ne faut point parler, & qu'il faut prendre soin de cacher au peuple, je réponds que cette précaution est indigne de la Religion Chrétienne, & qu'elle ne doit avoir lieu qu'à l'égard des fausses Religions: car enfin la véritable Religion n'a rien qu'elle doive avoir honte de manifester à toutes sortes de personnes. C'est pourquoi S. Paul dit: *Je ne prend point à honte l'Evangile de Christ.* Et Jesus-Christ lui même: *Ce que je vous dis en tenebres, dites le en lumiere: & ce que vous oyez à l'oreille, préchez le sur les maisons.* Ce que les Adversaires alléguent là-dessus ne sauroit prouver ce qu'ils soutiennent. Car il est bien vrai que lors que Jesus-Christ conversoit sur la terre, & qu'il proposoit des paraboles, il les expliquoit en particulier à ses Disciples: mais cette précaution ne regardoit que ce tems-là, & le peuple Juif, qui par un decret du Conseil de Dieu devoit demeurer dans l'incrédulité; elle ne regardoit nullement les Chrétiens. Je reconnois, à la vérité, que les Anciens, dans le quatrième & cinquième siècle, ont caché aux Payens & aux Catéchumenes les Mystères de l'Eucharistie & du Baptême, de peur qu'ils ne se moquassent de la simplicité de nos Sacremens: mais les Adversaires avoient eux-mêmes, que cela n'étoit pas en usage dans les premiers siècles de l'Eglise. Et certes, il est tres-constant, que c'étoit une imitation,

tation criminelle de ce que pratiquoient les Payens, lors qu'ils célébroient leurs Mystères: où l'on ne peut rien conclure de là, en faveur de la Tradition non écrite: car ce que l'on cahoit aux Payens & aux Catéchumenes étoit particulièrement la matière des Sacremens, sçavoir, l'eau du Baptême, & le pain & le vin de l'Eucharistie; & il est parlé de ces choses dans les Ecritures.

IV. Leur quatrième Argument est celui-ci. Les Calvinistes, qui disputent avec tant de véhémence contre les Traditions non écrites, pour établir la suffisance de l'Ecriture, sont pourtant contraints de les admettre eux-mêmes: car d'où vient, s'ils ne l'ont appris de la Tradition; qu'ils chantent des Pseaumes dans leurs assemblées; qu'ils ont des formulaires de prières, & une Liturgie publique; qu'ils célèbrent l'Eucharistie, le matin & non pas le soir; qu'ils observent le jour du Dimanche? D'où vient que dans les controverses qu'ils ont entre eux, ou avec les autres Protestans, & même dans les disputes qu'ils ont avec les Catholiques, ils citent des passages des Pères, & se servent de ces témoignages, pour tâcher de confirmer leur dogmes? Je répons que toutes ces choses sont absurdes, comme on le peut aisément recevoir des choses que nous avons déjà dites: car chanter des Pseaumes; avoir des formulaires de prières, & une Liturgie publique; célébrer l'Eucharistie le matin & non pas le soir; observer le jour du Dimanche; ce sont des choses qui appartiennent en particulier à la Police de l'Eglise, & ce n'est pas ce dont il s'agit. Quoi qu'il soit pourtant véritable que quelques unes de ces choses ont leur fondement dans l'Ecriture sainte, comme le chant des Pseau-

Pseaumes : car cette coutume se peut prouver, tant par la pratique de l'ancienne Eglise, avant la naissance de Jesus-Christ ; ce qui se void clairement dans l'Ecriture ; que par ces passages formels tirez du Nouveau Testament. 1 Corinth. 14. 15. Ephes. 5. 19. Coloss. 3. 16. Je dis la même chose des formulaires des prieres. Jesus-Christ lui-même en est l'auteur : car en donnant à ses Disciples l'Oraison Dominicale, il leur donna en même tems, un modèle sur lequel ils devoient former toutes leurs prieres, qu'ils devoient présenter à Dieu dans la suite. Je ne parle pas du jour du Dimanche, je l'ai fait dans la Lettre précédente. Quant à ce qu'ils disent, que nous alléguons dans nos disputes les passages des Pères, il n'y a rien de plus absurde ; car nous ne nous servons pas des témoignages des Pères, pour prouver des Dogmes non écrits, à Dieu ne plaise, ni peut produire une foi divine, comme si l'autorité des Pères avoit quelque chose de Divin, nous ne nous en servons que pour en tirer quelques lumieres pour éclaircir des passages de l'Ecriture ; que pour avoir la consolation de voir le rapport qu'il y a entre nôtre créance & celle des Anciens ; que pour découvrir la nouveauté des erreurs ; & enfin que pour convaincre par leurs propres préjugés nos adversaires, qui ne parlent que des Pères dans les disputes qu'ils ont avec nous, & en cela nous imitons David, qui donna la mort à Goliath de la propre épée de ce Philistin : car pour le reste, nous avons l'Ecriture sainte pour la règle de nôtre foi.

V. C'est ici leur V. Argument. L'usage perpétuel de l'Eglise, a été de réfuter les erreurs des Hérétiques par les Traditions, & de défendre la vérité, par la même voye. Cela paroît, disent-ils,

car il cite Epimenide, Tit. 1. 12. Aratus, Act. 17. 28. Menandre, 1 Corinth. 15. 32. & il a tiré, de la Tradition des Juifs, plusieurs choses dont il a parlé, comme la mixtion du sang & de l'eau que Moysé fit sur le peuple & sur le livre de l'alliance; Heb. 9. 19. & l'existence de la Manne & de la Verge d'Aaron dans l'Arche; Heb. 9. 4. Cela paroît, II. par la pratique de l'Apôtre Saint Jude, qui eut recours à la Tradition, lors qu'il parla, vers. 9. de la dispute de Michel l'Archange avec le Diable, touchant le corps de Moysé; & de la Prophétie d'Enoch. vers. 14. Enfin, III. cela paroît par la pratique perpetuelle de l'Eglise Chrétienne: car ce fut par le moyen de la Tradition que Saint Irénée refuta les Valentinien, Tertulien les Marcionites, Grégoire de Nazianze les Macedoniens, Saint Basile les Eunomiens, les Sabelliens & les Ariens, Saint Epiphane les Melchisedeciens, les Apostoliques, & les Aériens, Saint Jérôme Vigilantius, Jovinien & Helvidius; Saint Augustin, les Donatistes, Etienne & Cornille Evêques de Rome S. Cyprien, & enfin, les Conciles de Gangres, de Nicée & d'Ephèse les hérétiques qu'ils ont condamnez. Mais les Adversaires se tourmentent en vain. Car il ne s'agit pas ici de sçavoir, si l'usage des Traditions a été perpétuel dans l'Eglise: nous leur accordons volontiers qu'on s'est servi des Traditions; non seulement à l'égard des choses qui n'appartiennent pas à la substance de la Religion, mais même à l'égard de celles qui y appartiennent: dans ces choses la Tradition a lieu, comme je l'ai déjà dit fort souvent. Mais nôtre question est de sçavoir si dans les choses qui appartiennent à la substance de la Religion, les Traditions non écrites peuvent avoir lieu: c'est à dire, s'il y a des choses

ies concernant la foi & les mœurs, & l'état général de l'Eglise qui ne soient pas dans l'Ecriture & qui se trouvent dans la Tradition non écrite: *Hic Rhodus, hic saltus*. Car pourveu que ce soient des choses qui soient contenuës dans l'Ecriture, rien n'empêche que nous n'en disputions par la Tradition. Voyons cependant ce que les Adversaires allèguent pour prouver leur Antécédent. Saint Paul, disent-ils, a cité Epimenide, Aratus & Ménandre. Mais que fait cela. Donc il a regardé les Traditions non écrites, comme une autre partie de la parole de Dieu, & une règle de la Religion,

Spectatum admissi visum teneatis amici.

Certes l'Apôtre n'a jamais eu rien moins en vûe que de Canoniser les paroles de Poëtes Payens; qu'il me soit permis de me servir de cette expression. Il cite ces paroles d'Aratus, Act. 17. 28. *Nous sommes les enfans de Dieu & sa race*, tant parce qu'il parloit avec des Payens, qui n'eussent fait aucun cas de l'autorité des Prophètes, que parce qu'il vouloit faire voir par là que l'homme peut connoître par la lumière naturelle, qu'il a été formé à l'image de Dieu, afin d'en tirer cette conséquence, qu'il n'y a aucune Divinité dans les Simulacres d'or & d'argent, & qu'il faut servir Dieu en esprit. Il cite Menandre, 1 Corinth. 15. 33. pour reveiller la stupidité des Corinthiens, qui, par le commerce qu'ils avoient avec des personnes dont les sentimens étoient dangereux, négligoient la Religion & commençoient à s'abatardir. Si vous ne voulez pas m'écouter; leur dit-il, écoutez un Poëte Payen qui dit;
Que les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs.

mœurs. Il cite Epiménide, Tit. 1. 12. non dans des choses qui fussent de foi, mais pour désigner quel étoit l'esprit des habitans de Crete, qui étoient des hommes paresseux, fourbes, & méchans. Il étoit nécessaire qu'il en avertisse son Disciple: & que fait cela pour les Traditions non écrites? Mais Saint Paul a tiré quelque chose de la Tradition des Juifs, comme *la mixtion du sang & de beaux &c.* Je l'avouie. Mais ce sont des faits Historiques que rien n'empêche qu'on ne puisse apprendre de la Tradition, d'autant plus qu'ils n'appartiennent nullement à la substance de la Religion. Vous direz, peut-être, il est vrai, ce sont des faits Historiques: mais ce sont pourtant des faits véritables. Donc la Tradition est la fidèle gardienne de la vérité, selon le témoignage de l'Apôtre. Si donc la Tradition est fidèle & véritable dans des points qui regardent l'Histoire, pourquoi ne le sera-t-elle pas aussi dans les dogmes de foi; pourquoi ne le sera-t-elle pas aussi dans le culte? Je répons qu'on peut dire de la Tradition en général, & de la Tradition des Juifs en particulier, ce que le Poète a dit de la Renommée:

Tam fecti pravique tenax quam nuntia veri.

Que s'il se trouvoit aujourd'hui un Saint Paul qui fût conduit par l'esprit infallible de Dieu, nous ne nions pas qu'un tel homme ne pût bien discerner ce qu'il y a de véritable dans les Traditions, d'avec ce qu'il y a de faux: mais où trouvera-t-on un tel homme? Saint Paul a pû donc, par un privilège qui lui étoit particulier, tirer une vérité Historique de la Tradition des Juifs, en sorte qu'elle soit aujourd'hui de foi:

mais ce n'est pas à dire qu'elle soit de foi par l'autorité de la Tradition des Juifs; elle ne l'est devenue que par l'autorité de Saint Paul. Si bien qu'on ne peut pas alléguer ceci pour exemple, puis qu'il ne se trouve aujourd'hui personne qui soit conduit par cet esprit infallible, dont Saint Paul avoit été rempli. Je dis la même chose de l'Apôtre Saint Jude. Ce qu'il raconte de Michel l'Archange, au sujet de la dispute qu'il eut avec le Diable touchant le Corps de Moïse, & ce qu'il dit de la Prophétie d'Enoch, sont des faits Historiques qu'il a sçus par le moyen de la Tradition des Juifs, & qu'il nous a proposés comme des choses que nous devons croire, après en avoir reconnu la vérité par son esprit Apostolique. Mais ceci non plus ne doit pas être tiré en exemple, parce que nous n'avons aujourd'hui aucun Apôtre, par l'autorité duquel on puisse sçavoir quelles sont les Traditions qui sont véritables, & qui les puissent rendre Divines d'humaines qu'elles étoient auparavant. Pour ce qui regarde cette pratique perpétuelle de l'Eglise, par le moyen de laquelle ils prétendent que les Orthodoxes aient procédé contre les Héretiques; je repons, comme j'ai déjà fait, qu'ils n'ont pas employé contre eux la seule Tradition, mais premièrement l'Ecriture, & la Tradition, après cela. Car enfin, il est constant que dans les disputes, on prend des preuves & des argumens par tout où l'on en peut trouver. Saint Irénée refute les Valentiniens par l'Ecriture; comme il le confesse lui-même, dans la Préface de son 3. Livre. *Nous apporterons, dit-il, des preuves si évidentes tirées de l'Ecriture, dans ce troisième livre, que de notre côté, il ne te manquera rien de ce que tu nous avois ordonné. In hoc tertio libro, ex Scripturis infer-*

seremus Oſtenſiones, nihil tibi ex his qua præceperas deſit à nobis. Tertulien refuta les Marcionites par les Ecritures, comme cela paroît par ſes quatre livres, où on ne voit preſque rien qui ne ſoit tiré de l'Ecriture. Il eſt faux que Grégoire de Nazianze n'ait diſputé contre les Macédoniens, que par la ſeule Tradition. En effet, il aſſûre, dans ſa quatrième Oraïſon Théologique, qu'on réfutoit par l'Ecriture, les Macédoniens, qui nioient la Divinité du Saint Eſprit. Il eſt faux encore, que Saint Baſile ait diſputé contre les Eunomiens, les Sabelliens & les Ariens, par la ſeule Tradition: au contraire, il proteſte dans le 2. livre contre Eunomius, qu'il veut diſputer par les Ecritures: & dans ſa Lettre 80. contre les Ariens, il dit qu'il veut que l'Ecriture ſoit ſon Juge; *Judicet nos Scriptura.* Je confeſſe que S. Epiphane s'eſt ſervi de la Tradition contre les Melchiſedeciens, mais ce n'a pas été dans un point de Doctrine, ce n'a été que dans un point d'Hïſtoire, ſçavoir, en la déſignation des noms du Père & de la Mère de Melchiſedec. Il ſe ſert encore de la Tradition contre les Apoſtoliques, mais c'eſt dans une matiere de peu d'importance, & qui eſt plutôt de Diſcipline, que de foi: car il ne ſ'y agit que de ſçavoir, ſi on doit obſerver le vœu de virginité. Il n'a même recôurs à la Tradition que pour concilier certains paſſages de l'Ecriture, où il eſt parlé de la Virginité, qui ſemblent être oppoſez les uns aux autres: outre que d'ailleurs, il confirme par l'Ecriture ce qu'il a confirmé par la Tradition. Si bien que les Traditionnaires n'ont pas ici des armes fort puïſſantes pour défendre leur ſentiment. Il a diſputé auſſi par la Tradition contre les Aériens, mais ſur des matieres qui n'étoient pas de foi, & qui ne regardoient que la

Discipline: car il ne s'agissoit que de la distinction d'Evêque & de Prêtre; de la célébration de la Pâque; de la recitation des noms des morts, dans l'Eglise; & des jours marquez pour les jûnes. Saint Jérôme a disputé contre Vigilantius par la Tradition: mais dans des choses qui ne regardoient aussi que la Discipline, & qui ne regardoient nullement la foi: car Vigilantius nioit qu'on dût honorer les Reliques des Saints, même d'une maniere civile. Il condamnoit les Vigiles, & l'Alleluja, excepté lors qu'il étoit chanté dans le tems de la Pâque: or ce sont des affaires de Discipline, dont on peut disputer par la Tradition. Mais lors qu'il disputoit contre Jovinien, comme il s'agissoit dans cette dispute, de la foi & des mœurs, il ne faisoit jamais intervenir la Tradition comme un argument. Dans la dispute contre Helvidius, il n'étoit question que d'un fait d'histoire, sçavoir, de la perpetuelle Virginité de Marie, qu'Helvidius nioit, & qui n'étant pas un article de foi, pouvoit être prouvée par la Tradition, sans que la suffisance de l'Ecriture en reçût la moindre atteinte. Il n'y a rien de plus faux que ce qu'on dit, que Saint Augustin a refusé les Donatistes par la seule Tradition: au contraire, il ne tire ses arguments que de l'Ecriture. On fait mention fort mal à propos d'Etienne & de Corneille contre Saint Cyprien, car enfin, il ne nous reste rien de leurs Ecrits contre ce Père, d'où les Adversaires puissent conclure qu'ils aient disputé par la seule Tradition. Touchant les Conciles de Nicée, d'Ephèse & de Gangres, il est faux qu'on n'y ait condamné les Herétiques que par la seule Tradition. Il est faux que celui de Nicée n'ait pas employé l'Ecriture dans la condamnation d'Arius.

Il est faux que celui d'Ephèse n'ait pas condamné Nestorius par l'Ecriture. Enfin, il est faux que celui de Gangres ne se soit servi que des Traditions contre les Eustatiens, hormis, peut-être, dans des choses de Discipline, ce qui n'est pas notre question.

Ce sont là les argumens les plus considérables de nos Adversaires. Voyons maintenant ce que nous pouvons dire, de notre côté, pour leur faire voir qu'ils sont dans l'erreur : car quoi que par les loix d'une dispute réglée, nous ne soyons pas obligés de prouver par des argumens, ce que nous nions, vû qu'on n'a pas acoutûmé de prouver les propositions negatives, nous ne laisserons pas pourtant de le faire, par une surabondance de droit.

J'alléguerai donc d'abord toutes les choses que j'ai dites dans ma précédente Lettre pour la suffisance de l'Ecriture. Car la suffisance de l'Ecriture étant une fois établie, la question de la nécessité des Traditions se termine d'elle même. En effet, si l'Ecriture est suffisante pour ce qui regarde la foi, les mœurs, & l'état général de l'Eglise, les Traditions non écrites sont inutiles, à l'égard de ces choses : mais nous avons des argumens, qui attaquent directement les Traditions.

I. Argument. Le premier est d'un très grand poids dans cette dispute. Car ce qui prouve manifestement que les Traditions ne sont point nécessaires, c'est que les Juifs en ayant introduit l'usage dans l'Eglise, sous le titre & le nom de parole de Dieu non écrite, donnée de vive voix par Moyse & par les Prophètes, outre les choses qui étoient contenues dans l'Ecriture, ce qui est justement ce que disent les Adversaires, Dieu lui-même les condamna.

Esaie 29. 13. ce que Jesus-Christ fit aussi dans la suite Matth. 15. Vous n'avez qu'à consulter les lieux. Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que quoi qu'ils leur eussent donné cetitre superbe de parole de Dieu, elles furent appellées par mépris, *des Commandemens d'hommes*. Il paroît même que Jesus-Christ avoit défendu à ses Disciples, & en particulier & en général, l'observation de ces Traditions. Je dis, en particulier, en effet, les Pharisiens se plaignent. Matth. 15. Marc. 7. que les Disciples de Jesus-Christ *ne lavent point les mains avant le repas*, ce qui étoit une des Traditions des Juifs : & dans le Chap. 5. de S. Mathieu, il reprend diverses Traditions des Anciens. Je dis, II. qu'il en avoit défendu l'observation en général, ou plutôt qu'il les avoit condamnées, ce qu'il fait effectivement, sous le nom *de levain des Pharisiens*, Matth. 16. qui est le nom qu'il donne à leur Doctrine. Or qui pourra croire, je vous prie, que Dieu lui même & Jesus-Christ eussent parlé si fortement, & eussent témoigné tant d'aversion pour les Traditions non écrites, n'ayant gardé aucunes mesures, & n'ayant fait aucune distinction, s'ils eussent ordonné pourtant que ce seroit par ces Traditions non écrites, que l'Eglise Chrétienne seroit conduite ? Qui pourra croire, que Jesus-Christ ayant reconnu, combien mal avoit réussi aux Juifs l'usage des Traditions non écrites, il eût voulu les introduire, une seconde fois dans l'Eglise ? Enfin, qui pourra croire que les Apôtres, ayant devant les yeux un exemple qui venoit d'être si funeste aux Juifs, & ne faisant, d'ailleurs, aucun cas des paroles de Jesus-Christ, eussent voulu joindre à la Tradition non écrite, une partie de la Révélation qui leur avoit été confiée ?

fée? Bellarmin & Baronius répondent , I. que Jesus-Christ condamne seulement les Traditions qui sont contraires à l'Ecriture, ce qu'ils prouvent par ces paroles de Jesus-Christ lui-même: *Pourquoi transgressez vous le commandement de Dieu par votre Tradition?* Et en second lieu, qu'il ne veut point parler des Traditions qui étoient venues de Moÿse & des Prophètes, mais de quelques autres, qui avoient été introduites par les nouveaux Docteurs. Je dis contre la première réponse, que Jesus-Christ ne condamne pas seulement les Traditions qui étoient contraires à l'Ecriture, mais qu'il condamne même celles qui ne se trouvent pas dans l'Ecriture, comme la coutume de laver les mains avant les repas, lors qu'on vouloit attacher quelque devotion à cette cérémonie. Or les Pharisiens accusoient les Disciples d'avoir transgressé cette Tradition, & Jesus-Christ approuve l'action de ses Disciples, & soutient qu'ils n'ont pas manqué. J'ajoute, contre la seconde réponse, qu'il est faux, que du tems de Jesus-Christ, les Juifs distinguassent leurs Traditions, en celles qui étoient de Moÿse & des Prophètes, & en celles qui étoient des nouveaux Docteurs. Il est faux encore que Jesus-Christ les ait distinguées de cette manière, cette distinction est une distinction nouvelle, dont on ne voit dans l'Evangile la moindre ombre ni la moindre trace. Cependant, quoi que les Juifs attribuaient toutes leurs Traditions à Moÿse, Jesus-Christ ne laisse pas de les appeler *des commandemens d'hommes*: nous voulant apprendre par son exemple, que quelque spécieux que soient les prétextes dont on se peut servir pour établir les Traditions non écrites, nous ne devons jamais nous laisser surprendre, & les regarder tou-

jours comme des doctrines purement humaines.

Mais afin de mieux appercevoir le poids & la force de nôtre argument, comparons, je vous prie, les Docteurs de Rome avec les Juifs, en ce qui regarde les Traditions. Les Docteurs de Rome soutiennent, que leurs Traditions ont été confiées aux premiers Ministres de l'Eglise par Jesus-Christ & ses Apôtres, qui les leur ont communiquées de vive voix. Et les Juifs se vantoient de même, que Moyse & les Prophètes avoient communiqué, de vive voix, les leurs aux premiers Anciens de l'Eglise. Les Docteurs de Rome veulent que l'Eglise ait conservé toujours avec la dernière fidélité jusques à aujourd'hui, les Traditions qui leur ont été confiées, les Juifs disoient la même chose des leurs. Les Docteurs de Rome se glorifient d'une succession perpetuelle & non interrompue; on ne les entend presque jamais parler que de leur Siège Apostolique: d'où ils concluent que leurs Traditions sont d'une Autorité si incontestable, qu'on ne peut, sans commettre un crime, revoquer en doute leur divinité. Les Juifs se glorifioient de la même chose, & certes avec beaucoup plus de justice, car Jesus-Christ ne leur conteste pas cet avantage: *Les Scribes & les Pharisiens, dit-il, sont assis dans la Chaire de Moïse.* Les Docteurs de Rome crient, *les Pères*: c'est ce que faisoient aussi les Juifs. Nous avons le témoignage de Saint Paul, qui confesse, Gal. 1. vers. 14. qu'avant sa conversion, il avoit été *le plus ardent Zélateur des Traditions de ses Pères.* Mais, disent les Docteurs de Rome, vos Pères ont-ils été damnez, eux qui ont observé les Traditions? L'Eglise de Jesus-Christ a-t-elle demeuré anéantie, durant tant de siècles, dans tous les endroits de la Terre?

Est-

Est-il possible que, peu-à-peu, il se soit fait tant de changemens dans les choses qui regardent la foi & la Religion; que tout le monde y ait consenti; qu'il n'y ait eu personne qui s'en soit plaint? Si l'Eglise a souffert quelques changemens dans la Religion, marquez-nous en quels tems ces prétendus changemens ont été faits; faites-nous en connoître les Auteurs, & apprenez nous quels sont les moyens qu'on a mis en œuvre & les machines qu'on a fait jouer? Mais si vous ne pouvez faire voir cela, confessez que ces changemens, qui vous ont servi de prétexte, ne sont que des illusions, & que l'Eglise a toujours crû les choses qu'elle croit aujourd'hui. Voilà comme parlent, à peu près, les Docteurs de Rome pour défendre leurs Traditions: & c'est aussi ce que pouvoient dire, à peu près, les Juifs, pour défendre les leurs; il n'y a personne qui n'en convienne. Ils pouvoient faire les mêmes demandes touchant le salut de leurs Pères; touchant la durée de leur Eglise; touchant les changemens qu'on leur reprochoit; les Auteurs de ces changemens & les tems auxquels ils étoient arrivez. En un mot, il n'y a rien que les adversaires allèguent, pour soutenir leur cause, que les Juifs ne pussent alléguer pour soutenir leurs Traditions, & même avec beaucoup plus de justice; *ovum ovo non est similius*. Cependant, Jesus-Christ & les Apôtres ne laisseront pas de condamner les Traditions des Juifs. Prenez garde, dit Saint Paul aux Colossiens, 2. 8. *Que personne ne vous butine par la Philosophie, & par une vaine déception, selon la Tradition des hommes*. Et S. Pierre écrivant aux Juifs de la dispersion, leur dit, *qu'ils avoient été rachetez de leur vaine conversation qui leur avoit été enseignée par leurs Pères*.

I Pierre 1. 18. Tout ce que disent donc , là-dessus , les Docteurs de Rome ne sont que de vaines chicaneries ; que Jesus Christ & ses Apôtres nous ont enseigné , par leur exemple , à ne regarder que comme des raisons de néant.

II. Argument. La foi des Chrétiens doit être divine , c'est-à-dire , qu'elle doit être appuyée sur une autorité divine , & sur une revelation surnaturelle ; autrement ce ne seroit pas une foi Chrétienne. C'est pour cette raison que la foi est appelée , en plusieurs endroits de Nouveau Testament , d'un nom qui signifie , *pleine certitude* , *πληροφορία* , Coloss. 2. 2. 1 Thess. 1. 5. Heb. 6. vers. 11. & 10, 22. & que Saint Paul , Rom. 10. vers. 17. dit , *que la foi est de l'ouïe , & l'ouïe , de la parole de Dieu*. Or nous ne pouvons avoir aucune certitude que les Traditions non écrites soient divines , & qu'elles soient procédées du Saint Esprit. Ainsi nous ne pouvons pas avoir pour les Traditions une foi divine : & en voici d'abord la raison. Nous ne pouvons avoir pour les Traditions une foi divine , que nous ne soyons persuadés , par une foi divine , qu'elles sont procédées de Jesus-Christ , ou de ses Apôtres. Or qui est celui qui me pourra faire croire , d'une foi divine , que Jesus-Christ , ou ses Apôtres , aient communiqué , de vive voix , aux premiers Ministres de l'Eglise , une telle ou une telle Tradition. Voyez sur cette matiere , *la Défense de la Réformation* , où cet Argument est traité fort au long ; c'est dans la troisiéme Partie , si je ne me trompe.

III. Argument. Nous ne pouvons pas même sçavoir , d'une certitude humaine , que les Traditions soient de Jesus-Christ ou des Apôtres ; ainsi nous ne pouvons pas être persuadés , non
pas

pas même d'une foi humaine, qu'elles soient véritables, au moins, pour la plus grande partie. Je prouve l'Antécédent par deux Argumens. Premièrement, il y a plusieurs Traditions, ou des choses qu'on fait passer pour des Traditions, qui se détruisent les unes les autres, étant entièrement opposées: de maniere qu'il faut nécessairement que les unes ou les autres ne soient pas des Apôtres. Par exemple, les Latins allèguent leur Tradition, pour prouver qu'il se faut servir de pain sans levain, dans la célébration de l'Eucharistie: & les Grecs allèguent la leur pour prouver qu'il ne faut dans ce Sacrement se servir que de pain levé. Les Eglises d'Asie mettoient en avant leur Tradition, pour prouver qu'il fa-
loit célébrer la Pâque, le 14. jour de la Lune, c'est de là qu'est venu le nom de ceux qu'on appelloit Quartodecimains: & les autres Eglises met-
toient en avant la leur pour prouver qu'il la fal-
loit célébrer le premier Dimanche, après le 14.
jour de la Lune. Les Armeniens se servent de
vin pur dans la célébration de l'Eucharistie, & ils
s'appuyent sur la Tradition: & les Grecs & les
Latins, au contraire, croient par une Tradition
certaine & perpetuelle, qu'il faut mêler de l'eau
dans le vin du calice. Les Grecs disent que cer-
te eau doit être chaude; que c'est une Tradition
Apostolique, & les Latins disent, qu'elle doit
être froide, & qu'ils suivent la Tradition en ce-
la. On pourroit apporter une infinité d'autres
exemples, dans lesquels vous verriez,

Infestis obvia signis

Signa pares aquilas, & pila minantia pilis. Lucan.

Or qui est celui, je vous prie, qui me pourra di-
re

re quelque chose de certain, vû les grandes contrarietez qui se trouvent dans les Traditions; est-ce par une voye de eette nature qu'on peut trouver la verité? En second lieu, les Traditionnaires sont contrainsts d'avoüer, que sous le nom de Tradition on en débite une infinité qui sont fausses, erronnées, & prejudiciables à la Religion Chrétienne. Ce qu'Eusebe raconte de Papias est digne d'être remarqué. *Liv. 3. de son Hist. Chap. dernier.* Il dit que cét Auteur fait voir qu'il a des memoires, qui sont parvenus jusqu'à lui par une Tradition non écrite, qui contiennent plusieurs paraboles du Sauveur dont on n'avoit pas ouï parler; des nouvelles doctrines qu'il avoit enseignées; & plusieurs autres choses qui étoient remplies de fables. *Alia, praterea, idem Autor, quasi Traditione non scripta, ad se pervenisse commonstrat, quæ peregrinas quasdam Servatoris parabolas, & novas ejus doctrinas, aliaque nonnulla commentitiis fabulis referta, continebant.* D'ailleurs, les Latins ont plusieurs Traditions non écrites, que les Grecs & les autres Chrétiens d'Orient rejettent: & les Grecs & les autres Chrétiens d'Orient en ont, à leur tour, que les Latins rejettent aussi. Par exemple, les Latins croyent qu'on doit fonder sur la Tradition, le Purgatoire; la consécration de l'Eucharistie, par ces paroles; *Ceci est mon corps*; la véritable forme du Baptême, par celles-ci; *je te Baptise au nom du Père, du Fils & du Saint Esprit*; le jûne du Samedi; le Célibat des Prêtres; & plusieurs autres choses dont les Grecs ne veulent point entendre parler & qu'ils regardent comme des Traditions fausses & inventées: & les Grecs en ont de même que des Latins méprisent, comme par exemple, que les peines des damnez qui sont en enfer soient adoucies par les prieres des

des vivans ; qu'avant le dernier jugement , les âmes soient dans de certains receptacles, où elles sont privées de la vision bienheureuse de Dieu; que lors que Jesus-Christ descendit aux enfers, il delivra plusieurs damnez, des peines éternelles; & plusieurs autres choses de cette nature qui sont réfutées par les Latins. Nous pouvons dire la même chose des Traditions des Armeniens, des Jacobites, des Ethiopiens & des Moscovites. Car les Armeniens sacrifient un agneau dans la célébration de la Pâque; les Jacobites & les Ethiopiens se font circoncire; les Moscovites se font rebaptiser tous les ans; & les uns & les autres ne se fondent que sur une Tradition que les Latins ont en horreur. Concluons donc, que les choses étant ainsi, l'autorité de la Tradition est une autorité fort chancelante : car enfin, qui nous donnera des règles certaines pour discerner les Traditions veritables d'avec celles qui ne le sont pas? Outre qu'il y a plusieurs Traditions, & même des Traditions fort anciennes qui ont été abolies dans l'Eglise Latine, comme la coutume de donner la communion aux petits enfans, & de leur mettre dans la bouche, du lait & du miel, il y en a encore quelques autres.

Les adversaires disent à cela, qu'il y a des règles très-seures, par les moyens desquelles on peut discerner les veritables Traditions d'avec les fausses, celles qui sont divines, d'avec celles qui ne sont qu'humaines. Il faut voir quelles sont ces règles. Voici la premiere. *Lors que toute l'Eglise embrasse comme un Dogme de foi, quelque chose qui ne se trouve pas dans l'Ecriture Sainte, il faut dire necessairement, que c'est une Tradition des Apôtres.* Je répons, que si cette règle doit être entendue en ce sens: que tout ce que toute l'Eglise

Je immédiatement après les Apôtres, a crû comme un article de foi, quoi qu'il ne soit pas contenu dans l'Ecriture, doit être regardé comme une Tradition Apostolique, je répons, dis-je, que dans ce sens, cette règle est un pur sophisme, & que d'ailleurs, elle est vaine & inutile. Je dis, que c'est un pur sophisme, parce qu'elle suppose comme une chose accordée, la chose du monde qui est la plus controversée, sçavoir, qu'il y ait des Articles que *toute l'Eglise immédiatement après les Apôtres*, tienne pour des Articles de foi, quoi qu'ils ne soient pas contenus dans l'Ecriture Sainte, car c'est ce que nous nions, comme étant directement opposé à nôtre Thèse de la perfection & de la suffisance de l'Ecriture. En effet, comme dans la dispute de la création du monde; on n'admettroit pas cette Proposition; *s'il n'y avoit point de Dieu, le monde seroit de toute éternité*, premierement, parce que ce n'est pas une supposition qu'on doive admettre, sçavoir qu'il n'y a point de Dieu, car cela repugne, & en second lieu, parce qu'on nie que Dieu n'ait point créé le monde: de même, dans la question dont il s'agit, je n'admets point cette Proposition; *si toute l'Eglise, immédiatement après les Apôtres a embrasé un article de foi qui ne se trouve point dans l'Ecriture Sainte, c'est une Tradition Apostolique*. Car à parler moralement, il repugne à la droite raison, que toute l'Eglise, immédiatement après les Apôtres ait eu quelque dogme de foi, qu'elle n'ait point reçu des Apôtres: Or qu'elle ait reçu des Apôtres quelque dogme qui n'ait pas été écrit, c'est ce que nous nions fortement dans cette dispute. Mais outre que cette règle est un sophisme, je dis, II. qu'elle est vaine & inutile: en effet, parmi tout ce grand nom-

nombre de Traditions, montrez-m'en une seule, qui regarde la foi, les mœurs, & l'état général de l'Eglise, que l'Eglise immédiatement après les Apôtres ait cruë, *Et eris mihi magnus Apollo*. Que si l'on prend cette règle dans une autre sens, & qu'on veuille dire, que tout ce que toute l'Eglise a crû, long-tems après les Apôtres, & dans les siècles suivans, comme un dogme de foi, quoi qu'il ne fût pas dans l'Ecriture, est une Tradition Apostolique, je dis que cette règle est absolument fausse: car cela peut être venu d'ailleurs, ou d'une superstition née avec les peuples, ou des fausses opinions des Docteurs, qui infecterent peu à peu tout le corps de l'Eglise, ou enfin du Siège de Rome, qui a été toujours une source féconde en toutes sortes d'erreurs. C'est ici la seconde Règle. *Lors que toute l'Eglise observe quelque pratique qui n'a pû être instituée par les hommes, quoi qu'elle ne soit pas dans l'Ecriture, il est clair, qu'elle doit proceder de Jesus-Christ ou des Apôtres.* Comme cette seconde Règle ne diffère gueres de la première, elle se résume par la même réponse: car il faut que cela s'entende, ou de toute l'Eglise immédiatement après les Apôtres, ou de toute l'Eglise dans les siècles suivans. Or si cela s'entend de toute l'Eglise, immédiatement après les Apôtres; cette Règle n'est qu'un Sophisme; elle est même vaine, & inutile, pour les raisons que nous avons déjà alléguées: & si cela s'entend de toute l'Eglise dans les siècles suivans; elle est fautive. Car encore qu'il s'agisse ici d'une chose qu'il n'y a que Dieu seul qui ait droit de l'instituer, cependant il n'est que trop vrai, que plusieurs choses ont été introduites dans l'Eglise, par les hommes, comme le culte des Images, & des Saints, & quelques autres choses, que Dieu

seul auroit droit d'ordonner, supposé qu'elles deussent être observées, & que néanmoins l'esprit de l'homme a inventées, comme il seroit aisé de le faire voir. La troisième Règle est celle-cy. *Ce qui a été observé dans toute l'Eglise, & dans tous les siècles, doit être censé avoir été institué par les Apôtres, quand même ce seroit une chose que l'Eglise auroit pu instituer.* Je réponds que cette Règle est trompeuse & fort incertaine: car enfin, lors qu'il s'agira d'une chose qui ne regardera que la Discipline Ecclesiastique, pourra-t-on conclure que les Apôtres en soient les auteurs, par cette raison, qu'elle aura été observée dans tous les siècles? N'aura-t-il pas pû arriver, qu'elle aura été instituée immédiatement après les Apôtres, quoi que cela ne paroisse point? Car combien y a-t-il des choses qui ont été faites dans les premiers siècles dont l'origine nous est inconnue: & quelle raison y a-t-il de les attribuer aux Apôtres? Voici la quatrième Règle. *Lors que tous les Docteurs de l'Eglise enseignent d'un commun accord, qu'une Tradition est Apostolique, soit qu'ils soient assemblez dans un Concile général, ou que chacun l'ait écrit à part dans ses Livres, on doit croire qu'elle est Apostolique.* Je réponds qu'on le doit croire d'une foi humaine, mais je nie qu'on le doive croire d'une foi divine. Et en voici la raison, c'est qu'on ne peut être persuadé qu'une Tradition soit Apostolique, que par le témoignage des hommes, & non par un témoignage divin, qui seul peut produire une foi divine. Cependant je dis, que cette Règle est entièrement inutile, parce que tous les Docteurs de l'Eglise n'ont pas écrit; parce que nous n'avons pas tous les ouvrages qu'ils ont faits; parce que tous ceux qui ont écrit n'ont pas écrit sur toutes les matieres; parce que jamais tous les

Docteurs de l'Eglise n'ont été assemblez dans un Concile Général; enfin, parce qu'il n'y a eu aucun Concile Général, avant le Concile de Nicée, qui ne fut tenu qu'au quatrième Siècle. Ainsi cette Règle est une Règle chimérique; une Règle qui n'est nullement propre à nous faire découvrir si une Tradition est véritable, parce qu'elle est de nul usage. Voici enfin, la cinquième Règle. *Une Tradition doit être tenue indubitablement pour Apostolique, lors qu'elle est tenue pour telle par ces Eglises qui, depuis les Apôtres, ont eu une succession entière & non interrompue.* Mais cette Règle est évidemment fautive, & d'ailleurs, elle ouvre une grande porte aux erreurs. Car enfin, l'Eglise Greque a une succession continuelle, depuis les Apôtres; il en est de même des Eglises Arméniennes & de celles des Indiens, dans lesquelles il y en a plusieurs, qui quoi qu'on se vante qu'elles sont venues des Apôtres, sont fausses, vaines, superstitieuses & erronées; & en effet les Latins les regardent aussi comme des Traditions supposées.

Voilà, M. T. G. & F. toutes les précautions qu'ont pu prendre nos Traditionnaires, & comme les armes avec lesquelles ils prétendent être à couvert, & en état de se défendre. Mais quoi qu'il n'y en ait aucune qu'on puisse raisonnablement admettre, elles sont pourtant toutes d'une telle nature, que nous pouvons nous en servir pour détruire leurs Traditions, afin de les rejeter ensuite, comme n'étant pas venues des Apôtres. Quant à la première, j'assure hardiment, que l'Eglise Romaine n'a aucun dogme de foi, je parle de ceux qui ne sont pas écrits, qui ait été crû de toute l'Eglise qui est venue immédiatement après les Apôtres; je n'en excepte même aucun. Et je ne dis

pas seulement cela, mais je soutiens même, qu'elle n'a aucun dogme de foi non écrit, qui ait été crû de l'Eglise dans les trois premiers Siècles, après la naissance de Jesus-Christ. Pour la seconde, il est certain que l'Eglise qui est venue immédiatement après les Apôtres n'a jamais pratiqué aucune de ces Observances; aucun de ces cultes, ni aucune de ces choses qui doivent proceder immédiatement de Dieu; & que les Docteurs de l'Eglise Romaine ont puisées dans la Tradition; si les Adversaires en peuvent faire voir une seule, j'avoüe que la victoire est à eux. Je dis la même chose de la troisième. Si l'on examine sur cette Règle toutes les choses qui regardent la Discipline Ecclesiastique, & qui sont controversées entre nous & les Docteurs de Rome, on n'en trouvera aucune qui ait été observée par toute l'Eglise & dans tous les siècles, de la manière que l'Eglise Romaine l'observe aujourd'hui. Pour ce qui regarde la quatrième, que les Adversaires nous fassent voir quelque une des Traditions non écrites, de celles qui sont controversées, dont les Pères ayent jamais dit, d'un consentement universel, qu'elles soient venues des Apôtres. Qu'ils nous fassent voir quelque Concile véritablement Oecuménique, où cela ait été défini: je dis véritablement Oecuménique, car je ne mets de ce nombre, ni le second Concile de Nicée, ni celui de Latran, ni celui de Constance, ni celui de Florence, ni celui de Trente. Enfin, quant à la cinquième, je dis que cette règle doit être entendue de cette manière, sçavoir, que la chose dont il s'agit, a toujours, depuis le commencement, passé pour une Tradition Apostolique, dans cette Eglise où il y a eu une entière & perpetuelle succession: ce seroit autrement
une

une Règle fort absurde. Or je soutiens que pourvu qu'on prenne cette précaution, il n'y a point de Tradition dans l'Eglise Romaine qui, examinée sur ce pied, puisse subsister un moment.

IV. Argument. Nôtre quatrième Argument est tiré de l'Experience: car certainement il est impossible qu'on puisse conserver fidèlement & inviolablement la mémoire d'une chose qui n'est point écrite, par la seule voye d'une Tradition qui n'a été communiquée que de vive voix. Puis donc que toutes les choses qui regardent la foi, les mœurs, ou l'état général de l'Eglise, ont été communiquées aux hommes, pour être conservées fidèlement dans l'étendue de tous les siècles; il a été nécessaire qu'elles ayant été communiquées par une autre voye que par celle de la Tradition de vive voix, qui est si sujette aux changemens. Je dis, I. pour confirmer ce que je viens de dire, que Dieu ayant résolu de conserver la Religion sans le secours de l'Ecriture, pendant deux mille ans, c'est à dire, depuis Adam jusques à Moïse, il ne voulut pas la confier à la seule Tradition de vive voix. En effet, il y ajouta les visions & les révelations extraordinaires, par lesquelles il se communiquoit immédiatement aux hommes; il employoit même quelquefois le ministère des Anges: & l'on vid que là où ces sortes de remèdes ne furent pss employez, comme parmi les Payens, la Religion y fut en même tems corrompue. Ce qui fait voir que la verité ne doit pas être confiée à la seule Tradition; que c'est une gardienne trop peu fidèle. Je dis, II. que les Adversaires sont contraints d'avouër eux mêmes que leurs Traditions qu'ils appellent Apostoliques ont été conservées jusqu'à eux par le moyen de l'Ecriture, c'est à dire, par le moyen des E-

crits des Pères. Et certes, je voudrois bien qu'ils me dissent qu'elle connoissance ils pourroient avoir de leurs Traditions, s'il ne s'en trouvoit aucune trace dans les livres. Je sçai que ces traces sont fort confuses; qu'elles se peuvent rapporter à d'autres choses; qu'elles sont insuffisantes, & plus nouvelles qu'il ne faudroit. Mais quoi qu'il en soit cela fait voir combien l'Ecriture est nécessaire, pour conserver la mémoire des choses. Je dis, III. que si la Tradition, de vive voix, étoit un moyen suffisant pour conserver pure & entiere la verité de la Religion, il n'eût point été nécessaire que Dieu eut pris soin de faire écrire le Canon de la Bible: car il est certain que si une partie de la Religion peut être conservée pure & entiere par le moyen de la Tradition, toute la Religion le peut être aussi. Ne séparez donc point sans raison, on plutôt contre la raison, des choses qui sont jointes ensemble, de leur nature, & qui ne peuvent être divisées. Ou faites que nous trouvions toute la Religion dans la Tradition non écrite, ou faites que nous la trouvions toute, dans l'Ecriture? Faire qu'elle se trouve toute dans l'Ecriture, cela s'acorde avec le dessein de Dieu, qui a voulu qu'elle fût écrite. Faire qu'elle se trouve toute dans la Tradition non écrite, cela s'acorde avec le genie & le sentiment des Docteurs de Rome. Mais faire qu'elle se trouve en partie dans l'Ecriture, & en partie dans la Tradition, cela ne s'acorde, ni avec le dessein de Dieu, ni avec le sentiment de l'Eglise Romaine. Je dis, I. que cela ne s'acorde pas avec le dessein de Dieu: car pourquoi employeroit-il la Tradition, s'il employe l'Ecriture? Ou Dieu a voulu que tout fût écrit, mais il ne la pas pû, ou il la pû, mais il ne la pas voulu. On ne scauroit dire la premiere de

ces choses sans absurdité & sans blasphème. On ne peut pas dire non plus la seconde : car pourquoi Dieu ne l'eût-il pas voulu ? Pourquoi eût-il voulu que certaines choses eussent été écrites plutôt que d'autres ? II. Cela ne s'accorde pas non plus avec le sentiment des Traditionnaires : car s'il est vrai que la Tradition soit une voye assurée pour conserver une partie de la Religion, pourquoi ne le fera-t-elle pas aussi pour la conserver toute entière ?

Les Adversaires répondent, que la Tradition, de vive voix, est une voye très-assurée pour conserver la Religion, mais qu'à la vérité, elle n'est pas seule ; qu'il y a quatre causes qui y concourent, scavoir, I. les Ecrits des Pères, II. l'usage non interrompu des Traditions ; III. certains monumens extérieurs, tels que sont des Temples très-anciens, des autels, des Images de Saints, des croix, & autres choses semblables, IV. les Hérésies : car comme dans tous les siècles, il s'élève des Hérétiques qui combattent les Dogmes & les Traditions de l'Eglise, il se trouve aussi des personnes scavantes qui, pour s'opposer aux Hérétiques, font une exacte recherche des Traditions anciennes, & les recommandent ensuite, avec beaucoup de soin, à leurs Descendans : mais ce sont des raisons fort petites. Car I. Si les Ecrits des Pères sont nécessaires pour conserver la Tradition, à plus forte raison cela se doit-il dire des Ecrits des Prophètes & des Apôtres qui ont été inspirés de Dieu, au lieu que les Pères ont été sujets à l'erreur. Qui croira que Dieu n'ait point voulu se servir de la plume de ses Prophètes & des Apôtres de Jesus-Christ, pour se servir, ensuite, de celle de Damascene, de Théophraste, de Thomas d'Aquin, ou si l'on aime mieux de celle

d'Irénée & de Tertullien? Certes s'il a été de l'interêt de l'Eglise que ses dogmes ayent été écrits, de peur que la memoire ne s'en perdît; ou qu'ils ne vinssent à se corrompre; il n'a pas été moins de son interêt, que ceux à qui ce soin devoit être commis fussent des hommes inspirez de Dieu, auxquels la revelation divine eût été auparavant confiée, & non de seuls hommes sujets à l'erreur, & incapables, par conséquent, de faire naître aucune certitude de foi, c'est à dire, aucune persuasion certaine.

II. L'usage non interrompu des Traditions non écrites n'empêche pas qu'elles ne puissent être corrompues; car les choses, dont nous nous servons ordinairement & dont nous nous servons toujours, sont sujettes à de si grands changemens, qui se font d'une maniere imperceptible, qu'il arrive par succession de tems, que ce ne sont plus effectivement les mêmes choses, tant la fin est differente du commencement. Je ne veux alléguer, pour exemples, que les habits, les langues, les coutumes des peuples, les loix même, & les méthodes des Medecins. Mais je n'ai pas besoin de ces exemples, puis que l'experience nous fait voir, que les cultes religieux, les rites, & toute la face de l'Eglise Romaine, est quelque chose de si different des cultes & des rites de l'ancienne Eglise, qu'on peut dire qu'elle n'en a conservé que les noms, tandis que les choses ont été entierement changées.

III. Quant aux monumens extérieurs, peut-on bien dire que ce soient des témoins qui soient nez avec le Christianisme? Il en est des autels, des Images, des croix, & de quelques autres choses de cette nature, comme des souliers & des habits usez, dont les Gabaonites se servirent pour persuader à Josué qu'ils étoient venus de fort loin, quoi qu'ils fussent de son voisinage. A quoi on peut ajoûter, que ces sortes de monumens, pouvant servir à divers usages,

ges, on les peut bien employer aujourd'hui à des usages tout différens, de ceux auxquels ils avoient été destinez. IV. Pour les Hérésies, je confesse qu'elles ne sont pas des moyens inutiles: mais quoi que par accident, elles servent à reveiller la diligence des fidèles, & que ce soit quelquefois à leur occasion que la verité de la Religion se conserve, cela n'arrive pas pourtant toujours, & il arrive même, fort souvent, que la pureté de la Religion reçoit de très grandes atteintes par le commerce des Hérétiques. Je ne veux ici que l'exemple de l'Eglise Romaine elle-même. Toute l'Ecole des Jésuites, où des Molinistes, n'a-t-elle pas été infectée des restes des erreurs des Pelagiens? Le culte qu'elle rend aux Anges a tiré son origine de l'hérésie des Angeliques; l'adoration de la sainte Vierge, de celle des Collyridiens; la distinction des viandes, de celles des Encratites & des Montanistes. Et qui ne sçait que presque toutes les cérémonies de l'Eglise Romaine; que presque toutes ses observances ont été prises de celles des Payens. Les Hérésies & les fausses Religions excitent donc quelquefois la diligence des fidèles, mais il arrive aussi quelquefois, qu'elles produisent un effet tout contraire: car enfin, les hommes naturellement sont plus enclins à faire le mal, qu'à faire le bien: ce qui paroît par l'exemple des Israélites, qui corrompirent une infinité de fois la pureté de leur Religion, par le mauvais exemple des nations Payennes.

Voilà, M. T. C. F. ce que j'avois à vous dire touchant les Traditions non écrites. Nous examinerons, dans la suite, si Dieu le permet, les autres subterfuges de l'Eglise Romaine. Dieu vous confirme de plus en plus, dans la connoissance & dans l'amour de la verité, & vous conserve en santé, pour la gloire de son saint Nom, & l'édification de votre Eglise. Adieu.

LETTRE XLIV.

A M O N S I E U R . C .

De Autoritate Scripturæ quoad nos.

P A R S P R I O R .

U T status hujus Controversiæ faciliùs teneatur, quatuor præmittenda sunt. Explicandum I. Quid sit Autoritas Scripturæ, II. Quid sit ejus* Autoritas *quoad nos*, III. Quænam hac de re Pontificiorum sententia, IV. Quæ nostra.

Quoad primum, Autoritas Scripturæ, Jus est summum quo obligantur omnes homines, vi religionis, & conscientiæ, ad assensum & obsequium Scripturæ præbendum. Nempè ad assensum respectu eorum quæ docet, & ad obsequium respectu eorum quæ jubet, aut prohibet. Fundatur jus illud in excellentia seu dignitate summa qua liber ille pollet, utpote qui Deum ipsum immediatè habet autorem, ideoque cæteros Libros, omnemque sermonem humanum immenso intervallo post se relinquit. Quis enim verbo Dei fidem & obsequium possit denegare, semel atque consliterit esse verbum Dei.

De secundo, exagitant quidam ex nostris, in quibus est Chamierus & Amyraldus, distinctionem qua utuntur Pontificii, Autoritas Scripturæ *in se* & *quoad nos*, hac potissimum moti ratione, quod cum omnis Autoritas sit ex genere rerum

rum quæ relationem dicunt ad aliud, nulla videatur esse Scripturæ Autoritas nisi *quoad nos*, quemadmodum imperium nullum potest esse nisi *quoad subditos*, quia ad subditos essentialem habet relationem. Sicut ergo absurdè distingueretur imperium *in se* & *quoad subditos*, absurdè etiam distinguitur, Autoritas Scripturæ *in se* & *quoad nos*. Verùm, quod pace tantorum viro- rum dixerim, neque mentem Pontificiorum, neque rem ipsam videntur satis attendisse. Illud enim quidem verum est & indubitatum quod ajunt, Autoritatem esse ex genere relatorum, atque ita Scripturæ autoritatem semper habere respectum *ad nos*. Interim non est negandum respectum illum considerari tripliciter, vel ut est in potentia remota, vel ut est in potentia proxima, vel ut est in actu. Sanè Scriptura autoritatem suam obligatoriam nequit in nos exercere, neque de jure, neque de facto, nisi priùs nobis sufficienter pateat hunc librum esse divinum. Distinguenda igitur videntur veluti tria momenta; primum, quando Scripturæ divinitas res est nobis penitus clausa & abscondita, ut eam ne quidem suspicari possimus. Alterum, quando nobis est sufficienter revelata, ideoque sufficienter cognoscibilis. Tertium, quando à nobis actu cognoscitur. In primo, Scriptura habet quidem autoritatem, inquam, relativè ad nos, est enim sacra, divina, fœtus æternæ sapientiæ, sed hæc autoritas adhuc est in potentia remota, vim enim suam in nos non potest exercere quandiu nos latet, & hoc est quod Pontificii dicunt Autoritatem *in se*, nec malè mea quidem sententia. In secundo momento, Scriptura non tantum divina est ἀληθινή, & authentica *in se*, sed etiam *quoad nos de jure*, hoc est non tantum in poten-
tia

tia remota, sed in proxima. Cum enim divinitas ejus sufficienter pateat, & ut ita dicam notificata sit, autoritas quæ ex divinitate oritur jam est obligatoria, & vim obtinet *de jure*, quamvis *de facto* non obtineat apud nos. In tertio, non tantum auctoritatem habet *in se*, nec tantum *quoad nos de jure*, verum etiam *quoad nos de facto*, siquidem divinitatem ejus agnoscimus, nosque ei submittimus. Exemplum esto Diploma Regium, quamdiu intra secretius conclave Principis reservatur, habet illud quidem *in se* auctoritatem suam, quia est voluntas Principis, non tamen habet *quoad subditos*, priusquam iis sufficienter notificetur. Post sufficientem notificationem habet auctoritatem *quoad subditos de jure*. Postquam se submiserint habet etiam *de facto*.

Quod ad tertium attinet, sententia Pontificiorum est, nobis non aliter constare posse Scripturam esse divinam, hoc est habere Deum ipsum autorem, nisi ex Testimonio & Judicio Ecclesiæ, nec tantum primæ illius Ecclesiæ in qua fuere Apostoli, Apostolicique viri, sed Ecclesiæ cujusvis seculi usque ad Mundi finem, imò nec Ecclesiæ, in quantum Ecclesia sumitur pro Pastoribus, & plebe simul; sed Ecclesiæ in quantum hæc vox Pastores seorsim à plebe designat. Quare ex eorum sententia, in quatuor quasi momenti spectanda est Scriptura, I. Post compositionem, antequam publicata fuerit, II. Post publicationem, antequam divinitas ejus notificata sit, III. Post notificationem divinitatis, antequam actu pro divina agnoscatur, IV. Post actualem divinitatis ejus agnitionem. Ante publicationem, liber Scripturæ latet, post publicationem non jam latet liber, sed latet ejus divinitas, post notificationem divinitatis, non jam latet divinitas

de jure, sed latet *de facto*, post actualem agnitionem nec latet *de jure*, nec *de facto*. Compositio est à Deo ipso, publicatio est ab Autoribus quorum ope Deus usus est in condendis Scripturæ Libris, quique eos in publicum evulgarunt, notificatio divinitatis est à Judicio & Testimonio Ecclesiæ, Actualis agnitio est à Spiritu Sancto, qui mentem hominis illuminat. In primo & secundo momento habet Scriptura autoritatem *in se*, in tertio habet *quoad nos de jure*, in quarto habet *quoad nos de facto*. Porro Adversariorum sensus non est, quod Ecclesiâ, adductis probationibus & argumentis, Doctoris in morem, Scripturæ divinitatem patefaciat, sed quod patefaciat vi Testimonii & Judicii sui, adeo ut Testimonium & Judicium Ecclesiæ unicum sit argumentum quo fides nostra utatur, & in quod ultimo resolvatur, quod apprimè notandum est. In hisce enim Controversiis de Scriptura & Ecclesia, hoc unum præ oculis sibi proponunt, nempe ut conscientiis hominum sub Ecclesiæ prætextu dominantur, & in negotio Religionis imperium sibi arrogant despoticum. Idcirco nullam Scripturæ autoritatem *quoad nos*, nisi precariam & mutuatitiam concedi patiuntur.

Jam, ut ad quartum deveniamus, nostra sententia est, Divinitatem Scripturæ sufficienter & abundè probari independentem à Testimonio & Judicio Ecclesiæ, tum ex argumentis externis quæ hinc inde suppetunt, tum potissimum ex notis & characteribus ipsi Scripturæ insitis, quibus quasi oculis depicta relucet divinæ sapientiæ lineamenta, illustriora quàm ut aciem animi humani effugere queant, nisi obstant à communi depravatione inductæ tenebræ. Atque hoc pacto secundum sententiam nostram Scriptura seipsam discernit

scernit ab omnibus libris humanis, habetque auctoritatem *quoad nos* ex se non ab Ecclesia. Quoposito nulla distinctio statuenda est inter momentum Publicationis libri, & momentum Patefactionis divinitatis ejus, prout faciunt Adversarii. Nam simul atque Deus tantum hominibus contulit beneficium ut librum illum manibus suis exaratum evulgari curaverit, ex eo ipso satis superque declarata est divinitas ejus, quandoquidem ex libri ipsius materia, forma, aliisque adjunctis evincitur manifestissimè. Distinctionem Autoritatis Scripturæ *in se* & *quoad nos*, tum *de jure*, tum *de facto*, lubenter agnoscimus, nimirum si consideretur post compositionem antequam publicata fuerit, quoniam ita nos latet ut ne suspicari quidem possimus talem aliquem extare librum, auctoritatem tantum habet *in se*, si consideretur post publicationem, quandoquidem sufficienter & abundè seipsam prodit divinam, non expectanda est alia divinitatis ejus notificatio, ex hoc igitur momento habet auctoritatem *quoad nos de jure*, sive id Ecclesia decreverit, sive minus, tandem si consideretur post actualem agnitionem habet *de facto*. Quod autem de facto divinitatem ejus agnoscimus hoc habemus à Spiritu Sancto, qui depulsa mentis caligine facit ut pervideamus divinos ejus characteres, ex quorum agnitione & sensu oritur fides illa divina, qua Scripturam, tanquam Verbum ex ore Dei ipsius profectum, amplectimur.

Articulus quartus Confessionis Gallicæ sententiam Reformationum ita explicuit, *nous reconnaissons ces livres être Canoniques, & la règle très-certaine de nôtre foi, non tant par le commun accord, & consentement de l'Eglise, que par le témoignage & persuasion intérieure du Saint Esprit, qui nous les fait discer-*

discerner d'avec les autres livres Ecclesiastiques. Quæ verba quia prima fronte paulò videntur obscuriora, calumniandi ansam præbuere Pontificiis, quasi hæc interna Spiritus persuasio nihil aliud sit quam fanatica quædam revelatio, & Euthusiasmus.

Sed pravè intellecta verba nostra torquent in alienum sensum. Novimus in hoc negotio quemadmodum in cæteris fidei nostræ actibus quatuor esse apprimè distinguenda, Res quæ creditur, Argumentum quo impellimur ad fidem, Facultas ex qua elicitur fidei actus, Vis qua evehitur facultas ad talem actum edendum. In hoc negotio res quæ creditur est Divinitas Scripturæ, quæ se habet ad nos tanquam objectum credibile. Argumentum quo movemur ad fidem, (motivum credibilitatis vocant) sunt characteres divinitatis qui in ipsa Scriptura elucescunt, aut qui Scripturam comitantur. Facultas ex qua elicitur actus fidei est Intellectus humanus. Vis qua evehitur intellectus ad credendum lumen est supernaturale, & internum Spiritus Sancti quo mens refingitur & renovatur, aptaque fit ad objectum ritè percipiendum. Proindeque Spiritus operatio vera est causa efficiens fidei, quæ nunquam confundi debet cum Argumento seu Motivo credendi, quæ causa est moralis & objectiva.

Cur igitur, inquires, operatio Spiritus dicitur Testimonium, Testimonium enim Argumentum est seu motivum credendi, quod ab operatione Spiritus immanè quantum distat? Respondeo Testimonium dici non propriè sed metaphoricè, & per accommodationem, ut loquuntur, ad oppositum, nempe ad consensum Ecclesiæ, eodem sensu quo Spiritus dicitur in Scriptura Doctor fidelium, ejusque operatio Doctrina, Joan. 14. 26. & Joan. cap.

cap. 2. vers. 27. In his locis describitur Spiritus ut Doctor, non quod Doctoris propriè partes agat, Doctor enim voce externa utitur, & objecta proponit, Spiritus verò facultatem ipsam intus & immediatè attingit. Sed Metaphorica locutio est, cujus fundamentum in hoc consistit quod quemadmodum Doctor suadet, ita Spiritus persuadet, facitque nos in cognitionem venire rei antea ignotæ. Non absimili ratione ejusdem Spiritus operatio Testimonium dicitur Metaphoricè, propterea quod quemadmodum Testis de veritate cujusdam rei certiores nos reddit, ita Spiritus fidem de divinitate Scripturæ cordibus hominum ingenerat, quanquam operandi modo diversissimo.

At, quid hæc contra Pontificios? Non enim negant Pontificii opus esse Spiritus interuentu, ut auctoritati Ecclesiæ testantis Scripturam esse divinam fidem adhibeamus. Respondeo Pontificios quidem agnoscere operationem Spiritus ut acquiescamus Testimonio Ecclesiæ, sed interim negare vim Spiritus eò pertingere, ut fidèles per se, & immediatè, ex inspectione scilicet rei ipsius, dignoscant Scripturæ divinitatem. Proindeque Spiritum quidem docilitatis, ut ita dicam, omnibus fidelibus concedunt, Spiritum discretionis, minimè. De Spiritu autem discretionis agit Confessionis articulus, ut patet ex his verbis (*qui nous les fait discerner d'avec les autres livres Ecclesiastiques*) Quare dicendum est Confessionem rectè in quæstionis arcem invadere, affirmat liquidem disertè quod Adversarii negant.

Cæterum notanda sunt ista Confessionis verba, (*non tant par le commun accord & consentement de l'Eglise que par le temoignage &c.*) quibus sententia nostra cautè munitur adversus calumniam qua
nos

nos solent Pontificii gravare quasi nullum in ingeneranda fide divinitatis Scripturæ, Ecclesiæ Ministerium agnoscamus. Imò Ecclesiam in hoc negotio partes habere Doctoris lubenter fatemur, duoque ordinariè præstare, alterum quod Scripturam, hoc est Bibliorum codicem, in manus fidelium tradat. Non enim aliundè ordinariè pervenit ad nos Scripturæ liber quàm per manus Ecclesiæ. Alterum quod cæteris fidelibus exemplo fidei suæ præit, atque ita Scripturæ aliquo sensu testimonium perhibet. Negamus interim hoc Ecclesiæ fidei exemplum, argumentum esse unicum aut præcipuum quo divinitas Scripturæ probatur. Imò negamus tanti esse faciendum ut ex ipso habeatur fides divina nisi in quantum ad fidem divinam aliquomodo viam sternit, ut mox dicemus.

Ex his ita explicatis jam facilis emergit status hujus Controversiæ. Non quæritur I. An Scriptura habeat à se & natura sua quod sit divina, An verò id habeat ab Ecclesiæ Testimonio & Judicio. Ultrò fatentur Adversarii id habere à se, non ab Ecclesia. Nec quæritur II. An ut de facto acquiescamus divinitati Scripturæ, opus sit Spiritus Sancti interventu qui mentem moveat, & cor flectat ad fidem. Id etiam Adversarii concedunt. Nec quæritur III. An Bibliorum codex ad nos usque perveniat ordinariè per ministerium Ecclesiæ. Hoc lubenter nos damus. Est enim Ecclesia Scripturæ custos, & si quæ hac de re Controversia est, pertinet ad locum de Læctione Scripturæ, de quo in sequentibus. Nec etiam quæritur IV. An Ecclesia aliquo sensu divinam Scripturæ testimonium perhibeat minimè spernendum, quodque ad fidem nostram aliquid conducat. Hoc & nos non inviti concedimus, ni-

mirum Testimonium illud duo præstat, primùm fidem humanam operatur, deinde excitat in nobis legendi & attentius Scripturam ipsam mēdī- tandi desīdērium, hocque pacto viam parat ad veram fidem. Omnis igitur Controversia in duobus tantum posita est, nempe I. Quæritur, An argumentum quo probatur Scripturæ divinitas, ac proinde quo nititur Autoritas ejus *quoad nos de jure*, desumatur ab unico Ecclesiæ, hoc est Pastorum cujusvis seculi, Testimonio & Judicio; An verò desumatur à characteribus & notis divinitatis, ipsi Scripturæ vel insitis, vel adjunctis, etiam citra Testimonium & Judicium Ecclesiæ, Pontificii prius, nos posterius asserimus. II. Quæritur, An Spiritus sanctus cujus beneficio fidelis quisque credit Scripturam esse divinam, Spiritus sit discretionis, hoc est, an eò usque peringat ut fidelis per se & immediatè sentiat hunc librum esse divinum, ex notis & characteribus, atque ita discernat eum ab omnibus libris humanis: an verò Spiritus tantum sit docilitatis, quo simpliciter moveatur mens ut acquiescat Testimonio & Judicio Ecclesiæ. Nos prius asserimus, Pontificii posterius.

Circa priorem quæstionem ita I. Argumentamur, nullius seculi Ecclesia potest esse propriè judex, neque Ecclesia hodierna propriè Testis, in hoc negotio, Ergo frustra sunt Adversarii qui dicunt fidem nostram niti Testimonio & Judicio Ecclesiæ cujusvis seculi. Consequentia patet per se; si enim in Ecclesia hodierna nulla est neque autoritas Judicis, neque autoritas Testis ita propriè dicti, malè Adversarii præsidium suum quærunt in Judicio & Testimonio Ecclesiæ. Antecedens antequam probetur explicandum est, quid sit propriè Judex, quid propriè

priè Testis, & quomodo à Doctore differant.

Judex ita propriè dictus, is est qui jus dicit cum imperio, quique habet potestatem irrogandi pœnam, est, verbi gratia, in Republica Magistratus propriè Judex, quia *jus dicit*, in quo differt à Domino seu hero, cujus voluntas pro jure est, *jus dicit cum Imperio*, in quo differt ab Amico, Advocato, Suasore, qui jus quidem dicunt & suggerunt sed sine imperio, *pœnam irrogat*, ad hoc differt à Legislatore, qui pœnam quidem delinquentibus minatur, nemini tamen irrogat.

Testis ita propriè dictus, is est qui rem sibi oculis, aut alio sensu compertam affirmat vel negat, ex fide sua. Testes propriè sunt qui in causis criminalibus res à se visas, vel auditas referunt coram Magistratu; etiam interposito jurejurando. At, si propriè loqui velis, Testis non est qui rem quam sola mente percepit, refert, quantumvis affirmet. Testis enim is est non qui ex peritia, sed qui ex probitate fidem facit. Quare cum in doctrinalibus rem quandam probamus Testimonio Aristotelis, verbi gratia, aut Augustini aliusve Doctoris, Testimonii vocem usurpamus *καταρτησιμῶς*. Neque Testis est propriè qui rem etiam de facto refert quam ab aliis accepit, ut Historicus; Testis enim ex probitate sua, non ex aliena fidem facit.

Doctor is est qui rem aliquam sive ea sit de facto, sive de jure, quam ipse tanquam veram amplectitur, alios docet, & sibi fidem facit ex peritia. Dico rem quam ipse tanquam veram amplectitur, alioquin Doctor non est sed fabulator, aut narrator alienæ sententiæ. In hoc autem conveniunt Judex, Testis, & Doctor quod quisque auctoritatem suam habeat, in hoc verò differunt, I. Quod Judicis auctoritas fundetur in munere, Testis in probitate,

Doct̃oris in Peritia. II. Quod Judicis autoritas sit coactiva, imperat enim & pœnam irrogat, Testis, & Doct̃oris sit tantum suavisiva. III. Quod Judex finem suum assequitur non vi probationum aut argumentorum, aut evidentiae rei, sed vi imperii: non solet enim Judex rationes Judicati afferre, nisi si quando duritatem imperii velit mitigare, quod fit per accidens. Testis finem suum assequitur partim ex autoritate, partim ex evidentia rei; ex autoritate quia nritur probitate sua; ex evidentia rei quia affert sensuum experimentum, atque ita fidem facit eò quod nec falli potuit, nec fallere voluit. Doct̃or in fine suo assequendo aliquid praesidii collocat quidem in autorite, nam opinio peritiae praesudicium aliquod facit, juxta illud, *Unicuique credendum in sua arte*, potissimum tamen nritur aut probationibus, aut rei ipsius evidentia, quia autoritas quæ ex peritia nascitur probabilis tantum est, nisi adsit infallibilitatis opinio. Doct̃or enim infallibilis fidem invenit apud discipulos, non tantum ex rei evidentia & probationibus, sed maximè ex autoritate. Quis Doct̃ori infallibili non credat?

Jam probatur Antecedens per partes, ac primum, quod nullius seculi Ecclesia in negotio de quo agitur Judex sit propriè, patet quia fides qua creditur divinitas Scripturae, assensus est mentis: mentis autem assensus natura sua imperari non potest, sed tantum persuaderi vi veritatis, aut testimonio irrefragabili. Objectum siquidem Intellectus est verum, aut quod reapse tale est, aut quod, tale saltem apparet. Porro nulla rebus accedit veritas, nec veritatis apparentia ex imperio precisè quâ imperium est. Jube me credere quantum velis, nisi ratio alia subsit non obtinebis; nam Deo ipsi quantumvis summæ Majestati non

non creditur imperanti fidem ; nisi quatenus qui est summa Majestas , idem est prima veritas quæ neque falli neque fallere potest , unde oritur evidentia rebus quas docet. Ita sanè natura sua comparatus est intellectus humanus ut cogi nequeat. Imperium autem quâ tale , autoritas est coactiva non persuasiva.

Esto tamen , demus cogi posse assensum mentis , & imperari autoritate Judiciaria , antequam id fiat , autoritatem illam suam tenetur Ecclesia probare , quæ nisi probetur habebitur pro nulla. Unde autem probabit ? Ex Scriptura ? At Scriptura illud est quod primum versatur in quæstione inducetque circulum vitiosum , si Scripturam probes per Ecclesiam , Ecclesiam verò per Scripturam. Ex Deo ipso qui immediate Ecclesiam tali autoritate donavit ? At id ipsum probatione indigebit , non enim clamat Deus de cœlo , auscultante omni populo , Ecclesia Judex esto. Ex perpetuo regimine Spiritus Sancti ? At neque perpetuum Spiritus Sancti regimen imperium confert in mentem & conscientiam hominis , dicente Apostolo se nullam habere dominationem in fidem Corinthiorum , 2 Cor. 1. 24. neque illud est ex iis quæ nulla probatione indigent. Ex visionibus & affatibus Prophetis ? At eadem responsio redit , affatus non conferre autoritatem Judiciariam , & debere signis & demonstrationibus certis probari. Ex lumine naturali ? At salentibus ipsis Adversariis Judiciaria potestas Ecclesiæ si quæ est , ex lumine naturæ nota non est. Ex miraculis ? At miracula nulla hætenus edita sunt ad vindicandam talem potestatem. Miracula facta sunt ad confirmationem rerum ipsarum quæ Lege & Evangelio continentur ; ad conflandum Ecclesiasticum imperium , minime. An jubebit Eccle-

ſia nos credere ſe jubendi poteſtatem habere? A-
hoſ infulſum & infrunitum eſt , ut , cum de au-
toritate aliqua quæſtio eſt , probatio ducatur ab
ipſamet auctoritate de qua quæritur. Proferunt qui-
dem in medium varia incommoda quibus grava-
tur Eccleſiaſtica ſocietas , nili Paſtoribus conce-
datur hæc autoritas ſumma in homines ſibi ſubdi-
tos. Verum aut quæ proferunt incommoda inania
ſunt terriculamenta , aut ſi alicujus ſunt momen-
ti gravioribus aliis incommodis quæ ex Adverſa-
riorum ſententia naſcuntur , præponderantur , ne-
que putandum quævis incommoda vim habere
argumenti , ut illico hac via rem poſſis confi-
cere.

Præterea , idem evincitur ex conſideratione Ec-
cleſiæ Judaicæ , nam ſi Eccleſia Chriſtiana hac in
parte Judex , Judaica itidem Judex fuit , utrius-
que par ratio in utraque pariter extitit Scriptura.
Atqui quominus Eccleſiam Judaicam agnoſcamus
Judicem multa prohibentæ. Spius enim erravit
in Religione , ſæpius adverſus officium prævari-
cata eſt. Quæ igitur ipſi debebatur fides. Fac
Judæum non aliter ſciſſe aut ſcire potuiſſe Scri-
pturam eſſe Verbum Dei , nili ex Eccleſiæ Ju-
dicio & imperio , quis ipſum certiorẽ fecerit
Eccleſiam in tali Judicio ferendo non erraſſe ,
quandoquidem in aliis articulis ſæpius erraverit?
Sed & aliquoties Eccleſia Judaica totam penitus
Religionem mutavit , verbi gratia cum in Baalis
cultum præceps ruit , quod multoties contigit.
Dic , quæſo , quo pacto fides divinitatis Scriptu-
ræ ab Eccleſiæ Judicio , & imperio potuit pen-
dere , & ſi pependerit quo pacto ſtare potuit?
Nam mutata Religione Judicium de Divinitate
Scripturæ abrogatum eſt , atque ita fides labefa-
ctata duplici ratione , quia ſcilicet auctoritatem
ſuam

suam Ecclesia dubiam fecit, & quia contrario Judicio derogavit priori; in iis enim quæ ab auctoritate Judiciaria pendent, posteriora derogant prioribus. Tandem quando Christo in crucem dato, Ecclesia Judaica Evangelium respuit, dicamabo quæ fieri potuit ut fides haberetur Scripturis Novi Testamenti, quis Evangeliiis Matthæi, Marci &c. Epistolisque Apostolicis conciliavit auctoritatem *quoad nos*, renitente Ecclesia Judaica penes quam erat hac in re summum jus & imperium? Dices, Ecclesiam Christianam successisse Judaicæ, & auctoritate sua sanxisse libros Novi fœderis. At, inquam, supposita Adversariorum sententia, nulla potuit fieri jure ad Christum conversio, ac proinde nulla potuit creari Ecclesia Christiana. Quo jure Plebeiî homines qui non nisi ex mandato & Judicio Ecclesiæ Judaicæ Scripturam divinam habebant, potuerunt excussio jurgio suæ Ecclesiæ ad Christum converti? An id fecerunt auctoritate Christi ipsius, qui se Messiam & filium Dei profitebatur? At si fides Scripturæ ab Ecclesia pendebat, quanto magis quæstio hæc, an Jesus Filius Mariæ Messias foret & Filius Dei. An id fecerunt ex Scriptura ipsa? At quo jure Scripturæ auctoritatem, quam non nisi ex prescripto Ecclesiæ suæ amplectebantur, converterunt in Ecclesiæ ipsius perniciem? Imò everso illo unico fundamento quo nitebatur apud eos Scripturæ auctoritas, ruebat ipsa Scripturæ auctoritas. An id fecerunt impulsi auctoritate Miraculorum Christi? At quo jure ausi sunt quæstionem de veritate Miraculorum Christi proprio judicio dirimere; qui nec Scripturam ipsam audebant habere divinam, nisi ex calculo & suffragio Ecclesiæ, Ecclesiæ inquam, quæ Miracula Christi tanquam adulterina & Satanica Judicio suo proscriperat?

Altera pars Antecedentis nostri asserit Ecclesiam hodiernam non esse propriè Testem, quæ propositio patet ex dictis. Nam si Testis ita propriè dictus is est qui rem oculis aut aliquo alio sensu perceptam affirmat, quis non videt post completum Canonem, nullius seculi consequentis Ecclesiam posse testimonium propriè dictum Scriptura perhibere. Hoc potuit quidem præstare Ecclesia primæva quæ signa vidit afflatus Prophetici & Apostolici, & miracula, propriis oculis contuita est, hodierna minimè.

Dixeris fortassè Ecclesiam hodiernam custodem esse Testimonii Ecclesiæ primævæ, atque ita Testem esse saltem aliquo sensu: testatur enim se id de quo agitur accepisse ab Ecclesia primæva, per Traditionem perpetuam. Verum adversus hanc exceptionem multa reponi possunt. I. Custos alieni Testimonii non nisi valdè improprie Testis est respectu rei controversæ, quia per se & immediatè non facit fidem, sed per alium, ideoque in re paulò momentosa Testes illi secundarii qui nihil aliud quàm quod ab aliis audiverunt referunt, vix in numero Testium recensentur. Ut ut sit, nam de nomine nolumus disputare, si Ecclesia hodierna non aliter Testis est, nisi in quantum est depositaria, &, ut ajunt, fidei commissaria Testimonii primæ illius Ecclesiæ, (constat autem aliter esse non posse) falsum est dicere Autoritatem Scripturæ *quoad nos* à Testimonio Ecclesiæ hodiernæ pendere. Vis enim persuasiva in Testimonio Ecclesiæ primævæ quæ rem ipsam attigit immediatè & de visu, tota sita est, non in Testimonio Ecclesiæ hodiernæ. Fac me credere hoc argumento, Ecclesia hodierna refert se accepisse per Traditionem perpetuam ab Ecclesia primæva quod signa & miracula facta sunt in

in confirmationem divinitatis Scripturæ, Ergo &c. Sanè efficacia hujus argumenti, quod ad rem ipsam attinet, tota sita est in Testimonio Ecclesiæ primævæ, nec aliter Ecclesia hodierna concurrat in conclusionem, nisi in quantum canalise est quo defertur ad nos primævæ Ecclesiæ Testimonium, facitque ne de eo dubitemus, rem ipsam neque confirmat neque attingit sed ad Ecclesiam primævam nos remittit. At hoc non est tanti faciendum ut dicamus auctoritatem Scripturæ *quoad nos* pendere à Testimonio Ecclesiæ hodiernæ.

II. Sed & illud falsum est quod supponunt, solis Pastoribus testimonium primævæ Ecclesiæ fuisse concreditum. Non minus hoc ad plebem quàm ad Pastores pertinet. Nempe quod primi Christiani viderint Apostolorum miracula, hoc omnibus Christianis cujuscvis seculi communicatum est, & ab omnibus Christianis posteris communicandum. Depositum est commune, de quo filii possunt à parentibus doceri, etiam antequam à Pastoribus accipiant, quanquam id officii potissimum Pastoribus incumbat. Quare si sub hoc prætextu dixeris fidem nostram respectu Scripturæ, à Testimonio Ecclesiæ pendere, rem dixeris absurdam.

III. Esto tamen, dicatur si vis Ecclesia testis, propterea quod per Traditionem continuam accepit miracula visa ab Ecclesia primæva, nec alia, si vis, detur via qua ad nos perveniat tanta Traditio, quàm per manus Pastorum, quis non videt fidem tam infirmo superstructam fundamento perpetuò nutare, & vacillare. Quæ enim certitudo in Traditione tam remota ab origine sua, quæque ad nos per tot seculorum & generationum decursus devolvitur? Quæ fides dicentibus se per avos, abavos, tritavos, proavos, & majores ascendendo usque ad Apostolorum tem-

pōra, accepisse quod primæva Ecclesia viderit signa & miracula facta in confirmationem Scripturæ? Sanè si nihil aliud apud nos commendaret Testimonium Ecclesiæ primævæ præter ficulneum illud argumentum à Traditione non scripta desumptum, nullius foret pretii: quæ enim hoc unico nituntur tibicine vix fidem humanam merentur apud homines cordatos, nedum divinam.

Atque ~~ita~~ probavimus quod in Argumento probandum erat, Judicem Ecclesiam non esse, neque propriè Testem, proindeque fidem nostram de divinitate Scripturæ, neque Judicio, neque Testimonio Ecclesiæ niti posse.

Secundum Argumentum ita procedit, Fides divina in quantum divina, formaliter non potest niti autoritate, *quoad nos*, humana & probabili. Atqui fides qua credimus Scripturam esse verbum Dei, divina est, Autoritas verò Ecclesiæ hodiernæ, *quoad nos*, humana tantum & probalis. Ergo fides, qua credimus Scripturam esse verbum Dei, non potest formaliter niti autoritate Ecclesiæ hodiernæ. Major probatione non indiget, idè enim fides dicitur divina, quia autoritate divina nititur, & potest quidem una eademque res haberi pro vera, tum autoritate humana, tum divina, fides tamen quæ de ea habebitur, divina non erit, nisi propter divinam autoritatem. Atque hinc est quod Apostolus fidem asserit esse ex verbo Dei. Minor duas habet partes, quarum prior in confessio est apud omnes. Nisi enim fides qua credimus Scripturæ, divina sit, nihil habemus certi in Religione, nihil quod animum fluctuantem sistat, nihil quod conscientiam Deo obstringat individuo vinculo. Pars altera nimirum quod Autoritas Ecclesiæ hodiernæ, *quoad nos*
huma-

humana tantum sit & probabilis ita demonstratur.

I. Autoritas Ecclesiæ hodiernæ *quoad nos* nequit esse nisi humana & probabilis, utpotè Doctōris qui sententiam suam dicit, & fidem sibi conciliat ex opinione peritiæ, salvo tamen aliorum iudicio, nisi constet, eam regi infallibiliter à Spiritu Sancto. Alioquin ejusdem habebitur conditionis quā cæteri homines erroribus obnoxii. Atqui, Ecclesiam regi infallibiliter à Spiritu Sancto quæ constabit? Neque enim id probari potest ex Scriptura, neque ex miraculis, neque ex signis afflatus Prophetici, neque ex Deo ipso immediate, neque ex lumine naturæ ipsius, neque ex incommodis quæ sequerentur nisi Ecclesia foret infallibilis, uti diximus in superiori argumento, ubi agebatur de potestate Judiciaria. II. Fatentur Pontificii, Pastores omnes distributivè sumptos (Pastores autem seorsim à plebe, Ecclesiæ nomine intelligunt) Pastores, inquam, omnes distributivè sumptos fatentur posse errare, seu extra Concilium, seu in Concilio, imò Concilia ipsa particularia. At quis non videt ex hoc ipso satis probabiliter concludi, Concilia ipsa generalia non esse infallibilia. Quis enim facile sibi persuadebit cœtum hominum, quorum nemo seorsim neque in Concilio neque extra Concilium sit infallibilis, gaudere tamen collectivè *ἀναπαρτησίᾳ* Privilegio? III. Experientia constat Concilia ipsa generalia erroribus humanis esse obnoxia, non dico tantum in rebus de factō, quod non inviti Adversarii fatentur, sed in rebus de fide, Ariminense, verbi gratiæ, Concilium consensit in Arianismum, Concilium Nicænum secundum Actione sexta rejecit Divinitatis imagines, quas hodie summo consensu recipit Ecclesia Romana, Basileense Concilium Oecumenicum etiam cum Legato Pon-

Pontificis Romani communi consensu statuit, Sess. 2. Concilium esse supra Papam, *quod nunc*, inquit Bellarminus, judicatur erroneum, & revera Concilium Lateranense ultimum, contrarium statuit Sessione 11. ut autem præcludatur omnis effugiendi via, observandum utrumque Concilium Basileense scilicet & Lateranense Oecumenicum fuisse & generale, utrumque, quantum ad hoc de quo agitur, approbatum à Pontifice Romano, ut constat, quoad Basileense (nam de Lateranensi nulla potest esse dubitatio) ex Bulla Eugenii inserta in Actis Concilii Sess. 16. J. nunc & jacta Conciliorum tuorum infallibilitatem; En duo Concilia ex diametro opposita, alterum definit approbante Papa & consentiente generalem Synodum potestatem à Christo immediatè habere, cui, quilibet cujuscunque status vel dignitatis, etiamsi Papalis existat, tenetur obedire in his quæ pertinent ad fidem & extirpationem Schismatis, alterum definit Pontificem Romanum pro tempore existentem auctoritatem super omnia Concilia habere.

Tertium Argumentum tale est, Autoritas Ecclesiæ cujusvis sæculi quantacunque sit, non potest esse major Apostolorum auctoritate, qua pollebant in homines suæ ætatis. Atqui hæc subiacebat Scripturarum auctoritati, Ergo & auctoritas Ecclesiæ. Major per se patet, imò auctoritas Ecclesiæ cujusvis sæculi nullatenus est Apostolorum auctoritati comparanda. Erant enim Apostoli testes propriæ tum doctrinæ tum miraculorum Christi; Ecclesia verò minimè. Erant & ipsi miraculorum Patratores, Ecclesia nequaquam, quare major indubia est. Minor probatur, I. Ex verbis Petri, Epist. 2. cap. 1. *Non arte compositas fabulas secuti, notam fecimus vobis Domini nostri Jesu Christi po-*
ten-

*sentiam & adventum. Sed ut qui nostris oculis aspeximus illius Majestatem. Acceperat enim à Deo Patre honorem & gloriam, voce ad eum delata, hujusmodi è magnifica gloria, hic est filius meus dilectus in quo acquiesco. Et hanc vocem audivimus è Cælo delatam, cum essemus una cum eo in monte sancto. Et habemus firmiorem Propheticum sermonem, cui benefacitis attendentes, quasi lucerna lucenti in caliginoso loco. Testimonio Apostolorum qui gloriam Jesu Christi oculis perceperant, quique vocem cœlitus datam audiverant, præfert Petrus & ipse Apostolus, sermonem Propheticum, firmioremque nuncupat. Qua ratione, quæso, nisi quia nulla est humana autoritas quantacunque tandem illa sit, quæ autoritati Scripturæ utpote per se divinæ, etiam quoad nos, non subiaceat? II. Idem probatur, ex verbis Pauli Gal. i. *Licet nos, aut Angelus de Cælo evangelizet vobis præterquam quod evangelizavimus vobis, anathema sit.* Ubi vides Apostolum auctoritatem suam quantumvis miraculis, & visis cœlestibus confirmatam, submittere Evangelii ipsius auctoritati, & si quando contingere possit ut inter se opponatur, non tantum propriam illam suam nihili facit, sed anathematizat. Nec quicquam proficias si dixeris agi hoc in loco non de Evangelio scripto, sed de Evangelio viva voce prædicato. Nam Evangelio nihil ex scripture decedit de auctoritate sua, jusque, quod summum habet in hominum conscientias, non ei competit ut prædicato, aut ut scripto, sed ut Evangelio.*

IV. Ita argumentamur. In testimonio Scripturæ perhibendo, aut habet Ecclesia argumenta quædam, quibus sibi met persuadeatur Scripturæ divinitas, aut nulla habet. Prius Adversariorum sententiam jugulat: Posterius dici nequit sine summa

ma absurditate, aut impietate. Eligant igitur Adversarii quid sibi melius videbitur. Si prius, iisdem argumentis quibus innititur fides Ecclesiæ, hoc est Pastorum, innitetur pariter fides laïcorum, ac proinde laïcorum fides non adhærebit testimonio Ecclesiæ, tanquam unico eoque summo hac in re argumento, ut volunt Adversarii. Confirmatur I. Quia hæc argumenta quæcunque, tandem illa sint, non sunt Pastoribus hodiernis propria & incommunicabilia, sed toti Ecclesiæ, hoc est plebi communia, jurisque publici. Sive enim dicas deduci ex internis Scripturæ characteribus, quibus divinitas libri se se prodit, sive ex traditione constanti & perpetua jam à primis Ecclesiæ cunabulis, sive aliunde, hoc omne quodcunque sit ad plebem pertinet tam de jure quàm de facto, nullusque est tam infimæ sortis in populo, cui, modo diligentiam requisitam adhibeat, ad id non pateat aditus. Potest igitur quilibet seposito Ecclesiæ testimonio his argumentis fidem suam stabilire. II. Nec tantum id ita fieri potest, sed etiam debet. Una enim est fides omnium tum Pastorum, tum laïcorum. Ad unam spem, omnes una vocamur. Atqui nec una fides nec una spes foret omnium si argumenta forent diversa, hoc est, si Pastores in credendo & sperando niterentur characteribus ipsis divinitatis Scripturæ, alii vero unico Pastorum judicio & Testimonio. Unitas seu fidei, seu spei, non tantum essentialiter pendet ab unitate objecti, sed etiam ab unitate motivi, hoc est argumenti, alioquin fides humana & divina unius ejusdemque essent speciei quod est falsum. Si posterius dicunt Adversarii, scilicet Ecclesiam, quando Scripturæ testimonium perhibet, id facere sine ullo argumento quo sibi persuadeatur Scripturæ divinitas, quæro cur tale testi-

testimonium perhibeat. An ex mero beneplacito? At quid magis impium excogitari possit quàm dictum hoc, nempe Scripturæ autoritatem *quoad nos*, fidemque nostram, & spem, & charitatem, & religionem Christianam, omnem nullo alio niti fundamento quàm mero Ecclesiæ beneplacito? Id magno mercentur Athei, Ethnici, Muhammedani, aliique Christiani nominis hostes. An ex prudentia seu potius astutia quadam Politica? Atqui non minus impium foret ex tali cœnoso fonte fidem & religionem populorum deducere, quod facere solent prophani. An dicent Adversarii Ecclesiam ad id moveri impulsu Spiritus Sancti absque ullo tamen argumento? At nihil dici potest absurdius. Spiritus enim non solet monere mentes hominum cæco quodam ac bruto impetu, sine lumine sine ratione. Enthusiasmus hîc foret novus ac inauditus. Deinde quomodo Ecclesia sibi ipsi probabit hunc motum temerarium & cæcum esse à Spiritu Sancto? Quomodo demum id nobis probabit? Imo ex hoc ipso quod nullæ adsint rationes, rite concludas motum non esse à Spiritu Dei, qui Spiritus est Sapientiæ. An dicent tandem non deesse quidem argumenta quibus utatur Spiritus Sanctus in Ecclesia persuadenda, verum ea esse probabilia, non necessaria, & nihilominus vi Spiritus veram & certam gignere fidem? At hæc responsio absurda est & Spiritui contumeliosa. Quid enim? Spiritus gignit in te persuasionem certam & dubio omni vacantem, argumento tantum probabili. Hoccine dicere potes quin eodem verbo pronuncies Spiritum fallacem esse Doctorem & Sophisticen exercere? Unde additur argumento pondus certitudinis quod in se argumentum non habet? Illuminat sanè mentem Spiritus ut objectum

ctum propositum mens pervideat, non verò ut videat in objecto quod in objecto non est, quod esset non illuminare sed obcæcare. Deducit nos in omnem veritatem, non ultra veritatem, quod esset non in veritatem deducere sed in errorem inducere. Error siquidem est non modicus rem nonnisi probabilem pro certa & indubitata amplecti. Præterea quis Ecclesiæ dixit, hoc esse à Spiritu Sancto ut rem in argumento tantum probabilem pro certa amplectatur, unde novit hoc à Spiritu Sancto proficisci, non verò ab aliquo quodam principio. Audit ne vocem aliquam intus suadentem ut quamvis res probabilis tantum videatur, certam tamen esse credat? Quid hoc ab Enthusiasmo differret? Fac interim Ecclesiam hac in parte Enthiasmum pati, qua ratione id mihi probabit? Per alium Enthiasmum. Apage nugas. Quid si ego recta ratione usus objectum in se tantum probabile probabiliter amplectar, de cætero aspernatus Ecclesiæ testimonium in quantum à recta ratione deviat, id mihi ne vitio vertetur? Minimè sanè. Non teneor enim assentiri propositioni, nisi juxta sui modum & mensuram, necessariæ, necessariò, dubiæ, dubitanter, probabilis, probabiliter, quod ultra est, extra terminos officii est, quia extra terminos rectæ rationis divagatur. En igitur fidem omnem Christianam ad meram opinionem redactam, quod quàm gratum sit Prophanis & infidelibus quis non videt? Tandem si rem attentius consideremus id prorsus impossibile & contradictorium vibebitur. Quid est enim Scripturam certo & indubitanter credere divinam, & nihilominus judicare id ipsum tantum esse probabile nisi mera contradictio, quandoquidem fides hac in parte nihil aliud sit quàm judicium & assensus mentis qui nequit simul

mul & semel certus esse, & probabilis. Atque ita evidenter patet quàm erronea & prava sit Adversariorum sententia, quæ aut reipsam jugulat aut fidem Christianam evertit, si non exitiosa sibi, exitiosa religioni.

V. Hoc etiam Argumento rem conficimus, si Scriptura autoritate sua potita est apud fideles multò antequam ullum de ea extiterit Ecclesiasticum Judicium seu Testimoniũ publicum, tum necesse est ut ejus autoritas *quoad nos* non pendeat à Judicio & Testimonio Ecclesiæ. Atqui prius verum, Ergo Posterius. Minor probatur, nam per aliquot sæcula post Evangelium promulgatum nullum Oecumenicum Concilium. Primũ fuit Nicænum anno demum 325. vel secundũ alios, 327, in quo hac de re nihil omnino decretum fuit, neque etiam in sequentibus Oecumenicis usque ad Concilium Tridentinum. Interim ab incunte Christianitate sua constitit apud fideles Scripturæ autoritas, quod millej argumentis probaretur si revocaretur in dubium. Anno quidem 364 Concilium Laodicenum confecit Catalogum Librorum Canonicorum, idemque præstitit Concilium Carthaginense tertium Anno 397. Sed ut taceam Concilia fuisse particularia, nec proinde quærendum in ipsorum Canonibus Judicium aut Testimonium totius Ecclesiæ, manifestum est hinc nullam novam accessisse auctoritatem libris Canonicis, quandoquidem per trecentos annos antea non minorem exhibuerant fideles Scripturæ Sacræ reverentiam, quàm in sequentibus. Minor igitur extra controversiam est.

Ad majorem distingunt Adversarii Testimonium Ecclesiæ publicum, aliud enim est expressum, aliud verò Interpretativum. Et de expres-

so fatentur nullum ante Concilium Laodicenum extitisse, sed extitisse asserunt tacitum & interpretativum, in unanimi consensione omnium Pastorum qui Scripturam tanquam Librum divinum commendabant fidelibus. Verùm hæc responsio non solvit argumentum. Nam primis illis temporibus, ubi res Ecclesiæ in summa verfabantur angustia quotusquisque fidelium certò nosse poterat consensum illum unanimem Pastorum circa divinitatem Librorum Canonorum? Sanè si fides divinitatis Scripturæ nulla fuisset nisi ex noticia hujusmodi consensus, rara fuisset admodum, nec tam frequentes, ut opinor, vidisset Ecclesia conversiones.

Sextum Argumentum. Omne opus immediatè à Deo profectum propria luce fulget, hoc est, characteres habet & notas quibus divinitatem suam manifestat per seipsum, & auctoritatem sibi conciliat apud homines. Atqui Scriptura opus est immediatè divinum. Ergo &c. Minor in confesso est apud Adversarios, non enim agitur quæstio inter nos & Pontificios, An Scriptura sit divina, necne, sed tantùm, An auctoritatem suam *quoad nos* mutuetur ab Ecclesia. Major tripliciter probari potest, I. comparatione operum divinorum cum humanis, II. enumeratione operum divinorum, III. inspectione ipsius Scripturæ, & characterum divinitatis suæ. Ac ut à primo ordiamur, omnia opera artium referunt peritiam & industriam artificis, atque ita per se faciliè distinguuntur ab operibus imperitorum. Idem dicendum de operibus prudentiæ, ubi quantum quisque hac virtute polleat faciliè dignoscitur. Idem de operibus scientiæ; ubi manifestatur eruditio, ingenii acumen, & alia ejusmodi. Idem de operibus moralibus quibus demonstratur probitas aut im-

improbilas hominis, juxta illud Christi, *Ex fructibus cognoscetis eos. Num colligunt de spinis uvas aut de carduis ficus.* Si igitur omne humanum opus quandam refert, ut ita dicam, Autoris sui imaginem, & impressa vestigia, ut non difficulter agnoscas domum verbi gratia ab Architecto esse, leges à prudente Politico, exercitum ritè instructum à perito Duce, quis sibi persuadeat opera divina in hoc peioris esse conditionis, nec in iis ullatenus refulgere Majestatem, Bonitatem, Sapientiam, Potentiam aliasque virtutes tanti Autoris? Si verò oculos conjiciamus in opera ipsa Dei, ut de iis capiamus experimentum, quis tam cæcus, aut instructus luce maligna qui non videat depictum, ut ita dicam, propriis coloribus Numen in operibus Naturæ, seu totum Universum inspectes, seu partes ejus percurras? Idem dico de Miraculis verè divinis, habent enim quo se distinguant à fallaciis & præstigiis Dæmonum, ut ipsi Magi Ægyptii agnoscere coacti sunt. Idem de operibus Providentiæ in regimine Mundi, imò in uniuscujusque hominis vita, ubi identidem refulcent Potentiæ & Sapientiæ divinæ signa. Idem de Legali Oeconomia, ubi tot & tanta virtutum divinarum indicia oculis sese ingerunt. Quis credat Scripturam Sacram, opus scilicet tanto cæteris præstantius quanto Religio superat Naturam, quanto Legem superat Evangelium, opus, inquam, ad id destinatum, ut veram fidem veramque pietatem gignat, & foveat, perque fidem & pietatem homines perducatur ad vitam æternam, quis credat nullis signis, nullis indiciis divinitatem suam prodere, nullos characteres habere quibus ab humanis libris discernatur? Nec jam difficilè esset characteres illos in medium proferre, abstinēbimus tamen, tum quod nimis longum

gum foret, tum quod ab aliis abundè præstitum est, & à nobis ipsis aliàs.

Septimum Argumentum ducitur ex eo quod Scriptura est principium & regula fidei. At hæc est conditio principiorum in unaquaque disciplina ut seipsa probent, & non opus habeant astrui Argumentis aliunde desumptis, alioquin non essent principia. Habet igitur in semet Scriptura veritatis & divinitatis suæ indicia, unde sibi auctoritatem conciliat. Quod autem Scriptura sit principium & regula fidei non ausi sunt hucusque disertè negare Adversarii, quanquam Stapletonus non veritus sit dicere, *Scripturam non sic esse principium quin prius sit vox Ecclesie, nam Scriptura est unum ex iis quæ creduntur, vox Ecclesie est regula omnium quæ creduntur*, quibus verbis agnoscit quidem Scripturam esse principium sed secundarium, & Ecclesiæ subalternum. Ita Caranza, *Primum principium certum & infallibile ex quo potest demonstrari aliquid esse verum, & indubitatè tenendum in fide & Religione Christiana, est si ne aliquo scripto Ecclesiastica Traditio, & Universalis Ecclesie communis definitio*. Verùm alii rectius ut Lyranus, Thomas Aquinas, Gersonus, Driedo, Bellarminus, fatentur Scripturam esse primum principium. Lyranus Prologo de Scripturis Canonicis, *Sicut in Philosophia veritas cognoscitur per reductionem ad prima principia per se nota, ita & in Scripturis à Sanctis Doctoribus Traditis veritas cognoscitur quantum ad ea quæ sunt fide tenenda per reductionem ad Scripturas Canonicas, quæ sunt habita divina revelatione, cui nullomodo potest falsum subesse*. Thomas Parte 1. Quæst. 1. Art. 8. Ad secundum *Sacra Doctrina, auctoritatibus Canonica Scriptura utitur propriè ex necessitate argumentando. Auctoritatibus autem aliorum Doctorum Eccle-*

clesia, quasi arguendo ex propriis, sed probabiliter. Innititur enim fides nostra revelationi Apostolis & Prophetis facta qui Canonicos Libros scripserunt, non autem revelationi si qua fuit aliis Doctoribus facta. Gersonus, De examinatione doctrinarum, Parte 2. Confid. I. Scriptura nobis tradita est tanquam regula sufficiens, & infallibilis pro regimine totius Ecclesiastici corporis, & membrorum usque in finem seculi. Driedo Tom. I. cap. 1. Ex Scripturis tota Sanctorum Schola, tota Prophetarum & Apostolorum Ecclesia fidei nostre assertiones constare voluerunt, & quarum sententias in dubium revocare judicaverunt esse nefarium. Ex quibus tota salutis nostrae via discenda est, ex quibus quotidianus vita nostra panis est colligendus; ex quibus haurienda sunt sapientia salutaris pocula. Ex quibus Dei voluntas, sapientia, misericordia bonitas & justitia est investiganda, ex quibus etiam corroboranda est omnis Orthodoxa fidei veritas. Bellarminus, de verbo Dei Lib. 1. cap. 2. non tantum asserit, Sacram Scripturam regulam credendi certissimam, tutissimamque esse, sed & id probat toto capite. Ita Petrus de Alliaco Cardinalis, Quæst. 1. in Primum Sentent. Art. 3. Patet quæ sint principia Theologica, sunt enim ipsa Sacri Canonis veritates, quoniam ad ipsas fit ultima resolutio Theologici discursus, & ex eis primo singula conclusiones Theologica deducuntur. Ita Alphonsus de Castro, Contra Hæreses Lib. 1. cap. 2. Harum Scripturarum testimonia tanquam prima in hac scientia principia, & velut arma omnibus communia suscipienda sunt.

Non aliter vetus Ecclesia, Clemens Alexandrinus Strom. Lib. 7. Principium disciplina habemus Dominum per Prophetas, per Evangelium, perque beatos Apostolos, multis vicibus, multisque modis ducentem ab inchoamenti cognitionis, ad cognitionis

perfectionem. Origenes in Matt. Tract. 25. *Debe-*
mus ad Testimonium verborum quæ proferimus in
doctrina, proferre sensum Scripturæ quasi confirman-
tem quem exponimus sensum. Irenæus Lib. 3. cap. 1.
Non per alios dispositionem salutis nostræ cognovimus,
quàm per eos per quos Evangelium pervenit ad nos,
quod quidem tunc præconiaverunt, postea verò per
Dei voluntatem in Scripturis nobis tradiderunt fun-
damentum & columnam fidei nostræ futuram. Basi-
 lius in Ethicis definitione 26. *Oportet quicquid di-*
citur confirmari testimonio Scripturæ divinitus inspi-
rate, cum ad certam bonorum persuasionem, tum ad
improbiorum redargutionem. Cyrillus Hierosol. Illu-
 minator. Cathec. 4. *Oportet ne minimum quidem*
aliquid tradere de Sanctis & divinis mysteriis absque
divinis Scripturis, nec moveri probabilibus sermonum
compositionibus. *Ac ne mihi quidem hæc dicenti fi-*
dem adhibeto, nisi accepta eorum quæ proponuntur
demonstratione è sacris petita Scripturis. *Hæc enim*
ratiq; est conservanda fidei nostræ, non quæ ducitur
ex ingenioso acumine, sed ex demonstratione Scrip-
turarum. Chrysostomus Homil. 13. in 2 Cor. *An*
non absurdum ac præposterum fuerit, nos cum de pe-
cuniis agitur, aliis fidem non habere, sed numero &
calculo id committere, cum autem de rebus judican-
dum est in aliorum opiniones temerè ac velut obtorto
collo trahi, idque cum exactam rerum omnium lan-
cem ac normam & amussim habeamus, nempe divi-
narum legum sententiam. *Quocirca vos omnes rogo,*
atque obsecro, ut quid hic aut ille de his rebus sen-
tiant nihil morantes Scripturas sacras de iis consulatis.
 Theodoretus Dial. 1. cap. 6. *Cave mihi disceptatio-*
nes humanas syllogismosque protuleris, ego enim in
sola Scriptura acquiesco. Constantinus Imperator
 ad Nicænam Synodum apud Theodoretum Hi-
 stor. Lib. 1. cap. 6. *Libri Evangelici & Apostolici*
vete-

veterumque Prophetarum oracula de divino numine quid sentiendum sit aperte docent, proinde hostili contentione depulsa eorum quæ in quaestionem veniunt explicationem ex divinitus inspiratis testimoniis depromamus. Augustinus Epist. 19. ad Hieronimum, Solis Scripturarum Libris, qui jam Canonici appellantur, didici hunc timorem honoremque deferre, ut nullum eorum autorem scribendo aliquid errasse firmissimè credam. Et de Baptismo contra Donatistas Lib. 2. cap. 3. Quis nesciat Sanctam Scripturam Canonicam omnibus posterioribus Episcoporum litteris ita preponi, ut de illa omnino dubitari & disceptari non possit utrum verum, vel utrum rectum sit quicquid in ea scriptum esse constiterit. Porro quamvis nullum hac de re testimonium haberemus Veteris Ecclesiæ, sufficeret nobis Pauli Apostoli Testimonium, Tota, inquit, Scriptura divinitus est inspirata & utilis ad doctrinam; ad redargutionem, ad correctionem, ad disciplinam in justitia, perfectus sit homo Dei ad omne opus bonum perfecte instructus. Quæ verba luce clariùs Scripturam regulam & principium in Religione statuunt.

Octavum & ultimum Argumentum desumitur ex variis Scripturæ Sacræ locis, ex quibus conficitur ipsam per se auctoritatem sibi conciliare apud nos, nec ab ullo alio mutuari præterquam à Deo ejus Autore. Huc referuntur I. locus ex Psalmo 19. *Præceptum Domini est purum illuminans oculos, & alter similis Psalm. 119. Lucerna pedibus meis verbum tuum, & lumen semitis meis, & tertius ex 2 Petr. 1. ubi sermo Propheticus comparatur lucernæ lucenti in caliginoso loco, & alias 2. Cor. 4. vers. 4. Lumen Evangelii gloria Christi. Oportet enim ut lumen per seipsum se probeat, oculis alioquin ne lumen quidem erit. Quare si Scriptura lumen est ratione intellectus humani,*

oportet ut sibi ipsi fidem & auctoritatem faciat, nec opus habeat aliena auctoritate. II. Huc pertinent loca ubi Scriptura comparatur sapidis alimentis melli, lacti, vino &c. Ita Ps. 19. *Judicia Domini dulciora melle*, & Ps. 119. *Quam suavia sunt palato meo judicia sermonis tui, suaviora melle ori meo*, & Esa. 55. *Venite comparate absque pecunia & absque pretio vinum & lac*, & 1. Petr. 2. *Concupiscite tanquam infantes recens nati lac sermonis sincerum, siquidem gustastis quod bonus sit Dominus*. Sicut enim mel & vinum & lac per seipsa grata sunt palato, & alimentosam suam bonitatem ex se probant, ita & Scriptura. III. Huc quoque referuntur loca ubi Verbum Dei dicitur semen, ut in Parabola Satoris, Matt. 13. 1. Petr. 1. 23. *Regniti non semine corruptibili sed incorruptibili, nempe verbo Dei*. Et alia ubi Verbum Dei vocatur Aurum, Argentum, Thesaurus, Margarita, ut Ps. 19. *Judicia Domini desiderabiliora Auro*. Idem Ps. 119. v. 127. Et Psal. 12. *Verba Domini Argentum purgatum in catino*. 2. Cor. 4. 7. *Habemus Thesaurum hunc in vasculis testaceis*. Matt. 7. *Ne projicite Margaritas coram porcis*, & Matt. 13. 45, 46. Porro semen vim habet vivificam in se, Argentum, Aurum, Thesaurus, Margarita, seipsa probant, & æstimationem conciliant. IV. Idem patet ex loco Pauli ad Hebræos 4. *Vivus est sermo Dei & penetrantior quovis gladio ancipiti, ac pertingit usque ad divisionem animæ simul ac Spiritus, compagumque & medullarum &c.* Et ex eo quod Christus dicit Joan. 7. *Si quis voluerit voluntatem Patris mei facere cognoscet de Doctrina, utrum ex Deo sit, an ego à meipso loquar*. Ex his enim sequitur Scripturæ documenta per seipsa sibi auctoritatem conciliare, & se divina patefacere.

Ut hæc loca eludant Adversarii dupliciter respon-

spondent, primum enim negant hæc de Scriptura dicta esse sed tantum de verbo Dei viva voce prædicato. Atqui hoc ipsum falsum est, quoad loca Davidis Psalm. 19. & 119. Præceptum enim Domini, judicia ejus, verbum ejus quid aliud sunt quam Lex jam tum scripta? falsum etiam quoad locum 2 Petr. 1. Ubi sermo Propheticus, explicante ipsomet Petro, sunt veteres Scripturæ. Deinde si hæc conveniunt Verbo Dei prædicato quidni scripto? Decedit-ne aliquid ex scripture Verbo Dei, quandoquidem, & ipsa phrasis Scripturæ à Deo est immediatè? Secundo respondent Adversarii hæc omnia quidem competere Scripturæ, sed Scripturæ postquam agnita fuerit & recepta pro divina. Verum hæc responsio absurda est, nam neque lux quantumvis apta nata ad illuminandum & se probandum oculis, obtinet suum effectum nisi apud oculos apertos ritèque dispositos, neque cibi grati sunt palato nisi gustentur. Quid mirum igitur si dicamus, Scripturam Sacram vim suam divinam non exerere, nisi mens fuerit & attenta & ritè disposita? Hoccine impedit quominus auctoritatem per se sibi conciliet & divinam se probet, etiam citra Ecclesiæ testimonium! Quod lux oculis non jam dico cæcis aut clausis, sed apertis, vivis, & vegetis voluptatem afferat hoccine pendet à testimonio Doctoris, vel à Principis lege, an potius id habet à se? A se habere nemo est qui non videat. Idem dicendum de Scriptura.

Hactenus priorem quæstionem definivimus, sequitur altera, nempe an Spiritus Sanctus, cujus beneficio fidelis quisque credit Scripturam esse divinam, Spiritus sit discretionis, hoc est, an eo usque pertingat ut fidelis per se & immediatè sentiat hunc librum esse divinum ex notis & chara-

eteribus, atque ita discernat eum ab omnibus libris humanis, an verò Spiritus tantum sit docilitatis quo simpliciter moveatur mens ut acquiescat Testimonio & Judicio Ecclesiæ. Stapletonus Controvers. 5. Lib. 9. cap. 4. ita loquitur, *Quacunque alia media tentaveris ad Ecclesiam recurrendum est. Nam sive ex stilo & phrasi vel Apostolica vel Prophetica iudicium sumpseris, sive ex analogia & regula fidei, sive alia aliqua ex causa, in his omnibus sola Ecclesia certissima iudex est. Illa enim sola novit optimè vocem sponsi sui, & phrasim loquendi ejus. Illa sola de regula fidei iudicat certissimè, ut qua illam nobis tradit.* Quibus verbis videtur concedere, alia quidem esse media præter Testimonium Ecclesiæ, quibus dignoscatur Scripturæ divinitas, & stabiliatur ejus autoritas quoad nos, sed negare hæc media certa esse respectu nostri. Et certa quidem esse respectu Ecclesiæ quæ optimè novit vocem sponsi sui, sed non respectu nostri. At, inquam, hæc media aut certa sunt in se, aut incerta, dubia, & probabilia tantum. Si incerta, dubia, & probabilia tantum in se, cur certa, & indubia fiunt Ecclesiæ? Si dicas hoc provenire ab illuminatione Spiritus, recurrunt argumenta quibus uti sumus supra in hac argutia refellenda. Et sanè illuminatio Spiritus nil mutat in objecto, neque ex argumento probabili potest facere demonstrationem. Auge Spiritus illuminationem quantum voveris nunquam efficies ut signa in se æquivoca convertantur in univoca, aut ut ex mera conjectura fiat certa veraque fides. Si hæc media certa sunt in se cur non certa respectu nostri, sicut & Ecclesiæ? Quia, inquires, non eadem est Spiritus mensura in fidelibus Laïcis ac in Ecclesia. Agedum videamus, an Spiritus fidelibus concessus

fus eo usque pervadat ut fideles ex se & immediate sentiant divinitatem Scripturæ & certò credant ex hujusmodi characteribus, nam in hoc etiam vertitur quæstionis cardo.

I. Habemus Christi ipsius Testimonium Joan. 10: vers. 8. *Quotquot ante me venerunt fures sunt & latrones, sed oves non ausculturunt eos*, & vers. 14. *Ego sum Pastor ille bonus, & agnosco oves meas, & agnoscitur à meis*, & vers. 16. *Alias etiam oves habeo quæ non sunt ex hac caula, illas quoque oportet me adducere, nam vocem meam audient*, & vers. 27. *Oves mea vocem meam audiunt, & ego eas agnosco, & sequuntur me*. En duo apprimè notanda, unum oves Christi non auscultare vocem furis, alterum agnoscere Christum ipsum & vocem ejus audire, ideoque eum sequi. Habent igitur oves, hoc est fideles, Spiritum discretionis quo genuinam Christi doctrinam distinguant ab extranea & spuria. *Ecclesia sola*, inquit Stapletonus, *novit optimè vocem Sponsi sui, & phrasim ejus*. At aliter Christus, *Oves mea vocem meam audiunt*.

II. Idem ipse Christus Joan. 7. *Si quis voluerit voluntatem Patris mei facere cognoscet de doctrina utrum ex Deo sit, an ego à meipso loquar*. Observa hæc dici à Christo tum cum maxima agitaretur de eo quæstio apud Judæos, his virum probum, illis seductorem pronunciantibus, imo postquam Ecclesia Judaica lata sententia cum tanquam impostorem infamaverat. In tanta igitur animorum contentione provocat Christus ad examen doctrinæ, asseritque quemvis modo velit voluntatem Patris facere cogniturum de doctrina. Quid clarius? Habent ergo fideles Spiritum discretionis quo verum à falso, divinum ab humano secernant.

III. Hoc

III. Hoc ipsum multis in locis astruit David, Psal. 25. *Quis est vir ille qui reveretur Dominum? Docebit eum viam quam eligat. Anima ejus in bona pernoctabit, & semen ejus hereditario jure possidebit terram; arcanum Domini timentibus eum, & fœdus ejus ut cognitum faciat ipsis.* Ubi vides fidelem Deum ipsum immediatè habere Doctorem, non ut simpliciter acquiescat voci Ecclesiæ, sed ut ipse viam suam eligat, ut anima ejus pernoctet in bono, utque ad arcanum Domini penetret, & fœdus ejus experimento propriè sentiat. Et Psal. 119. vers. 18. *Rege oculos meos, ut intuear mirabilia Legis tue, & vers. 127, 128. Propterea diligo præcepta tua plus quam aurum & quidem aurum purgatissimum propter ea quod omnia mandata tua de omnibus recta agnosco.* Ubi iterum vides quousque gratia divina in fidelibus pertingat, nimirum ut mirabilia Legis intueantur, & rectitudinem ipsius pernoscant.

IV. Disertissima sunt in hanc rem Prophetarum verba, ubi describunt statum Ecclesiæ sub Christo, Es. 11. 9. *Plena erit terra scientia Jehovæ, & cap. 54. 13. Omnes filii tui edocti erunt à Jehova.* Jerem. 24. 7. *Inditurus sum illis cor ad cognoscendum, me esse Jehovam.* Et cap. 31. *Hoc illud est fœdus quod pangam cum domo Israelis post dies hos, indam legem meam menti eorum & cordi eorum inscribam eam, & ero eis Deus & ipsi erunt mihi populus.* Non autem docebunt amplius quisque amicum suum, & quisque fratrem suum, dicendo cognoscite Jehovam, nam quotquot erunt cognoscent me à minimo eorum usque ad maximum. Joël 2. *Effundam Spiritum meum super omnem carnem, & Prophetabunt filii vestri & filia vestra, seniores vestri somnia somniant, juvenes vestri visiones videbunt. Quin etiam super servos, & super ancillas diebus illis effundam* Spi-

Spiritum meum. Magnificentiora sanè sunt hæc promissa quàm ut nihil aliud sonent, nisi tam obscurum fore Verbum Dei, tam ambigua ejus signa, ut fideles per se & immediatè nequeant illud dignoscere. Si dicas effusionem illam Spiritus ad Pastores tantum pertinere, revincant te hæc verba, *omnes filii tui edocti erunt à Iehova, quotquot erunt cognoscent me à minimo usque ad maximum, Effundam Spiritum super omnem carnem, in filios vestros, in filias, in seniores, in juvenes, in servos, & ancillas.* Si dicas Spiritum illum esse tantum Spiritum docilitatis, ut Ecclesiæ Judicio, & Testimonio fideles acquiescant, audi hæc Verba, *non docebunt amplius quisque amicum suum, & quisque fratrem, dicendo, cognoscite Iehovam, nam quotquot erunt cognoscent me.* Nunquid his significatur neminem fore qui opus habeat alieno Testimonio ut credat, sed omnes immediatè & per se agnituros Deum. Nunquid illud ipsum demonstrant hæc Verba, *Indam legem meam menti eorum, & cordi eorum inscribam eam?* Quid est enim indere legem menti, & inscribere cordi, nisi efficere ut veritatem & divinitatem legis, mens ipsa immediatè pervideat, corque sentiat?

V. His congener locus est 1 Joan. 2. *Hæc scripsi vobis de iis qui seducunt vos. Sed unctio quam vos accepistis ab eo manet in vobis, nec necesse habetis ut quisquam doceat vos, verum sicut eadem unctio docet vos de omnibus quæ & vera est & non mendax, & sicut docuit vos, manebitis in eo.* Clarissima verba, nam agebatur de seductoribus, Apostolusque docet fidelibus non opus esse Testimonio & Judicio alieno quo doceantur quid fugiendum quid amplectendum. Ad hoc enim sufficere unctionem Spiritus quæ fallax esse nequit. Ergo, inquam, Spiritus fidelibus indulgetur, non
ad

ad docilitatem aliquam cæcam, sui que nesciam, sed ad discretionem veri à falso, divini ab humano.

VI. Multa sunt in Epistolis Paulinis loca in hanc rem, ex quibus illustriora seligemus.

I. Ex 1 Cor. 2. *Animalis homo non est capax eorum quæ sunt Spiritus Dei, sunt enim ei stultitia nec potest ea cognoscere quoniam Spiritualiter dijudicantur. At Spiritualis homo dijudicat omnia.* Observa ex oppositione Animalis hominis & Spiritualis, per Spiritualem fidelem quemvis intelligi, sicut per Animalem quivis infidelis intelligitur. Observa præterea credere nihil aliud esse ex Paulo quàm ea quæ sunt Spiritus Dei dijudicare, hoc est discernere, divinitatem eorum sentire, ab humanis separare, atque hoc præstare fidelem quemque.

II. Ex cap. 10. ejusdem Epistolæ vers. 15. *Ut intelligentibus loquor, judicate vos id quod dico.* Atqui agebatur non de rebus nihili, sed de præcipuis fidei Christianæ articulis, de iis nempè quæ contigerunt Israëlitis in deserto, in figuram nostri, de spe perseverantiæ in afflictionibus, de fugienda Idololatria, de communione nostra cum Christo in Sacramento Eucharistiæ. In his autem Judices appellat Apostolus Corinthios.

III. Ex 2 Cor. 4. vers. 2. *Rejecimus pudoris occultamenta, non cum calliditate ambulantes, neque falsantes sermonem Dei, sed declaratione veritatis commendantes nos ipsos apud omnem conscientiam hominum in conspectu Dei.* At quomodo seipsum commendabat declaratione veritatis apud omnem conscientiam hominum, nisi quia ipsamet veritas se se commendabat hominum conscientis, seque divinam manifestabat iis quibus Deus indulgebat Spiritum suum, juxta illud quod immediatè sequitur, *Quod si opertum est Evangelium nostrum,*

iis

*ius qui pereunt opertum est, in quibus Deus hujus
 seculi excacavit mentes, nempe in infidelibus, ne ir-
 radiet eos illustratio Evangelii gloriae Christi, qui est
 imago Dei. Vi enim oppositorum asserit Evange-
 lium non esse opertum iis quibus Deus largitus
 est Spiritum Sanctum, non quod acquiescerent
 tantum Testimonio & Judicio Ecclesiae, sed quod
 irradiaret eos illustratio Evangelii gloriae Christi,
 hoc est, quod veritatem & divinitatem Evangelii
 immediatè persentiscerent. IV. Ex Epistola ad
 Philippenses cap. 1. vers. 9, 10. Oro ut charitas ve-
 stra adhuc magis ac magis exundet in cognitione &
 omni intelligentia, ut discernatis quae discrepant, ut
 sitis sinceri, & inoffenso cursu pergatis ad diem us-
 que Christi. Viden intelligentiam Christianorum
 eo pertingere ut discernant vera à falsis, ac proin-
 de habere Spiritum discernitionis. V. Ex Epistola
 ad Hebræos cap. 5. sub finem, Segnes facti estis
 auribus, vos enim quos oportuit pro temporis ratione
 doctores esse, rursus opus est doceri quae sint elemen-
 ta initii eloquiorum Dei, factique estis ii quibus la-
 cte sit opus, & non solido cibo. Enimvero cui cum
 lacte res est is rudis est sermonis justitia, infans enim
 est, sed adultorum est solidus cibus, eorum videlicet
 qui propter habitum sensus habent exercitatos ad di-
 scretionem boni ac mali. Egregius locus, ubi A-
 postolus increpat fideles quod adhuc infantes sint
 non adulti, nec habeant sensus exercitatos ad di-
 scretionem boni ac mali. Nostri igitur non tan-
 tum juris est sed & officii ut per nos ipsos veri-
 tatem Evangelicam discernamus.*

parole de Dieu, dès le moment qu'il est persuadé, que c'est véritablement la parole de Dieu.

Quant à la seconde de ces choses, les Docteurs de Rome distinguent l'autorité de l'Ecriture, en autorité, *par rapport à elle même*, & en autorité *par rapport à nous*, ou à notre égard: & il y a de nos Théologiens, entre autres Chamier & Amirauc, qui disputent contre cette distinction, par cette raison particulièrement, que comme il n'y a point d'autorité qui ne soit de la nature de ces sortes de choses, qui ont quelque relation à quelque autre chose, il semble que l'Ecriture ne peut avoir son autorité que *par rapport à nous*, de même que parmi les hommes il ne peut y avoir d'empire, que *par rapport à des sujets*, parce que qui dit empire, dit nécessairement quelque chose qui a une relation essentielle à des sujets. Comme donc, disent-ils, il seroit ridicule de distinguer ce que nous appelons empire, en empire *par rapport à soi*, & en empire, *par rapport à des sujets*; il ne l'est pas moins, par la même raison, de distinguer l'autorité, *par rapport à elle même* & en autorité, *par rapport à nous*. Cependant j'oserai dire, sans sortir du respect que je dois à la mémoire de ces grands hommes, qu'il semble qu'ils n'ont pas compris la pensée des Docteurs de Rome, & que de plus, ils n'ont pas fait assez d'attention à la chose même. J'avoue qu'on ne sçauroit contester ce qu'ils disent, lors qu'ils posent en fait, que ce que nous appelons autorité est, de la nature de ces choses qui ont relation à quelque autre chose, & qu'ainsi l'autorité de l'Ecriture, est une autorité, *par rapport à nous*: mais on ne sçauroit, nier pourtant, que ce rapport ne doive être considéré sous trois égards differens, ou en-

tant que c'est un rapport *en puissance prochaine*, ou entant que c'est un rapport *en puissance éloignée*, ou entant que c'est un rapport *en acte*. Certainement, l'Ecriture ne peut, ni de droit, ni de fait, exercer sur nous son autorité obligatoire, que premierement nous ne soyons suffisamment convaincus, que c'est un livre divin. Il semble donc qu'il faut distinguer ici, comme trois momens. Le premier, lors que la divinité de l'Ecriture nous est si cachée & si inconnüe, que nous n'en avons pas même le moindre indice. Le second, lors que cette divinité nous est suffisamment revelée, & que nous avons des preuves suffisantes, pour faire que nous la puissions connoître. Et le troisiéme, lors que nous la connoissons actuellement. Dans le premier moment, l'Ecriture a, sans doute, une autorité, & une autorité, *par rapport à nous*, parce qu'elle est sainte & divine; parce qu'elle est une production de la Sagesse éternelle: mais cette autorité n'est encore qu'une autorité *en puissance éloignée*: car enfin, elle ne peut point exercer sa force sur nous, pendant qu'elle ne nous est pas connue, & c'est ce que les Docteurs de Rome appellent autorité, *par rapport à elle même*, & dans mon sens cela n'est pas mal. Dans le second moment, l'Ecriture n'est pas seulement divine, d'une telle maniere qu'il faut nécessairement y ajouter foi; elle n'est pas seulement authentique en soi, & *par rapport à elle même*, mais elle l'est encore à *notre égard & de droit*, c'est-à-dire, non seulement *en puissance éloignée*, mais aussi *en puissance prochaine*. Car comme sa divinité nous est suffisamment manifestée; comme elle nous est notifiée, pour ainsi dire; l'autorité qui en procède devient obligatoire, à *notre égard*, elle

elle nous engage , *de droit* , quoi qu'elle ne le fasse point , *de fait*. Dans le troisiéme moment , l'Ecriture n'a pas seulement une autorité ; *par rapport à elle même* ; non seulement elle n'a pas une autorité , *par rapport à nous & de droit* ; elle l'a même , *par rapport à nous & de fait* , vû que nous reconnoissons sa divinité & que nous nous y soumettons. Nous avons un exemple de cela dans les Lettres patentes de Rois : car tandis qu'elles sont ferrées dans le Cabinet secret du Prince , elles ont bien une autorité , *par rapport à elles mêmes* , parce qu'elles contiennent la volonté d'un Souverain , mais elles n'ont pourtant aucune autorité , *par rapport à ses sujets* , avant qu'elles leur aient été suffisamment notifiées. Après cette notification suffisante , elles ont une autorité , *par rapport aux sujets* , & *de droit*. Et après que les sujets s'y sont soumis , leur autorité est une autorité *de fait*.

Pour ce qui regarde la troisiéme de ces choses , le sentiment de Docteurs de Rome , est qu'il ne nous peut jamais paroître , que l'Ecriture soit divine , c'est-à-dire , qu'elle ait Dieu pour Auteur , que nous n'ayons recours au témoignage & au jugement de l'Eglise , non seulement de cette premiere Eglise qui fleurissoit du tems des Apôtres & des hommes Apostoliques , mais de l'Eglise de chaque siècle jusqu'à la fin du monde , par laquelle Eglise il n'entendent , au reste , que les seuls Pasteurs. Si bien que dans la pensée de ces Docteurs , il faut regarder l'Ecriture , comme dans quatre momens differens. I. Avant sa publication , après qu'elle a été composée. II. Après sa publication , avant que sa divinité ait été notifiée. III. Après la notification de sa divinité , avant qu'elle soit recon-

nuë actuellement pour divine. IV. Après l'actuelle connoissance de sa divinité. Avant la publication, le livre de l'Ecriture est inconnu. Après la publication, ce livre, à la verité, est connu, mais sa divinité ne l'est point. Après la notification de sa divinité, sa divinité n'est pas inconnue, *de droit*, mais elle l'est *de fait*. Après son actuelle connoissance, elle n'est inconnue, ni *de droit*, ni *de fait*. La composition de ce livre est l'ouvrage de Dieu lui-même. La publication en est faite par le Ministère des Auteurs dont Dieu s'est servi pour les écrire, & pour les rendre ensuite publics. La notification de leur divinité appartient au témoignage & au jugement de l'Eglise. Et la connoissance actuelle de cette divinité est du ressort du Saint Esprit, qui illumine le cœur de l'homme. Dans le premier & le second moment, l'Ecriture a une autorité, *par rapport à elle même*. Dans le troisième, son autorité est, *par rapport à nous*, & *de droit*. Et dans le quatrième, *par rapport à nous*, & *de fait*. Au reste, le sentiment des Adversaires n'est pas, que l'Eglise fasse connoître la divinité de l'Ecriture, en employant, comme font les Docteurs, des preuves & des raisonnemens, mais qu'elle la fait connoître par la seule force, par la seule vertu de son témoignage & de ses jugemens: de manière que le témoignage & le jugement de l'Eglise est le seul argument sur lequel nôtre foi doit être appuyée, & où elle se doit terminer, ce qu'il faut remarquer d'abord. Car ils n'ont pour but dans, ces controverses de l'Ecriture & de l'Eglise, que d'établir une domination sur les consciences des hommes, en prenant pour prétexte que c'est l'Eglise qui le fait, & de s'attribuer dans la Religion un Empire Despotique. C'est

C'est pourquoi ils n'accordent à l'Ecriture aucune autorité, *à notre égard*, qui ne soit une autorité empruntée.

Pour venir maintenant à la quatrième de ces choses, nous soutenons que sans qu'on soit obligé d'avoir recours au témoignage & au jugement de l'Eglise, la divinité de l'Ecriture se peut prouver suffisamment & abondamment, non seulement par des argumens extérieurs; qu'on peut prendre de divers endroits, mais principalement, par le moyen de certains caractères qui se trouvent renfermez dans le sein même de l'Ecriture, dans lesquels les traits de la sagesse divine, qui s'y représente à nos yeux, brillent avec tant d'éclat, qu'il n'y a que les seules ténèbres de notre corruption qui nous puissent empêcher de les appercevoir. Ainsi, selon nous, l'Ecriture se distingue elle-même de tous les livres humains, & tire son autorité, *à notre égard*, d'elle-même, & non pas de l'Eglise. Ce qui étant posé de cette manière, il est inutile de distinguer entre le moment de la publication de ce livre, & la manifestation de sa divinité; comme distinguent les Adversaires. Car il s'ensuit, nécessairement, que de ce qu'il a plu à Dieu de départir un si grand bien à l'Eglise, en lui communiquant ce Livre écrit de sa propre main; la divinité de ce Livre a été plus que suffisamment manifestée. Et en effet, la matière de l'Ecriture, sa forme & ses autres adjoints marquent cela d'une manière si évidente, qu'on ne sauroit le revoquer en doute un moment. Pour ce qui regarde la distinction qu'on fait de l'autorité de l'Ecriture, en autorité, *par rapport à elle-même*, & en autorité, *par rapport à nous*, nous ne faisons pas de difficulté de l'admettre, tant à l'é-

gard du droit que du fait. Car enfin, si on considère l'Ecriture apres qu'elle a été composée, mais pourtant avant sa publication : son autorité ne peut qu'être une autorité, *par rapport à elle même*, parce que quoi qu'elle existe, la chose nous est si inconnue ; elle nous est si cachée, qu'il ne peut avoir aucune autorité, *par rapport à nous*, qui l'ignorons, & qui bien loin de sçavoir qu'il y ait un tel livre, n'en pouvons pas même avoir la moindre pensée. Si on la considère apres sa publication, comme elle fait éclater sa divinité suffisamment & abondamment, il ne faut point attendre d'autre manifestation, la chose étant déjà assez claire : ainsi, dès ce moment là, elle a, à notre égard, une autorité & une autorité de droit, soit que l'Eglise l'ait ordonné, ou qu'elle ne l'ait point ordonné. Enfin, si on la considère apres qu'elle est connue actuellement ; son autorité à notre égard, est une autorité de fait. Mais, au reste, lors que nous connoissons actuellement cette divinité de l'Ecriture, cela procede du Saint Esprit, qui ayant chassé les ténèbres de notre entendement, fait que nous appercevons ces caractères divins, de la connoissance & du sentiment desquels se produit cette foi divine, par laquelle nous embrassons l'Ecriture, comme une parole qui est sortie de la bouche de Dieu lui-même.

Le quatrième Article de la Confession de foi des Eglises de France, a expliqué de cette maniere le sentiment des Reformez. *Nous reconnossons ces livres être canoniques, & la règle très-certaine de notre foi, non tant par le consentement de l'Eglise, que par le témoignage & persuasion intérieure du Saint Esprit, qui nous les fait discerner d'entre les autres livres Ecclesiastiques.* Lesquelles
par

paroles, comme elles paroissent d'abord un peu obscures, ont donné occasion aux Docteurs de Rome de nous calomnier, comme si cette persuasion interieure du Saint Esprit, n'estoit qu'une Revelation fanatique, & un Enthousiasme.

Mais il est certain qu'ils expliquent mal ce que nous entendons par ces paroles, & qu'ils les détournent en un autre sens. Car nous sçavons que dans cette affaire, de même que dans les autres actes de nôtre foi, il faut d'abord distinguer quatre choses, la chose que l'on croit, la raison par laquelle nous sommes poussez à la croire, la faculté d'où procede l'acte de nôtre foi, & la force par laquelle la faculté est portée à produire un tel acte. La chose que l'on croit, est la divinité de l'Ecriture, qui se présente à nous, comme l'objet de nôtre foi. La raison par laquelle nous sommes poussez à croire la divinité de cette Ecriture, ce qu'on appelle motif de credibilité, est les caractères de divinité qui brillent dans le sein même de l'Ecriture, & qui en sont comme les compagnes inseparables. La faculté d'où procede l'acte de nôtre foi, est l'entendement de l'homme. Et la force par laquelle l'entendement est porté à croire, est une lumiere surnaturelle & interieure du Saint Esprit, par laquelle cét entendement est comme formé de nouveau; par laquelle il est renouvelé & disposé à recevoir l'objet, de de la maniere qu'il doit être reçu. Ainsi, l'operation du Saint Esprit est la véritable cause efficiente de la foi, & cette cause ne doit jamais être confondue avec la cause motive, qui n'est qu'une cause morale & objective.

D'où vient donc, me direz-vous, que l'operation du Saint Esprit est appellée un témoig-

nage, car enfin, un témoignage est une raison, ou un motif: & quelle difference n'y a-t-il pas entre une raison ou un motif, & l'opération du Saint Esprit? Je repons, que l'opération du Saint Esprit est appelée un témoignage, par une façon de parler impropre & métaphorique, & par une application, comme on parle, à la chose opposée, sçavoir, au consentement de l'Eglise, dans le même sens que le Saint Esprit est appelé dans l'Ecriture le *Docteur des fideles*, & son opération une *Doctrine*. Jean 14. 26. & 1 Jean 2. 27. Dans ces passages le S. Esprit est représenté comme un Docteur, non qu'à proprement parler il fasse les fonctions de Docteur, car un Docteur se sert de la voix & de la parole extérieure, & propose les objets: au lieu que le Saint Esprit va jusques à la faculté, sur laquelle il agit intérieurement & immédiatement. Ainsi cette façon de parler est une façon de parler métaphorique, qui ne manque pas de fondement: car tout de même qu'un Docteur persuade, le Saint Esprit le fait aussi, & nous enseigne les choses qui nous étoient auparavant inconnues, quoi que d'une manière différente de celle d'un Docteur. Par la même raison, l'opération du même Esprit est appelée un témoignage, par une façon de parler métaphorique, parce que comme un témoin nous rend certains d'une vérité, de même le Saint Esprit produit dans le cœur des hommes la foi de la divinité de l'Ecriture, quoi que d'une manière fort différente de celle d'un témoin proprement dit.

Mais que fait cela contre les Docteurs de Rome. Ils ne nient pas que l'intervention du Saint Esprit ne soit nécessaire, pour faire que nous ajoutions foi à l'autorité de l'Eglise, laquelle
rend

rend témoignage que l'Ecriture Sainte est divine. Je répons qu'il est veritable que les Docteurs de Rome reconnoissent une operation du Saint Esprit, par le moyen de laquelle on peut donner son acquiescement au témoignage de l'Eglise, mais, en même tems, ils nient que la vertu du Saint Esprit aille jusques là, qu'un fidèle puisse par soi-même & immédiatement, en faisant attention à la chose, parvenir à la connoissance de la divinité de l'Ecriture. Ainsi, à la vérité, il acordent bien aux fidèles un esprit de docilité, pour ainsi parler, mais ils ne leur acordent pas un esprit de discernement. Or l'article de la Confession parle de l'esprit de discernement, comme cela paroît par ces paroles: *Qui nous les fait discerner d'avec les autres Livres Ecclesiastiques.* Si bien que l'on voit, que la Confession de nos Eglises, va tout droit au noeud de la question, car elle affirme positivement ce que les Adversaires nient.

Au reste, il faut que nous prennions garde à ces paroles de la Confession: *non tant par le commun accord & consentement de l'Eglise, que par le témoignage & persuasion interieure du Saint Esprit.* Car elles font une adroite apologie de nôtre sentiment, contre la calomnie dont les Docteurs de Rome ont acoutumé de nous charger, comme si dans cette occasion nous ne reconnoissions en rien le Ministère de l'Eglise, comme si nous le comptions pour rien. Certes nous avouons de bonne foi, que dans cette affaire, l'Eglise fait les fonctions d'un Docteur, & que son emploi ordinaire est d'exécuter ces deux choses: la premiere de mettre entre les mains des fidèles, l'Ecriture Sainte, c'est à dire, le Livre de la Bible; car pour l'ordinaire, le Livre de l'Ecriture ne vient

à nous que par le Ministère de l'Eglise: & la seconde, d'apprendre aux fidèles par son exemple, que ce livre, est un livre divin. Mais nous nions pourtant, que cet exemple de la foi de l'Eglise soit le seul, ou le principal argument qui prouve la divinité de l'Ecriture. Nous nions même qu'il faille porter jusques là la chose, que de dire, qu'il produit en nous une foi divine, sinon entant qu'il nous fraye, en quelque maniere, un chemin qui nous conduit à la foi divine, comme nous le dirons dans la suite.

Ces choses étant ainsi expliquées, il est aisé maintenant de voir quel est l'état de cette Controverse. On ne demande pas. I. Si l'Ecriture est divine par elle même & de sa nature, ou si elle ne le devient que par le témoignage de l'Eglise; les Adversaires avouent, de bonne foi, qu'elle est divine par elle même, & que sa divinité ne vient pas du témoignage de l'Eglise. On ne demande pas, II. Si pour donner, de fait, son acquiescement à la divinité de l'Ecriture, il est besoin que le S. Esprit intervienne pour émouvoir nos cœurs & pour les fléchir, afin que nous donnions cet acquiescement; les Adversaires accordent cela encore. On ne demande pas III. Si les Livres de l'Ecriture nous sont communiquez ordinairement par le ministère de l'Eglise; nous accordons volontiers cela: car l'Eglise est la Gardienne des Livres sacrez. Et s'il y a, là dessus quelque controverse, elle regarde la matiere de la lecture de l'Ecriture Sainte, que nous traiterons dans la suite. Enfin, on ne demande pas, IV. Si en quelque sens, l'Eglise ne rend pas à l'Ecriture un témoignage considerable, & qui puisse être utile à nôtre foi. Nous accordons encore cela: car enfin, ce témoignage produit deux cho-

choses; il produit premièrement une foi humaine, & ensuite, il excite en nous le desir de lire l'Ecriture, & de la mediter avec plus d'attention; & de cette maniere, il prepare un chemin à la veritable foi. Toute la controverse ne consiste donc qu'en deux choses. On demande, I. Si la raison par laquelle on prouve la divinité de l'Ecriture, & sur laquelle est appuyée son autorité à notre égard & de droit est prise du seul témoignage de l'Eglise, c'est à dire, du seul témoignage & du seul jugement des Pasteurs qui ont vécu dans chaque siècle, ou si elle est prise des caractères & des marques de divinité qui se trouvent dans l'Ecriture, ou qui y sont extérieurement, sans même avoir aucun égard au témoignage & au jugement de l'Eglise. Les Docteurs de Rome soutiennent la première de ces choses, & nous soutenons la seconde. On demande, II. Si cet Esprit Saint, par la grace duquel chaque fidèle croit que l'Ecriture est divine, est un esprit de discernement, c'est à dire, si la vertu de cet esprit va jusques là, que chaque fidèle, par soi-même & immédiatement, connoisse par les marques & les caractères de ce livre, que c'est un livre divin, & qu'ainsi, il le distingue d'avec les autres livres humains, ou si cet esprit est seulement un esprit de docilité, qui porte simplement l'entendement à acquiescer au témoignage & au jugement de l'Eglise. Nous soutenons la première de ces choses; les Docteurs de Rome soutiennent la dernière.

Quant à la première de ces questions, nous disons, & c'est ici notre premier argument, qu'il ne peut pas être que l'Eglise d'aucun siècle soit dans cette affaire un Juge proprement dit, ni l'Eglise d'aujourd'hui un témoin, à prendre ce

terme

terme dans sa propre signification: & qu'ainsi, c'est en vain que les Adversaires disent, que nôtre foi a son fondement & son appui, sur le témoignage & le jugement de l'Eglise de chaque siecle. La conséquence est évidente d'elle-même: car enfin, si dans l'Eglise d'aujourd'hui il n'y a aucune autorité de Juge, ni aucune autorité de témoin, à prendre ces termes dans leur propre signification; c'est inutilement que les Adversaires cherchent leur refuge dans le jugement & le témoignage de l'Eglise. Avant que de prouver l'antécédent, il faut que nous expliquions ce que c'est qu'un Juge, & un Témoin proprement dits, & comment ils difèrent d'un Docteur.

Un Juge ainsi proprement dit, est celui qui rend un jugement avec autorité, & qui a la puissance d'infliger des peines. Par exemple, dans une République, le Magistrat est un Juge ainsi proprement dit, parce qu'il *rend un jugement*, en quoi il difère d'un Seigneur ou d'un maitre, à qui la volonté tient lieu de Justice. *Il rend jugement* avec autorité, en quoi il est diférent d'un ami, d'un avocat, d'un homme qui persuade, car ces personnes, à la verité, donnent des jugemens & les suggerent, mais ils font cela sans autorité. *Il inflige des peines*, en quoi il est diférent d'un Législateur, qui, à la verité, menace ceux qui viendront à enfreindre ses loix, mais qui cependant ne punit pas.

Un Témoin ainsi proprement dit, est celui qui sur sa foi, affirme ou nie quelque chose, dont il est convaincu de la verité, ou de la fausseté, par ses propres yeux, ou par quelque autre de ses sens. Les Témoins sont proprement, ceux qui dans des causes criminelles déposent devant un Magistrat & rapportent les choses qu'ils ont vûes
ou

ou qu'ils ont ouïes, étant interpellés par serment. Mais si l'on veut parler proprement, celui-là n'est pas un témoin qui rapporte une chose dont il est seulement convaincu dans son cœur, quelque fortement qu'il l'affirme: car dans ces occasions il s'agit bien moins de la connoissance que de la probité d'un témoin. Ainsi, lors que dans un point de doctrine, nous prouvons quelque chose, par exemple, par le témoignage d'Aristote, de S. Augustin ou de quelque autre Docteur, le terme de témoignage se prend abusivement. Celui-là même n'est pas encore un témoin, à proprement parler, qui rapporte actuellement une chose qu'il tient d'un autre, comme un Historien: car un témoin n'est digne de foi, que par sa propre probité, il ne l'est point par la probité d'un autre.

Un Docteur est celui qui enseigne aux autres une chose qu'il embrasse, comme véritable, & dont il est même convaincu de la vérité, par connoissance, soit que ce soit une chose de fait ou de droit. Je dis une chose qu'il embrasse comme véritable, car autrement, ce ne seroit pas un Docteur, ce seroit un conteur de fables; un homme qui ne seroit que débiter le sentiment d'autrui. Or un Juge, un Témoin & un Docteur sont semblables en ceci, que chacun est revêtu d'une autorité: mais la différence qu'il y a entre-eux, c'est, I. que l'autorité d'un Juge, est fondée sur sa charge; l'autorité d'un Témoin, sur sa probité, & celle d'un Docteur sur sa connoissance. II. Que l'autorité d'un Juge est coactive, car il commande, & inflige des peines, & que celle d'un Témoin & d'un Docteur n'est que persuasive. III. D'ailleurs, le Juge parvient à son but, non par la force des preuves & des argumens,

ou

ou par l'évidence de la chose qu'il propose, mais par la force de son autorité & de son commandement; car un Juge n'a pas acoutumé d'apporter les raisons qui l'ont obligé à juger de cette manière, à moins que ce ne soit pour adoucir ce que son jugement semble avoir de trop dur, ce qui arrive par accident. Un témoin parvient à sa fin, en partie par son autorité, en partie par l'évidence de la chose, je dis, par son autorité, parce que sa probité est le fondement sur lequel il s'appuye, & j'ajoute, par l'évidence de la chose, parce qu'il fait intervenir l'expérience de ses sens, & ainsi il est convaincu que son témoignage est véritable, parce qu'il ne peut être trompé, & qu'il n'a pas le dessein de tromper. Et un Docteur, dans la fin qu'il se propose, s'appuye bien en quelque manière sur son autorité: car l'opinion qu'on a de ses lumieres est un grand préjugé, ce qui fait qu'on dit ordinairement qu'il faut croire chacun dans son art: *Unicum credendum in sua arte.* Toutesfois, il s'appuye particulièrement sur les preuves, & sur l'évidence de la chose même, parce que l'autorité qui ne provient que de la connoissance n'est qu'une autorité probable, à moins qu'il ne croye d'être infaillible: Car les Disciples n'ajoutent pas foi à ce que leur dit un Docteur dont ils sont convaincus de l'infailibilité, parce seulement qu'il leur met en évidence les choses qu'il leur propose, & qu'il la prouve par des raisonnemens démonstratifs, mais principalement parce qu'ils se fondent sur l'autorité de leur maître: en-effet, qui pourroit refuser d'ajouter foi à ce que dit un Docteur qui est infaillible?

Je prouve maintenant l'antécédent par ses parties, & je-dis, premièrement, qu'il est clair, que

que dans l'affaire dont il est question, on ne peut regarder l'Eglise d'aucun siecle, comme un Juge ainsi proprement dit, par cette raison, que la foi par laquelle nous croyons la divinité de l'Ecriture, est un consentement de l'esprit; parce que le consentement de l'esprit est une chose qui, de sa nature, ne scauroit être produite par un commandement, elle ne le peut être que par une persuasion puissante de la verité, ou par un témoignage irréfragable. L'objet de l'entendement est la verité, c'est à dire, ce qui est vrai actuellement, ou qui paroît tel, mais un commandement, entant que commandement, ne fait pas qu'on croye une verité, ou ce qui paroît être une verité. En effet, vous aurez beau me commander de croire, s'il n'y a quelque raison très-forte qui me persuade que je dois croire, je ne croirai jamais: car enfin, on n'ajoute pas foi à Dieu lui-même, quelque souveraine que soit sa Majesté, lors qu'il nous commande de croire quelque chose, sinon entant que cette Majesté Souveraine est la premiere verité; qu'à cet égard il ne peut être trompé, ni tromper; & que par la même raison, les choses qu'il enseigne sont évidentes. En un mot, il est certain que l'entendement est d'une telle nature, qu'il ne scauroit être contraint: or un commandement, entant que commandement, est une autorité coactive, & non une autorité persuasive.

Je veux pourtant que cela soit; accordons que le consentement de l'esprit peut-être contraint, & qu'il peut être commandé par une autorité de Juge; avant que cela se fasse, l'Eglise est obligée de prouver son autorité; que si elle ne la prouve pas, son autorité sera nulle. Mais comment la prouvera-t-elle? Sera-ce par, l'Ecriture? L'Ecriture

criture est ce qui est principalement en question : & d'ailleurs, si on prouve l'Ecriture par l'Eglise, & l'Eglise par l'Ecriture, ce sera un cercle ridicule. Sera-ce par l'autorité que Dieu aura donnée lui même immédiatement à l'Eglise ? Mais c'est une chose qui a besoin de preuve : car le peuple n'entend pas Dieu s'écriant du Ciel, *je veux que l'Eglise soit votre Juge*. Sera-ce parce que le Saint Esprit est celui qui gouverne toujours l'Eglise ? Mais le Saint Esprit, à cet égard là, n'exerce son empire, ni sur le cœur, ni sur la conscience de l'homme. En effet, Saint Paul dit sur ce sujet, *qu'il n'a aucune domination sur la foi des Corinthiens*. 2. Cor. 1, 24. Et de plus, cela a encore besoin de preuve. Sera-ce par les visions & les inspirations Prophétiques ? Mais il ne faut à cela que la même réponse. Les visions & les inspirations Prophétiques n'ont pas une autorité judiciaire ; elles doivent être prouvées par des signes évidens & des démonstrations assurées. Sera-ce par la lumière naturelle ? Mais, de l'aveu même des Adversaires, cette puissance judiciaire de l'Eglise, s'il est vrai que l'Eglise soit revêtuë d'une telle puissance, ne se connoit point par les lumières de la nature. Sera-ce par les miracles ? Mais jusques ici, il n'a été fait aucun miracle pour autoriser cette puissance. Les miracles ont été faits pour la confirmation des choses qui sont contenues dans la Loi & dans l'Evangile, & nullement pour établir un Empire Ecclesiastique. L'Eglise nous commandera-t-elle de croire, qu'elle a la puissance de nous commander ? Mais qui ne voit combien il seroit ridicule & absurde, lors qu'on dispute d'une autorité, de tirer des preuves de cette même autorité, qui est la chose qui est en question. Les Adversaires allèguent ici plusieurs
petits

petits inconveniens, qui feroient beaucoup de tort à la Société Ecclesiastique, si l'on n'acordoit aux Pasteurs une autorité Souveraine sur les hommes qui leur sont fournis. Mais ces inconveniens qu'ils allèguent ne sont qu'un vain épouvantail; ou s'ils sont de quelque conséquence, ils ne sont pourtant rien en comparaison, de ceux qui naissent de leur sentiment. Et puis, il ne faut pas s'imaginer qu'un inconvenient, quel qu'il soit, ait la force d'un argument & d'une preuve, & qu'on puisse par cette voye terminer, sur le champ, une dispute.

D'ailleurs, si on jette les yeux sur l'Eglise Judaïque, on demeurera convaincu de ce que nous venons de dire: car enfin, si l'Eglise Chrétienne doit être regardée, à cet égard, comme un *Juge*, on doit dire la même chose de la Judaïque; il y a la même raison, pour l'une & pour l'autre; elles ont eu, l'une & l'autre la même Ecriture. Mais il y a une infinité de choses qui nous empêchent de reconnoître l'Eglise Judaïque pour Juge: car qui ne sçait qu'elle a tres-souvent erré dans la Religion, & qu'elle a agi plusieurs fois contre son devoir? Comment pouvoit-on donc ajoûter foi à cette Eglise? Supposons qu'un Juif n'ait sçû, ou n'ait pû sçavoir que par le témoignage & l'autorité de l'Eglise, que l'Ecriture est la parole de Dieu; qui le pouvoit assurer que l'Eglise n'eut pas erré, en donnant un tel jugement, puis qu'elle avoit erré fort souvent dans d'autres articles? De plus, il est arrivé quelquefois que l'Eglise Judaïque a changé entièrement toute la Religion, par exemple, lors qu'elle donna dans le culte de Baal, ce qui lui est arrivé plusieurs fois. Dites-moi, je vous prie, de quelle maniere la foi de la divinité de l'Ecriture a-t-

elle pu dépendre du jugement & de l'empire de l'Eglise, & si elle en a dépendu, comment a-t-elle pu subsister? Car la Religion venant à être changée, le jugement touchant la divinité de l'Ecriture a dû être nul, & la foi qu'on avoit pour la divinité de cette même Ecriture a dû être anéantie, par deux raisons; parce que, d'un côté, l'Eglise a rendu son autorité douteuse, & que d'un autre, par un jugement contraire, elle a dérogé au premier; car dans les choses qui dépendent de l'autorité Judiciaire, les derniers Jugemens dérogent aux premiers. Enfin, lors que l'Eglise Judaïque rejetta l'Evangile, dans le tems que Jesus-Christ fut attaché à la croix, comment est-il pû arriver, je vous prie, qu'on ait ajouté foi aux Ecritures du Nouveau Testament? Qui a peu donner de l'autorité à *notre égard*, aux Evangiles de Saint Mathieu & de Saint Marc, & aux Epîtres des Apôtres, l'Eglise Judaïque, en la puissance de laquelle résidoit toute l'autorité & un empire souverain, s'étant opposée à ces livres? Vous direz que l'Eglise Chrétienne a succédé à la Judaïque, & que par son autorité elle a établi les livres de la nouvelle alliance. Mais je dis, que supposé le sentiment des Adversaires, personne n'a pû, de droit, se convertir à Jesus-Christ, & qu'ainsi on n'a pû, de droit établir aucune Eglise Chrétienne. Par quel droit, des hommes d'entre le peuple qui ne reconnoissoient la divinité de l'Ecriture que par l'ordre & le jugement de l'Eglise Judaïque auroient-ils pû se convertir à Jesus-Christ, en se couiant le joug de leur Eglise? Ou ils firent cela par l'autorité de Jesus-Christ lui-même, qui prêchoit qu'il étoit le Messie & le Fils de Dieu. Mais si la foi de l'Ecriture dépendoit de l'Eglise,

à com-

à combien plus forte raison devoit dépendre de la même Eglise, cette question, sçavoir, si le Fils de Marie étoit le Messie & le Fils de Dieu. Ou ils firent cela par l'autorité même de l'Eglise. Mais par quel droit tournerent-ils au des-avantage de leur Eglise, l'autorité de l'Ecriture à laquelle ils s'étoient soumis, parce qu'elle l'avoit ainsi ordonné? Certes, ce fondement, qui étoit, à leur égard, le seul appui de l'autorité de l'Ecriture étant renversé, l'autorité de l'Ecriture tomboit en ruine. Enfin, ou ils firent cela, parce qu'ils y furent poussez par l'autorité des Miracles de Jesus-Christ. Mais par quel droit oferent-ils decider, par leur propre jugement, la question touchant la verité des Miracles de Jesus-Christ, eux qui n'osoient croire que l'Ecriture fût divine, que par le suffrage de l'Eglise, mais d'une Eglise, qui par son jugement, avoit condamné les Miracles de Jesus-Christ comme faux & Diaboliques.

Nous disons, dans la seconde partie de nôtre antécédent, que l'Eglise d'aujourd'hui ne peut pas être un Témoin, à prendre ce terme dans sa propre signification: & cette proposition demeure évidente par les choses que nous venons de dire. Car si un témoin ainsi proprement dit, est celui qui assure une chose qu'il a vûe de ses propres yeux, ou dont il a la connoissance par le témoignage de quelque autre de ses sens; qui ne voit, qu'après que le Canon a été achevé, l'Eglise d'aucun des siècles suivans, n'a pû rendre à l'Ecriture aucun témoignage proprement dit? C'est ce qu'a pû faire à la verité, la primitive Eglise, parce qu'elle a vû les signes qui ont précédé les inspirations des Prophètes & des Apôtres, & qu'elle a contemplé leurs miracles:

mais on ne peut pas dire la même chose de l'Eglise d'aujourd'hui.

Vous direz, peut être, que l'Eglise d'aujourd'hui est la dépositaire du témoignage de la primitive Eglise, & qu'ainsi elle est un Témoin en un certain sens: car enfin, elle témoigne qu'elle a reçu, de l'Eglise primitive, par une Tradition qui n'a jamais été interrompue, la chose dont il est question. Mais c'est une exception à laquelle on peut repliquer plusieurs choses. I. Celui qui est le gardien & le dépositaire du témoignage d'un autre ne peut être appelé Témoin dans une dispute, que par une façon de parler fort impropre, parce que son témoignage est un témoignage étranger. En effet, dans une affaire qui est tant soit peu importante, ces Témoins du second ordre, qui ne rapportent que les choses qu'ils ont ouï dire, sont contez pour très-peu de chose; à peine les regarde-t-on comme des Témoins. Quoi qu'il en soit, car nous ne voulons pas disputer, des noms, si l'Eglise d'aujourd'hui n'est Témoin qu'entant qu'elle est dépositaire, ou comme on parle Fideicommissaire du témoignage de cette première Eglise, comme il est constant que cela est ainsi, il est faux de dire que l'autorité de l'Ecriture, *à notre égard*, dépende du témoignage de l'Eglise d'aujourd'hui: car la force persuasive ne peut être attachée qu'au seul témoignage de l'Eglise primitive, parce qu'elle a touché la chose immédiatement, & qu'elle la vûe. Faites tout ce qu'il vous plaira pour faire que je croye, par cet Argument: L'Eglise d'aujourd'hui témoigne, qu'elle a pris, de l'Eglise primitive, par une Tradition non interrompue, qu'il s'est fait des signes & des miracles pour la confirmation de la divinité de l'Ecriture. Donc le

té-

témoignage de l'Eglise est un véritable témoignage; je ne croirai point pour cela: car la force de cet Argument, pour ce qui regarde la chose même, consiste entièrement dans le témoignage de la primitive Eglise; & l'Eglise d'aujourd'hui n'entre dans la conclusion, sinon entant qu'elle est le canal par le moyen duquel le témoignage de la primitive l'Eglise vient jusqu'à nous, & fait que nous n'en doutons point: mais cet argument ne confirme ni ne touche nullement la chose même; il ne fait que nous renvoyer à l'Eglise primitive. Or cela n'est pas si considérable qu'il en faille conclurre que l'autorité de l'Ecriture, *par rapport à nous*, dépende du témoignage de l'Eglise d'aujourd'hui. II. Mais il est faux d'ailleurs que le témoignage de la primitive Eglise ait été confié aux seuls Pasteurs, comme supposent les Docteurs de Rome. Cela ne regarde pas moins le peuple que les Pasteurs. Il est certain qu'on a enseigné à tous les Chrétiens de chaque siècle, que les premiers Chrétiens ont vû les Miracles des Apôtres; & que ces Chrétiens à qui on a enseigné ces choses ont dû les enseigner à leurs descendans. C'est un dépôt commun, dont les pères peuvent entretenir leurs enfans, avant même que les Pasteurs leur en aient parlé, quoi que pourtant ce soit un devoir qui regarde principalement les Pasteurs. Ainsi, si vous dites, sous ce prétexte, que nôtre foi, à l'égard de l'Ecriture, dépend du témoignage de l'Eglise, vous direz une chose absurde. III. Acordons toutefois, si l'on veut, que l'Eglise soit un Témoin, par cette raison qu'elle a appris par une Tradition non interrompue, les miracles qui ont été vûs par les Chrétiens de la primitive Eglise, & que même

bable. Il s'ensuit donc que la foi par laquelle nous croyons que l'Ecriture est la parole de Dieu, ne peut pas être fondée formellement sur l'autorité de l'Eglise d'aujourd'hui. Il n'est pas difficile de prouver la majeure: car on ne scauroit disconvenir, que la foi n'est appelée divine, que par cette seule raison, qu'elle est appuyée sur une autorité divine. Il est bien vrai qu'une même chose peut être reconnüe pour véritable, tant par une autorité humaine, que par une autorité divine, mais cependant, c'est une vérité qui ne scauroit être contredite, que la foi divine par laquelle on croira que cette chose est véritable, ne sera divine, qu'entant qu'elle sera fondée sur une autorité divine. Et c'est pour cette raison que l'Apôtre dit, *que la foi est de la parole de Dieu. Rom. 10.* La mineure a deux parties. Personne ne conteste la première. Car enfin, si la foi par laquelle nous croyons à l'Ecriture n'est pas divine, nous n'avons rien de seur dans la Religion; rien qui soit capable d'arrêter nôtre esprit flôtant; rien qui puisse attacher nôtre conscience à Dieu, par un lien indissoluble. Et pour la seconde, scavoir, que l'autorité de l'Eglise d'aujourd'hui, *par rapport à nous*, n'est qu'une autorité humaine & probable; elle est fort facile à démontrer, voici de quelle maniere je la démontre. I. L'Autorité de l'Eglise d'aujourd'hui, *par rapport à nous*, ne peut être qu'une autorité humaine & probable; qu'une autorité semblable à celle d'un Docteur qui étale son sentiment: car quoi qu'on ajoute foi à ce qu'il dit, à cause de la grande opinion qu'on a de son scavoir, cela n'empêche pas qu'on ne se réserve d'examiner ce qu'il met en avant, sur le jugement qu'en feront les autres, à moins qu'on ne soit convaincu qu'il est

conduit par le S. Esprit, & qu'il est par conséquent infaillible. Autrement son autorité n'aura pas plus de poids que celle des autres hommes, qui sont tous sujets à l'erreur. Mais d'où nous paroitra-t-il que l'Eglise soit conduite par le Saint Esprit, d'une maniere infaillible? Car il est certain que cela ne se peut prouver, ni par l'Ecriture, ni par les miracles, ni par les signes qui ont précédé les inspirations Prophétiques, ni par la revelation immediate de Dieu, ni par les lumieres de la nature, ni par les inconveniens qui arriveroient, si l'Eglise n'étoit pas infaillible, comme nous l'avons fait voir déjà en parlant de la puissance Judiciaire. II. Les Docteurs de Rome confessent, que tous les Pasteurs pris distributivement, c'est à dire, que les Pasteurs par opposition au peuple, qui sont ceux qu'ils appellent l'Eglise, étant pris à part & separez des autres Pasteurs, sont sujets à errer; de même que les autres hommes, soit qu'ils parlent hors d'un Concile, ou dans un Concile: ils confessent même, que les Conciles particuliers peuvent errer. Mais quine voit, qu'on peut conclurre fort probablement, d'un tel aveu, que les Conciles généraux ne peuvent pas même être infaillibles. Car se peut-on persuader aisément, qu'une assemblée puisse être infaillible, lors qu'on convient que les personnes qui la composent, étant prises à part, sont sujettes à se tromper, soit qu'elles parlent hors d'un Concile, ou dans un Concile; la chose est fort incomprehensible. III. Il paroît par l'expérience, que les Conciles généraux même, sont sujets à des erreurs humaines, je ne dis pas seulement dans les questions de fait, ce que les Adversaires avoient, mais encore dans les questions de foi.

foi. Le Concile de Rimini, par exemple, consentit à l'Arianisme. Le second Concile de Nicée, *Action 6.* rejetta les Images qu'on faisoit de la Divinité, lesquelles l'Eglise Romaine reçoit aujourd'hui avec un plein consentement. Le Concile Oecumenique de Bâle, où assistoit le Legat du Pontife Romain, décréta, d'un commun consentement, que le Concile étoit au-dessus du Pape, *Seff. 2.* ce qui est aujourd'hui une erreur, comme parle le Cardinal Bellarmin; & en effet le dernier Concile de Latran décréta le contraire, *Seff. 11.* Or il faut remarquer, pour prévenir ce qu'on pourroit dire là-dessus, que l'un & l'autre de ces deux Conciles ont été généraux & Oecumeniques, & que l'un & l'autre, dans l'affaire dont il est question, ont été approuvez par le Pape, comme il paroît, à l'égard de celui de Bâle, par la Bulle d'Eugene inserée dans les actes du Concile, *Seff. 16.* car pour celui de Latran c'est une chose qu'on ne conteste point. Qu'on se glorifie après cela de l'infailibilité des Conciles; en voici deux opposez diametralement l'un à l'autre. L'un définit, par l'approbation & par le consentement du Pape, qu'un Concile général a reçu immédiatement de Jesus-Christ une puissance, à laquelle, lors qu'il s'agit des choses qui regardent la foi & l'extirpation d'un Schisme, toutes sortes de personnes, de quelque état & de quelque dignité qu'elles soient, sont obligées d'obeir, quand ce seroit le Pape lui-même; & l'autre définit, au contraire, que le Pape a une autorité à temps, sur tous les Conciles.

Nôtre troisième Argument est celui-ci. L'autorité de l'Eglise de chaque siècle, quelque grande qu'elle puisse être, ne sçauroit pourtant être

plus grande que celle que les Apôtres avoient ; à l'égard des hommes de leur temps. Mais cette autorité des Apôtres étoit soumise à l'autorité de l'Ecriture. Donc c'est à l'autorité de l'Ecriture que l'autorité de l'Eglise doit être soumise. La Majeure est évidente : car certainement l'autorité de l'Eglise , de quelque siècle que ce soit, ne sauroit être comparée à l'autorité des Apôtres. En effet, les Apôtres étoient les témoins, & les témoins ainsi proprement dits , de la doctrine de Jesus-Christ & de ses miracles ; ce qui ne se peut pas dire de l'Eglise. Ils faisoient des miracles eux mêmes ; ce que l'Eglise ne fait point. Ainsi la Majeure est incontestable. Quant à la Mineure, je la prouve 1. par ces paroles de Saint Pierre, 2 Epitr. 1. 16. *Et certes, nous ne vous avons point fait connoître la puissance, & la venue de notre Seigneur Jesus-Christ, en suivant des fables composées avec artifice : mais comme ayant vu Sa Majesté, de nos propres yeux. Car il avoit reçu de Dieu le Père l'honneur & la gloire, quand cette voix lui fut adressée de la gloire magnifique ; celui-ci est mon fils bien aimé, en qui j'ai pris mon bonplaisir. Et nous entendîmes cette voix qui venoit du Ciel, lors que nous étions avec lui sur la Sainte Montagne. Nous avons aussi la parole des Prophètes qui est encore plus ferme, à laquelle vous faites bien de vous arrêter, comme à une lampe qui éclaire en un lieu obscur.* Saint Pierre, comme vous voyez, préfère la parole des Prophètes, au témoignage des Apôtres, qui avoient vu de leurs propres yeux la gloire de Jesus-Christ, & qui avoient entendu la voix du Ciel ; il appelle même cette parole des Prophètes, une parole plus ferme. Et pourquoi cela, je vous prie, si ce n'est par cette raison, qu'il n'y a point d'autorité humaine, quel-

quelque grande qu'elle puisse être qui ne doive être soumise à l'autorité de l'Ecriture , qui est une autorité divine. , & par elle-même & à notre égard ? II. Je prouve la même chose , par ces paroles de Saint Paul , Galat. 1. 8. *Quant nous-mêmes, ou un Ange du Ciel, vous évangéliseront quelque chose au delà de ce que nous vous avons évangélisé, qu'il soit anathème.* Où vous voyez que cet Apôtre soumet à l'autorité de l'Evangile la sienne , quelque grande , & quelque confirmée qu'elle fût , par ses miracles & par les visions celestes dont il avoit été honoré. Mais il y a plus : s'il pouvoit arriver que la doctrine de l'Evangile & la sienne fussent opposées , il ne veut pas seulement qu'on méprise la sienne & qu'on n'en fasse aucun conte ; il l'anathématize. Et il ne sert de rien de dire , que l'Evangile dont il est parlé dans ce passage n'étoit pas un Evangile écrit , mais un Evangile prêché de vive voix. Car l'Evangile , pour être écrit ne perd rien de son autorité , parce qu'en un mot , le droit souverain qu'il a sur les consciences des hommes ne vient pas , de ce qu'il est prêché , ou de ce qu'il est écrit , mais de ce que c'est l'Evangile.

J'argumente ainsi en quatrième lieu. Lors que l'Eglise rend témoignage à l'Ecriture , ou elle elle a des raisons pour se persuader à elle-même que l'Ecriture est divine , ou elle n'en a point du tout. La première de ces choses ruine entièrement le sentiment des adversaires : & la dernière est absurde & impie. Que les adversaires choisissent donc le parti qui leur paroitra le meilleur. S'ils disent la première chose , je répondrai , que la foi des Laïques sera fondée sur les mêmes raisons sur lesquelles , la foi de l'Eglise,

ou des Pasteurs est fondée, & qu'ainsi la foi des Laïques ne sera pas attachée au témoignage de l'Eglise ; que ce témoignage ne sera pas leur seul argument, comme on le prétend dans cette dispute. I. Parce que ces raisons, 'quelles qu'elles soient, n'appartiennent pas en propre aux Pasteurs d'aujourd'hui ; elles sont communes à toute l'Eglise, c'est-à-dire, au peuple, qui ne sauroit manquer d'en avoir connoissance, par cette raison, que ce sont des choses publiques, Car soit que vous disiez que ces raisons sont prises, des Caractères qui sont renfermez dans l'Ecriture, & par les moyens desquels elle prouve sa divinité ; soit que vous disiez que ce sont des raisons qu'on a apprises par une Tradition constante & perpetuelle, qui a commencé avec l'Eglise ; soit enfin que vous disiez, qu'elles sont prises d'ailleurs ; je soutiens, que de quelque maniere qu'on prenne la chose, cela regarde le peuple, & à l'égard du droit, & à l'égard du fait, & qu'il n'y a point d'homme, quel qu'il puisse être, à qui ces raisons ne puissent être connues, pourvû qu'il y apporte la diligence qui est requise. D'où je conclus, que chacun peut fonder sa foi sur ces raisons-là, sans être obligé d'avoir recours au témoignage de l'Eglise. Je dis, II. Que non seulement cela est possible, mais que même cela se doit faire ainsi : car enfin, il n'y a qu'une seule foi, qui est aussi bien la foi des Laïques, que la foi des Pasteurs. Ne sommes-nous pas appelez ensemble à une même esperance ? Or il n'y auroit pas une même foi & une même esperance à l'égard de tous, si les raisons sur lesquelles nôtre foi & nôtre esperance sont fondées, n'étoient pas les mêmes, à l'égard des Laïques & des Pasteurs, c'est-à-dire,

si les

si les Pasteurs , en croyant & en esperant , se fondoient sur les caractères de la divinité de l'Ecriture , & que les Laïques ne se fondassent que sur le jugement & le témoignage des Pasteurs. Car l'unité de la foi aussi bien que de l'esperance , ne dépend pas essentiellement de l'unité de l'objet , elle dépend aussi de l'unité du motif , c'est-à-dire , de l'unité des raisons qui nous obligent à croire , ou à esperer : autrement la foi humaine & la foi divine seroient de la même espece , ce qui est faux. Si les Adversaires disent la dernière de ces choses , sçavoir , que lors que l'Eglise rend témoignage à l'Ecriture , elle le fait sans être fondée sur aucune raison , qui lui puisse persuader qu'elle est divine ; je demande sur quel fondement elle lui rend un tel témoignage ? Est-ce un effet de son bonplaisir ? Mais que peut-on avancer de plus impie , que de dire , que l'autorité de l'Ecriture , par raport à nous , par raport à nôtre foi , à nôtre esperance , à nôtre charité , à toute la Religion Chrétienne , n'est appuyée sur autre fondement , que sur le pur bonplaisir de l'Eglise ? Quelle prise ne donneroit-on pas aux Athées , aux Payens , aux Mahometans , & aux autres ennemis du nom Chrétien ? Dira-t-on que c'est par prudence , ou plutôt que c'est un artifice de politique ? Mais ceci ne seroit pas moins impie que ce que nous venons de dire. La foi & la Religion des peuples ne doit pas être puisée dans une source si impure ; il n'y a que les profanes qui ayent recours à de semblables moyens. Dira-t-on que l'Eglise est poussée à cela , par un mouvement du Saint Esprit , sans qu'elle ait besoin d'aucune raison ? Mais on ne peut rien dire de plus absurde : car les mouvemens du Saint Esprit ne sont pas des mou-

mouvemens aveugles. Si lors que le Saint Esprit agit sur nous, il n'illuminait pas nos entendemens; s'il ne les entretenoit pas par des motifs & par des raisons, quelle sorte d'enthousiasme feroit cela? Ce feroit une maniere d'inspirer fort nouvelle & fort extraordinaire. Et quand cela feroit, comment l'Eglise se pourroit-elle convaincre que ces mouvemens téméraires & aveugles feroient des mouvemens du Saint Esprit? Comment en convaincroit-elle les autres? On ne peut que conclurre, au contraire, que de tels mouvemens ne scauroient être des mouvemens de l'Esprit de Dieu, parce que l'Esprit de Dieu est un Esprit de sagesse. Enfin, dira-t-on que le Saint Esprit se sert de motifs, lors qu'il veut persuader l'Eglise, mais que ces motifs ne sont pas des argumens nécessaires, que ce ne sont que des argumens probables, qui ne laissent pas néanmoins de produire une foi véritable & certaine, par la vertu du Saint Esprit? Mais cette réponse est absurde & injurieuse au Saint Esprit. Car enfin, pouvez-vous dire, que le Saint Esprit produit en vous, par un Argument qui n'est que probable, une persuasion certaine, & sur laquelle vous ne pouvez avoir aucun doute; que vous ne disiez, en même temps, que le S. Esprit est un docteur trompeur; un docteur qui n'emploie que des Sophismes. Et puis quelle force & quel poids peut-on ajouter à la certitude d'une raison, lors que cette raison n'a, de soi-même, aucune certitude. Certes, le Saint Esprit illumine l'entendement, afin que l'entendement puisse voir, d'une maniere distincte, l'objet qui lui est présenté, & non afin qu'il voye dans l'objet ce qui n'y est point, ce qui ne feroit pas l'illuminer mais le remplir de ténèbres. Il nous conduit
en

en toute vérité , mais il ne nous conduit pas au delà de la vérité , ce qui seroit nous jeter dans l'erreur : car ce n'est pas une petite erreur de prendre une chose pour certaine , lors qu'elle n'est seulement que probable. D'ailleurs, qui est ce qui a dit à l'Eglise, que c'est le Saint Esprit qui fait, que dans une raison nous prenons pour certaine, une chose qui n'est que probable? D'où peut-elle connoître que cela vient du Saint Esprit, plutôt que d'un autre principe? Entend-elle quelque voix qui lui persuade intérieurement , que quoi que la chose lui paroisse seulement probable, elle est obligée pourtant de croire qu'elle est certaine? Cela ne différencieroit gueres de l'enthousiasme. Je veux cependant , que l'Eglise souffre un enthousiasme dans cette rencontre. Comment me le prouvera-t-elle? Ce sera par un autre enthousiasme. Mais qui a jamais entendu parler d'une réponse si pitoyable? Quoi ! Si en suivant la droite raison , j'embrasse probablement un objet , qui de sa nature n'est que probable , & que quant au reste , n'ayant point égard au témoignage de l'Eglise , & le méprisant même, lors que je suis convaincu que l'Eglise s'éloigne de la droite raison ; mon action sera-t-elle blamable? Non, sans doute. Car enfin , je ne suis obligé d'accorder une proposition que convenablement à sa nature ; nécessairement , lors que la proposition est nécessaire ; en doutant , lorsqu'elle est douteuse, & probablement , lors qu'elle n'est que probable ; ce qui va au delà excède les bornes de nôtre devoir , parce qu'il excède les bornes de la droite raison. Voilà donc toute la foi des Chrétiens réduite à une pure opinion : & je vous laisse à penser si cela déplairoit aux impies & aux infidèles?

dèles ? Enfin , si nous considérons la chose de plus près , elle nous paroitra entierement impossible , & contradictoire. Car que peut-on avancer de plus contradictoire , que de dire , que l'Ecriture est certainement & indubitablement divine , & de reconnoitre néanmoins que cette certitude n'est qu'une probabilité , puis que la foi , dans cette occasion , n'est qu'un jugement & un consentement de l'esprit qui ne scauroit être , en même temps , certain & probable. Ainsi on void evidemment , que le sentiment des Adversaires est dangereux , car enfin , quand il ne seroit pas faux , quand il ne se détruiroit pas de lui-même , il renverse les fondemens de la foi & de la Religion Chrétienne.

J'acheve de prouver ce que je viens de dire par ce cinquième Argument. Si l'Ecriture a jouï de son autorité parmi les fidèles , long tems avant qu'il y ait eu ; là-dessus , aucun jugement Ecclesiastique , ou aucun témoignage public ; il s'ensuit nécessairement , que son autorité , par raport à nous , ne dépend ni du jugement , ni du témoignage de l'Eglise. La premiere de ces choses est veritable. La derniere l'est aussi par conséquent. Je dis , pour prouver la Mineure , qu'il s'est passé plusieurs siècles après la publication de l'Evangile , dans lesquels : il ne s'est tenu aucun Concile Oecumenique. Le premier fût celui de Nicée , qui fût tenu seulement l'An. 325. ou selon quelques autres , l'An. 327. mais dans lequel ou ne déterminâ même rien , sur cette affaire , non plus que dans les autres qui furent tenus dans la suite , jusques au Concile de Trente. Cependant , depuis le commencement du Christianisme , l'Ecriture a eu toujours son autorité parmi les fidèles , ce que l'on pourroit prouver par mille

mille raisons, si la chose étoit revoquée en doute. Il est bien vrai que l'An 364. le Concile de Laodicée fit un Catalogue des Livres Canoniques, & que le troisième qui fut tenu à Carthage l'An 397. fit la même chose. Mais pour ne dire pas que ce furent des Conciles particuliers, dans les Canons desquels on ne doit pas aller chercher le jugement & le témoignage de toute l'Eglise; il est très-certain que les Livres Canoniques n'ont pas reçu, de ces Conciles, une nouvelle autorité, puis que pendant les trois cens ans qui les précéderent, les fidèles ne rendoient pas moins d'honneur à la Sainte Ecriture qu'ils l'ont fait dans les siècles suivans. La Mineure ne sçauroit donc être contestée.

Pour ce qui regarde la Majeure, les Adversaires disent que le témoignage public de l'Eglise est de deux sortes, l'un exprés, & l'autre interpretatif. Ils avoient qu'avant le Concile de Laodicée, l'Eglise n'a rendu aucun témoignage exprés à l'Ecriture, mais ils soutiennent qu'elle en a rendu un tacite & interpretatif par le consentement unanime de tous les Pasteurs, qui recommandoient l'Ecriture aux fidèles, comme un Livre qui étoit divin. Mais cette réponse, comme l'on void, ne peut pas foudre l'argument. Car dans ces premiers siècles où l'Eglise étoit réduite à de si grandes extremitez, étoit-il possible que chaque fidèle pût avoir une connoissance certaine de ce consentement unanime des Pasteurs, au sujet de la divinité des Livres Canoniques? Certes, s'il n'y eût eu que ceux à qui ce consentement étoit connu, qui eussent ajouté foi à la divinité de l'Ecriture, le nombre en eût été fort rare, & je ne pense pas que l'Eglise eût vu de conversions si fréquentes, que celles qu'elle voyoit dans ce tems-là.

VI. Argument. Toutes les œuvres qui procedent immediatement de Dieu, brillent, de leur propre lumiere, c'est à dire, qu'elles ont des caractères & des marques, par lesquelles elles font éclater leur divinité par elles mêmes, & s'attirent par ce moyen de l'autorité parmi les hommes. Or l'Ecriture est un Ouvrage qui procede immediatement de Dieu. L'Ecriture a donc ces caractères & ces marques. Les Adversaires ne contestent pas la Mineure: car il ne s'agit pas, entre nous & les Docteurs de Rome, de sçavoir, si l'Ecriture est divine, ou si elle ne l'est pas; il s'agit seulement de sçavoir, si l'autorité qu'elle a, par raport à nous, est une autorité qu'elle emprunte de l'Eglise. On peut prouver la Majeure en trois manieres. I. Par la comparaison des œuvres de Dieu, avec celles des hommes. II. Par le dénombrement des œuvres de Dieu. III. Par la consideration de l'Ecriture elle-même, & des caractères de sa divinité. Pour commencer par la premiere de ces choses, je dis que les Ouvrages qui sont les productions de quelque Art, représentent l'habileté & l'industrie de l'ouvrier, & qu'ils se distinguent facilement, par eux-mêmes, des Ouvrages designorans. On doit dire la même chose des actions qui regardent la prudence, car on void bien, que plus on possède de cette vertu, plus on se fait reconnoître. Qui ne sçait que dans les ouvrages qui regardent les Sciences, on fait paroître son érudition & son esprit: & qu'enfin, pour ce qui concerne la morale, on connoit par les œuvres, la probité, ou la mechanceté des hommes, selon ce que dit Jesus-Christ; *Vous les connoistrez à leurs œuvres; On ne cueille point des raisins des épines, ou des figues, des chardons.* Si donc tous les ouvrages des hom-

hommes, représentent, pour ainsi dire, l'image de ceux qui en sont les Auteurs ; si on y voit leurs traces empreintes, en sorte qu'on peut discerner aisément, qu'une Maison, par exemple, est l'ouvrage d'un Architecte ; que les Loix sont les productions d'un Politique prudent ; & qu'une armée qui est en bon ordre, a été rangée par un expert Capitaine ; qui pourra se persuader qu'il n'en soit pas de même des ouvrages de Dieu, & qu'il soit possible qu'on n'y voye pas éclater de toutes parts, la majesté, la bonté, la sagesse, la puissance & les autres vertus d'un si grand Auteur ? Que si nous jettons les yeux sur ces ouvrages de Dieu, pour en faire l'expérience, qui sera l'homme si aveugle, ou dont la vue soit si mauvaise, qui ne voye la divinité représentée avec ses plus naturelles couleurs dans les ouvrages de la nature, soit qu'il contemple le Monde entier, ou qu'il en parcoure les parties ? Je dis la même chose des miracles véritablement divins, car ils ont un caractère qui les distingue de ceux qui sont faux & des prestiges des Démons, comme les Magiciens d'Egypte furent contraints de le reconnoître. Il en est de même des œuvres de la providence dans le gouvernement du monde, & même à l'égard de la vie de chaque particulier, où l'on voit reluire presque à tous momens des marques de la puissance & de la sagesse divine. Enfin, je dis la même chose de l'Oeconomie Legale, où l'on voit briller en si grand nombre, de si grandes marques des vertus divines. Qui croira, donc que l'Ecriture Sainte, qui est un ouvrage élevé autant au dessus les autres par son excellence, que la Religion est élevée au-dessus de la nature, & l'Evangile au-dessus de la Loi ; qui croira qu'un ou-

vrage qui a été destiné pour produire & entretenir la véritable foi & la véritable piété , & conduire par ce moyen les hommes à la vie éternelle ; qui croira , dis-je , que cet Ouvrage , que cette Ecriture , n'ait aucunes marques ni aucuns caractères , par lesquels elle puisse faire connoître qu'elle est divine , & se distinguer des Livres dont les hommes sont les Auteurs. Il ne nous feroit pas maintenant difficile de faire voir ces caractères. Nous ne le ferons pas néanmoins , tant à cause que cela nous meneroit trop loin , que parce que d'autres l'ont fait amplement , & que je l'ai fait ailleurs moi-même.

Nôtre septième Argument est pris de ce que l'Ecriture est le principe & la règle de la foi. Or c'est une des conditions des principes , dans toutes sortes de Disciplines , qu'ils se doivent prouver par eux-mêmes , sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à d'autres raisons tirées d'ailleurs ; autrement ce ne seroient pas des principes. Ainsi l'Ecriture a en soi des marques de sa vérité & de sa divinité , sur lesquelles son autorité est appuyée. Les Adversaires n'ont pas osé nier ouvertement jusqu'ici , que l'Ecriture ne soit le Principe & la règle de la foi , quoi que Stapleton n'ait pas craint de dire , *qu'à la vérité , l'Ecriture est bien un principe , mais que c'est un principe qui est précédé par la voix de l'Eglise , car l'Ecriture , ajoute-t-il , est une des choses que l'on croit , mais la voix de l'Eglise est la règle de toutes les choses qui sont l'objet de nôtre foi.* Par lesquelles paroles il reconnoit bien , comme l'on voit , que l'Ecriture est un principe , mais que ce n'est qu'un principe du second ordre , un principe subalterne , & inférieur à l'Eglise. Carranza s'exprime de cette manière : *le premier principe cer-*

tain & infaillible , par lequel on peut démontrer que quelque chose est veritable , & qu'elle doit être reçue dans la foi & dans la Religion Chrétienne , sans qu'on en puisse douter le moins du monde , est la Tradition Ecclesiastique sans nulle Ecriture , & la définition commune de toute l'Eglise. Il est vrai qu'il y en a d'autres , comme Nicolas de Lyra , Thomas d'Aquin , Gerson , Driedo , & Bellarmin , qui confessent que l'Ecriture est le premier principe. Nicolas de Lyra dans son Prologue sur les Ecritures Canoniques , dit , que comme dans la Philosophie on vient à la connoissance de la verité , en ramenant les choses à leurs premiers principes , lesquels se prouvent par eux mêmes , que de même dans les Ecritures qui nous ont été laissées par les saints Docteurs , on vient à la connoissance des veritez qui regardent la foi , en ramenant les choses aux Ecritures Canoniques , que nous avons eues par une révélation divine , à laquelle il n'y peut avoir rien de faux en aucune maniere. Thomas , 1 Part. Quest. 1. Artic. 8. ad 2. enseigne , que ceux qui font profession d'une sainte Doctrine se servent proprement de l'autorité de l'Ecriture Canonique , comme d'un argument nécessaire , au lieu qu'ils ne se servent de l'autorité des Docteurs de l'Eglise , que comme d'un argument qui leur étant propre , ne peut-être par conséquent que probable , puisque notre foi n'est fondée que sur la révélation des Prophètes & des Apostres , qui ont écrit les Livres Canoniques , & non sur les révélations des autres Docteurs , s'il est veritable , qu'ils en aient eu. Gerson , Examen des Doctrines , Part. 2. Considerat. 1. dit , que l'Ecriture nous a été donnée comme une règle suffisante & infaillible , pour la conduite de tout le Corps Ecclesiastique , & de ses membres , jusques à la fin du monde. Driedo , Tom. 1. Chap. 1. assure , que toute l'Ecole

des Saints; que l'Assemblée de tous les Prophetes & de tous les Apostres, ont voulu que les assertions de notre foi dépendissent de l'Ecriture; ayant même jugé que c'étoit un crime de revoquer cela en doute; que c'est dans l'Ecriture, qu'il faut apprendre le chemin qui conduit au salut; que c'est dans l'Ecriture qu'il faut aller chercher le pain ordinaire de notre vie, & puiser les eaux de la sagesse salutaire; que c'est l'Ecriture qui nous doit apprendre quelle est la volonté de Dieu, sa sagesse, sa miséricorde, sa bonté & sa Justice; enfin, que c'est par l'Ecriture, que la vérité de la foi orthodoxe doit être défendue & fortifiée. Bellarmin, de la Parole de Dieu, lib. 1. chap. 2. ne se contente pas de dire, que l'Ecriture Sainte est la règle tres-ferme & tres-sûre des choses que nous devons croire, il le prouve même avec toute la force dont il est capable. Voici que dit le Cardinal Pierre d'Ailli, Question 1. in prim. sentent. Artic. 3. Il est évident que les principes de Théologie sont les veritez qui sont contenues dans le Sacré Canon, parce que c'est à ces veritez que se terminent les discours Théologiques, & que c'est de la même source que sont tirées toutes les Conclusions de Théologie. Et Alphonse de Castro, contra Hares. lib. 1. cap. 2. ajoute, que les témoignages de l'Ecriture doivent être regardez comme les premiers principes dans cette science, & comme les armes qui doivent être communes à tout le monde.

L'ancienne Eglise ne s'exprimoit pas autrement. Clement d'Alexandrie, Strom. lib. 7. dit, que le principe de notre doctrine est le Seigneur, qui nous a conduits plusieurs fois, & en plusieurs manieres, par les Prophetes, par l'Evangile & par les bienheureux Apotres, depuis les commencemens de la connoissance, jusques à sa perfection. Origene, sur S. Mathieu, Traitté 25, s'exprime de cette manie-

re: Lors que nous enseignons, & que nous mettons en avant quelque chose, il est nécessaire que nous l'appuyons, mais pour l'appuyer nous devons rapporter le sens de l'Ecriture, pour confirmer le sens que nous donnons. Saint Irenée nous apprend, lib. 3. cap. 1. que nous n'avons connu la disposition de notre salut, que par le moyen de ceux dont Dieu s'est servi du ministère, pour nous communiquer l'Evangile, lequel ils prêcherent d'abord, & qu'ils nous donnerent en suite en écrit, par la volonté de Dieu, pour être un jour le fondement & la colonne de notre foi. Saint Basile, dans sa Morale, Definition 26. enseigne, qu'il faut que tout ce qu'on dit, soit confirmé par le témoignage de l'Ecriture divinement inspirée, tant pour la persuasion des gens de bien, que pour la conviction des méchants. Cyrille de Jérusalem, Illuminator. Cateches. 4. dit, que lors qu'on parle des Saints Mystères, il ne faut rien mettre en avant sans les divines Ecritures, non pas même la moindre chose, & qu'on ne doit jamais se laisser toucher par des discours probables. N'ajoutez pas même foi, continue-t-il, à ce que je vous dis maintenant, que vous ne soyez convaincus par une démonstration tirée de l'Ecriture, que les choses que je vous propose sont véritables: car pour conserver nôtre foi, il n'est pas nécessaire d'avoir recours à des subtilitez d'esprit; il faut des démonstrations tirées des Ecritures. Lors que nous recevons de l'argent, dit 5. Chrysostome, Homel. 13. sur la 2. Epître aux Corinth. nous ne nous fions pas à ceux qui nous le donnent, nous le voulons compter nous-mêmes: & cela ne seroit-il pas entièrement absurde, que s'agissant de choses divines nous donnassions temerairement, & comme tête baissée, dans les opinions des autres, dans le tems même que nous avons une balance juste, & une règle, sur laquelle nous pouvons examiner toutes choses; je veux

parler des Loix divines. C'est pourquoi, ajoute-t-il, je vous prie & vous conjure tous, que sans vous arrêter aucunement à ce que les uns & les autres jugent de ces choses, vous consultiez les Ecritures. Prend garde, s'écrie Théodoret, Dialog. 1. chap. 6. que tu ne m'apportes des disputes humaines, & des Syllogismes, car pour moi je ne me tiens qu'à la seule Ecriture. L'Empereur Constantin, au témoignage de Théodoret, Histor. lib. 1. cap. 6. dit dans le Concile de Nicée, que les Evangiles; les Livres des Apôtres, & les Oracles des anciens Prophètes enseignoient clairement tout ce qu'il falloit croire touchant la Divinité, & qu'ainsi banissant toutes les disputes qui étoient agitées sur ce sujet & qui faisoient qu'on se regardoit comme ennemi, il falloit avoir recours à des explications tirées des Ecritures divinement inspirées. S. Augustin, Epistol. 19. ad Hieronimum, proteste Qu'il est persuadé que les Auteurs des Livres Canoniques de l'Ecriture ne sont tombez dans aucune erreur, en écrivant, & qu'il a appris à leur rendre cet honneur & cette justice après avoir lu leurs Ecrits. Et dans son Traité du Baptême contre les Donatistes, lib. 2. cap. 3. il s'exprime sur le même sujet en ces termes: Qui ne sçait que l'Ecriture Canonique doit être préférée à tous les Ecrits des derniers Evêques, & que par cette raison, on ne sçauroit revoquer en doute, ni disputer, si les choses qu'elle contient sont conformes à la vérité, ou équitables? Mais enfin, quand nous n'aurions sur ce sujet aucun témoignage de l'ancienne Eglise, le témoignage de S. Paul suffiroit. Toute l'Ecriture, dit cet Apôtre, est divinement inspirée, & profitable à enseigner, à convaincre, à corriger, & à instruire selon justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli; & parfaitement instruit à toute bonne œuvre. Car ce sont des paroles qui font voir plus

plus clair que le jour, que l'Ecriture est, en matiere de Religion, nôtre règle & nôtre principe.

Nôtre huitième & dernier argument est tiré de divers passages de l'Ecriture, par lesquels on prouve manifestement, que l'Ecriture s'acquiert par elle même, toute l'autorité qu'elle a par rapport à nous, & qu'elle ne l'emprunte que de Dieu seul, qui en est l'auteur. A cela se rapportent I. le passage du Pseaume 19. *Le commandement de l'Eternel est pur, illuminant les yeux.* II. Celui du Pseaume 119. qui lui est semblable; *La parole est une lampe à mes pieds, & une lumière à mes sentiers.* III. Celui de la 2. Epit. de S. Pierre 1. où la parole des Prophètes est comparée à *une lampe qui éclaire en un lieu obscur.* Et cet autre de la 2. Epit. aux Corinthiens, chap. 4. vers. 4. *La lumière de l'Evangile de la gloire de Jesus-Christ.* Tout le monde sçait qu'il faut que la lumière se fasse voir à nos yeux par elle même, car autrement, ce ne seroit pas une lumière. Puis donc que l'Ecriture est une lumière, à l'égard de l'entendement de l'homme, il faut qu'elle se rende témoignage à elle-même, & qu'elle prouve par elle-même son autorité, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours à une autorité étrangere. A cela se rapportent en second bien, les passages où l'Ecriture est comparée à des alimens de bon goût, à du miel, à du lait, à du vin, &c. Il est dit dans le Pseaume 19. *Que les Jugemens du Seigneur sont plus doux que le miel.* Combien sont doux à mon palais les jugemens de tes paroles, est il dit dans le Pseaume 119. *ils sont plus doux que du miel en ma bouche.* Venez, s'écrie le Prophète Esaie 55. *& achetez sans argent, du vin & du lait.* Et Saint Pierre, 2. Epit. 2. dit aux fideles de la dispersion;

Desirez avec ardeur, comme des enfans nouvellement nez, le lait d'intelligence & qui est sans fraude, afin que vous croissiez par lui, au moins si vous avez goûté combien le Seigneur est doux. Or comme le miel, le vin & le lait, sont de leur nature agréables au goût, & qu'ils font sentir par eux-mêmes leur vertu nutritive; il en doit être de même de l'Ecriture. A cela se rapportent encore, en troisième lieu, les passages, où la parole de Dieu est appelée une semence, comme la parabole du Semeur; Matth. 13. ces paroles de Saint Pierre, 1. Epit. 1. 23. Etant regenez, non point par une semence corruptible, mais incorruptible, savoir, la parole de Dieu vivante & demeurant à toujours, & quelques autres lieux, où la parole de Dieu est appelée de l'or, de l'argent, un trésor, une perle, comme dans le Pseaume 19. Les jugemens de Dieu sont plus désirables que l'or. Pseaume 119. vers. 127. & Pseaume 12. Les paroles de l'Eternel sont des paroles pures; c'est un argent raffiné au fourneau. Nous avons, dit S. Paul, ce trésor dans des Vaisseaux de terre. 2. Corinth. 4. 7. Jésus-Christ dit dans l'Evangile selon S. Mathieu 7. 6. qu'il ne faut point jeter les perles devant les porceaux. Et le Royaume des cieux est comparé à une perle de grand prix, dans le même Evangile, 13. vers. 46. Or tout le monde sçait que la semence a par elle-même, une vertu vivifiante, & que l'or, & l'argent, un trésor & une perle, font valoir par eux mêmes leur prix; la chose ne scauroit être contestée. Cela paroît, en quatrième lieu, par ce passage de l'Epit. aux Heb. chap. 4. où S. Paul dit, que la parole de Dieu est vivante & d'efficace, & plus penetrante qu'une épée à deux tranchans, atteignant jusqu'à la division de l'ame & de l'esprit, des jointures & des moëllles;

& par

& par ces paroles de Jesus-Christ, Jean. 7. 17. *Si quelcun veut faire la volonté de mon Père, il connoitra si la doctrine que j'enseigne est de Dieu, ou si je parle, de moi-même.* Car il sensuit de ces passages, que les enseignemens de l'Ecriture prouvent leur autorité, & leur divinité, par eux-mêmes.

Les Adversaires répondent deux choses, pour éluder ces passages. Ils nient premierement qu'il soit parlé dans ces endroits-là de l'Ecriture, car ils prétendent qu'il n'y est parlé que de la parole de Dieu prêchée de vive voix. Mais cela est faux à l'égard des passages du Prophète David, Psaumes 19. & 119. Car enfin, que peuvent être le commandement de l'Eternel, ses jugemens & sa parole, si ce n'est la loi qui étoit écrite dans ce tems-là? Cela est faux encore, à l'égard du passage de Saint Pierre, 2. Epit. 1. où la parole des Prophètes, comme Saint Pierre l'explique lui-même, est les anciennes Ecritures. D'ailleurs, si ces passages conviennent à la parole de Dieu prêchée, pourquoi ne conviendront-ils pas aussi à la parole de Dieu écrite? La parole de Dieu peut elle perdre quelque chose de son autorité, pour avoir été écrite; les expressions de l'Ecriture ne sont-elles pas immédiatement de Dieu? Les Adversaires répondent, en second lieu, que toutes ces choses regardent bien l'Ecriture, à la vérité, mais l'Ecriture après qu'elle a été reconnüe & receüe pour divine. Mais cette réponse est absurde. Car enfin quelque propre que la lumière soit, de sa nature, à nous éclairer & à se faire connoître telle à nos yeux, elle ne produit pourtant son effet, que lorsqu'elle rencontre des yeux ouverts & bien disposez. Il en est de même des viandes, il faut nécessairement que nous les goû-

goutions, si nous les voulons trouver agréables. Peut-on donc trouver étrange que nous disions, que l'Ecriture n'exerce sa force divine, que lors qu'elle rencontre un esprit attentif & bien disposé. Cela empêche-t-il qu'elle ne prouve son autorité par elle même, & qu'elle ne fasse connoître sa dignité sans le témoignage de l'Eglise? Lors que la lumière rejoûit les yeux, je ne dirai pas des yeux aveugles & fermés, mais des yeux ouverts, vifs & bien sains, cela dépend-il du témoignage d'un Docteur, ou de la Loi d'un Prince, il n'y a personne qui le die, & qui ne confesse que cela vient de la lumière elle-même. Pourquoi donc ne dira-t-on pas la même chose de l'Ecriture?

Jusques ici nous avons traité la première question, il faut maintenant que nous passions à la seconde, & que nous voyions, si le Saint Esprit, par la grace duquel chaque fidèle croit que l'Ecriture est divine, est un esprit de discernement, c'est à dire, si la vertu de cet esprit va jusques là, que chaque fidèle, par soi-même & immédiatement, connoisse par les marques & les caractères de ce livre, que c'est un livre divin, & qu'ainsi il le distingue d'avec les autres livres qui ont été composez par des hommes: ou si cet esprit est seulement un esprit de docilité, qui porte simplement l'entendement à acquiescer au témoignage & au jugement de l'Eglise. Stapleton dit, Controvers. 5. lib. 9. cap. 4. *Que quelques moyens que l'on ait tentez, on est pourtant toujours obligé d'avoir recours à l'Eglise, parce que quoi qu'on juge selon le stile ou les façons de parler ordinaires des Apôtres ou des Prophètes; soit qu'on le fasse selon l'analogie, & la règle de la foi, ou de quelque autre manière; dans toutes ces choses il n'y a que l'Eglise*
seu-

*seule qui puisse donner un jugement assuré & infail-
 lible. Car, ajoute-t-il, il n'y a qu'elle seule qui con-
 noisse parfaitement la voix de son Epoux, & sa ma-
 niere de parler; il n'y a qu'elle qui puisse juger avec
 certitude de la règle de nôtre foi, parce que c'est elle
 qui nous la donne. Par lesquelles paroles, il sem-
 ble acorder, à la verité, qu'il y a des moyens,
 outre le témoignage de l'Eglise, par lesquels on
 peut reconnoître la divinité de l'Ecriture, &
 établir son autorité, par raport à nous; mais, en
 même temps, il semble nier que ces moyens
 puissent être certains à nôtre égard, & qu'ils le
 peuvent être, à l'égard de l'Eglise, qui connoit
 parfaitement la voix de son Epoux, ce que nous
 ne faisons pas. Mais je demande, pour répondre
 à ceci, si ces moyens sont certains en foi, ou
 s'ils sont incertains, douteux, ou probables seule-
 ment. S'ils sont incertains, douteux, & seulement
 probables en foi, comment peut-il arriver qu'ils
 deviennent certains & indubitables, à l'égard de
 l'Eglise? Dira-t-on que cela se fait par l'illumina-
 tion du Saint Esprit? Il ne faut, pour répondre
 à cela, que rapporter les argumens dont nous nous
 sommes servis ci-dessus, lors que nous avons re-
 futé ces petites subtilitez. Car enfin, l'illumina-
 tion du Saint Esprit ne change rien dans l'objet,
 & il ne peut pas faire une démonstration, d'un
 argument qui n'est que probable. Augmentez,
 tant qu'il vous plaira, la lumiere du Saint Esprit,
 vous ne ferez jamais, que des signes qui de leur
 nature sont équivoques deviennent univoques,
 ou qu'une pure conjecture soit changée en foi &
 en certitude. Que si ces moyens sont certains en
 foi, pourquoi ne le seront-ils pas à nôtre égard,
 comme ils le sont à l'égard de l'Eglise? On dira,
 sans doute, que la mesure de l'esprit des fidèles
 lai-*

jet ; les uns disans que c'étoit un homme de bien , & les autres que c'étoit un seducteur , & que cela arriva même , après que l'Eglise Judaïque eut prononcé son jugement , & eut déclaré que c'étoit un Imposteur. Jesus-Christ , dans cette grande contention d'esprit , renvoye les Juifs à l'examen de sa doctrine , & il assure que chacun connoitra quelle est sa doctrine , pourvû qu'il veuille faire la volonté de son père ; qu'y a-t-il de plus clair que cela ? Il s'ensuit donc que les fidèles ont l'esprit de discretion , par lequel ils peuvent discerner le vrai d'avec le faux , & ce qui est divin , d'avec ce qui est humain.

III. Le Prophète David établit en plusieurs endroits ce que nous venons de dire. Voici de quelle maniere il parle dans le Pseaume 25. 12. *Qui est le personnage qui craint l'Eternel ? il lui enseignera le chemin qu'il doit choisir. Son ame logera parmi les biens , & sa posterité possèdera la terre en heritage. Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent , & son alliance pour la leur donner a connoître.* Où vous voyez que le fidèle , a immédiatement Dieu lui même pour son Docteur , non pour aquiescer simplement à la voix de l'Eglise , mais afin qu'il choisisse son chemin lui-même ; afin que son ame loge parmi les biens ; afin qu'il pénètre les secrets du Seigneur ; & que son alliance lui soit connue par sa propre experience. Et dans le Pseaume 119. 18. *Découvre mes yeux , s'écrie le Saint Prophète , afin que je regarde aux merveilles de ta loi.* vers. 127. 128. *Pour cette cause j'ai aimé tes commandemens plus que l'or , & que le fin or. Pour cette cause j'ai estimé droits tous les commandemens que tu donnes de toutes choses.* Où vous voyez encore , jusques où s'étend la grace divine dans les fidèles ; car elle s'étend jusques-là , qu'ils peu-

peuvent contempler les merveilles de la loi de Dieu, & en connoître la droiture.

IV. Il n'y a rien de plus éloquent sur ce sujet que les paroles des Prophètes, lors qu'ils décrivent l'état de l'Eglise sous Jesus-Christ. Esaïë dit, 11. 9. *que la terre sera remplie de la connoissance de l'Eternel: & 54. 13. Que tous les enfans des fidèles seront enseignez de l'Eternel.* Dieu s'écrit lui-même, Jerem. 24. 7. *qu'il donnera un cœur à ses enfans pour le connoître, & pour sçavoir qu'il est l'Eternel & dans le chap. 31. 33. il s'exprime encore en ces termes: C'est ici l'alliance que je traiterai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, dit l'Eternel: Je mettrai ma loi au dedans d'eux, & j'écrirai en leur cœur, & je leur serai Dieu, & ils me seront peuple: Un chacun n'enseignera plus son prochain, ni un chacun son frère, disant, connoissez l'Eternel: car ils me connoîtront tous, depuis le plus petit d'entre eux jusques au plus grand.* Et dans Joël. 2. 28. *Je répandrai mon Esprit sur toute chair, & vos fils & vos filles prophétiseront: vos anciens songeront des songes, & vos jeunes gens verront des visions. Et même en ces jours-là, je répandrai mon esprit sur les serviteurs & sur les servantes.* Certes ces promesses sont trop magnifiques pour n'avoir été faites aux fidèles que dans le dessein de leur représenter, que la parole de Dieu seroit si obscure, & ses caracteres si douteux, qu'il leur seroit impossible de les reconnoître immédiatement & par eux-mêmes. Direz-vous que le Saint Esprit n'a été répandu que sur les Pasteurs? Mais vous serez convaincu du contraire par ces paroles: *Tous tes enfans seront enseignez de l'Eternel: Ils me connoîtront tous, depuis le plus petit, jusques au plus grand: Je répandrai mon esprit sur toute chair, sur vos Fils, sur vos Filles, sur vos Viellards, sur vos*
jeu-

jeunes gens, sur vos serviteurs, sur vos servantes. Direz-vous que cét Esprit est seulement un esprit de docilité, par lequel les fidèles donnent leur acquiescement au jugement & au témoignage de l'Eglise? Mais faites attention à ces paroles. *Un chacun n'enseignera plus son prochain, ni un chacun son frère, disant, connoissez l'Eternel, car ils me connoîtront tous.* Cela ne signifie-t-il point, que personne n'aura besoin d'un témoignage étranger pour croire, & que tous connoîtront Dieu immédiatement & par eux mêmes? Ces paroles: *Je mettrai ma loi dans leur entendement & je l'écrirai au dedans de leurs cœurs,* ne démontrent-elles pas la même chose? Car enfin, que peuvent marquer ces expressions, si ce n'est que l'entendement de ceux auxquels il s'adresse, s'appercevra immédiatement de la vérité & de la divinité de la loi, & que leur cœur les découvrira & les sentira.

V. Voici un passage de la même nature. *Je vous ai écrit ces choses,* dit Saint Jean, 1. Epit. 3. v. 26. *touchant ceux qui vous séduisent. Mais l'onction que vous avez reçue de lui, c'est à dire, du Saint Esprit demeure en vous, & vous n'avez pas besoin qu'on vous enseigne, mais comme la même onction vous enseigne toutes choses, & qu'elle est véritable & non pas mensongère, & comme elle vous a enseigné vous demeurerez en lui.* Qui a-t-il de plus clair que ces paroles? Saint Jean a dessein de mettre des armes entre les mains des fidèles à qui il adresse cette Epître, afin qu'ils se puissent défendre contre des personnes qui les vouloient séduire, & il leur apprend qu'ils n'ont besoin d'aucun témoignage ni d'aucun jugement étranger, pour sçavoir quelles sont les choses qu'ils doivent fuir, & celles qu'ils doivent suivre, que l'onction du S. Esprit

suffit pour cela, parce que cette onction ne les peut pas tromper. Ainsi je dis que l'Esprit qui est accordé aux fidèles, ne consiste pas en une docilité aveugle & sans connoissance, mais que c'est un esprit de discernement, qui leur fait distinguer le vrai d'avec le faux, & les choses divines d'avec les humaines.

VI. Il y a sur ce sujet plusieurs passages dans les Epîtres de Saint Paul dont nous choisirons les plus illustres. Le premier est celui de la 1. Corinth. 2. 14. *L'Homme animal ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu: elles lui sont une folie, & il ne les peut entendre, parce qu'elles se discernent spirituellement. Mais l'homme Spirituel discerne toutes choses.* Or remarquez que dans l'opposition que Saint Paul fait de ces deux hommes, il entend par l'homme spirituel chaque fidèle, & par l'homme animal, les infidèles & incredules: & que d'ailleurs, croire, n'est autre chose, selon Saint Paul, que juger des choses qui sont de l'Esprit de Dieu, c'est à dire sentir & connoître qu'elles sont divines; & les distinguer d'avec celles qui sont humaines, ce que chaque fidèle peut faire. Le second passage est celui du chap. 10. de la même Epître vers. 15. *Je vous parle comme à des personnes intelligentes: jugez vous-mêmes de ce que je dis.* Il est certain qu'il ne s'agissoit pas là des choses de peu d'importance, mais qu'il s'y agissoit au contraire des principaux Articles de la Religion Chrétienne, & principalement des choses qui étoient arrivées aux Israélites dans le desert, pour être des exemples pour nous; de l'espérance que nous devons avoir lors que nous perséverons au milieu des afflictions; de l'horreur que nous devons avoir pour l'Idolatrie; & de notre communion avec Jesus-Christ dans le Sacrement de l'Eucharistie.

Or

Or Saint Paul regarde les Corinthiens comme les Juges de toutes ces choses. Le troisieme passage est celui de la 2. Epit. aux Corinth. 4. 2. *Nous avons entierement rejetté ce que la honte tâche de cacher : ne marchant point avec finesse & n'altérant point la parole de Dieu, mais tâchant d'obtenir l'approbation de la conscience de tous les hommes devant Dieu, par la manifestation de la verité.* Or comment, je vous prie, l'Apôtre tâchoit-il d'avoir l'approbation de la conscience de tous les hommes, par la manifestation de la verité, sinon autant que la verité se recommançoit elle même aux consciences des hommes, & qu'elle faisoit éclater sa divinité aux yeux de ceux à qui Dieu acorderoit son esprit ? Selon ce qu'il dit lui même immédiatement dans la suite : *Si notre Evangile est converti, il est converti à ceux qui périssent, auxquels le Dieu de ce siècle a aveuglé les entendemens, je veux dire, aux incrédules, afin que la lumière de l'Evangile de la gloire de Christ, qui est l'image de Dieu, ne leur resplendit point.* Car Saint Paul veut dire, par l'opposition qu'il vient de faire, que l'Evangile est découvert à ceux à qui il a départi son Saint Esprit, non en ce qu'ils acquiescent seulement au témoignage & au jugement de l'Eglise, mais en ce que la lumière de l'Evangile de la gloire de Jesus-Christ resplendit dans leurs cœurs, en sorte qu'ils sont convaincus d'une maniere immediate, de la verité & de la divinité de l'Evangile. Le quatrieme passage est celui du Chapit. 1. de l'Epit. aux Philippiens vers. 9. 10. *Ce que je demande, c'est que votre charité abonde encore, de plus en plus, avec reconnoissance & toute intelligence. Afin que vous discerniez les choses contraires, pour être purs & sans achopement, jusques à la journée de Christ.* Car

qui ne voit par ces paroles; que l'intelligence des Chrétiens va jusques-là, qu'ils peuvent distinguer le vrai d'avec le faux, & qu'ainsi ils ont un esprit de discernement. Enfin, le cinquième passage est celui qui se lit sur la fin du Chapitre 5. de l'Épître aux Hebreux, où Saint Paul reproche à ceux à qui il écrit, *qu'ils sont devenus lâches pour entendre; car ajoûte-t-il, au lieu que vous devriez être maîtres, vu le temps, vous avez encore besoin qu'on vous enseigne quels sont les rudimens du commencement des paroles de Dieu: & vous êtes devenus tels, que vous avez encore besoin de lait, & non pas de viande ferme. Or quiconque use de lait, ignore encore la parole de Justice, parce qu'il est enfant. Mais la viande solide est pour ceux qui sont déjà hommes faits, c'est à dire, pour ceux qui pour y être habituez, ont les sens exercez à discerner le bien & le mal. Paroles merveilleuses & excellentes, où l'Apôtre tanse les fidèles, de ce qu'ils sont encore enfans; de ce qu'ils ne sont pas hommes faits: & qu'ils n'ont pas les sens exercez, pour discerner le bien & le mal. D'où il s'ensuit que non seulement nous avons le droit & le pouvoir de discerner les veritez Evangeliques, mais que c'est même une de nos obligations.*

LETTRE LXV.

QUÆSTIO QUINTA.

De Autoritate Scripturæ quoad nos.

P A R S A L T E R A.

JAm excutienda veniunt Adversariorum argumenta quibus aut sententiam suam conantur astruere, aut nostram destruere. Primùm igitur ita solent argumentari. Scriptura unum est ex credendis, Ergo credi debet ex voce Ecclesiæ ita docentis & attestantis. Antecedens non probant, sed supponunt tanquam per se evidens. *Scriptura*, inquit Stapletonus Controvers. 5. lib. 9. cap. 3. *est unum ex iis quæ creduntur, vox Ecclesiæ est regula omnium quæ creduntur.* Et Controv. 7. lib. 12. cap. 16. *Scriptura est unum quid ex revelatis à Deo per Ecclesiam, quemadmodum omnia quæ credimus.* Et rursus, *Dico Christum dedisse Pastores & Doctores ad consummationem sanctorum. Ideoque non posse non omnes fideles illis esse subiectos in iis quæ sunt fidei, quorum unum est credere Scripturis.* Consequentiam probant, quia, vox Ecclesiæ docentis vel attestantis sic inducit ad fidem, & conservat in fide ut sit Medium ad credendum planè necessarium, infallibile & divinum. Hinc est quod Evangelium dicitur Testimonium, 2 Thessal. 1. *Fides habita est testimonio nostro apud vos.* Et Act. 20. *Attestabatur Paulus Judæis simul &*

Gracis conversionem ad Deum & fidem. Apostoli verò sæpius vocantur Testes; quoniam sic ex parte Dei immediatè & proximè revelant & confirmant nobis omnem illam veritatem quæ est ad fidem necessaria, ut propterea vox Ecclesiæ sit legitimũ & necessarium Testimonium per quod innotescere Mundo vult Deus, & quod idcirco repudiare nemini liceat. Imò obedientia fidei quæ dicitur in Scripturis nil aliud est quam obedientia Ecclesiæ præstita, *Crediderunt Domino, & Moysi servo ejus*, Exod. 14. *Domine quis credidit auditui nostro*, Rom. 10. Et sapientia fidei non est alia quàm Sapientia Ecclesiæ, *Stultam fecit Deus Sapientiam hujus Mundi*, & quia in Dei Sapientia, non cognovit Mundus per Sapientiam Deum. *Placuit Deo per stultitiam predicationis salvos facere credentes.* Quæ manifestè docent viam ad fidem esse ut audiamus Ecclesiæ Magistros & Pastores, tanquam parvuli discere & obedire parati, non tanquam sapientes de doctrina fidei aut Doctoribus ipsis, vel ingenio, vel ratione, aut præjudicio nostro judicaturi.

II. Vocem Ecclesiæ Medium esse, necessarium, certum, infallibile, & divinum, ac proindè regulam fidei, ita probant. Hoc Medium est ex divina ordinatione, ut patet ex variis Scripturæ locis, non est igitur indifferens. Addè quod sine eo difficulter crederet humana infirmitas; homines enim vel fidei mysteria nunquam didicerunt, vel audientes non capiunt, vel nequiter viventes quæ ex doctrina fidei consequuntur capere non possunt. Porro quandoquidem infirmitati, & ignorantiae humanæ, in iis quæ ad fidem necessariò pertinent, non succurritur nisi per sapientiam Ecclesiæ docentis; debet Ecclesia sic esse sapiens, ut nec falli, nec fallere possit. Deindè voluit Deus
nos

nos docere per Ecclesiam, voluit nos Ecclesiæ obedire, voluit nos juxta hanc vocem sapere, voluit Ecclesiam extrinsecus testificari, & manifestare omnem veritatem, debet igitur Ecclesia esse certa & infallibilis etiam quoad nos, alioqui vel falleret nos Deus, vel certe falleretur in seipso non valens id per Ecclesiam efficere, quod tamen per Ecclesiam efficere decrevit. Medium tandem esse divinum patet ex eo quod Deus immediatè Ecclesiam, ut societatem aliquam supernaturalem instituit, & in ea Pastores, qui quantum ad illud quod ministrant veritatem scilicet revelatam, non per aliquam formam propriam, sed prorsus atque omnino per virtutem principalis agentis agunt, qui ad hoc eos assumpsit ut testes & nuncii essent voluntatis suæ, qualescunque illi tandem in seipsis sint, boni, vel mali, sapientes, vel insipientes, facundi, vel rudes. Quare Christus dicebat Apostolis suis, *Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit.* Et Apostolus ad Thessalonicenses, *Cum accepissetis à nobis verbum auditus Dei, illud non ut verbum hominum, sed sicuti verè est ut Verbum Dei.* Et rursus 1 Thess. 4. *Qui hæc spernit non hominem sed Deum spernit.* Jam ne aliquis dicet hæc Apostolis tantum convenire non eorum successoribus, Apostolus Paulus de universa fidei & doctrinæ ratione differens idem quoque quibuscunque fidei Magistris tribuit. Conscendens enim ab ultimo effectu fidei gradatim usque ad primùm principium fidei, cum dixisset, Rom. 10. *Omnis qui invocaverit nomen Domini salvus erit* qui est fidei effectus ultimus & supremus, addit, *Quomodo autem invocabunt in quem non crediderunt? Aut quomodo credent ei quem non audierunt? Aut quomodo audient sine predicante? Quomodo verò predicabunt nisi mittantur?* Primò

loco tanquam basim & fundamentum ponit missionem legitimam à Deo ipso factam, quæ est radix divinitatis quæ est in voce Ecclesiæ, II. loco prædicationem, III. Auditum, IV. Ex auditu fidem, V. Ex fide invocationem, id est, cultum. Hæc omnia ita sunt inter se connexa ut unum ab altero separari non possit, ut patet ex frequentibus Apostoli interrogationibus. Quemadmodum ergo invocatio non est sine fide præcedente, ita nec fides sine auditu, nec auditus sine prædicatore, nec prædicator sine missione. Ergo non auditur vox Dei sine Ecclesia, & vox Ecclesiæ vox Dei est. Hæc fusius apud Stapletonum Controv. 4. lib. 8.

In hoc sophismate conflando vir vaferrimus Stapletonus Jesuita videtur omnem ingenii vim, omnesque artis sophisticæ nervos intendisse, ideòque in eo tanquam in fortissimo Achille præsidium causæ suæ collocavit. Agedum experiamur quid tandem ei roboris insit. Primum igitur, captio est in Antecedente. Scripturam enim esse unum ex credendis duplici sensu dici potest, vel ut sit unum ex credendis, tanquam principium ex quo cætera credenda pendent, vel ut sit unum ex iis quæ ex principio deducuntur & probantur. Priori sensu Antecedens quidem verum est, sed Adversariis inutile. Non enim indè sequitur Scripturam credi debere ex voce Ecclesiæ ita docentis & attestantis, imò contrarium sequitur, Scripturam nempe credi debere ex characteribus propriis divinitatis suæ, ita siquidem credi debet principium. Posteriori sensu Antecedens falsum est, & id ipsum est quod controvertitur, quare vitiosum est argumentum eo quod sumat pro fundamento quod maximè est in quæstione, quodque non supponendum erat, sed probandum.

II. Pari

II. Pari modo possumus & nos argumentari, Ecclesia est unum ex credendis, Ergo credi debet ex Scriptura ita docente & attestante. In forma nihil mutatum. Supponi potest Antecedens tanquam evidens per se, non minus quàm alterum illud, & consequentiâ probari, quia Testimonium Scripturæ est medium ad credendum planè necessarium, infallibile & divinum. Quid ad id responderent Adversarii? Haud dubiè adhibita distinctione Ecclesiam concederent unum esse ex credendis, sed tanquam principium ex quo cætera credenda, esse unum ex iis quæ ex principio deducuntur & probantur, vehementer negarent, & de vitio argumenti quererentur in quo supponeretur pro fundamento quod præcipuè versatur in quæstione. Patiantur igitur æquo animo id ipsum à nobis fieri, potiori jure, tum quia inter Articulos fidei Ecclesia ponitur in Symbolo, Scriptura non item; tum quia Scripturam esse principium & regulam fidei, à nemine Christianorum ad hæc usque tempora negatum fuit, quod de Ecclesia dici nequit.

III. In probatione consequentiæ peccatur æquivocatione, in voce *Ecclesia attestantis*. Nimirum quod solis Apostolis competit ut fuerint Testes propriè dicti, ad id muneris à Deo delecti tribuunt etiam Pastoribus ordinariis quibus deinceps Evangelii prædicatio commissa est. Sanè Apostoli non tantum fuerunt Evangelii præcones, sed Testes propriè ratione personæ ipsius Domini nostri Jesu Christi cujus sapientiam audierunt, & miracula propriis oculis contuiti sunt, & ut ea quæ viderant & audiverant populis testificarentur divinitus vocati sunt. Nec tantum ad id muneris Deus vocavit eos, sed & summam eis conciliavit auctoritatem tum apud homines

fui ævi, tum apud posteros cujuscunque tandem seculi, miraculis & prodigiis quæ patrabant ipsi, variis perpeſſionibus quas invicto pertulerunt animo propter Evangelium, admirabili ſanctitate, pietate, juſtitia, charitate, omnibuſque virtutibus, quibus tota eorum vita & adminiſtratio præfulſit, aliisq; argumentis pondere & numero talibus, ut non niſi cum ſumma vecordia fidem poſſis denegare. Verùm totum hoc quale quantumque fuit, adeo fuit Apoſtoliſ proprium, ut Paſtoribus & Doctõribus ordinariis, quibus deinde Evangelium commiſſum eſt, nullatenus fuerit communicatum, qui propterea Teſtes proprie dici non poſſunt. Imò nunquam Teſtes in Scriptura vocantur, quamvis eo nomine improprie poſſint inſigniri, in quantum Doctõr omnis, teſtis aliquo ſenſu dicitur ratione ejus quod affirmat & docet, ſibi que ex peritia conciliat auctoritatem. Scriptura tamen Paſtores & Doctõres Teſtes appellare noluit, ne ſibi, quod Apoſtoli� proprium fuit, arrogarent. Quare quod Adverſarii dicunt Eccleſiæ vocem eſſe legitimum & neceſſarium Teſtimonium per quod innotefcere Mundo vult Deus, & quod idcirco repudiare nemini liceat, id verum eſt de voce Apoſtolorum, & Evangeliſtarum, qui proprie Teſtes ſunt, quibuſque Deus divinam prorsus conciliavit auctoritatem, non verò de Paſtoribus ordinariis qui neque proprie Teſtes, neque ad Teſtium munus divinitus vocati, quibuſque Deus auctoritatem Apoſtolicam nec in ſe, nec quoad nos ullo pacto communicavit. Hinc eſt quod Deus vocem Apoſtolorum voluit eſſe vocem perpetuam in Eccleſia, *Docete*, inquit ad eos Chriſtus Matt. 28. *omnes gentes, baptizantes eos in nomine Patris, filii, & Spiritus Sancti, docentes eos ſervare omnia que*

que mandavi vobis, & ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem seculi. Et Luc. 22. Sedebitis super thronos judicantes duodecim tribus Israël. Quod ut fieret voluit Deus idipsum quod viva voce prædicaverant & testificati fuerant in Scripturam redigi, ut inde peteretur usque ad consummationem seculi testimonium eorum.

IV. Æquivocatione rursus laborat id quod Adversarii asserunt, vocem Ecclesiæ, id est, Pastorum cujusvis sæculi esse Medium certum, necessarium, infallibile, & divinum. Nam Medium dupliciter sumitur, vel pro Medio communicationis, vel pro Medio Argumentationis. Medium communicationis est illud omne quo mediante deferuntur ad nos objecta fidei, ut in rebus humanis nuncius, vel præco, vel scriptor Historicus Medium est communicationis, in scientiis Philosophicis, Doctor aut Professor. Medium argumentationis illud est ex quo fidei conclusio, vim obtinet, & propter quod objectis fidei præbemus assensum. Priori sensu Pastores Medium esse nemo est qui neget, sunt enim fidei præcones, & Doctores quibus Deus utitur *ad congregationem sanctorum*, ut loquitur Apostolus Eph. 4. Imò Medium esse argumentationis probabile & inductivum ad fidem humanam facile concedimus. At Medium esse argumentationis ad fidem divinam ingenerandam, hoc est quod negamus, & idipsum quod in quæstione est inter nos & Adversarios.

V. Necessarium item variè dicitur, vel enim significat id quo mediante fides necessariò habetur, & hoc sensu coincidit cum Infallibili, vel significat id sine quo vera fides non potest haberi, quemadmodum alæ sunt necessariae ad volandum

dum, pedes ad incedendum, vel significat id quod ab autoritate suprema institutum est, adeò ut à nemine rejici, aut sperni possit sine piaculo, quamvis si deficiat alia suppetunt media. Hoc postremo sensu concedimus Ecclesiam, id est, Pastores ordinarios, Medium esse fidei communicativum institutum à Deo, quod à nemine rejici aut sperni debeat, ac per hoc necessarium. At esse necessarium primò, aut secundo sensu, hoc est vel Infallibile vel unicum, quo mediante fides necessariò habeatur, & quo deficiente non possit haberi, negamus tanquam falsissimum. Fieri enim potest, & reapse contigit aliquoties, ut Pastores ordinarii deficiant à vera fide, & ab officio & institutione sua degenerent; quo casu habet Deus alia Media quibus conservetur, restitatur, & propagetur vera fides, quod variis exemplis probari potest, & alias probavimus.

VI. Tandem Medium divinum ambiguè dicitur, vel pro eo quod ex omni parte divinum est, vel pro eo quod partim divinum, partim verò humanum est, divinum puta ratione institutionis, humanum ratione usus & executionis, quemadmodum parentum autoritas in educandis liberis, quæ medium est ad pietatem ingenerandam, à Deo institutum, sed in executione humanum, & humanis infirmitatibus obnoxium. Hujus generis Medium ad fidem sunt Pastores: Ministerium enim, eorum à Deo quidem institutum est, sed personarum elationes ad munus, earumque functiones humanæ sunt, ut constat experientia.

Hinc patet quàm nugatoria sit Infallibilitatis probatio, ex eo desumpta quod non aliter succurritur infirmitati & ignorantiae humanæ, in iis quæ ad fidem necessariò pertinent, quàm per sapien-

pientiam Ecclesiæ docentis. Hoc enim falsum est
 & idipsum quod in hac controversia versatur in
 quæstione. Succurritur siquidem per Scripturam
 ipsam quam Deus immediatè omnibus fidelibus
 largitus est, nec si ab officio suo devient Pasto-
 res, ideo perit omnis conservandæ & propagan-
 dæ fidei ratio, manente Scriptura quæ fons est
 & thesaurus Christianæ sapientiæ, juxta illud
 Pauli, *Tota Scriptura divinitus est inspirata, & u-*
tilis ad doctrinam, ad redargutionem, ad correctio-
nem, ad disciplinam in justitia, ut perfectus sit ho-
mo Dei, ad bonum opus omne, perfecte instructus.
 Nec plus virium est in altero illo Argumento
 quo concludunt Pastorum Infallibilitatem, ex eo
 quod Deus voluit nos docere per Ecclesiam, nos
 Ecclesiæ obedire, nos juxta ejus vocem sapere,
 alioquin iniquiunt vel falleret nos Deus, vel fal-
 leretur in seipso, non valens id per Ecclesiam
 efficere quod tamen per Ecclesiam efficere de-
 crevit. Respondeo, Deum voluisse nos docere
 per Ecclesiam, hoc est præcepisse Pastoribus ut
 nos doceant, sed juxta Scripturarum regulam, vo-
 luisse nos obedire Ecclesiæ, hoc est Pastoribus,
 sed docentibus ex Scriptura non aliter, voluisse
 nos sapere juxta eorum vocem, sed in quantum
 vox eorum voci Scripturæ conformatur. Si au-
 tem aliter contingat voluit nos Scripturæ adhæ-
 rere, ac per ejus vocem sapere, etiam postha-
 bitis Pastoribus à regula communi deficientibus.
 Atque ita nec fallit nos, nec fallitur in seipso,
 quia valens est id per Scripturam efficere quod
 per Scripturam efficere decrevit. Quantum verò
 ad id quod asserit Stapletonus, Pastores in ad-
 ministratione doctrinæ agere non per aliquam
 formam propriam, sed prorsus atque omnino per
 virtutem principalis agentis, id est Dei, falsissimum
 est

est de Pastoribus ordinariis, verissimum de Apostolis. Ideo Apostoli Infallibillatis Privilegia gaudebant, Pastores ordinarii minimè, alioquin ex Stapletoni principio sequeretur Pastores omnes distributivè esse infallibiles, quemadmodum Apostoli, quod tam absurdum est ut Adversariorum nemo huc usque ausus sit asserere. Verùm de Infallibilitate plura suo loco dicemus.

VII. Ex his omnibus jam clarè constat sophistice concludi à Stapletono, obedientiam fidei, quæ dicitur in Scripturis, nihil aliud esse quàm obedientiam Ecclesiæ præstitam, juxta illud, *Crediderunt Deo & Mosi*, & aliud, *Domine quis credidit auditui nostro*. Nam quod dicitur in priori loco de Mose, & in posteriori de Apostolis, malè & præter Scripturæ mentem trahitur ad Pastores cujusvis seculi, non minus quàm illud, *placuit Spiritui Sancto & nobis*, Actor. 15. & alia quædam. Moses & Apostoli immediatè à Deo inspirati, & infallibiliter ducti, nihil in Ministerio suo habuerunt quod non fuerit divinum. Unio igitur & eodem actu credebatur voci eorum & Deo, quia vox eorum vox Dei erat, ideo Paulus 1. Thess. 2. dicebat ad Thessalonicenses *ipso accepisse predicationem suam non ut verbum hominum, sed sicuti verè erat ut Verbum Dei*. De Pastoribus ordinariis res aliter habet, non sunt immediatè inspirati, ac proinde vox eorum distinguenda est à voce Dei, donec appareat ipsos ex Regula divina, id est, ex Scriptura loqui, nec credi eis debet nisi in quantum conformes sunt Scripturæ, ubi tota continetur revelatio. Idem dicendum de sapientia fidei, quæ quidem unum & idem erat cum prædicatione Apostolorum, ac, per consequens, cum Scriptura, quæ nihil aliud est quàm Apostolorum prædicatio litteris consignata,

ta, non tamen subito unum & idem cum sapientia Pastorum, qui possunt aliquoties à recto tramite declinare, & sapientiam humanam pro divina venditare. Tum igitur tantum dici potest sapientia eorum esse sapientia fidei, quando, comparatione facta cum Scriptura, conformitas seu identitas apparet. Idem dicendum de locis illis, *Qui vos audit me audit, qui vos spernit, me spernit, Qui hæc spernit non hominem, sed Deum spernit*, & si quæ alia similia quæ de Apostolis dicta, ad Pastores ordinarios perperam applicantur. Ejusdem generis est locus à Stapletono adductus ex Romanor. 10. *Quomodo invocabunt in quem non crediderunt? Aut quomodo credent ei quem non audiverunt? Aut quomodo audient sine predicante? Quomodo autem predicabunt nisi mittantur?* Agnosco nemum necessarium & indivulsum ex ordinatione divina inter ultimum fidei effectum, qui est invocatio, & primum fidei principium quod est à Deo ipso missio. Verùm dico hic agi de Apostolorum missione, ac de eorundem prædicatione ad Gentes, sine qua Gentes credere non poterant, nec per consequens invocare, atque ita in cassum forent hæc generalia dicta, *Quicumque credet in eum non confundetur, & quicumque invocabit nomen Domini salvabitur*, quæ tam ad Gentes quàm ad Judæos pertinent. Vult igitur Apostolus probare prædicationem suam ad Gentes ex missione & mandato Dei esse, quia ad Gentes pertinent promissiones salutis mediante invocatione. At inquit invocare non possunt nisi credant, credere non possunt nisi prædicetur eis Evangelium, prædicari eis Evangelium non potest quin Deus ad eos mittat prædicatores. Ergo, conscendendo ab ultimo ad primum, prædicatio nostra ad Gentes
non

non facta est præter missionem & intentionem Dei. Rectè igitur ex hoc loco concludas prædicationem Apostolicam ad Gentes fuisse Medium necessarium ad fidem, prædicationem pastorum cujusvis seculi non item. Quare ? Quia prædicationis Apostolorum ex immediata Dei missione perpetua est usque ad consummationem seculi, Scripturæ nimirum consignata, & auditui omnium exposita. Tale Medium simpliciter necessarium fuit ex mente Apostoli. At id ipsum tribuere prædicationi Pastorum cujusvis seculi, non tantum extra mentem ejus est, sed contra. Vult enim primam Apostolorum Prædicationem ita perpetuam esse fidei regulam in Ecclesia ut si quis præter eam Evangelisaverit, Anathema sit, Gal 1.

II. Ita argumentantur, Necessarium est ut Ecclesiæ autoritas & Judicium Scripturarum Canonem fidelibus consignet. Ergo Scripturarum autoritas, quoad nos, ab Ecclesiæ Judicio pendet. Antecedens probant variis argumentis. Scripturarum Canonem certum & indubitatum habere, maximè Religioni & fidei interest, at hoc aliunde exploratum habere quàm ab Ecclesiæ autoritate non possumus. Primum quia major aut certior autoritas quæ omnem à conscientis dubitationem removeat, nulla est. Deus enim per Ecclesiam nos docet, nec sine Ecclesia docere disponit. Deo autem docente nihil certius. Rursum quæcunque alia media tentaveris ad Ecclesiam recurrendum est. Nam sive ex stilo & phrasi vel Apostolica vel Prophetica Judicium sumpseris, sive ex analogia & regula fidei, sive alia aliqua ex causa, in his omnibus sola Ecclesia certissimè Judex est. Illa enim sola novit optimè vocem Sponsi sui, & phrasim loquendi ejus. Illa sola de regula fidei judicat certissimè, ut quæ
illam

illam nobis tradit. Deinde Scriptura per Scripturam probari non potest, nec in toto nec in illis partibus quæ posterius scriptæ sunt. Nam quamvis dubitans de una parte Scripturæ prius scripta & tradita, posset fortasse ex aliis partibus posterius scriptis quas admittit convinci, sicuti qui negaret legem & Prophetas, sed Novum Testamentum reciperet convinci posset ex Novo Testamento legem à Deo profectam esse, & Prophetas divinos fuisse, quod facit diligenter & copiosè Augustinus in libris contra Faustum, & contra Adversarium legis & Prophetarum, tamen nec in iis quæ posterius scripta sunt idem præstari potest, neganti enim, verbi causa, Epistolas Pauli, ex Evangeliiis, vel ex toto Veteri Testamento nullomodo probari posset illas esse Canonicas. Neque id fieri potest in tota ipsa Scriptura, probatio enim omnis à notioribus procedit. Neganti ergo simpliciter aut nescienti omnino totam Scripturam, ex Scriptura nihil probatur. Utrobique tamen Ecclesiæ autoritas succurrit, quæ tum dubitanti de una parte facile persuadet, ut qua ratione cæteras admisit nimirum propter auctoritatem Ecclesiæ, eadem quoque ratione, & illam partem admittere non dubitet, tum etiam totam Scripturam vel neganti vel nescienti sua quoque auctoritate persuadet, ut qua ratione fidem Christi accepit, nimirum ex Prædicatione Ecclesiæ, eadem quoque ratione & Scripturis credat quas commendat Ecclesia. Jam verò sicuti nec una pars semper ex altera, nec tota aliquando in se, ita nulla pars Scripturæ seipsam probare potest, quod sit Verbum Dei. Non est enim scriptus aliquis Liber sacer immediata Dei vox, sed est Verbum Dei, & unum ex his quæ à Deo pronuntiata creduntur. Itaque autorem

habet Deum sicut reliqua omnia quæ creduntur. Tamen non ex seipso sed aliunde, nempe per Ecclesiæ vocem, ut cætera, constare nobis debet. Est enim fidei, ut cætera, superat captum nostrum, ut cætera, per immediatas revelationes non debet accipi magis quàm cætera, rationibus & argumentis investigari non potest magis quàm cætera, debet ergo per Ecclesiam cognosci, ut cætera. Ita Stapletonus Controvers. 5. lib. 9. cap. 4.

Sed non difficile est ad hæc omnia respondere. I. Gratis supponit adversarius Ecclesiam, hoc est Pastores hodiernos, auctoritatem aliquam habere apud fideles antecederet ad Scripturam & independentem à Scriptura. Hoc est enim quod negamus, & revera qualemcumque habeat Ecclesia auctoritatem, eam omnem habet consequenter, ut ita loquar, & dependentem à Scriptura, tum in se tum quoad nos. In se, quia omnis ejus dignitas in eo sita est quod verbo divino famuletur. Verbum Dei igitur causa est propria & per se, imo unica causa dignitatis Ecclesiæ, qua posita ponitur, quaque sublata tollitur. Quoad nos, quia non aliam ob causam honorem exhibemus Ecclesiæ nisi propter reverentiam verbo divino debitam. Verbum autem Dei Scriptura est. A Scriptura igitur pendet omnis auctoritas Ecclesiæ. Quod ut facilius percipiatur sciendum est Ecclesiam habere triplicem auctoritatem, rerum, personarum, & muneris. Auctoritas rerum est à documentis ipsis seu doctrinis Ecclesiæ, quæ vi sua obligant conscientiam. Auctoritas personarum ea est quam conciliat fama peritiæ, auctoritas muneris sita est in eo quod peculiariter Pastores Ministri Dei sunt, ad id electi ut doceant populum. Atqui quancumque sumas ea à & in Scriptura

ptura fundatur, & à Scriptura trahit originem; & si à Scriptura secludatur nulla est. Autoritas rerum à Scriptura est quia vis omnis obligatoria conscientiae à revelatione divina est, revelatio autem divina nulla nisi in Scriptura. Idem dicendum de autoritate quam conciliat peritia, non enim hic agitur de peritia alia quàm rerum divinarum. Idem de autoritate muneris, munus enim Pastorum est pascere & docere populum ex Scriptura tanquam ex regula præscripta. Frustra igitur est Stapletonus, qui vult autoritatem Scripturæ quoad nos pendere ab autoritate Ecclesiæ cum contra nulla possit esse quoad nos Ecclesiæ autoritas nisi supposita Scriptura. Quare quando dicit autoritate Ecclesiæ nullam majorem aut certiores esse, quia Deus per Ecclesiam nos docet, Deo autem docente nihil certius, sophisma est. Nam Deus quidem per Ecclesiam nos docet, at non immediatè, neque per viam inspirationis sed mediante Scriptura, & per viam causæ secundæ cui multæ adhærent infirmitates. Unde fit ut autoritas Dei docentis per Scripturam major est & certior, quia tunc immediatè nos docet, & absque erroris periculo, quando verò nos docet per Ecclesiam minuitur autoritas & dubia fit, propter mixtionem infirmitatis humanæ.

II. Quod dicit Stapletonus etiam tentatis aliis mediis recurrendum esse ad Ecclesiam, tum quia illa sola novit optimè vocem sponsi sui, tum quia sola de regula fidei judicat certissimè, ut quæ illam nobis tradit aliquid coloris habet, reapse nullius est momenti. Nam neque id verum est Ecclesiam, id est, Pastores solos optimè nosse vocem sponsi, id est, Jesu Christi, dicente Christo oves suas nosse vocem suam, & audire, &

sequi cum, & non nosse vocem alienorum, ut supra notavimus. Nempè duplex est cognoscendi vocem Christi ratio, altera ex methodo scientifica, studio & arte comparata, quam methodum sequuntur ii qui Critici vocantur, altera ex sensu ipsiusmet conscientiæ, quemadmodum duplex est ratio internoscendi cibos, altera ex artis culinariæ methodo, altera ex gustu ipso. Neque diffitemur Pastores melius callere methodum illam scientificam, utpote peritiores & magis exercitatos in arte critica, quanquam nihil impedit quominus ex laïcis, ut loquuntur, sint qui optimè artis illius præcepta norint, imò sæpè melius Pastoribus. Ut ut sit certè posterior ratio omnibus fidelibus communis est, *si quis*, inquit Christus, *velit facere voluntatem Patris, is cognoscat de doctrina*. Atqui posterior hæc ratio optima est & certissima, priori haud dubiè melior ac certior. Divinitas enim doctrinæ cujusdam vel libri magis refertur ad cor quàm ad animum, quocirca meliùs & certiùs dijudicatur sensu conscientiæ quàm mentis *intellectu*. Neque iterum etiam si concedamus aliquo sensu pastores melius nosse libros Canonicos ex arte scilicet critica, sequitur quod fides nostra hoc respectu debeat niti autoritate eorum, potius quam characteribus divinitatis ipsorum librorum. Recurrendum esse ad Ecclesiam æquivocè & sophisticè dictum est ab Adversario, recurrendum enim ad pastores, ut lucem suam nobis scernerent in tanto negotio, tanquam Doctores peritiores & duces viæ qui præmonstrent nobis quà eundum, non negamus, recurrendum ad eos tanquam ad summos Judices, ut simpliciter, & cæco quodam obsequio autoritati eorum acquiescamus, hoc est quod inficiamur. Possunt sanè pastores, in inve-

stigan-

figanda veritate invare nos, laborem nostrum allevare, & minuere, compendiosas indicare vias, aperire quod clausum erat, aliaque hujusmodi, quæ præstare solent Doctores, & Pædagogi, eoque fine constituti sunt à Deo, rem verò dirimere mera autoritate non possunt, quia homines sunt, non Deus.

III. Nec minus Sophistam se præbet Stapletonus, cum ait Scripturam non posse per Scripturam probari, nec in toto, hoc est si quis totam Scripturam aut negaret aut nesciret, nec in illis partibus quæ posterius scriptæ sunt, hoc est, si quis recipiendo, verbi gratia, vetus Testamentum & Evangelium Matthæi, negaret Epistolas Pauli aut Petri. Nam Scripturam per Scripturam probari dupliciter dici potest, vel quod Scriptura sibiipsi Testimonium præbeat, dicatque esse divinam, vel quod Scripturæ multa insint divinitatis signa & argumenta quibus se divinam asserat, quemadmodum dupliciter intelligi potest quod vir aliquis se sapientem probet, vel quia ore & voce affirmat se sapientem esse, vel quia factis & operibus sapientiam suam prodit tanquam signis & argumentis efficacibus. Atqui facemur invalidam quidem esse probationem divinitatis Scripturæ apud hominem infidelem, si desumatur ex variis Scripturæ ipsius locis, ubi se divinitus inspiratam prædicat, validissimam tamen esse si desumatur ex signis seu characteribus divinitatis Scripturæ ipsi insitis. Quæ enim melius aut certius probari potest natura seu qualitas cujusdam rei, quàm signis aut characteribus ejus?

IV. Quod addit Stapletonus dubitanti vel de tota Scriptura, vel de aliqua parte succurri per autoritatem Ecclesiæ falsum est. Nam neque Ecclesia habet ullam autoritatem saltem quæ sit

alicujus ponderis , nisi dependenter à Scriptura, ut supra diximus, neque Ecclesiæ autoritas qualiscunque & undecunque tandem sit, ea est quæ possit fidem certam, divinam & indubitatam, qualem de Scriptura habere oportet, ingenerare, falsum itaque est quod ait dubitanti de una parte facile persuaderi ut qua ratione cæteras admisit, nimirum propter autoritatem Ecclesiæ, eadem quoque ratione & illam admittat. Nam ne minima quidem pars Scripturæ ritè & legitimè admittitur propter autoritatem Ecclesiæ. Falsum quod ait neganti vel nescienti totam Scripturam persuaderi, ut qua ratione fidem Christi accepit, nimirum ex prædicatione Ecclesiæ, eadem quoque ratione & Scripturis credat quas commendat Ecclesia. Nullus enim fidei articulus recipitur propter autoritatem Ecclesiæ. Est quidem Ecclesiæ prædicatio medium fidei, id est, objectorum fidei, communicativum, medium argumentativum minimè.

V. Tandem quod dicit libros sacros non esse immediatam Dei vocem, sed tantum Verbum Dei & unum ex his quæ à Deo pronuntiata creduntur, quodque ut cætera constare nobis debet per Ecclesiæ vocem ambiguum est & sophisticum, verum enim est non esse immediatam Dei vocem, si intelligas prolatam à Deo ipso immediatè nullo adhibito instrumento, quandoquidem adhibuit Prophetas & Apostolos, si verò intelligas Prophetas & Apostolos non fuisse mera instrumenta passiva, mota per omnimodam inspirationem, sed fuisse instrumenta agentia per virtutem sibi propriam, quemadmodum aliæ causæ secundæ, falsum est. Fuerunt simpliciter amanuenses Spiritus Sancti, qui in toto hoc negotio nihil aliud de suo præstiterunt præter meram grammatain

tū exarationem, ducente interim Spiritu Sancto cætera à Spiritu Sancto dictante immediatè sunt. Neque verum est id nobis constare debere per Ecclesiæ vocem, si perconstare intelligat probari autoritate Ecclesiæ, id siquidem nobis constat ex divinitatis characteribus libris ipsis inlitis, ut sæpius dictum est, quamvis ex officio Ecclesia id nobis declarare seu indicare debeat. Ambiguum iterum est quod dicit res fidei superare captum nostrum. Superant quidem captum hominis in statu naturæ corruptæ juxta illud, *Animalis homo non capit ea quæ sunt Spiritus Dei*, imò superant captum nostrum post illuminationem Spiritus, in quantum penitus à nobis non possunt comprehendi; sed non superant captum hominis illuminati à Spiritu Sancto, in quantum veritas & divinitas eorum certissimè dignoscitur.

III. Argumentum tale est. Innumeri ferè libri jam ab initio Religionis Christianæ editi sunt, vel sub Apostolorum eorumque discipulorum nomine, vel sub nominibus aliis, & pro sacris divinisque obtruli, qui revera supposititii, & Apocryphi erant. Imò pro sacris & Canonicis Scripturis à plerisque habiti sunt, qui ab aliis rejiciebantur: Hæretici verò plures tales libros spurios sibi confinxerunt, multasque veri Canonis partes repudiarunt. In tanta igitur opinionum varietate, qua vel incerta & Apocrypha pro Canonicis recipiuntur, vel adulterina pro veris ab hæreticis confinguntur, vel partes Scripturæ rejiciuntur, maximè necessaria est Ecclesiæ autoritas, quæ fideles certò, & indubitanter doceat quid dubium, & Apocryphum censendum sit, quid ab hæreticis confictum, quid denique contra hæreticos pro Canonica Scriptura tenendum. Respondeo, curam & diligentiam pastorum, tum in agnoscen-

dis libris verè Canonicis, tum in rejiciendis Apocryphis magni semper fuisse momenti erga fideles non diffitemur; Pastores enim duces sunt viæ, qui præmonstrant nobis quâ eundum, ut jam diximus. Duo tamen negamus, unum, Judicium & Decretum Ecclesiæ publicum ad id esse absolute necessarium, quod patet ex eo quod ante Concilium Laodicenum habitum Anno 364, nullum tale extiterit Decretum, & tamen sua apud fideles constitit Scripturæ autoritas, Alterum tale Judicium Pastorum, seu in Concilio seu extra Concilium, vim habere ex mera autoritate. Nam vel quod statuunt nititur ratione & prudentia, vel non, si primum, sunt characteres quidam & notæ quibus tanquam argumentis certis & indubiis internoscuntur libri Canonici & ab Apocryphis discernuntur, quos characteres quamvis deprehendere per se non facile sit, & cuius obivium, deprehensos tamen ab aliis & in medium adductos, facile est agnoscere. Acquiescunt igitur fideles iudicio Pastorum, non simpliciter ob autoritatem, sed propter characteres ipsos divinitatis in quibus Judicium fundatum est, quod est quæstionis *χειρόμενον*. Si verò quod statuunt nulla nititur ratione aut prudentia, si ex nulla prævia disquisitione, ex nulla rei ipsius certa cognitione rem dirimunt temerariò statuunt, cæcoque ducuntur impetu, de quibus jure dicas quod Christus de Pharisæis, *Ceci sunt, duces cæcorum, ambo in foveam cadent*. Nec aliquid te juvabit si dixeris id facere pro autoritate sua; nam nulla alia ratione duci quam propria autoritate, agere est ex mero beneplacito, imò agere est temerario & cæco impetu, Reges enim ex beneplacito agunt respectu subditorum, quibus non tenentur rationem reddere imperii, non tamen agunt

agunt ex beneplacito respectu sui ipsius, sed consilio & prudentia ducuntur. Si dixeris idem esse de Ecclesia in consignando Canone, nempe habere quidem illam facti sui rationes apud se, non tamen teneri eas communicare cum populo, sed satius esse agere apud illum autoritate, respondebo quod jam sæpius inculcatum est, neque auctoritatem Ecclesiæ tantam esse ut ad fidem divinam ingenerandam valeat, neque propriè ullam esse nisi dependenter à Scriptura, neque fidem, ejus esse naturæ ut possit imperari ex mero beneplacito, ut imperantur actus societatis à Rege seu Magistratu.

IV. Instant adversarii. Quotusquisque ex populo, inquit, capax est hujus exactæ disquisitionis, qua discernuntur veri libri Canonici à supposititiis? Hoccine negotium committetur rusticis, ancillis, sartoribus, & tonsoribus? Ergo necesse est ut homines hujusmodi definitionibus Ecclesiæ, hac saltem in parte, acquiescant propter auctoritatem. Resp. Per paucos esse in numero fidelium quibus Deus Spiritum suum largitus est, adeo exili ingenio, ut nequeant characteres quibus constat hoc discrimen, si à Pastoribus, eo quo decet modo, proponantur proprio judicio percipere. Aliud enim est characteres ex seipso deprehendere, aliud à Pastoribus deprehenso capere. Illud quidem fateor, non est cuivis facile, hoc simplicium & imperitorum captum non superat. Sed esto, hujus negotii capax non sit tota imperitorum turba, dico Scripturam Canonicam à non Canonica discerni dupliciter, vel ratione materiæ, vel ratione formæ, ratione materiæ Scriptura Canonica discernitur quando res quæ in Scriptura continentur habentur pro divinis, & ab aliis segregantur, ratione verò formæ quando,

clesiæ. Neque te expedias etiamsi recurreris ad articulos fundamentales ex sensu conscientiæ notos & saluti simpliciorum sufficientes, tum quia articuli ipsi fundamentales supponunt res aliquas de facto, ut vitam, mortem, resurrectionem Jesu Christi, ascensionemque ejus in Cælos, quorum veritas ex sensu conscientiæ discerni nequit, sed historicè debet sciri, tum quia quamvis hæc quæstiones ad simplices non pertinerent, pertinerent tamen ad provectiores quorum fides resolveretur ad auctoritatem Ecclesiæ, quandoquidem aliter certò quæstiones hujusmodi dirimi non possunt.

Sed hæc facili negotio dissolvuntur. Dico enim I. In objecto fidei multa supponi quæ non sunt revelationis, sed vel sensus, vel rectæ rationis, vel testimonii humani, quæ modò sint certa in se non tantum non impediunt certitudinem fidei, sed potius ei subserviunt, & præstruuntur vice fundamenti. Exempli gratia. Deum providentia sua regere & administrare quæcunque accidunt in Mundo, objectum est fidei, cui supponuntur plura quæ sensu tantum vel ratione percipiuntur, nempe Mundum existere, & in Mundo genus humanum, & in genere humano pleraque contingere quotidie. Sed & in Articulo Ecclesiæ eadem difficultas locum habet, homines enim quosdam esse qui societatem Christianam inter se colunt, societatem talem jam fuisse à multis seculis, Concilia fuisse celebrata, libros quibus Conciliorum decreta continentur non spurios esse aut adulteratos, imò testimonium Ecclesiæ hodiernæ revera esse illius, & pleraque alia hujusmodi sunt, quæ sciri necessario debent antequam apud nos testimonium Ecclesiæ auctoritatem obtineat, nec aliter sciri possunt nisi aut sensu aut ratione.

Hæc

Hæc tamen quia aliunde certissimè cognoscuntur non impediunt certitudinem testimonii Ecclesiæ ex Adversariorum sententia. Idem igitur dicendum de testimonio Scripturæ, quamvis fateamur multa esse quæ sciri debeant antequam habeat Scriptura auctoritatem quoad nos, hoc tamen nihil officit auctoritati ejus quoniam aliunde sciri possunt certissimè.

At inquires, hæc aliunde sciri non possunt nisi ex testimonio Ecclesiæ, Ergo auctoritas Scripturæ à testimonio Ecclesiæ pendet. Resp. I. Falsum esse hæc aliunde sciri non posse nisi ex testimonio Ecclesiæ, ut patebit percurrenti articulos omnes qui in objectione continentur. Prophetas & Apostolos, aliquando fuisse constat ex Scriptura ipsa, cui etiam antequam pro divina habeatur debetur saltem fides historica, abundè enim ei insunt characteres libri *αἱμας* præ omnibus aliis libris quibus fides historica non denegatur. Constat consensu & testimonio ipsorummet hostium Scripturæ & Ecclesiæ. Non enim diffitentur Ethnici Prophetas & Apostolos fuisse, hoc est extitisse Mosem, Paulum, aliosque qui se Prophetas & Apostolos profitebantur, quamvis negent revera eos fuisse à Deo missos. Constat monumentis certissimis quæ tum pondere tum numero adeò fortiter pugnant, ut nisi pudor penitus absit, contumaciam omnem frangere valeant. Libros qui Prophetarum & Apostolorum nomina præ se ferunt revera eorum esse probatur itidem tum ex Scriptura ipsa, cui ut diximus debetur fides historica, tum ex hostium Ecclesiæ confessione perpetua, quamvis ad auctoritatem divinam Scripturæ conciliandam parum intersit nosse hunc aut illum librum esse hujus aut illius auctoris, modò constet esse auctoris *θεοπνευστῶν*. Libros ad nos usque

usque integros & intactos pervenisse, satis superque probatur variis argumentis, etiam seposito Ecclesiæ testimonio, ut patet, ex iis quæ diximus de perfectione Scripturæ. Versiones vernaculas ritè & bona fide factas esse, demonstratur non ex testimonio Ecclesiæ sed ex Doctorum & peritorum consensu, sive ii sint de Ecclesia sive non. Tandem Jesum hominem aliquando fuisse quamvis taceret Ecclesia prædicarent Judæi, prædicarent Ethnici, prædicarent Muhammedani, prædicarent infinita propemodum monumenta. Falsum est igitur hæc non aliunde sciri posse nisi ex testimonio Ecclesiæ. Resp. II. Testimonium Ecclesiæ dupliciter intelligi posse, vel materialiter vel formaliter Testimonium materialiter sumptum consideratur ut res quædam ex qua deducitur consequentia, non ut autoritas quæ vi sua impellat ad fidem. Testimonium formaliter sumptum contra consideratur non ut res ex qua deducitur consequentia sed ut autoritas. Testimonium materialiter est quando, quod quis dicit habetur pro vero, non quod fides simpliciter adhibeatur dicenti, sed quod ex tali, & tali circumstantia ratiocinando colligimus rem quam dicit non posse non esse veram. Testimonium formaliter est quando simpliciter fidem adhibemus dicenti. Istud facit argumentum quod vocant inartificiale. Illud facit argumentum artificiale. Exemplis rem illustremus. Testimonium Apostolorum de resurrectione Christi, testimonium fuit formaliter, fides enim simpliciter debebatur dicentibus ex autoritate quam ipsis omnia conciliabant. Testimonium Muhammedanorum dicentium Muhammedem aliquando extitisse, Testimonium est materialiter, non enim ipsis fidem simpliciter adhibemus, nec est aliquid quod ipsis

conciliet autoritatem, multa vero adimunt, sed ex tali & tali circumstantia ratiocinando concludimus rem quam dicunt veram esse, impossibile siquidem est, saltem moraliter tot populos, in aliis maximè inter se dissentientes, & genere diversos, Muhammedis dogmata sequi, quin Muhammedes aliquando extiterit. His ita positis, Dico ex Testimonio Ecclesiæ certò sciri Prophetas & Apostolos aliquando fuisse, cæteraque quæ in objectione continentur, sed ex Testimonio Ecclesiæ materialiter sumpto, non verò formaliter; nihil est enim quod autoritatem tantam Ecclesiæ conciliet; ut simpliciter dicenti fidem adhibeamus. Verum ex tali & tali circumstantia ratiocinando colligimus impossibile esse Ecclesiam, tum Judaicam tum Christianam, jam à multis sæculis religionem suam coluisse nisi revera extiterint aliquando Prophetæ & Apostoli, & Jesus ipse. Idem dicendum de libris sacris, & eorum integritate. Idem de versionibus.

Ergone, inquires, nullam habebimus certitudinem de existentia Jesu, de existentia Apostolorum & Prophetarum &c. nisi humanam? Absit ut hoc dicamus, habemus enim & divinam. In religione ac proinde in Scriptura duo sunt genera rerum, alia de facto, alia de jure, alia quæ ad historiam propriè pertinent, alia quæ propius & immediatius ad conscientiam. Et ea quidem quæ sunt de facto substernuntur vice fundamenti iis quæ sunt de jure, ac proinde supponi debent tanquam certa, antequam ea quæ sunt de jure recipiantur, quæ certitudo, fateor, humana est. At ubi semel perspecta fuerit Scripturæ divinitas ex iis quæ de jure sunt, quæque ad conscientiam pertinent, hinc refunditur ad res de facto multiplici via divina certitudo, & quæ aut

ea substernebantur ut humana, jam superstruuntur ut divina. Humana certitudo præcedit, divina subsequitur. Iisdem enim argumentis quibus astruitur divinitas Scripturæ respectu rerum quæ ad conscientiam propius spectant, astruitur etiam veritas factorum quæ eadem revelatione continentur, quæque à rebus de jure nulla ratione separari possunt, unde nascitur divina certitudo. Atque ita divinitus scimus existentiam Moïsis, Prophetarum, Domini nostri Jesu Christi, Apostolorum, aliaque historica quæ in Scriptura continentur.

Sextum Adversariorum argumentum ducitur ab Ecclesiæ usu & praxi. Nam I. volunt Ecclesiam Judaicam judicio & autoritate sua consignasse Canonem Veteris Testamenti, quod factum est temporibus Esdræ & magnæ, quam vocant, Synagogæ. II. Volunt idem præstitisse Ecclesiam Christianam quoad Libros Novi Testamenti, tum consensu suo, tum etiam expressa determinatione quod factum est in Concilio Laodicensi, & in Cartaginensi tertio, & ab Innocentio Primo & à Gelasio Pontificibus Romanis. III. Libros quosdam de quorum Canonicitate initio dubitatum fuerat pro Canonicis receptos volunt judicio & autoritate Ecclesiæ, ut sunt de Veteri Testamento Liber Judit, Ester, Tobix, Macchabæorum, primus & secundus, Baruc, Epistola Jeremiæ, Sapientia Salomonis, Ecclesiasticus, Oratio Azariæ, Hymnus trium Puero-
rum, Suzannæ Historia, & de Dracone Belis, & de Novo Testamento Epistola ad Hebræos, Epistola Jacobi, Joannis secunda & tertia, Epistola Judæ, Apocalypsis Joannis, & quædam fragmenta ut de sudore Christi, & de muliere in adulterio deprehensa. IV. Libri Apocryphi sub
no-

nomine Prophetarum vel Apostolorum conficti, ideo rejcti sunt & pro divinis Scripturis nunquam habiti, quia illos Ecclesia nunquam recipiendos judicavit, quam rationem omnes ferè Patres in reprobandis Apocryphis adferunt. V. Tandem repudiantibus hæreticis aliquam divinæ Scripturæ partem aut de libro aliquo Canonico controversiam moventibus, ex Ecclesiæ judicio ab antiquis Patribus convicti & refutati sunt. Hæc omnia aut pene omnia fusè persequitur Stapletonus Controvers. 5. lib. 9. cap. 5, 6, 7, & 8.

Sed ad hæc omnia facilis est responsio. Nam quod ad primum, falsum est Ecclesiam Judaicam judicio suo & autoritate consignasse Canonem Veteris Testamenti. Eadem siquidem autoritate qua unusquisque liber scriptus est eadem relatus in Canonem, nempe autoritate Dei loquentis & scribentis per Prophetas virosque inspiratos. Idem Moses, idem Josue, iidem Prophetæ qui Deo movente, dirigente & inspirante scripserunt unusquisque suo tempore, iidem autoritate sua, hoc est divina, sanxerunt libros suos habendos pro Canonicis. Nec aliæ hoc in negotio fuere Ecclesiæ partes quàm recipientis, eadem enim ratione qua quisque Propheta se probavit θεοπνευστών, eadem commendavit libros quos pro Canonicis Ecclesiæ tradidit, librique ipsi sese propriis characteribus commendabant. Patet hoc quia ante Esdræ tempora, ubi primùm solemne & publicum Judicium datum volunt Adversarii, & libri Mosis & ferè omnes alii, pro Canonicis habiti fuerant. Non igitur Canonem autoritate sua judicio consignavit Synagoga. Quanquam si dixeris id non factum fuisse sine judicio Pastorum non repugnabimus, saltem in quibusdam, sed intellige judicium discretivum, non autoritativum. Sane libros

broſ Moſis, Moſes ipſe autoritate ſua ſancivit, idem dicendum de libro Joſue, deque ſcriptis aliorum quorum vocatio divina extra omnem fuit dubitationem. At verifimile non eſt plerumque alios libros quorum autores non ita claruerunt, relatos fuiſſe in Canonem ſine delectu, & approbatione Synagogæ. In Republica ſiquidem ritè conſtituta non licuit cuiſvis ſeſe Prophetam jactare, & ſcripta ſua tanquam *θεοπνεύματα* populo venditare. Opus fuit ut quiſque Prophetæ miſſionem ſuam probaret; ac de iis debuit Synagoga judicare, & Paſtores pro officio populo præire. Interim negamus hoc judicium qualecunque fuerit auctoritatem libris ſacris vel tribuiſſe vel admiſſe quoad fideles. Judicium fuit non tantum merè diſcretivum & declarativum, ſed & merè humanum (niſi forte adfuerint viri quidam *θεοπνεύματα*) ac proinde quo non obligabatur conſcientia; Cujus rei habemus luculentum teſtimonium in Hiſtoria Prophetæ Jeremiæ, Jerem. 36. ubi narratur Deus præcepiſſe Jeremiæ ut volumen Propheticum conſcriberet, curaretque populo prælegi per Barucum, quo factò delatum eſt id volumen ad Regem Joacim, qui ſcalpro laceravit illud, projecitque in ignem. Atque ita volumen illud tunc temporis non fuit pro Canonico habitum, ex judicio & declaratione Synagogæ, quod tamen poſtea à fidelibus in transportatione Babilonica, ubi nullum Sanedrim, nullum judicium Synagogicum, pro Canonico & divino habitum eſt, ut patet ex capite 9. Danielis, ubi hæc invenias verba, *Ego Daniel intellexi in libris numerum annorum, de quo factus eſt ſermo Domini ad Ieremiam Prophetam.* Ergo Canonicitas libri quoad fideles non pendebat neque ex admiſſione neque ex non admiſſione Synagogæ,

alioquin non quæſiſſet Daniel verbum Domini in libro à Synagoga non admiſſo. Attamen inquires, conſignavit Eſdras Canonem poſt reditum à captivitate Babilonica, hoc eſt ita judicio publico fancivit libros Canonicos, ut poſthac nefas fuerit de eorum divinitate dubitare. Reſp. Eſdram collegiſſe in unum corpus libros Canonicos & in ordinem redegiſſe, imò emendaſſe ſi quæ depravata erant ſcribarum negligentia, ſententia eſt gravium Autorum veterum & recentiorum, cui & nos facile acquieſcimus, addidiſſe etiam quorundam libros, ſuos videlicet & quorundam Prophetarum ſuæ ætatis Aggæi, Zachariæ, Malachiæ, concedimus. At judicio publico conſignaviſſe Canonem, hoc eſt, libris ſacris auctoritatem conciliaſſe apud fideles, quaſi ante Eſdram nulli agnoſcerentur libri ſacri, hoc eſt quod pernegamus, nec unquam probabunt Adverſarii.

Ad ſecundum dico in Novo Testamento non ſecus ac in Veteri Deum ipſum, non Eccleſiam, auctoritate ſua Canonem conſignaviſſe. Iidem enim Apoſtoli, iidem Evangeliftæ qui ſe viros immediatè à Deo miſſos prædicatione ſua, & miraculis, probarunt fidelibus, iidem libros Novi Fœderis in quibus continebatur quod viva voce prædicaverant, Eccleſiæ tradiderunt, ut in iis haberemus perpetuam fidei Chriſtianæ normam, nec aliter Eccleſia calculo ſuo & ſuffragio comprobavit eos, niſi recipiendo & pro divinis colendo ut par erat. Quod maximè patet ex eo ipſo quod adſerunt Adverſarii de Laodiceuſi & Carthagineuſi Conciliis, deque Innocentio primo & Gelafio, nam ante Concilium Laodiceuſe, quod anno 364. habitum eſt, & particulare fuit, nullum extitit hac de re Eccleſiaſticum Judicium; vige-
bat tamen jam ab initio Chriſtianismi librorum
ſacro

sacrorum autoritas apud fideles, quod nemo potest negare, & mille argumentis probaretur si quis negaret. Non igitur sanxerunt Canonem neque Laodicense Concilium neque Carthaginense, neque Innocentius, neque Gelasius. Quid igitur præstiterunt? Catalogos librorum sacrorum confecerunt ne quis vel fraude, vel inscitia, liber non Canonicus, inter Canonicos obreperet, quæ cautio ad officium Ecclesiæ pertinet.

Ad tertium, Dico de libris qui verè divini sunt & Canonici, puta de Epistola ad Hebræos, de Epistolis Jacobi, Joannis secunda & tertia, Judæ, deque Apocalypsi, & quibusdam fragmentis nunquam dubitatum fuisse, hoc scilicet sensu, ut dubium fuerit apud omnes Ecclesias, forent ne hi libri Canonici & Apostolici. Dubitatio illa quorundam tantum fuit, apud alios verò certa fuit eorum autoritas. Nec dubitandi causa fuit quod non extaret de iis aliquod Ecclesiasticum judicium, aut quod in iis recipiendis non consentiret tota Ecclesia, sed quod in iis libris esse puterent quædam quæ faverent hæreticis, ut in Epistola ad Hebræos quod dicitur de lapsis qui renovari nequeunt ad penitentiam, favere videbatur Novatianis, quod dicitur in Apocalypsi de regno Christi per mille annos, favere videbatur Millenariis. Iis aliisque de causis dubitarunt quidam, Canonici forent nec ne. Nec dubitationem sustulit judicium aliquod Ecclesiasticum quo sancita fuerit eorum librorum autoritas; nullum enim tale judicium fuit universalis Ecclesiæ. Sed paulatim dubitatio sublata est, quia re melius perpensa divinitatis characteres agniti sunt, & scrupuli adempti. Porro quod Carthaginense Concilium in Catalogo librorum Canonicorum numeraverit quosdam libros Veteris Testamenti, qui revera Apo-

chryphi sunt, hoc non impedivit quominus Apocryphi habiti fuerint postea, vel in ipso Ecclesiæ Romanæ sinu, ut videbimus suo loco.

Ad quartum. Resp. negando consequentiam, firmum enim & validum argumentum adversus libros confictos sub nomine Prophetarum aut Apostolorum desumitur ex eo quod Ecclesia nunquam eos pro Prophetis aut Apostolicis habuerit, nec tamen inde sequitur Ecclesiam autoritate sua consignasse Canonem, eique vim & fidem conciliasse apud nos. Nititur siquidem argumentum non autoritate Ecclesiæ, ac si ex ea penderet apud nos librorum Canonicitas, quæ sententia est Adversariorum, sed quia fieri nequit ut libri verè Prophetici aut Apostolici qui Ecclesiæ traditi fuissent ut divini & Canonici, à primitiva Ecclesia rejecti fuissent aut non recepti, si non ab omnibus fidelibus, saltem à maxima aut notabiliore parte. Atque ita stat inconcussa Patrum ratio adversus Apocryphos, nec tamen favet Adversariorum sententiæ.

Ad quintum. Resp. Argumentum à consensu Ecclesiæ primitivæ ductum eo sensu quo jam à nobis explicatum est, non tantum valere negativè adversus Apocryphos, sed etiam positivè & affirmativè pro asserenda veritate librorum Canonicorum adversus hæreticos negantes. Non enim verisimile est Ecclesiam primitivam suscepisse jam ab initio pro verè Prophetis & Apostolicis ac proinde Canonicis libros spurios & adulterinos. Quod argumentum tamen est à posteriori, & fidem facit humanam tantum, non divinam.

L E T T R E XLV.

De l'Autorité de l'Ecriture à notre égard.

SECONDE PARTIE.

A U M E M E.

CINQUIEME QUESTION.

Nous avons maintenant à examiner les raisons de nos Adversaires, par lesquelles ils tâchent, ou d'établir leur sentiment, ou de détruire le nôtre; Voicy la premiere. L'Ecriture est une des choses qu'il faut croire. Donc il faut croire l'Ecriture, sur la foi & le témoignage de l'Eglise qui nous l'enseigne ainsi. Ils ne prouvent pas l'antécédent, par ce qu'ils le supposent, comme une chose claire & évidente, d'elle-même. L'Ecriture, dit Stapleton, Controv. 5. lib. 9. cap. 3. *est une des choses que l'on croit, & la voix de l'Eglise est la règle de ces sortes de choses.* Il ajoute, Controv. 9. lib. 12. cap. 16, *Que l'Ecriture est une des choses que Dieu a révélées par le ministère de l'Eglise, de même que toutes les autres qui sont l'objet de notre foi.* Et dans un autre endroit voici comme il parle: *Je dis que Jesus-Christ a donné les Pasteurs & les Docteurs pour la perfection des Saints: & qu'ainsi, les fidèles, quels qu'ils soient, sont indispensablement obligez de leur être soumis dans toutes les choses qui regardent la foi,*

l'une desquelles est de croire aux Ecritures. Ils disent, pour prouver la conséquence, que la voix de l'Eglise, qui nous enseigne l'Ecriture, ou qui nous en rend témoignage, nous induit à croire, & nous conserve tellement en la foi, qu'elle en devient un moyen très nécessaire; un moyen infaillible & devin: & que c'est pour cette raison, que l'Evangile est appelé un témoignage. *Nôtre témoignage a été cru de vous,* disoit Saint Paul aux Thessaloniens, 2. Epit. 1. 10. Et il est dit, Act. 20. 21. que le même Apôtre *testifioit, tant aux Juifs qu'aux Grecs, la repentance envers Dieu, & la foi en Jesus-Christ nôtre Seigneur.* Ils ajoutent, que c'est pour la même raison, que les Apôtres sont appelés très souvent des témoins, parce qu'ils nous révèlent, de la part de Dieu & immédiatement, toutes les veritez qui sont nécessaires à la foi, dans lesquelles ils nous confirment, ensuite. D'où ils concluent, que la voix de l'Eglise est le témoignage légitime & nécessaire par lequel Dieu se veut faire connoître au monde, & qui, par conséquent, ne doit être rejetée de personne. L'Obeissance même de la foi, dont il est parlé dans l'Ecriture, n'est selon eux autre chose, que l'obeissance qu'on rend à l'Eglise: sur quoi ils allèguent ces passages; *Ils crurent à l'Eternel & à Moïse son serviteur.* Exod. 14. 31. *Seigneur, qui a cru à nôtre prédication?* Rom. 10. 16. Enfin, la sagesse de la foi n'est dans l'hypothèse des Adversaires, que la sagesse de l'Eglise; sur quoi, ils allèguent encore ces paroles de Saint Paul: *Dieu n'a-t-il pas rendu folle la Sagesse de ce Monde? En effet, puis qu'en la Sagesse de Dieu, le monde n'a point connu Dieu par la sagesse, le bon plaisir de Dieu a été de sauver les croyans par la folie de la prédication.* 1. Corinth. 1. 20. 21. Car ils prétendent, que

que ces paroles montrent clairement, que le véritable moyen pour aquerir la foi, c'est d'écouter les Pasteurs & les Docteurs de l'Eglise; de recevoir leurs instructions, avec la docilité & l'humilité des enfans; de renoncer à tout nôtre esprit, à nôtre raison, à nos préjugés; & de ne présumer pas assez de nous mêmes, pour croire que nous puissions jamais être assez éclairés, & assez sages, pour pouvoir juger d'une doctrine de foi, ou de ceux qui nous enseignent cette doctrine.

Ils disent, en second lieu, pour prouver que la voix de l'Eglise est un moyen nécessaire, assuré, infallible & divin, & parconsequent la règle de nôtre foi; que c'est un moyen qui a été ordonné & institué de Dieu; que cela paroît, par divers passages de l'Ecriture; & qu'ainsi, ce n'est pas une chose indifferente. Ils disent que sans le secours de ce moyen, les hommes étant, comme ils sont, la foiblesse & l'infirmité même, ils auroient bien de la peine à croire; qu'il y a des hommes qui n'ont jamais ouï parler des mystères de la foi; & que de ceux qui en ont entendu parler, les uns sont si ignorans, & les autres si méchans, & si corrompus, qu'il leur est impossible de comprendre les veritez salutaires qui suivent de la doctrine de la foi. Ils disent, que comme il n'y a que la sagesse de l'Eglise qui nous enseigne, qui puisse remedier à la foiblesse & à l'ignorance humaine dans les choses qui appartiennent nécessairement à la foi; cette sagesse de l'Eglise doit être si grande, qu'elle ne doit ni tromper les autres, ni se tromper elle-même. Ils disent, que comme Dieu nous a voulu instruire par l'Eglise; que comme il a voulu que nous lui fussions soumis, & que nous apprissions à être sages en obeissant à ses enseignemens; enfin, que

comme Dieu a voulu que l'Eglise nous découvrit toutes les veritez, & qu'elle leur rendit témoignage exterieurement; que par cette raison il falloit qu'elle fut certaine & infaillible, même à nôtre égard, parce qu'ils s'ensuivroit autrement, ou que Dieu nous tromperoit, ou qu'il se tromperoit soi-même, puis qu'il ne pourroit faire par l'Eglise, ce que cependant il auroit eu dessein de faire par son moyen. Ils disent enfin, qu'il est évident que c'est un moyen divin, puis que Dieu a établi l'Eglise comme une société surnaturelle, & qu'il lui a donné des Pasteurs, qui entant qu'ils nous enseignent les veritez qui leur ont été révélées, n'agissent pas par eux mêmes, mais absolument & en tout, par la vertu de cet agent principal, qui les a établis, pour être les témoins & les hérauts de sa volonté, sans qu'il ait eu égard en cela à ce qu'ils sont en eux-mêmes, ou bons, ou méchans, ou sçavans ou ignoraus, ou éloquens & grossiers; que c'a été dans cette vûe, que Jesus-Christ disoit à ses Apôtres: *Qui vous écoute, il m'écoute; qui vous rejette, il me rejette;* que Saint Paul disoit aux Thessaloniens, 1. Epit. 2. 13. *Quand vous avez reçu de nous la parole de la prédication de Dieu, vous l'avez reçue, non comme la parole des hommes, mais, ainsi qu'elle est véritablement, comme la parole de Dieu: & encore dans la même Epitre, 4. 8. Celui qui rejette ceci ne rejette pas un homme mais Dieu.* Cependant, afin que quelcun ne die, que cela ne regardoit que les Apôtres, & nullement leurs successeurs, ils disent que l'Apôtre Saint Paul parlant au chap. 10. de l'Epitre aux Romains de tout ce qui concerne la foi & la doctrine Chrétienne, il attribue la même chose à tous ceux qui en sont les Docteurs & les maitres; que remontant par degrés, du

der-

dernier effet de la foi jufques à fon premier principe; après avoir dit: *Quiconque invoquera le nom du Seigneur, celui-la. fera fawvé*; il ajoûte, *Comment donc invoqueront-ils celui auquel ils n'ont point crû? & comment croiront-ils en celui duquel ils n'ont point oûi parler? & comment entendront-ils, s'il n'y a quelqu'un qui leur prêche? & comment prêchera-t-on, s'il n'y en a qui foient envoyez?* Saint Paul, continuent-ils, pofe, en premier lieu, dans ce paffage, pour bafe & pour fondement, l'envoi légitime des Pasteurs, lequel eft la fource de la divinité qui eft dans la voix de l'Eglife, parce que Dieu envoie les Pasteurs lui-même. Il met, en fecond lieu, la prédication, en troifième lieu, l'oûie, en quatrième lieu, la foi qui vient, de l'oûie, enfin, l'invocation qui vient de la foi, c'eft à dire, le culte qui eft une production de cette vertu. Or toutes ces chofes, difent-ils, font fi étroitement liées enfemble, qu'il n'eft pas poffible de les feparer, comme cela paroît par les fréquentes interrogations de l'Apôtre. Tellement qu'ils concluent, que comme l'invocation ne feroit être fans la foi, qui la précède; que la foi ne feroit être fans l'oûie, l'oûie fans la prédication, ni la prédication fans l'envoi des Pasteurs, il faut néceffairement, que la voix de Dieu fe faffe entendre par la voix de l'Eglife, & qu'ainfi la voix de l'Eglife foit la voix de Dieu. On peut voir plus au long ces chofes dans Stapleton, Controv. 4. Lib. 8.

Ce Jefuite, qui étoit extrêmement adroit, femble avoir déployé toute la force de fon efprit & épuifé toutes les fubtilitez de fa Dialectique, pour former ce Sophifme. Auffi s'en fert-il, comme d'un Argument invincible, pour le fôutien & la défenfe de fa caufe. Examinons, s'il

est aussi fort qu'il le prétend. Je dis donc, I. qu'il y a dans l'antécédent quelque chose de captieux: car on peut dire en deux sens, que l'Ecriture est une des choses que l'on doit croire, ou entant qu'elle est comme le principe d'où dépendent toutes les autres choses que l'on doit croire, ou entant qu'elle est une de ces choses qui se tirent & qui se prouvent, de ce principe. J'avoue que dans le premier sens, l'antécédent est véritable: mais il ne fait rien pour les Adversaires. Car il ne s'ensuit pas de-là, qu'on doive croire l'Ecriture, par cette raison, que l'Eglise nous enseigne qu'il la faut croire; il s'ensuit au contraire, qu'on doit croire l'Ecriture à cause des caractères particuliers de sa divinité: en effet, c'est ainsi qu'on croit un principe. Et dans le dernier sens, il est constant que l'antécédent est faux, & que c'est ce qui est en question & qu'ainsi c'est un argument Sophistique, puis qu'il pose pour fondement ce qui est précisément en question, & qu'il ne faudroit pas supposer mais prouver.

II. Qui nous empêcheroit, selon cette methode d'argumenter, de cette maniere: l'Eglise est une des choses que nous devons croire. Donc il faut croire l'Eglise, par ce que l'Ecriture nous l'atteste & nous l'enseigne ainsi. Il n'y a rien de changé dans la forme de cet argument. Nous pouvons supposer cet antécédent, comme évident, par soi-même, par la même raison que les adversaires supposent le leur; nous pouvons prouver la conséquence, par cette raison que le témoignage de l'Ecriture, est un moyen très nécessaire; un moyen infallible & divin pour aquerir la foy. Que répondroient à cela les Adversaires? Ils distingueroient, sans doute; ils nous accorderoient que l'Eglise est une des choses que nous de-

devons croire , lors qu'on regarde l'Eglise comme le principe par lequel il faut croire toutes les autres choses ; mais ils nieroyent fortement, qu'elle fût une de ces choses qui se tirent & qui se prouvent de ce principe : & ils ne manqueroient pas de se plaindre du défaut de nôtre argument , en ce qu'il supposeroit pour fondement ce qui seroit principalement en question. Il ne doivent pas donc trouver mauvais que nous fassions la même chose , puis que nous le pouvons faire avec beaucoup plus de raison qu'eux , tant parce que l'Eglise a été mise dans le Symbole , entre les articles de la foy , ce qui ne se peut pas dire de l'Ecriture ; que parce que jusques à présent , il n'y a eu aucun Chrétien qui ait nié que l'Ecriture fût le principe & la règle de nôtre foy ; ce qui ne se peut pas dire , non plus , de l'Eglise.

III. Ces paroles, *la voix de l'Eglise qui atteste*, dont ils se servent pour prouver leur conséquence , sont des paroles équivoques ; car ils attribuent aux Pasteurs ordinaires , à qui dans la suite la charge de prêcher l'Evangile a été commise , la qualité de témoins proprement dits , ce qui n'appartient proprement qu'aux seuls Apôtres , que Dieu a choisis lui-même pour cet employ. Certes , les Apôtres n'ont pas été seulement des Prédicateurs de l'Evangile , ils ont été même de véritables témoins , par raport à la personne de nôtre Seigneur Jesus-Christ , dont ils ont ouï la sagesse & contemplé les miracles , de leurs propres yeux , ayant été appelez divinement , pour rendre témoignage aux peuples , des choses qu'ils avoyent vues & entendûes. Et non seulement Dieu ne s'est pas contenté de les avoir appelez à cet employ , il leur a donné ,
de

de plus , une autorité souveraine , tant sur les hommes de leur tems que sur ceux de tous les autres siècles ; autorité qui a été confirmée , par les miracles & les prodiges qu'ils ont faits ; par plusieurs souffrances auxquelles ils ont été exposés & qu'ils ont soutenues avec un courage intrépide pour la cause de l'Evangile ; par cette admirable sainteté , cette piété , cette justice , cette charité , & toutes ces éclatantes vertus qui ont été l'ornement de leur vie & de leur Ministère ; en un mot par tant d'autres moyens si excellens & en si grand nombre , qu'il faudroit renoncer au bon sens pour les revoquer en doute. Mais tous ces avantages tels qu'ils sont , ont été si propres & si particuliers aux Apôtres qu'ils n'ont été communiés en aucune maniere , aux Docteurs & aux Pasteurs ordinaires à qui dans la suite l'Evangile a été commis : c'est pourquoy on ne peut pas dire , que ce soyent des témoins , ainsi proprement dits. Il est vray qu'ils peuvent être appelez improprement de ce nom , tout Docteur pouvant dans un certain sens porter le nom de témoin , par raport à ce qu'il affirme & qu'il enseigne , & entant qu'il s'aquiert de l'autorité , par son sçavoir. Cependant l'Ecriture n'a jamais voulu appeller les Docteurs & les Pasteurs des témoins , de peur qu'ils ne s'attribuassent ce qui n'appartenoit qu'aux Apôtres. Ainsi ce que les adversaires soutiennent , sçavoir , que la voix de l'Eglise est le témoignage légitime & nécessaire , par lequel Dieu se veut faire connoître au monde , & qui pour cette raison ne doit être rejeté de personne , est veritable , s'ils veulent parler de la voix des Apôtres & des Evangelistes qui sont proprement des témoins , auxquels Dieu a communiqué une autorité toute divine :

vine : mais cela est faux, s'ils veulent parler des Pasteurs & des Docteurs ordinaires, qui ne sont pas des témoins proprement dits, & lesquels, outre qu'ils n'ont jamais été appelez divinement à cette charge, n'ont jamais été faits participans de l'autorité Apostolique, ni par raport à elle-même, ni par raport à nous. De-là vient que Dieu a voulu que la voix de l'Eglise fût perpetuelle dans l'Eglise. *Enseignez toutes les nations ;* leur dit Jesus-Christ, *Math. 28. 19. les baptisant au nom du Père, du Fils, & du Saint Esprit : & leur enseignant à garder tout ce que je vous ai commandé. Et voici, je suis toujours avec vous, jusques à la fin du monde. Et Luc. 22. 30. Vous serez assis sur des trônes, jugeant les douze lignées d'Israël. Or afin que cela se fit ainsi, Dieu a voulu qu'ils ayent redigé par écrit les choses qu'ils avoyent prêchées & attestées, de vive voix, afin que leur témoignage fût tiré de cette Ecriture, jusques à la fin du monde.*

IV. Il y a encore une équivoque dans les paroles des adversaires, lors qu'ils disent, que la voix de l'Eglise, c'est-à-dire, des Pasteurs de chaque siècle, est un moyen assuré, nécessaire, infallible, & divin : car le terme de moyen se peut prendre en deux sens differens, ou pour un moyen de communication, ou pour un moyen d'argumentation. Le moyen de Communication est celui, par l'entremise duquel les objets de la foy parviennent jusqu'à nous. Ainsi dans les choses du monde, un Messager, un Héraut, un Historien, est un moyen de communication, & dans les Sciences Philosophiques, un Docteur & un Professeur. Le moyen d'argumentation est celui dont une conclusion de foy tire toute sa force, & en vertu duquel nous donnons nôtre con-

consentement aux objets de la foy. Personne ne nie que les Pasteurs n'eussent un moyen dans le premier sens, puis qu'ils sont les hérauts de la foy, & les Docteurs dont Dieu se sert, *pour l'assemblage des Saints*, comme parle l'Apôtre, Ephes. 4. Nous accordons même qu'ils sont un moyen d'argumentation; un moyen probable qui nous induit à croire d'une foy humaine: mais que ce soit un moyen d'argumentation, pour produire en nous une foy divine, c'est ce que nous nions, & c'est même ce qui est en question entre nous & les adversaires.

V. Une chose est dite nécessaire, à divers égards: on peut dire, I. Qu'une chose est nécessaire, lors qu'on veut marquer un moyen par lequel la foy est nécessairement produite: & en ce sens, le terme de nécessaire est le même que celui d'infailible. On peut dire II. qu'une chose est nécessaire, lors qu'on veut signifier une chose sans laquelle il est impossible d'avoir la véritable foi: dans ce sens, les ailes sont nécessaires pour voler & les pieds pour marcher. Enfin, une chose peut être dite nécessaire, lors qu'elle signifie ce qui a été établi & institué par une autorité souveraine, en sorte qu'on ne peut ni la rejeter ni la mépriser sans crime, encore que lors qu'elle vient à manquer, on puisse trouver d'autres moyens. Nous demeurons d'accord, que dans ce dernier sens, l'Eglise, c'est à dire, les Pasteurs ordinaires, sont un moyen de communication institué de Dieu, qu'il n'est permis à personne de rejeter ou de mépriser, & qu'à cet égard, il est nécessaire. Mais nous nions, comme une chose entièrement fautive, qu'elle soit un moyen nécessaire, au premier & au second sens, c'est à dire, qu'elle soit un moyen infailible, ou l'uni-

l'unique moyen, par lequel on parviennne nécessairement à la foi, & sans lequel on n'y puisse point parvenir. Car enfin, il peut arriver & cela arrive même quelquefois, que les Pasteurs ordinaires se revoltent de la veritable foi; qu'ils s'écartent de leur devoir; & qu'ils ne remplissent pas comme il faut les fonctions de leur ministère: & dans ce cas, Dieu employe d'autres moyens pour la conservation, le rétablissement & la propagation de la veritable foi; ce que nous pourrions prouver par plusieurs exemples, comme nous l'avons fait ailleurs.

VI. Enfin, ce terme de moyen divin, est un terme ambigu: car il peut signifier ce qui est divin absolument & en toutes manieres, ou ce qui est, en partie divin & en partie humain, c'est à dire divin, à l'égard de son institution, & humain, à l'égard de son usage & de l'emploi qu'on en fait: car comme, par exemple, l'autorité des Pères & des Mères, dans l'éducation de leurs enfans, étant un moyen institué de Dieu, pour les porter à la piété, est, à cet égard, un moyen divin, au lieu que c'est un moyen humain, si on a égard à l'usage & à l'exécution, les Pères & les Mères étant sujets aux infirmités de la nature humaine: de même les Pasteurs sont un moyen de cet ordre, lors que nous croyons par leur ministère, parce que quoi que leur ministère ait été institué de Dieu; le choix de leurs personnes, l'exercice de leur charge, & toutes leurs fonctions sont humaines, comme nous le voyons par l'expérience.

Delà il paroît combien les adversaires sont ridicules, lors qu'ils veulent prouver leur prétendue infallibilité, par cette raison, qu'il n'est pas possible de remédier à la foiblesse & à l'ignorance

rance humaine dans les choses qui appartiennent nécessairement à la foi, que par la sagesse de l'Eglise, lors qu'elle nous enseigne: car outre que c'est proprement ce qui est en question, cela est faux. En effet, on peut remédier à cette faiblesse & à cette ignorance humaine par le moyen de l'Ecriture que Dieu a immédiatement donnée pour l'usage de tous les fidèles: & quoi qu'il arrive quelquefois que les Pasteurs manquent à leur devoir, il ne s'ensuit pas que toutes sortes de moyens manquent pour conserver la foi & la produire dans les cœurs des hommes, puis que nous avons toujours l'Ecriture, qui est la source & le trésor de la sagesse Chrétienne; selon ce que dit Saint Paul: *Toute l'Ecriture est divinement inspirée & profitable à enseigner; à convaincre, à corriger & à instruire, selon justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli & parfaitement instruit à toute bonne œuvre.* 2. Timoth. 3. 16. L'autre argument n'a pas plus de force. Ils concluent que les Pasteurs sont infailibles, par cette raison, que Dieu a voulu se servir de l'Eglise pour nous enseigner; de ce qu'il a voulu que nous fussions soumis à cette Eglise; & que nous apprissions à devenir sages en exécutant ce qu'elle nous dit, parce qu'autrement, disent-ils, Dieu nous tromperoit, ou se tromperoit soi même, ne pouvant pas faire par l'Eglise, ce que pourtant il auroit eu dessein de faire par son moyen. Car je réponds que Dieu a voulu nous enseigner par l'Eglise, c'est à dire, qu'il a donné charge aux Pasteurs de l'Eglise de nous instruire, mais de nous instruire, selon la règle des Ecritures; qu'il a voulu que nous obeissions à l'Eglise, c'est à dire aux Pasteurs, mais seulement lors que la doctrine des Pasteurs se trouve conforme à l'Ecriture; enfin, qu'il

qu'ils a voulu que nous apprissions à devenir sages, à leur voix, mais lors que leur voix se trouve conforme à la voix de l'Ecriture; & que si les Pasteurs en usent autrement, il veut que nous nous attachions dès lors à l'Ecriture sainte, & que ce qu'elle dit soit l'unique source où nous allions puiser la sagesse dont nous avons besoin, sans avoir égard aux Pasteurs lors qu'ils s'éloignent de la règle commune. Ainsi l'on voit que Dieu ne nous trompe point, ni qu'il ne se trompe point soi-même, puis qu'il peut faire par l'Ecriture ce qu'il a résolu de faire par son moyen. Et pour ce que dit Stapleton, que les Pasteurs dans l'administration de leur doctrine, n'agissent point par eux mêmes & selon leurs propres lumieres, mais absolument & en tout par la vertu d'un principal agent, qui est Dieu, je dis que cela est très véritable, à l'égard des Apôtres, mais que cela est très faux, à l'égard des Pasteurs ordinaires. En effet, les Apôtres étoient infaillibles, ce qu'on ne peut pas dire des Pasteurs ordinaires, parce qu'autrement, il s'ensuivroit, du principe de Stapleton, que tous les Pasteurs considerez séparément auroient le don d'infailibilité, de même que les Apôtres, ce qui est si absurde, qu'il n'y a en encore aucun des adversaires qui ait osé le soutenir. Mais nous parlerons plus au long de cette infailibilité dans son lieu.

VII. Il paroît clairement, de tout ce que nous venons de dire, que le raisonnement de Stapleton est un pur Sophisme, lors qu'il conclut que l'obéissance de la foi dont il est parlé dans l'Ecriture, n'est autre chose que l'obéissance qu'on rend à l'Eglise, appliquant à cela ce qui est dit dans l'Exode: *Ils crurent à Dieu & à Moïse: & ailleurs, Seigneur, qui a cru à nôtre prédication?*

Car c'est mal à propos, & même contre le sens de l'Ecriture Sainte, que l'on attribue aux Pasteurs de chaque siècle, ce qui est dit, de Moïse, dans le premier passage, & des Apôtres, dans le second. Il en est de même de ces paroles qu'on leur applique ; *Il a plu au S. Esprit & à nous.* Act. 15. & de quelques autres semblables. Moïse & les Apôtres ayant été inspirés immédiatement de Dieu, & étant conduits par l'esprit d'infailibilité, il n'y avoit rien dans leur ministère qui ne fût divin. C'étoit donc par un seul & même acte, qu'on croyoit à Dieu & à eux, parce que leur voix étoit la voix de Dieu lui-même : c'est pour cette raison, que Saint Paul disoit aux Thessaloniens, 1. Epit. 2. *Qu'ils avoient reçu sa prédication, non pas comme étant la parole d'un homme, mais ainsi qu'elle étoit véritablement, comme la parole de Dieu.* Mais il en est tout autrement des Pasteurs ordinaires ; ils ne sont pas inspirés immédiatement de Dieu, ainsi il faut bien prendre garde de ne confondre pas leur voix avec la sienne, jusques à ce qu'il paroisse qu'ils parlent, selon la règle divine, c'est à dire, conformément à l'Ecriture ; car enfin, on ne doit ajouter foi à ce qu'ils disent, qu'entant que ce qu'ils disent se trouve conforme à la parole de Dieu, dans laquelle toute la révélation se trouve écrite. Nous devons dire la même chose de la foi, qui étoit à la vérité, une seule & même chose avec la prédication des Apôtres, & par conséquent avec l'Ecriture, qui n'est que la prédication des Apôtres rédigée par écrit : mais on ne peut pas parler ainsi de la sagesse des Pasteurs, parce que les Pasteurs se peuvent écarter quelquefois, du droit chemin, & débiter une sagesse humaine pour une sagesse divine. On ne peut dire
 donc

donc que la sagesse des Pasteurs soit la sagesse de la foi, que lors qu'après l'avoir comparée avec l'Ecriture Sainte, on trouve qu'elle s'y rapporte & qu'elle y est entièrement conforme. On peut dire encore la même chose de ces passages; *qui vous écoute, il m'écoute; qui vous rejette, il me rejette; qui rejette ceci, ne rejette pas un homme, mais Dieu; & de quelques autres, qu'on applique mal à propos aux Pasteurs ordinaires, puis qu'il n'y est parlé que des Apôtres.* Il en est de même du passage du chapitre 10. de l'Épître aux Romains, allégué par le Jésuite; *Comment donc invoqueront-ils celui auquel ils n'ont point cru? & comment croiront-ils en celui duquel ils n'ont point ouï parler? & comment entendront-ils, s'il n'y a quelqu'un qui leur prêche? & comment prêchera-t-on, s'il n'y en a qui soient envoyez?* Je reconnois, que par un règlement de Dieu, il y a une liaison nécessaire & indissoluble, entre le dernier effet de la foi, qui est l'invocation, & son premier principe, qui est l'envoi des Pasteurs que Dieu appelé lui-même. Mais je soutiens qu'il s'agit en cet endroit-là, de l'envoi des Apôtres, & de leur prédication adressée aux Gentils, sans laquelle les Gentils ne pouvoient pas croire, ni par conséquent invoquer Dieu. Ainsi ce seroit en vain que l'Ecriture se serviroit de ces termes généraux. *Quiconque croit en lui ne sera point confus; Quiconque invoquera le nom du Seigneur, celui-la sera sauvé,* puis que ce sont des choses qui regardent autant les Gentils que les Juifs. L'Apôtre veut donc prouver par ce discours, que s'il prêchoit l'Evangile aux Gentils, c'étoit parce qu'il en avoit reçu l'ordre & la mission de Dieu, les promesses du salut appartenant aux Gentils, pourvu qu'ils invoquassent Dieu. Or, dit-il, ils ne

sçauroient invoquer Dieu, s'ils ne croient, ils ne sçauroient croire, si l'Evangile ne leur est prêché; & l'Evangile ne sçauoit leur être prêché que Dieu ne leur envoie des Prédicateurs. En remontant donc, de la dernière de ces choses à la première, si nous avons prêché aux Gentils, veut-il dire, nous ne l'avons pas fait contre la volonté & l'intention de Dieu, mais en vertu de la mission que nous avons reçue de lui. On peut donc raisonnablement conclure de ce passage, que la prédication des Apôtres aux Gentils a été un moyen nécessaire pour produire la foi: mais il n'en est pas de même de la Prédication des Pasteurs de chaque siècle. Pourquoi? Parce que la prédication des Apôtres, en vertu de la mission qu'ils ont reçue de Dieu, doit durer jusqu'à la fin du monde: en effet, elle a été mise en écrit; & elle est exposée à l'ouïe de tout le monde. La pensée, de l'Apôtre est donc qu'un tel moyen est simplement nécessaire. Mais bien loin de la vouloir attribuer à la prédication des Pasteurs de chaque siècle, il veut, au contraire, que la première prédication des Apôtres soit tellement la règle perpétuelle de la foi, que si quelqu'un enseigne quelque doctrine qui ne lui soit pas conforme, il doit être, selon lui anathème. Gal. 1.

Voici leur second Argument. Il est nécessaire que le Canon des Ecritures soit consigné entre les mains des fidèles, par l'autorité & le jugement de l'Eglise. Donc l'autorité de l'Ecriture, à notre égard, dépend du jugement de l'Eglise. Ils prouvent l'antécédent par plusieurs raisons. Il importe infiniment à la Religion & à la foi, disent-ils, que nous ayons un Canon des Ecritures dont nous puissions être assurés, &

contre lequel on ne puisse former aucun doute. Et nous ne pouvons avoir un tel Canon que, de l'autorité de l'Eglise. Premièrement, parcequ'il n'y a pas d'autorité plus grande & plus assurée que la sienne, & qui soit capable, comme elle, de bannir de nos consciences toutes sortes de doutes: car enfin, Dieu nous enseigne par l'Eglise, & il n'a point établi d'autre moyen pour nôtre instruction que celui-là: or il n'y a rien de plus assuré que lors que Dieu nous enseigne lui même. De plus, il est certain, que quelques moyens que l'on ait tentez, on est pourtant toujours obligé d'avoir recours à l'Eglise: parce que soit qu'on juge, selon le stile ou les façons de parler ordinaires des Apôtres ou des Prophètes; soit qu'on le fasse selon l'analogie, & la règle de la foi, ou de quelque autre maniere, dans toutes ces choses il n'y a que l'Eglise seule qui puisse donner un jugement assuré & infallible: car, ajoutent-ils, il n'y a qu'elle seule qui connoisse parfaitement la voix de son Epoux, & sa maniere de parler; il n'y a qu'elle qui puisse juger avec certitude, de la règle de nôtre foi, parce que c'est elle qui nous la donne. D'ailleurs, l'Ecriture ne se peut point prouver par elle même, soit qu'on la considere dans son tout, ou dans les parties de ce tout qui ont été écrites les dernières. Si quelcun doutoit d'une partie de l'Ecriture qui auroit été composée la premiere, on pourroit, peut-être, continuent ils, le convaincre par les autres parties de l'Ecriture qui auroient été écrites après celle-là, & lesquelles ils recevroient. Par exemple, celui qui nieroit la Loi & les Prophètes, & qui néanmoins recevrait le Nouveau Testament, pourroit être convaincu par le Nouveau Testament, que la Loi

est venue de Dieu, & que les Prophètes ont été divinement inspirés, ce que Saint Augustin fait avec beaucoup de soin & fort au long, dans ses livres contre Faustus, & contre l'ennemi de la Loi & des Prophètes. Mais il n'en seroit pas de même, à l'égard des livres qui ont été écrits dans la suite. Car si quelcun, par exemple, venoit à nier que les Epîtres de Saint Paul fussent canoniques, on ne pourroit pas lui prouver le contraire par les Evangiles, ni par tout le Vieux Testament. Il en est de même de toute l'Ecriture, parce qu'il faut qu'une preuve soit fondée sur des veritez reconnues de tout le monde. On ne peut donc rien prouver par l'Ecriture à un homme qui la rejette, toute entière, ou qui ne la connoit point: mais on le peut fort bien faire par l'autorité de l'Eglise, qui persuade facilement à celui qui doute d'une partie de l'Ecriture, qu'il ne doit point faire de difficulté de recevoir & de reconnoître cette partie dont il doute, par la même raison qu'il reçoit les autres, sçavoir, par l'autorité de l'Eglise. Elle persuade aussi à celui qui nie l'Ecriture toute entière, ou qui n'en a aucune connoissance, que par la même voye qu'il a reçu la foi en Jesus-Christ, sçavoir par la prédication de l'Eglise, il doit ajouter foi aux Ecritures, que l'Eglise a recommandées. Comme donc il est impossible, qu'une partie de l'Ecriture se puisse prouver par une autre partie, ni que tout le corps de l'Ecriture se prouve par soi-même, il est impossible aussi qu'aucune partie de l'Ecriture puisse prouver par elle même, qu'elle est le parole de Dieu. Car un livre sacré rédigé par écrit n'est pas immédiatement la voix de Dieu, mais c'est sa parole, & une des choses que nous croyons qu'il a pro-

prononcées de sa bouche. Il est donc constant que Dieu est l'Auteur de l'Ecriture, de même que des autres choses qui sont l'objet de notre foi: mais nous ne le pouvons sçavoir que parce que l'Eglise nous l'apprend, comme les autres choses, & non parce que nous le voyons dans cette Ecriture. Car enfin l'Ecriture est l'objet de notre foi, comme les autres choses que nous croyons, & de même que les autres choses que nous croyons, elle surpasse la portée de nos esprits. Ainsi elle ne doit pas être receuë par des révélations immédiates, ni être prouvée par des raisons & des argumens, non plus que les autres choses, mais c'est l'Eglise qui la doit faire connoître, comme elle fait connoître les autres choses. C'est ainsi que raisonne Stapleton, Controv. 5. lib. 9. cap. 4.

Mais il n'est pas difficile de répondre à toutes ces choses. I. L'adversaire suppose une chose que nous nions, sçavoir, que l'Eglise ait une autorité sur les fidèles, qui précède celle de l'Ecriture & qui en soit independante: car il est certain, que quelque autorité qu'a l'Eglise, c'est une autorité qui suit & qui dépend de celle de l'Ecriture, tant par raport à elle même, que par raport à nous. Je dis, par raport à elle même, parce que toute sa dignité consiste en ce qu'elle aide à la parole de Dieu: Car enfin la parole de Dieu est proprement. & par elle-même, la cause de la dignité de l'Eglise, & même la seule cause, en telle maniere que qui pose la parole de Dieu, pose la dignité de l'Eglise, & ainsi du contraire. Je dis, en second lieu, par raport à nous, parce qu'en effet, nous ne portons du respect à l'Eglise qu'en considération de celui que nous sommes obligez d'avoir pour la

parole de Dieu. Or la parole de Dieu est l'Ecriture. Ainsi toute l'autorité de l'Eglise dépend de l'Ecriture nécessairement. Mais afin de mieux comprendre ce que nous disons, il faut remarquer qu'il y a trois sortes d'autorité dans l'Eglise, l'une qui regarde les choses, l'autre les personnes, & la troisième les charges. L'autorité à l'égard des choses, procede des dogmes & des doctrines de l'Eglise, qui par elles mêmes & par leur propre force obligent la conscience. Celle qui regarde les personnes, est celle qui s'acquiert par la reputation d'un grand sçavoir. Enfin celle qui regarde les charges, consiste particulièrement en ce que les Pasteurs sont les ministres de Dieu, & qu'ils ont été établis pour enseigner le peuple. Or de quelque maniere que vous consideriez cette autorité, elle est fondée sur l'Ecriture, elle tire son origine de l'Ecriture, & on ne la peut separer d'avec elle qu'on ne la détruise entièrement. L'autorité, à l'égard des choses, vient de l'Ecriture, parce que tout ce qui oblige la conscience procede de la révélation divine, & il n'y a point d'autre révélation divine, que celle qui est contenuë dans l'Ecriture. Je dis la même chose de l'autorité qui s'acquiert par la science, car enfin, il ne s'agit ici que de la science des choses divines. Enfin, j'en dis autant de l'autorité à l'égard des charges, car la charge des Pasteurs est de paître & d'enseigner le peuple par l'Ecriture, comme étant la règle qui leur a été prescrite pour cela. C'est donc en vain que Stapleton veut que l'autorité de l'Ecriture, à notre égard, dépende de celle de l'Eglise, puis que l'Eglise n'en a point d'autre, à notre égard, que celle qu'elle recoit de l'Ecriture : autorité qu'il faut supposer nécessairement. Il y a donc

donc ici un Sophisme, lors qu'on dit, qu'il n'y a point d'autorité plus grande, ni plus assuré que celle de l'Eglise, puis que Dieu se sert de l'Eglise pour nous instruire, & qu'il n'y a rien de plus assuré que quand Dieu nous enseigne. Car il est bien vrai que Dieu nous enseigne par l'Eglise, mais il ne le fait pas immédiatement & par voye d'inspiration, il le fait par le moyen de l'Ecriture, & par la voye d'une cause seconde qui est sujette à beaucoup d'infirmité. De là vient que l'autorité de Dieu, lors qu'il nous enseigne par l'Ecriture, est beaucoup plus grande & plus certaine, parce qu'il nous enseigne alors immédiatement, & sans que nous courions aucun risque d'être trompez: au lieu que lors qu'il nous enseigne par l'Eglise, son autorité diminué & devient douteuse, à cause du mélange des infirmités humaines.

Ce que Stapleton dit, en second lieu, que quelques moyens que l'on ait sentez, on est pourtant toujours obligé d'avoir recours à l'Eglise, tant parce qu'elle connoit seule parfaitement la voix de son Epoux, que parce qu'il n'y a qu'elle seule qui puisse juger avec certitude de la règle de nôtre salut, vû que c'est elle qui nous la donne; cela, dis-je, a bien quelque couleur, mais cela n'est pourtant rien, dans les fonds. Car, I. il est faux, que l'Eglise seule, c'est-à-dire, que les Pasteurs soient les seuls, qui connoissent parfaitement la voix de l'Epoux, c'est-à-dire, de Jesus-Christ, puisqu'il dit lui-même, que ses brebis oyent sa voix, qu'elles le connoissent; qu'elles le suivent; & qu'elles n'écoutent ni ne connoissent la voix des étrangers, comme nous l'avons remarqué, ci-dessus. Il y a deux manières de connoître la voix de Jesus-Christ, l'une est

la voye de la science, qui s'acquiert par l'étude & par certaines règles; c'est la méthode que suivent ceux qu'on appelle Critiques, & l'autre est le sentiment de la conscience: à peu près, comme il y a deux manieres de connoître les viandes: car on les connoit, ou par les règles de l'art qui enseigne à les preparer, ou en les goûtant soi-même. Nous ne nions pas que les Pasteurs ne connoissent, mieux que le commun peuple, cette méthode & cette voye de science, comme étant beaucoup plus habiles & plus exercez dans la critique, quoi que cela n'empêche pas que parmi ceux qu'on appelle Laïques, il ne s'en trouve qui connoissent parfaitement toutes les regles de cette science, & quelquefois même beaucoup mieux que les Pasteurs. Mais quoi qu'il en soit, il n'est point de fidèle qui ne soit capable de connoître la voix de Jesus-Christ, de la seconde maniere: *Si quelqu'un*, dit ce divin Sauveur, *veut faire la volonté de mon père, il connoitra quelle est ma doctrine*: & cette dernière méthode est très-bonne & très-assûrée, & même beaucoup meilleure & plus assurée que la première. Car certainement la divinité d'une doctrine ou d'un livre a plus de rapport au cœur qu'à l'esprit: c'est pourquoi elle se discerne mieux & plus sûrement par le sentiment de la conscience que par l'examen de l'esprit.

II. Mais d'ailleurs, quand même nous accorderions, qu'en quelque sens, les Pasteurs connoissent mieux les Livres Canoniques par le moyen de la critique, il ne s'ensuit pas pourtant, qu'à cet égard, nôtre foi doive être appuyée sur leur autorité, plutôt que sur les caractères de la divinité des livres mêmes. Et ce que l'adversaire dit, qu'il faut avoir recours à l'Egli-

L'Eglise, est équivoque & sophistique; car nous ne nions pas qu'il ne faille avoir recours aux Pasteurs, afin que dans une affaire si importante ils nous fassent part de leurs lumières, & que comme des docteurs & des conducteurs plus habiles que nous, ils nous montrent le chemin que nous devons suivre: mais nous nions qu'il faille avoir recours à eux comme à des Juges souverains, & qu'on doive simplement & aveuglément se soumettre à leur autorité. Les Pasteurs peuvent bien nous aider dans la recherche de la vérité; soulager nos travaux & les diminuer; nous montrer des voyes courtes & abrégées; nous expliquer ce que nous n'entendons pas bien; & faire quelques autres choses, de cette nature, que les Docteurs & les maîtres ont acoutumé de faire: car c'est pour cela proprement que Dieu les a établis. Mais ils ne peuvent rien décider de leur autorité, parce que ce sont des hommes, & qu'ils ne sont pas Dieu.

III. C'est encore un sophisme de Stapleton, lors qu'il dit, qu'on ne sauroit prouver l'Ecriture par elle-même, soit qu'on la considère dans son tout, c'est-à-dire, si quelcun nioit, ou ne connoissoit point l'Ecriture; soit qu'on la considère par rapport aux parties qui ont été écrites les dernières, c'est à-dire, si quelcun recevant, par exemple, le Vieux Testament & l'Evangile de Saint Mathieu, nioit & rejettoit les Epîtres de Saint Paul & de Saint Pierre. Car on peut dire, que l'Ecriture se prouve par l'Ecriture, en deux manières, ou en ce qu'elle se rend témoignage à elle-même, & qu'elle assure qu'elle est divine, ou en ce qu'il y a dans l'Ecriture plusieurs marques & plusieurs preuves, sur lesquelles

fa

sa divinité est établie: de même qu'on peut dire en deux manieres, qu'un homme prouve qu'il est sage, ou en ce qu'il l'affirme de vive voix, & par ses paroles, ou en ce qu'il prouve sa sagesse par ses actions & par les œuvres qui en sont des signes & des marques très-évidentes. J'avoüe que si je voulois prouver à un Infidèle que l'Ecriture est divine, & que pour cet effet, je me servisse de ces divers passages, où elle nous assure elle-même, qu'elle est divinement inspirée: cette preuve n'auroit pas tant de force que celle que je tirerois, des signes & des caractères de divinité qui se trouvent renfermez dans l'Ecriture. Car comment peut-on mieux & plus sûrement prouver la nature & la qualité d'une chose, que par ses signes & ses caractères?

IV. Ce que le Jesuite ajoute, que par l'autorité de l'Eglise on peut delivrer de ses doutes une personne qui en auroit, ou sur toute l'Ecriture en général, ou sur quelcune de ses parties, est une chose entierement fautive. Car il est certain que l'Eglise n'a aucune autorité, quelque peu considerable qu'elle soit, qui ne dépende de l'Ecriture, comme je l'ai déjà prouvé; & que d'ailleurs, cette autorité, quelle qu'elle soit, & d'où qu'elle vienne, ne scauroit être capable de produire une foi divine, certaine, & infallible, telle que doit être celle que nous devons avoir pour l'Ecriture. Ainsi, il est faux, qu'on puisse, comme il le soutient, persuader facilement à un homme qui doute de quelque partie de l'Ecriture, qu'il doit recevoir cette partie par la même raison qui lui fait recevoir les autres, c'est à dire, par l'autorité de l'Eglise: car je mets en fait, qu'on ne peut pas même recevoir, au moins légitimement, par cette autorité, la moindre par-

partie de l'Ecriture. Il est faux encore qu'on puisse persuader à un homme, qui nie toute l'Ecriture, ou qui ne la connoit point, qu'il doit ajouter foi aux Ecritures que l'Eglise recommande, par la même raison qui lui a fait recevoir la foi en Jesus-Christ, sçavoir, par la prédication de l'Eglise: car il n'y a point d'article de foi, qui soit reçu à cause de l'autorité de l'Eglise; l'Eglise n'étant qu'un moyen de communication, par lequel la foi, c'est-à-dire, les objets de la foi, parviennent jusques à nous, mais nullement un moyen d'argumentation.

V. Enfin, il y a encore ici un Sophisme, lors qu'il dit que les Livres sacrez ne sont pas la voix immediate de Dieu; qu'ils ne sont que sa parole, & l'une des choses que nous croyons qu'il a prononcées de sa bouche, & que nous n'en pouvons être assurés, non plus que des autres choses que par la voix de l'Eglise. Car il est bien vrai qu'ils ne sont pas la voix immediate de Dieu, si vous voulez parler d'une voix que Dieu ait prononcée immédiatement de sa propre bouche, sans s'être servi d'aucun instrument, puis qu'il s'est servi du Ministère des Prophètes & des Apôtres: mais si vous entendez, que les Prophètes & les Apôtres n'ont pas été des instrumens purement passifs; des instrumens poussés par des inspirations, dans toutes les manieres: & qu'au contraire, ils ont été des instrumens agissans par une vertu qui leur fût propre, comme sont les autres causes secondes, je soutiens que cela est faux: ils n'ont été simplement que les organes dont le Saint Esprit s'est servi pour écrire, n'ayant, pour ce qui les regarde, que formé les lettres & les caractères de l'Ecriture sous la conduite du même Esprit, car pour
 tou-

toutes les autres choses, le Saint Esprit les a dictées immédiatement lui-même. Il n'est pas véritable, non plus, que nous ne puissions être assurés de cela que par l'autorité de l'Eglise, si l'on entend par là, que l'autorité de l'Eglise en doit être l'unique preuve, car nous en sommes assurés par les caractères de divinité qui sont renfermez dans les livres mêmes, comme nous l'avons dit fort souvent, quoi que l'Eglise soit obligée par les devoirs de sa charge de nous le déclarer, & de nous le faire connoître. Il y a encore de l'ambiguité dans ce qu'il dit, que les Mystères de la foi surpassent la portée de nos esprits : car il est bien vrai, qu'ils surpassent la portée de l'esprit de l'homme dans l'état de la nature corrompue, selon ce que dit Saint Paul ; *que l'homme animal ne comprend point les choses qui sont de l'esprit de Dieu.* Ils sont encore au-dessus de nous, après même que nous avons été éclairés par le Saint Esprit, tant que nous ne pouvons pas les comprendre parfaitement : mais ils ne surpassent pas la portée d'un homme qui a été illuminé par le Saint Esprit, tant qu'il en peut reconnoître avec certitude, la vérité & la divinité.

C'est ici leur troisième Argument. Ils disent que dès la naissance de la Religion Chrétienne, il a paru une infinité de Livres sous le nom des Apôtres & de leurs Disciples, ou sous quelques autres noms ; que ces livres ont passé pour sacrez & divins, quoi que ce fussent des livres supposés & Apocryphes ; que même il y en a eu que quelques uns ont regardé comme Sacrez & Canoniques, dans le même tems que d'autres ne les ont pas voulu recevoir ; enfin, qu'il est arrivé que les Hérétiques ont fabriqué de ces sortes de livres,

vres, & qu'ils ont rejeté plusieurs parties du véritable Canon. Si bien qu'ils concluent qu'il est d'une nécessité absolue, que dans une si grande diversité de sentimens, les fidèles aient recours à l'autorité de l'Eglise pour apprendre d'elle, d'une manière certaine & indubitable, ce qu'ils doivent recevoir pour canonique, ou rejeter comme incertain, apocryphe & inventé par les Hérétiques, au préjudice de la vérité. Je réponds à cela, que nous ne nions pas que le soin & la diligence des Pasteurs, soit qu'il s'agisse de connoître les livres véritablement canoniques, ou de rejeter ceux qui ne le sont pas, n'ayent été & ne soient encore d'un très grand secours aux fidèles: car enfin, ils sont des conducteurs & des guides, qui, comme je l'ai déjà dit, nous montrent le chemin que nous devons suivre. Mais nous nions ces deux choses, premièrement, qu'il soit absolument nécessaire d'avoir pour cela un jugement & un décret public de l'Eglise: en effet, avant le Concile de Laodicée, qui se tint l'an 364. on n'avoit point ouï parler encore d'un tel décret, & cependant aucun des fidèles n'avoit jamais révoqué en doute, avant ce temps-là, l'autorité de l'Ecriture. En second lieu, nous nions que le jugement des Pasteurs, soit qu'ils parlent dans un Concile, ou hors d'un Concile, puisse avoir aucune force qui vienne purement & simplement de leur autorité. Car, ou ce qu'ils établissent est fondé sur la raison & sur la prudence, ou il ne l'est pas. Si on dit la première chose, il faut qu'on convienne, qu'il y a certains caractères & certaines marques, par lesquelles, comme par autant d'argumens certains & indubitables, on peut reconnoître les Livres Canoniques, & les discerner d'avec ceux qui ne le sont pas,

pas. Et bien qu'il ne soit pas facile, bien qu'il ne soit pas donné à tous de reconnoître par eux-mêmes ces caractères, il est pourtant aisé de les remarquer, lors qu'ils nous sont proposez par d'autres qui les ont remarquez avant nous. Les fidèles aquiescent donc au jugement des Pasteurs, non simplement à cause de leur autorité, mais à cause des caractères de divinité sur lesquels ils fondent leur jugement, ce qui est l'état de la question. Que si, au contraire, ce qu'ils établissent n'est fondé ni sur la raison ni sur la prudence; s'ils prononcent leur jugement sans avoir auparavant examiné ce dont il s'agit, & sans aucune connoissance certaine de la chose, leur jugement est téméraire; ils sont conduits par un instinct aveugle; & on peut fort bien leur appliquer ce que Jesus-Christ disoit des Pharisiens: *Ce sont des aveugles, conducteurs d'aveugles, ils tomberont les uns & les autres dans la fosse.* Et il ne servira de rien de dire qu'ils font cela par leur propre autorité: car faire quelque chose, sans avoir aucune autre raison que sa propre autorité, c'est agir par un pur bonplaisir, & agir, par conséquent, par un mouvement temeraire & aveugle. J'avoüe que les Rois agissent de cette maniere à l'égard de leurs sujets; ils disent, *tel est nôtre plaisir*, parce qu'ils ne sont pas obligez de rendre raison de leurs commandemens: mais ils n'agissent pas ainsi, à l'égard d'eux-mêmes; ils se conduisent par conseil & par prudence. Si vous dites qu'il en est de même de l'Eglise que des Rois, lors qu'elle consigne le Canon des Ecritures, c'est-à-dire, qu'elle a par devers soi les raisons de sa conduite, & qu'elle n'est pas obligée de les communiquer au peuple, étant plus convenable qu'elle agisse avec lui, par son autorité; je repondrai,

drai , ce que j'ai déjà fait sentir assez souvent, que l'autorité de l'Eglise n'est pas assez grande, ni assez considérable pour produire une foi divine; qu'elle n'a aucune autorité qui ne dépende de l'Ecriture, & que la foi n'est point d'une nature à pouvoir être commandée , en disant, tel est mon bon plaisir , comme font les Rois & les Magistrats , lors qu'ils commandent des choses qui regardent la société.

En quatrième lieu , les adversaires font une instance. Ils disent , que si chaque particulier est capable de cette exacte recherche, par laquelle on peut discerner les Livres Canoniques d'avec ceux qui sont supposez , il s'ensuivra qu'il faudra donner cette charge aux personnes les plus grossières, à des servantes, à des artisans; & que comme cela seroit absurde, il faut conclurre qu'il est nécessaire que ces sortes de gens acquiescent, au-moins dans cette occasion aux déterminations de l'Eglise , à cause de son autorité. Je réponds qu'il y a peu de fidèles à qui Dieu ait départi son esprit, qui, quelque petit que soit leur genie, ne puissent reconnoître par le jugement qu'ils formeront eux-mêmes, ces caractères qui distinguent les Livres Canoniques d'avec ceux qui ne le sont pas , pourvû que ces caractères leur soient proposez par les Pasteurs, de la maniere qu'ils le doivent être : car autre chose est , découvrir par soi-même ces caractères , & autre chose les reconnoître après que les Pasteurs les ont apperceus. J'avoüe qu'il n'est pas facile à chacun de faire la premiere de ces choses , mais il est certain que les plus simples & les plus ignorans sont capables de la seconde. Cependant, je veux accorder que les ignorans ne soient pas capables de cela; je dis, que l'Ecriture Canoni-

que se discerne d'avec celle qui ne l'est pas , en deux manieres, ou à l'égard de la matiere , ou à l'égard de la forme. Au premier égard , ce discernement se fait , lors que les choses qui sont contenues dans l'Ecriture sont receuës , comme étant divines ; lors qu'on les discerne de celles qui ne le sont pas. Et à l'égard de la forme , ce discernement se fait, lors qu'on reconnoit pour des choses divines, les paroles, le stile, l'ordre & la liaison du discours qui se trouvent dans la même Ecriture , & qu'on les discerne des discours humains. Il suffit , à l'égard des personnes les plus simples , qu'elles fassent ce premier discernement ; & cela n'est même absolument nécessaire , que lors qu'il s'agit des articles fondamentaux , qui se peuvent facilement reconnoître par le sentiment de la conscience : mais le second discernement ne regarde que les personnes les plus avancées. Ainsi on voit évidemment, qu'une charge si importante ne doit pas être commise aux personnes les plus grossieres, à des servantes , à des artisans ; & qu'on ne peut pas inferer cet aveugle acquiescement à l'autorité de l'Eglise que prétendent les adversaires. En un mot, Dieu n'a pas voulu qu'aucun crût sur la foi d'autrui ; il a voulu que nôtre foi fût une foi qui nous fût propre & en même tems divine, c'est-à-dire , qu'il n'a pas voulu que nous fussions conduits par une pure autorité , mais que nous fussions unis immédiatement à Jesus-Christ, pour nôtre salut. Mais comme dans la Société Chrétienne il y a divers degrez de Chrétiens, les uns étant simples & ignorans , les autres beaucoup plus avancez , & quelques autres aussi sçavans & aussi éclaircz que des hommes le puissent être ; de même Dieu a voulu que dans la Religion il y eût

y eût divers degrez de connoissance, dont le moindre, qui est de la portée des plus simples, ne regarde que les articles fondamentaux qui suffisent pour le salut, & qu'on peut discerner par le sentiment de la conscience: car pour les autres, ils ne regardent que les personnes les plus avancées & les plus sçavantes, & ils ne sont pas même de l'essence de la foi, ils ne sont que de l'essence de sa perfection & de sa plénitude.

En cinquième lieu, les adversaires ont accoutumé de mettre en avant plusieurs choses, dont ils croient qu'on ne peut avoir aucune certitude, & moins encore, par conséquent une certitude divine, que par l'autorité de l'Eglise. Ils nous demandent, I. d'où nous sçavons, qu'il y a eu des Prophètes & des Apôtres? II. D'où nous sçavons que ces Prophètes & ces Apôtres sont véritablement les auteurs des livres qui paroissent sous leurs noms? III. D'où nous sçavons, que leurs Ecrits sont parvenus jusqu'à nous, entiers & sans avoir souffert aucune alteration? IV. Ils nous demandent, qui nous a dit, que les Versions qu'on a faites de leurs livres en langue vulgaire, sont des Versions fidèles? V. Ils disent même, qu'on ne sçauroit être persuadé, d'une foi divine, que Jésus-Christ ait été véritablement homme, & qu'il ait été crucifié; qu'il faut avoir recours dans cette occasion au témoignage & à l'autorité de l'Eglise; qu'on auroit beau recourir aux articles fondamentaux qui se connoissent par le sentiment de la conscience & qui suffisent pour le salut des plus ignorans; que tout cela ne serviroit de rien, tant parce que ces articles fondamentaux supposent certaines choses de fait, comme la vie, la mort, la résurrection & l'ascension de Jésus-Christ dans le Ciel, dont la

verité ne peut-être connuë que d'une maniere historique & non par le sentiment de la conſcience, que parce que quand même ces queſtions ſeroient trop relevées pour les plus ſimples, elles ne le ſeroient pas pour les plus ſçavans & les plus éclairés, dont la foi ſe reduiroit neceſſairement à l'autorité de l'Egliſe, puis qu'il n'y a que ce ſeul moyen de certain, pour répondre à toutes ces queſtions & pour les reſoudre.

Mais on peut répondre à cét Argument, ſans beaucoup de peine. Je dis, I. qu'on doit ſuppoſer beaucoup de choſes dans l'objet de la foi qui n'appartiennent point à la révélation, leſquels on peut connoître, ou par les ſens, ou par la droite raiſon, ou par le témoignage des hommes: & que pourvû que ces choſes ſoient certaines & aſſûrées, en elles-mêmes, bien loin que ce ſoient des obſtacles pour la certitude de la foi, elles y contribuent au contraire & en ſont comme le fondement. Par exemple, la Providence divine, la conduite de Dieu & ſon adminiſtration à l'égard de tout ce qui arrive dans le monde, eſt un des objets de nôtre foi, dans lequel, nous ſuppoſons pluſieurs choſes, qui ne s'apperçoivent que par les ſens ou par la raiſon, comme qu'il y a un monde; que dans ce monde il y a des hommes, & que parmi ces hommes on voit arriver tous les jours une infinité de choſes différentes. Dans l'article même de l'Egliſe la même difficulté a lieu: car avant que le témoignage de l'Egliſe puiſſe avoir quelque autorité parmi nous il faut ſçavoir néceſſairement qu'il y a un certain nombre d'hommes qui compoſent une Société Chrétienne; que cette Société ſubſiſte, depuis pluſieurs ſiècles; qu'on a célébré des Conciles, que les livres qui contiennent les decretſ de ces Conciles ne ſont ni
sup-

supposez, ni corrompus; que le témoignage même de l'Eglise d'aujourd'hui est le témoignage de cette Société, & plusieurs autres choses de cette nature, qu'on ne peut sçavoir que par le moyen des sens ou par la raison. Cependant, quoi qu'on puisse connoître certainement ces choses par d'autres moyens que par le témoignage de l'Eglise, cela n'empêche pas que le témoignage de l'Eglise ne soit certain, selon le sentiment même des adversaires. Il faut donc dire la même chose du témoignage de l'Ecriture, quoi que nous demeurions d'accord, qu'il faut que nous sçachions plusieurs choses, avant que l'Ecriture ait quelque autorité, à nôtre égard: mais cette connoissance certaine que nous pouvons avoir de ces choses par d'autres moyens, ne nuit à son autorité en aucune maniere.

Mais, direz vous, on ne peut sçavoir ces choses que par le témoignage de l'Eglise. Donc l'autorité de l'Ecriture dépend de ce témoignage. Je réponds qu'il est faux, qu'on ne puisse sçavoir ces choses que par le témoignage de l'Eglise, comme la chose vous paroitra telle, si vous parcourez tous les articles qui sont contenus dans cette objection. L'Ecriture sainte nous apprend, qu'il y a eu des Prophètes & des Apôtres; & il est certain, qu'avant que nous regardions l'Ecriture comme divine, nous devons pour le moins, avoir une foi historique pour les choses qu'elle contient: car elle a tous les caractères que peut avoir un livre digne de foi, ce que n'ont pas les autres livres, auxquels on ne refuse pas cependant une foi historique. Cela paroît même par le consentement & le témoignage des ennemis de l'Ecriture & de l'Eglise. Car les Payens ne nient point qu'il y ait eu des Prophètes & des Apô-

tres, c'est-à-dire, qu'il y ait eu un Moÿse & un Saint Paul, & quelques autres, qui se disoient Prophètes & Apôtres, quoi qu'à la vérité, ils ne veuillent pas reconnoître qu'ils ont été envoyez de Dieu. Enfin, cela paroît, tant par des monumens si certains & d'un si grand poids qu'on n'en sçauroit disconvenir, quelque opiniatre que l'on soit, sans renoncer à toute honte. Je dis la même chose des livres qui portent le nom des Prophètes & des Apôtres; on prouve qu'ils sont les auteurs de ces livres, tant par le témoignage de l'Ecriture, à laquelle, comme je l'ai déjà dit, on doit une foi historique, que par l'aveu perpétuel des ennemis de l'Eglise; quoi que dans le fonds il importe peu, pour établir l'autorité divine de l'Ecriture, qu'on sçache qu'un tel, ou un tel livre soit d'une tel ou d'un tel auteur, pourvu qu'on soit assuré que le livre soit d'un auteur divinement inspiré. Pour ce qui regarde ce qu'on ajoute, qu'on ne peut pas savoir si les livres des Prophètes & des Apôtres sont parvenus entiers jusqu'à nous, ou s'ils n'ont pas été corrompus, cela se prouve suffisamment par une infinité de raisons, sans qu'on soit obligé d'avoir recours au témoignage de l'Eglise, comme cela paroît par ce que nous avons dit, en parlant de la perfection de l'Ecriture. On prouve démonstrativement, que les versions en langue vulgaire sont des versions fidèles, non par le témoignage de l'Eglise, mais par le consentement unanime des Docteurs & des sçavans, soit que ce soient des Ecclesiastiques ou d'autres personnes. Enfin, quant à l'humanité de Jesus-Christ, quand l'Eglise ne diroit point que Jesus-Christ a été homme, nous aurions là-dessus le témoignage des Juifs; les Payens & les Mahometans nous l'apprendroient; & il

& il y a tant de monumens qui le prouvent qu'il nous seroit impossible d'en douter. Ainsi il est faux qu'on ne puisse sçavoir ces choses que par le témoignage de l'Eglise. Je réponds II. Que le témoignage de l'Eglise peut-être pris en deux manieres, on materiellement, ou formellement, je m'explique. Dans le premier sens, un témoignage est un raisonnement dont on tire une conséquence, & dans le second c'est une autorité en vertu de laquelle on croit. Un témoignage pris materiellement, est lors qu'on reçoit comme véritable ce que quelcun dit, non en ajoutant foi simplement à ce qu'il dit, & par cette raison qu'il le dit, mais parce qu'après avoir raisonné sur telle circonstance, nous concluons que ce qu'il dit ne peut-être que véritable. Et un témoignage pris formellement, est lors qu'on ajoute foi à quelcun, simplement & sur sa parole. L'un fait cette sorte d'Argument qu'on appelle artificiel, & l'autre celui qu'on appelle Argument inartificiel; éclaircissions ceci par des exemples. Le témoignage des Apôtres sur la résurrection de Jesus-Christ a été un témoignage pris formellement; on étoit obligé d'ajouter foi simplement à ce qu'ils disoient, à cause de l'autorité qu'ils s'étoient acquise & qu'on ne leur pouvoit disputer. Mais le témoignage des Mahometans, lors qu'ils disent que Mahomet a été, est un témoignage pris materiellement, nous n'ajoutons pas foi simplement à ce qu'ils disent, car bien loin que nous demeurions d'accord qu'ils aient assez d'autorité pour cela, nous voyons qu'il y a beaucoup de choses qui nous convainquent du contraire; ce n'est qu'après avoir raisonné sur telle ou sur telle circonstance, que nous concluons, que ce qu'ils disent est véritable: car enfin, il est moralement impossible, que tant de

peuples, dont les sentimens font si differens à l'égard des choses ; que tant de diverses nations se fussent accordées à suivre la doctrine de Mahomet, si Mahomet n'eût jamais été. Cela posé, je dis, qu'il est veritable, que nous sçavons certainement par le témoignage de l'Eglise, qu'il y a eu autrefois des Prophètes & des Apôtres, & ainsi de toutes les autres choses qui sont contenues dans l'objection, mais que ce témoignage est un témoignage pris matériellement, & non formellement : car nous ne voyons rien qui puisse acquiescer assez d'autorité à l'Eglise, pour nous obliger à croire ce qu'elle dit, simplement & sur sa parole. Mais en raisonnant sur telle & sur telle circonstance, nous concluons qu'il est impossible, que l'Eglise, tant la Judaïque que la Chrétienne, ayant fait profession de leur Religion, depuis tant de siècles, s'il n'y eût jamais eu des Prophètes, ni des Apôtres, si Jesus-Christ n'avoit pas été. Nous devons dire la même chose des Livres Sacrez & de leur integrité, aussi bien que des Versions.

Mais, direz-vous encore, n'aurons nous donc qu'une certitude humaine de l'existence de Jesus-Christ, des Prophètes & des Apôtres ? A Dieu ne plaise que nous disions cela, car cette certitude est aussi une certitude divine. Il y a deux sortes de choses dans la Religion, & par-conséquent dans l'Ecriture, il y en a qui sont de fait, & il y en a qui sont de droit. Il y en a qui sont proprement historiques ; & d'autres qui regardent de plus près & plus immédiatement la conscience. Celles qui sont de fait servent comme de fondement à celles qui sont de droit, & par-conséquent elles doivent être supposées comme certaines, avant que de recevoir celles qui sont de droit :

droit : & j'avoüe que cette certitude est humaine. Mais dès qu'on a une fois reconnu la divinité de l'Ecriture par les choses qui sont de droit & qui regardent la conscience, cette connoissance produit une certitude divine, qui se répand, en diverses manieres, sur les choses de fait : si bien que des choses qui auparavant n'étoient qu'humaines deviennent divines, par ce moyen là : car il est certain que la certitude humaine précède, & que la divine ne vient qu'après. En effet, les mêmes preuves qui établissent la divinité de l'Ecriture, à l'égard des choses qui regardent, de plus près, la conscience, établissent aussi la vérité des faits qui sont contenus dans la même révélation, & qui ne scauroient être separez, en aucune maniere, des choses qui sont de droit ; & c'est de là que naît la certitude divine. Ainsi nous sçavons, d'une certitude divine, que Moïse, que les Prophètes, que Jesus-Christ, & que les Apôtres ont été ; je dis la même chose des autres faits historiques, qui sont contenus dans l'Ecriture.

Le sixième Argument des adversaires est tiré de l'usage & de la pratique de l'Eglise. Car I. ils veulent, que l'Eglise Judaïque ait formé le Canon du vieux Testament, par son jugement & sa propre autorité, ce qui fut fait du tems d'Esdras & de la grande Synagogue, comme on parle. Ils veulent, II. que l'Eglise Chrétienne ait fait la même chose, à l'égard des livres du Nouveau Testament, tant par son propre consentement, que par un decret exprès & formel ; ce qui fut fait dans le Concile de Laodicée, dans le troisième de Carage, & par les Papes Innocent I. & Gélase. Ils veulent, III. que c'ait été par le jugement & l'autorité de l'Eglise, qu'on

ait receu comme Canoniques, des livres de la Canonicité desquels on avoit douté auparavant, comme sont, pour le Vieux Testament, les livres de Judit, d'Esther, de Tobie, le premier & le second livre des Macchabées, Baruc, l'Épître de Jeremie, la Sapience de Salomon, l'Écclésiastique, l'Oraison d'Azarias, le Cantique des trois enfans, l'Histoire de Susanne, celle de Bel & du Dragon, & pour le Nouveau, l'Épître aux Hébreux, celle de Saint Jaques, la seconde & la troisième de Saint Jean, celle de Saint Jude, l'Apocalypse, & quelques fragmens, comme celui de la sueur de Jesus-Christ, & de la femme surprise en adultère. Ils disent, IV. que les livres Apocryphes, qui ont été forgez sous le nom des Prophètes & des Apôtres, n'ont été rejettez, & n'ont jamais été receus pour divins; que parce que l'Eglise n'a jamais jugé qu'ils deussent être receus comme tels; & que c'est la raison que presque tous les Pères allèguent, pour faire voir qu'on les doit rejeter comme des livres Apocryphes. Enfin, ils ajoutent, V. que les anciens Pères n'ont convaincu & n'ont refuté que par le jugement de l'Eglise, les Hérétiques qui ont rejeté quelque partie de l'Écriture Sainte, ou qui disputoient sur quelque livre Canonique. C'est à peu près tout ce que dit le Jesuite Stapleton, d'une maniere un peu plus étendue, Controv. 5. Lib. 9. cap. 5. 6. 7. & 8.

Mais il est fort aisé de répondre à toutes ces choses. Quant à la premiere, il est faux, que l'Eglise Judaïque ait dressé le Canon du Vieux Testament, par son jugement & sa propre autorité: car chaque livre a été inseré dans le Canon, de la même maniere qu'il a été écrit, savoir, par l'autorité de Dieu qui parloit & qui
écri-

écrivait par le ministère des Prophètes, & des hommes divinement inspirez. Moyse, Josué, & les Prophètes, qui ont écrit chacun en leur tems, par le mouvement, la direction & l'inspiration de Dieu, ont ordonné par l'autorité dont ils étoient revêtus, qui étoit une autorité divine, qu'on recevroit leurs livres pour Canoniques: & dans cette occasion l'Eglise n'a fait que recevoir leurs ordres. Car par la même raison que chaque Prophète prouvoit qu'il étoit inspiré de Dieu, par la même raison il recommandoit aussi les livres qu'il donnoit à l'Eglise pour Canoniques: outre que ces livres se rendoient assez recommandables par leurs propres caractères. En effet, les livres de Moyse & presque tous les autres étoient regardez & receus comme Canoniques, avant le tems d'Esdras, qui est le tems auquel les Adversaires veulent que l'Eglise ait donné son premier jugement solennel. Ainsi, ce n'est point par son jugement & de sa propre autorité, que la grande Synagogue a formé le Canon des Ecritures. Je sçai bien qu'on peut alléguer que cela ne s'est point fait sans le jugement des Pasteurs. J'en conviens, au moins, à l'égard de quelques uns: mais je dis que ce jugement a été un jugement de discernement, & non un jugement d'autorité. Il est certain que Moyse a établi ses livres par sa propre autorité. Je dis la même chose de Josué & de tous les autres dont la vocation divine n'a jamais été contestée. Et j'avoüe, pour ce qui regarde plusieurs autres livres dont les auteurs n'ont pas été aussi célèbres que Moyse & que Josué, qu'il n'est pas vrai-semblable que ces livres ayent été mis dans le Canon, sans avoir été choisis & approuvez par la Synagogue: car dans la Republique d'Israël, lors qu'elle étoit bien

bien réglée, il n'étoit pas permis à chacun de se dire Prophète, & de faire passer ses Ecrits parmi le peuple, pour des Ecrits divinement inspirez. Il falloit que chaque Prophète prouvât sa mission: & comme la Synagogue devoit être Juge dans ces occasions, il étoit nécessaire que les Pasteurs, en vertu de leurs charges, tinssent le premier rang parmi le peuple. Cependant, je nie que ce jugement, de quelque nature qu'il pût être, donnât de l'autorité aux Livres sacrez, ou les en privât, à l'égard des fideles. Car enfin, ce jugement n'étoit pas non seulement, un pur jugement de discretion; un pur jugement déclaratif; c'étoit même un jugement purement humain, lequel par cette raison ne pouvoit obliger la conscience, en aucune maniere, à moins que ceux qui le donnoient ne fussent des personnes divinement inspirées. Nous avons un illustre exemple de cela dans l'Histoire du Prophète Jeremie, chap. 36. où il est rapporté, que Dieu commanda à ce Prophète d'écrire ses Prophéties dans un livre, & de les faire lire ensuite devant le peuple, par Baruc; ce qui ayant été fait, & ce livre ayant été apporté à Jehojakim, ce Roi le déchira avec un canif & le jetta dans le feu. Ce livre, comme l'on voit, ne fut point receu pour Canonique, dans ce tems-là, par le jugement & la déclaration de la Synagogue: mais cependant, quelque tems après, il fut receu comme tel par les fideles, lors qu'ils eurent été transportez en Babilone, où la grande Synagogue ne pouvoit point donner son jugement, puis qu'elle étoit dissipée pour lors. Il ne faut que lire ce que dit Daniel au sujet de ces Prophéties de Jeremie, Daniel 9. 2. Voici les paroles: *Moi Daniel ayant entendu dans les livres, que le nombre des ans duquel*

quel la parole de l'Eternel avoit été adressée au Prophète Jeremie, pour finir les desolations de Jerusalem, étoit de soixante & dix ans, je dressai ma face vers le Seigneur Dieu. Où l'on voit clairement que la Canonicité de ce livre, à l'égard des fidèles, ne dépendoit ni de l'approbation, ni du desaveu de la Synagogue; car autrement Daniel n'eût pas cherché la parole de Dieu dans un livre qui n'avoit pas été admis & approuvé par la Synagogue. Vous direz cependant, qu'Esdras dressa le Canon des Ecritures, après le retour de la captivité de Babilone, c'est à dire, que par un jugement public, il établit, de telle maniere, les livres Canoniques, qu'après cela c'eût été un crime de revoquer en doute leur divinité. Je réponds qu'il est veritable qu'Esdras reduisit en un seul corps les livres Canoniques, & qu'il les mit par ordre; j'ajoute même qu'il corrigea les fautes qui se pouvoient être glissées dans ces livres, par la negligence des Copistes; c'est le sentiment de plusieurs Auteurs graves, tant anciens que modernes, auquel je ne fais pas de difficulté de me ranger; enfin, je demeure d'accord qu'il y ajouta quelques uns de ses livres, & ceux de quelques Prophètes de son tems, comme ceux d'Aggée, de Zacharie, & de Malachie: mais je nie qu'il ait formé ce Canon par un jugement public, c'est à dire qu'il ait donné quelque autorité aux saints livres, à l'égard des fidèles, comme si avant le tems d'Esdras aucuns livres n'avoient été reconnus pour Canoniques; & c'est ce que les adversaires ne prouveront jamais.

Quant à la seconde de ces choses, je dis que dans le Nouveau Testament, aussi bien que dans le Vieux, Dieu a formé lui même le Canon, & que

que ce n'a pas été par l'autorité de l'Eglise. Car les mêmes Apôtres, & les mêmes Evangelistes, qui par leur prédication & leurs miracles ont prouvé aux fidèles qu'ils étoient des hommes envoyez immédiatement de Dieu, ont aussi communiqué à l'Eglise les livres du Nouveau Testament qui contenoient ce qu'ils avoient prêché de vive voix, afin que ces livres fussent la règle perpétuelle de la foi des Chrétiens: & l'Eglise ne les a approuvez, & ne leur a donné proprement son suffrage, qu'en ce qu'elle les a receus, & qu'elle les a regardez avec le respect qui est dû à des livres divins. Et cela paroît clairement par cela même que les adversaires allèguent, du Concile de Laodicée, de celui de Carthage, & des Papes Innocent I. & Gélase. Car avant le Concile de Laodicée, qui fut tenu l'an 364. & qui fut un Concile particulier, l'Eglise n'avoit encore donné aucun jugement là-dessus: & cependant l'autorité des livres sacrez étoit reconnue par les fidèles dès la naissance du Christianisme, ce que personne ne peut nier, & qu'on pourroit prouver par mille Argumens si quelqu'un s'avisait de le faire. Ce n'est donc, ni le Concile de Laodicée, ni celui de Carthage, ni Innocent I. ni Gélase, qui ont établi par leur autorité le Canon des Ecritures. Voici seulement ce qu'ils ont fait; ils ont dressé le Catalogue des livres sacrez, de peur que par fraude, ou par ignorance quelque livre Apocryphe ne vint à se glisser parmi les Canoniques; & il est certain que cette précaution est un des devoirs de l'Eglise.

Pour ce qui regarde la troisième de ces choses, je dis qu'on n'a jamais douté des livres véritablement divins & Canoniques, comme de
l'Epi-

l'Épître aux Hébreux, de celle de Saint Jaques, de la seconde & de la troisième de S. Jean, de celle de Saint Jude, de l'Apocalypse & de quelques fragmens, c'est à dire, dans ce sens, que toutes les Eglises généralement aient révoqué en doute que ces livres fussent Canoniques & Apostoliques. Il y en a eu seulement quelques uns qui en ont douté, mais tous les autres ont été pleinement convaincus de l'autorité de ces Ecrits qu'ils avoient reçus des Apôtres. Et ceux qui ont douté de la divinité de ces livres, n'en ont pas douté, par cette raison, qu'il n'y avoit encore là-dessus aucun jugement de l'Eglise, & qu'elle n'avoit pas donné son consentement pour les recevoir, mais parce qu'ils s'imaginoient, qu'il y avoit dans ces livres certaines choses, qui favorisoient les Hérétiques. Ils disoient, par exemple, que ce qu'on lit dans l'Épître aux Hébreux, *qu'il est impossible que ceux qui retombent puissent être renouvellez à repentance*, sembloit appuyer le sentiment des Novatiens; que ce qui est dit dans l'Apocalypse, du regne de Jesus-Christ, pendant mille ans, sembloit favoriser les Millénaires; c'est pour ces raisons & pour de semblables qu'ils doutoient que ces livres fussent Canoniques. Et s'ils ont été délivrez de leurs doutes, ce n'a pas été en vertu d'un jugement de l'Eglise qui ait établi l'autorité de ces livres: en effet l'Eglise universelle n'a jamais donné un tel jugement; ils s'en sont délivrez eux-mêmes, peu à peu, en examinant les choses avec plus de soin, car par ce moyen ils ont reconnu les caractères de divinité qui sont renfermez dans ces livres, & ils n'ont plus eu dans la suite de scrupules. Au reste, quoi que le Concile de Carthage ait mis dans le Catalogue des livres Canoniques,

ccr-

certain livres du Vieux Testament qui sont véritablement Apocryphes , cela n'a pas empêché que ces livres Apocryphes n'aient été regardez comme tels dans la suite, même dans le sein de l'Eglise Romaine, comme nous le verrons en son lieu.

A l'égard de la quatrième de ces choses, je réponds en niant la conséquence: car quoi qu'on puisse tirer une forte preuve contre ces livres qui ont été faits sous le nom des Prophètes & des Apôtres, de ce que l'Eglise ne les a jamais reconnus pour Prophétiques & Apostoliques; il ne s'ensuit pas pourtant de là, que l'Eglise ait fait le Canon, de sa propre autorité, & qu'elle lui ait donné aucune force & aucun credit, à notre égard. Car la preuve n'est pas fondée sur l'autorité de l'Eglise, comme si les livres ne pouvoient être Canoniques sans cette autorité; ce qui est le sentiment de nos adversaires: mais elle est fondée sur ce qu'il est absolument impossible que des livres, qui étoient véritablement les ouvrages des Prophètes & des Apôtres, & qui avoient été donnez à l'Eglise comme divins & Canoniques, eussent été rejettez par l'Eglise primitive, ou qu'ils n'eussent pas été reçeus, sinon de tous les fidèles, au-moins de la plus grande & de la plus considérable partie. Ainsi demeure ferme & inébranlable la raison que les Pères allèguent contre les livres Apocryphes, sans que cela favorise pourtant le sentiment des Adversaires.

Enfin, je reponds à la cinquième de ces choses, que la preuve qu'on tire du consentement de l'Eglise primitive, dans le sens que nous l'avons déjà expliqué, n'est pas seulement une preuve negative contre les livres Apocryphes, mais que c'est de plus une preuve positive & affirmative.

firmative pour établir la vérité des livres Canoniques contre les Hérétiques, qui refusent de les recevoir. Car il n'est pas vraisemblable que l'Eglise primitive ait reçu, dès le commencement, des livres faux & supposez, pour des livres, véritablement Prophetiques & Apostoliques, & Canoniques, par conséquent; ce qui est toutefois, un argument *à posteriori*, comme on parle, qui ne peut produire qu'une foi humaine.

TABLES DES LETTRES

D E

MONSIEUR CLAUDE.

- I. **L**ettre où il explique le verset 28. du 15. de la première aux Corinthiens. pag. 5
- II. Lettre à Monsieur A. C. D. R. où il le prie de lui envoyer le Livre de Monsieur Arnaud. 13
- III. Lettre au même où il le prie d'ajouter la préface qu'il lui envoie à la réponse à Mr. Arnaud, &c. 15
- IV. Lettre au même touchant le même sujet. 18
- V. Lettre au même sur le même sujet & les voix que l'on avoit ouïes en l'air sur les mesures du temple de Montauban, &c. 20
- VI. Lettre au même où il lui marque qu'il faisoit une réponse exacte au Cardinal de Richelieu & que Monsieur M. l'avoit prevenu. 22
- VII. Lettre au même où il le prie de s'assurer de la fidélité de l'imprimeur touchant sa réponse à Monsieur Arnaud & où il lui demande de nouvelles de la Bulle & de la persécution des Jésuites contre le port Royal. 23
- VIII. Lettre au même où il se plaint de la manière d'agir de Monsieur Arnaud & de ses amis qui avoient fait saisir les exemplaires de sa réponse & qui vouloient

T A B L E.

<i>le tirer de Montauban.</i>	24
<u>IX. Lettre à Mademoiselle D. L. S. sur une difficulté du verset 5. Chap. 4. de Saint Jacques.</u>	28
X. Lettre à Monsieur. . . dans la quelle il lui marque son sentiment sur le différent de l'Eglise de . . . touchant Monsieur L.	31
<u>XI. Lettre à Monsieur. . . où il lui dit son sentiment sur la Dispute qui s'étoit élevée touchant la grace particulière & universelle dans G.</u>	37
<u>XII. Lettre à Madame L. M. D. S. A. sur la mort de son mari.</u>	53
<u>XIII. Lettre à Madame. . . sur la mort de son Pere.</u>	55
<u>XIV. Lettre à Monsieur. . . où il lui dit son sentiment touchant l'Hypothese de Monsieur J. sur la justification.</u>	57
XV. Lettre à Monsieur. . . sur une difficulté qu'il lui avoit faite sur son Sermon de la robe de noces.	63
<u>XVI. Lettre à Monsieur C. sur ces difficultés. I. où étoient les ames des ressuscitez pendant le tems qu'ils ont été morts II. pourquoi Jesus-Christ appelé ses Apôtres & les fideles les donne au Pere quoiqu'il assure lui-même Jean 15. qu'il les a élus.</u>	68
XVII. Lettre à Monsieur. . . sur l'efficace du Bâteme.	78
XVIII. Lettre à Monsieur. . . où il lui dit son sentiment sur les raisons qu'apporte Monsieur de la M. pour colorer son changement de Religion.	102
XIX. Lettre à Monsieur D. B. sur l'ordre qu'il doit tenir dans l'étude de l'Antiquité & sur cette Question en quel état est le fidele, lors qu'il lui est arrivé de tomber dans les péchez énormes & qu'il ne s'en est pas relevé par la repentance.	123
<u>XX. Lettre à Madame S. A. E. P. sur le consentement qu'on lui demandoit à un divorce entier & absolu entre elle & son A. E. M. L. E. P. son Eoux.</u>	175
<u>XXI. Lettre à Monseigneur. . . en lui adressant sa réponse au Livre de Mr. l'Evêque de Meaux sur le su-</u>	jet

T A B L E.

<i>jet de la conference qu'il avoit eue avec lui.</i>	181
XXII. Lettre à Madame <i>sur la mort de Monseigneur le P. L. Son Neveu.</i>	182
XXIII. Lettre à Madame <i>sur la mort de Monseigneur le P. L. son Fils.</i>	185
XXIV. Lettre à Monseigneur le C. de L. <i>sur la mort de Madame la C. de L. son Eponse.</i>	187
XXV. Lettre à Madame.... <i>sur la mort de Madame la C. de L. sa Mere.</i>	190
XXVI. Lettre à Monsieur.... <i>où il le prie de remercier le P. R. de son Livre qu'il lui a envoyé.</i>	192
XXVII. Lettre à Monsieur B. <i>où il le remercie de la Lettre obligeante qu'il lui a écrite touchant ce qui concerne les Eglises d'Orient, &c.</i>	194
XXVIII. Lettre à Monsieur L. D. M. <i>sur son Jugulum Causæ.</i>	197
XXIX. Lettre à Monsieur C. <i>elle est Enigmatique & regarde l'a Caroline.</i>	204
XXX. Lettre à Monsieur.... <i>sur ce qu'il s'étoit plaint que l'on avoit accordé un attestation au Livre de Mr. D. L. B. qui avoit cité son Livre intitulé avis salutaires, contre Mr. de Condom,</i>	207
Lettre de Monsieur.... à M. C. <i>où il le prie de communiquer sa Lettre à ses collegues & de croire qu'il l'a écrite sans dessein de facher ni l'Auteur du Livre ni ses Collegues.</i>	214
Lettre du Cardinal D. B. touchant le Livre intitulé avis salutaires.	216
XXXI. Lettre à Monsieur.... <i>où il le remercie du present & de la Lettre dont ill'avoit accompagné.</i>	217
XXXII. Lettre à Monsieur.... <i>sur les difficultés qu'on avoit faites touchant le Catechisme composé par feu Mr. son Pere.</i>	219
XXXIII. Lettre à Monsieur.... <i>où il lui dit son sentiment sur son Traité touchant la voix des Anciens dans les Synodes.</i>	223
XXXIV. Lett. à Mad. <i>sur ce que M. L. D. son Eponx avoit</i>	

T A B L E:

<i>avoit succombé à la persécution qu'on lui avoit faite.</i>	227
<u>XXXV. Lettre à Madame.... qui étoit en prison pour la Religion, où il lui dit de se glorifier en Dieu & de regarder à ses maux afin qu'ils lui servent de consolation, &c.</u>	240
<u>XXXVI. Lettre à la même où il la fortifie afin qu'elle souffre constamment pour Christ.</u>	248
<u>XXXVII. Lettre à Monseigneur.... sur le différent des Episcopaux & des Presbyteriens.</u>	253
<u>XXXVIII. Lettre à Madame.... où il s'explique plus particulièrement sur son sentiment du différent des Episcopaux & des Presbyteriens qu'on avoit mal pris, &c.</u>	264
<u>XXXIX. Lettre à Monseigneur.... où il le remercie du Livre qu'il lui a envoyé & lui proteste que quand il a dit son sentiment sur le différent des Episcopaux & des Presbyteriens il n'a pas eu intention de complaire ni de nuire à personne.</u>	267
<u>XL. Lettre à Monsieur C. en général touchant les controverses que nous avons avec l'Eglise Romaine & en particulier si l'Ecriture est la règle de notre foi.</u>	270
<u>La même au même. Traduite en François.</u>	289
<u>XLI. Lett. au même sur la perfection de l'Ecriture.</u>	313
<u>La même au même traduite en François.</u>	330
<u>XLII. Lettre au même si l'Ecriture est la règle suffisante & unique dont nous nous devons servir pour décider immédiatement & par elle même les controverses qui regardent la foi & les mœurs.</u>	353
<u>La même au même traduite en François.</u>	384
<u>XLIII. Lettre au même sur les Traditions.</u>	425
<u>La même au même traduite en François.</u>	460
<u>XLIV. Lettre au même de l'Autorité de l'Ecriture à notre égard.</u>	506
<u>La même au même traduite en François.</u>	544
<u>XLV. Lett. au même de l'Autorité de l'Ecriture à notre égard où il examine les arguments des adversaires.</u>	597
<u>La même au même traduite en François</u>	629

F I N.







10-2-3

